
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA


LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

THÉATRE

CHOISI

DE RACINE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR
PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

COLLECTION DES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

Racine (Jean) : *Œuvres*, nouvelle édition, par M. P. Mesnard, 8 vol. in-8, plus un vol. de musique et un album, 72 fr. 50

Chaque volume se vend séparément 7 fr. 50

Le prix du volume de musique est de 5 fr., et le prix de l'album de 7 fr. 50 sur papier ordinaire.

TOME I : Avertissement. — Notice biographique. — Mémoires contenant quelques particularités sur la vie et les ouvrages de Jean Racine. — La Thébaïde ou les Frères ennemis. — Alexandre le Grand.

TOME II : Andromaque. — Les Plaideurs. — Britannicus. — Bérénice. — Bajazet.

TOME III : Mithridate. — Iphigénie. — Phèdre. — Esther. — Athalie.

TOMES IV et V : Poésies diverses. — Œuvres diverses en prose, d'histoire, etc.

TOME VI : Lettres.

TOME VII : Lettres. — Tables.

TOME VIII : Lexique, par Marty-Laveaux.

MUSIQUE des chœurs d'Athalie, d'Esther et des cantiques spirituels. 1 vol.

Racine. *Théâtre*, texte conforme à celui de l'édition des *Grands écrivains de la France*, publié avec une introduction, une analyse et des notes philologiques et littéraires, par les auteurs indiqués entre parenthèses. Format petit in-16, cartonné :

Andromaque (Lavigne),	75 c.
Britannicus (Lanson),	1 fr.
Esther (Lanson),	1 fr.
Iphigénie (Lanson),	1 fr.
Les Plaideurs (Lavigne),	75 c.
Mithridate (Lanson),	1 fr.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 565-94.

THÉATRE

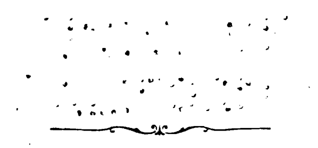
CHOISI

DE RACINE

AVEC

UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE
ET DES NOTES

PAR E. GERUZEZ
Ancien professeur à la Faculté des lettres de Paris



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1895

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE SUR J. RACINE.

Jean Racine, né le 21 décembre 1639, à la Ferté-Milon, était fils de Jean Racine, contrôleur du grenier à sel, et de Jeanne Sconin, fille de Pierre Sconin, procureur du roi des eaux et forêts de Villers-Cotterets. A peine âgé de cinq ans, déjà orphelin de père et de mère, il passa sous la tutelle de son aïeul maternel, qui l'envoya au collége de Beauvais faire ses premières études. C'était pendant les guerres de la Fronde, qui mirent aux prises les enfants comme les hommes. Le jeune Racine dut prendre parti : nous ne savons pas s'il fut mazarin ou frondeur; toujours est-il que, dans ces combats d'écoliers, il reçut au front un coup de pierre qui lui laissa une légère cicatrice, glorieux témoignage de sa bravoure. En 1655, on le conduisit à Port-Royal, où il eut pour instituteurs Antoine Le Maître, M. de Sacy, Nicole, M. Hamon et Claude Lancelot. Racine trouvait dans cette pieuse et savante solitude une partie de sa famille, sa grand'mère et trois tantes. On sait que, pendant la persécution qui suivit, en 1638, l'emprisonnement de l'abbé de Saint-Cyran, Antoine Le Maître et un de ses frères, M. de Séricourt, avaient été recueillis à la Ferté-Milon chez madame Vitart, tante de Racine. Cet exil avait établi, entre Port-Royal et la famille de notre poëte, les rapports qui lui ouvrirent plus tard cette école célèbre où il puisa le goût et la

connaissance de l'antiquité. Certes Richelieu ne prévoyait pas qu'un coup d'État contre le jansénisme préparait, par des voies détournées, un successeur et un rival du grand Corneille.

Racine passa trois années à Port-Royal, et ces trois années de solitude sous la discipline de maîtres habiles et dévoués lui donnèrent, par l'étude approfondie des modèles antiques, l'ambition de les imiter. Toutefois, son goût n'était pas formé, et ni Sophocle, ni Platon ne le détournèrent d'Héliodore, dont il dévorait l'Éthiopique roman, *les Amours de Théagène et Chariclée.* On a peine à croire qu'il l'ait appris par cœur, même pour faire pièce à Lancelot, qui lui en avait confisqué et brûlé deux exemplaires. C'eût été acheter bien cher une vengeance. Quoi qu'il en soit, ce malheureux livre doit être pour quelque chose dans les premiers essais poétiques de Racine, et il lui a joué un méchant tour jusque dans *Andromaque* où il a glissé ce vers que la critique n'a pas ménagé :

Brûlés de plus de feux que je n'en allumai.

Racine commença à rimer à Port-Royal; mais ces débuts étaient loin d'annoncer ce qu'il serait un jour. Il composa sept odes sur les beautés champêtres de sa solitude, sur les bâtiments du monastère, sur le paysage, les prairies, l'étang, etc., poésies telles que Saint-Amand aurait pu, à son choix, ou les avouer, puisqu'elles sont dans sa manière; ou les désavouer, puisqu'il a fait mieux dans ses bons jours. Au reste, Racine réussissait dans les vers latins; et d'ailleurs il faisait sa rhétorique, circonstance qui atténue beaucoup le délit, si elle ne l'excuse. Ce fut au collége d'Harcourt qu'il se réfugia pendant la tourmente qui dispersa les solitaires de Port-Royal à l'époque du procès d'Arnauld et des *Provinciales*, pour étudier la philosophie

Il y prit peu de goût; et il disait alors, toujours en vers médiocres :

> Je ne respire qu'arguments,
> Ma tête est pleine à tous moments
> De majeures et de mineures.

Vers le même temps il commit un autre péché de jeunesse à propos de la naissance d'un enfant de madame Vitart, sa tante. C'est un sonnet paré de tous les faux brillants qui scintillent dans Voiture et Malleville, et d'un style plus précieux que les sonnets d'*Uranie* et de *la Belle Matineuse*. On y lit :

> Et toi, fille du jour, qui nais devant ton père,
> Belle Aurore, rougis....

Trissotin n'eût pas mieux dit. Port-Royal gronda fort, non parce que les vers étaient mauvais, mais parce que c'était des vers, et que leur disciple se détournait vers le démon.

Le mariage du roi en 1660 fut l'occasion du premier succès de Racine, alors âgé de vingt et un ans. *La Nymphe de la Seine,* épithalame lyrique, fit paraître les premières lueurs de son talent poétique. Chapelain loua beaucoup cette œuvre de jeune homme, et débusqua les Tritons, dieux marins que le poëte, par mégarde, avait fourvoyés dans les eaux de la Seine. Cet excellent homme remplit non-seulement le rôle d'Aristarque, mais celui de Mécène; de sorte que, par son crédit, Racine obtint, outre une gratification de cent louis, une pension de six cents francs. « Quel sujet d'émulation dit L. Racine, pour un jeune homme très-inconnu au public et à la cour, de recevoir de la part du roi une bourse de cent louis! et quelle gloire pour le ministre qui sait découvrir les talents qui ne commencent qu'à naître, et que ne connaît pas encore celui même qui les possède. » Après cela, je suis fâché de voir Racine

mêlé à la plaisanterie du *Chapelain décoiffé*, et rimant de compte à demi avec Despréaux un bon mot de Puimorin contre l'auteur de *la Pucelle.* Sans doute Chapelain était bien ridicule avec sa perruque de chambre et sa perruque de ville, dont aucune n'était neuve, et par ses vers rimés en dépit de Minerve; mais Racine avait perdu le droit d'en jamais rire. Il ne faut pas que les bons mots puissent passer pour de mauvaises actions.

Ce succès et ces largesses royales n'assuraient pas l'avenir de Racine. Un vieil oncle maternel, chanoine régulier de Sainte-Geneviève et ancien général de cette congrégation, l'attira à Uzès par l'espoir d'un bénéfice ecclésiastique. Racine essaya de s'en rendre digne en feuilletant des livres de théologie; mais il y mêlait la lecture des poëtes, et déjà même il écrivait, à côté de la *Somme* de saint Thomas, quelques scènes d'une tragédie de *Théagène et Chariclée.* Las d'attendre vainement, poussé d'ailleurs de la passion des vers, il revint à Paris, où Molière l'accueillit, l'aida, dit-on, de sa bourse, et lui proposa de traiter le sujet de *la Thébaïde* L'ode de *la Renommée aux Muses* lui amena une nouvelle gratification du roi et, ce qui valait mieux encore, les conseils et l'amitié de Boileau, qui devait lui apprendre l'art de faire difficilement des vers faciles : malheureusement *la Thébaïde* était achevée.

Il y a, à propos de cette tragédie, dans le nécrologe de Port-Royal, une méprise d'une charmante naïveté : « Lié avec les savants solitaires qui habitaient le désert de Port-Royal, cette solitude lui fit produire *la Thébaïde.* » Le pieux écrivain ne soupçonne pas qu'il y ait d'autre Thébaïde que le désert, et il substitue dans sa pensée les anachorètes aux terribles fils d'Œdipe. Ce n'est pas là que Racine avait été chercher ses héros; mais, à les voir tels qu'il les a façonnés, on ne se douterait pas qu'il les a empruntés au théâtre antique. *La Thébaïde* est tirée des *Phéniciennes* d'Euri-

pide, et on peut dire que jamais modèle ne fut plus étrangement défiguré. La tragédie d'Euripide est un chef-d'œuvre dans lequel toutes les difficultés d'un sujet où l'horreur paraissait inévitable ont été vaincues. Tous les personnages y sont intéressants : Étéocle même, dont le parjure peut être considéré comme une inspiration patriotique, n'a rien de repoussant. Polynice, par sa tendresse pour sa mère, par la justice de sa cause, par les regrets qu'il éprouve à combattre contre sa patrie, attire et mérite l'intérêt du spectateur; Jocaste a toute la dignité attendrissante de l'amour maternel; Antigone émeut par son dévouement; et rien n'est plus touchant que le vieil Œdipe sortant de sa prison, approchant ses mains défaillantes du cadavre de ses fils, et partant pour l'exil, où l'attendent de nouvelles misères. Racine a fait des deux frères deux bêtes farouches, ivres de fureur, également odieuses. Le double fratricide qui nous en débarrasse n'arrache pas une larme. Créon est un déplorable tyran, pétri de vices et de sottise, qui devient grotesque par son amour pour Antigone. Hémon et Antigone, par leur froide galanterie, perdent le charme qui s'attache au malheur et à la jeunesse. Cependant Racine comprenait déjà « que les tendresses ou les jalousies des amants ne sauraient trouver que fort peu de place parmi les incestes, les parricides et toutes les autres horreurs qui composent l'histoire d'Œdipe et de sa malheureuse famille. » Mais l'exemple l'entraînait, et il cédait par faiblesse, tout en croyant y résister, à la contagion du mauvais goût, que Corneille vieillissant ne combattait plus dans *Pertharite* et dans *Œdipe*. Ajoutons cependant qu'une scène, une seule, la dispute d'Étéocle et de Polynice au quatrième acte, faisait pressentir un poëte dramatique, et que le récit du combat annonce le grand écrivain.

L'Alexandre, qui suivit à une année d'intervalle

(1665), est d'une autre école : Racine a quitté les traces de Corneille déchu pour l'emphase gasconne de La Calprenède et l'héroïsme doucereux de mademoiselle de Scudery. Cette fois il éclipsa ses modèles, car il apporta de son fonds quelques traits de passion vraie et d'une élévation voisine du sublime. Il rencontre aussi par intervalle, la langue tragique, pleine de souplesse, de force, d'élégance et de pathétique. Le caractère de Porus est déjà l'œuvre d'un maître; mais cette supériorité du roi indien est une faute, puisque, contre l'intention du poëte, le rival d'Alexandre devient le véritable héros de la tragédie. Cléophile, Axiane, Taxile, Alexandre même viennent en droite ligne du *Cyrus* et de la *Cléopatre*. Malgré ces défauts, ou plutôt à cause de ces défauts mêmes, le succès fut grand. Saint-Évremond annonça un héritier de Corneille; et peut-être Corneille avait-il au fond la même pensée lorsqu'il conseillait à Racine d'employer son talent pour la poésie ailleurs qu'au théâtre, lui rendant ainsi le compliment que trente ans auparavant il avait reçu, pour son propre compte, de la bouche d'Alexandre Hardy. Racine fit comme Corneille avait fait. Il continua, malgré le sinistre présage de l'officieux vieillard : même il regimba violemment contre la critique, et donna, dans une préface satirique, le premier exemple de cette humeur aigre et irritable qu'il ne sut pas modérer dans sa jeunesse. Son triomphe l'avait enivré, et il persifla des censeurs qui n'avaient pas complétement tort. Boileau, tout en ménageant son ami, l'avertit lui-même du vice capital de son œuvre lorsqu'il fait dire à son campagnard dans la satire du festin :

> Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre :
> Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.

Le plaisant est que La Harpe, ne comprenant pas la fine

ironie de ces vers, ait sérieusement demandé compte à Boileau de son injustice : « Est-ce bien, s'écrie-t-il, Despréaux qui parle ainsi d'Alexandre? Certes il est aussi tendre que tout ce qu'il y avait alors de tendre au théâtre. » La Harpe aurait pu ajouter : « et dans les romans; » et c'est précisément ce que Boileau insinue avec beaucoup d'adresse. C'était aussi l'opinion de je ne sais quel malicieux critique, qui introduisit furtivement l'Alexandre dans le *Dialogue des Héros de romans*, où il n'était pas trop déplacé à côté d'Artamène, de Clélie cherchant ses tablettes, et d'Horatius Coclès chantant à l'écho.

Désormais Racine est décidément engagé dans la carrière du théâtre; il songe moins aux bénéfices ecclésiastiques, quoiqu'il n'y ait pas tout à fait renoncé; il est aussi bien loin de Port-Royal, ou plutôt il va s'en rapprocher, et ce sera pour combattre ses anciens maîtres. Voici à quelle occasion. Desmarets de Saint-Sorlin, que Richelieu avait longtemps protégé et gratifié fort libéralement pour le récompenser de sa facilité à remplir par des vers médiocres les cadres tragiques que son Éminence fournissait aux cinq auteurs, ce Desmarets, qui engagea le premier la querelle des anciens et des modernes, et qui fut le précurseur de Perrault, s'était mis enfin à faire aux jansénites une guerre acharnée. Cet homme, qui avait eu jadis de l'esprit, et qui même avait critiqué judicieusement quelques passages de Boileau, était devenu visionnaire en quittant pour la théologie le théâtre, où il avait fai applaudir sa comédie des *Visionnaires*. Son cerveau s'était déjà brouillé dans la fabrication d'une épopée romanesque dont Clovis est le héros. Surpris de la rapidité avec laquelle il avait bâclé les derniers chants de ce détestable poëme, il s'imagina que Dieu les lui avait inspirés et qu'il les avait écrits sous sa dictée. C'était déjà quelque chose que d'avoir été le secrétaire de

Dieu; mais cet honneur ne lui suffit point; il voulut en être le prophète, et il le fut. On peut voir dans ses livres à quels excès l'emportèrent ses mystiques et sanguinaires extravagances, qui sont tout à la fois d'u cerveau déréglé et d'un méchant homme. Nicole prit à partie ce fou malfaisant, et se mit à le réfuter dans une suite de lettres publiées sous le titre assez bien choisi de *Visionnaires*. Desmarets avait débuté par des comédies et par des romans où la morale n'est pas plus respectée que le goût. Nicole, théologien et moraliste, lui en fait reproche, et imprudemment il enveloppe dans l'anathème qu'il lance tous les poëtes qui travaillent pour le théâtre, et sans façon il les traite d'empoisonneurs publics des âmes. Racine, que Port-Royal avait excommunié, vit dans la phrase de Nicole une attaque personnelle, et il entreprit de l'en faire repentir. Il n'y réussit que trop bien. Jamais la raillerie ne fut plus cruelle et plus ingénieuse : l'élève de Port-Royal perça des traits les plus acérés ses anciens maîtres, coupables seulement de s'être montrés fidèles à l'austère morale qu'ils lui avaient enseignée. Racine, le disciple chéri, le fils d'adoption d'Antoine Le Maître, pour venger son amour-propre irrité, donna aux jésuites le plaisir de voir leurs ennemis atteints de ces traits envenimés dont Pascal les avait blessés. C'est la même verve de raillerie, la même adresse impitoyable à décocher, à enfoncer la flèche imprévue et inévitable. Les deux lettres de Racine seraient au niveau des *Provinciales*, si le sarcasme y était un instrument de doctrine et une arme morale. Il n'en fit paraître qu'une seule; la seconde, provoquée par deux réponses, l'une de M. Du Bois, l'autre de Barbier d'Aucourt, adoptées toutes deux par Nicole, qui les inséra à la suite d'un de ses ouvrages, fut sacrifiée aux scrupules de Boileau, qui fit comprendre à son ami qu'il faisait briller son esprit aux dépens de son cœur. Cette seconde lettre a été retrouvée depuis et

publiée avec la piquante préface qui la précède : non ne nous en plaignons pas.

S'il est juste de blâmer sévèrement Racine d'avoir cédé à la colère qui l'arma contre d'anciens maîtres, bienfaiteurs de son enfance, il faut lui savoir gré de s'être arrêté dans cette guerre où les rieurs étaient de son côté. Avouons encore qu'il est dur de s'entendre traiter d'empoisonneur public et de se voir attribuer des homicides spirituels. Racine était alors dans toute l'ardeur de la jeunesse ; le théâtre était sa vie présente et son avenir ; la peinture des passions, que Nicole qualifiait de crime social, était sa pensée et son ambition ; il la croyait innocente, et il en attendait la gloire. Comment alors ne pas essayer de la justifier ? il le fit avec emportement, avec amertume : c'est un signe de faiblesse; mais cet emportement lui prêta la force dont il avait besoin pour ne pas reculer devant l'anathème de ses maîtres et de sa famille ligués contre lui. Cette révolte par laquelle il repoussa des conseils sévères, et sans doute aussi ses propres scrupules qui aigrissaient sa colère, nous lui devons *Andromaque* et les chefs-d'œuvre profanes qui ont suivi. Il est encore permis de croire que Racine éprouvait alors tous les transports et les souffrances de la passion, qui devait être l'âme de ses tragédies. Comment, en effet, expliquer le brusque passage d'*Alexandre* à *Andromaque ?* Comment s'est opérée soudainement cette transformation qui fait d'un imitateur de l'*Astrée* et du *Cyrus* le peintre le plus vrai, le plus profond, le plus original du cœur humain, de ses violences, de ses angoisses et de ses faiblesses? On peut bien, si l'on veut, faire honneur aux conseils de Boileau du progrès de l'homme de goût ; mais leur influence ne s'étend pas au delà.

Andromaque est plus qu'un chef-d'œuvre, c'est, aussi bien que *le Cid*, une date, une époque dans l'histoire du théâtre ; c'est le véritable avénement de Racine et de la

ragédie fondée sur l'amour. La tragédie s'est-elle abaissée en quittant la région héroïque où Corneille 'avait élevée et maintenue? est-ce une déchéance d'avoir substitué, comme ressort, à l'admiration qu'inspire la grandeur morale des caractères, l'intérêt pathétique qui naît de la peinture des transports et des faiblesses de la passion ? Nous n'avons pas à résoudre ce problème; nous constatons seulement une révolution dramatique. Reconnaissons cependant que la passion telle qu'elle se montre dans *Andromaque* n'est ni énervante, ni corruptrice. Ni Pyrrhus, ni Hermione, ni Oreste n'encouragent à aimer; cette forte peinture des troubles de l'âme n'est pas une séduction; le spectateur qui a frémi et qui s'est attendri ne se sent pas entraîné sur la route qui conduit Pyrrhus à la mort, Hermione et Oreste à l'assassinat. Il y a d'ailleurs dans l'idéal, même passionné, je ne sais quelle secrète vertu qui épure et qui fortifie.

Trois ans s'étaient à peine écoulés depuis le jour où Racine, guidé par Euripide, faisait, d'après un des chefs-d'œuvre du théâtre antique, un drame déclamatoire et ampoulé, sans intérêt comme sans vérité, et voilà que, transformant une œuvre imparfaite du poëte qu'il vient de défigurer, il étonne, il ravit, il émeut son siècle par une tragédie où les caractères sont fortement dessinés; où l'intrigue, habilement conduite, renouvelle à chaque situation un intérêt qui ne cesse de croître ; où la passion, vraie et profonde, s'élève sans efforts jusqu'à l'éloquence. L'*Andromaque* d'Euripide n'a fourni à Racine qu'un titre et la situation d'une mère tremblante pour son fils ; mais, dans le poëte grec, ce fils n'est pas Astyanax, et la veuve d'Hector est devenue la femme de Pyrrhus. Racine efface du front de la mère ces stigmates de l'esclavage pour faire briller dans toute sa pureté l'amour maternel et la fidélité de l'épouse. Virgile, il est vrai, avait

montré, au troisième livre de l'*Énéide*, Andromaque, veuve de Pyrrhus, femme d'Hélénus, et pourtant si pieusement fidèle au souvenir d'Hector, que le spectacle de sa douleur fait douter qu'elle ait jamais eu un autre époux. Cette illusion produite par le génie est le germe de la conception de Racine, qu'on n'aurait pas dû rattacher sans intermédiaire au spiritualisme chrétien, puisque Virgile a préparé la transition. Ce qui appartient exclusivement à Racine, c'est le rôle entier de Pyrrhus, qui ne paraît point dans la pièce grecque, la jalousie d'Hermione, la passion d'Oreste et ses fureurs, et l'art merveilleux qui associe deux actions distinctes dans un intérêt unique concentré sur la noble et touchante figure d'Andromaque.

L'enthousiasme public éveilla l'envie, et la critique mêla sa voix discordante au bruit des acclamations. Un écrivain obscur, Subligny, composa, pour amortir l'éclat du succès, *la folle Qeurelle*, comédie d'ailleurs assez plate, en trois actes et en prose. Racine ne s'en émut pas et mit à profit quelques critiques de détail sur le style qui ne portaient pas à faux. Il fut plus sensible aux propos de certains courtisans qui cherchaient à l'abaisser pour maintenir le vieux Corneille à son rang. Créqui et la comtesse d'Olonne en furent cruellement punis par de sanglantes épigrammes. Racine leur prouva que l'aiguillon de l'abeille fait de cuisantes et profondes piqûres. Corneille lui-même ressentit quelque chagrin de ce triomphe, et il n'eut pas l'adresse de déguiser son dépit. « Je croyais, écrivait-il à Saint-Évremond, que l'amour était une passion trop chargée de faiblesses pour être la dominante dans une pièce héroïque ; j'aime qu'elle y serve d'ornement et non pas de corps. » Racine aurait dû ménager cette faiblesse d'un vieillard dont il inquiétait la gloire ; mais sa malice l'emporta, et, sans déclarer la guerre, il ne se refusa pas le plaisir de légères représailles dont Corneille fut

pique. Le public remarqua dans *les Plaideurs* la parodie qui fait passer les vénérables rides de don Diègu sur le front patibulaire d'un huissier, sans parler du je de mots sur *exploits :*

Ses rides sur son front gravaient tous ses exploits.

Encore n'était-ce pas la seule irrévérence de ce genr glissée dans cette pièce. Corneille, plus clairvoyant qu la foule, reconnut sans doute le *Viens*, *mon fils*, *viens*, *mon sang*, de son héroïque vieillard dans le *Viens*, *mon sang*, *viens ma fille* de Chicaneau ; et même : *Achève, et prends ma vie*, dans : *Achève*, *prends ce sac*[1]. Ces trois espiègleries de Racine étaient autant de coups d'épingle en retour des censures de Corneille. Hélas ! nos grands hommes sont des hommes.

Les Plaideurs sont un accident de la vie dramatique de Racine : dans la chasse aux bénéfices qu'il avait entreprise avant de passer au théâtre, il avait gagné le prieuré de l'Épinay ; mais un compétiteur le lui disputa avant qu'il pût en prendre possession, et il n'en tira qu'un procès où ni lui ni ses juges n'entendirent jamais rien. Ce n'est pas nous qui entreprendrons de débrouiller l'affaire ; ce qui nous importe, c'est que Racine ait pris gaiement sa mésaventure, et qu'après avoir été débouté, il ait écrit, en compagnie de ses joyeux amis Boileau, Furetière et Chapelle, la piquante satire en dialogues et en tableaux où nous trouvons, sinon l'intérêt, au moins le style de la comédie. Racine, dans cette pièce, ne vise ni à la haute comédie de mœurs ni à la comédie d'intrigue : il amuse sans intéresser, il parodie, et il ne peint pas.

[1] Voir p. 77 de notre édition, note 4 ; p. 89, note 2 ; p. 102, note 2 Dans l'épigramme sur Créqui, Racine introduit encore, mais san intention maligne, un vers de Corneille.

Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome.

est tiré textuellement du *Menteur*, acte V, scène v.

Les personnages qu'il met en scène ne sont pas des caractères; les passions de ceux qui en ont sont des manies. Dandin est un vieux fou ainsi que Chicaneau, et la comtesse de Pimbesche n'est qu'une vieille extravagante : tous trois ont leur loge qui les attend aux Petites-Maisons. Isabelle et Léandre peuvent ou non se marier sans qu'on s'en émeuve; l'Intimé et Petit-Jean appartiennent au genre bouffon. Le parterre de l'hôtel de Bourgogne goûta peu cette satire où la plaisanterie a trop de finesse et les travers une bizarrerie trop spéciale; le palais prit la chose de travers, et il n'y eut d'abord que Molière pour protester contre l'indifférence du public et la mauvaise humeur des hommes de chicane. Molière fit en cela preuve de goût et de générosité, car il avait à se plaindre de Racine, déserteur de son théâtre au profit d'une troupe rivale. Les bourgeois commencèrent à comprendre et se décidèrent à rire, lorsque Louis XIV et sa cour eurent donné le signal. Malgré ce succès par ordre du roi, *les Plaideurs*, si divertissants à la lecture et dont tant de vers sont devenus proverbes, étincelants de tant d'esprit, et d'un style si net et si vif, *les Plaideurs* plaisent médiocrement à la représentation, parce que le spectateur, ne craignant rien et ne désirant rien, reste froid devant des travers excentriques et hyperboliques. *Les Guêpes* d'Aristophane avaient à Athènes un tout autre intérêt pour un peuple de plaideurs, et le cadre fantastique où sont jetés les personnages prête de la vraisemblance à l'exagération de leurs travers. Au reste, le comique grec a fourni peu de traits et seulement quelques scènes à son imitateur, qui a puisé plus largement au trésor inépuisable de notre Homère bouffon, de Rabelais, véritable précurseur et seul rival de Molière.

On ne saurait passer des *Plaideurs* à *Britannicus* sans admirer la souplesse du génie de Racine. Il quitte Aristophane et Rabelais pour Tacite, ce rude jouteur,

comme on l'a dit, et il se gardera bien d'être vaincu. Dans *Andromaque*, le génie du poëte a déjà toute sa force; dans *Britannicus* il atteint sa maturité. Voltaire a dit que c'était la pièce des connaisseurs; et, en effet, plus le goût s'attache à examiner la savante structure de cette composition, la vérité des mœurs et des caractères, l'ordre et la proportion des scènes, l'art du style, et plus on admire. Il est vrai que l'émotion tragique n'est pas tout à fait au niveau de la gravité des événements, et cela tient à l'inévitable infériorité du héros à côté de personnages tels que Néron, Agrippine et Burrhus. L'intérêt est celui de l'histoire, qui ne donne pas toujours la première place aux victimes. C'est déjà beaucoup d'avoir élevé au point où l'a porté Racine cet adolescent qu'on n'a pu qu'entrevoir et qui meurt soudainement. Le miracle du poëte est d'avoir fait revivre la Rome impériale déjà souillée de crimes et de perfidies, et, retenant de sa force qui va s'épuiser, de sa grandeur qui chancelle, un prestige dont se tempère encore le spectacle de sa dégradation; d'avoir montré sous des formes imposantes le prélude de cette orgie qu'arrosera bientôt le sang des martyrs et que punira plus tard le glaive des Barbares. Sans doute, le poëte pouvait mettre à nu ces plaies qu'il voile de draperies majestueuses; mais, s'il dérobe quelque chose à nos yeux, il indique tout, il fait tout comprendre. On a regretté de nos jours que la pudeur du peintre et son amour de la beauté idéale aient éloigné de nos regards les impuretés et les horreurs que fournissait l'histoire: nous sommes bien loin de partager ce regret. L'art a une autre destination que de faire naître le dégoût; son but est d'élever et d'épurer les âmes par l'image idéalisée des vertus et des vices: l'ambition d'Agrippine, la lâcheté cruelle de Néron et sa luxure, la bassesse de Narcisse, déjà purgées par la forme poétique qui les limite en les exprimant, laissent à la mâle vertu de Burrhus, à la gé-

néreuse candeur de Britannicus, à l'innocence de Junie, ce charme de pureté qui pénètre l'âme et qui la fortifie. Agrippine n'est pas moins odieuse, Néron moins méprisable, Narcisse moins vil, parce que la réalité brutale de leurs passions et de leurs vices nous échappe; il suffit que l'image nous en soit présente dans leurs discours et dans leur conduite, et que la vérité des sentiments qu'ils expriment prête les apparences de la vie à la passion ou à l'idée qu'ils représentent. Ce ne sont pas de pures abstractions, comme on le prétend pour les réprouver, ce ne sont pas des portraits tels que les voudrait la critique réaliste, ce sont des idées qui ont pris un corps, un visage, une âme, idées vivantes de cette réalité poétique qui suffit à charmer les esprits délicats. L'illusion que produisent ces belles créations ne naît pas dans toutes les intelligences, cela est vrai; mais, qu'on y prenne garde, l'insensibilité qu'elles rencontrent, le dédain qui les accueille, ne les accusent ni ne les amoindrissent, et il est permis d'y voir, à la charge des insensibles et des railleurs, un signe d'infirmité ou de dépravation. En dépit des détracteurs, *Britannicus* demeure, avec *Cinna*, le chef-d'œuvre de la tragédie historique.

Le parti de Corneille, grossi des envieux de toute gloire « qui maigrissent de l'embonpoint d'autrui, » chicana le succès d'abord contesté, bientôt brillant et définitif de *Britannicus*. Néron caché pendant l'entrevue de Junie et de Britannicus; ce jeune prince vieilli de deux ans; Junie entrant aux vestales sans dispense d'âge dûment légalisée, et sur la volonté populaire; Narcisse calomnié, telles furent les armes de la critique, traits débiles qui n'atteignaient pas l'œuvre et qui n'auraient pas dû blesser l'auteur. Mais, cette fois encore, Racine manqua de sang-froid et de générosité. La première préface de *Britannicus*, supprimée depuis, car Racine avait du moins la vertu du repentir, abonde en sar-

casmes contre quelques-unes des tragédies de Corneille. Cependant le hasard lui ménageait une vengeance qu'il ne prévoyait pas. Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, curieuse de voir aux prises les deux rivaux entre lesquels se partageait l'opinion, les attira, à l'insu l'un de l'autre, sur le même terrain. Elle proposa à tous deux de traiter le sujet de Bérénice. C'était préparer au vieux Corneille une défaite éclatante et douloureuse. Corneille ne trouva plus sur sa palette les traits délicats dont il avait peint Chimène et Pauline, tandis que son jeune rival, maître de tous les secrets de la passion qu'il devait exprimer, prêta aux douleurs de Titus et de Bérénice un langage dont rien ne surpasse la douceur, la pureté et la pénétrante émotion. *Bérénice* n'est pas la meilleure, mais la plus étonnante des tragédies de Racine. Ce n'est, dit-on, qu'une élégie; soit; mais par quel art cette élégie est-elle devenue dramatique? Par combien de ressources cette situation unique et sans issue favorable prend-elle des aspects divers qui suspendent entre la crainte et l'espérance l'âme du spectateur toujours bercée de la douce harmonie des vers, jusqu'à cet *hélas,* qui résume la pièce et qui défie intrépidement les railleurs! Voltaire s'est ému à ce souvenir lorsqu'il a dit, en rapprochant le vaincu et le victorieux :

> Tandis que, plus aimable et plus maître des cœurs,
> Racine d'Henriette exprimant les douleurs,
> Et, voilant ce beau nom du nom de Bérénice,
> Des feux les plus touchants peignait le sacrifice.

Sans doute aussi le poëte, en traçant ces vers mélancoliques, se rappelait que la duchesse d'Orléans, enlevée par cette mort que le cri sublime de Bossuet nous rend toujours présente, n'avait pas été témoin de la lutte qu'elle avait provoquée.

Bérénice est par excellence la tragédie du sentiment.

Noble, mais non sans mollesse, elle détend les ressorts de l'âme, elle est purement attendrissante, et, à ce titre, elle manque de l'élévation morale, qui peut seule justifier la peinture des agitations du cœur. Il ne suffit pas que Bérénice et Titus accomplissent au dénoûment un sacrifice douloureux si le spectateur ne s'y associe point et s'il emporte un regret qui témoigne de sa complaisance aux faiblesses qui l'ont ému. Or, ce sacrifice, on l'admire moins qu'on n'en gémit, et l'impression dominante est une sourde et lâche protestation du cœur contre la raison. C'est, au reste, le vice du sujet que Racine n'a point choisi et qu'il a merveilleusement traité. *Bajazet* le ramène aux effets tragiques de la passion dont les fureurs sont des enseignements; et je ne crains pas de dire que Roxane coupable est de meilleur exemple que la vertueuse Bérénice, car la moralité du drame n'est ni dans les sentiments ni dans les actions des personnages, mais dans l'effet qu'ils produisent. Si un spectacle me laisse plein de courageuses pensées, fier de ma nature, capable de généreuses résolutions, l'œuvre qui a produit ce résultat, n'importe par quels moyens, est jugée; je la tiens pour saine et vraiment littéraire. C'est le *criterium* que propose La Bruyère; il n'y en a point de plus sûr; et c'est pour cela que Corneille sera toujours le grand Corneille. Racine, il est vrai, ne monte pas à la hauteur où plane Corneille, mais on peut dire encore qu'il ne quitte guère la région élevée où l'âme humaine respire, pour ainsi parler, le sentiment de sa force et de sa dignité.

Bajazet après *Bérénice* est un retour à la tragédie virile; c'est, d'ailleurs, une tentative hardie. Aborder l'histoire moderne, idéaliser les mœurs du sérail, rester fidèle à la vérité générale des passions modifiée par les traits spéciaux d'une civilisation étrangère, c'était se proposer un important problème dramatique. Racine pensa l'avoir complétement résolu; Corneille fut d'un

autre avis, et il le dit tout bas à Segrais, qui l'a répété « Ces Turcs, disait-il, sont des Français[1]. » Corneille avoue par là au moins que ce sont des hommes, et c'est déjà quelque chose; nous ne sommes pas toujours aussi heureux au théâtre : mais si Corneille n'est pas jaloux comme il craignait de le paraître, il n'est pas complétement juste. Nous lui passons Atalide, qui n'aurait pas été déplacée à la cour de Louis XIV à côté de mademoiselle de La Vallière, et même à un certain point Bajazet; mais Acomat, mais Roxane n'ont-ils pas sur leurs traits si vigoureusement dessinés l'empreinte du sérail? ne sont-ils pas, l'un l'idéal du vizir, l'autre de la sultane, tels que l'imagination les conçoit et avec ce caractère de réalité concrète que l'art seul peut atteindre par un suprême effort? Comment se fait-il que ces deux créations si vraies, si originales n'aient pas suffi pour placer *Bajazet* aux premiers rangs parmi les œuvres de la scène? Tous les critiques sont d'accord sur le mérite supérieur de l'exposition et la valeur des deux caractères principaux ; quelques négligences de style signalées par La Harpe sont à peine des taches sensibles; mais l'impuissance du héros, la ténuité des fils qui nouent l'intrigue et des ressorts qui la développent, les petites manœuvres d'Atalide et sa physionomie toute française qui détruit l'analogie des caractères, voilà les éléments de faiblesse qui amoindrissent cette tragédie où tant de parties sont d'un maître consommé. On sait que madame de Sévigné a méconnu les beautés durables de *Bajazet*, et qu'elle en attribuait le charme passager à la jeunesse du poëte et à son amour pour la

[1] « Segrais rapporte qu'étant auprès de lui à la représentation de *Bajazet*, Corneille lui fit observer que *tous* les personnages de cette pièce avaient sous des habits turcs des sentiments français « Je ne le dis qu'à vous, ajouta-t-il, d'autres croiraient que la *jalousie* me fait parler. » Louis Racine. *Mémoires sur la vie de J. Racine.*

Champmeslé; mais cette critique n'a pas la portée qu'on lui donne; c'est un trait d'humeur qui prouve seulement que madame de Sévigné avait sur le cœur la défaite récente de son vieil ami Corneille, et les équipées du jeune marquis de Sévigné, mêlé avec Racine à la ociété des acteurs, où tant d'écueils que la jeunesse n'évite pas alarmaient justement la tendresse d'une mère. Racine ira plus loin, en dépit de madame de Sévigné, surtout lorsqu'il aura cessé de travailler pour la Champmeslé, et madame de Sévigné elle-même ne sera pas la dernière à le reconnaître, quand, sous le charme d'une représentation d'*Esther*, elle écrira de sa plume toujours sincère et cette fois enthousiaste : « Tout est beau, tout est grand, tout est écrit avec dignité! »

Mithridate, qui suivit immédiatement *Bajazet*, n'eut pas moins de succès. C'était une nouvelle tentative dans le genre historique, où Racine s'était engagé par *Britannicus* sur les traces de Corneille, et ce ne fut pas la moins heureuse. Nulle part le poëte n'a montré plus d'invention, et cette fois du moins le personnage qui donne son nom à la pièce en est le véritable héros. Le caractère de Mithridate n'est pas jeté dans le moule cornélien, il n'est pas tout d'une pièce : c'est le mélange de passions diverses combinées dans une âme humaine et complète; le poëte ne lui enlève rien, il ne sacrifie aucun de ses vices, aucune de ses vertus. C'est, sans contredit, la plus forte et la plus complexe étude de caractère qui soit au théâtre; la férocité du barbare tempérée par la grandeur d'âme, l'esprit de ruse et l'artifice du politique et du guerrier, les caprices du despote, les feux de l'amour si ardents au cœur de l'homme lorsqu'ils s'y allument hors de saison, le désir de la vengeance, l'assurance de tout regagner au moment même où tout semble perdu, la haine du nom romain enracinée par quarante ans de combats, tous ces sentiments s'agitent dans cette âme à triple

ond, et concourent à former une physionomie, multiple de traits, une d'expression, et d'une incomparable puissance. Si Mithridate est le caractère le plus savamment composé, Monime a la même supériorité entre les créations nobles et pures; je n'en excepte ni Chimène, ni Pauline, ni Iphigénie. Jamais l'alliance de la pudeur, de la passion et du courage n'a été réalisée dans une image plus vraie et plus idéale. Cette figure suave justifie de reste le triple amour qui l'obsède et d'où naissent les incidents principaux de la fable; et cependant c'est là un vice du sujet, parce que les graves intérêts de la politique souffrent du voisinage de l'amour, qui souffre aussi d'être rejeté sur le second plan. D'ailleurs, la ruse par laquelle l'Annibal du Pont découvre le secret de Monime et de Xipharès a l'inconvénient de reproduire une situation que Molière, et avec lui la comédie, s'étaient appropriée. Quelques raisons qu'on allègue pour maintenir le droit du poëte tragique sur tous les mouvements du cœur, et tout en admettant que cette analogie dans les moyens n'est pas une faute, il faut bien reconnaître que c'est, tout au moins, un malheur. Sans cela, qui hésiterait à mettre *Mithridate* au niveau de *Britannicus*, et même à le préférer, puisqu'ici le poëte tire de lui-même toutes les beautés de son œuvre, et qu'il n'a plus comme ressource et comme aiguillon le génie d'un Tacite?

Dans les quatre tragédies que nous venons de rappeler, Racine a pris pour matière quelques pages d'histoire que son imagination a fécondées; maintenant il va reprendre les traces d'Euripide, et transformer à l'usage de son siècle deux des chefs-d'œuvre du théâtre antique, l'*Iphigénie en Aulide* et l'*Hippolyte*. Ici, l'œuvre est vraiment périlleuse et les ressources mêmes que fournit le modèle deviennent des difficultés. Naturaliser sur un sol nouveau, transporter dans un autre temps ce qui est né, ce qui s'est formé dans des con-

jonctures qui ne sont plus, c'est tenter l'opération de Médée, la rajeunissement d'un vieillard qu'il faut tuer avant de le faire revivre. Ces membres dispersés du poëte, *disjecti membra poetæ*, pourront-ils s'assembler en un corps nouveau et reprendre de justes proportions dans la chaudière magique où ils fermentent? Un simple germe poétique peut bien, dans l'intelligence qui le féconde, recevoir des éléments analogues dont il se nourrit une croissance régulière et harmonieuse; mais un corps tout organisé, en se décomposant pour se reformer, ne prendra-t-il pas nécessairement, en échange des parties qui auront péri, quelques éléments réfractaires et mal disposés à s'accorder avec ce qui demeure de la forme première! Ainsi l'antiquité, déjà protégée contre l'exacte reproduction de ses œuvres par l'infériorité des langues modernes comme par la différence des mœurs, résiste encore à la transformation par l'extrême difficulté d'établir l'harmonie où manque l'analogie.

Ces prémisses ne tendent pas à déprécier l'*Iphigénie* de Racine, elles préparent une excuse aux défauts que la critique peut signaler dans cette admirable tragédie. Racine, qui s'est fait applaudir par ses contemporains et qui a mérité que le sévère Despréaux écrivît pour célébrer son triomphe :

> Jamais Iphigénie en Aulide immolée
> N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée;

Racine ne doit pas être sacrifié à Euripide qu'il transforme; mais Euripide, à son tour, ne doit pas être condamné au profit de son heureux imitateur. L'avantage d'Euripide est d'avoir traité un sujet grec d'un intérêt tout ensemble religieux et national pour les Athéniens; le mérite de Racine est d'avoir fait de cette tradition mythologique un drame de passion humaine et universelle qui a ému les Français du dix-septième siècle, et qui

garde pour tous les temps une part durable de vérité et de pathétique. On ne louera jamais avec excès la noble simplicité du poëte grec, le charme naturel, religieux et patriotique de sa poésie. L'Iphigénie grecque demandant grâce de la vie, parce qu'il est si doux à une jeune fille de voir la lumière, de goûter les caresses de ses parents, de jouir de leur grandeur comme de leur affection, d'attendre les chastes joies d'un héroïque hyménée; puis, cédant à l'ordre des dieux, vaincue par la fatalité, courant à cette mort tout à l'heure si redoutée, l'embrassant avec joie, avec orgueil, parce qu'elle prépare l'affranchissement et la gloire de la Grèce, cette Iphigénie sera toujours un modèle achevé de pureté et d'héroïsme, et le poëte qui a créé une si noble figure sera toujours un des maîtres de la scène. Laissons Voltaire et La Harpe gourmander Euripide d'avoir été de son siècle et de son pays, ne rions pas avec eux de la pureté craintive de cet Achille donnant aux jeunes Athéniens une leçon de pudeur que n'auraient goutée ni les courtisans coquets de la grande monarchie, ni les adolescents blasés de la régence, et gardons-nous également de suivre W. Schegel, sophiste à sa manière et dans un sens opposé. Racine était tenu d'introduire l'amour dans la fable antique, et avec l'amour la jalousie, ce qui l'amenait à modifier la physionomie d'Iphigénie, à dénaturer Achille et à découvrir une rivale pour sa princesse. Cette passion nouvelle, il devait la traiter selon les sentiments et dans les idées auxquels la chevalerie et la politesse moderne avaient donné cours. Jusque-là il est inattaquable, parce qu'il n'est pas libre. Il nous paraît toutefois que l'exemplaire de majesté royale qu'il avait sous les yeux l'a conduit à hausser un peu trop le cothurne qui soulève ses personnages et à les guinder outre mesure, et cependant ses juges ne trouvaient rien d'excessif dans la taille des héros ni dans leur langage. Cet Agamemnon qui s'étonne

d'avoir à réveiller Arcas, est proche parent du roi qui a dit à ses gentilshommes : « Messieurs, j'ai failli attendre. » Mais le diapason donné par ce vers fastueux : *Oui*, *c'est Agamemnon*, *c'est ton roi qui t'éveille*, une fois admis, tout se tient et s'harmonise, il n'y a plu de dissonnance. On accepte même et on admire Achille maglré l'humeur gasconne qui, nous l'avouons, mêle un peu d'enflure à son héroïsme. Ne songeons ni à Euripide, ni à Homère, à qui Racine a su dérober tant de traits ou touchants ou héroïques, faisons taire notre érudition, acceptons un anachronisme volontaire et inévitable, suivons le poëte dans la sphère où il nous entraîne, et par un peu de docilité nous goûterons les plus douces jouissances de l'âme et de l'imagination.

Si l'*Iphigénie* a dû éprouver tous ces changements avant d'arriver sur la scène française et pour s'y faire applaudir, l'*Hippolyte* avait à subir une bien autre transformation. En effet, Racine comprit tout d'abord que le sujet n'était abordable que si l'intérêt qui s'attache dans la pièce grecque au fils innocent de Thésée pouvait être transporté sur son épouse coupable. La mort du héros de la chasteté, tombant sous la vengeance de Vénus, pour n'être pas révoltante, doit être adoucie par les regrets de son père et par l'intervention de Diane qui le console à ses derniers moments et qui le glorifie. Ce martyre mythologique appelle l'emploi d'un merveilleux qui nous trouverait incrédules et froids, sinon railleurs. La donnée du poëte grec n'était donc pas de mise sur notre théâtre. Racine, qui accepte le sujet, déplace le centre d'action et d'intérêt. La Phèdre d'Euripide, destinée à faire éclater la pureté d'Hippolyte et à préparer par la calomnie l'apothéose de la victime, passe au premier plan dans la tragédie française; sa passion, qui n'était qu'un moyen, devient le sujet même du drame, et par contrecoup la résistance d'Hippolyte n'est plus qu'un ressort

secondaire; Hippolyte descend de son piédestal pour faire place à sa marâtre; le sujet reste le même et le but de l'action a changé. Comment s'étonner après cela que l'Hippolyte français soit de moindre valeur que l'Hippolyte grec, et comment reprocher à Euripide l'infériorité de sa Phèdre? A qui voudrait placer des antithèses, l'occasion serait belle, car le contraste est partout entre ces deux œuvres qu'on a ou rabaissées ou exaltées, l'une à l'aide de l'autre, et toujours injustement, puisque le dessein des deux poëtes étant opposé on ne saurait reprocher à l'un d'eux de ne pas avoir procédé comme son rival. Cependant, pourquoi ne pas avouer que Racine a chèrement payé l'incomparable beauté du rôle de Phèdre? W. Schlegel n'est pas trop sévère pour cet entourage. Disons-le sans détour, Hippolyte et Aricie sont de fades amoureux, Théramène est un gouverneur peu digne, quoique excellent narrateur, Thésée est fabuleusement crédule. Rien de semblable dans Euripide : Hippolyte est complétement pur d'amour et de perfidie; Thésée aussi doit croire le témoignage de Phèdre qui a donné foi à la calomnie par sa mort, de telle sorte qu'Hippolyte n'a plus que sa parole à opposer au cri du sang. Phèdre vivante encore dans Racine après le retour de Thésée laisse les moyens de dévoiler l'imposture, et il ne faut pas moins que l'aveugle emportement du père et les scrupules insensés du fils pour que la catastrophe s'accomplisse. Tout cela est vrai; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que Phèdre couvre et rachète tout. N'essayons pas sur ce point une analyse qui serait incomplète, et moins encore une appréciation qui languirait au prix de l'émotion qu'excite ce chef-d'œuvre.

Toutefois, ce scrupule ne doit pas supprimer quelques remarques sur le style de Racine, qui, sans prétendre à la nouveauté, pourront ne pas manquer d'exactitude. Trois mots suffisent à Voltaire pour le caracté-

riser : « Beau! sublime! harmonieux! » Mais il reste à indiquer par quels procédés l'écrivain a pu atteindre à cette perfection qui charme et qui désespère. Avant tout, Racine est de l'école d'Horace; il a pris pour règle ce précepte qu'on peut enfreindre et qu'on n'abroge pas :

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse relinquit.

Il choisit donc entre les idées qui s'offrent à son esprit, et de celles qu'il conserve et qu'il enchaîne, il forme une trame solide et délicate qui est, selon Buffon, comme la substance du style. Bientôt cette chaîne logique s'éclaire d'images et s'anime de sentiments, car pour devenir poétique, la pensée doit émouvoir le cœur et frapper l'imagination. Telle est la matière que le langage rendra sensible. Arrivé à ce point, le poëte choisit encore, et le vocabulaire où il puise les mots destinés à peindre et à toucher, tout restreint qu'il est, lui offrira d'abondantes ressources, parce qu'il sait ennoblir les termes vulgaires par la place qu'il leur donne, parce qu'il rajeunit ceux que l'usage a fatigués, en les rappelant à leur acception primitive, parce qu'il prête à tous une lumière nouvelle, un relief inattendu par des alliances si heureuses, que le succès en efface la hardiesse. En effet, Racine n'a pas moins osé que les novateurs les plus téméraires, seulement il a mieux réussi. Au reste, ses plus grandes hardiesses se rattachent ou aux habitudes de notre vieux langage, ou aux sources latines : fidèle à une double tradition, même dans les écarts apparents, il ne forge rien, il découvr et il sait employer. De là tant de richesse unie à tant de pureté. Sa syntaxe et sa prosodie, qu'on nous passe ces mots techniques, ont le même caractère d'ordre et de hardiesse ; pour lui seul l'alexandrin a de la souplesse et une infinie variété de mouvements, seul, il

échappe toujours à la monotonie du rhythme ; il a des propositions qui s'unissent sans lien verbal, il a des accords de temps et de nombre réglés par la seule pensée et qui bravent ouvertement la routine grammaticale ; en un mot, il dispose en maître de la langue, il la domine sans violence, et il en fait, au gré de son génie, une peinture et une musique.

Faut-il rappeler ici l'odieuse et ridicule concurrence suscitée par une cabale envieuse prenant pour instrument un détestable rimeur? Pradon opposé à Racine! Il n'y a pas moyen d'en douter, et même on parvint à simuler une défaite pour le poëte et un triomphe pour le rimeur. Il est vrai que l'expédient coûta cher et que l'illusion dura peu. Ce fut l'affaire de quelques soirées. Le duc de Nevers, qui avait le malheur de faire des vers médiocres, ce qui conduit infailliblement à ne plus goûter les bons, loua les deux salles pour les six premières représentations : le théâtre de la rue Mazarine où se jouait la pièce de Pradon se remplissait ainsi d'amis zélés et de compères aux mains mercenaires et vigoureuses, pendant que l'hôtel de Bourgogne était à peu près désert. La plaisanterie eût été ruineuse en se prolongeant ; aussi Pradon fut-il bientôt délaissé et Racine applaudi avec transport. Il y eut aussi à ce propos une guerre de sonnets qui faillit tourner au tragique. On est fâché d'y voir figurer la douce madame Deshoulières qui, du reste, avait à venger sur Racine lui-même deux sonnets épigrammatiques, l'un contre *la Troade* de son ami Pradon, l'autre contre son propre *Genséric*. Elle composa donc le fameux sonnet-parodie qui commence par ce vers :

Sur un fauteil doré Phèdre tremblante et blême, etc.

Les amis de Racine ripostèrent sur les mêmes rimes, et, par une méprise bien naturelle, se tournèrent contre le duc de Nevers qui devait avoir inspiré l'épigramme

s'il ne l'avait écrite. Le duc, trompé à son tour, et il devait l'être, menaça du bâton Racine et Boileau qui, sous la garde du grand Condé, en furent quittes pour une épigramme, toujours sur les mêmes rimes, et décochée cette fois par le duc métromane qui a posé, dit-on, pour l'Oronte de Molière [1].

Phèdre réconcilia Racine avec Port-Royal. Il paraît étrange au premier coup d'œil que la peinture la plus émouvante de l'amour et d'un amour incestueux ait procuré l'amnistie de celui que Nicole avait classé parmi les empoisonneurs : mais les théologiens jansénistes ont eu parfois des vues transcendantes outre la portée de nos faibles yeux. Le grand Arnauld découvrit, dans la *douleur vertueuse* de Phèdre, une application de son dogme favori, l'impuissance de la volonté humaine et la nécessité de la grâce efficace. Racine était rentré au giron janséniste; le théâtre n'était plus forcément une école de corruption : ou s'embrassa, et tout fut oublié. Mais, par un retour piquant, Racine revenait de son côté à l'opinion de ses maîtres. Il quittait brusquement le théâtre et la tragédie profane; il se dérobait, à trente-huit ans, le lendemain d'un succès, dans toute la force de son génie. Quels sont les vrais motifs de cette résolution? Ferons-nous, après tant d'autres, honte de ce silence aux détracteurs? Accorderons-nous à la critique la puissance d'avoir fermé pendant douze ans la bouche la plus harmonieuse qui fût jamais? Ce serait un crime contre lequel il n'y aurait pas assez d'indignation, car nous aurions à revendiquer dix chefs-d'œuvre que le ressentiment de Racine aurait étouffés. Mais calmons-nous : l'envie ne fait pas tout le mal qu'elle veut faire. Si Racine a quitté le théâtre, il n'en a pas été éloigné par des clameurs qu'il avait longtemps bravées : il faut

[1] On lira avec plaisir sur cet épisode littéraire une piquante nouvelle historique, *les deux Phèdres*, par M. Bernard Julien.

chercher des raisons plus solides. Celle qui domine toutes les autres, c'est le retour sincère à la piété, retour qui poussa Racine jusqu'à la dévotion : la vie dissipée qu'il avait menée jusqu'alors, et qu'il eût fallu poursuivre en restant dans cette voie, n'avait plus l'excuse de la jeunesse; le temps de se ranger était venu. D'ailleurs ces considérations d'ordre moral enveloppaient, décoraient et soutenaient un calcul de prudence dans l'intérêt d'une gloire acquise, et qui ne pouvait plus croître après le miracle de *Phèdre.* On peut affirmer sans crainte que Racine avait fait vibrer toutes les cordes de l'âme, et qu'ayant parcouru tout le clavier des passions, il n'aurait pu que varier les motifs qu'il avait déjà développés. Aurait-il trouvé la même puissance quand la matière perdait pour lui l'attrait de la nouveauté, et qu'il n'avait plus en lui le même feu de jeunesse? Ne risquait-il pas d'être à lui-même son Campistron? Sans doute, après Euripide, Sophocle lui offrait une autre occasion de lutte; et si, au lieu du génie de la poésie, il en eût eu le démon, rien ne l'aurait détourné de tenter un nouvel effort. Racine put se contenir, parce qu'il n'était pas possédé; il pouvait à son gré, et c'est un des rares priviléges de son heureuse nature, recevoir ou refuser l'inspiration, qui n'est pas moins haute en lui pour n'avoir jamais été une fureur. Nous concevons l'*Œdipe-Roi* comme couronnement de l'œuvre de Racine dans la tragédie profane. Il y a songé, mais il s'est abstenu, et cela par deux raisons : c'est que, n'ayant que deux procédés à employer, ou la reproduction intégrale, ou la libre imitation, il comprit d'un côté que ses contemporains n'auraient pas accepté l'œuvre antique dans sa noble simplicité, et de l'autre qu'il ne pouvait pas déplacer ou sacrifier une seule partie de l'édifice sans le dégrader. Racine, et le seul Racine, qui en doute? pouvait égaler Sophocle en le traduisant; mais son siècle aurait

dédaigné Sophocle ; et il n'a pas voulu l'altérer pour complaire à ses juges. Ce qu'il pratiqua sans scrupule et avec succès sur Euripide, dramaturge éminent et non sans défauts, lui eût paru avec Sophocle qu'il admirait sans réserve un procédé sacrilége.

Lorsqu'on parle de la jeunesse de Racine et de ses écarts, il ne faut pas y associer l'idée de scandale : je n'en veux pas d'autre preuve que son entrée à l'Académie, où il fut admis à peine âgé de trente-quatre ans, et où il attendit pendant plus de dix ans (1673-1684) ses amis Boileau et La Fontaine, tous deux consignés à la porte du sanctuaire, l'un pour ses méfaits de satirique, l'autre pour les licences poétiques de sa vie indolente et de sa plume indiscrète. Racine, dégagé des liens qui l'attachaient au théâtre, réconcilié avec Port-Royal, reçu et choyé à la cour, se maria pour affermir ses bonnes résolutions [1], et peut-être aussi pour échapper à la tentation de se faire chartreux qui lui était sérieusement venue pendant la première ferveur de sa conversion. Il accepta avec Boileau les fonctions d'historiographe du roi, qui ne furent pas, quoi qu'on ait dit, une sinécure. Les deux poëtes suivirent l'armée, où ils affrontèrent plus de brocards que de coups de feu, témoins éloignés des exploits qu'ils devaient raconter et auxquels il leur convenait de survivre. Cavaliers novices, on riait de leur gaucherie, mais on ne leur cachait rien, et personne ne les soupçonna de vouloir frauder la postérité. Racine était capable d'écrire l'histoire, et il l'a prouvé ailleurs. Son génie le portait de ce côté aussi bien qu'à l'éloquence et à la poésie. Selon l'occasion, il a été poëte, orateur et historien, toujours

[1] Racine épousa, le 1er juin 1677, Catherine de Romanet, fille d'un trésorier de France du bureau des finances d'Amiens, femme de bon sens, très-vertueuse, étrangère aux lettres au point de ne pas connaître les tragédies de son mari. Elle lui survécut pendant trente ans.

supérieur dans le genre auquel il s'applique. C'est à tort qu'on a dit et répété que Racine renonça à écrire l'histoire de Louis XIV après l'avoir inutilement tenté. Cette assertion repose sur un seul témoignage facile infirmer, celui de M. de Valincour, qui succéda à Racin comme historiographe, et qui, n'ayant pas écrit un mot sur Louis XIV, et de plus ayant laissé consumer dans un incendie le travail de son devancier, était intéressé à se justifier par l'exemple et à atténuer la perte qu'avait causé son imprudence. Nous savons certainement que Racine et Boileau lisaient souvent devant le roi, en présence de Madame de Montespan et de madame de Maintenon, de longs fragments de leur histoire; et c'est même dans ces entrevues que Boileau se laissa aller deux fois à parler de Scarron en termes qui mirent à une rude épreuve la veuve et le royal successeur du poëte burlesque. M. de Valincour n'était, en réalité, que Dutrousset, auteur d'une critique de *la Princesse de Clèves* et d'une histoire du duc de Guise, homme habile à se faire valoir et simulant la noblesse sous son nom d'emprunt par un artifice qui ne nuit pas aux gens de lettres à la suite des grands. Proposé par Racine à madame de Montespan pour l'éducation du comte de Toulouse, il avait su depuis marcher seul. C'est à lui que notre poëte dit un jour, en le voyant entrer de son air effaré et important, dans la grande galerie de Versailles : « Eh, Monsieur, où est le feu? » Racine ne soupçonnait pas qu'il serait un jour à Saint-Cloud, précisément dans la chambre de M. de Valincour, et tout exprès pour y dévorer ses fragments historiques.

Puisque j'ai cité ce mot d'un comique si franc et si fin, il convient de rappeler quels agréments Racine apportait dans le monde. Rien ne lui manquait pour charmer : sa noble et spirituelle figure, dont Louis XIV remarqua la beauté, le timbre de sa voix, qui était une musique, l'aisance de ses manières, la promptitude et

le désintéressement de son esprit, disposé à faire valoir celui des autres, tout en lui contribuait à faire du grand poëte le plus bel ornement de la cour et le héros de ses assemblées. Il y était en posture de gentilhomme et non d'auteur, car il avait la discrétion, peut-être la fierté, et certainement le bon goût de ne jamais parler de vers. Louis XIV, madame de Maintenon, le grand Condé, Cavoie et l'élite des courtisans recherchaient ses entretiens, qu'il ne prodiguait pas, car, avant tout, il était l'ami de Boileau, l'époux de sa femme, le père de ses enfants. Nulle part il ne paraît plus aimable que dans sa famille, à laquelle il s'est dévoué et où il accomplit religieusement ses devoirs, dont il a fait ses plus grands plaisirs. Il instruit ses enfants, il dirige leurs jeux comme leurs prières; c'est pour eux qu'il pratique la cour, heureux quand il en rapporte une bourse pleine de l'or de la cassette royale, plus heureux encore lorsque, se dérobant aux splendides festins des princes, il vient s'asseoir autour de la table modeste embellie et « couronnée de sa race[1]. » Dans cette seconde époque de sa vie, on chercherait vainement trace des défauts de caractère auxquels il avait trop souvent cédé dans sa jeunesse : l'amour-propre irritable qui l'armait contre ses adversaires à la moindre offense, la cruauté de cet esprit qui humiliait le bon La Fontaine et qui allait jusqu'à blesser Boileau, tout cela s'était effacé pour laisser paraître sans alliage l'homme de bien, l'ami dévoué, le chrétien sincère. Même il saisit avec empressement les occasions qui lui seront offertes de réparer ses anciens torts. C'est ainsi qu'il se fit l'historien de cette maison de Port-Royal, qu'il avait affligée en suivant le théâtre, et qu'il avait outragée par ses épigrammes contre Nicole, le plus doux des hommes, et contre la mère Angélique, sœur héroïque du

[1] Je voyais mon foyer couronné de ma race. (Racan. *Bergeries.*)

rand Arnauld. Cette histoire, qui est une expiation, este aussi comme un monument littéraire. Racine n'y st pas seulement un prosateur éminent, mais il dispose es faits avec un art infini, il pénètre les intentions en moraliste consommé, et, sans découvrir ses propres sentiments, sans prodiguer l'éloge, sans employer l'injure, il passionne le lecteur en paraissant impassible, et il excite où il lui convient l'admiration ou la haine; en un mot, dans un sujet au-dessous de l'histoire, il se fait voir l'égal des maîtres du genre. Je ne conseille pas cette lecture à ceux qui sont décidés à aimer les adversaires de Port-Royal. Un autre tort moins grave fut aussi noblement expié. Racine avait pu, pendant la lutte, tourmenter le vieux Corneille, mais il n'avait jamais méconnu le génie de son rival. Il récitait à son jeune fils de longs passages des tragédies de Corneille, il en faisait remarquer les mérites, et il lui arriva de s'écrier : « Corneille fait des vers cent fois plus beaux que les miens. » Cet hommage, il le rendit un jour publiquement : ce fut à la réception de Thomas Corneille, qui succédait, en 1685, à son frère, comme académicien; et les paroles vraiment éloquentes de Racine sont demeurées l'éloge tout ensemble le plus général et le plus précis de l'auteur de *Polyeucte*. N'oublions pas que ce discours est le premier modèle accompli de l'éloquence académique. Ainsi, les deux morceaux qui assignent un rang à Racine entre les historiens et les orateurs consacrent également le souvenir de deux bonnes actions.

Racine avait dit adieu à la poésie, et surtout à la poé-ie dramatique, sans esprit de retour. Une circonstance fortuite l'y ramena. Madame de Maintenon avait introduit dans le programme des études de Saint-Cyr des exercices dramatiques auxquels ses jeunes pensionnaires avaient pris beaucoup de goût et qu'elles exécutaient à ravir. A défaut des pièces en prose de la direc-

trice madame de Brinon, qui réussissait mieux dans les homélies que dans les comédies, pièces fort morales, mais non moins insipides, qui avaient été écartées, ces jeunes filles jouèrent *Andromaque.* Madame de Maintenon trouva qu'elles l'avaient trop bien jouée, et elle entrevit un péril qui alarma sa conscience. Dans cet embarras, elle s'adressa à Racine pour composer, sur un sujet tiré de l'Écriture sainte, une tragédie capable d'intéresser sans amour. Racine vit dans cette prière un ordre, et s'engagea aussitôt, sans prendre les conseils de Boileau, qui l'auraient détourné de cette entreprise. Il choisit le sujet d'Esther, qui fut agréé d'autant plus volontiers, que le poëte ajoutait, à l'analogie fournie par l'histoire entre l'héroïne qui a supplanté l'altière Vasthi, et madame de Maintenon héritière de madame de Montespan, un rapprochement entre les jeunes compagnes d'Esther, élevées sous les yeux et par les soins de la reine, et la maison de Saint-Cyr. La manière dont le poëte se tira de ce pas dangereux efface tous les regrets qui pourraient rester encore sur son silence de douze années. En effet, il ne fallait pas moins que ce long recueillement, passé en partie dans l'étude des Écritures où la piété avait plongé Racine, pour que la tâche imprévue qui lui était imposée le trouvât préparé à produire dans un genre nouveau de nouveaux chefs-d'œuvre. *Esther* et *Athalie* ont certainement plus de prix que toutes les œuvres que Racine aurait produites dans la double ligne historique et mythologique qu'il suivait; et s'il eût continué d'y marcher, il aurait été pris au dépourvu en abordant la tragédie sacrée.

Esther rendit à Racine, avec innocence, toutes les joies dont s'était enivrée sa jeunesse. C'est le plus beau moment de sa vie. Il retrouvait de jeunes talents à former dans l'art de la déclamation, où il excellait, lui le maître de Baron et de la Champmeslé; il entendait de nouveau les acclamations du théâtre, douces

encore à son oreille de converti; et, devant le suffrage imposant de la royauté et de la cour, la critique, autrefois si cruelle, était à peu près désarmée. Ce triomphe était bien légitime, car *Esther*, dans son cadre et à sa place, ne laisse rien à désirer. Jamais Racine n'avait parlé un langage plus pur et plus harmonieux; et cette harmonie enchanteresse accompagnait les idées les plus élevées et les sentiments les plus chastes. En outre, le poëte avait enfin trouvé un lieu propre à l'alliance de la poésie lyrique et du drame, alliance qu'il enviait au théâtre d'Athènes et qu'il réalisa sans atteinte à la vraisemblance. Il marquait en même temps sa supériorité dans ce genre où le seul Malherbe avait donné des modèles. Le succès s'augmenta de la difficulté de satisfaire une curiosité partout éveillée. On enviait ardemment l'honneur d'être admis à Saint Cyr, et les élus faisaient entrer leur reconnaissance dans la vivacité de leur admiration. La malignité y contribuait aussi pour sa part, car elle aimait à reconnaître madame de Montespan dans Vasthi et Louvois dans Aman. L'allusion n'allait pas au delà : ceux qui ont voulu voir, dans l'édit qui condamne la nation des Juifs, un blâme indirect de la révocation de l'édit de Nantes, prêtent à Racine une intention qu'il n'avait pas et un courage qu'il ne pouvait pas avoir : Racine approuvait cette iniquité, qu'il loue clairement dans le prologue même de la pièce; et ne l'eût-il pas approuvée, comment aurait-il osé laisser soupçonner une telle pensée devant le roi, qui avait signé l'édit, devant madame de Maintenon, qui ne l'avait pas déconseillé, et cela dans une fête destinée à célébrer l'union de l'Esther et de l'Assuérus de la France?

Là s'arrête l'heureuse fortune de Racine, mais non la force de son génie. *Athalie* va bien au delà d'*Esther*, et rien ne dépasse *Athalie*, qui est, selon Voltaire, le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Boileau se

contentait d'y voir le chef-d'œuvre de Racine. M. Lemercier éprouve sur cette pièce les vingt-quatre règles que sa théorie sévère et minutieuse impose comme conditions de perfection absolue au drame tragique, et il n'y en a pas une qu'elle ne remplisse rigoureusement. En effet, la donnée, la conduite, les caractères, le style de cette admirable composition déconcertent à l'envi tous les arguments de la critique. Joad, Abner, Josabeth, Éliacin, Athalie sont, dans leurs actions et dans leur langage, ce qu'ils doivent être; nulle part la langue n'a plus de souplesse, puisqu'elle passe naturellement, en traversant tous les tons, de la sublimité des prophètes à la naïveté de l'enfant. Jamais l'intérêt ne languit, et il ne cesse de croître jusqu'au dénoûment. Voilà l'ensemble que Racine offrait à un siècle dont il avait éclairé le goût littéraire, et dont Bossuet gouvernait la pensée religieuse. Cependant, ce siècle ainsi préparé méconnut *Athalie*; et, pour que rien ne manque à l'étrange destinée de cette merveille de la tragédie sacrée, ce fut le caprice d'une cour impie et licencieuse et l'accident d'une minorité sous une régence corrompue qui tirèrent de l'ombre l'œuvre de divine poésie, devenue depuis longtemps un objet de dédain, et même de raillerie. On raconte que de jeunes seigneurs dans leurs jeux s'imposaient pour pénitence la lecture de pages d'*Athalie*, plus ou moins nombreuses selon la gravité du délit : et n'avons-nous pas une épigramme où je ne sais quel Zoïle, s'adressant à Racine, s'écrie :

Pour avoir fait pis qu'*Esther*,
Comment diable as-tu pu faire?

Le mal est venu de l'envie réveillée par le succès d'*Esther*, et des scrupules de madame de Maintenon, qui ne voulut point renouveler ces fêtes dramatiques, où le succès avait exalté outre mesure la vanité des

pensionnaires applaudies. Si, au lieu d'être jouée clandestinement dans la chambre du roi, *Athalie* eût paru comme *Esther* sous les yeux de la cour, sur la scène aristocratique de Saint-Cyr, l'opinion publique aurait suivi une seconde fois le suffrage royal. Racine souffrit de cet abandon, et, en dépit de Boileau, impuissant à le rassurer, il en vint à penser que son œuvre était condamnée irrévocablement. Pardonnons-lui, dans le dépit qu'il dut en ressentir, le retour de malignité qui lui inspira vers ce temps deux épigrammes, l'une sur la *Judith* de Boyer, l'autre contre l'*Aspar* du neveu de Corneille. Nous devons bien les noter, car ni Marot, ni J.-B. Rousseau n'ont jamais aiguisé plus finement le trait railleur.

Racine n'en continua pas avec moins de conscience ses fonctions d'historiographe et ses promenades militaires. Il partit courageusement (1693) pour ce glorieux siége de Namur, cause de la grande mésaventure pindarique de Boileau[1]. La faveur du roi, qui lui donnait alors une charge de gentilhomme de la chambre, la confiance de madame de Maintenon, la cordialité apparente du P. de La Chaise, l'inaltérable amitié de Despréaux, la prospérité de sa famille entretenue par le produit de ses emplois, sa maison sagement administrée par madame Racine, les espérances que donnait son fils aîné engagé dans la diplomatie sous le patronage de M. de Torcy, la piété exemplaire de ses filles, leur vêture même et leurs vœux, car elles

[1] Racine, mieux avisé, ne fit point d'ode, et il écrivit en prose simple et noble une relation du siége, qui a été conservée. On lui ttribue encore, sur la retraite précipitée de Guillaume III, l'épiramme suivante :

Si César vint, vit et vainquit,
Guillaume vint et vit de même ;
C'est un vrai César en petit :
Des trois choses que César fit,
Il ne manque que la troisième.

entraient au couvent et donnaient cours à ces larmes qu'il aimait tant à verser, tous ces bienfaits du roi et de la Providence charmaient l'arrière-saison de Racine et cicatrisaient certainement la blessure que lui avait faite la disgrâce d'*Athalie;* mais, après quelques années de ce calme heureux, son âme tendre et disposée à la mélancolie, cette âme à laquelle rien n'a manqué que d'être fortement trempée, fut soumise à une épreuve qui abrégea ses jours et qui empoisonna la fin d'une vie si bien remplie et si glorieuse.

Madame de Sévigné disait, en 1689 : « Racine aime Dieu comme il a aimé ses maîtresses. » L'imprudent aimait aussi Louis XIV, et il s'en croyait aimé, parce qu'il en avait reçu des largesses et des sourires. L'affection sincère qu'il éprouvait lui servait de mesure au sentiment qu'il croyait inspirer. Aussi combien fut amer le mécompte de son cœur lorsqu'il lui fallut reconnaître que l'amitié n'avait pas germé à cette hauteur où régnait souverainement l'égoïsme! Louis XIV, Fénelon et Saint-Simon en sont d'assurés témoins, n'a jamais aimé que lui-même ; et le jour où Racine blessa ce *moi* si prodigieusement gonflé qui absorbait l'État, la nation, l'Église même, une parole méprisante l'écrasa. Le faste du roi et ses guerres ruineuses avaient tellement épuisé la France (1696), que, même sur les marches de son trône, on parlait avec effroi de la misère publique. Madame de Maintenon s'en alarmait, Racine partageait ses alarmes; et comme il avait gémi avec éloquence, Madame de Maintenon l'engagea à consigner dans un mémoire le tableau de ces calamités et les moyens d'alléger des maux devenus intolérables. Ce mémoire, confié à celle qui l'avait demandé, tomba sous les yeux du roi, qui voulut connaître le nom de l'auteur : « Croit-il tout savoir, s'écria-t-il, parce qu'il sait faire des vers? et, parce qu'il est grand poëte, veut-il être ministre? » Ce mot cruel, qui lui fut trans-

mis, entra comme une flèche dans le cœur de Racine. Dès lors il dut se perdre dans la foule des courtisans, d'où il cherchait douloureusement un regard qui ne tombait plus sur lui, pendant que la prudente madame de Maintenon ne l'abordait plus que rarement et à la dérobée. Racine espérait encore (tant une bonne conscience a de clémence et d'illusions !) que le mécontentement du roi s'effacerait : un sourire, un mot lui auraient rendu l'âme, il attendit vainement; sa disgrâce était sans remède. Il se souvint alors des vers par lui composés à la louange d'Arnauld; et si on ne les lui avait pas reprochés au passage, si le P. La Chaise avait continué de lui être gracieux, il pensa que peut-être on ne les avait pas oubliés, et que le tort d'avoir paru sensible à la détresse du peuple s'aggravait dans l'esprit du roi du crime de jansénisme.

Madame de Maintenon gémissait du mal qu'elle avait causé, sans oser tenter un effort énergique pour le réparer. Tremblante elle-même devant la volonté du roi, esclave de ses caprices, il lui était défendu de recevoir Racine dans son appartement, et elle était réduite à profiter de rencontres fortuites, où elle essayait de calmer la douleur du poëte par des espérances qu'elle n'avait pas. Il y a, à ce propos, dans les *Mémoires* de Louis Racine, une page qu'on ne saurait lire sans un serrement de cœur, et qu'il faut transcrire : « Un jour, madame de Maintenon ayant aperçu mon père dans le jardin de Versailles, elle s'écarta dans une allée pour qu'il pût l'y joindre. Sitôt qu'il fut près d'elle, elle lui dit : « Que craignez-vous? c'est moi qui suis la cause « de votre malheur; il est de mon intérêt et de mon « honneur de réparer ce que j'ai fait; votre fortune de« vient la mienne. Laissez passer ce nuage; je ramène« rai le beau temps. — Non, non, Madame, lui répon« dit-il, vous ne le ramènerez jamais pour moi. — Et « pourquoi, reprit-elle, avez-vous une pareille pensée!

« Doutez-vous de mon cœur ou de mon crédit? » Il lui répondit : « Je sais, Madame, quel est votre crédit, et « je sais quelles bontés vous avez pour moi; mais j'ai « une tante qui m'aime d'une façon bien différente. « Cette sainte fille demande tous les jours à Dieu pour « moi des disgrâces, des humiliations, des sujets de « pénitence; et elle aura plus de crédit que vous. » Dans le moment qu'il parlait, on entendit le bruit d'une calèche : *C'est le roi qui se promène*, s'écria madame de Maintenon : *cachez-vous!* Il se sauva dans un bosquet. » Combien cette scène est poignante dans le simple récit qui nous la transmet! Racine se cacher! Racine se dérober pour éviter la présence de Louis XIV! Hâtons-nous d'écarter ce douloureux souvenir et de remettre à son rang le poëte humilié; relevons-le par les magnifiques paroles que nous fournit à propos son éloge de Corneille : « Du moment que des esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'immortalisent par des chefs-d'œuvre, quelque étrange inégalité que, durant leur vie, la fortune mette entre eux et les plus grands héros, après leur mort cette différence cesse. La postérité, qui se plaît, qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils ont laissés, ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes, elle fait marcher de pair l'excellent poëte et le grand capitaine. Le même siècle qui se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste ne se glorifie guère moins d'avoir produit Horace et Virgile. »

Ce que Racine disait pour Corneille, la postérité le répète aujourd'hui pour Racine. Égalité tardive! stérile justice! car, après cette avanie, Racine n'avait plus qu'à mourir. Atteint bientôt d'une de ces maladies que la mélancolie engendre et qu'elle développe rapidement, il n'essaya point de lutter : le ressort qui l'aurait ranimé était brisé; il ne fit plus que languir,

consolé cependant par les saintes espérances de la religion, auxquelles il s'était toujours confié, et qu'il embrassait alors avec ferveur. Son recours était à celui qui « entend les soupirs de l'humble qu'on outrage. A ses derniers moments, il était résigné et courageux; sa famille, dont il réprimait les larmes, ne remarqua aucun signe de faiblesse. Il reçut de Boileau les soins pieux qu'il avait rendus quelques années auparavant à La Fontaine mourant, et il lui laissa pour adieu ces paroles touchantes, qui peignent son âme et qui nous montrent comment il savait aimer : « Je regarde comme un bonheur pour moi de mourir avant vous. » Louis XIV ne soupçonna point l'atteinte que sa froideur avait portée au cœur du poëte qui allait mourir; il crut s'acquitter en lui faisant témoigner quelque intérêt pour ses souffrances, comme il avait autrefois consolé par une dernière aumône la détresse du grand Corneille à son lit de mort.

Racine mourut le 21 avril 1699. Sa dernière pensée fut pour les maîtres de son enfance. Il voulut que son corps fût transporté au monastère de Port-Royal des Champs, noble témoignage de repentir et de reconnaissance, courage posthume, si l'on veut, mais qu'avait annoncé et que faisait pressentir l'hommage publiquement rendu à la mémoire d'Antoine Arnauld Arrière donc ce lâche et méchant mot si souvent répété. « Il n'aurait pas fait cela de son vivant. »

GERUZEZ.

ANDROMAQUE

TRAGÉDIE

1667

A MADAME[1].

MADAME,

Ce n'est pas sans sujet que je mets votre illustre nom à la tête de cet ouvrage. Et de quel autre nom pourrais-je éblouir les yeux de mes lecteurs, que de celui dont mes spectateurs ont été si heureusement éblouis? On savait que VOTRE ALTESSE ROYALE avait daigné prendre soin de la conduite de ma tragédie; on savait que vous m'aviez prêté quelques-unes de vos lumières pour y ajouter de nouveaux ornements; on savait enfin que vous l'aviez honorée de quelques larmes dès la première lecture que je vous en fis. Pardonnez-moi, MADAME, si j'ose me vanter de cet heureux commencement de sa destinée. Il me console bien glorieusement de la dureté de ceux qui ne voudraient pas s'en laisser toucher. Je leur permets de condamner l'*Andromaque* tant qu'ils voudront, pourvu qu'il me soit permis d'appeler de toutes les subtilités de leur esprit au cœur de VOTRE ALTESSE ROYALE.

Mais, MADAME, ce n'est pas seulement du cœur que vous jugez de la bonté d'un ouvrage, c'est avec une intelligence qu'aucune fausse lueur ne saurait tromper. Pouvons-nous mettre sur la scène une histoire que vous ne possédiez aussi bien que nous? Pouvons-nous faire jouer une intrigue dont vous ne pénétriez tous les ressorts? Et pouvons-nous concevoir des sentiments si nobles et si délicats qui ne soient infiniment au-dessous de la noblesse et de la délicatesse de vos pensées?

1 Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, fille de Charles Ier; petite-fille de Henri IV, par sa mère; femme du frère de Louis XIV; morte à vingt-six ans (1670, 3 juin), non sans soupçon d'empoisonnement. L'oraison funèbre de cette princesse est un des chefs-d'œuvre de Bossuet.

On sait, MADAME, et VOTRE ALTESSE ROYALE a beau s'en cacher, que, dans ce haut degré de gloire où la nature et la fortune ont pris plaisir de vous élever, vous ne dédaignez pas cette gloire obscure que les gens de lettres s'étaient réservée. Et il semble que vous ayez voulu avoir autant d'avantage sur notre sexe, par les connaissances et par la solidité de votre esprit, que vous excellez dans le vôtre par toutes les grâces qui vous environnent. La cour vous regarde comme l'arbitre de tout ce qui se fait d'agréable. Et nous qui travaillons pour plaire au public, nous n'avons plus que faire de demander aux savants si nous travaillons selon les règles : la règle souveraine est de plaire à VOTRE ALTESSE ROYALE.

Voilà, sans doute, la moindre de vos excellentes qualités. Mais, MADAME, c'est la seule dont j'ai pu parler avec quelque connaissance : les autres sont trop élevées au-dessus de moi. Je n'en puis parler sans les rabaisser par la faiblesse de mes pensées [1], et sans sortir de la profonde vénération avec laquelle je suis,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très-obéissant
et très-fidèle serviteur,

RACINE.

[1] Racine imite jusque dans sa prose les poëtes de l'antiquité. On reconnaît dans cette phrase un souvenir d'Horace :

Imbellisque lyræ musa potens vetat
Laudes egregii Cæsaris et tuas
Culpa deterere ingeni (L. I, od. vi.)

PREMIÈRE PRÉFACE.

Mes personnages sont si fameux dans l'antiquité, que, pour peu qu'on la connaisse, on verra fort bien que je les ai rendus tels que les anciens poëtes nous les ont donnés : aussi n'ai-je pas pensé qu'il me fût permis de rien changer à leurs mœurs. Toute la liberté que j'ai prise, c'a été d'adoucir un peu la férocité de Pyrrhus, que Sénèque, dans *la Troade*, et Virgile, dans le second livre de *l'Énéide*, ont poussée beaucoup plus loin que je n'ai cru le devoir faire ; encore s'est-il trouvé des gens qui se sont plaints qu'il s'emportât contre Andromaque, et qu'il voulût épouser une captive à quelque prix que ce fût ; et j'avoue qu'il n'est pas assez résigné à la volonté de sa maîtresse, et que Céladon [1] a mieux connu que lui le parfait amour. Mais que faire ? Pyrrhus n'avait pas lu nos romans ; il était violent de son naturel, et tous les héros ne sont pas faits pour être des Céladons.

Quoi qu'il en soit, le public m'a été trop favorable pour m'embarrasser [2] du chagrin particulier de deux ou trois personnes [3] qui voudraient qu'on réformât tous les héros de l'antiquité pour en faire des héros parfaits. Je trouve leur intention fort bonne de vouloir qu'on ne

1 Personnage de l'*Astrée*, qui eut une si grande vogue pendant la première moitié du XVIIe siècle. Ce roman, composé par Honoré d'Urfé, se compose de cinq parties, dont la dernière a été écrite par Baro, secrétaire de d'Urfé, sur le plan laissé par l'auteur. La première partie a été publiée en 1610.

2 Construction irrégulière qui amène une équivoque. Il fallait *pour que je m'embarrasse*.

3 Entre autres le duc de Créqui et la duchesse d'Olonne, qui ont pu reconnaître, aux épigrammes dont ils furent l'objet, combien il est imprudent d'irriter un poëte.

mette sur la scène que des hommes impeccables; mais je les prie de se souvenir que ce n'est point à moi de changer les règles du théâtre. Horace nous recommande de peindre Achille farouche, inexorable, violent [1], tel qu'il était, et tel qu'on dépeint son fils. Aristote, bien éloigné de nous demander des héros parfaits, veut au contraire que les personnages tragiques, c'est-à-dire ceux dont le malheur fait la catastrophe de la tragédie, ne soient ni tout à fait bons, ni tout à fait méchants [2]. Il ne veut pas qu'ils soient extrêmement bons, parce que la punition d'un homme de bien exciterait plus l'indignation que la pitié du spectateur; ni qu'ils soient méchants avec excès, parce qu'on n'a point pitié d'un scélérat. Il faut donc qu'ils aient une bonté médiocre, c'est-à-dire une vertu capable de faiblesse, et qu'ils tombent dans le malheur par quelque faute qui les fasse plaindre sans les faire détester.

1 .... Honoratum si forte reponis Achillem,
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis... (*Ars poet.*, v. 120.)

2 Aristote, ch. XII de sa *Poétique*, établit qu'un héros de tragédie ne doit être ni tout vertueux ni tout vicieux, le malheur du méchant n'ayant rien de terrible, et celui de la vertu étant trop douloureux; et il ajoute: « Il reste le milieu à prendre: c'est que le personnage ne soit ni trop vertueux, ni trop juste; et qu'il tombe dans le malheur, non par un crime atroce ou une méchanceté, mais par quelque faute ou erreur, qui le précipite du faîte des grandeurs et de la prospérité, comme Œdipe, Thyeste, et les autres personnages célèbres de familles semblables. » (Trad. par l'abbé Batteux.)

SECONDE PRÉFACE.

Virgile au troisième livre de *l'Énéide* (c'est Énée qui parle) :

Littoraque Epiri legimus, portuque subimus
Chaonio, et celsam Buthroti ascendimus urbem...
. . . .
. . . .
Solemnes tum forte dapes, et tristia dona...
. . . .
Libabat cineri Andromache, Manesque vocabat
Hectoreum ad tumulum, viridi quem cespite inanem,
Et geminas, causam lacrymis, sacraverat aras...
. . . .
. . . .
Dejecit vultum, et demissa voce locuta est :
« O felix una ante alias Priameia virgo,
Hostilem ad tumulum, Trojæ sub mœnibus altis,
Jussa mori, quæ sortitus non pertulit ullos,
Nec victoris heri tetigit captiva cubile!
Nos patria incensa, diversa per æquora vectæ,
Stirpis Achilleæ fastus, juvenemque superbum,
Servitio enixæ, tulimus, qui deinde, secutus
Ledæam Hermionem, lacedæmoniosque hymenæos...
. . . .
Ast illum, ereptæ magno inflammatus amore
Conjugis, et scelerum Furiis agitatus, Orestes
Excipit incautum, patriasque obtruncat ad aras. »

Voilà, en peu de vers, tout le sujet de cette tragédie; voilà le lieu de la scène, l'action qui s'y passe, les quatre principaux acteurs, et même leurs caractères, excepté celui d'Hermione, dont la jalousie et les em-

portements sont assez marqués dans l'*Andromaque* d'Euripide.

C'est presque la seule chose que j'emprunte ici de cet auteur. Car, quoique ma tragédie porte le même nom que la sienne, le sujet en est pourtant très-différent. Andromaque, dans Euripide, craint pour la vie de Molossus, qui est un fils qu'elle a eu de Pyrrhus, et qu'Hermione veut faire mourir avec sa mère. Mais ici il ne s'agit point de Molossus. Andromaque ne connaît point d'autre mari qu'Hector, ni d'autre fils qu'Astyanax. J'ai cru en cela me conformer à l'idée que nous avons maintenant de cette princesse. La plupart de ceux qui ont entendu parler d'Andromaque ne la connaissent guère que pour la veuve d'Hector et pour la mère d'Astyanax. On ne croit point qu'elle doive aimer ni un autre mari, ni un autre fils; et je doute que les larmes d'Andromaque eussent fait sur l'esprit de mes spectateurs l'impression qu'elles y ont faite, si elles avaient coulé pour un autre fils que celui qu'elle avait d'Hector.

Il est vrai que j'ai été obligé de faire vivre Astyanax un peu plus qu'il n'a vécu; mais j'écris dans un pays où cette liberté ne pouvait pas être mal reçue. Car, sans parler de Ronsard, qui a choisi ce même Astyanax pour le héros de sa *Franciade* [1], qui ne sait que l'on fait descendre nos anciens rois de ce fils d'Hector, et que nos vieilles chroniques sauvent la vie à ce jeune prince, après la désolation de son pays, pour en faire le fondateur de notre monarchie?

Combien Euripide a-t-il été plus hardi dans sa tragédie d'*Hélène!* Il y choque ouvertement la créance commune de toute la Grèce : il suppose qu'Hélène n'a jamais mis le pied dans Troie; et qu'après l'embrasement de cette ville, Ménélas trouve sa femme en Égypte, dont elle n'était point partie; tout cela fondé sur une opinion qui n'était reçue que parmi les Égyptiens, comme on peut le voir dans Hérodote.

Je ne crois pas que j'eusse besoin de cet exemple

[1] Ronsard n'a pas achevé cette malheureuse épopée, écrite en vers de dix syllabes. On peut lire l'analyse des quatre chants qu'il a composés, p. 91, t. III du *Plutarque français*.

d'Euripide pour justifier le peu de liberté que j'ai prise. Car il y a bien de la différence entre détruire le principal fondement d'une fable et en altérer quelques incidents, qui changent presque de face dans toutes les mains qui les traitent. Ainsi Achille, selon la plupart des poëtes, ne peut être blessé qu'au talon, quoique Homère le fasse blesser au bras, et ne le croie invulnérable en aucune partie de son corps. Ainsi Sophocle fait mourir Jocaste aussitôt après la reconnaissance d'Œdipe, tout au contraire d'Euripide, qui l'a fait vivre jusqu'au combat et à la mort de ses deux fils. Et c'est à propos de quelques contrariétés de cette nature qu'un ancien commentateur de Sophocle remarque fort bien[1] « qu'il ne faut point s'amuser à chicaner les poëtes pour quelques changements qu'ils ont pu faire dans la fable; mais qu'il faut s'attacher à considérer l'excellent usage qu'ils ont fait de ces changements, et la manière ingénieuse dont ils ont su accommoder la fable à leur sujet. »

[1] Sophoclis *Electra*. R.

PERSONNAGES.

ANDROMAQUE, veuve d'Hector, captive de Pyrrhus.
PYRRHUS, fils d'Achille, roi d'Épire.
ORESTE, fils d'Agamemnon.
HERMIONE, fille d'Hélène, accordée avec Pyrrhus.
PYLADE, ami d'Oreste.
CLÉONE, confidente d'Hermione.
CÉPHISE, confidente d'Andromaque.
PHOENIX, gouverneur d'Achille, et ensuite de Pyrrhus.
Suite d'Oreste.

La scène est à Buthrote, ville d'Épire, dans une salle du palais de Pyrrhus.

ANDROMAQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle;
Et déjà son courroux semble s'être adouci
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici[1].
Qui l'eût dit, qu'un rivage à mes vœux si funeste
Présenterait d'abord Pylade aux yeux d'Oreste;
Qu'après plus de six mois que je t'avais perdu,
A la cour de Pyrrhus tu me serais rendu?

PYLADE.

J'en rends grâces au ciel, qui m'arrêtant sans cesse,
Semblait m'avoir fermé le chemin de la Grèce,
Depuis le jour fatal que la fureur des eaux,
Presque aux yeux de l'Épire, écarta nos vaisseaux.
Combien dans cet exil ai-je souffert d'alarmes,
Combien à vos malheurs[2] ai-je donné de larmes!
Craignant toujours pour vous quelque nouveau danger
Que ma triste amitié ne pouvait partager.
Surtout je redoutais cette mélancolie[3]

1 On dit qu'André Chénier et Roucher, réunis sur le même tombereau qui les conduisait à l'échafaud, se firent mutuellement l'application de ces vers, et qu'ils charmèrent leurs derniers instants en récitant cette première scène d'*Andromaque*.

2 Pylade traite Oreste avec respect; il voit en lui le fils d'Agamemnon. Mais que devient l'égalité dans une amitié que la Grèce entière a célébrée? Racine établit entre des amis, tous deux de race royale, une différence de langage que les Grecs n'admettaient pas même entre des personnages de condition différente. M. Lemercier, dans *Agamemnon*, et M. Soumet, dans *Oreste*, ont ramené l'antique égalité.

3 L'auteur prépare par ce mot aux fureurs qui éclateront plus tard. Il rappelle aussi indirectement le meurtre qu'Oreste a commis pour venger son père.

Où j'ai vu si longtemps votre âme ensevelie :
Je craignais que le ciel, par un cruel secours,
Ne vous offrît la mort que vous cherchiez toujours.
Mais je vous vois, seigneur; et, si j'ose le dire,
Un destin plus heureux vous conduit en Épire :
Le pompeux appareil qui suit ici vos pas
N'est point d'un malheureux qui cherche le trépas.

ORESTE.

Hélas! qui peut savoir le destin qui m'amène?
L'amour me fait ici chercher une inhumaine [1];
Mais qui sait ce qu'il doit ordonner de mon sort,
Et si je viens chercher ou la vie ou la mort?

PYLADE.

Quoi! votre âme à l'amour en esclave asservie
Se repose sur lui du soin de votre vie?
Par quel charme, oubliant tant de tourments soufferts,
Pouvez-vous consentir à rentrer dans ses fers?
Pensez-vous qu'Hermione, à Sparte inexorable,
Vous prépare en Épire un sort plus favorable?
Honteux d'avoir poussé [2] tant de vœux superflus,
Vous l'abhorriez : enfin, vous ne m'en parliez plus.
Vous me trompiez, seigneur.

ORESTE.

Je me trompais moi-même.
Ami, n'accable point un malheureux qui t'aime :
T'ai-je jamais caché mon cœur et mes désirs?
Tu vis naître ma flamme et mes premiers soupirs;
Enfin, quand Ménélas disposa de sa fille
En faveur de Pyrrhus, vengeur de sa famille,
Tu vis mon désespoir; et tu m'as vu depuis
Traîner de mers en mers ma chaîne et mes ennuis.
Je te vis à regret, en cet état funeste,
Prêt à suivre partout le déplorable Oreste,
Toujours de ma fureur interrompre le cours,
Et de moi-même enfin me sauver tous les jours.
Mais quand je me souvins que, parmi tant d'alarmes
Hermione à Pyrrhus prodiguait tous ses charmes,
Tu sais de quel courroux mon cœur alors épris [3],
Voulut en l'oubliant punir tous ses mépris.
Je fis croire et je crus ma victoire certaine;
Je pris tous mes transports pour des transports de haine :
Détestant ses rigueurs, rabaissant ses attraits,

1 *Une inhumaine*. Expression empruntée à la langue des précieuses et indigne de la tragédie. Les romans de madame de Scudery avaient mis ce jargon à la mode.

2 *Pousser des vœux* appartient à la même école. Maintenant on se contente de *pousser des soupirs*. Les précieuses disaient, *pousser le tendre et le doux*. V. Molière, *les Précieuses ridicules*.

3 *Epris de courroux* est une figure très-hardie et non pas une impropriété d'expression. Le courroux tient la place de l'amour et il en garde le caractère.

Je défiais ses yeux de me troubler jamais.
Voilà comme je crus étouffer ma tendresse.
En ce calme trompeur j'arrivai dans la Grèce [1];
Et je trouvai d'abord ses princes rassemblés,
Qu'un péril assez grand semblait avoir troublés.
J'y courus. Je pensai que la guerre et la gloire
De soins plus importants rempliraient ma mémoire [2];
Que, mes sens reprenant leur première vigueur,
L'amour achèverait de sortir de mon cœur.
Mais admire avec moi le sort, dont la poursuite
Me fait courir alors au piége que j'évite.
J'entends de tous côtés qu'on menace Pyrrhus;
Toute la Grèce éclate en murmures confus:
On se plaint qu'oubliant son sang et sa promesse
Il élève en sa cour l'ennemi de la Grèce,
Astyanax, d'Hector jeune et malheureux fils,
Reste [3] de tant de rois sous Troie ensevelis.
J'apprends que pour ravir son enfance au supplice
Andromaque trompa l'ingénieux Ulysse,
Tandis qu'un autre enfant arraché de ses bras,
Sous le nom de son fils fut conduit au trépas.
On dit que, peu sensible aux charmes d'Hermione,
Mon rival porte ailleurs son cœur et sa couronne.
Ménélas, sans le croire, en paraît affligé,
Et se plaint d'un hymen si longtemps négligé.
Parmi les déplaisirs où son âme se noie,
Il s'élève en la mienne une secrète joie:
Je triomphe; et pourtant je me flatte d'abord
Que la seule vengeance excite ce transport.
Mais l'ingrate en mon cœur reprit bientôt sa place:
De mes feux mal éteints je reconnus la trace [4].
Je sentis que ma haine allait finir son cours;
Ou plutôt je sentis que je l'aimais toujours.
Ainsi de tous les Grecs je brigue le suffrage.
On m'envoie à Pyrrhus: j'entreprends ce voyage.
Je viens voir si l'on peut arracher de ses bras
Cet enfant dont la vie alarme tant d'États.
Heureux si je pouvais, dans l'ardeur qui me presse,
Au lieu d'Astyanax, lui ravir ma princesse [5]!
Car enfin n'attends pas que mes feux redoublés

1 *En* et *dans* au même vers sont peut-être une tache, ainsi que *rassemblés* et *semblait* rapprochés dans le distique suivant.

2 Rigoureusement il faudrait *mon cœur* ou *mon esprit*. La gloire et la guerre étant en espérance ne sont pas du ressort de la mémoire; mais le poëte ne voit que la passion qu'Oreste veut oublier et l'expression qui répond à sa pensée devient une hardiesse heureuse.

3 Racine dira plus loin:

Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste.

4 « Agnosco veteris vestigia flammæ. » (Virg. *Æn.*, l. IV.)

5 *Ma princesse* appartient encore au vocabulaire des précieuses.

Des périls les plus grands puissent être troublés.
Puisqu'après tant d'efforts ma résistance est vaine,
Je me livre en aveugle au transport qui m'entraîne.
J'aime : je viens chercher Hermione en ces lieux,
La fléchir, l'enlever, ou mourir à ses yeux.
Toi qui connais Pyrrhus, que penses-tu qu'il fasse?
Dans sa cour, dans son cœur, dis-moi ce qui se passe.
Mon Hermione encor le tient-elle asservi?
Me rendra-t-il, Pylade, un bien qu'il m'a ravi?

PYLADE.

Je vous abuserais si j'osais vous promettre
Qu'entre vos mains, seigneur, il voulût la remettre :
Non que de sa conquête il paraisse flatté.
Pour la veuve d'Hector ses feux ont éclaté;
Il l'aime : mais enfin cette veuve inhumaine
N'a payé jusqu'ici son amour que de haine;
Et chaque jour encore on lui [1] voit tout tenter
Pour fléchir sa captive, ou pour l'épouvanter.
De son fils qu'il lui cache il menace la tête,
Et fait couler des pleurs qu'aussitôt il arrête.
Hermione elle-même a vu plus de cent fois
Cet amant irrité revenir sous ses lois,
Et, de ses vœux troublés lui rapportant l'hommage,
Soupirer à ses pieds moins d'amour que de rage.
Ainsi n'attendez pas que l'on puisse aujourd'hui
Vous répondre d'un cœur si peu maître de lui :
Il peut, seigneur, il peut, dans ce désordre extrême,
Épouser ce qu'il hait et perdre ce qu'il aime.

ORESTE.

Mais dis-moi de quel œil Hermione peut voir
Son hymen différé, ses charmes sans pouvoir [2].

PYLADE.

Hermione, seigneur, au moins en apparence,
Semble de son amant dédaigner l'inconstance,
Et croit que, trop heureux de fléchir sa rigueur,
Il la viendra presser de reprendre son cœur.
Mais je l'ai vue enfin me confier ses larmes :
Elle pleure en secret le mépris de ses charmes [3];
Toujours prête à partir, et demeurant toujours,
Quelquefois elle appelle Oreste à son secours.

ORESTE.

Ah! si je le croyais, j'irais bientôt, Pylade,

1 *Lui* se rapporte grammaticalement à *veuve inhumaine*, mais le sens est éclairci par le vers suivant.

2 Racine avait dit :

Mais dis-moi de *quels yeux* Hermione peut voir
Ses attraits offensés et *ses yeux* sans pouvoir.

« *De quels yeux* une personne peut *voir ses yeux*, voilà, disait Subligny (*la folle Querelle*, acte III, scène VIII) une étrange justesse d'expression! »

3 « Spretæque injuria formæ. » (Virg. Æn., L. I.)

Me jeter....

PYLADE.

Achevez, seigneur, votre ambassade.
Vous attendez le roi. Parlez, et lui montrez
Contre le fils d'Hector tous les Grecs conjurés.
Loin de leur accorder ce fils de sa maîtresse,
Leur haine ne fera qu'irriter sa tendresse :
Plus on les veut brouiller, plus on va les unir.
Pressez : demandez tout, pour ne rien obtenir.
Il vient.

ORESTE.

Hé bien, va donc disposer la cruelle[1]
A revoir un amant qui ne vient que pour elle.

SCENE II.

PYRRHUS, ORESTE, PHOENIX.

ORESTE.

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix,
Et qu'à vos yeux, seigneur, je montre quelque joie
De voir le fils d'Achille et le vainqueur de Troie.
Oui, comme ses exploits nous admirons vos coups :
Hector tomba sous lui, Troie expira sous vous ;
Et vous avez montré, par une heureuse audace,
Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place.
Mais, ce qu'il n'eût point fait, la Grèce avec douleur
Vous voit du sang troyen relever le malheur ;
Et, vous laissant toucher d'une pitié funeste,
D'une guerre si longue entretenir le reste.
Ne vous souvient-il plus, seigneur, quel fut Hector ?
Nos peuples affaiblis s'en souviennent encor :
Son nom seul[2] fait frémir nos veuves et nos filles ;
Et dans toute la Grèce il n'est point de familles
Qui ne demandent compte à ce malheureux fils
D'un père ou d'un époux qu'Hector leur a ravis.
Et qui sait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre ?
Peut-être dans nos ports nous le verrons descendre,
Tel qu'on a vu son père embraser nos vaisseaux[3],
Et, la flamme à la main, les suivre sur les eaux.
Oserai-je, seigneur, dire ce que je pense ?
Vous-même de vos soins craignez la récompense,

1 *La cruelle,* encore mademoiselle de Scudéry.

2 « Stat nominis umbra. » (Lucain.)

Corneille avait dit plus énergiquement :

Mon nom sert de rempart à toute la Castille. (*Cid*, act. II, sc. IV)

3 « Danaum Phrygios jaculatus puppibus ignes. »
(Virg. *Æn.*, l. II.)

Et que dans votre sein ce serpent élevé
Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.
Enfin, de tous les Grecs satisfaites l'envie,
Assurez leur vengeance, assurez votre vie :
Perdez un ennemi d'autant plus dangereux
Qu'il s'essaiera sur vous à combattre contre eux.

PYRRHUS.

La Grèce en ma faveur est trop inquiétée :
De soins plus importants je l'ai crue agitée,
Seigneur; et, sur le nom de son ambassadeur,
J'avais dans ses projets conçu plus de grandeur.
Qui croirait en effet qu'une telle entreprise
Du fils d'Agamemnon méritât l'entremise;
Qu'un peuple tout entier, tant de fois triomphant,
N'eût daigné conspirer que la mort d'un enfant?
Mais à qui prétend-on que je le sacrifie?
La Grèce a-t-elle encor quelque droit sur sa vie?
Et seul de tous les Grecs[1] ne m'est-il pas permis
D'ordonner des captifs que le sort m'a soumis?
Oui, seigneur, lorsqu'au pied des murs fumants de Troie
Les vainqueurs tout sanglants partagèrent leur proie,
Le sort, dont les arrêts furent alors suivis,
Fit tomber en mes mains Andromaque et son fils.
Hécube près d'Ulysse acheva sa misère[2];
Cassandre dans Argos a suivi votre père :
Sur eux, sur leurs captifs, ai-je étendu mes droits
Ai-je enfin disposé du fruit de leurs exploits?
On craint qu'avec Hector Troie un jour ne renaisse!
Son fils peut me ravir le jour que je lui laisse!
Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin :
Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin.
Je songe quelle était autrefois cette ville
Si superbe en remparts, en héros si fertile,
Maîtresse de l'Asie[3]; et je regarde enfin
Quel fut le sort de Troie, et quel est son destin :
Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,
Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes,
Un enfant dans les fers; et je ne puis songer
Que Troie en cet état aspire à se venger.
Ah! si du fils d'Hector la perte était jurée,
Pourquoi d'un an entier l'avons-nous différée?
Dans le sein de Priam n'a-t-on pu l'immoler?

1 Homère avait dit : « Les Atrides seuls entre les Grecs ont-ils le droit d'aimer leurs épouses? »

Ἦ μοῦνοι φιλέουσ' ἀλόχους μερόπων ἀνθρώπων
Ἀτρεῖδαι;

Il., ch. IX, v. 339.

La pensée diffère, mais le mouvement est identique.
2 Sa vie misérable.

« Fuit Ilium et ingens
Gloria Teucrorum. » (Virg. *Æn.*)

Sous tant de morts, sous Troie, il fallait l'accabler.
Tout était juste alors[1] : la vieillesse et l'enfance
En vain sur leur faiblesse appuyaient leur défense ;
La victoire et la nuit, plus cruelles que nous,
Nous excitaient au meurtre et confondaient nos coups.
Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévère ;
Mais que ma cruauté survive à ma colère ?
Que, malgré la pitié dont je me sens saisir,
Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir ?
Non, seigneur. Que les Grecs cherchent quelque autre proie ;
Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troie :
De mes inimitiés le cours est achevé ;
L'Épire sauvera ce que Troie a sauvé.

ORESTE.

Seigneur, vous savez trop avec quel artifice
Un faux Astyanax fut offert au supplice
Où le seul fils d'Hector devait être conduit.
Ce n'est pas les Troyens, c'est Hector qu'on poursuit.
Oui, les Grecs sur le fils persécutent[2] le père ;
Il a par trop de sang acheté leur colère :
Ce n'est que dans le sien qu'elle peut expirer ;
Et jusque dans l'Épire il les peut attirer.
Prévenez-les.

PYRRHUS.

Non, non. J'y consens avec joie ;
Qu'ils cherchent dans l'Épire une seconde Troie ;
Qu'ils confondent leur haine, et ne distinguent plus
Le sang qui les fit vaincre, et celui des vaincus.
Aussi bien ce n'est pas la première injustice
Dont la Grèce[3] d'Achille a payé le service.

1 Pyrrhus, meurtrier de Priam, se justifie par ces mots : « *Tout était juste alors.* » Ce passage est imité de Sénèque

« Equidem fatebor (pace dixisse hoc tua
Argiva tellus liceat) affligi Phrygas
Vincique volui ; ruere et æquari solo
Etiam arcuissem ; sed regi frænis nequit
Et ira, et ardens hostis, et victoria
Commissa nocti : quidquid indignum aut ferum
Cuiquam videri potuit, hoc fecit dolor
Tenebræque, per quas ipse se irritat furor
Gladiusque felix, cujus infecti semel
Vecors libido est. Quidquid eversæ potest
Superesse Trojæ, maneat. Exactum satis
Pœnarum et ultra est. » (*Troas*, act. II, sc. II.)

Pour moi, je l'avouerai (terre d'Argos, pardonne à cet aveu), si j'ai voulu l'abaissement et la défaite des Phrygiens, j'en aurais volontiers empêché la ruine et la destruction ; mais qui peut maîtriser la colère, l'ardeur du combat et la victoire dans les ombres de la nuit ? Tout ce qui se peut concevoir d'indigne et de cruel, l'emportement de la lutte l'a accompli ; grâce aux ténèbres où s'exalte la fureur, et par le glaive qui, une fois teint de sang, ne s'arrête plus. Au moins, que ce qui n'a pu survivre de Troie demeure. C'est assez de vengeance, c'en est trop. »

2 Continuent de poursuivre ; latinisme.

3 *La Grèce.* Le reproche est ici moins général qu'il ne le paraît

Hector en profita, seigneur; et quelque jour
Son fils en pourrait bien profiter à son tour.

ORESTE.

Ainsi la Grèce en vous trouve un enfant rebelle?

PYRRHUS.

Et je n'ai donc vaincu que pour dépendre d'elle?

ORESTE.

Hermione, seigneur, arrêtera vos coups :
Ses yeux s'opposeront [1] entre son père et vous.

PYRRHUS.

Hermione, seigneur, peut m'être toujours chère;
Je puis l'aimer, sans être esclave de son père :
Et je saurai peut-être accorder quelque jour
Les soins de ma grandeur et ceux de mon amour.
Vous pouvez cependant voir la fille d'Hélène [2] :
Du sang qui vous unit je sais l'étroite chaîne.
Après cela, seigneur, je ne vous retiens plus,
Et vous pourrez aux Grecs annoncer mon refus.

SCÈNE III.

PYRRHUS, PHOENIX.

PHOENIX.

Ainsi vous l'envoyez aux pieds de sa maîtresse!

PYRRHUS.

On dit qu'il a longtemps brûlé pour la princesse [3].

PHOENIX.

Mais si ce feu, seigneur, vient à se rallumer,
S'il lui rendait son cœur, s'il s'en faisait aimer?

PYRRHUS.

Ah! qu'ils s'aiment, Phœnix, j'y consens. Qu'elle parte;
Que charmés l'un de l'autre, ils retournent à Sparte.
Tous nos ports sont ouverts et pour elle et pour lui.
Qu'elle m'épargnerait de contrainte et d'ennui!

PHOENIX.

Seigneur....

PYRRHUS.

Une autre fois je t'ouvrirai mon âme;
Andromaque paraît.

il rappelle au fils d'Agamemnon l'injustice qui a fait éclater le courroux d'Achille dont Hector a profité, et renouvelle entre les enfants la querelle des pères.

1 « *S'opposer*, dit La Harpe, exige impérieusement un régime. » C'est un latinisme que Racine emploie pour éviter le mot *se placeront*, qui serait prosaïque.

2 Le nom d'Hélène arrive ici comme une injure, il rattache aux Atrides tous les malheurs de la Grèce et de l'Asie.

3 *La princesse*, style des précieuses.

SCÈNE IV.

ANDROMAQUE, PYRRHUS, CÉPHISE, PHOENIX.

PYRRHUS.

Me cherchiez-vous, madame?
Un espoir si charmant me serait-il permis?

ANDROMAQUE.

Je passais[1] jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie,
J'allais, seigneur, pleurer un moment avec lui :
Je ne l'ai point encore embrassé aujourd'hui!

PYRRHUS.

Ah! madame! les Grecs, si j'en crois leurs alarmes,
Nous donneront bientôt d'autres sujets de larmes.

ANDROMAQUE.

Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé,
Seigneur? Quelque Troyen vous est-il échappé?

PYRRHUS.

Leur haine pour Hector n'est pas encore éteinte :
Ils redoutent son fils.

ANDROMAQUE.

Digne objet de leur crainte[2]!
Un enfant malheureux, qui ne sait pas encor
Que Pyrrhus est son maître, et qu'il est fils d'Hector!

PYRRHUS.

Tel qu'il est, tous les Grecs demandent qu'il périsse.
Le fils d'Agamemnon vient hâter son supplice.

ANDROMAQUE.

Et vous prononcerez un arrêt si cruel?
Est-ce mon intérêt[3] qui le rend criminel?
Hélas! on ne craint point qu'il venge un jour son père;
On craint qu'il n'essuyât[4] les larmes de sa mère.
Il m'aurait tenu lieu d'un père et d'un époux[5] :

1 Ellipse poétique. « Je passais *pour aller* jusqu'aux lieux, etc. »
2 On lit dans Sénèque :

« An has ruinas urbis in cinerem datas
Hic excitabit? Hæ manus Trojam erigent?
Nullas habet spes Troja, si tales habet. » (*Troas*, act. III, sc. III.)

3 *Mon intérêt*. L'intérêt que je lui porte.
4 *On craint qu'il n'essuyât*. Cette hardiesse de langage fait frémir les grammairiens. Cependant qu'il *n'essuie* n'aurait pas rendu la pensée du poëte. L'incertitude et l'éloignement de l'objet de cette crainte appelaient le subjonctif et l'imparfait en dépit du présent *on craint*. En général, les solécismes des écrivains de génie sont l'application de règles que la grammaire n'atteint pas. J'ajoute qu'en cela les écoliers doivent se contenter d'admirer les maîtres.
5 Andromaque dans Homère dit à Hector : « Hector, tu es pour

Mais il me faut tout perdre, et toujours par vos coups.

PYRRHUS.

Madame, mes refus ont prévenu vos larmes.
Tous les Grecs m'ont déjà menacé de leurs armes;
Mais, dussent-ils encore, en repassant les eaux,
Demander votre fils avec mille vaisseaux;
Coûtât-il [1] tout le sang qu'Hélène a fait répandre;
Dussé-je après dix ans voir mon palais en cendre;
Je ne balance point, je vole à son secours,
Je défendrai sa vie aux dépens de mes jours.
Mais, parmi ces périls où je cours pour vous plaire,
Me refuserez-vous un regard moins sévère?
Haï de tous les Grecs, pressé de tous côtés,
Me faudra-t-il combattre encor vos cruautés?
Je vous offre mon bras. Puis-je espérer encore
Que vous accepterez un cœur qui vous adore?
En combattant pour vous, me sera-t-il permis
De ne vous point compter parmi mes ennemis?

ANDROMAQUE.

Seigneur, que faites-vous, et que dira la Grèce?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse?
Voulez-vous qu'un dessein si beau, si généreux,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux?
Captive, toujours triste, importune à moi-même,
Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime [2]?
Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés?
Non, non : d'un ennemi respecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur,
Sans me faire payer son salut de mon cœur [3];
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asyle:
Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

PYRRHUS.

Hé quoi! votre courroux n'a-t-il pas eu son cours?
Peut-on haïr sans cesse? et punit-on toujours?
J'ai fait des malheureux, sans doute; et la Phrygie
Cent fois de votre sang a vu ma main rougie :
Mais que vos yeux sur moi se sont bien exercés!
Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont versés!
De combien de remords m'ont-ils rendu la proie!

moi un père, une mère vénérable, un frère et un jeune époux. »

Ἕκτορ, ἀτὰρ σύ μοί ἐσσι πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ,
Ἠδὲ κασίγνητος, σὺ δέ μοι θαλερὸς παρακοίτης.
Il., l. VI, v. 429-30.

1 Il faudrait en prose *en coûtât-il*, *dût-il en coûter*, etc.

2 Il faut remarquer ce tour de phrase dont Racine offre de nombreux exemples. *Captive, toujours triste*, etc., ne se lie pas grammaticalement avec la proposition exprimée dans le vers suivant. C'est un nominatif absolu.

3 Sans mettre son salut au prix de mon amour.

Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troie.
Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai[1],
Tant de soins, tant de pleurs, tant d'ardeurs inquiètes...
Hélas! fus-je jamais si cruel que vous l'êtes?
Mais enfin, tour à tour, c'est assez nous punir:
Nos ennemis communs devraient nous réunir.
Madame, dites-moi seulement que j'espère,
Je vous rends votre fils, et je lui sers de père;
Je l'instruirai moi-même à venger les Troyens;
J'irai punir les Grecs de vos maux et des miens.
Animé d'un regard, je puis tout entreprendre;
Votre Ilion encor peut sortir de sa cendre;
Je puis, en moins de temps que les Grecs ne l'ont pris,
Dans ses murs relevés couronner votre fils.

ANDROMAQUE.

Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guère;
Je les lui promettais tant qu'a vécu son père.
Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor,
Sacrés murs que n'a pu conserver mon Hector[2]!
A de moindres faveurs des malheureux prétendent,
Seigneur, c'est un exil que mes pleurs vous demandent:
Souffrez que, loin des Grecs, et même loin de vous,
J'aille cacher mon fils, et pleurer mon époux.
Votre amour contre nous allume trop de haine:
Retournez, retournez à la fille d'Hélène.

PYRRHUS.

Et le puis-je, madame? Ah! que vous me gênez[3]!
Comment lui rendre un cœur que vous me retenez?
Je sais que de mes vœux on lui promit l'empire[4];

1 On a justement reproché à Racine cette antithèse hyperbolique et fausse. L'incendie de Troie n'a ni rapport ni proportion avec l'amour de Pyrrhus, si violent qu'il soit. Il fallait laisser ces rapprochements aux Italiens et aux Espagnols. Le savant docteur Piccolos a, le premier, signalé (voy. notes de sa traduction en grec moderne de *Paul et Virginie,* p. 343) la source de ce vers. C'est l'imitation d'un passage de ce roman de *Théagène et Chariclée* que Racine lisait furtivement à Port-Royal. En effet, Héliodore dit en parlant d'Hydaspe qui s'approche du bûcher qui doit consumer sa fille Chariclée : Πλείονι δ'αὐτὸς πυρὶ τῷ πάθει τὴν καρδίαν σμυχόμενος. « Brûlé lui-même d'un feu plus grand dans son cœur. »

2 « Si Pergama dextra
Defendi possent, etiam hac defensa fuissent. » (Virg. *Æn.*, l. II.)

« Si la main d'un homme eût pu défendre Pergame, celle-ci l'eût défendue. »

3 *Gêner*, qui est formé de *gehenne*, torture, avait encore du temps de Racine une force qu'il a perdue. On voit par cet exemple comment le frottement use les mots et en efface l'empreinte primitive.

4 *On lui promit l'empire de mes vœux.* Expression ambitieuse qui manque de netteté. La pensée est : « Je sais qu'elle est venue

Je sais que pour régner elle vint dans l'Épire :
Le sort vous y voulut l'une et l'autre amener,
Vous, pour porter des fers, elle, pour en donner.
Cependant ai-je pris quelque soin de lui plaire?
Et ne dirait-on pas, en voyant au contraire
Vos charmes tout-puissants, et les siens dédaignés,
Qu'elle est ici captive, et que vous y régnez?
Ah! qu'un seul des soupirs que mon cœur vous envoie
S'il s'échappait vers elle, y porterait de joie!

ANDROMAQUE.

Et pourquoi vos soupirs seraient-ils repoussés?
Aurait-elle oublié vos services passés?
Troie, Hector, contre vous révoltent-ils son âme?
Aux cendres d'un époux doit-elle enfin sa flamme?
Et quel époux encore! Ah! souvenir cruel!
Sa mort seule a rendu votre père immortel;
Il doit au sang d'Hector tout l'éclat de ses armes:
Et vous n'êtes tous deux connus que par mes larmes.

PYRRHUS.

Hé bien, madame, hé bien, il faut vous obéir:
Il faut vous oublier, ou plutôt vous haïr.
Oui, mes vœux ont trop loin poussé leur violence
Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence.
Songez-y bien : il faut désormais que mon cœur,
S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur.
Je n'épargnerai rien dans ma juste colère:
Le fils me répondra des mépris de la mère;
La Grèce le demande; et je ne prétends pas
Mettre toujours ma gloire à sauver des ingrats.

ANDROMAQUE.

Hélas! il mourra donc! il n'a pour sa défense
Que les pleurs de sa mère, et que son innocence.
Et peut-être après tout, en l'état où je suis
Sa mort avancera la fin de mes ennuis:
Je prolongeais pour lui ma vie et ma misère;
Mais enfin sur ses pas j'irai revoir son père.
Ainsi, tous trois, seigneur, par vos soins réunis,
Nous vous....

PYRRHUS.

Allez, madame, allez voir votre fils.
Peut-être, en le voyant, votre amour plus timide
Ne prendra pas toujours sa colère pour guide.
Pour savoir nos destins j'irai vous retrouver:
Madame, en l'embrassant, songez à le sauver.

sur la promesse d'être aimée. » Il est probable que pour ce distique Racine a suivi le conseil de Boileau qui voulait qu'on fît d'abord le second vers aux risques et périls du premier qui en pâtit souvent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE.

Je fais ce que tu veux. Je consens qu'il me voie ;
Je lui veux bien encore accorder cette joie.
Pylade va bientôt conduire ici ses pas ;
Mais, si je m'en croyais, je ne le verrais pas.

CLÉONE.

Et qu'est-ce que sa vue a pour vous de funeste ?
Madame, n'est-ce pas toujours le même Oreste,
Dont vous avez cent fois souhaité le retour,
Et dont vous regrettiez la constance et l'amour ?

HERMIONE.

C'est cet amour payé de trop d'ingratitude
Qui me rend en ces lieux sa présence si rude.
Quelle honte pour moi, quel triomphe pour lui,
De voir mon infortune égaler son ennui !
Est-ce là, dira-t-il, cette fière Hermione ?
Elle me dédaignait : un autre l'abandonne.
L'ingrate, qui mettait son cœur à si haut prix,
Apprend donc, à son tour, à souffrir des mépris !.....
Ah ! dieux !

CLÉONE.

Ah ! dissipez ces indignes alarmes :
Il a trop bien senti le pouvoir de vos charmes.
Vous croyez qu'un amant vienne [1] vous insulter ?
Il vous rapporte un cœur qu'il n'a pu vous ôter.
Mais vous ne dites point ce que vous mande un père.

HERMIONE.

Dans ses retardements si Pyrrhus persévère,
A la mort du Troyen s'il ne veut consentir,
Mon père avec les Grecs m'ordonne de partir.

CLÉONE.

Hé bien, madame, hé bien, écoutez donc Oreste.
Pyrrhus a commencé : faites au moins le reste.
Pour bien faire il faudrait que vous le prévinssiez :
Ne m'avez-vous pas dit que vous le haïssiez ?

HERMIONE.

Si je le hais, Cléone ! il y va de ma gloire,

1 *Vienne*. Voilà encore un subjonctif que la pensée amène en dépit de la syntaxe et qui scandalise les grammairiens.

Après tant de bontés dont il perd la mémoire ;
Lui qui me fut si cher, et qui m'a pu trahir !
Ah ! je l'ai trop aimé, pour ne le point haïr[1] !

CLÉONE.

Fuyez-le donc, madame ; et puisqu'on vous adore....

HERMIONE.

Ah ! laisse à ma fureur le temps de croître encore ;
Contre mon ennemi laisse-moi m'assurer :
Cléone, avec horreur[2] je m'en veux séparer.
Il n'y travaillera que trop bien, l'infidèle !

CLÉONE.

Quoi ! vous en attendez quelque injure nouvelle ?
Aimer une captive, et l'aimer à vos yeux,
Tout cela n'a donc pu vous le rendre odieux ?
Après ce qu'il a fait, que saurait-il donc faire ?
Il vous aurait déplu, s'il pouvait vous déplaire.

HERMIONE.

Pourquoi veux-tu, cruelle, irriter mes ennuis[3] ?
Je crains de me connaître en l'état où je suis.
De tout ce que tu vois tâche de ne rien croire :
Crois que je n'aime plus ; vante-moi ma victoire :
Crois que dans son dépit mon cœur est endurci ;
Hélas ! et, s'il se peut, fais-le moi croire aussi !
Tu veux que je le fuie. Eh bien ! rien ne m'arrête.
Allons, n'envions plus son indigne conquête :
Que sur lui sa captive étende son pouvoir.
Fuyons.... Mais si l'ingrat rentrait dans son devoir[4] ;
Si la foi dans son cœur retrouvait quelque place ;
S'il venait à mes pieds me demander sa grâce ;
Si sous mes lois, Amour, tu pouvais l'engager ;
S'il voulait.... Mais l'ingrat ne veut que m'outrager.
Demeurons toutefois pour troubler leur fortune,
Prenons quelque plaisir à leur être importune :
Ou, le forçant de rompre un nœud si solennel,
Aux yeux de tous les Grecs rendons-le criminel.
J'ai déjà sur le fils attiré leur colère :
Je veux qu'on vienne encor lui demander la mère.
Rendons-lui les tourments qu'elle me fait souffrir ;
Qu'elle le perde, ou bien qu'il la fasse périr.

1 On admire beaucoup ce vers qui rend avec précision un sentiment que Pyrrhus a déjà exprimé.

> Oui, mes vœux ont poussé trop loin leur violence
> Pour ne se reposer que dans l'indifférence.

2 Ce mot fait pressentir la catastrophe qui dénouera le drame.

3 Le mot *ennui* dans l'ancien français avait aussi bien que *gêne* une énergie qu'il a perdue.

4 *Mais si l'ingrat rentrait dans son devoir.* Horace exprime la même idée :

> « Quid si prisca redit Venus
> Diductosque jugo jungit aheneo ?
> Si flava excutitur Chloe
> Rejectæque patet janua Lydiæ ? » (L. III, od. IX.)

CLÉONE.

Vous pensez que des yeux toujours ouverts aux larmes
Se plaisent à troubler le pouvoir de vos charmes,
Et qu'un cœur accablé de tant de déplaisirs
De son persécuteur ait brigué les soupirs?
Voyez si sa douleur en paraît soulagée :
Pourquoi donc les chagrins où son âme est plongée?
Contre un amant qui plaît pourquoi tant de fierté?

HERMIONE.

Hélas! pour mon malheur, je l'ai trop écouté[1].
Je n'ai point du silence affecté le mystère :
Je croyais sans péril pouvoir être sincère;
Et, sans armer mes yeux d'un moment de rigueur[2],
Je n'ai pour lui parler consulté que mon cœur.
Et qui ne se serait comme moi déclarée
Sur la foi d'une amour si saintement jurée?
Me voyait-il de l'œil qu'il me voit aujourd'hui[3]?
Tu t'en souviens encor, tout conspirait pour lui :
Ma famille vengée, et les Grecs dans la joie,
Nos vaisseaux tout chargés des dépouilles de Troie,
Les exploits de son père effacés par les siens,
Ses feux que je croyais plus ardents que les miens,
Mon cœur, toi-même enfin de sa gloire éblouie;
Avant qu'il me trahît, vous m'avez tous trahie[4].
Mais c'en est trop, Cléone; et quel que soit Pyrrhus,
Hermione est sensible, Oreste a des vertus :
Il sait aimer du moins, et même sans qu'on l'aime;
Et peut-être il saura se faire aimer lui-même.
Allons. Qu'il vienne enfin.

CLÉONE.

Madame, le voici.

HERMIONE.

Ah! je ne croyais pas qu'il fût si près d'ici.

1 « Ici Hermione ne répond qu'à sa pensée et nullement à sa confidente, qu'elle ne paraît pas même entendre. » (*La Harpe.*) Elle l'entend fort bien et elle oppose par une transition bien naturelle sa faiblesse à la fierté d'Andromaque qu'elle regrette de n'avoir pas imitée.

2 « *Armer d'un moment de rigueur*, paraît extraordinaire quand on déplace les expressions, mais dans ce vers l'audace de cette alliance disparaît pour ne laisser voir qu'un tour poétique. » (*Geoffroy.*)

3 La Harpe veut, au nom de la grammaire, qu'on dise, ou *l'œil dont il me voit*, ou *du même œil qu'il...* Les grands écrivains du XVIIe siècle ne l'entendaient pas ainsi : La Fontaine a pu dire :

> On se voit d'un autre œil *qu'*on ne voit son prochain. (Liv. I. f. VII.)

et Molière (*Tartufe*, act. IV, sc. V) :

> On se défend d'abord, mais de l'air *qu'*on s'y prend,
> On fait entendre assez que notre cœur se rend.

4 L'apostrophe qui ne devait s'adresser qu'à Cléone ramène et enveloppe brusquement tout ce qui a précédé, *ma famille, les Grecs, les exploits de Pyrrhus, les feux, mon cœur.* La Harpe a remarqué ce mouvement de la passion.

SCÈNE II.

HERMIONE, ORESTE, CLÉONE.

HERMIONE.

Le croirai-je, seigneur, qu'un reste de tendresse
Vous fasse ici chercher [1] une triste princesse?
Ou ne dois-je imputer qu'à votre seul devoir
L'heureux empressement qui vous porte à me voir?

ORESTE.

Tel est de mon amour l'aveuglement funeste,
Vous le savez, madame; et le destin d'Oreste
Est de venir sans cesse adorer vos attraits,
Et de jurer toujours qu'il n'y viendra jamais.
Je sais que vos regards vont rouvrir mes blessures;
Que tous mes pas vers vous sont autant de parjures:
Je le sais, j'en rougis. Mais j'atteste les dieux,
Témoins de la fureur de mes derniers adieux,
Que j'ai couru partout où ma perte certaine
Dégageait mes serments et finissait ma peine.
J'ai mendié la mort chez des peuples cruels [2]
Qui n'apaisaient leurs dieux que du sang des mortels:
Ils m'ont fermé leur temple; et ces peuples barbares
De mon sang prodigué sont devenus avares.
Enfin je viens à vous, et je me vois réduit
A chercher dans vos yeux une mort qui me fuit.
Mon désespoir n'attend que leur indifférence:
Ils n'ont qu'à m'interdire un reste d'espérance;
Ils n'ont, pour avancer cette mort où je cours,
Qu'à me dire une fois ce qu'ils m'ont dit toujours.
Voilà, depuis un an, le seul soin qui m'anime.
Madame, c'est à vous de prendre une victime
Que les Scythes auraient dérobée à vos coups
Si j'en avais trouvé d'aussi cruels que vous [3].

HERMIONE.

Quittez, seigneur, quittez ce funeste langage:

1 Hermione dit la même chose que Pyrrhus, mais quelle différence! « Me cherchiez-vous, madame? » (act. I, sc. IV) est un éclat de passion, ici au contraire le ton solennel, la lenteur du mouvement trahissent la froideur d'Hermione.

2 Dans la Tauride où il faillit être immolé sur l'autel de Diane par sa sœur Iphigénie (voy. Euripide, Guymond de La Touche et Gœthe.

3 Ce rapprochement de la cruauté des Scythes et de celle d'Hermione est moins choquant que celui de l'incendie de Troie et de l'amour de Pyrrhus, mais il est encore bien froid et bien hyperbolique. Le lecteur a déjà prévenu Hermione lorsqu'elle dit:

Que parlez-vous du Scythe et de ses cruautés?

Il y a encore quelques taches dans cette admirable scène. L'exclamation *oh! divine princesse!* sent son *Artamène*; *faisons de notre haine une commune attaque*, est un vers languissant.

A des soins plus pressants la Grèce vous engage.
Que parlez-vous du Scythe et de mes cruautés?
Songez à tous ces rois que vous représentez.
Faut-il que d'un transport leur vengeance dépende?
Est-ce le sang d'Oreste enfin qu'on vous demande?
Dégagez-vous des soins dont vous êtes chargé.

ORESTE.

Les refus de Pyrrhus m'ont assez dégagé,
Madame : il me renvoie ; et quelque autre puissance
Lui fait du fils d'Hector embrasser la défense.

HERMIONE.

L'infidèle !

ORESTE.

Ainsi donc, tout prêt à le quitter,
Sur mon propre destin je viens vous consulter.
Déjà même je crois entendre la réponse
Qu'en secret contre moi votre haine prononce.

HERMIONE.

Hé quoi! toujours injuste en vos tristes discours,
De mon inimitié vous plaindrez-vous toujours?
Quelle est cette rigueur tant de fois alléguée?
J'ai passé dans l'Épire où j'étais reléguée ;
Mon père l'ordonnait : mais qui sait si depuis
Je n'ai point en secret partagé vos ennuis?
Pensez-vous avoir seul éprouvé des alarmes ;
Que l'Épire jamais n'ait vu couler mes larmes?
Enfin, qui vous a dit que, malgré mon devoir,
Je n'ai pas quelquefois souhaité de vous voir?

ORESTE.

Souhaité de me voir! Ah! divine princesse....
Mais, de grâce, est-ce à moi que ce discours s'adresse?
Ouvrez vos yeux ; songez qu'Oreste est devant vous,
Oreste, si longtemps l'objet de leur courroux.

HERMIONE.

Oui, c'est vous dont l'amour, naissant avec leurs charmes,
Leur apprit le premier le pouvoir de leurs armes ;
Vous, que mille vertus me forçaient d'estimer;
Vous, que j'ai plaint, enfin que je voudrais aimer.

ORESTE.

Je vous entends. Tel est mon partage funeste :
Le cœur est pour Pyrrhus, et les vœux pour Oreste.

HERMIONE.

Ah! ne souhaitez pas le destin de Pyrrhus,
Je vous haïrais trop.

ORESTE.

Vous m'en aimeriez plus.
Ah! que vous me verriez d'un regard bien contraire[1]!
Vous me voulez aimer, et je ne puis vous plaire ;
Et, l'amour seul alors se faisant obéir,
Vous m'aimeriez, madame, en me voulant haïr.

1 *Contraire* pris au sens d'*opposé, différent,* et non d'*ennemi.*

Oh dieux! tant de respects, une amitié si tendre,
Que de raisons pour moi, si vous pouviez m'entendre!
Vous seule pour Pyrrhus disputez aujourd'hui,
Peut-être malgré vous, sans doute malgré lui :
Car enfin il vous hait: son âme ailleurs éprise
N'a plus....

HERMIONE.

Qui vous l'a dit, seigneur, qu'il me méprise![1]
Ses regards, ses discours vous l'ont-ils donc appris?
Jugez-vous que ma vue inspire des mépris;
Qu'elle allume en un cœur des feux si peu durables?
Peut-être d'autres yeux me sont plus favorables.

ORESTE.

Poursuivez : il est beau de m'insulter ainsi.
Cruelle! c'est donc moi qui vous méprise ici?
Vos yeux n'ont pas assez éprouvé ma constance?
Je suis donc un témoin de leur peu de puissance?
Je les ai méprisés? Ah! qu'ils voudraient bien voir
Mon rival comme moi mépriser leur pouvoir!

HERMIONE.

Que m'importe, seigneur, sa haine ou sa tendresse?
Allez contre un rebelle armer toute la Grèce;
Rapportez-lui le prix de sa rébellion :
Qu'on fasse de l'Épire un second Ilion.
Allez. Après cela direz-vous que je l'aime?

ORESTE.

Madame, faites plus, et venez-y vous-même.
Voulez-vous demeurer pour otage en ces lieux?
Venez dans tous les cœurs faire parler vos yeux[2].
Faisons de notre haine une commune attaque.

HERMIONE.

Mais, seigneur, cependant s'il épouse Andromaque?

ORESTE.

Hé! madame!

HERMIONE.

Songez quelle honte pour nous
Si d'une Phrygienne il devenait l'époux!

ORESTE.

Et vous le haïssez! Avouez-le, madame,
L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une âme :
Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux;
Et les feux mal couverts[3] n'en éclatent que mieux.

HERMIONE.

Seigneur, je le vois bien, votre âme prévenue

1 Ce mot trahit l'orgueil et la passion d'Hermione. Ce qui rend cette scène si dramatique, c'est qu'Hermione exprime toujours le contraire de ce qu'elle dit; elle veut faire croire qu'elle peut aimer Oreste et haïr Pyrrhus, et elle démontre le contraire.

2 « Cette expression, dit Geoffroy, a besoin pour être excusée de tous les priviléges de la poésie. » On peut croire qu'ils ne vont pas jusque-là.

3 « Ignes suppositi cineri doloso. » (Hor. l. II, od. 1.)

Répand sur mes discours le venin qui la tue,
Toujours dans mes raisons cherche quelque détour,
Et croit qu'en moi la haine est un effort d'amour[1].
Il faut donc m'expliquer : vous agirez ensuite.
Vous savez qu'en ces lieux mon devoir m'a conduite :
Mon devoir m'y retient; et je n'en puis partir
Que mon père, ou Pyrrhus, ne m'en fasse sortir.
De la part de mon père allez lui faire entendre
Que l'ennemi des Grecs ne peut être son gendre :
Du Troyen ou de moi[2] faites-le décider;
Qu'il songe qui des deux il veut rendre ou garder.
Enfin, qu'il me renvoie, ou bien qu'il vous le livre.
Adieu. S'il y consent, je suis prête à vous suivre.

SCÈNE III.

ORESTE.

Oui, oui, vous me suivrez, n'en doutez nullement,
Je vous réponds déjà de son consentement.
Je ne crains pas enfin que Pyrrhus la retienne :
Il n'a devant les yeux que sa chère Troyenne;
Tout autre objet le blesse; et peut-être aujourd'hui
Il n'attend qu'un prétexte à l'éloigner de lui.
Nous n'avons qu'à parler : c'en est fait. Quelle joie
D'enlever à l'Épire une si belle proie!
Sauve tout ce qui reste et de Troie et d'Hector,
Garde son fils, sa veuve, et mille autres encor,
Épire; c'est assez qu'Hermione rendue
Perde à jamais tes bords et ton prince de vue.
Mais un heureux destin le conduit en ces lieux.
Parlons. A tant d'attraits, Amour ferme ses yeux!

SCÈNE IV.

PYRRHUS, ORESTE, PHOENIX.

PYRRHUS.
Je vous cherchais, seigneur. Un peu de violence
M'a fait de vos raisons combattre la puissance.
Je l'avoue; et depuis que je vous ai quitté,

1 Si Oreste croit cela il a pénétré Hermione. Celle-ci se dénonce en se défendant. Il y a un *détour dans toutes ses raisons*. Mais Oreste ne demande pas mieux que d'être trompé : il aime.

2 *Décider du Troyen ou de moi*. On dirait en prose : *Troyen et moi*.

J'en ai senti la force et connu l'équité.
J'ai songé, comme vous, qu'à la Grèce, à mon père,
A moi-même, en un mot, je devenais contraire;
Que je relevais Troie, et rendais imparfait
Tout ce qu'a fait Achille, et tout ce que j'ai fait.
Je ne condamne plus un courroux légitime;
Et l'on vous va, seigneur, livrer votre victime.

ORESTE.

Seigneur, par ce conseil prudent et rigoureux,
C'est acheter la paix du sang d'un malheureux.

PYRRHUS.

Oui : mais je veux, seigneur, l'assurer davantage :
D'une éternelle paix Hermione est le gage;
Je l'épouse. Il semblait qu'un spectacle si doux
N'attendît en ces lieux qu'un témoin tel que vous :
Vous y représentez tous les Grecs et son père,
Puisqu'en vous Ménélas voit revivre son frère.
Voyez-la donc. Allez. Dites-lui que demain
J'attends avec la paix son cœur de votre main[1].

ORESTE, *à part.*

Ah! dieux!

SCÈNE V.

PYRRHUS, PHOENIX.

PYRRHUS.

Hé bien, Phœnix, l'amour est-il le maître?
Tes yeux refusent-ils encor de me connaître?

PHOENIX.

Ah! je vous reconnais; et ce juste courroux
Ainsi qu'à tous les Grecs, seigneur, vous rend à vous.
Ce n'est plus le jouet d'une flamme servile;
C'est Pyrrhus, c'est le fils et le rival d'Achille,
Que la gloire à la fin ramène sous ses lois,
Qui triomphe de Troie une seconde fois.

PYRRHUS.

Dis plutôt qu'aujourd'hui commence ma victoire :
D'aujourd'hui seulement je jouis de ma gloire;
Et mon cœur aussi fier que tu l'as vu soumis,
Croit avoir en l'amour vaincu mille ennemis.
Considère, Phœnix, les troubles que j'évite;
Quelle foule de maux l'amour traîne à sa suite;
Que d'amis, de devoirs, j'allais sacrifier;
Quels périls... un regard m'eût tout fait oublier :

1 *J'attends son cœur de votre main.* On n'attend pas un cœur d'une main. Ces deux mots rapprochés ne sont à leur place que dans une locution proverbiale qui n'a rien de tragique.

Tous les Grecs conjurés fondaient sur un rebelle.
Je trouvais du plaisir à me perdre pour elle.

PHOENIX.

Oui, je bénis, seigneur, l'heureuse cruauté
Qui vous rend...

PYRRHUS.

Tu l'as vu comme elle m'a traité.
Je pensais, en voyant sa tendresse alarmée,
Que son fils me la dût renvoyer désarmée:
J'allais voir le succès de ses embrassements;
Je n'ai trouvé que pleurs mêlés d'emportements.
Sa misère l'aigrit; et, toujours plus farouche [1],
Cent fois le nom d'Hector est sorti de sa bouche.
Vainement à son fils j'assurais mon secours:
« C'est Hector, disait-elle en l'embrassant toujours;
« Voilà ses yeux, sa bouche, et déjà son audace [2];
« C'est lui-même: c'est toi, cher époux, que j'embrasse. »
Eh! quelle est sa pensée? attend-elle en ce jour
Que je lui laisse un fils pour nourrir son amour?

PHOENIX.

Sans doute: c'est le prix que vous gardait l'ingrate.
Mais laissez-la, seigneur.

PYRRHUS.

Je vois ce qui la flatte [3];
Sa beauté la rassure; et, malgré mon courroux,
L'orgueilleuse m'attend encore à ses genoux.
Je la verrais aux miens, Phoenix, d'un œil tranquille.
Elle est veuve d'Hector, et je suis fils d'Achille:
Trop de haine sépare Andromaque et Pyrrhus.

PHOENIX.

Commencez donc, seigneur, à ne m'en parler plus [4].
Allez voir Hermione; et, content de lui plaire,
Oubliez à ses pieds jusqu'à votre colère.
Vous-même à cet hymen venez la disposer:
Est-ce sur un rival qu'il faut s'en reposer?
Il ne l'aime que trop.

1 Nouvel exemple de cette syllepse poétique qui établit un rapport de pensée malgré la syntaxe.

2 « Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat. » (Virg. *Æn.*, l. III.)

Tel était son regard, son maintien, son visage.

Delille remarque que Racine a embelli le vers de Virgile par l'idée qu'il y ajoute: *et déjà son audace*. Notre poëte a encore imité heureusement Virgile dans *Phèdre*, act. II, sc. V:

Il avait votre port, vos yeux, votre langage.

3 Ce qui la trompe, ce qui lui fait illusion.

4 Ce vers, qui exprime une pensée juste et profonde, a paru d'un tour trop familier. Le vieux gouverneur d'Achille devenu le confident de Pyrrhus a ici un rôle bien ingrat. Il semble que sans lui donner une grande importance, Racine aurait pu accuser en quelques traits la véritable physionomie de ce vieillard si noble dans l'*Iliade* (ch. IX). Ici ce n'est qu'un confident vulgaire.

PYRRHUS.

Crois-tu, si je l'épouse,
Qu'Andromaque en son cœur n'en sera pas jalouse[1]?

PHŒNIX.

Quoi! toujours Andromaque occupe votre esprit!
Que vous importe, oh dieux! sa joie ou son dépit?
Quel charme, malgré vous, vers elle vous attire?

PYRRHUS.

Non, je n'ai pas bien dit tout ce qu'il lui faut dire:
Ma colère à ses yeux n'a paru qu'à demi;
Elle ignore à quel point je suis son ennemi.
Retournons-y; je veux la braver à sa vue[2],
Et donner à ma haine une libre étendue.
Viens voir tous ses attraits, Phœnix, humiliés.
Allons.

PHŒNIX.

Allez, seigneur, vous jeter à ses pieds;
Allez, en lui jurant que votre âme l'adore,
A de nouveaux mépris l'encourager encore.

PYRRHUS.

Je le vois bien, tu crois que prêt à l'excuser
Mon cœur court après elle, et cherche à s'apaiser.

PHŒNIX.

Vous aimez: c'est assez.

PYRRHUS.

Moi, l'aimer? une ingrate
Qui me hait d'autant plus que mon amour la flatte[3].
Sans parents, sans amis, sans espoir que sur moi,
Je puis perdre son fils, peut-être je le dois;
Étrangère.... que dis-je? esclave dans l'Épire,
Je lui donne son fils, mon âme, mon empire:
Et je ne puis gagner dans son perfide cœur
D'autre rang que celui de son persécuteur?
Non, non, je l'ai juré, ma vengeance est certaine;
Il faut bien une fois justifier sa haine:
J'abandonne son fils.... Que de pleurs vont couler!
De quel nom sa douleur me va-t-elle appeler!
Quel spectacle pour elle aujourd'hui se dispose!

1 Boileau avait remarqué qu'aux représentations d'*Andromaque* on ne manquait jamais de sourire à cet endroit. Il est vrai que Pyrrhus est bien près d'être comique. On voit trop bien que sa colère est factice et qu'il ne tiendra pas ce qu'il a promis.

2 *A sa vue*, en face *Etendue*, dans le vers suivant, est du style poétique.

3 *La flatte*. Cela veut-il dire *la ménage* ou *caresse son orgueil?* Il est bien rare qu'on puisse se méprendre sur la pensée de Racine: mais ici il y a équivoque Est-ce l'amour-propre d'Andromaque qui est la cause de ses rigueurs ou l'indulgence de Pyrrhus? Puisqu'il se promet d'être impitoyable, il est probable que *flatte* se rapporte à la douceur que témoigne Pyrrhus et non à l'orgueil de la veuve d'Hector.

Elle en mourra, Phœnix ; et j'en serai la cause[1] :
C'est lui mettre moi-même un poignard dans le sein.

PHŒNIX.

Et pourquoi donc en faire éclater le dessein?
Que ne consultiez-vous tantôt votre faiblesse?

PYRRHUS.

Je t'entends. Mais excuse un reste de tendresse.
Crains-tu pour ma colère un si faible combat?
D'un amour qui s'éteint c'est le dernier éclat.
Allons. A tes conseils, Phœnix, je m'abandonne.
Faut-il livrer son fils? faut-il voir Hermione?

PHŒNIX.

Oui, voyez-la, seigneur; et par des vœux soumis
Protestez-lui....

PYRRHUS.

Faisons tout ce que j'ai promis.

Pyrrhus ne dit pas comme Camille dans *Horace* :
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir,
mais il y a réminiscence du vers de Corneille.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

Modérez donc, seigneur, cette fureur extrême :
Je ne vous connais plus ; vous n'êtes plus vous-même.
Souffrez....

ORESTE.

Non, tes conseils ne sont plus de saison,
Pylade ; je suis las d'écouter la raison.
C'est traîner trop longtemps ma vie et mon supplice :
Il faut que je l'enlève[1], ou bien que je périsse.
Le dessein en est pris ; je le veux achever :
Oui, je le veux.

PYLADE.

Hé bien, il la faut enlever ;
J'y consens. Mais songez cependant où vous êtes.
Que croira-t-on de vous, à voir ce que vous faites ?
Dissimulez : calmez ce transport inquiet ;
Commandez à vos yeux de garder le secret.
Ces gardes, cette cour, l'air qui vous environne,
Tout dépend de Pyrrhus, et surtout d'Hermione.
A ses regards surtout cachez votre courroux.
Oh dieux ! en cet état pourquoi la cherchez-vous ?

ORESTE.

Que sais-je ? De moi-même étais-je alors le maître ?
La fureur m'emportait, et je venais peut-être
Menacer à la fois l'ingrate et son amant.

PYLADE.

Et quel était le fruit de cet emportement ?

ORESTE.

Et quelle âme, dis-moi, ne serait éperdue
Du coup dont ma raison vient d'être confondue ?

1 Ce projet d'enlèvement qui n'a pas de suite est extravagant et odieux. Il a en outre l'inconvénient de sacrifier encore davantage ce Pylade qui ne sait pas avoir le vrai courage de l'amitié. Oreste dit *je le veux*, et Pylade réplique *hé bien, il la faut enlever !* Il plaide bien un peu pour la raison, pour l'honneur ; mais Oreste insiste par de très-mauvais sentiments, et Pylade de dire : *Allons, seigneur, enlevons Hermione.* Les valets de comédie ne sont pas plus complaisants à la folie de leurs maîtres. Pylade et Phœnix ont à se plaindre de Racine.

Il épouse, dit-il, Hermione demain ;
Il veut, pour m'honorer, la tenir de ma main.
Ah ! plutôt cette main dans le sang du barbare....

PYLADE.

Vous l'accusez, seigneur, de ce destin bizarre :
Cependant, tourmenté de ses propres desseins,
Il est peut-être à plaindre autant que je vous plains.

ORESTE.

Non, non ; je le connais, mon désespoir le flatte ;
Sans moi, sans mon amour, il dédaignait l'ingrate[1] ;
Ses charmes jusque-là n'avaient pu le toucher :
Le cruel ne la prend que pour me l'arracher.
Ah dieux ! c'en était fait : Hermione gagnée
Pour jamais de sa vue allait être éloignée ;
Son cœur, entre l'amour et le dépit confus,
Pour se donner à moi n'attendait qu'un refus :
Ses yeux s'ouvraient, Pylade ; elle écoutait Oreste,
Lui parlait, le plaignait. Un mot eût fait le reste.

PYLADE.

Vous le croyez ?

ORESTE.

Hé quoi ! ce courroux enflammé
Contre un ingrat...

PYLADE.

Jamais il ne fut plus aimé.
Pensez-vous, quand Pyrrhus vous l'aurait accordée,
Qu'un prétexte tout prêt ne l'eût pas retardée ?
M'en croirez-vous ? Lassé de ses trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, fuyez-la pour jamais.
Quoi ! votre amour se veut charger d'une furie
Qui vous détestera, qui, toute votre vie,
Regrettant un hymen tout prêt à s'achever,
Voudra....

ORESTE.

C'est pour cela que je veux l'enlever.
Tout lui rirait, Pylade : et moi, pour mon partage,
Je n'emporterais donc qu'une inutile rage ?
J'irais loin d'elle encor tâcher de l'oublier ?
Non, non : à mes tourments je veux l'associer ;
C'est trop gémir tout seul. Je suis las qu'on me plaigne :
Je prétends qu'à mon tour l'inhumaine me craigne.
Et que ses yeux cruels, à pleurer condamnés,
Me rendent tous les noms que je leur ai donnés[2].

1 *Sans moi, sans mon amour*, etc. La passion rapporte tout à soi, elle est le triomphe du *moi* : ainsi Oreste veut que ce soit pour lui faire pièce que Pyrrhus épouse Hermione quand il y a à cela tant d'autres raisons. De même Andromaque, dans une passion plus noble, prétend que c'est à son intention que les Grecs veulent faire mourir Astyanax :

On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère.

2 On a déjà remarqué que *des yeux ne rendent pas des noms*.

PYLADE.

Voilà donc le succès qu'aura votre ambassade!
Oreste ravisseur!

ORESTE.

Et qu'importe, Pylade?
Quand nos États vengés jouiront de mes soins,
L'ingrate de mes pleurs jouira-t-elle moins?
Et que me servira que la Grèce m'admire,
Tandis que je serai la fable de l'Épire?
Que veux-tu? Mais, s'il faut ne te rien déguiser,
Mon innocence enfin commence à me peser.
Je ne sais de tout temps quelle injuste puissance[1]
Laisse le crime en paix et poursuit l'innocence.
De quelque part[2] sur moi que je tourne les yeux,
Je ne vois que malheurs qui condamnent les dieux
Méritons leur courroux, justifions leur haine,
Et que le fruit[3] du crime en précède la peine.
Mais toi, par quelle erreur veux-tu toujours sur toi
Détourner un courroux qui ne cherche que moi?
Assez et trop longtemps mon amitié t'accable:
Évite un malheureux, abandonne un coupable.
Cher Pylade, crois-moi, ta pitié te séduit:
Laisse-moi des périls dont j'attends tout le fruit.
Porte aux Grecs cet enfant que Pyrrhus m'abandonne.
Va-t'en.

PYLADE.

Allons, seigneur, enlevons Hermione:
Au travers des périls un grand cœur se fait jour.
Que ne peut l'amitié conduite par l'amour!
Allons de tous vos Grecs encourager le zèle:
Nos vaisseaux sont tout prêts, et le vent nous appelle.
Je sais de ce palais tous les détours obscurs:
Vous voyez que la mer en vient battre les murs;
Et cette nuit, sans peine, une secrète voie
Jusqu'en votre vaisseau conduira votre proie.

ORESTE.

J'abuse, cher ami, de ton trop d'amitié:
Mais pardonne à des maux dont toi seul as pitié.
Excuse un malheureux qui perd tout ce qu'il aime,
Que tout le monde hait, et qui se hait lui-même.
Que ne puis-je, à mon tour, dans un sort plus heureux....

PYLADE.

Dissimulez, seigneur; c'est tout ce que je veux.
Gardez qu'avant le coup votre dessein n'éclate:
Oubliez jusque-là qu'Hermione est ingrate;
Oubliez votre amour. Elle vient, je la voi.

1 Les mêmes idées se trouvent dans Claudien, *in Rufinum*.

2 Le poëte exprime ici sa pensée avec plus de concision que de netteté; le sens est: Sur quelque partie de ma vie que je jette les yeux, etc.

3 Racine a reproduit dans *Phèdre* cette expression énergique:

Hélas! du crime affreux dont la honte me suit
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.

ORESTE.
Va-t'en. Réponds moi d'elle, et je réponds de moi.

SCÈNE II.

HERMIONE, ORESTE, CLÉONE.

ORESTE.
Hé bien, mes soins vous ont rendu votre conquête :
J'ai vu Pyrrhus, madame ; et votre hymen s'apprête.

HERMIONE.
On le dit ; et de plus on vient de m'assurer
Que vous ne me cherchiez que pour m'y préparer.

ORESTE.
Et votre âme à ses vœux ne sera pas rebelle?

HERMIONE.
Qui l'eût cru que Pyrrhus ne fût pas infidèle?
Que sa flamme attendrait si tard pour éclater?
Qu'il reviendrait à moi quand je l'allais quitter?
Je veux croire avec vous qu'il redoute la Grèce ;
Qu'il suit son intérêt plutôt que sa tendresse ;
Que mes yeux sur votre âme étaient plus absolus.

ORESTE.
Non, madame : il vous aime, et je n'en doute plus.
Vos yeux ne font-ils pas tout ce qu'ils veulent faire?
Et vous ne vouliez pas, sans doute, lui déplaire [1].

HERMIONE.
Mais que puis-je, seigneur? on a promis ma foi :
Lui ravirai-je un bien qu'il ne tient pas de moi?
L'amour ne règle pas le sort d'une princesse.
La gloire d'obéir est tout ce qu'on nous laisse [2].
Cependant je partais ; et vous avez pu voir
Combien je relâchais pour vous de mon devoir.

ORESTE.
Ah! que vous saviez bien, cruelle.... Mais, madame,
Chacun peut à son choix disposer de son âme.
La vôtre était à vous ; j'espérais : mais enfin
Vous l'avez pu donner sans me faire un larcin.
Je vous accuse aussi bien moins que la fortune.
Et pourquoi vous lasser d'une plainte importune?
Tel est votre devoir ; je l'avoue : et le mien
Est de vous épargner un si triste entretien.

1 Oreste se contente d'une épigramme, mais il médite un enlèvement.

2 *La gloire d'obéir!* Hermione n'est pas plus sincère qu'Oreste.

SCÈNE III.

HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE.

Attendais-tu, Cléone, un courroux si modeste ?

CLÉONE.

La douleur qui se tait n'en est que plus funeste[1].
Je le plains : d'autant plus qu'auteur de son ennui,
Le coup qui l'a perdu n'est parti que de lui.
Comptez depuis quel temps votre hymen se prépare :
Il a parlé, madame ; et Pyrrhus se déclare.

HERMIONE.

Tu crois que Pyrrhus craint ? Et que craint-il encor ?
Des peuples qui, dix ans, ont fui devant Hector ;
Qui cent fois, effrayés de l'absence d'Achille,
Dans leurs vaisseaux brûlants ont cherché leur asyle,
Et qu'on verrait encor, sans l'appui de son fils,
Redemander Hélène aux Troyens impunis ?
Non, Cléone, il n'est point ennemi de lui-même :
Il veut tout ce qu'il fait ; et s'il m'épouse, il m'aime.
Mais qu'Oreste, à son gré, m'impute ses douleurs ;
N'avons-nous d'entretien que celui de ses pleurs[2] ?
Pyrrhus revient à nous. Hé bien, chère Cléone,
Conçois-tu les transports de l'heureuse Hermione ?
Sais-tu quel est Pyrrhus ? T'es-tu fait raconter
Le nombre des exploits.... Mais qui les peut compter ?
Intrépide, et partout suivi de la victoire,
Charmant, fidèle, enfin rien ne manque à sa gloire[3].
Songe....

CLÉONE.

Dissimulez : votre rivale en pleurs
Vient à vos pieds, sans doute, apporter ses douleurs.

HERMIONE.

Dieux ! ne puis-je à ma joie abandonner mon âme !
Sortons. Que lui dirais-je ?

1 « Curæ leves loquuntur, ingentes stupent. » (Senec.)

2 *L'entretien de ses pleurs.* Racine, quand on l'étudie de près, nous étonne à chaque instant par la hardiesse de ses expressions, qui se dérobe aux yeux inattentifs dans la perfection du style.

3 Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi.
Ph., act. II, sc. v.

On place ainsi la virgule après *fidèle*, de sorte qu'*enfin* se rapporte à *rien ne manque*, et résume un peu prosaïquement la vive énumération qui précède : ne vaudrait-il pas mieux le faire porter sur *fidèle*, où se concentrent toute la joie et l'orgueil d'Hermione ?

SCÈNE IV.

ANDROMAQUE, HERMIONE, CLÉONE, CÉPHISE

ANDROMAQUE.

Où fuyez-vous, madame?
N'est-ce point à vos yeux un spectacle assez doux
Que la veuve d'Hector pleurant à vos genoux?
Je ne viens point ici, par de jalouses larmes,
Vous envier un cœur qui se rend à vos charmes.
Par une main cruelle, hélas! j'ai vu percer
Le seul où mes regards prétendaient s'adresser:
Ma flamme par Hector fut jadis allumée;
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée[1];
Mais il me reste un fils. Vous saurez quelque jour,
Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour:
Mais vous ne saurez pas, du moins je le souhaite,
En quel trouble mortel son intérêt[2] nous jette,
Lorsque de tant de biens qui pouvaient nous flatter,
C'est le seul qui nous reste, et qu'on veut nous l'ôter.
Hélas! lorsque, lassés de dix ans de misère[3],
Les Troyens en courroux menaçaient votre mère,
J'ai su de mon Hector lui procurer l'appui:
Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ai pu sur lui.
Que craint-on d'un enfant qui survit à sa perte?
Laissez-moi le cacher en quelque île déserte:
Sur les soins de sa mère on peut s'en assurer;
Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer.

HERMIONE.

Je conçois vos douleurs: mais un devoir austère,
Quand mon père a parlé, m'ordonne de me taire.
C'est lui qui de Pyrrhus fait agir le courroux.
S'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous[4]?
Vos yeux assez longtemps ont régné sur son âme.
Faites-le prononcer: j'y souscrirai, madame.

1 Racine lutte ici sans désavantage avec Virgile, qui fait dire à Didon:

« Ille meos primus qui me sibi junxit amores
Abstulit: ille habeat secum servetque sepulcro. » (Æn. l. IV.

2 L'intérêt qu'il inspire.

3 « Fracti bello.... jam tot labentibus annis. » (Virg. Æn., l. II.)

4 « Ironie amère et cruelle qui fait désirer au spectateur l'humiliation d'une amante si orgueilleuse, et le triomphe de l'infortunée Andromaque. » (Geoffroy.)

SCÈNE V.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

ANDROMAQUE.

Quel mépris la cruelle attache à ses refus!

CÉPHISE.

Je croirais ses conseils, et je verrais Pyrrhus.
Un regard confondrait Hermione et la Grèce....
Mais lui-même il vous cherche.

SCÈNE VI.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, PHOENIX, CÉPHISE.

PYRRHUS, *à Phœnix.*

Où donc est la princesse[1]?
Ne m'avais-tu pas dit qu'elle était en ces lieux?

PHOENIX.

Je le croyais.

ANDROMAQUE, *à Céphise.*

Tu vois le pouvoir de mes yeux.

PYRRHUS.

Que dit-elle, Phœnix?

ANDROMAQUE.

Hélas! tout m'abandonne!

PHOENIX.

Allons, seigneur, marchons sur les pas d'Hermione.

CÉPHISE.

Qu'attendez-vous? Rompez ce silence obstiné.

ANDROMAQUE.

Il a promis mon fils.

CÉPHISE.

Il ne l'a pas donné.

ANDROMAQUE.

Non, non, j'ai beau pleurer, sa mort est résolue.

PYRRHUS.

Daigne-t-elle sur nous tourner au moins la vue?
Quel orgueil!

ANDROMAQUE.

Je ne fais que l'irriter encor.
Sortons.

1 L'entrevue qui pouvait être décisive en faveur d'Hermione, manque par sa faute. Elle a cruellement laissé la place à Andromaque, et cette cruauté sera la cause de sa perte.

PYRRHUS.

Allons aux Grecs livrer le fils d'Hector.

ANDROMAQUE, *se jetant aux pieds de Pyrrhus.*

Ah seigneur! arrêtez! que prétendez-vous faire!
Si vous livrez le fils, livrez-leur donc la mère!
Vos serments m'ont tantôt juré tant d'amitié!
Dieux! ne pourrai-je au moins toucher votre pitié?
Sans espoir de pardon m'avez-vous condamnée?

PYRRHUS.

Phœnix vous le dira, ma parole est donnée.

ANDROMAQUE.

Vous qui braviez pour moi tant de périls divers!

PYRRHUS.

J'étais aveugle alors; mes yeux se sont ouverts.
Sa grâce à vos désirs pouvait être accordée;
Mais vous ne l'avez pas seulement demandée.
C'en est fait.

ANDROMAQUE.

Ah seigneur! vous entendiez assez
Des soupirs qui craignaient de se voir repoussés.
Pardonnez à l'éclat d'une illustre fortune
Ce reste de fierté qui craint d'être importune.
Vous ne l'ignorez pas: Andromaque, sans vous,
N'aurait jamais d'un maître embrassé les genoux.

PYRRHUS.

Non, vous me haïssez; et dans le fond de l'âme
Vous craignez de devoir quelque chose à ma flamme.
Ce fils même, ce fils, l'objet de tant de soins,
Si je l'avais sauvé, vous l'en aimeriez moins.
La haine, le mépris, contre moi tout s'assemble;
Vous me haïssez plus que tous les Grecs ensemble.
Jouissez à loisir d'un si noble courroux.
Allons, Phœnix.

ANDROMAQUE.

Allons rejoindre mon époux.

CÉPHISE.

Madame....

ANDROMAQUE, *à Céphise.*

Et que veux-tu que je lui dise encore?
Auteur de tous mes maux, crois-tu qu'il les ignore?
(*A Pyrrhus.*)
Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez:
J'ai[1] vu mon père mort et nos murs embrasés;
J'ai vu trancher les jours de ma famille entière,
Et mon époux sanglant traîné sur la poussière,
Son fils, seul avec moi, réservé pour les fers;
Mais que ne peut un fils! je respire, je sers.
J'ai fait plus: je me suis quelquefois consolée
Qu'ici plutôt qu'ailleurs le sort m'eût exilée;

1 Imitation du discours qu'Andromaque adresse à Hector au sixième livre de l'*Iliade*.

Qu'heureux dans son malheur le fils de tant de rois,
Puisqu'il devait servir, fût tombé sous vos lois;
J'ai cru que sa prison deviendrait son asyle.
Jadis[1] Priam soumis fut respecté d'Achille :
J'attendais de son fils encor plus de bonté.
Pardonne, cher Hector[2]! à ma crédulité :
Je n'ai pu soupçonner ton ennemi d'un crime;
Malgré lui-même enfin je l'ai cru magnanime.
Ah! s'il l'était assez pour nous laisser du moins
Au tombeau qu'à ta cendre ont élevé mes soins;
Et que, finissant là sa haine et nos misères,
Il ne séparât point des dépouilles si chères!

PYRRHUS.

Va m'attendre, Phœnix.

SCÈNE VII.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, CÉPHISE.

PYRRHUS.

Madame, demeurez.
On peut vous rendre encor ce fils que vous pleurez.
Oui, je sens à regret qu'en excitant vos larmes
Je ne fais contre moi que vous donner des armes :
Je croyais apporter plus de haine en ces lieux.
Mais, madame, du moins tournez vers moi les yeux;
Voyez si mes regards sont d'un juge sévère,
S'ils sont d'un ennemi qui cherche à vous déplaire.
Pourquoi me forcez-vous vous-même à vous trahir?
Au nom de votre fils, cessons de nous haïr.
A le sauver enfin c'est moi qui vous convie.
Faut-il que mes soupirs vous demandent sa vie?
Faut-il qu'en sa faveur j'embrasse vos genoux?
Pour la dernière fois, sauvez-le, sauvez-vous.
Je sais de quels serments je romps pour vous les chaînes;
Combien je vais sur moi faire éclater de haines.

1 Ces vers rappellent une des plus belles scènes de l'*Iliade*, ch. XXII. Delille y fait allusion :

Les mains du sang d'Hector encor toutes fumantes,
Achille au nom de père adoucit sa fierté. (*L'Imagination*, ch. V.)

2 « Cette apostrophe à Hector, ce pardon qu'elle lui demande, cette manière de lui égaler Pyrrhus afin de relever Pyrrhus à ses propres yeux, ce sublime mouvement :

Je n'ai pu soupçonner ton ennemi d'un crime,

et ce touchant détour de la douleur suppliante qui invoque Pyrrhus sans s'adresser à lui, et qui mêle les reproches et les leçons à la prière et aux larmes : tout ce morceau, d'un bout à l'autre, est un modèle de pathétique noble. » (*La Harpe*.)

Je renvoie Hermione, et je mets sur son front,
Au lieu de ma couronne, un éternel affront :
Je vous conduis au temple où son hymen s'apprête;
Je vous ceins du bandeau préparé pour sa tête.
Mais ce n'est plus, madame, une offre à dédaigner :
Je vous le dis : il faut ou périr, ou régner.
Mon cœur, désespéré d'un an d'ingratitude,
Ne peut plus de son sort souffrir l'incertitude :
C'est craindre, menacer, et gémir trop longtemps.
Je meurs si je vous perds; mais je meurs si j'attends.
Songez-y : je vous laisse; et je viendrai vous prendre
Pour vous mener au temple où ce fils doit m'attendre;
Et là vous me verrez, soumis ou furieux,
Vous couronner, madame, ou le perdre à vos yeux.

SCÈNE VIII.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Je vous l'avais prédit, qu'en dépit de la Grèce
De votre sort encor vous seriez la maîtresse.

ANDROMAQUE.

Hélas! de quel effet tes discours sont suivis!
Il ne me restait plus qu'à condamner mon fils.

CÉPHISE.

Madame, à votre époux c'est être assez fidèle :
Trop de vertu pourrait vous rendre criminelle.
Lui-même il porterait votre âme à la douceur.

ANDROMAQUE.

Quoi! je lui donnerais Pyrrhus pour successeur?

CÉPHISE.

Ainsi le veut son fils que les Grecs vous ravissent.
Pensez-vous qu'après tout ses mânes en rougissent [1];
Qu'il méprisât, madame, un roi victorieux
Qui vous fait remonter au rang de vos aïeux,
Qui foule aux pieds pour vous vos vainqueurs en colère,
Qui ne se souvient plus qu'Achille était son père,
Qui dément ses exploits et les rend superflus?

ANDROMAQUE.

Dois-je les oublier, s'il ne s'en souvient plus?
Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné sans honneur autour de nos murailles?
Dois-je oublier son père à mes pieds renversé,

1 « Id cinerem aut manes credis curare sepultos? »
Virg. Æn., l. IV, v. 34.

Ici Racine est loin d'égaler son modèle. On se figure malaisément des *mânes qui rougissent*.

Ensanglantant l'autel qu'il tenait embrassé[1]?
Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle;
Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelants,
Entrant à la lueur de nos palais brûlants,
Sur tous mes frères morts se faisant un passage,
Et, de sang tout couvert, échauffant le carnage[2];
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourants
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirants;
Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue :
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue;
Voilà par quels exploits il sut se couronner;
Enfin, voilà l'époux que tu veux me donner.
Non, je ne serai point complice de ses crimes:
Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernières victimes.
Tous mes ressentiments lui seraient asservis[3]!

CÉPHISE.

Hé bien, allons donc voir expirer votre fils :
On n'attend plus que vous... Vous frémissez, madame?

ANDROMAQUE.

Ah! de quel souvenir viens-tu frapper mon âme!
Quoi! Céphise, j'irai voir expirer encor
Ce fils, ma seule joie, et l'image d'Hector?
Ce fils, que de sa flamme il me laissa pour gage?
Hélas! je m'en souviens : le jour que son courage
Lui fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,
Il demanda son fils, et le prit dans ses bras:
« Chère épouse, dit-il, en essuyant mes larmes,
« J'ignore quel succès le sort garde à mes armes;
« Je te laisse mon fils pour gage de ma foi :
« S'il me perd, je prétends qu'il me retrouve en toi.
« Si d'un heureux hymen la mémoire t'est chère,
« Montre au fils à quel point tu chérissais le père[4]. »

1 « Priamumque per aras
Sanguine fœdantem quos ipse sacraverat ignes. »
Virg. *Æn.*, l. II, v. 501-2.

2 « Ces coups de pinceau sont dignes de Virgile quand il peint la chute de Troie; et l'on sent qu'il a servi de modèle à Racine. On n'avait point vu avant Racine cette brillante richesse d'images, ni cette savante harmonie de la phrase poétique. » (*La Harpe.*)

3 Ce vers languissant et obscur signifie que, si Andromaque s'enchaînait à Pyrrhus, elle apporterait dans cette alliance tous les ressentiments de son âme.

4 Le discours que Racine met ici dans la bouche d'Hector est moins héroïque que celui que lui prête Homère. Voici le passage auquel le poëte fait allusion : « Le héros donne un baiser à son enfant chéri, l'élève dans ses bras, et adresse cette prière à Jupiter et aux autres immortels : « Jupiter, et vous, divinités puissantes, « accordez-moi que cet enfant, mon fils, soit, comme moi, l'hon- « neur d'Ilion; qu'il se signale par sa force, et qu'il règne puissam- « ment sur les Troyens; que l'on dise un jour, à son retour des « combats : Oui, ce héros surpasse encore son père; qu'il rapporte « les dépouilles sanglantes de son ennemi immolé, et qu'en son

Et je puis voir répandre un sang si précieux ?
Et je laisse avec lui périr tous ses aïeux ?
Roi barbare, faut-il que mon crime l'entraîne ?
Si je te hais, est-il coupable de ma haine ?
T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas ?
S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas.
Mais cependant, mon fils, tu meurs si je n'arrête
Le fer que le cruel tient levé sur ta tête.
Je l'en puis détourner, et je t'y vais offrir...
Non, tu ne mourras point, je ne le puis souffrir.
Allons trouver Pyrrhus. Mais non, chère Céphise,
Va le trouver pour moi.

CÉPHISE.

Que faut-il que je dise ?

ANDROMAQUE.

Dis-lui que de mon fils l'amour est assez fort....
Crois-tu que dans son cœur il ait juré sa mort ?
L'amour peut-il si loin pousser sa barbarie ?

CÉPHISE.

Madame, il va bientôt revenir en furie.

ANDROMAQUE.

Hé bien, va l'assurer....

CÉPHISE.

De quoi ? de votre foi ?

ANDROMAQUE.

Hélas ! pour la promettre est-elle encore à moi ?
~~O cendres d'un époux ! ô Troyens ! ô mon père !~~
~~O mon fils, que tes jours coûtent cher à ta mère !~~
Allons.

CÉPHISE.

Où donc, madame ? et que résolvez-vous ?

ANDROMAQUE.

Allons sur son tombeau [1] consulter mon époux.

« âme, sa mère soit pénétrée de joie. » (*Iliade*, ch. VI, trad. de Giguet.) La condition d'Andromaque ne lui permet pas de rappeler ces glorieux présages.

1 Le tombeau d'Hector était élevé dans la plaine de Troie ; mais Andromaque lui avait élevé en Épire un cénotaphe :

« Hectoreum ad tumulum, viridi quem cespite *inanem*,
Et geminas, causam lacrymis, sacraverat aras. »
Virg. *Æn.*, l. III

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Ah! je n'en doute point; c'est votre époux, madame
C'est Hector qui produit ce miracle en votre âme :
Il veut que Troie encor se puisse relever
Avec cet heureux fils qu'il vous fait conserver.
Pyrrhus vous l'a promis. Vous venez de l'entendre,
Madame; il n'attendait qu'un mot pour vous le rendre.
Croyez-en ses transports : père, sceptre, alliés,
Content de votre cœur, il met tout à vos pieds;
Sur lui, sur tout son peuple il vous rend souveraine.
Est-ce là ce vainqueur digne de tant de haine?
Déjà contre les Grecs plein d'un noble courroux,
Le soin de votre fils le touche autant que vous :
Il prévient leur fureur; il lui laisse sa garde[1] :
Pour ne pas l'exposer, lui-même il se hasarde.
Mais tout s'apprête au temple; et vous avez promis....

ANDROMAQUE.

Oui, je m'y trouverai. Mais allons voir mon fils.

CÉPHISE.

Madame, qui vous presse? Il suffit que sa vue
Désormais à vos yeux ne soit plus défendue.
Vous lui pourrez bientôt prodiguer vos bontés;
Et vos embrassements ne seront plus comptés.
Quel plaisir d'élever un enfant qu'on voit croître[2],
Non plus comme un esclave élevé pour son maître,
Mais pour voir avec lui renaître tant de rois!

ANDROMAQUE.

Céphise, allons le voir pour la dernière fois.

CÉPHISE.

Que dites-vous? Oh dieux!

ANDROMAQUE.

Ô ma chère Céphise,
Ce n'est point avec toi que mon cœur se déguise.

1 C'est ainsi que les Grecs pourront arriver jusqu'à Pyrrhus, et l'immoler.

2 *Croître*, de *crescere*, se prononçait *craître*. Voltaire lui donne le même son :

Qui suis-je et qui dois-je être?
Sur quel terrain puis-je espérer de croître?

Ta foi dans mon malheur s'est montrée à mes yeux ;
Mais j'ai cru qu'à mon tour tu me connaissais mieux.
Quoi donc ! as-tu pensé qu'Andromaque infidèle
Pût trahir un époux qui croit revivre en elle ;
Et que, de tant de morts réveillant la douleur,
Le soin de mon repos me fît troubler le leur ?
Est-ce là cette ardeur tant promise à sa cendre ?
Mais son fils périssait, il l'a fallu défendre.
Pyrrhus en m'épousant s'en déclare l'appui ;
Il suffit : je veux bien m'en reposer sur lui.
Je sais quel est Pyrrhus : violent, mais sincère,
Céphise, il fera plus qu'il n'a promis de faire.
Sur le courroux des Grecs je m'en repose encor ;
Leur haine va donner un père au fils d'Hector.
Je vais donc, puisqu'il faut que je me sacrifie,
Assurer à Pyrrhus le reste de ma vie ;
Je vais, en recevant sa foi sur les autels,
L'engager à mon fils par des nœuds immortels.
Mais aussitôt ma main, à moi seule funeste,
D'une infidèle vie abrégera le reste ;
Et, sauvant ma vertu, rendra ce que je doi
A Pyrrhus, à mon fils, à mon époux, à moi.
Voilà de mon amour l'innocent stratagème ;
Voilà ce qu'un époux m'a commandé lui-même.
J'irai seule rejoindre Hector et mes aïeux.
Céphise, c'est à toi de me fermer les yeux.

CÉPHISE.

Ah ! ne prétendez pas que je puisse survivre....

ANDROMAQUE.

Non, non, je te défends, Céphise, de me suivre ;
Je confie à tes soins mon unique trésor :
Si tu vivais pour moi, vis pour le fils d'Hector.
De l'espoir des Troyens seule dépositaire,
Songe à combien de rois tu deviens nécessaire.
Veille auprès de Pyrrhus ; fais-lui garder sa foi :
S'il le faut, je consens qu'on lui parle de moi.
Fais-lui valoir l'hymen où je me suis rangée :
Dis-lui qu'avant ma mort je lui fus engagée ;
Que ses ressentiments doivent être effacés ;
Qu'en lui laissant mon fils, c'est l'estimer assez.
Fais connaître à mon fils les héros de sa race ;
Autant que tu pourras, conduis-le sur leur trace :
Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté,
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été :
Parle-lui tous les jours des vertus de son père ;
Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère.
Mais qu'il ne songe plus, Céphise, à nous venger ;
Nous lui laissons un maître, il le doit ménager.
Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste :
Il est du sang d'Hector ; mais il en est le reste [1],

[1] M. de Châteaubriand a remarqué avec raison que ces sentiments ne sont pas d'une païenne : c'est de l'héroïsme chrétien.

Et pour ce reste enfin j'ai moi-même, en un jour,
Sacrifié mon sang, ma haine, et mon amour.

CÉPHISE.

Hélas !

ANDROMAQUE.

Ne me suis point, si ton cœur en alarmes
Prévoit qu'il ne pourra commander à tes larmes.
On vient. Cache tes pleurs, Céphise ; et souviens-toi
Que le sort d'Andromaque est commis à ta foi.
C'est Hermione. Allons, fuyons sa violence.

SCÈNE II.

HERMIONE, CLÉONE.

CLÉONE.

Non, je ne puis assez admirer ce silence.
Vous vous taisez, madame ; et ce cruel mépris
N'a pas du moindre trouble agité vos esprits :
Vous soutenez en paix une si rude attaque,
Vous qu'on voyait frémir au seul nom d'Andromaque !
Vous qui sans désespoir ne pouviez endurer
Que Pyrrhus d'un regard la voulût honorer !
Il l'épouse ; il lui donne, avec son diadème,
La foi que vous venez de recevoir vous-même :
Et votre bouche encor, muette à tant d'ennui [1],
N'a pas daigné s'ouvrir pour se plaindre de lui !
Ah ! que je crains, madame, un calme si funeste !
Et qu'il vaudrait bien mieux....

HERMIONE.

Fais-tu venir Oreste ?

CLÉONE.

Il vient, madame, il vient ; et vous pouvez juger
Que bientôt à vos pieds il allait se ranger,
Prêt à servir toujours sans espoir de salaire ;
Vos yeux ne sont que trop assurés de lui plaire.
Mais il entre.

1 *Ennui*, substantif, formé de l'ancien verbe *anoier*, qui vient, par corruption, de *nocere*, avait, comme nous l'avons dit, dans l'origine, une énergie qu'il a perdue. Nous avons fait la même remarque pour *gêner*. Cet affaiblissement dans le sens des mots tient à la fréquence de l'emploi, et aussi à l'habitude d'exagérer ses sentiments. Les mots extrêmes employés hyperboliquement pour des affections moyennes, finissent par les exprimer réellement : *blâmer* et bien d'autres ont eu le même sort.

SCÈNE III.

ORESTE, HERMIONE, CLÉONE.

ORESTE.

Ah madame ! est-il vrai qu'une fois
Oreste en vous cherchant obéisse à vos lois ?
Ne m'a-t-on point flatté d'une fausse espérance ?
Avez-vous en effet souhaité ma présence [1] ?
Croirai-je que vos yeux, à la fin désarmés,
Veulent....

HERMIONE.

Je veux savoir, seigneur, si vous m'aimez.

ORESTE.

Si je vous aime ! oh dieux ! mes serments, mes parjures,
Ma fuite, mon retour, mes respects, mes injures,
Mon désespoir, mes yeux de pleurs toujours noyés ;
Quels témoins croirez-vous, si vous ne les croyez ?

HERMIONE.

Vengez-moi, je crois tout.

ORESTE.

Hé bien, allons, madame,
Mettons encore un coup toute la Grèce en flamme ;
Prenons, en signalant mon bras et votre nom,
Vous, la place d'Hélène, et moi, d'Agamemnon ;
De Troie en ce pays réveillons les misères ;
Et qu'on parle de nous ainsi que de nos pères.
Partons, je suis tout prêt.

HERMIONE.

Non, seigneur ; demeurons
Je ne veux pas si loin porter de tels affronts.
Quoi ! de mes ennemis couronnant l'insolence,
J'irais attendre ailleurs une lente vengeance ?
Et je m'en remettrais au destin des combats,
Qui peut-être à la fin ne me vengerait pas ?
Je veux qu'à mon départ toute l'Épire pleure.
Mais, si vous me vengez, vengez-moi dans une heure.
Tous vos retardements sont pour moi des refus.
Courez au temple. Il faut immoler....

ORESTE.

Qui ?

HERMIONE.

Pyrrhus.

ORESTE.

Pyrrhus, madame !

1 Pyrrhus (act. I, sc. IV), Hermione (act. II, sc. II), et, ici, Oreste expriment la même idée, et tous trois en termes différents, selon leur caractère et la situation.

HERMIONE.

Hé quoi ! votre haine chancelle.
Ah ! courez, et craignez que je ne vous rappelle.
N'alléguez point des droits que je veux oublier ;
Et ce n'est pas à vous à le justifier.

ORESTE.

Moi, je l'excuserais! ah! vos bontés, madame,
Ont gravé trop avant ses crimes dans mon âme.
Vengeons-nous, j'y consens, mais par d'autres chemins ;
Soyons ses ennemis, et non ses assassins ;
Faisons de sa ruine une juste conquête [1] :
Quoi ! pour réponse aux Grecs porterai-je sa tête ?
Et n'ai-je pris sur moi le soin de tout l'État,
Que pour m'en acquitter par un assassinat ?
Souffrez, au nom des dieux! que la Grèce s'explique,
Et qu'il meure chargé de la haine publique.
Souvenez-vous qu'il règne, et qu'un front couronné....

HERMIONE.

Ne vous suffit-il pas que je l'ai condamné [2] ?
Ne vous suffit-il pas que ma gloire offensée
Demande une victime à moi seule adressée ;
Qu'Hermione est le prix d'un tyran opprimé ;
Que je le hais ; enfin, seigneur, que je l'aimai ?
Je ne m'en cache point, l'ingrat m'avait su plaire,
Soit qu'ainsi l'ordonnât mon amour ou mon père,
N'importe ; mais enfin réglez-vous là-dessus.
Malgré mes vœux, seigneur, honteusement déçus,
Malgré la juste horreur que son crime me donne,
Tant qu'il vivra, craignez que je ne lui pardonne.
Doutez jusqu'à sa mort d'un courroux incertain ;
S'il ne meurt aujourd'hui, je puis l'aimer demain.

ORESTE.

Hé bien, il faut le perdre, et prévenir sa grâce :
Il faut.... Mais cependant que faut-il que je fasse ?
Comment puis-je sitôt servir votre courroux ?
Quel chemin jusqu'à lui peut conduire mes coups ?
A peine suis-je encore arrivé dans l'Épire,
Vous voulez par mes mains renverser un empire ;
Vous voulez qu'un roi meure ; et pour son châtiment
Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment.
Aux yeux de tout son peuple il faut que je l'opprime.
Laissez-moi vers l'autel conduire ma victime,
Je ne m'en défends plus ; et je ne veux qu'aller
Reconnaître la place où je dois l'immoler :

1 On a critiqué à tort cette expression. Oreste veut qu'on fasse à Pyrrhus une guerre légitime, et que la Grèce le perde justement par la *conquête* de l'Épire.

2 La Harpe et la grammaire veulent le subjonctif ; mais la passion veut et commande l'indicatif, et le veut si bien, qu'elle l'emploie trois fois de suite : *demande*, *est le prix*, *que je le hais*. — *Opprimé* latinisme.

Cette nuit je vous sers, cette nuit je l'attaque.

HERMIONE.

Mais cependant, ce jour, il épouse Andromaque;
Dans le temple déjà le trône est élevé,
Ma honte est confirmée, et son crime achevé.
Enfin, qu'attendez-vous ? il vous offre sa tête :
Sans gardes, sans défense, il marche à cette fête;
Autour du fils d'Hector il les fait tous ranger;
Il s'abandonne au bras qui me voudra venger.
Voulez-vous, malgré lui, prendre soin de sa vie?
Armez, avec vos Grecs, tous ceux qui m'ont suivie;
Soulevez vos amis; tous les miens sont à vous:
Il me trahit, vous trompe, et nous méprise tous.
Mais quoi! déjà leur haine est égale à la mienne;
Elle épargne à regret l'époux d'une Troyenne.
Parlez : mon ennemi ne vous peut échapper;
Ou plutôt il ne faut que les laisser frapper.
Conduisez ou suivez une fureur si belle;
Revenez tout couvert du sang de l'infidèle;
Allez : en cet état soyez sûr de mon cœur.

ORESTE.

Mais, madame, songez....

HERMIONE.

Ah! c'en est trop, seigneur.
Tant de raisonnements offensent ma colère.
J'ai voulu vous donner les moyens de me plaire,
Rendre Oreste content : mais enfin je vois bien
Qu'il veut toujours se plaindre, et ne mériter rien.
Partez : allez ailleurs vanter votre constance,
Et me laissez ici le soin de ma vengeance.
De mes lâches bontés mon courage est confus;
Et c'est trop en un jour essuyer de refus.
Je m'en vais seule au temple où leur hymen s'apprête,
Où vous n'osez aller mériter ma conquête :
Là, de mon ennemi je saurai m'approcher;
Je percerai le cœur que je n'ai pu toucher;
Et mes sanglantes mains, sur moi-même tournées,
Aussitôt, malgré lui, joindront nos destinées :
Et, tout ingrat qu'il est, il me sera plus doux
De mourir avec lui, que de vivre avec vous.

ORESTE.

Non, je vous priverai de ce plaisir funeste,
Madame; il ne mourra que de la main d'Oreste.
Vos ennemis par moi vont vous être immolés,
Et vous reconnaîtrez mes soins, si vous voulez.

HERMIONE.

Allez. De votre sort laissez-moi la conduite,
Et que tous vos vaisseaux soient prêts pour notre fuite.

SCÈNE IV.

HERMIONE, CLÉONE.

CLÉONE.
Vous vous perdez, madame ; et vous devez songer....
HERMIONE.
Que je me perde ou non, je songe à me venger[1].
Je ne sais même encor, quoi qu'il m'ait pu promettre,
Sur d'autres que sur moi si je dois m'en remettre :
Pyrrhus n'est pas coupable à ses yeux comme aux miens ;
Et je tiendrais mes coups bien plus sûrs que les siens.
Quel plaisir de venger moi-même mon injure,
De retirer mon bras teint du sang du parjure,
Et, pour rendre sa peine et mes plaisirs plus grands,
De cacher ma rivale à ses regards mourants !
Ah ! si du moins Oreste, en punissant son crime,
Lui laissait le regret de mourir ma victime !
Va le trouver : dis-lui qu'il apprenne à l'ingrat
Qu'on l'immole à ma haine et non pas à l'État.
Chère Cléone, cours : ma vengeance est perdue
S'il ignore en mourant que c'est moi qui le tue.
CLÉONE.
Je vous obéirai. Mais qu'est-ce que je voi !
Oh dieux ! qui l'aurait cru, madame ? c'est le roi !
HERMIONE.
Ah ! cours après Oreste ; et dis-lui, ma Cléone,
Qu'il n'entreprenne rien sans revoir Hermione.

SCÈNE V.

PYRRHUS, HERMIONE, PHOENIX.

PYRRHUS.
Vous ne m'attendiez pas, madame ; et je vois bien
Que mon abord ici trouble votre entretien.
Je ne viens point, armé d'un indigne artifice,
D'un voile d'équité couvrir mon injustice :
Il suffit que mon cœur me condamne tout bas ;
Et je soutiendrais mal ce que je ne crois pas.
J'épouse une Troyenne ; oui, madame : et j'avoue
Que je vous ai promis la foi que je lui voue.

1 Corneille, dans *Rodogune*, et Cyrano, dans *Agrippine*, avaient dit plus énergiquement :

Périsse l'univers pourvu que je me venge !

Un autre vous dirait que, dans les champs troyens,
Nos deux pères, sans nous, formèrent ces liens;
Et que, sans consulter ni mon choix ni le vôtre,
Nous fûmes, sans amour, engagés l'un à l'autre :
Mais c'est assez pour moi que je me sois soumis.
Par mes ambassadeurs mon cœur vous fut promis;
Loin de les révoquer je voulus y souscrire[1] :
Je vous vis avec eux arriver en Épire;
Et, quoique d'un autre œil l'éclat victorieux
Eût déjà prévenu le pouvoir de vos yeux,
Je ne m'arrêtai point à cette ardeur nouvelle,
Je voulus m'obstiner à vous être fidèle;
Je vous reçus en reine, et jusques à ce jour
J'ai cru que mes serments me tiendraient lieu d'amour;
Mais cet amour l'emporte; et, par un coup funeste,
Andromaque m'arrache un cœur qu'elle déteste :
L'un par l'autre entraînés[2], nous courons à l'autel
Nous jurer, malgré nous, un amour immortel.
Après cela, madame, éclatez contre un traître,
Qui l'est avec douleur, et qui pourtant veut l'être.
Pour moi, loin de contraindre un si juste courroux,
Il me soulagera peut-être autant que vous.
Donnez-moi tous les noms destinés aux parjures :
Je crains votre silence et non pas vos injures;
Et mon cœur, soulevant mille secrets témoins,
M'en dira d'autant plus que vous m'en direz moins.

HERMIONE.

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice;
Et que, voulant bien rompre un nœud si solennel,
Vous vous abandonniez au crime en criminel.
Est-il juste, après tout, qu'un conquérant s'abaisse
Sous la servile loi de garder sa promesse?
Non, non, la perfidie a de quoi vous tenter;
Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter[3].
Quoi! sans que ni serment ni devoir vous retienne,
Rechercher une Grecque, amant d'une Troyenne!
Me quitter, me reprendre, et retourner encor
De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector!
Couronner tour à tour l'esclave et la princesse!
Immoler Troie aux Grecs, au fils d'Hector la Grèce!
Tout cela part d'un cœur toujours maître de soi,
D'un héros qui n'est point esclave de sa foi.

1 *Revoquer* s'applique, dans la pensée du poète, aux *promesses* des ambassadeurs, ainsi que l'hémistiche suivant : « Je voulus y souscrire. » Grammaticalement, *révoquer* est une expression impropre, et *y* un solécisme.

2 Andromaque entraîne Pyrrhus par la passion qu'elle lui inspire, et Pyrrhus Andromaque par la violence qu'il lui fait.

3 Ici, comme toujours, la passion trouve aux actes d'autrui des motifs faux et à soi personnels.

Pour plaire à votre épouse, il vous faudrait peut-être
Prodiguer les doux noms de parjure et de traître.
Vous veniez de mon front observer la pâleur,
Pour aller dans ses bras rire de ma douleur :
Pleurante après son char vous voulez qu'on me voie.
Mais, seigneur, en un jour ce serait trop de joie ;
Et sans chercher ailleurs des titres empruntés,
Ne vous suffit-il pas de ceux que vous portez ?
Du vieux père d'Hector la valeur abattue
Aux pieds de sa famille expirante à sa vue,
Tandis que dans son sein votre bras enfoncé
Cherche un reste de sang que l'âge avait glacé ;
Dans des ruisseaux de sang Troie ardente plongée ;
De votre propre main Polyxène égorgée
Aux yeux de tous les Grecs indignés contre vous :
Que peut-on refuser à ces généreux coups ?

PYRRHUS.

Madame, je sais trop à quel excès de rage
La vengeance d'Hélène [1] emporta mon courage ;
Je puis me plaindre à vous du sang que j'ai versé :
Mais enfin je consens d'oublier le passé.
Je rends grâces au ciel que votre indifférence
De mes heureux soupirs m'apprenne l'innocence :
Mon cœur, je le vois bien, trop prompt à se gêner,
Devait mieux vous connaître et mieux s'examiner.
Mes remords vous faisaient une injure mortelle :
Il faut se croire aimé pour se croire infidèle.
Vous ne prétendiez point m'arrêter dans vos fers :
J'ai craint de vous trahir, peut-être je vous sers.
Nos cœurs n'étaient point faits dépendants l'un de l'autre :
Je suivais mon devoir, et vous cédiez au vôtre.
Rien ne vous engageait à m'aimer en effet.

HERMIONE.

Je ne t'ai point aimé, cruel ! qu'ai-je donc fait ?
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes :
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces ;
J'y suis encor, malgré tes infidélités,
Et malgré tous mes Grecs, honteux de mes bontés :
Je leur ai commandé de cacher mon injure ;
J'attendais en secret le retour d'un parjure ;
J'ai cru que tôt ou tard, à ton devoir rendu,
Tu me rapporterais un cœur qui m'était dû.
Je t'aimais inconstant ; qu'aurais-je fait fidèle [2] ?
Et même, en ce moment, où ta bouche cruelle

1 Hermione est fille d'Hélène.

2 « Voilà, de toutes les ellipses connues, la plus hardie et la plus naturelle. Elle a toujours été admirée, parce que le génie l'a placée dans un de ces élans d'éloquence passionnée qui ne permettent pas une parole inutile ; et c'est cette éloquence des passions qui a créé toutes les figures de diction et de pensée, de manière qu'en négligeant quelques formes du langage ordinaire, elles ne violent jamais la logique générale des langues. » (*La Harpe.*)

Ient si tranquillement m'annoncer le trépas,
Ingrat, je doute encor si je ne t'aime pas.
Mais, seigneur, s'il le faut, si le ciel en colère
Réserve à d'autres yeux la gloire de vous plaire,
Achevez votre hymen, j'y consens ; mais, du moins,
Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins.
Pour la dernière fois je vous parle peut-être ;
Différez-le d'un jour ; demain vous serez maître....
Vous ne répondez point?... Perfide! je le voi,
Tu comptes les moments que tu perds avec moi.
Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne,
Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne :
Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux.
Je ne te retiens plus, sauve-toi de ces lieux :
Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée ;
Va profaner des dieux la majesté sacrée.
Ces dieux, ces justes dieux n'auront pas oublié
Que les mêmes serments avec moi t'ont lié.
Porte au pied des autels ce cœur qui m'abandonne ;
Va, cours : mais crains encor d'y trouver Hermione [1].

SCÈNE VI.

PYRRHUS, PHŒNIX.

PHŒNIX.

Seigneur, vous entendez. Gardez de négliger
Une amante en fureur qui cherche à se venger.
Elle n'est en ces lieux que trop bien appuyée ;
La querelle des Grecs à la sienne est liée ;
Oreste l'aime encore ; et peut-être à ce prix....

PYRRHUS.

Andromaque m'attend. Phœnix, garde son fils.

1 Admirable menace, que Pyrrhus seul ne comprend pas. Elle est claire pour Hermione, Phœnix même et le spectateur.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

HERMIONE.

Où suis-je ? qu'ai-je fait ? que dois-je faire encore .
Quel transport me saisit ? quel chagrin me dévore
Errante et sans dessein, je cours dans ce palais.
Ah ! ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais ?
Le cruel ! de quel œil il m'a congédiée !
Sans pitié, sans douleur au moins étudiée !
L'ai-je vu se troubler, et me plaindre un moment ?
En ai-je pu tirer un seul gémissement[1] ?
Muet à mes soupirs, tranquille à mes alarmes,
Semblait-il seulement qu'il eût part à mes larmes ?
Et je le plains encore ! et, pour comble d'ennui,
Mon cœur, mon lâche cœur s'intéresse pour lui !
Je tremble au seul penser du coup qui le menace !
Et prête à me venger je lui fais déjà grâce !
Non, ne révoquons point l'arrêt de mon courroux ;
Qu'il périsse ! aussi bien il ne vit plus pour nous.
Le perfide triomphe et se rit de ma rage :
Il pense voir en pleurs dissiper cet orage[2];
Il croit que, toujours faible, et d'un cœur incertain,
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main[3].
Il juge encor de moi par mes bontés passées.
Mais plutôt le perfide a bien d'autres pensées :
Triomphant dans le temple, il ne s'informe pas
Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas.
Il me laisse, l'ingrat, cet embarras funeste.
Non, non, encore un coup, laissons agir Oreste.
Qu'il meure, puisqu'enfin il a dû le prévoir,
Et puisqu'il m'a forcée enfin à le vouloir...
A le vouloir ? Hé quoi ! c'est donc moi qui l'ordonne ?
Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione ?
Ce prince, dont mon cœur se faisait autrefois

1 « Num fletu ingemuit nostro ? » (Virg. *Æn.*, l. IV.)

2 La Harpe ne veut pas que *dissiper* se puisse employer au sens neutre. Racine a récidivé ; car nous lisons dans *les Plaideurs*, act. I, sc. V :

Elle voit dissiper sa jeunesse en regrets,
Mon amour en fumée et son bien en procès.

3 On ne se rend pas bien compte de cette manœuvre.

Avec tant de plaisir redire les exploits;
A qui même en secret je m'étais destinée
Avant qu'on eût conclu ce fatal hyménée;
Je n'ai donc traversé tant de mers, tant d'États,
Que pour venir si loin préparer son trépas,
L'assassiner, le perdre? Ah! devant qu'il expire....

SCÈNE II.

HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE.

Ah! qu'ai-je fait, Cléone? et que viens-tu me dire?
Que fait Pyrrhus?

CLÉONE.

Il est au comble de ses vœux,
Le plus fier des mortels, et le plus amoureux [1].
Je l'ai vu vers le temple, où son hymen s'apprête,
Mener en conquérant sa nouvelle conquête;
Et, d'un œil où brillaient sa joie et son espoir [2],
S'enivrer en marchant du plaisir de la voir.
Andromaque, au travers de mille cris de joie,
Porte jusqu'aux autels le souvenir de Troie;
Incapable toujours d'aimer et de haïr,
Sans joie et sans murmure elle semble obéir.

HERMIONE.

Et l'ingrat? jusqu'au bout il a poussé l'outrage!
Mais as-tu bien, Cléone, observé son visage?
Goûte-t-il des plaisirs tranquilles et parfaits?
N'a-t-il point détourné ses yeux vers le palais?
Dis-moi, ne t'es-tu point présentée à sa vue?
L'ingrat a-t-il rougi lorsqu'il t'a reconnue?
Son trouble avouait-il son infidélité?
A-t-il jusqu'à la fin soutenu sa fierté [3]?

CLÉONE.

Madame, il ne voit rien. Son salut et sa gloire
Semblent être avec vous sortis de sa mémoire.
Sans songer qui le suit, ennemis ou sujets,

1 A ces mots de Cléone, Hermione a déjà dit dans son cœur: « Le perfide! il mourra. »

2 Racine avait dit:

... D'un œil qui déjà dévorait son espoir,

et il a changé ce vers sur une critique de Subligny.

3 « Que d'interrogations accumulées! que de raisons qui n'en sont qu'une! combien elles semblent répéter de petites choses! et quel poëte les aurait entassées, à moins de savoir aussi bien que Racine, que, dans la situation d'Hermione, l'amour ne peut faire qu'une seule demande, mais qu'il la fait de toutes les manières possibles: « Suis-je tout à fait oubliée? » (*La Harpe.*)

Il poursuit seulement ses amoureux projets.
Autour du fils d'Hector il a rangé sa garde,
Et croit que c'est lui seul que le péril regarde.
Phœnix même en répond, qui l'a conduit exprès
Dans un fort éloigné du temple et du palais.
Voilà dans ses transports le seul soin qui lui reste.

HERMIONE.

Le perfide ! il mourra. Mais que t'a dit Oreste ?

CLÉONE.

Oreste avec ses Grecs dans le temple est entré.

HERMIONE.

Hé bien ? à me venger n'est-il pas préparé ?

CLÉONE.

Je ne sais.

HERMIONE.

Tu ne sais ! Quoi donc ! Oreste encore,
Oreste me trahit ?

CLÉONE.

Oreste vous adore ;
Mais de mille remords son esprit combattu
Croit tantôt son amour et tantôt sa vertu.
Il respecte en Pyrrhus l'honneur du diadème ;
Il respecte en Pyrrhus Achille et Pyrrhus même :
Il craint les Grecs, il craint l'univers en courroux ;
Mais il se craint, dit-il, soi-même plus que tous.
Il voudrait en vainqueur vous apporter sa tête :
Le seul nom d'assassin l'épouvante et l'arrête.
Enfin il est entré, sans savoir dans son cœur
S'il en devait sortir coupable ou spectateur [1].

HERMIONE.

Non, non, il les verra triompher sans obstacle ;
Il se gardera bien de troubler ce spectacle :
Je sais de quels remords son courage est atteint ;
Le lâche craint la mort, et c'est tout ce qu'il craint.
Quoi ! sans qu'elle employât une seule prière,
Ma mère en sa faveur arma la Grèce entière [2] ;
Ses yeux pour leur querelle, en dix ans de combats,
Virent périr vingt rois qu'ils ne connaissaient pas :
Et moi, je ne prétends que la mort d'un parjure,
Et je charge un amant du soin de mon injure ;
Il peut me conquérir à ce prix sans danger ;
Je me livre moi-même, et ne puis me venger !
Allons. C'est à moi seule à me rendre justice [3].
Que de cris de douleur le temple retentisse :
De leur hymen fatal troublons l'événement ;
Et qu'ils ne soient unis, s'il se peut, qu'un moment.

1 Il y a ici antithèse de mots sans opposition réelle d'idées.
2 Ce mouvement est emprunté à Virgile :

« Pallasne exurere classem....
Ast ego.... » (*Æn.*, l. I, v. 44 et seq.)

3 Dans le sens du vers il faudrait *faire*, et non *rendre* justice.

Je ne choisirai point dans ce désordre extrême :
Tout me sera Pyrrhus, fût-ce Oreste lui-même [1].
Je mourrai. Mais au moins ma mort me vengera,
Je ne mourrai pas seule, et quelqu'un me suivra.

SCÈNE I

ORESTE, HERMIONE, CLÉONE.

ORESTE.

Madame, c'en est fait, et vous êtes servie :
Pyrrhus rend à l'autel son infidèle vie.

HERMIONE.

Il est mort!

ORESTE.

Il expire ; et nos Grecs irrités
Ont lavé dans son sang ses infidélités.
Je vous l'avais promis ; et, quoique mon courage
Se fît de ce complot une funeste image,
J'ai couru vers le temple, où nos Grecs dispersés
Se sont jusqu'à l'autel dans la foule glissés.
Pyrrhus m'a reconnu, mais sans changer de face [2] ;
Il semblait que ma vue excitât son audace ;
Que tous les Grecs, bravés en leur ambassadeur,
Dussent de son hymen relever la splendeur.
Enfin, avec transport prenant son diadème,
Sur le front d'Andromaque il l'a posé lui-même :
« Je vous donne, a-t-il dit, ma couronne et ma foi ;
« Andromaque, régnez sur l'Épire et sur moi.
« Je voue à votre fils une amitié de père ;
« J'en atteste les dieux, je le jure à sa mère :
« Pour tous mes ennemis je déclare les siens,
« Et je le reconnais pour le roi des Troyens. »
A ces mots, qui du peuple attiraient le suffrage,
Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage ;
L'infidèle s'est vu partout envelopper,
Et je n'ai pu trouver de place pour frapper :
Chacun se disputait la gloire de l'abattre.
Je l'ai vu dans leurs mains quelque temps se débattre,
Tout sanglant à leurs coups vouloir se dérober ;
Mais enfin à l'autel il est allé tomber [3].
Du peuple épouvanté j'ai traversé la presse
Pour venir de ces lieux enlever ma princesse,

1 Si la situation n'était pas si tragique, le sentiment si passionné, cet hémistiche serait plaisant. Oreste, qui n'en peut mais, immolé pour Pyrrhus, est une idée de femme en démence.
2 *Visage* n'aurait pas rimé à *audace*.
3 Ce vers est un des plus beaux exemples de l'art de peindre par la parole : on voit la chute du corps, et on l'entend.

Et regagner le port, où bientôt nos amis
Viendront couverts du sang que je vous ai promis.

HERMIONE.

Qu'ont-ils fait!

ORESTE.

Pardonnez à leur impatience :
Ils ont, je le vois bien, trahi votre vengeance ;
Vous vouliez que ma main portât les premiers coups ;
Qu'il sentît en mourant qu'il expirait pour vous.
Mais c'est moi dont l'ardeur leur a servi d'exemple :
Je les ai pour vous seule entraînés dans le temple,
Madame ; et vous pouvez justement vous flatter
D'une mort que leurs bras n'ont fait qu'exécuter.
Vous seule avez poussé les coups....

HERMIONE.

Tais-toi, perfide,
Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide.
Va faire chez tes Grecs admirer ta fureur,
Va : je la désavoue, et tu me fais horreur.
Barbare, qu'as-tu fait? avec quelle furie
As-tu tranché le cours d'une si belle vie?
Avez-vous pu, cruels, l'immoler aujourd'hui
Sans que tout votre sang se soulevât pour lui?
Mais parle : de son sort qui t'a rendu l'arbitre?
Pourquoi l'assassiner? qu'a-t-il fait? à quel titre?
Qui te l'a dit¹?

ORESTE.

Oh dieux! quoi! ne m'avez-vous pas
Vous-même, ici, tantôt, ordonné son trépas?

HERMIONE.

Ah! fallait-il en croire une amante insensée?
Ne devais-tu pas lire au fond de ma pensée?
Et ne voyais-tu pas, dans mes emportements
Que mon cœur démentait ma bouche à tous moments?
Quand je l'aurais voulu, fallait-il y souscrire?
N'as-tu pas dû cent fois te le faire redire?
Toi-même avant le coup me venir consulter?
Y revenir encore, ou plutôt m'éviter?
Que ne me laissais-tu le soin de ma vengeance?

1 « Voilà ce fameux *qui te l'a dit?* car on peut s'exprimer ici comme Voltaire sur le *qu'il mourût*. Plus j'y réfléchis, plus le mot *qui te l'a dit* me semble admirable. C'est, à mon gré, le plus hardi, le plus profond, le plus étonnant que la passion ait jamais inspiré. Prenez garde qu'un autre que Racine, en concevant la même révolution dans le cœur d'Hermione, n'eût pas osé la faire si subite et si entière. Racine a compris qu'elle était faite dans le cœur d'Hermione à ce seul mot : *Il est mort!* Pendant tout le reste du récit, son âme est bouleversée par le désespoir, et ne peut laisser échapper que ces mots : *Qu'ont-ils fait?* Mais quand elle s'entend attribuer ce meurtre, c'est alors qu'elle est hors d'elle-même, et qu'elle devient pour Oreste la véritable Euménide qui tourmente le coupable, et le punit des crimes qu'elle lui a fait commettre. » (*La Harpe.*)

Qui t'amène en des lieux où l'on fuit ta présence?
Voilà de ton amour le détestable fruit :
Tu m'apportais, cruel, le malheur qui te suit.
C'est toi dont l'ambassade, à tous les deux fatale,
L'a fait pour son malheur pencher vers ma rivale.
Nous le verrions encor nous partager ses soins :
Il m'aimerait peut-être ; il le feindrait du moins.
Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Épire ;
Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire,
A toute ma famille ; et c'est assez pour moi,
Traître, qu'elle ait produit un monstre tel que toi[1].

SCÈNE IV.

ORESTE.

Que vois-je? est-ce Hermione? Et que viens-je d'entendre?
Pour qui coule le sang que je viens de répandre?
Je suis, si je l'en crois, un traître, un assassin.
Est-ce Pyrrhus qui meurt? et suis-je Oreste enfin?
Quoi! j'étouffe en mon cœur la raison qui m'éclaire ;
J'assassine à regret un roi que je révère ;
Je viole en un jour les droits des souverains,
Ceux des ambassadeurs, et tous ceux des humains,
Ceux même des autels où ma fureur l'assiége ;
Je deviens parricide, assassin, sacrilége ;
Pour qui? pour une ingrate à qui je le promets,
Qui même, s'il ne meurt, ne me verra jamais,
Dont j'épouse la rage[2] : et quand je l'ai servie,
Elle me redemande et son sang et sa vie !
Elle l'aime! et je suis un monstre furieux !
Je la vois pour jamais s'éloigner de mes yeux !
Et l'ingrate en fuyant me laisse pour salaire
Tous les noms odieux que j'ai pris pour lui plaire !

1 On lit, dans beaucoup d'éditions, *un monstre comme toi*, hémistiche d'une harmonie moins soutenue. — A la suite de cette imprécation, on lisait primitivement les vers suivants, adressés à Andromaque, qui assistait à cette scène :

Allons, madame, allons. C'est moi qui vous délivre
Pyrrhus ainsi l'ordonne, et vous pouvez me suivre.
De nos derniers devoirs allons nous dégager.
Montrons qui de nous deux saura mieux le venger.

2 Expression énergique qui s'est affaiblie par l'usage, et que P. Pithou avait préparée pour Racine, lorsqu'il fait dire par d'Aubray, dans la *Ménippée* : « Ne pensez pas trouver à l'advenir tant de gens comme vous avez fait, qui vueillent se perdre de gayeté de cœur, et *espouser un desespoir* pour le reste de leur vie et pour leur posterité. » (*Sat. Mén.*, t. I, p. 169, Ratisb., 1711.)

SCÈNE V.

ORESTE, PYLADE, SOLDATS D'ORESTE.

PYLADE.

Il faut partir, seigneur. Sortons de ce palais,
Ou bien résolvons-nous de n'en sortir jamais.
Nos Grecs pour un moment en défendent la porte;
Tout le peuple assemblé nous poursuit à main forte [1].
Aux ordres d'Andromaque ici tout est soumis;
Ils la traitent en reine, et nous comme ennemis.
Andromaque elle-même, à Pyrrhus si rebelle,
Lui rend tous les devoirs d'une veuve fidèle,
Commande qu'on le venge; et peut-être sur nous
Veut venger Troie encore et son premier époux.
Allons, n'attendons pas que l'on nous environne;
Nos Grecs nous rejoindront; et tandis qu'Hermione
Tient encore le peuple autour d'elle arrêté,
Voilà notre chemin: sortons en sûreté.

ORESTE.

Non, non, c'est Hermione, amis, que je veux suivre,
A son dernier arrêt je ne puis plus survivre;
Partez: j'ai fait le crime, et je vais l'expier.

PYLADE.

Hermione, seigneur? il la faut oublier.
Quoi, toujours l'instrument et l'objet de sa rage,
Cherchez-vous chez les morts quelque nouvel outrage?
Et parce qu'elle meurt faut-il que vous mouriez?

ORESTE.

Elle meurt! dieux! qu'entends-je!

PYLADE.

Hé quoi! vous l'ignoriez?
En rentrant dans ces lieux nous l'avons rencontrée
Qui courait vers le temple, inquiète, égarée.
Elle a trouvé Pyrrhus porté par des soldats
Que son sang excitait à venger son trépas.
Sans doute à cet objet sa rage s'est émue.
Mais du haut de la porte enfin nous l'avons vue
Un poignard à la main sur Pyrrhus se courber,
Lever les yeux au ciel, se frapper, et tomber.

ORESTE.

Grâce aux dieux, mon malheur passe mon espérance!
Oui, je te loue, ô ciel, de ta persévérance:
Appliqué sans relâche au soin de me punir,

1 A main armée. On dit *prêter main-forte*, mais *poursuivre à main forte* est du style poétique. Boileau a dit, dans le même sens, en parlant de l'ambition qui arrache violemment l'homme aux douceurs de la vie :

Dans le sein du repos vient le prendre à main forte. (Sat. VIII.)

Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir :
Ta haine a pris plaisir à former ma misère ;
J'étais né pour servir d'exemple [1] à ta colère,
Pour être du malheur un modèle accompli :
Hé bien ! je meurs content, et mon sort est rempli [2].
Où sont ces deux amants ? Pour couronner ma joie,
Dans leur sang, dans le mien, il faut que je me noie ;
L'un et l'autre en mourant je les veux regarder :
Réunissons trois cœurs qui n'ont pu s'accorder.
Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne ?
De quel côté sortir ? D'où vient que je frissonne ?
Quelle horreur me saisit ? Grâce au ciel, j'entrevoi...
Dieux ! quels ruisseaux de sang coulent autour de moi !

PYLADE.

Ah ! seigneur !

ORESTE.

Quoi ! Pyrrhus, je te rencontre encore
Trouverai-je partout un rival que j'abhorre ?
Percé de tant de coups, comment t'es-tu sauvé ?
Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réservé.
Mais que vois-je ? A mes yeux Hermione l'embrasse,
Elle vient l'arracher au coup qui le menace !
Dieux ! quels affreux regards elle jette sur moi !
Quels démons, quels serpents traîne-t-elle après soi ?
Hé bien ! filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes ?
Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes [3] ?

1 *Exemple* est pris ici dans le sens d'*exemplar*, et non d'*exemplum*. Il est expliqué dans le vers suivant par *modèle accompli ;* et cette acception donnée au mot *exemple* justifie l'emploi de la préposition *à* qu'on a critiquée à tort. *Former ma misère*, se rattache à la même pensée. Oreste devait servir de type de misère au ciel irrité, *à la colère* du ciel.

2 « C'est dans ces huit vers, les plus beaux du rôle d'Oreste, que l'ironie est sublime à force d'être amère ; et c'est cette ironie déjà établie par les mots *grâce aux dieux*, qui amène et justifie le mot d'*espérance*. Cette ironie ressemble au rire effrayant et convulsif qui saisit quelquefois un malheureux dans l'aliénation de la douleur... » (*La Harpe*).

3 Imité d'Euripide, *Oreste*, v. 255.

> Ὦ μῆτερ, ἱκετεύω σε, μὴ 'πισειέ μοι
> Τὰς αἱματωποὺς καὶ δρακοντώδεις κόρας·
> Αὗται γάρ, αὗται πλησίον θρώσκουσί μου.

Vers que Boileau traduit ainsi (*Traité du Subl.*, ch. XIII), en faisant quelques emprunts à Racine :

> Mère cruelle, arrête ; éloigne de mes yeux
> Ces filles de l'enfer, ces spectres odieux.
> Ils viennent, je les vois : mon supplice s'apprête.
> Quels horribles serpents leur sifflent sur la tête !

Boileau s'est encore souvenu des vers de son élève, lorsqu'il a dit dans le *Lutrin* (chant I, v. 42), en parlant de la Discorde :

> Fait siffler ses serpents, s'excite à la vengeance.

A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit?
Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit?
Venez, à vos fureurs Oreste s'abandonne.
Mais non, retirez-vous, laissez faire Hermione :
L'ingrate mieux que vous saura me déchirer;
Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.

PYLADE.

Il perd le sentiment. Amis, le temps nous presse;
Ménageons les moments que ce transport nous laisse.
Sauvons-le. Nos efforts deviendraient impuissants
S'il reprenait ici sa rage avec ses sens.

FIN

LES PLAIDEURS

COMÉDIE

1668

PRÉFACE.

Quand je lus les *Guêpes* d'Aristophane, je ne songeais guère que j'en dusse faire les *Plaideurs*. J'avoue qu'elles me divertirent beaucoup, et que j'y trouvai quantité de plaisanteries qui me tentèrent d'en faire part au public; mais c'était en les mettant dans la bouche des Italiens, à qui je les avais destinées comme une chose qui leur appartenait de plein droit. Le juge qui saute par les fenêtres, le chien criminel, et les larmes de sa famille, me semblaient autant d'incidents dignes de la gravité de Scaramouche. Le départ de cet acteur interrompit mon dessein, et fit naître l'envie à quelques-uns de mes amis de voir sur notre théâtre un échantillon d'Aristophane. Je ne me rendis pas à la première proposition qu'ils m'en firent: je leur dis que quelque esprit que je trouvasse dans cet auteur, mon inclination ne me porterait pas à le prendre pour modèle, si j'avais à faire une comédie; et que j'aimerais beaucoup mieux imiter la régularité de Ménandre et de Térence, que la liberté de Plaute et d'Aristophane. On me répondit que ce n'était pas une comédie qu'on me demandait, et qu'on voulait seulement voir si les bons mots d'Aristophane auraient quelque grâce dans notre langue. Ainsi, moitié en m'encourageant, moitié en mettant eux-mêmes la main à l'œuvre, mes amis me firent commencer une pièce qui ne tarda guère à être achevée.

Cependant la plupart du monde ne se soucie point de l'intention ni de la diligence des auteurs. On examina d'abord mon amusement comme on aurait fait une tragédie. Ceux même qui s'y étaient le plus divertis eurent peur de n'avoir pas ri dans les règles, et trou-

vèrent mauvais que je n'eusse pas songé plus sérieusement à les faire rire. Quelques autres s'imaginèrent qu'il était bienséant à eux de s'y ennuyer, et que les matières de palais ne pouvaient pas être un sujet de divertissement pour les gens de cour. La pièce fut bientôt après jouée à Versailles. On ne fit point de scrupule de s'y réjouir; et ceux qui avaient cru se déshonorer de rire à Paris furent peut-être obligés de rire à Versailles pour se faire honneur.

Ils auraient tort à la vérité s'ils me reprochaient d'avoir fatigué leurs oreilles de trop de chicane. C'est une langue qui m'est plus étrangère qu'à personne ; et je n'en ai employé que quelques mots barbares que je puis avoir appris dans le cours d'un procès que ni mes juges ni moi n'avons jamais bien entendu.

Si j'appréhende quelque chose, c'est que des personnes un peu sérieuses ne traitent de badineries le procès du chien et les extravagances du juge. Mais enfin je traduis Aristophane ; et l'on doit se souvenir qu'il avait affaire à des spectateurs assez difficiles : les Athéniens savaient apparemment ce que c'était que le sel attique ; et ils étaient bien sûrs, quand ils avaient ri d'une chose, qu'ils n'avaient pas ri d'une sottise.

Pour moi, je trouve qu'Aristophane a eu raison de pousser les choses au delà du vraisemblable. Les juges de l'Aréopage n'auraient pas peut-être trouvé bon qu'il eût marqué au naturel leur avidité de gagner, les bons tours de leurs secrétaires, et les forfanteries de leurs avocats. Il était à propos d'outrer un peu les personnages, pour les empêcher de se reconnaître ; le public ne laissait pas de discerner le vrai au travers du ridicule : et je m'assure qu'il vaut mieux avoir occupé l'impertinente éloquence de deux orateurs autour d'un chien accusé, que si l'on avait mis sur la sellette un véritable criminel, et qu'on eût intéressé les spectateurs à la vie d'un homme.

Quoi qu'il en soit, je puis dire que notre siècle n'a pas été de plus mauvaise humeur que le sien, et que si le but de ma comédie était de faire rire, jamais comédie n'a mieux attrapé son but. Ce n'est pas que

j'attende un grand honneur d'avoir assez longtemps réjoui le monde ; mais je me sais quelque gré de l'avoir fait sans qu'il m'en ait coûté une seule de ces sales équivoques et de ces malhonnêtes plaisanteries qui coûtent maintenant si peu à la plupart de nos écrivains, et qui font retomber le théâtre dans la turpitude d'où quelques auteurs plus modestes l'avaient tiré.

PERSONNAGES.

DANDIN, juge.
LÉANDRE, fils de Dandin.
CHICANEAU, bourgeois.
ISABELLE, fille de Chicaneau.
LA COMTESSE.
PETIT JEAN, portier.
L'INTIMÉ, secrétaire.
LE SOUFFLEUR.

La scène est dans une ville de Basse-Normandie

LES PLAIDEURS.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

PETIT JEAN, *traînant un gros sac de procès.*

Ma foi ! sur l'avenir bien fou qui se fiera.
Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera [1].
Un juge, l'an passé, me prit à son service ;
Il m'avait fait venir d'Amiens pour être suisse.
Tous ces Normands voulaient se divertir de nous :
On apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups.
Tout Picard que j'étais, j'étais un bon apôtre,
Et je faisais claquer mon fouet tout comme un autre.
Tous les plus gros monsieurs [2] me parlaient chapeau bas
Monsieur de Petit Jean, ah ! gros comme le bras.
Mais sans argent l'honneur n'est qu'une maladie [3].
Ma foi ! j'étais un franc portier de comédie :
On avait beau heurter et m'ôter son chapeau,
On n'entrait point chez nous sans graisser le marteau.
Point d'argent, point de suisse ; et ma porte était close.
Il est vrai qu'à monsieur j'en rendais quelque chose :
Nous comptions quelquefois. On me donnait le soin
De fournir la maison de chandelle et de foin :
Mais je n'y perdais rien. Enfin, vaille que vaille,
J'aurais sur le marché fort bien fourni la paille.
C'est dommage : il avait le cœur trop au métier ;

1 Ce proverbe date de loin. On trouve, dans un fabliau du XIII[e] siècle, le vers suivant :

Tel rit au main (*matin*) qui le soir pleure.

Estula, v. 140. Barbasan, t. III, p. 397.

2 Prononcez *mósieu.*

3 Boileau a dit :

La vertu sans argent n'est qu'un meuble inutile ;

et Horace, avant lui :

« Virtus post nummos. »

Tous les jours le premier aux plaids, et le dernier[1] ;
Et bien souvent tout seul, si l'on l'eût voulu croire :
Il s'y serait couché sans manger et sans boire.
Je lui disais parfois : Monsieur Perrin Dandin,
Tout franc, vous vous levez tous les jours trop matin.
Qui veut voyager loin ménage sa monture ;
Buvez, mangez, dormez, et faisons feu qui dure.
Il n'en a tenu compte. Il a si bien veillé
Et si bien fait, qu'on dit que son timbre est brouillé[2].
Il nous veut tous juger les uns après les autres.
Il marmotte toujours certaines patenôtres
Où[3] je ne comprends rien. Il veut, bon gré, mal gré,
Ne se coucher qu'en robe et qu'en bonnet quarré.
Il fit couper la tête à son coq[4], de colère,
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire ;
Il disait qu'un plaideur dont l'affaire allait mal
Avait graissé la patte à ce pauvre animal.
Depuis ce bel arrêt, le pauvre homme a beau faire,
Son fils ne souffre plus qu'on lui parle d'affaire.
Il nous le fait garder jour et nuit, et de près :
Autrement, serviteur, et mon homme est aux plaids.
Pour s'échapper de nous, Dieu sait s'il est alègre !
Pour moi, je ne dors plus : aussi je deviens maigre,
C'est pitié. Je m'étends, et ne fais que bâiller.
Mais, veille qui voudra, voici mon oreiller.
Ma foi ! pour cette nuit il faut que je m'en donne.
Pour dormir[5] dans la rue on n'offense personne.
Dormons.

(Il se couche par terre.)

1 Imité d'Aristophane : « Il se désespère s'il n'occupe pas le premier banc des juges. » (*Guêpes*, trad. de M. Artaud.)

2 Expression impropre : le timbre se fêle, et ne se brouille pas.

3 *Où* pour *auxquelles* : l'emploi de l'adverbe en ce sens est fort élégant et très-commun au XVIIe siècle. C'est un reste de l'ancien langage. Marot écrivait au XVIe siècle :

> Ne vois-tu pas que celle
> Où (*à qui*) tu écris ses nouvelles te cèle ? (*Élég.*, XXII.)

Et Voltaire, au XVIIIe, disait encore :

> Pardonne à cet hymen où (*auquel*) j'ai pu consentir.
> *Alz.*, act. III, sc. I.

Voy., sur les divers usages de *où*, le *Lexique comparé de la langue de Molière* (p. 267 et suiv.), par M. F. Génin.

4 *Il fit couper la tête à son coq*, etc. Imité d'Aristophane, qui fait dire à Xanthias, esclave de Philocléon : « Son coq ayant chanté le soir, il dit que les accusés avaient sans doute gagné ce pauvre animal pour l'éveiller plus tard qu'à l'ordinaire. » (*Les Guêpes*, trad. de M. Artaud, p. 162.) L'habile traducteur rapproche de ce passage les vers suivants, de Plaute :

> Obtrunco gallum, furem manifestarium.
> Credo edepol illi mercedem gallo pollicitos coquos,
> Si id palam fecisset. (*Aulul.*, III, II, 18)

5 Parce qu'on dort.

SCÈNE II.

L'INTIMÉ, PETIT JEAN.

L'INTIMÉ.

Hé, Petit Jean! Petit Jean!

PETIT JEAN.

L'Intimé!

(*A part.*)

Il a déjà bien peur de me voir enrhumé.

L'INTIMÉ.

Que diable! si matin que fais-tu dans la rue?

PETIT JEAN.

Est-ce qu'il faut toujours faire le pied de grue [1],
Garder toujours un homme, et l'entendre crier?
Quelle gueule [2]! Pour moi je crois qu'il est sorcier.

L'INTIMÉ.

Bon!

PETIT JEAN.

Je lui disais donc, en me grattant la tête,
Que je voulais dormir. « Présente ta requête
« Comme tu veux dormir, » m'a-t-il dit gravement.
Je dors en te contant la chose seulement.
Bon soir.

L'INTIMÉ.

Comment, bon soir? Que le diable m'emporte
Si... Mais j'entends du bruit au-dessus de la porte.

SCÈNE III.

DANDIN, L'INTIMÉ, PETIT JEAN.

DANDIN [3], *à la fenêtre.*

Petit Jean! l'Intimé!

L'INTIMÉ, *à Petit Jean.*

Paix.

DANDIN.

Je suis seul ici.
Voilà mes guichetiers en défaut, dieu merci.

1 Être debout : la grue ne se couche pas, même pour dormir.

2 Nos pères supportaient ce mot, que Molière a mis dans la bouche de madame Pernelle, parlant à Dorine :

Vous êtes, ma'mie, une fille suivante,
Un peu trop forte en gueule, et fort impertinente.
(*Tartufe*, acte I, sc. I.)

3 Le nom de Dandin est un emprunt fait à Rabelais (*Pant.*, l. III, ch. XXIX)

Si je leur donne temps, ils pourront comparaître [1];
Çà, pour nous élargir, sautons par la fenêtre.
Hors de cour.

L'INTIMÉ.

Comme il saute!

PETIT JEAN.

O monsieur, je vous tien.

DANDIN.

Au voleur! au voleur!

PETIT JEAN.

Oh! nous vous tenons bien.

L'INTIMÉ.

Vous avez beau crier.

DANDIN.

Main forte! l'on me tue!

SCÈNE IV.

LÉANDRE, DANDIN, L'INTIMÉ, PETIT JEAN

LÉANDRE.

Vite un flambeau, j'entends mon père dans la rue.
Mon père, si matin qui vous fait déloger?
Où courez-vous la nuit?

DANDIN.

Je veux aller juger.

LÉANDRE.

Et qui juger? tout dort.

PETIT JEAN.

Ma foi! je ne dors guères.

LÉANDRE.

Que de sacs [2]! il en a jusques aux jarretières.

DANDIN.

Je ne veux de trois mois rentrer dans la maison.
De sacs et de procès j'ai fait provision.

LÉANDRE.

Et qui vous nourrira?

DANDIN.

Le buvetier, je pense.

LÉANDRE.

Mais où dormirez-vous, mon père?

DANDIN.

A l'audience [3].

1 *Comparaître* n'est pas le mot propre, mais Dandin ne sait que la langue de la chicane: sans la rime, il aurait dit, par la force de l'habitude, *comparoir.*
2 L'usage était alors de mettre dans des sacs les pièces de procédure : autant de procès, autant de sacs.
3 C'est, en effet, un dortoir pour bien des juges.

LÉANDRE.

Non, mon père, il vaut mieux que vous ne sortiez pas.
Dormez chez vous ; chez vous faites tous vos repas.
Souffrez que la raison enfin vous persuade :
Et pour votre santé....

DANDIN.

Je veux être malade.

LÉANDRE.

Vous ne l'êtes que trop. Donnez-vous du repos ;
Vous n'avez tantôt[1] plus que la peau sur les os.

DANDIN.

Du repos ? Ah ! sur toi tu veux régler ton père ?
Crois-tu qu'un juge n'ait qu'à faire bonne chère,
Qu'à battre le pavé comme un tas de galants,
Courir le bal la nuit, et le jour les brelans ?
L'argent ne nous vient pas si vite que l'on pense.
Chacun de tes rubans me coûte une sentence.
Ma robe vous fait honte. Un fils de juge ! Ah ! fi !
Tu fais le gentilhomme : hé ! Dandin, mon ami,
Regarde dans ma chambre et dans ma garde-robe
Les portraits des Dandins : tous ont porté la robe,
Et c'est le bon parti. Compare prix pour prix
Les étrennes d'un juge à celles d'un marquis :
Attends que nous soyons à la fin de décembre.
Qu'est-ce qu'un gentilhomme ? Un pilier d'antichambre.
Combien en as-tu vu, je dis des plus huppés,
A souffler dans leurs doigts dans ma cour occupés[2],
Le manteau sur le nez, ou la main dans la poche ;
Enfin, pour se chauffer, venir tourner ma broche.
Voilà comme on les traite. Hé ! mon pauvre garçon,
De ta défunte mère est-ce là la leçon ?
La pauvre Babonnette ! Hélas ! lorsque j'y pense,
Elle ne manquait pas une seule audience.
Jamais, au grand jamais, elle ne me quitta,
Et Dieu sait bien souvent ce qu'elle en rapporta :
Elle eût du buvetier emporté les serviettes,
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes[3].
Et voilà comme on fait les bonnes maisons. Va,
Tu ne seras qu'un sot.

LÉANDRE.

Vous vous morfondez-là,
Mon père. Petit Jean, ramenez votre maître,
Couchez-le dans son lit ; fermez porte, fenêtre ;
Qu'on barricade tout, afin qu'il ait plus chaud.

1 Tantôt, bientôt. *Tantôt* s'emploie encore dans le langage familier : *venez tantôt me voir* ; mais il indique un temps plus rapproché que *bientôt*.

2 Tout ce passage est imité d'Aristophane.

3 Allusion à madame Tardieu, femme du lieutenant criminel. Boileau, dans sa dixième satire, a stigmatisé l'avarice de ce couple ridiculement célèbre.

PETIT JEAN.
Faites donc mettre au moins des gardes-fous là-haut.

DANDIN.
Quoi ! l'on me mènera coucher sans autre forme ?
Obtenez un arrêt comme il faut que je dorme.

LÉANDRE.
Hé ! par provision[1], mon père, couchez-vous.

DANDIN.
J'irai ; mais je m'en vais vous faire enrager tous :
Je ne dormirai point.

LÉANDRE.
Hé bien, à la bonne heure,
Qu'on ne le quitte pas. Toi, l'Intimé, demeure.

SCÈNE V.

LÉANDRE, L'INTIMÉ.

LÉANDRE.
Je veux t'entretenir un moment sans témoin.

L'INTIMÉ.
Quoi ! vous faut-il garder ?

LÉANDRE.
J'en aurais bon besoin.
J'ai ma folie, hélas ! aussi bien que mon père.

L'INTIMÉ.
Oh ! vous voulez juger ?

LÉANDRE, *montrant le logis d'Isabelle.*
Laissons là le mystère.
Tu connais ce logis.

L'INTIMÉ.
Je vous entends enfin :
Diantre ! l'amour vous tient au cœur de bon matin.
Vous me voulez parler sans doute d'Isabelle.
Je vous l'ai dit cent fois, elle est sage, elle est belle ;
Mais vous devez songer que monsieur Chicaneau
De son bien en procès consume le plus beau.
Qui ne plaide-t-il point ? Je crois qu'à l'audience
Il fera, s'il ne meurt, venir toute la France.
Tout auprès de son juge il s'est venu loger :
L'un veut plaider toujours, l'autre toujours juger.
Et c'est un grand hasard s'il conclut votre affaire
Sans plaider le curé, le gendre, et le notaire.

LÉANDRE.
Je le sais comme toi. Mais, malgré tout cela,
Je meurs pour Isabelle.

1 *Provision*, terme de chicane, arrêt provisoire.

L'INTIMÉ.

Hé bien, épousez-la.
Vous n'avez qu'à parler, c'est une affaire prête [1].

LÉANDRE.

Hé! cela ne va pas si vite que ta tête.
Son père est un sauvage à qui je ferais peur.
A moins que d'être huissier, sergent ou procureur,
On ne voit point sa fille; et la pauvre Isabelle,
Invisible et dolente, est en prison chez elle.
Elle voit dissiper [2] sa jeunesse en regrets,
Mon amour en fumée, et son bien en procès.
Il la ruinera si l'on le laisse faire.
Ne connaîtrais-tu pas quelque honnête faussaire
Qui servît ses amis, en le payant [3], s'entend,
Quelque sergent zélé?

L'INTIMÉ.

Bon! l'on en trouve tant!

LÉANDRE.

Mais encore?

L'INTIMÉ.

Ah! monsieur! si feu mon pauvre père
Était encor vivant, c'était bien votre affaire.
Il gagnait en un jour plus qu'un autre en six mois:
Ses rides sur son front gravaient tous ses exploits [4].
Il vous eût arrêté le carrosse d'un prince;
Il vous l'eût pris lui-même; et si dans la province
Il se donnait en tout vingt coups de nerfs de bœuf,
Mon père pour sa part en emboursait dix-neuf [5].
Mais de quoi s'agit-il? suis-je pas fils de maître?
Je vous servirai.

LÉANDRE.

Toi?

L'INTIMÉ.

Mieux qu'un sergent peut-être.

LÉANDRE.

Tu porterais au père un faux exploit?

L'INTIMÉ.

Hon, hon.

LÉANDRE.

Tu rendrais à la fille un billet?

1 C'est pour cela qu'on ne s'intéresse pas à cette intrigue, et que la pièce est plutôt un tableau satirique qu'une comédie.

2 Voir la note sur *Andromaque*. (Act. V, p. 56.)

3 *En le payant*. C'est le mot du médecin Rondibilis dans Rabelais. « Je suis à vostre commandement. — En payant, dist Panurge. — Cela s'entend, respondit Rondibilis. » (Liv. III, ch. XXXIII.)

4 Parodie d'un vers du *Cid*. Corneille prit mal ce badinage.

5 Nouvel emprunt à Rabelais. La Fontaine, qui trouvait tant d'esprit au curé de Meudon, l'aura fait lire à Racine. Voici le passage de Rabelais: « Si en tout le territoire n'estoient que trente coups de bastons à guaigner, il en emboursoit tousjours vingt-huict et demy. » (Liv. Ier, ch. XVI.)

L'INTIMÉ.

Pourquoi non?
Je suis des deux métiers.

LÉANDRE.

Viens, je l'entends qui crie :
Allons à ce dessein rêver ailleurs.

SCÈNE VI.

CHICANEAU, PETIT JEAN.

CHICANEAU, *allant et revenant.*

La Brie[1]!
Qu'on garde la maison, je reviendrai bientôt.
Qu'on ne laisse monter aucune âme là-haut.
Fais porter cette lettre à la poste du Maine.
Prends-moi dans mon clapier trois lapins de garenne,
Et chez mon procureur portes-les ce matin.
Si son clerc vient céans, fais-lui goûter mon vin.
Ah! donne-lui ce sac qui pend à ma fenêtre.
Est-ce tout? Il viendra me demander peut-être
Un grand homme sec, là, qui me sert de témoin,
Et qui jure pour moi lorsque j'en ai besoin[2]:
Qu'il m'attende. Je crains que mon juge ne sorte :
Quatre heures vont sonner. Mais frappons à sa porte.

PETIT JEAN, *entr'ouvrant la porte.*

Qui va là?

CHICANEAU.

Peut-on voir monsieur?

PETIT JEAN, *fermant la porte.*

Non.

CHICANEAU, *frappant à la porte.*

Pourrait-on
Dire un mot à monsieur son secrétaire?

PETIT JEAN, *fermant la porte.*

Non.

1 Cette entrée de Chicaneau rappelle celle de Tartufe :

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline....
Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

2 Ce témoin est de la famille de ceux que décrit Rabelais, dans le passage suivant : « Derrière une pièce de velours figuré à fueille de menthe, près d'Ouï-Dire, je veids nombre grand de Percherons et de Manceaux, bons estudians, jeunes assez : et, demandant en quelle faculté ils applicquoient leur estude : entendîmes que là, de jeunesse, ils apprenoient à estre tesmoings, et en cestuy art profictoient si bien que, partans du lieu et retournez en leur province, vivoient honnestement du mestier de tesmoignerie, rendans seur tesmoignage de toutes choses à ceulx qui plus donneroient par journée, et tout par ouï-dire. » (Liv. V, ch. XXXI.)

CHICANEAU, *frappant à la porte.*
Et monsieur son portier?
PETIT JEAN.
C'est moi-même.
CHICANEAU.
De grâce,
Buvez à ma santé, monsieur.
PETIT JEAN, *prenant l'argent.*
Grand bien vous fasse!
(*Fermant la porte.*)
Mais revenez demain.
CHICANEAU.
Hé! rendez donc l'argent.
Le monde est devenu, sans mentir, bien méchant.
J'ai vu que les procès ne donnaient point de peine;
Six écus en gagnaient une demi-douzaine.
Mais aujourd'hui, je crois que tout mon bien entier
Ne me suffirait pas pour gagner un portier.
Mais j'aperçois venir madame la comtesse
De Pimbesche. Elle vient pour affaire qui presse.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, CHICANEAU.

CHICANEAU.
Madame, on n entre plus.
LA COMTESSE.
Hé bien! l'ai-je pas dit [1]?
Sans mentir, mes valets me font perdre l'esprit.
Pour les faire lever c'est en vain que je gronde;
Il faut que tous les jours j'éveille tout mon monde.
CHICANEAU.
Il faut absolument qu'il se fasse celer.
LA COMTESSE.
Pour moi, depuis deux jours je ne lui puis parler.
CHICANEAU.
Ma partie est puissante, et j'ai lieu de tout craindre.
LA COMTESSE.
Après ce qu'on m'a fait, il ne faut plus se plaindre.
CHICANEAU.
Si [2] pourtant j'ai bon droit.
LA COMTESSE.
Ah monsieur! quel arrêt!

1 La négation est supprimée : ellipse élégante où les grammairiens veulent voir une faute.

2 *Si* n'est pas conditionnel, mais affirmatif; il a la même valeur que *pourtant*, dont il redouble ici la force. Ce mot, énergique et vif dans le sens de *cependant*, ne doit pas tomber en désuétude.

CHICANEAU.

Je m'en rapporte à vous. Écoutez, s'il vous plait.

LA COMTESSE.

Il faut que vous sachiez, monsieur, la perfidie.....

CHICANEAU.

Ce n'est rien dans le fond.

LA COMTESSE.

Monsieur, que je vous die[1]....

CHICANEAU.

Voici le fait. Depuis quinze ou vingt ans en çà,
Au travers d'un mien pré certain ânon passa,
S'y vautra, non sans faire un notable dommage,
Dont je formai ma plainte au juge du village.
Je fais saisir l'ânon. Un expert est nommé :
A deux bottes de foin le dégât estimé.
Enfin, au bout d'un an, sentence par laquelle
Nous sommes renvoyés hors de cour. J'en appelle.
Pendant qu'à l'audience on poursuit un arrêt,
Remarquez bien ceci, madame, s'il vous plait,
Notre ami Drolichon[2], qui n'est pas une bête,
Obtient pour quelque argent un arrêt sur requête;
Et je gagne ma cause. A cela que fait-on ?
Mon chicaneur s'oppose à l'exécution.
Autre incident : tandis qu'au procès on travaille,
Ma partie en mon pré laisse aller sa volaille.
Ordonné qu'il sera fait rapport à la cour
Du foin que peut manger une poule en un jour :
Le tout joint au procès. Enfin, et toute chose
Demeurant en état, on appointe la cause
Le cinquième ou sixième avril cinquante-six.
J'écris sur nouveaux frais. Je produis, je fournis
De dits, de contredits, enquêtes, compulsoires,
Rapports d'experts, transports, trois interlocutoires,
Griefs et faits nouveaux, baux et procès-verbaux.
J'obtiens lettres royaux[3], et je m'inscris en faux.
Quatorze appointements, trente exploits, six instances,
Six vingts productions, vingt arrêts de défenses,
Arrêt enfin. Je perds ma cause avec dépens,
Estimés environ cinq à six mille francs.
Est-ce là faire droit ? est-ce là comme on juge ?
Après quinze ou vingt ans ! Il me reste un refuge;

1 *Die* pour *dise* est encore du langage familier : ce n'est pas une licence, mais un archaïsme.

2 En sa qualité de procureur, Drolichon était un ami commun pour Chicaneau et la comtesse.

3 *Lettres royaux*. Ce mot, qui paraît un solécisme, est un vestige du vieux français, où les adjectifs, dérivés de mots latins en *is*, n'avaient qu'une seule forme pour les deux genres. C'est ainsi qu'on dit encore *grand peine, grand mère*. C'est à tort qu'on met une apostrophe à la suite de ces adjectifs pour indiquer une syncope. — Cette longue énumération est imitée de Rabelais. (Liv. III, ch. XXXVII.)

La requête civile est ouverte pour moi,
Je ne suis pas rendu. Mais vous, comme je voi[1],
Vous plaidez?

LA COMTESSE.

Plût à Dieu!

CHICANEAU.

J'y brûlerai mes livres[2].

LA COMTESSE.

Je...

CHICANEAU.

Deux bottes de foin cinq à six mille livres!

LA COMTESSE.

Monsieur, tous mes procès allaient être finis:
Il ne m'en restait plus que quatre ou cinq petits,
L'un contre mon mari, l'autre contre mon père,
Et contre mes enfants: ah monsieur! la misère!
Je ne sais quel biais[3] ils ont imaginé,
Ni tout ce qu'ils ont fait; mais on leur a donné
Un arrêt par lequel, moi vêtue et nourrie,
On me défend, monsieur, de plaider de ma vie.

CHICANEAU.

De plaider!

LA COMTESSE.

De plaider.

CHICANEAU.

Certes, le trait est noir.
J'en suis surpris.

LA COMTESSE.

Monsieur, j'en suis au désespoir.

CHICANEAU.

Comment! lier les mains aux gens de votre sorte!
Mais, cette pension, madame, est-elle forte?

LA COMTESSE.

Je n'en vivrais, monsieur, que trop honnêtement.
Mais vivre sans plaider, est-ce contentement?

CHICANEAU.

Des chicaneurs viendront nous manger jusqu'à l'âme,
Et nous ne dirons mot! Mais, s'il vous plaît, madame,
Depuis quand plaidez-vous?

LA COMTESSE.

Il ne m'en souvient pas.
Depuis trente ans au plus.

CHICANEAU.

Ce n'est pas trop.

1 *Voi*. Primitivement on ne mettait pas l'*s* à la première personne du présent et de l'imparfait. On écrivait *di*, *voi*, *fai*, etc. On a donc tort de dire : Les poëtes retranchent l'*s*; ils continuaient de ne pas la mettre.

2 Chicaneau ne répond pas à la comtesse, quoiqu'il l'ait interrogée par politesse; mais il suit son idée, qui l'emporte.

3 *Biais* devrait ne compter que pour une syllabe.

LA COMTESSE.

Hélas!

CHICANEAU.

Et quel âge avez-vous? Vous avez bon visage.

LA COMTESSE.

Hé! quelque[1] soixante ans.

CHICANEAU.

Comment! c'est le bel âge

Pour plaider.

LA COMTESSE.

Laissez faire, ils ne sont pas au bout.

J'y vendrai ma chemise; et je veux rien[2] ou tout.

CHICANEAU.

Madame, écoutez-moi. Voici ce qu'il faut faire.

LA COMTESSE.

Oui, monsieur, je vous crois comme mon propre père.

CHICANEAU.

J'irais trouver mon juge.

LA COMTESSE.

Oh! oui, monsieur, j'irai.

CHICANEAU.

Me jeter à ses pieds.

LA COMTESSE.

Oui, je m'y jetterai

Je l'ai bien résolu.

CHICANEAU.

Mais daignez donc m'entendre.

LA COMTESSE.

Oui, vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.

CHICANEAU.

Avez-vous dit, madame?

LA COMTESSE.

Oui.

CHICANEAU.

J'irais sans façon

Trouver mon juge.

LA COMTESSE.

Hélas! que ce monsieur est bon!

CHICANEAU.

Si vous parlez toujours, il faut que je me taise.

LA COMTESSE.

Ah! que vous m'obligez! Je ne me sens pas d'aise.

1 *Quelque* est ici adverbe, avec le sens d'*environ*.

2 *Je veux rien*. Il y a ici une ellipse qu'on ne remarque pas, tant on a l'habitude de considérer *rien* comme une négation. *Je veux rien*, est pour *je ne veux rien*. *Rien*, dérivé de *res*, signifie *chose*, et dans notre ancienne langue on ne l'emploie pas autrement. *Je ne veux rien*, signifie donc *je ne veux pas une chose*. Il en est de même de tous nos prétendus mots négatifs : *personne* signifie une personne, *aucun* quelqu'un, *guère* beaucoup. Aussi, ces mots ne tiennent-ils leur sens négatif que de *ne*, qui les précède ou les suit, exprimé ou sous-entendu : *non*, *ne* est la seule véritable négation.

CHICANEAU.

J'irais trouver mon juge, et lui dirais...

LA COMTESSE.

Oui.

CHICANEAU.

Voi[1]!

Et lui dirais : Monsieur...

LA COMTESSE.

Oui, monsieur.

CHICANEAU.

Liez-moi.

LA COMTESSE.

Monsieur, je ne veux point être liée.

CHICANEAU.

A l'autre!

LA COMTESSE.

Je ne la serai[2] point.

CHICANEAU.

Quelle humeur est la vôtre!

LA COMTESSE.

Non.

CHICANEAU.

Vous ne savez pas, madame, où je viendrai.

LA COMTESSE.

Je plaiderai, monsieur, ou bien je ne pourrai.

CHICANEAU.

Mais...

LA COMTESSE.

Mais je ne veux point, monsieur, que l'on me lie.

CHICANEAU.

Enfin quand une femme en tête a sa folie...

LA COMTESSE.

Fou vous-même.

CHICANEAU.

Madame!

LA COMTESSE.

Et pourquoi me lier?

CHICANEAU.

Madame...

LA COMTESSE.

Voyez-vous! il se rend familier[3].

CHICANEAU.

Mais, madame...

1 *Voi* est ici une exclamation qui exprime l'impatience. Racine figure par ces trois lettres un son presque inarticulé qui se rapproche de l'interjection *ouais*.

2 La grammaire demande ici *le*; mais elle a grand peine à se faire obéir. Madame de Sévigné, qui connaissait la règle, disait plaisamment : « Je croirais avoir de la barbe si je parlais ainsi. »

3 Ce vers ne rime pas au précédent, dans lequel *lier* forme deux syllabes, tandis qu'ici il n'en a qu'une.

LA COMTESSE.

Un crasseux, qui n'a que sa chicane,
Veut donner des avis!

CHICANEAU.

Madame!

LA COMTESSE.

Avec son âne!

CHICANEAU.

Vous me poussez.

LA COMTESSE.

Bon homme, allez garder vos foins.

CHICANEAU.

Vous m'excédez.

LA COMTESSE.

Le sot!

CHICANEAU.

Que n'ai-je des témoins!

SCÈNE VIII.

PETIT JEAN, LA COMTESSE, CHICANEAU.

PETIT JEAN.

Voyez le beau sabbat qu'ils font à notre porte.
Messieurs, allez plus loin tempêter de la sorte.

CHICANEAU.

Monsieur, soyez témoin...

LA COMTESSE.

Que Monsieur est un sot.

CHICANEAU.

Monsieur, vous l'entendez, retenez bien ce mot.

PETIT JEAN, *à la comtesse.*

Ah! vous ne deviez pas lâcher cette parole.

LA COMTESSE.

Vraiment, c'est bien à lui de me traiter de folle!

PETIT JEAN, *à Chicaneau.*

Folle! Vous avez tort. Pourquoi l'injurier?

CHICANEAU.

On la conseille.

PETIT JEAN.

Oh!

LA COMTESSE.

Oui, de me faire lier.

PETIT JEAN.

Oh Monsieur!

CHICANEAU.

Jusqu'au bout que ne m'écoute-t-elle?

PETIT JEAN.

Oh Madame!

LA COMTESSE.

Qui? moi, souffrir qu'on me querelle?

CHICANEAU.

Une crieuse!

PETIT JEAN.

Hé! paix.

LA COMTESSE.

Un chicaneur!

PETIT JEAN.

Holà.

CHICANEAU.

Qui n'ose plus plaider!

LA COMTESSE.

Que t'importe cela?
Qu'est-ce qui t'en revient, faussaire abominable,
Brouillon, voleur?

CHICANEAU.

Et bon, et bon, de par le diable:
Un sergent! un sergent!

LA COMTESSE.

Un huissier! un huissier!

PETIT JEAN, *seul.*

Ma foi, juge et plaideurs, il faudrait tout lier.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

LÉANDRE, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ.

Monsieur, encore un coup, je ne puis pas tout faire :
Puisque je fais l'huissier, faites le commissaire.
En robe sur mes pas il ne faut que venir,
Vous aurez tout moyen de vous entretenir.
Changez en cheveux noirs votre perruque blonde.
Ces plaideurs songent-ils que vous soyez au monde ?
Hé ! lorsqu'à votre père ils vont faire leur cour,
A peine seulement savez-vous s'il est jour.
Mais n'admirez-vous pas cette bonne comtesse
Qu'avec tant de bonheur la fortune m'adresse ;
Qui, dès qu'elle me voit, donnant dans le panneau,
Me charge d'un exploit pour monsieur Chicaneau,
Et le fait assigner pour certaine parole,
Disant qu'il la voudrait faire passer pour folle,
Je dis folle à lier, et pour d'autres excès
Et blasphèmes, toujours l'ornement des procès ?
Mais vous ne dites rien de tout mon équipage ?
Ai-je bien d'un sergent le port et le visage ?

LÉANDRE.

Ah ! fort bien !

L'INTIMÉ.

Je ne sais, mais je me sens enfin
L'âme et le dos six fois plus durs que ce matin[1].
Quoi qu'il en soit, voici l'exploit et votre lettre ;
Isabelle l'aura, j'ose vous le promettre.
Mais, pour faire signer le contrat que voici,
Il faut que sur mes pas vous vous rendiez ici.
Vous feindrez d'informer sur toute cette affaire,
Et vous ferez l'amour en présence du père.

LÉANDRE.

Mais ne va pas donner l'exploit pour le billet.

L'INTIMÉ.

Le père aura l'exploit, la fille le poulet.
Rentrez.

(L'Intimé va frapper à la porte d'Isabelle.)

[1] Cette plaisanterie prépare au bâton de Chicaneau dans la scène IV.

SCÈNE II.

ISABELLE, L'INTIMÉ.

ISABELLE.

Qui frappe?

L'INTIMÉ.

Ami. (*A part.*) C'est la voix d'Isabelle.

ISABELLE.

Demandez-vous quelqu'un, monsieur?

L'INTIMÉ.

Mademoiselle,
C'est un petit exploit que j'ose vous prier
De m'accorder l'honneur de vous signifier.

ISABELLE.

Monsieur, excusez-moi, je n'y puis rien comprendre :
Mon père va venir qui pourra vous entendre.

L'INTIMÉ.

Il n'est donc pas ici, mademoiselle?

ISABELLE.

Non.

L'INTIMÉ.

L'exploit, mademoiselle, est mis sous votre nom.

ISABELLE.

Monsieur, vous me prenez pour une autre, sans doute :
Sans avoir de procès, je sais ce qu'il en coûte;
Et si l'on n'aimait pas à plaider plus que moi,
Vos pareils pourraient bien chercher un autre emploi.
Adieu.

L'INTIMÉ.

Mais permettez...

ISABELLE.

Je ne veux rien permettre.

L'INTIMÉ.

Ce n'est pas un exploit.

ISABELLE.

Chanson!

L'INTIMÉ.

C'est une lettre.

ISABELLE.

Encor moins.

L'INTIMÉ.

Mais lisez.

ISABELLE.

Vous ne m'y tenez pas.

L'INTIMÉ.

C'est de monsieur...

ISABELLE.

Adieu.

L'INTIMÉ.

Léandre.

ISABELLE.

Parlez bas.

C'est de monsieur... ?

L'INTIMÉ.

Que[1] diable ! on a bien de la peine
A se faire écouter : je suis tout hors d'haleine.

ISABELLE.

Ah ! l'Intimé ! Pardonne à mes sens étonnés :
Donne.

L'INTIMÉ.

Vous me deviez fermer la porte au nez.

ISABELLE.

Et qui t'aurait connu déguisé de la sorte ?
Mais donne.

L'INTIMÉ.

Aux gens de bien ouvre-t-on votre porte ?

ISABELLE.

Hé ! donne donc.

L'INTIMÉ.

La peste !...

ISABELLE.

Oh ! ne donnez donc pas :
Avec votre billet retournez sur vos pas.

L'INTIMÉ.

Tenez. Une autre fois ne soyez pas si prompte.

SCÈNE III.

CHICANEAU, ISABELLE, L'INTIMÉ.

CHICANEAU.

Oui, je suis donc un sot, un voleur, à son compte !
Un sergent s'est chargé de la remercier ;
Et je lui vais servir un plat de mon métier.
Je serais bien fâché que ce fût à refaire,
Ni qu'elle m'envoyât assigner la première.
Mais un homme ici parle à ma fille ! Comment
Elle lit un billet ! Ah ! c'est de quelque amant.
Approchons.

ISABELLE.

Tout de bon, ton maître est-il sincère ?

1 M. Génin veut que cette exclamation *que diable* soit pour quel diable! *Quel* se prononçant *queu* dans l'ancien langage. Cette hypothèse n'est pas nécessaire pour expliquer une locution qui se comprend facilement, en supposant une ellipse fort naturelle : *Que diable! dites-vous.*

Le croirai-je ?

L'INTIMÉ.

Il ne dort non plus que votre père.

(*Apercevant Chicaneau.*)

Il se tourmente : il vous... fera voir aujourd'hui
Que l'on ne gagne rien à plaider contre lui.

ISABELLE, *apercevant Chicaneau.*

(*A l'Intimé.*)

C'est mon père ! Vraiment, vous leur pouvez apprendre
Que si l'on nous poursuit nous saurons nous défendre.
(*Déchirant le billet.*)
Tenez, voilà le cas qu'on fait de votre exploit.

CHICANEAU.

Comment ! c'est un exploit que ma fille lisoit[1] !
Ah ! tu seras un jour l'honneur de ta famille :
Tu défendras ton bien. Viens, mon sang[2] ; viens, ma fille.
Va, je t'achèterai le Praticien françois.
Mais, diantre ! il ne faut pas déchirer les exploits.

ISABELLE, *à l'Intimé.*

Au moins, dites-leur bien que je ne les crains guère ;
Ils me feront plaisir : je les mets à pis faire.

CHICANEAU.

Eh ! ne te fâche point.

ISABELLE, *à l'Intimé.*

Adieu, monsieur.

SCÈNE IV.

CHICANEAU, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ, *se mettant en état d'écrire.*

Or, çà,
Verbalisons.

CHICANEAU.

Monsieur, de grâce, excusez-la :
Elle n'est pas instruite ; et puis, si bon vous semble,
En voici les morceaux que je vais mettre ensemble.

L'INTIMÉ.

Non.

CHICANEAU.

Je le lirai bien.

1 Prononcez *lisoit*, de manière à rimer avec *exploit*. L'ancienne prononciation est ici d'un effet comique ; comme, plus bas, le Praticien *françois*.

2 C'est encore une parodie du *Cid* (act. I, sc. VI) :

Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte

L'INTIMÉ.

Je ne suis pas méchant.
J'en ai sur moi copie.

CHICANEAU.

Ah ! le trait est touchant !
Mais je ne sais pourquoi, plus je vous envisage,
Et moins je me remets, monsieur, votre visage.
Je connais force huissiers.

L'INTIMÉ.

Informez-vous de moi.
Je m'acquitte assez bien de mon petit emploi.

CHICANEAU.

Soit. Pour qui venez-vous ?

L'INTIMÉ.

Pour une brave dame,
Monsieur, qui vous honore, et de toute son âme
Voudrait que vous vinssiez à ma sommation
Lui faire un petit mot de réparation.

CHICANEAU.

De réparation ? Je n'ai blessé personne.

L'INTIMÉ.

Je le crois ; vous avez, monsieur, l'âme trop bonne.

CHICANEAU.

Que demandez-vous donc ?

L'INTIMÉ.

Elle voudrait, monsieur,
Que devant des témoins vous lui fissiez l'honneur
De l'avouer pour sage, et point extravagante.

CHICANEAU.

Parbleu ! c'est ma comtesse.

L'INTIMÉ.

Elle est votre servante.

CHICANEAU.

Je suis son serviteur.

L'INTIMÉ.

Vous êtes obligeant,
Monsieur.

CHICANEAU.

Oui, vous pouvez l'assurer qu'un sergent
Lui doit porter pour moi tout ce qu'elle demande.
Hé quoi donc ! les battus, ma foi ! paieront l'amende !
Voyons ce qu'elle chante. Hon... « Sixième janvier,
Pour avoir faussement dit qu'il fallait lier,
Étant à ce porté par esprit de chicane,
Haute et puissante dame Yolande Cudasne,
Comtesse de Pimbesche, Orbesche, et cætera,
Il soit dit que sur l'heure il se transportera
Au logis de la dame ; et là, d'une voix claire,
Devant quatre témoins assistés d'un notaire, »

Zeste[1] ! « ledit Hiérôme avoûra hautement »
Qu'il la tient pour sensée et de bon jugement.
Le Bon. » C'est donc le nom de votre seigneurie ?

L'INTIMÉ.

Pour vous servir. (*A part.*) Il faut payer d'effronterie.

CHICANEAU.

Le Bon ! jamais exploit ne fut signé Le Bon[2].
Monsieur Le Bon....

L'INTIMÉ.

Monsieur.

CHICANEAU.

Vous êtes un fripon.

L'INTIMÉ.

Monsieur, pardonnez-moi, je suis fort honnête homme.

CHICANEAU.

Mais fripon le plus franc qui soit de Caen à Rome.

L'INTIMÉ.

Monsieur, je ne suis pas pour vous désavouer.
Vous aurez la bonté de me le bien payer.

CHICANEAU.

Moi, payer ? en soufflets.

L'INTIMÉ.

Vous êtes trop honnête.
Vous me le paierez bien.

CHICANEAU.

Oh ! tu me romps la tête.
Tiens, voilà ton paiement.

L'INTIMÉ.

Un soufflet ! Écrivons.
« Lequel Hiérôme, après plusieurs rebellions,
Aurait atteint, frappé, moi sergent, à la joue,
Et fait tomber, du coup, mon chapeau dans la boue. »

CHICANEAU, *lui donnant un coup de pied.*

Ajoute cela.

L'INTIMÉ.

Bon, c'est de l'argent comptant ;
J'en avais bien besoin. « Et, de ce non content,
Aurait avec le pied réitéré. » Courage !
« Outre plus, le susdit serait venu, de rage,
Pour lacérer ledit présent procès-verbal. »
Allons, mon cher monsieur, cela ne va pas mal :
Ne vous relâchez point.

1 Ce mot ne fait point partie de l'exploit ; c'est une exclamation ironique équivalente à *rien que cela !* et qui se rapporte aux *quatre témoins assistés d'un notaire*. Le zeste est une pellicule très-mince adhérente au fruit de l'orange.

2 Ce jeu de mots sur le nom de l'huissier rappelle une plaisanterie analogue dans le *Tartufe* :

Ce monsieur Loyal porte un air bien déloyal.

CHICANEAU.

Coquin !

L'INTIMÉ.

Ne vous déplaise,
Quelques coups de bâton, et je suis à mon aise.

CHICANEAU, *tenant un bâton.*

Oui-da. Je verrai bien s'il est sergent.

L'INTIMÉ, *en posture d'écrire.*

Tôt donc,
Frappez. J'ai quatre enfants à nourrir[1].

CHICANEAU.

Ah ! pardon[2] !
Monsieur, pour un sergent, je ne pouvais vous prendre;
Mais le plus habile homme enfin peut se méprendre.
Je saurai réparer ce soupçon outrageant.
Oui, vous êtes sergent, monsieur, et très-sergent.
Touchez là : vos pareils sont gens que je révère ;
Et j'ai toujours été nourri par feu mon père
Dans la crainte de Dieu, monsieur, et des sergents.

L'INTIMÉ.

Non, à si bon marché l'on ne bat point les gens.

CHICANEAU.

Monsieur, point de procès[3].

L'INTIMÉ.

Serviteur. Contumace[4],

1 Ces plaisanteries sont encore des emprunts faits à Rabelais « A Rome gens infinis guaignent leur vie à empoisonner, à battre et à tuer. Les chicquanous la guaignent à estre battus. De mode que si par longtemps ils demeuroient sans estre battus, ils mourroient de male faim, eulx, leurs femmes et enfans. » Voici le procédé qu'ils emploient. « Chicquanous le citera, l'adjournera, l'outragera, l'injuriera impudentement, suivant son accord et instruction : tant que le gentilhomme, s'il n'est paralyctique de sens, et plus stupide qu'une rane (*grenouille*) grine, sera contrainct lui donner bastonnades et coups d'espée sur la teste, ou la belle jarretade, ou mieux le jeter par les creneaux et fenestres de son chasteau. Cela fait, voilà Chicquanous riche pour quatre mois, comme si coups de bâton fussent ses naïves moissons. » (Liv. IV, ch. VII.) Ce dernier trait est du meilleur comique :

Le dos de ces huissiers vaut une métairie.

On s'est toujours moqué de ceux qui se font un revenu des affronts qu'ils subissent. Eschine, reprochant à Démosthène d'avoir reçu de l'argent en échange d'un soufflet que Midias lui avait donné, disait plaisamment que sa tête était un capital, *οὐ κεφαλή, ἀλλὰ κεφάλαιον*.

2 C'est un plaisant moyen de constater l'identité.

3 Chicaneau refuser un procès ! mais c'est contre un homme de justice.

4 Rébellion. Ainsi dans la scène suivante :

L'esprit de *contumace* est dans cette famille.

Le mot *contumace* adjectif se dit d'un accusé qui refuse de comparaître.

Bâton levé, soufflet, coup de pied. Ah!

CHICANEAU.

De grâce,

Rendez-les-moi plutôt.

L'INTIMÉ.

Suffit qu'ils soient reçus;

Je ne les voudrais pas donner pour mille écus.

SCÈNE V.

LÉANDRE, *en robe de commissaire;* CHICANEAU, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ.

Voici fort à propos monsieur le commissaire.
Monsieur, votre présence est ici nécessaire.
Tel que vous me voyez, monsieur ici présent
M'a d'un fort grand soufflet fait un petit présent.

LÉANDRE.

A vous, monsieur?

L'INTIMÉ.

A moi, parlant à ma personne [1].
Item, un coup de pied: plus, les noms qu'il me donne.

LÉANDRE.

Avez-vous des témoins?

L'INTIMÉ.

Monsieur, tâtez plutôt:
Le soufflet sur ma joue est encore tout chaud.

LÉANDRE.

Pris en flagrant délit, affaire criminelle.

CHICANEAU.

Foin de moi!

L'INTIMÉ.

Plus, sa fille, au moins soi-disant telle,
A mis un mien papier en morceaux, protestant
Qu'on lui ferait plaisir, et que d'un œil content
Elle nous défiait.

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Faites venir la fille.
L'esprit de contumace est dans cette famille [2].

CHICANEAU, *à part.*

Il faut absolument qu'on m'ait ensorcelé.
Si j'en connais pas un [3], je veux être étranglé.

LÉANDRE.

Comment! battre un huissier! Mais voici la rebelle.

1 Formule usitée dans les exploits d'huissier.
2 L'égarement d'esprit règne dans la famille.
(CORNEILLE, *la Suivante*, acte III, sc. V.)
3 *Pas un*, locution familière qui équivaut ici à *un seul*.

SCÈNE VI.

ISABELLE, LÉANDRE, CHICANEAU, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ, *à Isabelle.*

Vous le reconnaissez ?

LÉANDRE.

Hé bien, mademoiselle,
C'est donc vous qui tantôt braviez notre officier,
Et qui si hautement osez nous défier ?
Votre nom ?

ISABELLE.

Isabelle.

LÉANDRE.

Écrivez. Et votre âge ?

ISABELLE.

Dix-huit ans.

CHICANEAU.

Elle en a quelque peu davantage :
Mais n'importe.

LÉANDRE.

Êtes-vous en pouvoir de mari ?

ISABELLE.

Non, monsieur.

LÉANDRE.

Vous riez ? Écrivez qu'elle a ri.

CHICANEAU.

Monsieur, ne parlons point de maris à des filles :
Voyez-vous, ce sont là des secrets de familles.

LÉANDRE.

Mettez qu'il interrompt.

CHICANEAU.

Hé ! je n'y pensais pas.
Prends bien garde, ma fille, à ce que tu diras.

LÉANDRE.

Là, ne vous troublez pas. Répondez à votre aise.
On ne veut pas rien[1] faire ici qui vous déplaise.
N'avez-vous pas reçu de l'huissier que voilà
Certain papier tantôt ?

ISABELLE.

Oui, monsieur.

[1] On ne veut pas faire *chose* qui vous déplaise. *Rien* est pris ici dans son acception étymologique, *rem* ; sans quoi Racine serait tombé dans la faute que Bélise reproche à Martine :

De pas mis avec rien tu fais la récidive,
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

CHICANEAU.

Bon, cela.

LÉANDRE.

Avez-vous déchiré ce papier sans le lire?

ISABELLE.

Monsieur, je l'ai lu.

CHICANEAU.

Bon.

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Continuez d'écrire.

(*A Isabelle.*)
Et pourquoi l'avez-vous déchiré?

ISABELLE.

J'avais peur
Que mon père ne prît l'affaire trop à cœur,
Et qu'il ne s'échauffât le sang à sa lecture.

CHICANEAU.

Et tu fuis les procès? C'est méchanceté pure.

LÉANDRE.

Vous ne l'avez donc pas déchiré par dépit,
Ou par mépris de ceux qui vous l'avaient écrit?

ISABELLE.

Monsieur, je n'ai pour eux ni mépris ni colère.

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Écrivez.

CHICANEAU.

Je vous dis qu'elle tient de son père;
Elle répond fort bien.

LÉANDRE.

Vous montrez cependant
Pour tous les gens de robe un mépris évident.

ISABELLE.

Une robe toujours m'avait choqué la vue;
Mais cette aversion à présent diminue.

CHICANEAU.

La pauvre enfant! Va, va, je te marierai bien,
Dès que je le pourrai, s'il ne m'en coûte rien.

LÉANDRE.

A la justice donc vous voulez satisfaire?

ISABELLE.

Monsieur, je ferai tout pour ne vous pas déplaire.

L'INTIMÉ.

Monsieur, faites signer.

LÉANDRE.

Dans les occasions
Soutiendrez-vous au moins vos dépositions?

ISABELLE.

Monsieur, assurez-vous qu'Isabelle est constante [1].

1 Si Chicaneau avait un peu de finesse, ce mot trahirait sa fille, car elle prend un tour bien galant pour dire qu'elle persistera dans ses dépositions.

LÉANDRE.

Signez. Cela va bien, la justice est contente.
Çà, ne signez-vous pas, monsieur?

CHICANEAU.

Oui-da, gaîment
A tout ce qu'elle a dit, je signe aveuglément.

LÉANDRE, *bas à Isabelle.*

Tout va bien. A mes vœux le succès est conforme :
Il signe un bon contrat, écrit en bonne forme;
Et sera condamné tantôt sur son écrit.

CHICANEAU, *à part.*

Que lui dit-il? Il est charmé de son esprit.

LÉANDRE.

Adieu. Soyez toujours aussi sage que belle,
Tout ira bien. Huissier, remenez-la chez elle.
Et vous, monsieur, marchez.

CHICANEAU.

Où, monsieur?

LÉANDRE.

Suivez-moi.

CHICANEAU.

Où donc?

LÉANDRE.

Vous le saurez. Marchez, de par le roi.

CHICANEAU.

Comment!

SCÈNE VII.

LÉANDRE, CHICANEAU, PETIT JEAN.

PETIT JEAN.

Holà! quelqu'un n'a-t-il point vu mon maître?
Quel chemin a-t-il pris? la porte, ou la fenêtre?

LÉANDRE.

A l'autre!

PETIT JEAN.

Je ne sais qu'est devenu son fils;
Et pour le père, il est où le diable l'a mis.
Il me redemandait sans cesse ses épices;
Et j'ai tout bonnement couru dans les offices
Chercher la boîte au poivre [1] : et lui, pendant cela,
Est disparu.

1 Il fallait que Petit-Jean fût depuis bien peu de temps au service de Dandin, pour n'avoir pas entendu parler d'épices dans la maison d'un juge. On sait qu'on appelait ainsi les présents que les juges recevaient des plaideurs. On donnait d'abord de véritables

SCÈNE VIII.

DANDIN, *à une lucarne;* LÉANDRE, CHICANEAU, L'INTIMÉ, PETIT JEAN.

DANDIN.

Paix! paix! que l'on se taise là.

LÉANDRE.

Hé! grand Dieu!

PETIT JEAN.

Le voilà, ma foi, dans les gouttières [1].

DANDIN.

Quelles gens êtes-vous? Quelles sont vos affaires?
Qui sont ces gens en robe? Êtes-vous avocats?
Çà, parlez.

PETIT JEAN.

Vous verrez qu'il va juger les chats.

DANDIN.

Avez-vous eu le soin de voir mon secrétaire?
Allez lui demander si je sais votre affaire.

LÉANDRE.

Il faut bien que je l'aille arracher de ces lieux.
Sur votre prisonnier, huissier, ayez les yeux.

PETIT JEAN.

Ho, ho, monsieur!

LÉANDRE.

Tais-toi, sur les yeux de ta tête;
Et suis-moi.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, DANDIN, CHICANEAU, L'INTIMÉ.

DANDIN.

Dépêchez, donnez votre requête.

CHICANEAU.

Monsieur, sans votre aveu l'on me fait prisonnier.

LA COMTESSE.

Hé mon Dieu! j'aperçois monsieur dans son grenier,
Que fait-il là?

épices, dragées ou confitures, qui se sont, avec le temps, transformées en argent, comme les pots-de-vin, les épingles, etc., et autres marques d'ancienne courtoisie, devenues, plus tard, des signes de corruption.

1 « C'est cet héliaste de gouttières qui s'est glissé sur les tuiles. » (Aristophane, *Guêpes*, p. 166.)

L'INTIMÉ.

Madame, il y donne audience.
Le champ vous est ouvert.

CHICANEAU.

On me fait violence,
Monsieur, on m'injurie, et je venais ici
Me plaindre à vous.

LA COMTESSE.

Monsieur, je viens me plaindre aussi.

CHICANEAU ET LA COMTESSE.

Vous voyez devant vous mon adverse partie.

L'INTIMÉ.

Parbleu! je me veux mettre aussi de la partie.

CHICANEAU, LA COMTESSE, L'INTIMÉ.

Monsieur, je viens ici pour un petit exploit.

CHICANEAU.

Hé! messieurs, tour à tour exposons notre droit.

LA COMTESSE.

Son droit! tout ce qu'il dit [1] sont autant d'impostures.

DANDIN.

Qu'est-ce qu'on vous a fait?

CHICANEAU, LA COMTESSE, L'INTIMÉ.

On m'a dit des injures.

L'INTIMÉ, *continuant.*

Outre un soufflet, monsieur, que j'ai reçu plus qu'eux.

CHICANEAU.

Monsieur, je suis cousin de l'un de vos neveux.

LA COMTESSE.

Monsieur, père Cordon vous dira mon affaire.

L'INTIMÉ.

Monsieur, je suis bâtard de votre apothicaire.

DANDIN.

Vos qualités?

LA COMTESSE.

Je suis comtesse.

L'INTIMÉ.

Huissier.

CHICANEAU.

Bourgeois.
Messieurs.....

DANDIN, *se retirant de la lucarne.*

Parlez toujours, je vous entends tous trois.

CHICANEAU.

Monsieur.....

L'INTIMÉ.

Bon! le voilà qui fausse compagnie [2].

1 *Tout ce* qu'il dit *sont*, syllepse de pensée, comme le *turba ruunt* des Latins. Molière a dit de même, *Ecole des Femmes*, act. III, sc. II :

Ce que je vous dis là ne *sont* pas des chansons.

2 Dans Aristophane, on apprend les motifs de la retraite du juge.

LA COMTESSE.

Hélas !

CHICANEAU.

Hé quoi ! déjà l'audience est finie ?
Je n'ai pas eu le temps de lui dire deux mots.

SCÈNE X.

LÉANDRE, *sans robe;* CHICANEAU, LA COMTESSE, L'INTIMÉ.

LÉANDRE.

Messieurs, voulez-vous bien nous laisser en repos ?

CHICANEAU.

Monsieur, peut-on entrer ?

LÉANDRE.

Non, monsieur, ou je meure[1].

CHICANEAU.

Hé ! pourquoi ? j'aurai fait en une petite heure,
En deux heures au plus.

LÉANDRE.

On n'entre point, monsieur.

LA COMTESSE.

C'est bien fait de fermer la porte à ce crieur[2].
Mais moi.....

LÉANDRE.

L'on n'entre point, madame, je vous jure.

LA COMTESSE.

Ho, monsieur, j'entrerai.

LÉANDRE.

Peut-être.

LA COMTESSE.

J'en suis sûre.

LÉANDRE.

Par la fenêtre donc ?

LA COMTESSE.

Par la porte.

LÉANDRE.

Il faut voir.

CHICANEAU.

Quand je devrais ici demeurer jusqu'au soir.

1 Subjonctif. Il y a ellipse de *que*. Que je meure !
2 Cette rime est pour les yeux, l'ancienne prononciation s'étant conservée dans *monsieur*, et non dans *crieur*.

SCÈNE XI.

LÉANDRE, CHICANEAU, LA COMTESSE, L'INTIMÉ, PETIT JEAN.

PETIT JEAN, *à Léandre.*

On ne l'entendra pas, quelque chose qu'il fasse.
Parbleu ! je l'ai fourré dans notre salle basse,
Tout auprès de la cave.

LÉANDRE.

En un mot comme en cent,
On ne voit point mon père.

CHICANEAU.

Hé bien donc ! si [1] pourtant.
Sur toute cette affaire il faut que je le voie.....
(*Dandin paraît par le soupirail.*)
Mais que vois-je ? Ah ! c'est lui que le ciel nous renvoie !

LÉANDRE.

Quoi ! par le soupirail !

PETIT JEAN.

Il a le diable au corps.

CHICANEAU.

Monsieur.....

DANDIN.

L'impertinent ! Sans lui j'étais dehors.

CHICANEAU.

Monsieur....

DANDIN.

Retirez-vous, vous êtes une bête.

CHICANEAU.

Monsieur, voulez-vous bien.....

DANDIN.

Vous me rompez la tête.

CHICANEAU.

Monsieur, j'ai commandé...

DANDIN.

Taisez-vous, vous dit-on.

CHICANEAU.

Que l'on portât chez vous...

DANDIN.

Qu'on le mène en prison.

CHICANEAU.

Certain quartaut de vin.

DANDIN.

Hé ! je n'en ai que faire.

CHICANEAU.

C'est de très-bon muscat.

DANDIN.

Redites votre affaire.

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Il faut les entourer ici de tous côtés.

LA COMTESSE.

Monsieur, il vous va dire autant de faussetés.

CHICANEAU.

Monsieur, je vous dis vrai.

DANDIN.

Mon Dieu! laissez-la dire.

LA COMTESSE.

Monsieur, écoutez-moi.

DANDIN.

Souffrez que je respire.

CHICANEAU.

Monsieur...

DANDIN.

Vous m'étranglez.

LA COMTESSE.

Tournez les yeux vers moi.

DANDIN.

Elle m'étrangle. Ay! ay!

CHICANEAU.

Vous m'entraînez, ma foi!
Prenez garde, je tombe.

PETIT JEAN.

Ils sont, sur ma parole,
L'un et l'autre encavés.

LÉANDRE.

Vite, que l'on y vole;
Courez à leur secours. Mais au moins je prétends
Que monsieur Chicaneau, puisqu'il est là dedans,
N'en sorte d'aujourd'hui. L'Intimé, prends-y garde.

L'INTIMÉ.

Gardez le soupirail.

LÉANDRE.

Va vite, je le garde.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, LÉANDRE.

LA COMTESSE.

Misérable! il s'en va lui prévenir l'esprit.
(*Par le soupirail.*)
Monsieur, ne croyez rien de tout ce qu'il vous dit;
Il n'a point de témoins, c'est un menteur.

LÉANDRE.

Madame.
Que leur contez-vous là? Peut-être ils rendent l'âme.

LA COMTESSE.

Il lui fera, monsieur, croire ce qu'il voudra.
Souffrez que j'entre.

LÉANDRE.

Oh non! personne n'entrera.

LA COMTESSE.

Je le vois bien, monsieur, le vin muscat opère
Aussi bien sur le fils que sur l'esprit du père.
Patience, je vais protester comme il faut
Contre monsieur le juge et contre le quartaut.

LÉANDRE.

Allez donc, et cessez de nous rompre la tête.
Que de fous! Je ne fus jamais à telle fête.

SCÈNE XIII.

DANDIN, LÉANDRE, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ.

Monsieur, où courez-vous? C'est vous mettre en danger.
Et vous boitez tout bas [1].

DANDIN.

Je veux aller juger.

LÉANDRE.

Comment, mon père! Allons, permettez qu'on vous panse.
Vite, un chirurgien.

DANDIN.

Qu'il vienne à l'audience.

LÉANDRE.

Hé! mon père! arrêtez...

DANDIN.

Oh! je vois ce que c'est:
Tu prétends faire ici de moi ce qu'il te plaît;
Tu ne gardes pour moi respect ni complaisance:
Je ne puis prononcer une seule sentence.
Achève [2], prends ce sac, prends vite.

LÉANDRE.

Hé! doucement,
Mon père. Il faut trouver quelque accommodement.
Si pour vous, sans juger, la vie est un supplice

1 *Tout bas,* beaucoup.
2 Autre parodie du *Cid* qu'on n'a pas remarquée. Don Diègue dit:

Achève et prends ma vie après un tel affront.

La mauvaise humeur de Corneille s'explique.

Si vous êtes pressé de rendre la justice,
Il ne faut point sortir pour cela de chez vous;
Exercez le talent [1], et jugez parmi nous.

DANDIN.

Ne raillons point ici de la magistrature.
Vois-tu? je ne veux point être un juge en peinture.

LÉANDRE.

Vous serez, au contraire, un juge sans appel,
Et juge du civil comme du criminel.
Vous pourrez tous les jours tenir deux audiences :
Tout vous sera chez vous matière de sentences.
Un valet manque-t-il de rendre un verre net?
Condamnez-le à l'amende, ou, s'il le casse, au fouet.

DANDIN.

C'est quelque chose. Encor passe quand on raisonne.
Et mes vacations, qui les paiera? personne?

LÉANDRE.

Leurs gages vous tiendront lieu de nantissement.

DANDIN.

Il parle, ce me semble, assez pertinemment.

LÉANDRE.

Contre un de vos voisins...

SCÈNE XIV.

DANDIN, LÉANDRE, L'INTIMÉ, PETIT JEAN.

PETIT JEAN.

Arrête! arrête! attrape!

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Ah! c'est mon prisonnier, sans doute, qui s'échappe?

L'INTIMÉ.

Non, non, ne craignez rien.

PETIT JEAN.

Tout est perdu... Citron..
Votre chien... vient là-bas de manger un chapon.
Rien n'est sûr devant lui : ce qu'il trouve il l'emporte.

LÉANDRE.

Bon, voilà pour mon père une cause. Main forte.
Qu'on se mette après lui. Courez tous.

DANDIN.

Point de bruit,
Tout doux. Un amené sans scandale suffit.

LÉANDRE.

Çà, mon père, il faut faire un exemple authentique :
Jugez sévèrement ce voleur domestique.

1 Cet hémistiche laisse quelque chose à désirer

DANDIN.

Mais je veux faire au moins la chose avec éclat.
Il faut de part et d'autre avoir un avocat.
Nous n'en avons pas un.

LÉANDRE.

Hé bien ! il en faut faire.
Voilà votre portier et votre secrétaire ;
Vous en ferez, je crois, d'excellents avocats :
Ils sont fort ignorants [1].

L'INTIMÉ.

Non pas, monsieur, non pas.
J'endormirai monsieur tout aussi bien qu'un autre.

PETIT JEAN.

Pour moi, je ne sais rien ; n'attendez rien du nôtre.

LÉANDRE.

C'est ta première cause, et l'on te la fera.

PETIT JEAN.

Mais je ne sais pas lire.

LÉANDRE.

Hé ! l'on te soufflera [2].

DANDIN.

Allons nous préparer. Çà, messieurs, point d'intrigue.
Fermons l'œil aux présents, et l'oreille à la brigue.
Vous, maître Petit Jean, serez le demandeur ;
Vous, maître l'Intimé, soyez le défendeur.

1 La plaisanterie est un peu rude :

Gille a cela de bon, quand il frappe il assomme.

2 Racine a supprimé les vers suivants, qu'on lit dans la première édition :

PETIT JEAN.

Je vous entends, oui. Mais d'une première cause,
Monsieur, à l'avocat revient-il quelque chose ?

LÉANDRE.

Ah fi ! garde-toi bien d'en vouloir rien toucher :
C'est la cause d'honneur, on l'achète bien cher,
On sème des billets par toute la famille ;
Et le petit garçon et la petite fille,
Oncle, tante, cousin, tout vient, jusques au chat,
Dormir au plaidoyer de monsieur l'avocat.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CHICANEAU, LEANDRE, LE SOUFFLEUR.

CHICANEAU.

Oui, monsieur, c'est ainsi qu'ils ont conduit l'affaire;
L'huissier m'est inconnu comme le commissaire.
Je ne mens pas d'un mot.

LÉANDRE.

Oui, je crois tout cela;
Mais si vous m'en croyez, vous les laisserez là.
En vain vous prétendez les pousser l'un et l'autre;
Vous troublerez bien moins leur repos que le vôtre.
Les trois quarts de vos biens sont déjà dépensés
A faire enfler des sacs l'un sur l'autre entassés;
Et dans une poursuite à vous-même contraire [1]...

CHICANEAU.

Vraiment vous me donnez un conseil salutaire;
Et devant qu'il soit peu je veux en profiter:
Mais je vous prie au moins de bien solliciter.
Puisque monsieur Dandin va donner audience,
Je vais faire venir ma fille en diligence.
On peut l'interroger, elle est de bonne foi;
Et même elle saura mieux répondre que moi.

LÉANDRE.

Allez et revenez, l'on vous fera justice.

LE SOUFFLEUR.

Quel homme!

1 Racine a retranché ici seize vers du ton de la haute comédie et qui méritent d'être conservés :

Et dans une poursuite à vous-même funeste,
Vous en voulez encore absorber tout le reste:
Ne vaudrait-il pas mieux, sans soucis, sans chagrins,
Et de vos revenus régalant vos voisins,
Vivre en père jaloux du bien de sa famille,
Pour en laisser un jour le fonds à votre fille,
Que de nourrir un tas d'officiers affamés
Qui moissonnent les champs que vous avez semés
Dont la main, toujours pleine et toujours indigente,
S'engraisse impunément de vos chapons de rente?
Le beau plaisir d'aller, tout mourant de sommeil,
A la porte d'un juge attendre son réveil,
Et d'essuyer le vent qui vous souffle aux oreilles,
Tandis que monsieur dort et cuve vos bouteilles;
Ou bien, si vous entrez, de passer tout un jour
A compter, en grondant, les carreaux de sa cour!
Hé monsieur! croyez-moi, quittez cette misère

SCÈNE II.

LÉANDRE, LE SOUFFLEUR.

LÉANDRE.

Je me sers d'un étrange artifice :
Mais mon père est un homme à se désespérer ;
Et d'une cause en l'air il le faut bien leurrer.
D'ailleurs, j'ai mon dessein, et je veux qu'il condamne
Ce fou qui réduit tout au pied de la chicane.
Mais voici tous nos gens qui marchent sur nos pas.

SCÈNE III.

DANDIN, LÉANDRE; L'INTIMÉ ET PETIT JEAN *en robe*; LE SOUFFLEUR.

DANDIN.

Çà, qu'êtes-vous ici ?

LÉANDRE.

Ce sont les avocats.

DANDIN, *au souffleur.*

Vous ?

LE SOUFFLEUR.

Je viens secourir leur mémoire troublée.

DANDIN.

Je vous entends. Et vous ?

LÉANDRE.

Moi ? je suis l'assemblée.

DANDIN.

Commencez donc.

LE SOUFFLEUR.

Messieurs...

PETIT JEAN.

Ho ! prenez-le plus bas :
Si vous soufflez si haut, l'on ne m'entendra pas.
Messieurs...

DANDIN.

Couvrez-vous.

PETIT JEAN.

Oh ! Mes...

DANDIN.

Couvrez-vous, vous dis-je.

PETIT JEAN.

Oh ! monsieur ! je sais bien à quoi l'honneur m'oblige [1].

1 Les avocats doivent se couvrir : Petit-Jean est novice.

DANDIN.

Ne te couvre donc pas.

PETIT JEAN.

(*Se couvrant.*) (*Au Souffleur*
Messieurs..... Vous, doucemen
Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement.
Messieurs, quand je regarde avec exactitude
L'inconstance du monde et sa vicissitude;
Lorsque je vois, parmi tant d'hommes différents,
Pas une étoile fixe et tant d'astres errants;
Quand je vois les Césars, quand je vois leur fortune;
Quand je vois le soleil et quand je vois la lune;
Babyloniens.
Quand je vois les États des Babiboniens
Persans. *Macédoniens.*
Transférés des Serpents aux Nacédoniens;
Romains. *despotique.*
Quand je vois les Lorrains, de l'état dépotique,
démocratique.
Passer au démocrite, et puis au monarchique;
Quand je vois le Japon...

L'INTIMÉ.

Quand aura-t-il tout vu?

PETIT JEAN.

Oh! pourquoi celui-là m'a-t-il interrompu?
Je ne dirai plus rien.

DANDIN.

Avocat incommode,
Que ne lui laissez-vous finir sa période?
Je suais sang et eau pour voir si du Japon
Il viendrait à bon port au fait de son chapon;
Et vous l'interrompez par un discours frivole.
Parlez donc, avocat.

PETIT JEAN.

J'ai perdu la parole.

LÉANDRE.

Achève, Petit Jean : c'est fort bien débuté.
Mais que font là tes bras pendants à ton côté?
Te voilà sur tes pieds droit comme une statue.
Dégourdis-toi. Courage; allons, qu'on s'évertue.

PETIT JEAN, *remuant les bras.*

Quand... je vois... Quand... je vois...

LÉANDRE.

Dis donc ce que tu vois.

PETIT JEAN.

Oh dame! on ne court pas deux lièvres à la fois.

LE SOUFFLEUR.

On lit...

PETIT JEAN.

On lit...

LE SOUFFLEUR.

Dans la...

PETIT JEAN.

Dans la...

LE SOUFFLEUR.

Métamorphose...

PETIT JEAN.

Comment?

LE SOUFFLEUR.

Que la métem...

PETIT JEAN.

Que la métem..

LE SOUFFLEUR.

Psycose...

PETIT JEAN.

Psycose...

LE SOUFFLEUR.

Hé! le cheval!

PETIT JEAN.

Et le cheval[1]...

LE SOUFFLEUR.

Encor!

PETIT JEAN.

Encor...

LE SOUFFLEUR.

Le chien!

PETIT JEAN.

Le chien...

LE SOUFFLEUR.

Le butor!

PETIT JEAN.

Le butor...

LE SOUFFLEUR.

Peste de l'avocat!

PETIT JEAN.

Ah! peste de toi-même!
Voyez cet autre avec sa face de carême!
Va-t'en au diable.

DANDIN.

Et vous, venez au fait. Un mot
Du fait.

1 Cette plaisanterie est en germe dans cette comédie de Cyrano, *le Pédant joué*, d'où Molière a tiré deux des meilleures scènes des *Fourberies de Scapin*. Voici le passage : « PAQUIER. Corbinelli, souffle-moy. — CORBINELLI, *bas*. Non, monsieur, je ne m'en suis pas souvenu. — PAQUIER. Non, monsieur, je ne m'en suis pas souvenu. — GRANGER. Hé, maraut! ton sang me vengera de ta perfidie. *Il tire l'épée sur lui*. — CORBINELLI. Fuis-t'en donc, de peur qu'il ne te frappe. — PAQUIER. Cela est-il de mon rôle? — CORBINELLI. Oui. — PAQUIER. Fuis-t'en donc, de peur qu'il ne te frappe. » (Act. V, sc. II.) Le valet, comme on voit, répète le conseil qu'on lui donne de fuir, au lieu de prendre la fuite. C'est la même situation et la même méprise que dans Racine.

PETIT JEAN.

Hé! faut-il tant tourner autour du pot?
Ils me font dire aussi des mots longs d'une toise,
De grands mots qui tiendraient d'ici jusqu'à Pontoise.
Pour moi, je ne sais point tant faire de façon
Pour dire qu'un mâtin vient de prendre un chapon.
Tant y a qu'il n'est rien que votre chien ne prenne;
Qu'il a mangé là-bas un bon chapon du Maine;
Que la première fois que je l'y trouverai,
Son procès est tout fait, et je l'assommerai.

LÉANDRE.

Belle conclusion, et digne de l'exorde!

PETIT JEAN.

On l'entend bien toujours. Qui voudra mordre y morde.

DANDIN.

Appelez les témoins.

LÉANDRE.

C'est bien dit, s'il le peut:
Les témoins sont fort chers, et n'en a pas qui veut.

PETIT JEAN.

Nous en avons pourtant, et qui sont sans reproche.

DANDIN.

Faites-les donc venir.

PETIT JEAN.

Je les ai dans ma poche.
Tenez, voilà la tête et les pieds du chapon;
Voyez-les, et jugez.

L'INTIMÉ.

Je les récuse.

DANDIN.

Bon
Pourquoi les récuser?

L'INTIMÉ.

Monsieur, ils sont du Maine.

DANDIN.

Il est vrai que du Mans il en vient par douzaine [1].

L'INTIMÉ.

Messieurs...

DANDIN.

Serez-vous long, avocat? dites-moi.

L'INTIMÉ.

Je ne réponds de rien.

DANDIN.

Il est de bonne foi.

L'INTIMÉ, *d'un ton finissant en fausset.*

Messieurs, tout ce qui peut étonner un coupable,
Tout ce que les mortels ont de plus redoutable,
Semble s'être assemblé contre nous par hasard,
Je veux dire la brigue et l'éloquence. Car,

1 Voyez la note ci-dessus, p. 78

D'un côté, le crédit du défunt m'épouvante,
Et de l'autre côté, l'éloquence éclatante
De maître Petit Jean m'éblouit[1].

DANDIN.

Avocat,
De votre ton vous-même adoucissez l'éclat.

L'INTIMÉ.

(*D'un ton ordinaire.*) (*Du beau ton.*)
Oui-da, j'en ai plusieurs. Mais quelque défiance
Que nous doive donner la susdite éloquence,
Et le susdit crédit; ce néanmoins, messieurs,
L'ancre de vos bontés nous rassure. D'ailleurs,
Devant le grand Dandin l'innocence est hardie;
Oui, devant ce Caton de basse Normandie,
Ce soleil d'équité qui n'est jamais terni :
« Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni[2]. »

DANDIN.

Vraiment, il plaide bien.

L'INTIMÉ.

Sans craindre aucune chose,
Je prends donc la parole, et je viens à ma cause.
Aristote, « primo *peri Politicon*, »
Dit fort bien...

DANDIN.

Avocat, il s'agit d'un chapon,
Et non pas d'Aristote et de sa *Politique*.

L'INTIMÉ.

Oui, mais l'autorité du *Péripatétique*
Prouverait que le bien et le mal...

DANDIN.

Je prétends
Qu'Aristote n'a point d'autorité céans.
Au fait.

L'INTIMÉ.

Pausanias, en ses *Corinthiaques*....

DANDIN.

Au fait.

L'INTIMÉ.

Rebuffe...

DANDIN.

Au fait, vous dis-je.

L'INTIMÉ.

Le grand Jacques...

DANDIN.

Au fait, au fait, au fait.

L'INTIMÉ.

Harmenopul, « in *Prompt*... »

DANDIN.

Oh! je te vais juger.

1 Imité de Cicéron. (*Orat. pro Quintio.*)
2 Vers de Lucain. (*Pharsale,* chant V.)

L'INTIMÉ.

Oh! vous êtes si prompt!
Voici le fait. (*Vite.*) Un chien vient dans une cuisine,
Il y trouve un chapon, lequel a bonne mine.
Or celui pour lequel je parle est affamé,
Celui contre lequel je parle *autem* plumé;
Et celui pour lequel je suis prend en cachette
Celui contre lequel je parle. L'on décrète;
On le prend. Avocat pour et contre appelé:
Jour pris. Je dois parler, je parle; j'ai parlé.

DANDIN.

Ta, ta, ta, ta. Voilà bien instruire une affaire.
Il dit fort posément ce dont on n'a que faire,
Et court le grand galop quand il est à son fait.

L'INTIMÉ.

Mais le premier, monsieur, c'est le beau.

DANDIN.

C'est le laid.
A-t-on jamais plaidé d'une telle méthode?
Mais qu'en dit l'assemblée?

LÉANDRE.

Il est fort à la mode.

L'INTIMÉ, *d'un ton véhément.*

Qu'arrive-t-il, messieurs? On vient. Comment vient-on?
On poursuit ma partie. On force une maison.
Quelle maison? maison de notre propre juge.
On brise le cellier qui nous sert de refuge.
De vol, de brigandage on nous déclare auteurs.
On nous traîne, on nous livre à nos accusateurs,
A maître Petit Jean, messieurs. Je vous atteste:
Qui ne sait que la loi: « Si quis canis, » Digeste,
De Vi, paragrapho, messieurs... *Caponibus* [1],
Est manifestement contraire à cet abus?
Et quand il serait vrai que Citron ma partie
Aurait mangé, messieurs, le tout, ou bien partie
Dudit chapon: qu'on mette en compensation
Ce que nous avons fait avant cette action.
Quand ma partie a-t-elle été réprimandée?
Par qui votre maison a-t-elle été gardée?
Quand avons-nous manqué d'aboyer au larron?
Témoins trois procureurs, dont icelui Citron
A déchiré la robe. On en verra les pièces.
Pour nous justifier, voulez-vous d'autres pièces [2]?

1 C'est le chapitre des chapons. Molière avait indiqué celui des chapeaux (*Médecin malgré lui*, act. II, sc. III). Racine s'est aussi inspiré de Rabelais, l. III, ch. XXXVII.

2 Racine fait rimer quelques vers plus haut *partie* à *partie*, et ici *pièces* à *pièces*. C'est une négligence qui serait inexcusable dans un ouvrage sérieux. La faute n'est pas dans l'identité matérielle du mot; car rien n'empêche, par exemple, de faire rimer *page*, s. m.,

PETIT JEAN.

Maître Adam...

L'INTIMÉ.

Laissez-nous.

PETIT JEAN.

L'Intimé...

L'INTIMÉ.

Laissez-nous.

PETIT JEAN.

S'enroue.

L'INTIMÉ.

Hé! laissez-nous. Euh! euh!

DANDIN.

Reposez-vous,
Et concluez.

L'INTIMÉ, *d'un ton pesant.*

Puis donc qu'on nous permet de prendre
Haleine, et que l'on nous défend de nous étendre,
Je vais, sans rien omettre, et sans prévariquer,
Compendieusement [1] énoncer, expliquer,
Exposer à vos yeux l'idée universelle
De ma cause, et des faits renfermés en icelle.

DANDIN.

Il aurait plutôt fait de dire tout vingt fois
Que de l'abréger une. Homme, ou, qui que tu sois,
Diable, conclus; ou bien que le ciel te confonde!

L'INTIMÉ.

Je finis.

DANDIN.

Ah!

L'INTIMÉ.

Avant la naissance du monde...

DANDIN, *bâillant.*

Avocat, ah! passons au déluge [2].

L'INTIMÉ.

Avant donc
La naissance du monde et sa création,
Le monde, l'univers, tout, la nature entière

avec *page*, s. f., mais dans la communauté d'origine et l'analogie du sens. Ici c'est bien le même mot qui passe seulement du sens propre au sens figuré.

1 Brièvement : *compendium*, abrégé. Ce mot *compendieusement* exprime si bien le contraire de ce qu'il signifie, que bien des gens y sont pris et lui donnent le sens de *longuement*.

2 Racine n'a pas exagéré. Nous lisons, dans la *Chronique normande*, un discours du président du parlement de Rouen, Antoine de Saint-Antot, à la séance où Charles IX fut déclaré majeur, lequel commence ainsi : « Au premier temps que les dieux estoient seuls, avant que les hommes et les bestes fussent créés, ils formèrent aux entrailles de la terre toutes sortes d'animaux, etc. »

Était ensevelie au fond de la matière.
Les éléments, le feu, l'air, et la terre, et l'eau,
Enfoncés, entassés, ne faisaient qu'un monceau,
Une confusion, une masse sans forme,
Un désordre, un chaos, une cohue énorme.
« Unus erat toto naturæ vultus in orbe,
« Quem Græci dixere chaos, rudis indigestaque moles [1]. »

(*Dandin endormi se laisse tomber.*)

LÉANDRE.

Quelle chute! mon père!

PETIT JEAN.

Ay, monsieur! comme il dort!

LÉANDRE.

Mon père, éveillez-vous.

PETIT JEAN.

Monsieur, êtes-vous mort?

LÉANDRE.

Mon père!

DANDIN.

Hé bien? hé bien? quoi? qu'est-ce? Ah! ah! quel [homme!
Certes, je n'ai jamais dormi d'un si bon somme.

LÉANDRE.

Mon père, il faut juger.

DANDIN.

Aux galères [2].

LÉANDRE.

Un chien
Aux galères!

DANDIN.

Ma foi! je n'y conçois plus rien.
De monde, de chaos, j'ai la tête troublée.
Hé! concluez.

L'INTIMÉ, *lui présentant de petits chiens.*

Venez, famille désolée [3];
Venez, pauvres enfants qu'on veut rendre orphelins,
Venez faire parler vos esprits enfantins.
Oui, messieurs, vous voyez ici notre misère :
Nous sommes orphelins, rendez-nous notre père,
Notre père, par qui nous fûmes engendrés,
Notre père, qui nous...

1 Ce dernier vers a sept pieds, grâce au mot *Græci*, qui n'est pas dans Ovide. (*Mét.*, liv. I.) Mais l'Intimé n'y regarde pas de si près et, d'ailleurs, il veut finir pompeusement.

2 Dans Aristophane le juge dit : *aux corbeaux*.

3 PHILOCLÉON. Ouf! d'où vient que je me sens pris de compassion? qu'est-ce qui m'arrive là? me voilà tout ému!
BDÉLYCLÉON. Ah! mon père, je t'en conjure! Ayez pitié de lui; ne le sacrifiez point... Où sont les enfants?... Venez, famille désolée; faites entendre vos cris, vos prières, vos larmes. (Aristophane, *Guêpes*, p. 190.)

DANDIN.

Tirez, tirez, tirez.

L'INTIMÉ.

Notre père, messieurs...

DANDIN.

Tirez donc. Quels vacarmes!
Ils ont pissé partout.

L'INTIMÉ.

Monsieur, voyez nos larmes.

DANDIN.

Ouf. Je me sens déjà pris de compassion.
Ce que c'est qu'à propos toucher la passion!
Je suis bien empêché [1]. La vérité me presse;
Le crime est avéré; lui-même il le confesse.
Mais, s'il est condamné, l'embarras est égal;
Voilà bien des enfants réduits à l'hôpital.
Mais je suis occupé, je ne veux voir personne.

SCÈNE IV.

DANDIN, LÉANDRE, CHICANEAU, ISABELLE, L'INTIMÉ, PETIT JEAN.

CHICANEAU.

Monsieur...

DANDIN.

Oui, pour vous seuls l'audience se donne.
Adieu... Mais, s'il vous plait, quel est cet enfant-là?

CHICANEAU.

C'est ma fille, monsieur.

DANDIN.

Hé! tôt, rappelez-la.

ISABELLE.

Vous êtes occupé.

DANDIN.

Moi! je n'ai point d'affaire.
(*A Chicaneau.*)
Que ne me disiez-vous que vous étiez son père [2]?

CHICANEAU.

Monsieur...

DANDIN.

Elle sait mieux votre affaire que vous.
Dites.... Qu'elle est jolie, et qu'elle a les yeux doux!

1 Embarrassé.

2 On voit que Dandin n'est pas seulement sensible au vin muscat. Ce personnage serait bien odieux, s'il n'était pas souverainement ridicule.

Ce n'est pas tout, ma fille, il faut de la sagesse.
Je suis tout réjoui de voir cette jeunesse.
Savez-vous que j'étais un compère autrefois ?
On a parlé de nous.

ISABELLE.

Ah ! monsieur, je vous crois.

DANDIN.

Dis-nous : à qui veux-tu faire perdre la cause ?

ISABELLE.

A personne.

DANDIN.

Pour toi je ferai toute chose.
Parle donc.

ISABELLE.

Je vous ai trop d'obligation.

DANDIN.

N'avez-vous jamais vu donner la question ?

ISABELLE.

Non ; et ne le verrai, que je crois, de ma vie.

DANDIN.

Venez, je vous en veux faire passer l'envie.

ISABELLE.

Hé monsieur ! peut-on voir souffrir des malheureux [1] ?

DANDIN.

Bon ! cela fait toujours passer une heure ou deux.

CHICANEAU.

Monsieur, je viens ici pour vous dire....

LÉANDRE.

Mon père,
Je vous vais en deux mots dire toute l'affaire.
C'est pour un mariage. Et vous saurez d'abord
Qu'il ne tient plus qu'à vous, et que tout est d'accord.
La fille le veut bien ; son amant le respire :
Ce que la fille veut, le père le désire.
C'est à vous de juger.

DANDIN, *se rasseyant.*

Mariez au plus tôt :
Dès demain, si l'on veut ; aujourd'hui, s'il le faut.

LÉANDRE.

Mademoiselle, allons, voilà votre beau-père :
Saluez-le.

CHICANEAU.

Comment !

DANDIN.

Quel est donc ce mystère ?

LÉANDRE.

Ce que vous avez dit se fait de point en point.

1 Il faut savoir gré au poëte d'avoir dirigé ce trait contre la question, qui n'a été abolie qu'à la fin du XVIIIe siècle.

DANDIN.

Puisque je l'ai jugé, je n'en reviendrai point.

CHICANEAU.

Mais on ne donne pas une fille sans elle.

LÉANDRE.

Sans doute ; et j'en croirai la charmante Isabelle.

CHICANEAU.

Es-tu muette ? Allons, c'est à toi de parler.
Parle.

ISABELLE.

Je n'ose pas, mon père, en appeler.

CHICANEAU.

Mais j'en appelle, moi.

LÉANDRE, *lui montrant un papier.*

Voyez cette écriture.
Vous n'appellerez pas de votre signature.

CHICANEAU.

Plait-il ?

DANDIN.

C'est un contrat en fort bonne façon.

CHICANEAU.

Je vois qu'on m'a surpris ; mais j'en aurai raison :
De plus de vingt procès ceci sera la source.
On a la fille ; soit : on n'aura pas la bourse.

LÉANDRE.

Hé monsieur ! qui vous dit qu'on vous demande rien ?
Laissez-nous votre fille, et gardez votre bien.

CHICANEAU.

Ah !

LÉANDRE.

Mon père, êtes-vous content de l'audience ?

DANDIN.

Oui-da. Que les procès viennent en abondance,
Et je passe avec vous le reste de mes jours.
Mais que les avocats soient désormais plus courts [1].
Et notre criminel ?

LÉANDRE.

Ne parlons que de joie ;
Grâce ! grâce ! mon père.

DANDIN.

Hé bien, qu'on le renvoie.
C'est en votre faveur, ma bru, ce que j'en fais.
Allons nous délasser à voir d'autres procès.

1 Racine n'a pas gagné ce point : mais si les avocats sont toujours prolixes, au moins n'ont-ils que cela de commun avec l'Intimé.

FIN.

BRITANNICUS

TRAGÉDIE

1669

PREMIÈRE PRÉFACE.

De tous les ouvrages que j'ai donnés au public, il n'y en a point qui m'ait attiré plus d'applaudissements ni plus de censeurs, que celui-ci. Quelque soin que j'aie pris pour travailler cette tragédie, il semble qu'autant que je me suis efforcé de la rendre bonne, autant de certaines gens se sont efforcés de la décrier. Il n'y a point de cabale qu'ils n'aient faite, point de critique dont ils ne se soient avisés. Il y en a qui ont pris même le parti de Néron contre moi : ils ont dit que je le faisais trop cruel. Pour moi je croyais que le nom seul de Néron faisait entendre quelque chose de plus que cruel. Mais peut-être qu'ils raffinent sur son histoire, et veulent dire qu'il était honnête homme dans ses premières années. Il ne faut qu'avoir lu Tacite pour savoir que, s'il a été quelque temps un bon empereur, il a toujours été un très-méchant homme. Il ne s'agit point dans ma tragédie des affaires du dehors; Néron est ici dans son particulier et dans sa famille : et ils me dispenseront de leur rapporter tous les passages qui pourraient aisément leur prouver que je n'ai point de réparation à lui faire.

D'autres ont dit au contraire que je l'avais fait trop bon. J'avoue que je ne m'étais pas formé l'idée d'un bon homme en la personne de Néron : je l'ai toujours regardé comme un monstre. Mais c'est ici un monstre naissant : il n'a pas encore mis le feu à Rome; il n'a pas encore tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs : à cela près, il me semble qu'il lui échappe assez de cruautés pour empêcher que personne ne le méconnaisse.

Quelques-uns ont pris l'intérêt de Narcisse, et se sont plaints que j'en eusse fait un très-méchant homme

et le confident de Néron. Il suffit d'un passage pour leur répondre. Néron, dit Tacite, porta impatiemment la mort de Narcisse, parce que cet affranchi avait une conformité merveilleuse avec les vices du prince encore cachés : « Cujus abditis adhuc vitiis mire congruebat. »

Les autres se sont scandalisés que j'eusse choisi un homme aussi jeune que Britannicus pour le héros d'une tragédie. Je leur ai déclaré dans la préface d'*Andromaque* le sentiment d'Aristote sur le héros de la tragédie ; et que, bien loin d'être parfait, il faut toujours qu'il ait quelque imperfection. Mais je leur dirai encore ici qu'un jeune prince de dix-sept ans, qui a beaucoup de cœur, beaucoup d'amour, beaucoup de franchise, et beaucoup de crédulité, qualités ordinaires d'un jeune homme, m'a semblé très-capable d'exciter la compassion. Je n'en veux pas davantage.

Mais, disent-ils, ce prince n'entrait que dans sa quinzième année lorsqu'il mourut : on le fait vivre, lui et Narcisse, deux ans plus qu'ils n'ont vécu. Je n'aurais point parlé de cette objection, si elle n'avait été faite avec chaleur par un homme qui s'est donné la liberté de faire régner vingt ans un empereur [1] qui n'en a régné que huit, quoique ce changement soit bien plus considérable dans la chronologie, où l'on suppute les temps par les années des empereurs.

Junie ne manque pas non plus de censeurs. Ils disent que d'une vieille coquette, nommée Junia Silana, j'en ai fait une jeune fille très-sage. Qu'auraient-ils à me répondre, si je leur disais que cette Junie est un personnage inventé, comme l'Émilie de *Cinna*, comme la Sabine d'*Horace*? Mais j'ai à leur dire que s'ils avaient bien lu l'histoire, ils y auraient trouvé une Junia Calvina, de la famille d'Auguste, sœur de Silanus à qui Claudius avait promis Octavie. Cette Junie était jeune, belle, et, comme dit Sénèque, « festivissima omnium puellarum. » Elle aimait tendrement son frère; et leurs ennemis, dit Tacite, les accusèrent tous deux d'inceste, quoiqu'ils ne fussent

1 Phocas dans *Héraclius*

coupables que d'un peu d'indiscrétion. Si je la présente plus retenue qu'elle n'était, je n'ai pas ouï dire qu'il nous fût défendu de rectifier les mœurs d'un personnage, surtout lorsqu'il n'est pas connu.

L'on trouve étrange qu'elle paraisse sur le théâtre après la mort de Britannicus. Certainement la délicatesse est grande de ne pas vouloir qu'elle dise en quatre vers assez touchants qu'elle passe chez Octavie. Mais, disent-ils, cela ne valait pas la peine de la faire revenir; un autre l'aurait pu raconter pour elle. Ils ne savent pas qu'une des règles du théâtre est de ne mettre en récit que les choses qui ne se peuvent passer en action; et que tous les anciens font venir souvent sur la scène des acteurs qui n'ont autre chose à dire, sinon qu'ils viennent d'un endroit, et qu'ils s'en retournent en un autre.

Tout cela est inutile, disent mes censeurs. La pièce est finie au récit de la mort de Britannicus, et l'on ne devrait point écouter le reste. On l'écoute pourtant, et même avec autant d'attention qu'aucune fin de tragédie. Pour moi, j'ai toujours compris que la tragédie étant l'imitation d'une action complète, où plusieurs personnes concourent, cette action n'est point finie que l'on ne sache en quelle situation elle laisse ces mêmes personnes. C'est ainsi que Sophocle en use presque partout : c'est ainsi que, dans l'*Antigone*, il emploie autant de vers à représenter la fureur d'Hémon et la punition de Créon, après la mort de cette princesse, que j'en ai employé aux imprécations d'Agrippine, à la retraite de Junie, à la punition de Narcisse, et au désespoir de Néron, après la mort de Britannicus.

Que faudrait-il faire pour contenter des juges si difficiles? la chose serait aisée, pour peu qu'on voulût trahir le bon sens. Il ne faudrait que s'écarter du naturel, pour se jeter dans l'extraordinaire. Au lieu d'une action simple, chargée de peu de matière, telle que doit être une action qui se passe en un seul jour, et qui, s'avançant par degrés vers sa fin, n'est soutenue que par les intérêts les sentiments et les passions

des personnages, il faudrait remplir cette même action de quantité d'incidents qui ne se pourraient passer qu'en un mois, d'un grand nombre de jeux de théâtre d'autant plus surprenants qu'ils seraient moins vraisemblables, d'une infinité de déclamations où l'on ferait dire aux acteurs tout le contraire de ce qu'ils devraient dire. Il faudrait, par exemple, représenter quelque héros ivre [1], qui se voudrait faire haïr de sa maîtresse de gaîté de cœur, un Lacédémonien [2] grand parleur, un conquérant [3] qui ne débiterait que des maximes d'amour, une femme [4] qui donnerait des leçons de fierté à des conquérants. Voilà sans doute de quoi faire récrier tous ces messieurs. Mais que dirait cependant le petit nombre de gens sages auxquels je m'efforce de plaire? De quel front oserais-je me montrer, pour ainsi dire, aux yeux de ces grands hommes de l'antiquité que j'ai choisis pour modèles? Car, pour me servir de la pensée d'un ancien, voilà les véritables spectateurs que nous devons nous proposer; et nous devons sans cesse nous demander : Que diraient Homère et Virgile, s'ils lisaient ces vers? Que dirait Sophocle, s'il voyait représenter cette scène? Quoi qu'il en soit, je n'ai point prétendu empêcher qu'on ne parlât contre mes ouvrages : je l'aurais prétendu inutilement. « Quid de te alii loquantur ipsi « videant, » dit Cicéron, « sed loquentur tamen. »

Je prie seulement le lecteur de me pardonner cette petite préface que j'ai faite pour lui rendre raison de ma tragédie. Il n'y a rien de plus naturel que de se défendre quand on se croit injustement attaqué. Je vois que Térence même semble n'avoir fait des prologues que pour se justifier contre les critiques d'un vieux poëte mal intentionné, *malevoli veteris poetæ*, et

1 Attila.

2 Agésilas. — Boileau s'associait à la mauvaise humeur de Racine. On connaît son épigramme :

Après l'Agésilas,
Hélas!
Mais après l'Attila,
Holà!

3 Sertorius.

4 Cornélie.

qui venait briguer des voix contre lui jusqu'aux heures où l'on représentait ses comédies :

Occepta est agi :
Exclamat, etc.

On pouvait me faire une difficulté qu'on ne m'a point faite : mais ce qui est échappé aux spectateurs pourra être remarqué par les lecteurs. C'est que je fais entrer Junie dans les vestales, où, selon Aulu-Gelle, on ne recevait personne au-dessous de six ans ni au-dessus de dix. Mais le peuple prend ici Junie sous sa protection : et j'ai cru qu'en considération de sa naissance, de sa vertu, et de son malheur, il pouvait la dispenser de l'âge prescrit par les lois, comme il a dispensé de l'âge pour le consulat tant de grands hommes qui avaient mérité ce privilége.

Enfin, je suis très-persuadé qu'on me peut faire bien d'autres critiques, sur lesquelles je n'aurais d'autre parti à prendre que celui d'en profiter à l'avenir. Mais je plains fort le malheur d'un homme qui travaille pour le public. Ceux qui voient le mieux nos défauts sont ceux qui les dissimulent le plus volontiers : ils nous pardonnent les endroits qui leur ont déplu, en faveur de ceux qui leur ont donné du plaisir. Il n'y a rien au contraire de plus injuste qu'un ignorant : il croit toujours que l'admiration est le partage des gens qui ne savent rien : il condamne toute une pièce pour une scène qu'il n'approuve pas : il s'attaque même aux endroits les plus éclatants, pour faire croire qu'il a de l'esprit; et pour peu que nous résistions à ses sentiments, il nous traite de présomptueux, qui ne veulent croire personne; et ne songe pas qu'il tire quelquefois plus de vanité d'une critique fort mauvaise, que nous n'en tirons d'une assez bonne pièce de théâtre.

Homine imperito nunquam quidquam injustius.

SECONDE PRÉFACE[1].

Voici celle de mes tragédies que je puis dire que j'ai le plus travaillée. Cependant j'avoue que le succès ne répondit pas d'abord à mes espérances : à peine elle parut sur le théâtre, qu'il s'éleva quantité de critiques qui semblaient la devoir détruire. Je crus moi-même que sa destinée serait à l'avenir moins heureuse que celle de mes autres tragédies. Mais enfin il est arrivé de cette pièce ce qui arrivera toujours des ouvrages qui auront quelque bonté : les critiques se sont évanouies ; la pièce est demeurée. C'est maintenant celle des miennes que la cour et le public revoient le plus volontiers. Et si j'ai fait quelque chose de solide et qui mérite quelque louange, la plupart des connaisseurs demeurent d'accord que c'est ce même *Britannicus*.

A la vérité j'avais travaillé sur des modèles qui m'avaient extrêmement soutenu dans la peinture que je voulais faire de la cour d'Agrippine et de Néron. J'avais copié mes personnages d'après le plus grand peintre de l'antiquité, je veux dire d'après Tacite ; et j'étais alors si rempli de la lecture de cet excellent historien, qu'il n'y a presque pas un trait éclatant dans ma tragédie dont il ne m'ait donné l'idée. J'avais voulu mettre dans ce recueil un extrait des plus beaux endroits que j'ai tâché d'imiter ; mais j'ai trouvé que cet extrait tiendrait presque autant de place que la tragédie. Ainsi le lecteur trouvera bon que je le renvoie

1 Cette seconde préface a été substituée à la première, dont elle n'est qu'un remaniement, pour effacer les traces d'une irritation qui s'était calmée. On n'y voit plus d'allusion aux tragédies de Corneille.

à cet auteur, qui aussi bien est entre les mains de tout le monde ; et je me contenterai de rapporter ici quelques-uns de ses passages sur chacun des personnages que j'introduis sur la scène.

Pour commencer par Néron, il faut se souvenir qu'i est ici dans les premières années de son règne, qui ont été heureuses, comme l'on sait. Ainsi il ne m'a pas été permis de le représenter aussi méchant qu'il a été depuis. Je ne le représente pas non plus comme un homme vertueux ; car il ne l'a jamais été. Il n'a pas encore tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs ; mais il a en lui les semences de tous ces crimes : il commence à vouloir secouer le joug. Il les hait les uns et les autres; il leur cache sa haine sous de fausses caresses, « factus « natura velare odium fallacibus blanditiis. » En un mot, c'est ici un monstre naissant, mais qui n'ose encore se déclarer, et qui cherche des couleurs à ses méchantes actions ; « hactenus Nero flagitiis et scele- « ribus velamenta quæsivit. » Il ne pouvait souffrir Octavie, princesse d'une bonté et d'une vertu exemplaires, « fato quodam, an quia prævalent illicita. « Metuebaturque ne in stupra feminarum illustrium « prorumperet. »

Je lui donne Narcisse pour confident. J'ai suivi en cela Tacite, qui dit que Néron porta impatiemment la mort de Narcisse, parce que cet affranchi avait une conformité merveilleuse avec les vices du prince encore cachés ; « cujus abditis adhuc vitiis mire congrue- « bat. » Ce passage prouve deux choses : il prouve, et que Néron était déjà vicieux, mais qu'il dissimulait ses vices ; et que Narcisse l'entretenait dans ses mauvaises inclinations.

J'ai choisi Burrhus pour opposer un honnête homme à cette peste de cour ; et je l'ai choisi plutôt que Sénèque : en voici la raison. Ils étaient tous deux gouverneurs de la jeunesse de Néron, l'un pour les armes, l'autre pour les lettres ; et ils étaient fameux, Burrhus pour son expérience dans les armes et pour la sévérité de ses mœurs, « militaribus curis et severitate mo- « rum ; » Sénèque pour son éloquence et le tour agréa-

ble de son esprit, « Seneca præceptis eloquentiæ et « comitate honesta. » Burrhus après sa mort fut extrêmement regretté à cause de sa vertu : « Civitati grande « desiderium ejus mansit per memoriam virtutis. »

Toute leur peine était de résister à l'orgueil et à la férocité d'Agrippine, « quæ, cunctis malæ domina« tionis cupidinibus flagrans, habebat in partibus Pal« lantem. » Je ne dis que ce mot d'Agrippine, car il y aurait trop de choses à en dire. C'est elle que je me suis surtout efforcé de bien exprimer; et ma tragédie n'est pas moins la disgrâce d'Agrippine, que la mort de Britannicus. « Cette mort fut un coup de foudre pour elle; et il parut, dit Tacite, par sa frayeur et par sa consternation, qu'elle était aussi innocente de cette mort qu'Octavie. Agrippine perdait en lui sa dernière espérance, et ce crime lui en faisait craindre un plus grand. » « Sibi supremum auxilium ereptum, et par« ricidii exemplum intelligebat. »

L'âge de Britannicus était si connu, qu'il ne m'a pas été permis de le représenter autrement que comme un jeune prince qui avait beaucoup de cœur, beaucoup d'amour et beaucoup de franchise, qualités ordinaires d'un jeune homme. Il avait quinze ans; et on dit qu'il avait beaucoup d'esprit, soit qu'on dise vrai, ou que ses malheurs aient fait croire cela de lui, sans qu'il ait pu en donner des marques : « Neque segnem ei fuisse « indolem ferunt, sive verum, seu periculis commen« datus retinuit famam sine experimento. »

Il ne faut pas s'étonner s'il n'a auprès de lui qu'un aussi méchant homme que Narcisse; car il y avait longtemps qu'on avait donné ordre qu'il n'y eût auprès de Britannicus que des gens qui n'eussent ni foi ni honneur : « Nam ut proximus quisque Britannico « neque fas neque fidem pensi haberet, olim provisum « erat. »

Il me reste à parler de Junie. Il ne la faut pas confondre avec une vieille coquette qui s'appelait Junia Silana. C'est ici une autre Junie, que Tacite appelle Junia Calvina, de la famille d'Auguste, sœur de Silanus à qui Claudius avait promis Octavie. Cette Junie

était jeune, belle, et, comme dit Sénèque, « festivis-
« sima omnium puellarum. » Son frère et elle s'aimaient tendrement; et leurs ennemis, dit Tacite, les accusèrent tous deux d'inceste, quoiqu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscrétion. Elle vécut jusqu'au règne de Vespasien.

Je la fais entrer dans les vestales, quoique, selon Aulu-Gelle, on n'y reçût jamais personne au-dessous de six ans, ni au-dessus de dix. Mais le peuple prend ici Junie sous sa protection; et j'ai cru qu'en considération de sa naissance, de sa vertu et de son malheur, il pouvait la dispenser de l'âge prescrit par les lois, comme il a dispensé de l'âge pour le consulat tant de grands hommes qui avaient mérité ce privilége.

PERSONNAGES.

NÉRON, empereur, fils d'Agrippine.
BRITANNICUS, fils de Messaline et de l'empereur Claudius.
AGRIPPINE, veuve de Domitius Énobarbus, père de Néron, et, en secondes noces, veuve de l'empereur Claudius.
JUNIE, amante de Britannicus.
BURRHUS, gouverneur de Néron.
NARCISSE, gouverneur de Britannicus.
ALBINE, confidente d'Agrippine.
GARDES.

La scène est à Rome, dans une chambre du palais de Néron.

BRITANNICUS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

Quoi ! tandis que Néron s'abandonne au sommeil,
Faut-il que vous veniez attendre son réveil ?
Qu'errant dans le palais, sans suite et sans escorte,
La mère de César veille seule à sa porte ?
Madame, retournez dans votre appartement [1].

AGRIPPINE.

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.
Je veux l'attendre ici : les chagrins qu'il me cause
M'occuperont assez tout le temps qu'il repose.
Tout ce que j'ai prédit n'est que trop assuré ;
Contre Britannicus Néron s'est déclaré.
L'impatient Néron cesse de se contraindre ;
Las de se faire aimer, il veut se faire craindre.
Britannicus le gêne, Albine ; et chaque jour
Je sens que je deviens importune à mon tour.

ALBINE.

Quoi ! vous à qui Néron doit le jour qu'il respire [2],
Qui l'avez appelé de si loin à l'empire ?
Vous qui, déshéritant le fils de Claudius,
Avez nommé César l'heureux Domitius ?
Tout lui parle, madame, en faveur d'Agrippine :
Il vous doit son amour.

AGRIPPINE.

Il me le doit, Albine :

1 La Harpe fait remarquer justement que la familiarité de ce vers est ennoblie par ce qui précède et ce qui suit, et il montre le ridicule d'un poëte qui, ayant commencé une tragédie par ces mots :

Hé ! madame, rentrez dans votre appartement,

croyait se justifier en alléguant l'exemple de Racine.

2 *Respirer le jour*, expression hardie que Racine emprunte à Corneille. (*Horace*, acte II, sc. I.)

Albe, où j'ai commencé de *respirer le jour* !

Tout, s'il est généreux, lui prescrit cette loi;
Mais tout, s'il est ingrat, lui parle contre moi.

ALBINE.

S'il est ingrat, madame? Ah! toute sa conduite
Marque dans son devoir une âme trop instruite.
Depuis trois ans entiers, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait
Qui ne promette à Rome un empereur parfait?
Rome, depuis trois ans par ses soins gouvernée,
Au temps de ses consuls croit être retournée:
Il la gouverne en père. Enfin, Néron naissant
A toutes les vertus d'Auguste vieillissant [1].

AGRIPPINE.

Non, non, mon intérêt ne me rend point injuste.
Il commence, il est vrai, par où finit Auguste;
Mais crains que l'avenir, détruisant le passé,
Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé.
Il se déguise en vain: je lis [2] sur son visage
Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage:
Il mêle avec l'orgueil qu'il a pris dans leur sang
La fierté des Nérons qu'il puisa dans mon flanc.
Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices [3]:
De Rome, pour un temps, Caïus fut les délices;
Mais, sa feinte bonté se tournant en fureur,
Les délices de Rome en devinrent l'horreur.
Que m'importe, après tout, que Néron plus fidèle
D'une longue vertu laisse un jour le modèle [4]?
Ai-je mis dans sa main le timon de l'État
Pour le conduire au gré du peuple et du sénat?
Ah! que de la patrie il soit, s'il veut, le père:
Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa mère.
De quel nom cependant pouvons-nous appeler
L'attentat que le jour vient de nous révéler?
Il sait, car leur amour ne peut être ignorée,
Que de Britannicus Junie est adorée [5]:

1 Passage imité de Sénèque qui a dit au traité *de la Clémence*, l. I, c. XI: « Comparare nemo mansuetudini tuæ audebit divum Augustum, etiam si in certamen juniorum annorum deduxerit senectutem plusquam maturam. » « Personne n'oserait comparer à ta mansuétude celle du divin Auguste, même en détachant les temps de sa longue vieillesse pour les opposer à tes jeunes années. »

2 Il faut remarquer la hardiesse de cette figure, *lire l'humeur*, qui disparaît grâce à l'harmonie et à la disposition des mots.

3 Un commentateur trouve dans ce vers ou une obscurité ou une impropriété; il n'en est pas moins élégant, juste et clair. Le mot de *prémices* qui s'applique aux premières fleurs du printemps exprime ici les promesses riantes d'un règne qui doit aboutir à la tyrannie.

4 Ces vers révèlent tout le caractère d'Agrippine qui approuverait Néron criminel et docile.

5 L'amour de Junie pour Britannicus et la tentative de Néron sont les seuls ressorts dramatiques que Racine ait mêlés aux faits historiques, mais ils s'y adaptent naturellement et ils ont une vrai-

Et ce même Néron, que la vertu conduit,
Fait enlever Junie au milieu de la nuit ?
Que veut-il ? Est-ce haine, est-ce amour qui l'inspire ?
Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire ?
Ou plutôt n'est-ce point que sa malignité
Punit sur eux l'appui que je leur ai prêté ?

ALBINE.

Vous leur appui, madame ?

AGRIPPINE.

Arrête, chère Albine.
Je sais que j'ai moi seule avancé leur ruine ;
Que du trône, où le sang l'a dû faire monter,
Britannicus par moi s'est vu précipiter.
Par moi seule éloigné de l'hymen d'Octavie,
Le frère de Junie abandonna la vie [1],
Silanus, sur qui Claude avait jeté les yeux
Et qui comptait Auguste au rang de ses aïeux.
Néron jouit de tout : et moi, pour récompense,
Il faut qu'entre eux et lui je tienne la balance,
Afin que quelque jour par une même loi
Britannicus la tienne entre mon fils et moi.

ALBINE.

Quel dessein !

AGRIPPINE.

Je m'assure un port dans la tempête.
Néron m'échappera, si ce frein ne l'arrête.

ALBINE.

Mais prendre contre un fils tant de soins superflus ?

AGRIPPINE.

Je le craindrais bientôt s'il ne me craignait plus.

ALBINE.

Une injuste frayeur vous alarme peut-être.
Mais si Néron pour vous n'est plus ce qu'il doit être,
Du moins son changement ne vient pas jusqu'à nous ;
Et ce sont des secrets entre César et vous.
Quelques titres nouveaux que Rome lui défère,
Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa mère.
Sa prodigue amitié ne se réserve rien :
Votre nom est dans Rome aussi saint que le sien
A peine parle-t-on de la triste Octavie [2].

semblance qui donne du relief à la vérité des faits, des mœurs et des caractères.

1 Geoffroy critique ces deux vers comme obscurs parce qu'on ne voit pas clairement qu'Agrippine s'accuse d'avoir fait périr Silanus. Or cette obscurité même est une délicatesse de langage. Agrippine laisse dans l'ombre le crime qu'elle a commis et ne met en lumière que le service qu'elle a rendu. C'est pour cela qu'elle dit simplement Silanus *abandonna la vie*, et que *par moi seule* s'unit à *éloigné de l'hymen d'Octavie*.

2 Octavie, fille de Claude, sœur de Britannicus, épouse de Néron

Auguste votre aïeul honora moins Livie :
Néron devant sa mère a permis le premier
Qu'on portât des faisceaux couronnés de laurier.
Quels effets voulez-vous de sa reconnaissance ?

AGRIPPINE.

Un peu moins de respect, et plus de confiance [1].
Tous ces présents, Albine, irritent mon dépit :
Je vois mes honneurs croître, et tomber mon crédit.
Non, non, le temps n'est plus que [2] Néron jeune encore
Me renvoyait les vœux d'une cour qui l'adore ;
Lorsqu'il se reposait sur moi de tout l'État ;
Que mon ordre au palais assemblait le sénat ;
Et que derrière un voile [3], invisible et présente,
J'étais de ce grand corps l'âme toute-puissante.
Des volontés de Rome alors mal assuré,
Néron de sa grandeur n'était point enivré.
Ce jour, ce triste jour, frappe encor ma mémoire,
Où Néron fut lui-même ébloui de sa gloire,
Quand les ambassadeurs de tant de rois divers
Vinrent le reconnaître au nom de l'univers [4].
Sur son trône avec lui j'allais prendre ma place :
J'ignore quel conseil prépara ma disgrâce ;
Quoi qu'il en soit, Néron, d'aussi loin qu'il me vit,
Laissa sur son visage éclater son dépit.
Mon cœur même en conçut un malheureux augure.
L'ingrat, d'un faux respect colorant son injure,
Se leva par avance, et courant m'embrasser,
Il m'écarta du trône où je m'allais placer.
Depuis ce coup fatal le pouvoir d'Agrippine

qui la sacrifia à la jalousie de Poppée : elle périt en l'an 62, âgée de vingt ans.

1 Racine a dit plus tard dans *Iphigénie* :

Je veux moins de respect et plus d'obéissance.

2 *Que*. Un puriste aurait écrit *où* ou *pendant lequel*. Racine ne craint pas l'emploi de ce mot, et il a dit dans *Phèdre*, act. IV, sc. VI : « Au moment *que* je parle. »

3 Tacite fournit ce détail à Racine. Il dit, *Ann.*, l. XIII, ch. V : « In palatium ob id vocabantur ut adstaret abditis a tergo foribus « velo discreta, quod visum arceret, auditum non adimeret. » « Le sénat était convoqué au palais impérial pour qu'Agrippine pût assister aux séances, placée dans l'embrasure d'une porte fermée, derrière une tapisserie qui la dérobait aux yeux sans intercepter le son des paroles. »

4 Le poëte suit encore ici l'autorité de Tacite : « Quin et legatis « Armeniorum, causam gentis apud Neronem orantibus, ascendere « suggestum et præsidere simul parabat, nisi cæteris pavore defixis, « Seneca admonuisset venienti matri occurrere. Ita specie pietatis « obviam itum dedecori. » « Bien plus, Néron donnant audience aux ambassadeurs d'Arménie qui plaidaient la cause de leur pays, elle allait monter sur l'estrade et prendre place à côté de l'empereur si Sénèque (la peur enchaînait le reste de l'assemblée) ne l'eût averti de se lever et d'aller au-devant de sa mère. Ainsi sous ombre de piété filiale on prévint une humiliation. »

Vers sa chute à grands pas chaque jour s'achemine [1].
L'ombre seule m'en reste, et l'on n'implore plus
Que le nom de Sénèque et l'appui de Burrhus.

ALBINE.

Ah ! si de ce soupçon votre âme est prévenue,
Pourquoi nourrissez-vous le venin qui vous tue ?
Daignez avec César vous éclaircir du moins.

AGRIPPINE.

César ne me voit plus, Albine, sans témoins :
En public, à mon heure, on me donne audience.
Sa réponse est dictée, et même son silence [2].
Je vois deux surveillants, ses maîtres et les miens,
Présider l'un ou l'autre à tous nos entretiens.
Mais je le poursuivrai d'autant plus qu'il m'évite :
De son désordre, Albine, il faut que je profite.
J'entends du bruit ; on ouvre. Allons subitement
Lui demander raison de cet enlèvement :
Surprenons, s'il se peut, les secrets de son âme.
Mais quoi ! déjà Burrhus sort de chez lui !

SCÈNE II.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

BURRHUS.

Madame,
Au nom de l'empereur j'allais vous informer
D'un ordre qui d'abord a pu vous alarmer,
Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite,
Dont César a voulu que vous soyez instruite.

AGRIPPINE.

Puisqu'il le veut, entrons ; il m'en instruira mieux.

BURRHUS.

César pour quelque temps s'est soustrait à nos yeux.
Déjà par une porte au public moins connue
L'un et l'autre consul vous avaient prévenue,

1 Racine, qui n'a pas ménagé Corneille dans sa préface, lui emprunte ici un de ses plus beaux vers. Corneille avait dit dans *Nicomède* :

Sa sagesse profonde
S'achemine à grands pas vers l'empire du monde.

Ici l'imitateur est bien au-dessous du modèle, et cet exemple nous avertit qu'il faut laisser aux grands poëtes les expressions de génie. Ces larcins ne sont autorisés qu'avec les anciens et les étrangers, car alors c'est une conquête.

2 « Quand Racine dit en parlant de Néron :

Sa réponse est dictée et même son silence,

(*dicter un silence!*) il ne prend rien à personne, pas même à Tacite ; il peint, comme lui, par des expressions que le génie seul sait rapprocher. » (*La Harpe.*)

Madame. Mais souffrez que je retourne exprès.....

AGRIPPINE.

Non, je ne trouble point ses augustes secrets.
Cependant voulez-vous qu'avec moins de contrainte
L'un et l'autre une fois nous nous parlions sans feinte?

BURRHUS.

Burrhus pour le mensonge eut toujours trop d'horreur.

AGRIPPINE.

Prétendez-vous longtemps me cacher l'empereur.
Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune?
Ai-je donc élevé si haut votre fortune
Pour mettre une barrière entre mon fils et moi?
Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi?
Entre Sénèque et vous disputez-vous la gloire
A qui m'effacera plutôt de sa mémoire[1]?
Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat,
Pour être[2], sans son nom, les maîtres de l'État?
Certes, plus je médite, et moins je me figure
Que vous m'osiez compter pour votre créature;
Vous, dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque légion;
Et moi qui sur le trône ai suivi mes ancêtres,
Moi, fille, femme, sœur, et mère de vos maîtres[3].
Que prétendez-vous donc? Pensez-vous que ma voix
Ait fait un empereur pour m'en imposer trois?
Néron n'est plus enfant: n'est-il pas temps qu'il règne?
Jusqu'à quand voulez-vous que l'empereur vous craigne?
Ne saurait-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux!
Pour se conduire enfin n'a-t-il pas ses aïeux?
Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère;
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon père.
Parmi tant de héros, je n'ose me placer;
Mais il est des vertus que je lui puis tracer:
Je puis l'instruire au moins combien sa confidence
Entre un sujet et lui doit laisser de distance.

BURRHUS.

Je ne m'étais chargé dans cette occasion
Que d'excuser César d'une seule action:
Mais puisque, sans vouloir que je le justifie,
Vous me rendez garant du reste de sa vie,

1 Cette construction est irrégulière, comme le remarque La Harpe. Il faudrait ou *disputez-vous à qui* ou *disputez-vous la gloire de m'effacer;* mais il absout cette hardiesse qui introduit une idée de plus avec un tour plus vif. Toutefois il n'y aurait pas sûreté dans l'imitation.

2 « *Pour être.* La clarté exigerait que l'on dît en prose *pour que vous soyez.* » (*Geoffroy.*) Le critique aurait dû ajouter que l'emploi de l'infinitif est préparé par le vers précédent, où nous lisons, *pour en faire un ingrat.*

3 Souvenir de Virgile :

« Ast ego quæ divum incedo regina, Jovisque
Et soror et conjux. » (*Æn.*, l. I, v 50.)

Je répondrai, madame, avec la liberté
D'un soldat qui sait mal farder la vérité [1].
Vous m'avez de César confié la jeunesse;
Je l'avoue, et je dois m'en souvenir sans cesse.
Mais vous avais-je fait serment de le trahir,
D'en faire un empereur qui ne sût qu'obéir?
Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde;
Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde.
J'en dois compte, madame, à l'empire romain,
Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main.
Ah! si dans l'ignorance il le fallait instruire [2],
N'avait-on que Sénèque et moi pour le séduire?
Pourquoi de sa conduite [3] éloigner les flatteurs?
Fallait-il dans l'exil chercher des corrupteurs?
La cour de Claudius en esclaves fertile,
Pour deux que l'on cherchait en eût présenté mille,
Qui tous auraient brigué l'honneur de l'avilir:
Dans une longue enfance ils l'auraient fait vieillir.
De quoi vous plaignez-vous, madame? On vous révère,
Ainsi que par César, on jure par sa mère [4].
L'empereur, il est vrai, ne vient plus chaque jour
Mettre à vos pieds l'empire, et grossir votre cour:
Mais le doit-il, madame? et sa reconnaissance
Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance?
Toujours humble, toujours le timide Néron,
N'ose-t-il être Auguste et César que de nom?
Vous le dirai-je enfin? Rome le justifie.
Rome, à trois affranchis si longtemps asservie [5],

1 Campistron dans son *Alcibiade* s'est emparé de ces deux vers qu'il a défigurés:

Je répondrai, madame, avec la liberté
D'un Grec qui ne sait pas farder la vérité.

Le rapport entre un soldat et la franchise est naturel. Le nom de Grec n'a pas la même valeur, de sorte que le plagiat du copiste est un larcin et une sottise.

2 La Harpe loue cette expression qu'il traduit par donner des leçons d'ignorance. Racine n'y met pas cette finesse; il prend *instruire* dans son sens étymologique et prétend dire simplement *élever* dans l'ignorance. C'est un de ces latinismes si fréquents dans notre poëte.

3 Geoffroy dit que *de sa conduite* est ici pour *de sa personne*; il se trompe. *Conduite* ne signifie pas ici la manière de se conduire, mais d'être conduit, ou éducation.

4 M. Aimé Martin observe judicieusement que Racine s'écarte ici de la vérité historique, puisque, selon Tacite, Néron, parmi ses griefs contre sa mère, l'accuse seulement d'avoir prétendu à cet honneur qui n'était dû qu'à l'empereur: « Quod consortium imperii, juraturasque in feminæ verba prætorias cohortes, idemque dedecus senatus et populi speravisset. » « Le partage de l'empire, le serment prêté sur les paroles d'une femme par les cohortes prétoriennes, la même honte pour le sénat et le peuple, telles étaient ses prétentions. » (*Ann.*, l. XIV, ch. XI.)

5 Ces trois affranchis sont Pallas, Calliste et Narcisse, tout-puissants sous le règne de Claude.

A peine respirant du joug qu'elle a porté,
Du règne de Néron compte sa liberté.
Que dis-je, la vertu semble même renaître.
Tout l'empire n'est plus la dépouille d'un maître :
Le peuple au champ de Mars nomme ses magistrats
César nomme les chefs sur la foi des soldats ;
Thraséas au sénat, Corbulon dans l'armée,
Sont encore innocents, malgré leur renommée ;
Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs,
Ne sont plus habités que par leurs délateurs [1].
Qu'importe que César continue à nous croire,
Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire ;
Pourvu que dans le cours d'un règne florissant
Rome soit toujours libre, et César tout-puissant [2] ?
Mais, madame, Néron suffit pour se conduire.
J'obéis, sans prétendre à l'honneur de l'instruire.
Sur ses aïeux, sans doute, il n'a qu'à se régler ;
Pour bien faire, Néron n'a qu'à se ressembler.
Heureux si ses vertus l'une à l'autre enchaînées
Ramènent tous les ans ses premières années [3] !

AGRIPPINE.

Ainsi, sur l'avenir n'osant vous assurer,
Vous croyez que sans vous Néron va s'égarer.
Mais vous, qui jusqu'ici content de votre ouvrage
Venez de ses vertus nous rendre témoignage,
Expliquez-nous pourquoi, devenu ravisseur,
Néron de Silanus fait enlever la sœur ?
Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie
Le sang de mes aïeux qui brille dans Junie ?
De quoi l'accuse-t-il ? et par quel attentat
Devient-elle en un jour criminelle d'État ;
Elle qui, sans orgueil jusqu'alors élevée,
N'aurait point vu Néron, s'il ne l'eût enlevée,
Et qui même aurait mis au rang de ses bienfaits
L'heureuse liberté de ne le voir jamais ?

BURRHUS.

Je sais que d'aucun crime elle n'est soupçonnée.
Mais jusqu'ici César ne l'a point condamnée,
Madame : aucun objet ne blesse ici ses yeux ;
Elle est dans un palais tout plein de ses aïeux.
Vous savez que les droits qu'elle porte avec elle
Peuvent de son époux faire un prince rebelle ;
Que le sang de César ne se doit allier

1 Ici Racine traduit Pline, qui a dit dans le *Panégyrique de Trajan*, ch. xxxv : « Quumque insulas omnes, quas modo senatorum, « jam delatorum turba compleret. »

2 « Res olim dissociabiles miscuit, libertatem et principatum. » (Tacite.)

3 Cette réponse de Burrhus, qu'il faut savoir par cœur, est un des chefs-d'œuvre de la langue.

Qu'à ceux à qui César le veut bien confier :
Et vous-même avouerez qu'il ne serait pas juste
Qu'on disposât sans lui de la nièce d'Auguste.

AGRIPPINE.

Je vous entends : Néron m'apprend par votre voix
Qu'en vain Britannicus s'assure sur mon choix.
En vain, pour détourner ses yeux de sa misère,
J'ai flatté son amour d'un hymen qu'il espère.
A ma confusion, Néron veut faire voir
Qu'Agrippine promet par-delà son pouvoir.
Rome de ma faveur est trop préoccupée;
Il veut par cet affront qu'elle soit détrompée,
Et que tout l'univers apprenne avec terreur
A ne confondre plus mon fils et l'empereur.
Il le peut. Toutefois j'ose encore lui dire
Qu'il doit avant ce coup affermir son empire :
Et qu'en me réduisant à la nécessité
D'éprouver contre lui ma faible autorité,
Il expose la sienne ; et que dans la balance
Mon nom peut-être aura plus de poids qu'il ne pense.

BURRHUS.

Quoi, madame! toujours soupçonner son respect!
Ne peut-il faire un pas qu'il ne vous soit suspect?
L'empereur vous croit-il du parti de Junie?
Avec Britannicus vous croit-il réunie?
Quoi! de vos ennemis devenez-vous l'appui
Pour trouver un prétexte à vous plaindre de lui?
Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire,
Serez-vous toujours prête à partager [1] l'empire?
Vous craindrez-vous sans cesse? et vos embrassements
Ne se passeront-ils qu'en éclaircissements?
Ah! quittez d'un censeur la triste diligence :
D'une mère facile affectez l'indulgence ;
Souffrez quelques froideurs sans les faire éclater ;
Et n'avertissez point la cour de vous quitter.

AGRIPPINE.

Et qui s'honorerait de l'appui d'Agrippine [2],
Lorsque Néron lui-même annonce ma ruine ;
Lorsque de sa présence il semble me bannir ;
Quand Burrhus à sa porte ose me retenir?

BURRHUS.

Madame, je vois bien qu'il est temps de me taire,
Et que ma liberté commence à vous déplaire.
La douleur est injuste ; et toutes les raisons

---

1 *Partager*, diviser en deux parties. C'est ainsi que Racine a dit dans *Iphigénie* :

Achille furieux
Épouvantait l'armée et partageait les dieux.

2 « Et quisquam numen Junonis adoret
Praeterea? » (*Æn.*, l. I, v. 58)

Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.
Voici Britannicus. Je lui cède ma place.
Je vous laisse écouter et plaindre sa disgrâce [1],
Et peut-être, madame, en accuser les soins
De ceux que l'empereur a consultés le moins.

SCÈNE III.

AGRIPPINE, BRITANNICUS, NARCISSE, ALBINE.

AGRIPPINE.

Ah prince! où courez-vous? Quelle ardeur inquiète
Parmi vos ennemis en aveugle vous jette?
Que venez-vous chercher?

BRITANNICUS.

Ce que je cherche? Ah dieux!
Tout ce que j'ai perdu, madame, est en ces lieux.
De mille affreux soldats Junie environnée
S'est vue en ce palais indignement traînée.
Hélas! de quelle horreur ses timides esprits
A ce nouveau spectacle auront été surpris!
Enfin on me l'enlève. Une loi trop sévère
Va séparer deux cœurs qu'assemblait leur misère :
Sans doute on ne veut pas que, mêlant nos douleurs,
Nous nous aidions l'un l'autre à porter nos malheurs.

AGRIPPINE.

Il suffit. Comme vous je ressens vos injures;
Mes plaintes ont déjà précédé vos murmures.
Mais je ne prétends pas qu'un impuissant courroux
Dégage ma parole et m'acquitte envers vous.
Je ne m'explique point. Si vous voulez m'entendre,
Suivez-moi chez Pallas où je vais vous attendre.

SCÈNE IV.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

La croirai-je, Narcisse? et dois-je sur sa foi
La prendre pour arbitre entre son fils et moi?
Qu'en dis-tu? N'est-ce pas cette même Agrippine

1 Remarquez cette alliance de mots, « *écouter* et plaindre la disgrâce. » C'est par le même artifice que Bossuet a pu dire « verser des pleurs et *des prières* sur un tombeau. »

Que mon père épousa jadis pour ma ruine,
Et qui, si je t'en crois, a de ses derniers jours,
Trop lents pour ses desseins, précipité le cours?

NARCISSE.

N'importe : elle se sent comme vous outragée ;
A vous donner Junie elle s'est engagée :
Unissez vos chagrins; liez vos intérêts.
Ce palais retentit en vain de vos regrets :
Tandis[1] qu'on vous verra d'une voix suppliante
Semer ici la plainte et non pas l'épouvante,
Que vos ressentiments se perdront en discours,
Il n'en faut point douter, vous vous plaindrez toujours.

BRITANNICUS.

Ah Narcisse! tu sais si de la servitude
Je prétends faire encore une longue habitude;
Tu sais si pour jamais, de ma chute étonné,
Je renonce à l'empire où j'étais destiné.
Mais je suis seul encor : les amis de mon père
Sont autant d'inconnus que glace ma misère;
Et ma jeunesse même écarte loin de moi
Tous ceux qui dans le cœur me réservent leur foi.
Pour moi, depuis un an qu'un peu d'expérience
M'a donné de mon sort la triste connaissance,
Que vois-je autour de moi, que des amis vendus
Qui sont de tous mes pas les témoins assidus,
Qui, choisis par Néron pour ce commerce infâme,
Trafiquent avec lui des secrets de mon âme?
Quoi qu'il en soit, Narcisse, on me vend tous les jours :
Il prévoit mes desseins, il entend mes discours;
Comme toi, dans mon cœur il sait ce qui se passe.
Que t'en semble, Narcisse?

NARCISSE.

Ah! quelle âme assez basse...
C'est à vous de choisir des confidents discrets,
Seigneur, et de ne pas prodiguer vos secrets.

BRITANNICUS.

Narcisse, tu dis vrai; mais cette défiance
Est toujours d'un grand cœur la dernière science;
On le trompe longtemps. Mais enfin je te croi,
Ou plutôt je fais vœu de ne croire que toi.
Mon père, il m'en souvient, m'assura de ton zèle.
Seul de ses affranchis tu m'es toujours fidèle;
Tes yeux sur ma conduite incessamment ouverts,
M'ont sauvé jusqu'ici de mille écueils couverts.
Va donc voir si le bruit de ce nouvel orage
Aura de nos amis excité le courage.

1 *Tandis,* aussi longtemps que, *quandiu*. Il est bon de ne pas réduire cet adverbe conjonctif à signifier seulement *pendant que*. Nous ne sommes pas assez riches pour laisser tomber en désuétude les locutions précises et correctes. Tout ce que Racine a conservé de l'ancienne langue est de bonne garde.

Examine leurs yeux, observe leurs discours;
Vois si j'en puis attendre un fidèle secours.
Surtout dans ce palais remarque avec adresse
Avec quel soin Néron fait garder la princesse :
Sache si du péril ses beaux yeux sont remis,
Et si son entretien m'est encore permis.
Cependant de Néron je vais trouver la mère
Chez Pallas comme toi l'affranchi de mon père :
Je vais la voir, l'aigrir, la suivre, et, s'il se peut,
M'engager sous son nom plus loin qu'elle ne veut.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

NÉRON, BURRHUS, NARCISSE, GARDES.

NÉRON.

N'en doutez point, Burrhus ; malgré ses injustices,
C'est ma mère, et je veux ignorer ses caprices.
Mais je ne prétends plus ignorer [1] ni souffrir
Le ministre insolent qui les ose nourrir.
Pallas de ses conseils empoisonne ma mère ;
Il séduit chaque jour Britannicus mon frère :
Ils l'écoutent tout seul ; et qui suivrait leurs pas
Les trouverait peut-être assemblés chez Pallas.
C'en est trop. De tous deux il faut que je l'écarte.
Pour la dernière fois qu'il s'éloigne, qu'il parte ;
Je le veux, je l'ordonne : et que la fin du jour
Ne le retrouve pas dans Rome ou dans ma cour [2].
Allez : cet ordre importe au salut de l'empire.
(*Aux gardes.*)
Vous, Narcisse, approchez. Et vous, qu'on se retire.

SCÈNE II.

NÉRON, NARCISSE.

NARCISSE.

Grâces aux dieux, seigneur, Junie entre vos mains
Vous assure aujourd'hui du reste des Romains.
Vos ennemis, déchus de leur vaine espérance,
Sont allés chez Pallas pleurer leur impuissance.
Mais que vois-je ? vous-même, inquiet, étonné,
Plus que Britannicus paraissez consterné.

1 On lit, en effet, dans Tacite (*Ann.*, l. XIII, ch. XIV) : « Nero « infensus iis quibus superbia muliebris innitebatur, demovet Pal- « lantem cura rerum, queis a Claudio impositus, velut arbitrum « regni agebat. » « Néron, dans sa haine contre ceux qui servaient d'appui à l'orgueil de sa mère, éloigne du soin des affaires Pallas, devenu, par la faveur de Claude, l'arbitre du pouvoir. »

2 L'ordre des mots semble ici interverti. Néron chasse Pallas de sa cour et même de Rome. Antiochus, dans *Bérénice* (act. I, sc. III), s'exprime plus régulièrement, lorsqu'il dit :

En sortant du palais,
Je sors de Rome, Arsace, et j'en sors pour jamais

Que présage à mes yeux cette tristesse obscure [1],
Et ces sombres regards errants à l'aventure?
Tout vous rit : la fortune obéit à vos vœux.

NÉRON.

Narcisse, c'en est fait, Néron est amoureux.

NARCISSE.

Vous?

NÉRON.

Depuis un moment, mais pour toute ma vie.
J'aime, que dis-je, aimer? j'idolâtre Junie.

NARCISSE.

Vous l'aimez?

NÉRON.

Excité d'un désir curieux,
Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux,
Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes,
Qui brillaient au travers des flambeaux et des armes;
Belle sans ornement, dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.
Que veux-tu? Je ne sais si cette négligence,
Les ombres, les flambeaux, les cris, et le silence,
Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs,
Relevaient de ses yeux les timides douceurs :
Quoi qu'il en soit, ravi d'une si belle vue,
J'ai voulu lui parler, et ma voix s'est perdue :
Immobile, saisi d'un long étonnement,
Je l'ai laissé passer dans son appartement.
J'ai passé dans le mien. C'est là que, solitaire,
De son image en vain j'ai voulu me distraire.
Trop présente à mes yeux je croyais lui parler :
J'aimais jusqu'à ses pleurs que je faisais couler.
Quelquefois, mais trop tard, je lui demandais grâce;
J'employais les soupirs, et même la menace.
Voilà comme, occupé de mon nouvel amour,
Mes yeux sans se fermer ont attendu le jour.
Mais je m'en fais peut-être une trop belle image;
Elle m'est apparue avec trop d'avantage :
Narcisse, qu'en dis-tu?

NARCISSE.

Quoi, seigneur! croira-t-on
Qu'elle ait pu si longtemps se cacher à Néron [2]?

NÉRON.

Tu le sais bien, Narcisse. Et soit que sa colère
M'imputât le malheur qui lui ravit son frère;
Soit que son cœur, jaloux d'une austère fierté [3],

1 Tristesse *obscure* : expression figurée pour, qui *obscurcit le visage*.

2 Narcisse fait entendre par ces mots, que Néron seul n'avait pas remarqué la beauté de Junie, et par là il encourage sa passion.

3 Cette expression manque de netteté. Dans le vers suivant.

Enviât à nos yeux sa naissante beauté ;
Fidèle à sa douleur, et dans l'ombre enfermée,
Elle se dérobait même à sa renommée.
Et c'est cette vertu, si nouvelle à la cour,
Dont la persévérance irrite mon amour.
Quoi, Narcisse! tandis qu'il n'est point de Romain
Que mon amour n'honore et ne rende plus vaine[1],
Qui, dès qu'à ses regards elle ose se fier,
Sur le cœur de César ne les vienne essayer,
Seule, dans son palais, la modeste Junie
Regarde leurs honneurs comme une ignominie,
Fuit, et ne daigne pas peut-être s'informer
Si César est aimable, ou bien s'il sait aimer!
Dis-moi, Britannicus l'aime-t-il?

NARCISSE.

Quoi! s'il l'aime,
Seigneur?

NÉRON.

Si jeune encor se connaît-il lui-même?
D'un regard enchanteur connaît-il le poison?

NARCISSE.

Seigneur, l'amour toujours n'attend pas la raison[2].
N'en doutez point, il l'aime. Instruits par tant de charmes
Ses yeux sont déjà faits à l'usage des larmes;
A ses moindres désirs il sait s'accommoder;
Et peut-être déjà sait-il persuader.

NÉRON.

Que dis-tu? Sur son cœur il aurait quelque empire?

NARCISSE.

Je ne sais. Mais, seigneur, ce que je puis vous dire,
Je l'ai vu quelquefois s'arracher de ces lieux,
Le cœur plein d'un courroux qu'il cachait à vos yeux,
D'une cour qui le fuit pleurant l'ingratitude,
Las de votre grandeur et de sa servitude,
Entre l'impatience et la crainte flottant,
Il allait voir Junie, et revenait content.

envier est pris dans le sens de cacher, comme dans le vers de Virgile :

« Liber pampineas invidit collibus umbras. »

1 Ces vers paraissent une allusion aux amours de Louis XIV, et, par conséquent, une leçon indirecte donnée à ce prince. Il n'en a pas profité aussi promptement que de celle qui est contenue dans la scène IV de l'acte quatrième. Il fallait du courage pour faire prononcer devant une cour galante :

La modeste Junie
Regarde leurs honneurs comme une ignominie.

2 « L'excuse de ce vers, dit La Harpe, c'est qu'il n'y en a pas un autre semblable dans toute la pièce. » En effet, il manque d'harmonie, et l'idée qu'il exprime est commune. Dans le vers précédent, *le poison d'un regard enchanteur* est de la langue des précieuses.

NÉRON.

D'autant plus malheureux qu'il aura su lui plaire,
Narcisse, il doit plutôt souhaiter sa colère :
Néron impunément[1] ne sera pas jaloux.

NARCISSE.

Vous? Et de quoi, seigneur, vous inquiétez-vous?
Junie a pu le plaindre et partager ses peines ;
Elle n'a vu couler de larmes que les siennes :
Mais aujourd'hui, seigneur, que ses yeux dessillés,
Regardant de plus près l'éclat dont vous brillez,
Verront autour de vous les rois sans diadème,
Inconnus dans la foule, et son amant lui-même,
Attachés sur vos yeux, s'honorer d'un regard
Que vous aurez sur eux fait tomber au hasard ;
Quand elle vous verra, de ce degré de gloire,
Venir en soupirant avouer sa victoire ;
Maître, n'en doutez point, d'un cœur déjà charmé,
Commandez qu'on vous aime, et vous serez aimé.

NÉRON.

A combien de chagrins il faut que je m'apprête !
Que d'importunités !

NARCISSE.

Quoi donc! qui vous arrête,
Seigneur?

NÉRON.

Tout : Octavie, Agrippine, Burrhus,
Sénèque, Rome entière, et trois ans de vertus[2].
Non que pour Octavie un reste de tendresse
M'attache à son hymen et plaigne sa jeunesse :
Mes yeux, depuis longtemps fatigués de ses soins,
Rarement de ses pleurs daignent être témoins.
Trop heureux si bientôt la faveur d'un divorce
Me soulageait d'un joug qu'on m'imposa par force !
Le ciel même en secret semble la condamner :
Ses vœux depuis quatre ans ont beau l'importuner,
Les dieux ne montrent point que sa vertu les touche
D'aucun gage, Narcisse, ils n'honorent sa couche ;

1 *Impunément* est pris ici dans le sens actif, et veut dire sans en tirer vengeance. Le mot est plus noble et plus poétique dans cette acception : Racine y est revenu dans *Iphigénie* :

Dans un lâche sommeil crois-tu qu'enseveli
Achille aura pour elle impunément pâli ?

C'est un double souvenir du vers de Virgile :

« Non impune quidem, nec talia passus Ulysses. »

2 « Il suffit de ce vers pour faire sentir que ces *trois ans de vertu* n'étaient que trois ans de contrainte, d'hypocrisie, dont le terme sera le premier instant où les les passions de Néron trouveront un obstacle. Quelle force de pinceau ne fallait-il pas pour peindre Néron, et quelle délicatesse de nuances pour le peindre naissant! Prendre pour sujet d'une pièce ce passage si difficile à marquer, était par soi-même un trait de génie. » (*La Harpe.*)

L'empire vainement demande un héritier.

NARCISSE.

Que tardez-vous, seigneur, à la répudier?
L'empire, votre cœur, tout condamne Octavie.
Auguste votre aïeul soupirait pour Livie :
Par un double divorce ils s'unirent tous deux[1];
Et vous devez l'empire à ce divorce heureux.
Tibère, que l'hymen plaça dans sa famille,
Osa bien à ses yeux répudier sa fille.
Vous seul, jusques ici contraire à vos désirs,
N'osez par un divorce assurer vos plaisirs!

NÉRON.

Et ne connais-tu pas l'implacable Agrippine?
Mon amour inquiet déjà se l'imagine
Qui m'amène Octavie, et d'un œil enflammé
Atteste les saints droits d'un nœud qu'elle a formé,
Et, portant à mon cœur des atteintes plus rudes,
Me fait un long récit de mes ingratitudes[2].
De quel front soutenir ce fâcheux entretien?

NARCISSE.

N'êtes-vous pas, seigneur, votre maître et le sien?
Vous verrons-nous toujours trembler sous sa tutelle?
Vivez, régnez pour vous : c'est trop régner pour elle.
Craignez-vous?... Mais, seigneur, vous ne la craignez pas :
Vous venez de bannir le superbe Pallas,
Pallas dont vous savez qu'elle soutient l'audace.

NÉRON.

Éloigné de ses yeux, j'ordonne, je menace,
J'écoute vos conseils, j'ose les approuver,
Je m'excite contre elle, et tâche à la braver :
Mais, je t'expose ici mon âme toute nue,
Sitôt que mon malheur me ramène à sa vue,
Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir
De ces yeux où j'ai lu si longtemps mon devoir,
Soit qu'à tant de bienfaits ma mémoire fidèle
Lui soumette en secret tout ce que je tiens d'elle :
Mais enfin[3] mes efforts ne me servent de rien :
Mon génie étonné tremble devant le sien.
Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance,
Que je la fuis partout, que même je l'offense,

1 Auguste répudia Scribonie pour épouser Livie, qui, de son côté, se sépara de Claude Tibère Néron. Elle était alors enceinte, et elle avait un fils du mari qu'elle quittait. Quelles mœurs! quel temps!

2 Ce récit viendra dans l'admirable scène II du quatrième acte.

3 *Mais enfin* lie irrégulièrement le dernier terme de la période aux précédents, il aurait fallu *quels qu'ils soient*, *mes efforts*, etc. Mais cette conjonction eût manqué d'élégance et de vivacité. Le tour que Racine a préféré se justifie par le trouble même de Néron. Remarquez comment cette locution familière, *ne me servent de rien*, est aussitôt relevée par l'admirable vers qui suit :

Mon génie étonné tremble devant le sien.

Et que de temps en temps j'irrite ses ennuis,
Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.
Mais je t'arrête trop : retire-toi, Narcisse ;
Britannicus pourrait t'accuser d'artifice.

NARCISSE.

Non, non : Britannicus s'abandonne à ma foi.
Par son ordre, seigneur, il croit que je vous voi,
Que je m'informe ici de tout ce qui le touche,
Et veut de vos secrets être instruit par ma bouche :
Impatient surtout de revoir ses amours[1],
Il attend de mes soins ce fidèle secours.

NÉRON.

J'y consens ; porte-lui cette douce nouvelle :
Il la verra.

NARCISSE.

Seigneur, bannissez-le loin[2] d'elle.

NÉRON.

J'ai mes raisons, Narcisse ; et tu peux concevoir
Que je lui vendrai cher le plaisir de la voir.
Cependant vante-lui ton heureux stratagème ;
Dis-lui qu'en sa faveur on me trompe moi-même,
Qu'il la voit sans mon ordre. On ouvre : la voici.
Va retrouver ton maître, et l'amener[3] ici.

SCÈNE III.

NÉRON, JUNIE.

NÉRON.

Vous vous troublez, madame, et changez de visage :
Lisez-vous dans mes yeux quelque triste présage ?

JUNIE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser mon erreur :
J'allais voir Octavie, et non pas l'empereur.

1 La Harpe blâme cette expression, qui lui paraît d'une fade galanterie. Elle a pourtant bien de la noblesse dans ces vers de Malherbe :

Et de toutes douleurs la douleur la plus grande
C'est qu'il faut quitter *nos amours*.

2 *Le loin* semble à Geoffroy une cacophonie ; mais il suffit de séparer ces deux monosyllabes par la prononciation, pour qu'elle disparaisse. L'oreille de Pradon n'était-elle pas offensée du vers de Boileau

Traçât à pas tardifs un pénible sillon ?

et il demandait à quelle langue appartenait *traçât à pas tard*. Il faut laisser dire Pradon et même Geoffroy.

3 Ce second infinitif est irrégulier, car *va l'amener* est presque un contre-sens : la grammaire demande *et l'amène*. Un vieil auteur se serait tiré d'embarras en ajoutant un *s* euphonique.

NÉRON.

Je le sais bien, madame, et n'ai pu sans envie
Apprendre vos bontés pour l'heureuse Octavie.

JUNIE.

Vous, seigneur ?

NÉRON.

Pensez-vous, madame, qu'en ces lieux
Seule pour vous connaître Octavie ait des yeux ?

JUNIE.

Et quel autre [1], seigneur, voulez-vous que j'implore ?
A qui demanderai-je un crime que j'ignore ?
Vous qui le punissez, vous ne l'ignorez pas :
De grâce, apprenez-moi, seigneur, mes attentats.

NÉRON.

Quoi, madame ! est-ce donc une légère offense
De m'avoir si longtemps caché votre présence ?
Ces trésors dont le ciel voulut vous embellir,
Les avez-vous reçus pour les ensevelir ?
L'heureux Britannicus verra-t-il sans alarmes
Croître, loin de nos yeux, son amour et vos charmes ?
Pourquoi, de cette gloire exclu jusqu'à ce jour,
M'avez-vous, sans pitié, relégué dans ma cour [2] ?
On dit plus : vous souffrez sans en être offensée
Qu'il vous ose, madame, expliquer sa pensée ;
Car je ne croirai point que sans me consulter
La sévère Junie ait voulu le flatter,
Ni qu'elle ait consenti d'aimer et d'être aimée,
Sans que j'en sois instruit que par la renommée.

JUNIE.

Je ne vous nierai point, seigneur, que ses soupirs
M'ont daigné quelquefois expliquer ses désirs.
Il n'a point détourné ses regards d'une fille
Seul reste du débris [3] d'une illustre famille :
Peut-être il se souvient qu'en un temps plus heureux
Son père me nomma pour l'objet de ses vœux.
Il m'aime ; il obéit à l'empereur son père,
Et j'ose dire encore, à vous, à votre mère :
Vos désirs sont toujours si conformes aux siens...

NÉRON.

Ma mère a ses desseins, madame, et j'ai les miens.
Ne parlons plus ici de Claude et d'Agrippine :
Ce n'est point par leur choix que je me détermine.
C'est à moi seul, madame, à répondre de vous ;
Et je veux de ma main vous choisir un époux.

1 Junie ne répond pas à la question de Néron.

2 *Relégué dans ma cour* est une de ces hardiesses de langage si fréquentes dans Racine et si naturelles, qu'on ne les remarque pas toujours.

3 *Débris*. Remarquez ce mot, employé ordinairement comme le fragment d'un tout qui a été brisé, et qui signifie ici la ruine même.

JUNIE.

Ah seigneur! songez-vous que toute autre alliance
Fera honte aux Césars, auteurs de ma naissance?

NÉRON.

Non, madame; l'époux dont je vous entretiens
Peut sans honte assembler vos aïeux et les siens;
Vous pouvez, sans rougir, consentir à sa flamme.

JUNIE.

Et quel est donc, seigneur, cet époux?

NÉRON.

Moi, madame.

JUNIE.

Vous!

NÉRON.

Je vous nommerais, madame, un autre nom,
Si j'en savais quelque autre au-dessus de Néron.
Oui, pour vous faire un choix où vous puissiez souscrire,
J'ai parcouru des yeux la cour, Rome et l'empire.
Plus j'ai cherché, madame, et plus je cherche encor
En quelles mains je dois confier ce trésor,
Plus je vois que César, digne seul de vous plaire,
En doit être lui seul l'heureux dépositaire,
Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains
A qui Rome a commis l'empire des humains.
Vous-même, consultez vos premières années.
Claudius à son fils les avait destinées;
Mais c'était en un temps où de l'empire entier
Il croyait quelque jour le nommer l'héritier.
Les dieux ont prononcé. Loin de leur contredire [1],
C'est à vous de passer du côté de l'empire.
En vain de ce présent ils m'auraient honoré,
Si votre cœur devait en être séparé;
Si tant de soins ne sont adoucis par vos charmes;
Si, tandis que je donne aux veilles, aux alarmes,
Des jours toujours à plaindre et toujours enviés,
Je ne vais quelquefois respirer à vos pieds.
Qu'Octavie à vos yeux ne fasse point d'ombrage;
Rome, aussi bien que moi, vous donne son suffrage,
Répudie Octavie, et me fait dénouer
Un hymen que le ciel ne veut point avouer.
Songez-y donc, madame, et pesez en vous-même
Ce choix digne des soins d'un prince qui vous aime,
Digne de vos beaux yeux trop longtemps captivés,
Digne de l'univers, à qui vous vous devez.

JUNIE.

Seigneur, avec raison je demeure étonnée.
Je me vois, dans le cours d'une même journée,

1 *Leur*, latinisme préférable à l'usage, qui mettrait ici *les contredire*. Racine, et c'est là un de ses plus heureux artifices, retrempe souvent le français aux sources latines.

Comme une criminelle amenée en ces lieux,
Et lorsqu'avec frayeur je parais à vos yeux,
Que sur mon innocence à peine je me fie,
Vous m'offrez tout d'un coup la place d'Octavie.
J'ose dire pourtant que je n'ai mérité
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.
Et pouvez-vous, seigneur, souhaiter qu'une fille
Qui vit presque en naissant éteindre sa famille,
Qui, dans l'obscurité nourrissant sa douleur,
S'est fait une vertu conforme à son malheur,
Passe subitement de cette nuit profonde
Dans un rang qui l'expose au yeux de tout le monde,
Dont je n'ai pu de loin soutenir la clarté,
Et dont une autre enfin remplit la majesté [1]?

NÉRON.

Je vous ai déjà dit que je la répudie :
Ayez moins de frayeur, ou moins de modestie.
N'accusez point ici mon choix d'aveuglement ;
Je vous réponds de vous ; consentez seulement.
Du sang dont vous sortez rappelez la mémoire ;
Et ne préférez point à la solide gloire
Des honneurs dont César prétend vous revêtir,
La gloire d'un refus sujet au repentir.

JUNIE.

Le ciel connaît, seigneur, le fond de ma pensée.
Je ne me flatte point d'une gloire insensée :
Je sais de vos présents mesurer la grandeur ;
Mais plus ce rang sur moi répandrait de splendeur,
Plus il me ferait honte, et mettrait en lumière
Le crime d'en avoir dépouillé l'héritière [2].

NÉRON.

C'est de ses intérêts prendre beaucoup de soin,
Madame ; et l'amitié ne peut aller plus loin.
Mais ne nous flattons point, et laissons le mystère.
La sœur vous touche ici beaucoup moins que le frère ;
Et pour Britannicus.....

JUNIE.

Il a su me toucher,
Seigneur ; et je n'ai point prétendu m'en cacher.
Cette sincérité sans doute est peu discrète ;
Mais toujours de mon cœur ma bouche est l'interprète :
Absente de la cour, je n'ai pas dû penser,
Seigneur, qu'en l'art de feindre il fallût m'exercer [3].

1 *Remplit la majesté* a plus d'éclat que de netteté.
2 Ici Racine se souvient de Salluste : « Majorum gloria posteris « quasi lumen est, neque bona, neque mala in occulto patitur. » (*Jug.*, c. LXXXV.) « La gloire des ancêtres est comme un flambeau qui met en lumière les vertus et les crimes de leur postérité. »
3 Excellente épigramme à l'adresse des courtisans

J'aime Britannicus. Je lui fus destinée
Quand l'empire devait suivre son hyménée :
Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté,
Ses honneurs abolis, son palais déserté,
La fuite d'une cour que sa chute a bannie,
Sont autant de liens qui retiennent Junie.
Tout ce que vous voyez conspire à vos désirs ;
Vos jours toujours sereins coulent dans les plaisirs ;
L'empire en est pour vous l'inépuisable source ;
Ou, si quelque chagrin en interrompt la course [1],
Tout l'univers, soigneux de les entretenir,
S'empresse à l'effacer de votre souvenir.
Britannicus est seul [2] : quelque ennui qui le presse,
Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse,
Et n'a pour tous plaisirs, seigneur, que quelques pleurs
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

NÉRON.

Et ce sont ces plaisirs et ces pleurs que j'envie,
Que tout autre que lui me paierait de sa vie.
Mais je garde à ce prince un traitement plus doux :
Madame, il va bientôt paraître devant vous.

JUNIE.

Ah seigneur ! vos vertus m'ont toujours rassurée.

NÉRON.

Je pouvais de ces lieux lui défendre l'entrée ;
Mais, madame, je veux prévenir le danger
Où son ressentiment le pourrait engager.
Je ne veux point le perdre ; il vaut mieux que lui-même
Entende son arrêt de la bouche qu'il aime.
Si ses jours vous sont chers, éloignez-le de vous
Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux.
De son bannissement prenez sur vous l'offense ;
Et, soit par vos discours, soit par votre silence,
Du moins par vos froideurs, faites-lui concevoir
Qu'il doit porter ailleurs ses vœux et son espoir.

JUNIE.

Moi ! que je lui prononce un arrêt si sévère !
Ma bouche mille fois lui jura le contraire [3].
Quand même jusque-là je pourrais me trahir,
Mes yeux lui défendront, seigneur, de m'obéir.

1 Geoffroy pense que *course* est ici pour *cours*, et que Racine a été contraint par la rime. Il est vrai qu'on dit habituellement *le cours des plaisirs*, mais *course* exprime mieux la succession rapide des fêtes de la cour de Néron, et il est probable que le poëte a raison contre son critique.

2 On a remarqué, dans les cinq vers et demi qui suivent, environ une douzaine tant de *qui* que de *que*. C'est une grave autorité pour ceux qui ont le goût de ces conjonctions.

3 Cet aveu, qui devrait irriter ou désarmer Néron, sérieusement épris, l'effleure à peine, car ce qu'il ressent ne mérite pas le nom d'amour.

NÉRON.

Caché près de ces lieux, je vous verrai, madame [1].
Renfermez votre amour dans le fond de votre âme :
Vous n'aurez point pour moi de langages secrets :
J'entendrai [2] des regards que vous croirez muets;
Et sa perte sera l'infaillible salaire
D'un geste ou d'un soupir échappé pour lui plaire.

JUNIE.

Hélas ! si j'ose encor former quelques souhaits,
Seigneur, permettez-moi de ne le voir jamais.

SCÈNE IV.

NÉRON, JUNIE, NARCISSE.

NARCISSE.

Britannicus, seigneur, demande la princesse;
Il approche.

NÉRON.

Qu'il vienne.

JUNIE.

Ah seigneur !

NÉRON.

Je vous laisse.
Sa fortune dépend de vous plus que de moi :
Madame, en le voyant, songez que je vous voi [3].

SCÈNE V.

JUNIE, NARCISSE.

JUNIE.

Ah ! cher Narcisse, cours au-devant de ton maître ;
Dis-lui... Je suis perdue ! et je le vois paraître.

1 On a signalé à tort ce moyen comme indigne de la tragédie : il n'a rien de contraire au caractère de Néron, et il amène une admirable scène. Que Néron se cache, cet expédient est indifférent en soi ; mais quel effet de terreur produit Néron invisible et présent !

2 On n'avait pas dit, avant Racine, *entendre des regards*, expression aussi hardie que juste au lieu où elle est placée

3 Remarquons, pour la dernière fois, cette absence de l'*s*, qui est, comme nous l'avons dit, non une licence poétique, mais un archaïsme d'orthographe.

SCÈNE VI.

JUNIE, BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

Madame, quel bonheur me rapproche de vous?
Quoi! je puis donc jouir d'un entretien si doux?
Mais parmi [1] ce plaisir quel chagrin me dévore?
Hélas! puis-je espérer de vous revoir encore?
Faut-il que je dérobe, avec mille détours,
Un bonheur que vos yeux m'accordaient tous les jours?
Quelle nuit! quel réveil! Vos pleurs, votre présence
N'ont point de ces cruels désarmé l'insolence?
Que faisait votre amant? Quel démon envieux
M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux?
Hélas! dans la frayeur dont vous étiez atteinte,
M'avez-vous en secret adressé quelque plainte?
Ma princesse, avez-vous daigné me souhaiter?
Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter?...
Vous ne me dites rien! quel accueil! quelle glace!
Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrâce?
Parlez: nous sommes seuls. Notre ennemi, trompé,
Tandis que je vous parle est ailleurs occupé:
Ménageons les moments de cette heureuse absence.

JUNIE.

Vous êtes en des lieux tout pleins de sa puissance:
Ces murs même, seigneur, peuvent avoir des yeux;
Et jamais l'empereur n'est absent de ces lieux.

BRITANNICUS.

Et depuis quand, madame, êtes-vous si craintive?
Quoi! déjà votre amour souffre qu'on le captive?
Qu'est devenu ce cœur qui me jurait toujours
De faire à Néron même envier nos amours?
Mais bannissez, madame, une inutile crainte:
La foi [2] dans tous les cœurs n'est pas encore éteinte;
Chacun semble des yeux approuver mon courroux;
La mère de Néron se déclare pour nous.
Rome, de sa conduite elle-même offensée....

JUNIE.

Ah! seigneur! vous parlez contre votre pensée.
Vous-même, vous m'avez avoué mille fois
Que Rome le louait d'une commune voix:
Toujours à sa vertu vous rendiez quelque hommage.
Sans doute la douleur vous dicte ce langage.

1 Parmi, *per medium*, équivaut à *au milieu de*: il a le même sens et plus de précision.
2 La fidélité.

BRITANNICUS.

Ce discours me surprend, il le faut avouer :
Je ne vous cherchais pas pour l'entendre louer.
Quoi ! pour vous confier la douleur qui m'accable,
À peine je dérobe un moment favorable;
Et ce moment si cher, madame, est consumé
A louer l'ennemi dont je suis opprimé !
Qui vous rend à vous-même, en un jour, si contraire?
Quoi ! même vos regards ont appris à se taire?
Que vois-je? vous craignez de rencontrer mes yeux !
Néron vous plairait-il? Vous serais-je odieux?
Ah ! si je le croyais !... Au nom des dieux, madame,
Éclaircissez le trouble où vous jetez mon âme.
Parlez. Ne suis-je plus dans votre souvenir?

JUNIE.

Retirez-vous, seigneur : l'empereur va venir.

BRITANNICUS.

Après ce coup, Narcisse, à qui [1] dois-je m'attendre?

SCÈNE VII.

NÉRON, JUNIE, NARCISSE.

NÉRON.

Madame...

JUNIE.

Non, seigneur, je ne puis rien entendre.
Vous êtes obéi. Laissez couler du moins
Des larmes dont ses yeux ne seront pas témoins.

SCÈNE VIII.

NÉRON, NARCISSE.

NÉRON.

Hé bien ! de leur amour tu vois la violence,
Narcisse; elle a paru jusque dans son silence.
Elle aime mon rival, je ne puis l'ignorer;
Mais je mettrai ma joie à le désespérer.
Je me fais de sa peine une image charmante;
Et je l'ai vu douter du cœur de son amante.

1 *A qui* n'est pas ici pour *à quoi*. *A qui dois-je m'attendre?* signifie *sur qui puis-je compter?* Témoin ce vers de La Fontaine :

Ne t'attends qu'à toi seul, c'est un commun proverbe.
(L. IV, fab. xu

Je la suis. Mon rival t'attend pour éclater :
Par de nouveaux soupçons, va, cours le tourmenter ;
Et tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore,
Fais-lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore.

NARCISSE, *seul*.

La fortune t'appelle [1] une seconde fois,
Narcisse ; voudrais-tu résister à sa voix ?
Suivons jusques au bout ses ordres favorables,
Et, pour nous rendre heureux, perdons les misérables [2].

1 Imité de Malherbe, qui a dit :

La fortune t'appelle au rang de ses victimes.

2 Narcisse trahit le secret de sa bassesse, qui est celui de tous les ambitieux subalternes. Racine s'inspire de Corneille, qui fait dire à Photin (*Pompée*, act. I, sc. I) :

Quels que soient leurs décrets (des dieux). déclarez-vous pour eux,
Et pour leur obéir perdez les malheureux.

Au fond Photin pense comme Narcisse; mais parlant dans un conseil, il donne à sa vile pensée un prétexte spécieux ; Narcisse, sans témoin, a plus de franchise. C'est dans le même esprit d'ambition cruelle et servile que Mathan (*Ath.*, act. II, sc. V) s'écrie :

Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé ?

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME[1].

SCÈNE I.

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

Pallas obéira, seigneur.

NÉRON.

Et de quel œil
Ma mère a-t-elle vu confondre son orgueil?

BURRHUS.

Ne doutez point, seigneur, que ce coup ne la frappe,
Qu'en reproches bientôt sa douleur ne s'échappe.
Ses transports dès longtemps commencent d'éclater :
A d'inutiles cris puissent-ils s'arrêter!

NÉRON.

Quoi! de quelque dessein la croyez-vous capable?

BURRHUS.

Agrippine, seigneur, est toujours redoutable.
Rome et tous vos soldats révèrent ses aïeux;
Germanicus son père est présent à leurs yeux.
Elle sait son pouvoir; vous savez son courage;
Et ce qui me la fait redouter davantage,
C'est que vous appuyez vous-même son courroux,
Et que vous lui donnez des armes contre vous.

NÉRON.

Moi, Burrhus?

BURRHUS.

Cet amour, seigneur, qui vous possède...

NÉRON.

Je vous entends, Burrhus. Le mal est sans remède :
Mon cœur s'en est plus dit que vous ne m'en direz;
Il faut que j'aime enfin.

BURRHUS.

Vous vous le figurez,
Seigneur; et, satisfait de quelque résistance,
Vous redoutez un mal faible dans sa naissance.
Mais si dans son devoir votre cœur affermi

1 Racine, au début de cet acte, supprima, par le conseil de Boileau, une scène entre Burrhus et Narcisse. Elle a été conservée dans les *Mémoires* de Racine le fils, et nous la reproduisons à la fin de la pièce.

Voulait ne point s'entendre avec son ennemi ;
Si de vos premiers ans vous consultiez la gloire ;
Si vous daigniez, seigneur, rappeler la mémoire
Des vertus d'Octavie indignes[1] de ce prix,
Et de son chaste amour vainqueur de vos mépris ;
Surtout si, de Junie évitant la présence,
Vous condamniez vos yeux à quelques jours d'absence ;
Croyez-moi, quelque amour qui semble vous charmer,
On n'aime point, seigneur, si l'on ne veut aimer[2].

NÉRON.

Je vous croirai, Burrhus, lorsque dans les alarmes
Il faudra soutenir la gloire de nos armes,
Ou lorsque, plus tranquille, assis dans le sénat,
Il faudra décider du destin de l'État ;
Je m'en reposerai sur votre expérience.
Mais croyez-moi, l'amour est une autre science,
Burrhus ; et je ferais quelque difficulté
D'abaisser jusque-là votre sévérité.
Adieu. Je souffre trop, éloigné de Junie.

SCÈNE II.

BURRHUS.

Enfin, Burrhus, Néron découvre son génie :
Cette férocité que tu croyais fléchir,
De tes faibles liens est prête à s'affranchir.
En quels excès peut-être elle va se répandre !
O dieux ! en ce malheur quel conseil dois-je prendre ?
Sénèque, dont les soins me devraient soulager,
Occupé loin de Rome, ignore ce danger[3].
Mais quoi ! si, d'Agrippine excitant la tendresse,
Je pouvais... La voici : mon bonheur me l'adresse.

1 *Indigne* emporte habituellement en français un sens défavorable. Il est pris ici dans l'acception générale que lui donnent les Latins, et signifie simplement *qui ne mérite pas*.

2 Burrhus est un grand maître en bonne politique ; mais sur le point qu'il essaye ici de traiter, Néron a beau jeu de lui opposer son incompétence. Dans l'*Octavie* attribuée à Sénèque le Tragique, Sénèque le Philosophe parle à peu près le même langage à Néron, qu'il veut détourner de l'hymen de Poppée ; il s'exprime ainsi sur l'amour :

« Quem si fovere desistas, cadit,
Denique vires perdit extinctus suas. »

« Si vous cessez de l'attiser, il languit, perd ses forces, et finit par s'éteindre. » (*Oct.*, v. 555.)

3 On retrouvera ces deux vers dans la scène entre Burrhus et Narcisse. Ce sont les seuls que Racine ait conservés. Voyez l'appendice placé à la suite du cinquième acte.

SCÈNE III.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

AGRIPPINE.

Hé bien ! je me trompais, Burrhus, dans mes soupçons
Et vous vous signalez par d'illustres leçons!
On exile Pallas, dont le crime peut-être
Est d'avoir à l'empire élevé votre maître.
Vous le savez trop bien : jamais sans ses avis,
Claude qu'il gouvernait n'eût adopté mon fils.
Que dis-je? à son épouse on donne une rivale;
On affranchit Néron de la foi conjugale :
Digne emploi d'un ministre ennemi des flatteurs,
Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs,
De les flatter lui-même, et [1] nourrir dans son âme
Le mépris de sa mère et l'oubli de sa femme!

BURRHUS.

Madame, jusqu'ici c'est trop tôt m'accuser.
L'empereur n'a rien fait qu'on ne puisse excuser.
N'imputez qu'à Pallas un exil nécessaire :
Son orgueil dès longtemps exigeait ce salaire;
Et l'empereur ne fait qu'accomplir à regret
Ce que toute la cour demandait en secret.
Le reste est un malheur qui n'est point sans ressource :
Des larmes d'Octavie on peut tarir la source.
Mais calmez vos transports. Par un chemin plus doux
Vous lui pourrez plutôt ramener son époux :
Les menaces, les cris, le rendront plus farouche.

AGRIPPINE.

Ah! l'on s'efforce en vain de me fermer la bouche.
Je vois que mon silence irrite vos dédains;
Et c'est trop respecter l'ouvrage de mes mains.
Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine [2]:
Le ciel m'en laisse assez pour venger ma ruine.
Le fils de Claudius commence à ressentir [3]
Des crimes dont je n'ai que le seul repentir [4].
J'irai, n'en doutez point, le montrer à l'armée,
Plaindre aux yeux des soldats son enfance opprimée,
Leur faire, à mon exemple, expier leur erreur.
On verra d'un côté le fils d'un empereur
Redemandant la foi jurée à sa famille,
Et de Germanicus on entendra la fille;

1 Régulièrement il faudrait *de nourrir*.
2 Allusion au passage de Tacite cité plus haut : « Quibus superbia » muliebris *innitebatur*. »
3 Éprouver le ressentiment.
4 Elle se repent, parce qu'elle n'en profite plus qu'imparfaitement.

De l'autre, l'on verra le fils d'Énobarbus,
Appuyé de Sénèque et du tribun Burrhus,
Qui, tous deux de l'exil rappelés par moi-même,
Partagent à mes yeux l'autorité suprême.
De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit,
On saura les chemins par où je l'ai conduit.
Pour rendre sa puissance et la vôtre odieuses,
J'avouerai les rumeurs les plus injurieuses;
Je confesserai tout, exils, assassinats,
Poison même [1]....

BURRHUS.

Madame, ils ne vous croiront pas :
Ils sauront récuser l'injuste stratagème
D'un témoin irrité qui s'accuse lui-même [2].
Pour moi, qui le premier secondai vos desseins,
Qui fis même jurer l'armée entre ses mains,
Je ne me repens point de ce zèle sincère [3].
Madame, c'est un fils qui succède à son père.
En adoptant Néron, Claudius par son choix
De son fils et du vôtre a confondu les droits.

1 Tout ce passage est imité, comme Racine sait imiter, des *Annales* de Tacite, l. XIII, ch. XIV : « Præceps post hæc Agrippina ruere « in terrorem et minas neque principis auribus abstinere quominus « testaretur, adultum jam esse Britannicum, veram dignamque « stirpem suscipiendo patris imperio, quod insitus et adoptivus, « per injurias matris, exerceret. Non abnuere se quin cuncta infe- « licis domus mala patefierent, suæ imprimis nuptiæ, suum vene- « ficium. Id solum diis et sibi provisum quod viveret privignus. « Ituram cum illo in castra. Audiretur hinc Germanici filia, inde « debilis Burrhus et exsul Seneca, trunca scilicet manu, et profes- « soria lingua generis humani regimen expostulantes. » « Après la disgrâce de Pallas, Agrippine, dans les transports de sa colère, emploie la terreur et les menaces, sans ménagement pour les oreilles du prince : elle atteste que Britannicus n'est plus un enfant; qu'il est le vrai rejeton seul digne de prendre en main le pouvoir impérial qu'un intrus exerce, grâce aux crimes d'une mère; elle ne craindra pas de dévoiler toutes les misères et les hontes du palais. Claude, d'abord séduit par elle, puis empoisonné. Grâce aux dieux et à sa prévoyance, Britannicus vivait encore; elle irait avec lui jusqu'au camp, et là, on entendrait d'un côté la fille de Germanicus, et de l'autre, le débile Burrhus et l'exilé Sénèque : l'un avec son bras manchot, l'autre avec sa langue de rhéteur, réclamant le gouvernement du monde. » On voit que le poëte transpose les traits de ce tableau, et qu'il en adoucit quelques-uns pour ménager Burrhus, à qui s'adresse Agrippine, sans rien enlever aux terribles menaces dont elle veut l'épouvanter. Celui-ci la déconcerte d'un seul mot : *Madame, ils ne vous croiront pas.*

2 En vertu de l'adage : *Nemo auditur perire volens.*

3 Burrhus avait réellement pris part à l'avénement de Néron : « Tunc medio diei, tertium ante idas octobris, foribus palatii re- « pente deductis, comitante Burrho, Nero egreditur ad cohor- « tem... » (*Ann.*, l. XII, c. LXIX.) « Le troisième jour avant les ides d'octobre, à midi, les portes du palais s'ouvrent tout à coup, et Néron accompagné de Burrhus sort et marche vers la cohorte. »

Rome l'a pu choisir. Ainsi, sans être injuste,
Elle choisit Tibère adopté par Auguste;
Et le jeune Agrippa, de son sang descendu,
Se vit exclu du rang vainement prétendu [1].
Sur tant de fondements sa puissance établie
Par vous-même aujourd'hui ne peut être affaiblie :
Et s'il m'écoute encor, madame, sa bonté
Vous en fera bientôt perdre la volonté.
J'ai commencé, je vais poursuivre mon ouvrage.

SCÈNE IV.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

Dans quel emportement la douleur vous engage,
Madame ! L'empereur puisse-t-il l'ignorer !

AGRIPPINE.

Ah ! lui-même à mes yeux puisse-t-il se montrer !

ALBINE.

Madame, au nom des dieux, cachez votre colère.
Quoi ! pour les intérêts de la sœur ou du frère,
Faut-il sacrifier le repos de vos jours?
Contraindrez-vous César jusque dans ses amours?

AGRIPPINE.

Quoi ! tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me ravale [2],
Albine? C'est à moi qu'on donne une rivale.
Bientôt, si je ne romps ce funeste lien,
Ma place est occupée, et je ne suis plus rien.
Jusqu'ici d'un vain titre Octavie honorée,
Inutile à la cour, en était ignorée :
Les grâces, les honneurs par moi seule versés,
M'attiraient des mortels les vœux intéressés.
Une autre de César a surpris la tendresse;
Elle aura le pouvoir d'épouse et de maîtresse ;
Le fruit de tant de soins, la pompe des Césars,
Tout deviendra le prix d'un seul de ses regards.

1 Racine emploie le verbe *prétendre* activement et avec un régime direct dans le sens d'*aspirer à*. C'est ainsi qu'il écrit dans *Mithridate*, act. I, sc. I :

> Il crut que sans prétendre une plus noble gloire,
> Elle lui céderait une indigne victoire ;

et dans la même pièce, même acte, sc. II :

> Sans oser rien prétendre.

Il faut retenir ce mot, car *prétendre à* est prosaïque et l'idée qu'il renferme n'aurait plus pour être exprimée avec un régime direct que l'affreux mot *ambitionner*.

2 *Ravale*. La familiarité de l'expression est relevée ici par l'énergie de la passion.

Que dis-je? l'on m'évite, et déjà délaissée...
Ah! je ne puis, Albine, en souffrir la pensée.
Quand je devrais du ciel hâter l'arrêt fatal [1],
Néron, l'ingrat Néron..... Mais voici son rival.

SCÈNE V.

BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE, ALBINE.

BRITANNICUS.

Nos ennemis communs ne sont pas invincibles,
Madame; nos malheurs trouvent des cœurs sensibles:
Vos amis et les miens, jusqu'alors si secrets,
Tandis que nous perdions le temps en vains regrets,
Animés du courroux qu'allume l'injustice,
Viennent de confier leur douleur à Narcisse.
Néron n'est pas encor tranquille possesseur
De l'ingrate qu'il aime au mépris de ma sœur.
Si vous êtes toujours sensible à son injure,
On peut dans son devoir ramener le parjure.
La moitié du sénat s'intéresse pour nous:
Sylla, Pison, Plautus...

AGRIPPINE.

Prince, que dites-vous?
Sylla, Pison, Plautus, les chefs de la noblesse!

BRITANNICUS.

Madame, je vois bien que ce discours vous blesse,
Et que votre courroux, tremblant, irrésolu,
Craint déjà d'obtenir tout ce qu'il a voulu.
Non, vous avez trop bien établi ma disgrâce;
D'aucun ami pour moi ne redoutez l'audace:
Il ne m'en reste plus; et vos soins trop prudents
Les ont tous écartés ou séduits dès longtemps.

AGRIPPINE.

Seigneur, à vos soupçons donnez moins de créance;
Notre salut dépend de notre intelligence.
J'ai promis, il suffit: malgré vos ennemis,
Je ne révoque rien de ce que j'ai promis.
Le coupable Néron fuit en vain ma colère;

1 Un astrologue avait prédit que Néron régnerait, mais qu'il tuerait sa mère: « Hunc sui finem multos ante annos crediderat « Agrippina contempseratque. Nam consulenti super Nerone, res« ponderunt Chaldæi fore ut imperaret matremque occideret; » « atque illa: « Occidat, inquit, dum imperet. » (*Ann.*, l. XIV, c. IX.) « Agrippine avait su dès longtemps la fin qui la menaçait, et elle l'avait méprisée; en effet, les Chaldéens, qu'elle consultait sur le sort de son fils, lui avaient annoncé qu'il serait empereur, et qu'il tuerait sa mère. « Qu'il me tue, répondit-elle, pourvu qu'il « règne. »

Tôt ou tard il faudra qu'il entende sa mère.
J'essaierai tour à tour la force et la douceur;
Ou moi-même, avec moi conduisant votre sœur,
J'irai semer partout ma crainte et ses alarmes,
Et ranger tous les cœurs du parti de ses larmes
Adieu. J'assiégerai Néron de toutes parts.
Vous, si vous m'en croyez, évitez ses regards.

SCÈNE VI.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

Ne m'as-tu point flatté d'une fausse espérance ?
Puis-je sur ton récit fonder quelque assurance,
Narcisse ?

NARCISSE.

Oui. Mais, seigneur, ce n'est pas en ces lieux
Qu'il faut développer ce mystère à vos yeux.
Sortons. Qu'attendez-vous ?

BRITANNICUS.

Ce que j'attends, Narcisse ?
Hélas !

NARCISSE.

Expliquez-vous.

BRITANNICUS.

Si par ton artifice
Je pouvais revoir...

NARCISSE.

Qui ?

BRITANNICUS.

J'en rougis. Mais enfin
D'un cœur moins agité j'attendrais mon destin.

NARCISSE.

Après tous mes discours vous la croyez fidèle ?

BRITANNICUS.

Non, je la crois, Narcisse, ingrate, criminelle,
Digne de mon courroux : mais je sens, malgré moi,
Que je ne le crois pas autant que je le doi.
Dans ses égarements mon cœur opiniâtre
Lui prête des raisons, l'excuse, l'idolâtre.
Je voudrais vaincre enfin mon incrédulité.
Je la voudrais haïr avec tranquillité.
Et qui croira qu'un cœur si grand en apparence,
D'une infidèle cour ennemi dès l'enfance,
Renonce à tant de gloire, et dès le premier jour
Trame une perfidie inouïe à la cour [1] ?

1 Britannicus laisse percer le doute qu'il garde au fond du cœur

NARCISSE.

Et qui sait si l'ingrate, en sa longue retraite,
N'a point de l'empereur médité la défaite?
Trop sûre que ses yeux ne pouvaient se cacher,
Peut-être elle fuyait pour se faire chercher [1],
Pour exciter Néron par la gloire pénible
De vaincre une fierté jusqu'alors invincible.

BRITANNICUS.

Je ne la puis donc voir?

NARCISSE.

Seigneur, en ce moment
Elle reçoit les vœux de son nouvel amant.

BRITANNICUS.

Hé bien! Narcisse, allons. Mais que vois-je? C'est-elle.

NARCISSE, *à part.*

Ah dieux! A l'empereur portons cette nouvelle.

SCÈNE VII.

JUNIE, BRITANNICUS.

JUNIE.

Retirez-vous, seigneur, et fuyez un courroux
Que ma persévérance allume contre vous.
Néron est irrité. Je me suis échappée,
Tandis qu'à l'arrêter sa mère est occupée.
Adieu; réservez-vous, sans blesser mon amour,
Au plaisir de me voir justifier un jour.
Votre image sans cesse est présente à mon âme;
Rien ne l'en peut bannir.

BRITANNICUS.

Je vous entends, madame;
Vous voulez que ma fuite assure vos désirs,
Que je laisse un champ libre à vos nouveaux soupirs.
Sans doute, en me voyant, une pudeur secrète
Ne vous laisse goûter qu'une joie inquiète.
Hé bien, il faut partir!

JUNIE.

Seigneur, sans m'imputer...

BRITANNICUS.

Ah! vous deviez du moins plus longtemps disputer.
Je ne murmure point qu'une amitié commune
Se range du parti que flatte la fortune;

sur la trahison de Junie. Narcisse le comprend si bien, qu'il essaye aussitôt d'aggraver ses torts, et de faire paraître sa perfidie plus coupable par une longue préméditation.

1 Souvenir éloigné et détourné du vers de Virgile :

« Et fugit ad salices et se cupit ante videri. »

Que l'éclat d'un empire ait pu vous éblouir ;
Qu'aux dépens de ma sœur vous en vouliez jouir :
Mais que, de ces grandeurs comme une autre occupée,
Vous m'en ayez paru si longtemps détrompée ;
Non, je l'avoue encor, mon cœur désespéré
Contre ce seul malheur n'était point préparé.
J'ai vu sur ma ruine élever l'injustice ;
De mes persécuteurs j'ai vu le ciel complice :
Tant d'horreurs n'avaient point épuisé son courroux,
Madame : il me restait d'être oublié de vous.

JUNIE.

Dans un temps plus heureux, ma juste impatience
Vous ferait repentir de votre défiance :
Mais Néron vous menace ; en ce pressant danger,
Seigneur, j'ai d'autres soins que de vous affliger.
Allez, rassurez-vous, et cessez de vous plaindre ;
Néron nous écoutait, et m'ordonnait de feindre.

BRITANNICUS.

Quoi ! le cruel....

JUNIE.

Témoin de tout notre entretien,
D'un visage sévère examinait le mien,
Prêt à faire sur vous éclater la vengeance
D'un geste confident de notre intelligence.

BRITANNICUS.

Néron nous écoutait, madame ! Mais, hélas !
Vos yeux auraient pu feindre et ne m'abuser pas :
Ils pouvaient me nommer l'auteur de cet outrage.
L'amour est-il muet, ou n'a-t-il qu'un langage ?
De quel trouble un regard pouvait me préserver !
Il fallait...

JUNIE.

Il fallait me taire et vous sauver.
Combien de fois, hélas ! puisqu'il faut vous le dire,
Mon cœur de son désordre allait-il vous instruire !
De combien de soupirs interrompant le cours
Ai-je évité vos yeux que je cherchais toujours [1] !
Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on aime,
De l'entendre gémir, de l'affliger soi-même,
Lorsque par un regard on peut le consoler !
Mais quels pleurs ce regard aura-t-il fait couler !

1 Ces deux vers sont si coulants et si purs ; ils expriment si bien la pensée du poëte, qu'on ne remarque pas qu'ils ne se lient pas grammaticalement. La syntaxe voudrait : *Combien de fois, interrompant mes soupirs, ai-je évité*, etc. Le poëte dit, en son langage elliptique et passionné : *Combien de soupirs ai-je arrêtés qui voulaient se frayer passage* (*interrompre* a ici le sens d'*intercepter*) ! *Combien de regards ai-je détournés qui se dirigeaient vers vous !* L'âme de Racine mêle ces deux idées, et les exprime par des images qui les peignent vivement, sans s'inquiéter de l'exactitude des rapports grammaticaux.

Ah! dans ce souvenir, inquiète, troublée,
Je ne me sentais pas assez dissimulée :
De mon front effrayé je craignais la pâleur[1];
Je trouvais mes regards trop pleins de ma douleur ;
Sans cesse il me semblait que Néron en colère
Me venait reprocher trop de soin de vous plaire ;
Je craignais mon amour vainement renfermé;
Enfin, j'aurais voulu n'avoir jamais aimé.
Hélas! pour son bonheur, seigneur, et pour le nôtre[2]
Il n'est que trop instruit de mon cœur et du vôtre!
Allez, encore un coup, cachez-vous à ses yeux :
Mon cœur plus à loisir vous éclaircira mieux.
De mille autres secrets j'aurais compte à vous rendre[3].

BRITANNICUS.

Ah! n'en voilà que trop! c'est trop me faire entendre,
Madame, mon bonheur, mon crime, vos bontés.
Et savez-vous pour moi tout ce que vous quittez?
(*Se jetant aux pieds de Junie.*)
Quand pourrai-je à vos pieds expier ce reproche?

JUNIE.

Que faites-vous? Hélas! votre rival s'approche.

SCÈNE VIII.

NÉRON, BRITANNICUS, JUNIE[4].

NÉRON.

Prince, continuez des transports si charmants.
Je conçois vos bontés par ses remercîments,

1 Jamais le cœur d'une amante ne s'est dévoilé avec plus de grâce et d'énergie.

2 On a remarqué que, dans ces vers, *malheur* substitué à *bonheur* ne changerait pas le sens. Cela est vrai pour le sens, et non pour le sentiment : ce détour, qui reporte la pensée sur le bonheur des deux amants, ajoute au danger présent un souvenir gracieux qui le rend plus terrible.

3 La Harpe dit, à propos de ce vers, que *rendre compte d'une chose*, étant une phrase toute faite, le tour adopté par Racine est vicieux. Que ne reproche-t-il au poëte de n'avoir pas écrit en prose?

4 Cette scène est une des plus belles et des mieux dialoguées qui soient au théâtre : elle relève Britannicus sans abaisser Néron, puisque force demeure au tyran, et que c'est là sa seule grandeur. Le coup de théâtre produit par l'arrivée de Néron est tragique, puisqu'il crée un danger. Ce genre de surprise, essentiellement dramatique, est ou comique ou tragique, suivant la situation. Britannicus, surpris aux genoux de Junie, ne prête pas à rire, parce qu'il y va de sa vie ; et la confusion passagère qu'il éprouve ne l'empêche pas de se redresser au niveau et même au-dessus de l'empereur.

Madame; à vos genoux je viens de le surprendre.
Mais il aurait aussi quelque grâce à me rendre;
Ce lieu vous favorise, et je vous y retiens
Pour lui faciliter de si doux entretiens.

BRITANNICUS.

Je puis mettre à ses pieds ma douleur ou ma joie
Partout où sa bonté consent que je la voie;
Et l'aspect de ces lieux où vous la retenez
N'a rien dont mes regards doivent être étonnés.

NÉRON.

Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse
Qu'il faut qu'on me respecte et que l'on m'obéisse?

BRITANNICUS.

Ils ne nous ont pas vu l'un et l'autre élever,
Moi pour vous obéir, et vous pour me braver;
Et ne s'attendaient pas, lorsqu'ils nous virent naître,
Qu'un jour Domitius me dût parler en maître [1].

NÉRON.

Ainsi par le destin nos vœux sont traversés;
J'obéissais alors, et vous obéissez.
Si vous n'avez appris à vous laisser conduire,
Vous êtes jeune encore, et l'on peut vous instruire.

BRITANNICUS.

Et qui m'en instruira?

NÉRON.

Tout l'empire à la fois
Rome.

BRITANNICUS.

Rome met-elle au nombre de vos droits
Tout ce qu'a de cruel l'injustice et la force,
Les emprisonnements, le rapt et le divorce?

NÉRON.

Rome ne porte point ses regards curieux
Jusque dans des secrets que je cache à ses yeux.
Imitez son respect [2].

BRITANNICUS.

On sait ce qu'elle en pense.

1 Quelque temps après l'adoption de Néron par Claude, le jeune Britannicus avait témoigné son déplaisir, en saluant son frère adoptif du nom de Domitius : « Obvii inter se, Nero Britannicum nomine, ille Domitium salutavere... discordiæ initium... » (*Ann.*, lib. XII, c. XLI.) « Les deux jeunes princes s'étant rencontrés, Néron salua Britannicus de son nom et celui-ci répondit en l'appelant Domitius. Ce fut le commencement de leur inimitié. » On voit par ce passage comment Racine sait dérober et embellir.

2 Quel dédain et quelle fierté! N'est-ce pas un écho de la cour de Versailles, et le prélude de la réponse également hautaine d'Agamemnon à Achille :

Ma fille ignore encor mes ordres souverains,
Et quand il sera temps qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort : j'en instruirai l'armée.

NÉRON.

Elle se tait du moins : imitez son silence.

BRITANNICUS.

Ainsi Néron commence à ne se plus forcer.

NÉRON.

Néron de vos discours commence à se lasser.

BRITANNICUS.

Chacun devait bénir le bonheur de son règne.

NÉRON.

Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne[1].

BRITANNICUS.

Je connais mal Junie, ou de tels sentiments
Ne mériteront pas ses applaudissements.

NÉRON.

Du moins, si je ne sais le secret de lui plaire,
Je sais l'art de punir un rival téméraire.

BRITANNICUS.

Pour moi, quelque péril qui me puisse accabler,
Sa seule inimitié peut me faire trembler.

NÉRON.

Souhaitez-la ; c'est tout ce que je vous puis dire.

BRITANNICUS.

Le bonheur de lui plaire est le seul où j'aspire.

NÉRON.

Elle vous l'a promis, vous lui plairez toujours.

BRITANNICUS.

Je ne sais pas du moins épier ses discours :
Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche,
Et ne me cache point pour lui fermer la bouche.

NÉRON.

Je vous entends. Hé bien, gardes!

JUNIE.

Que faites-vous?
C'est votre frère. Hélas! c'est un amant jaloux!
Seigneur, mille malheurs persécutent sa vie :
Ah! son bonheur peut-il exciter votre envie?
Souffrez que, de vos cœurs rapprochant les liens,
Je me cache à vos yeux et me dérobe aux siens.
Ma fuite arrêtera vos discordes fatales;
Seigneur, j'irai remplir[2] le nombre des vestales.
Ne lui disputez plus mes vœux infortunés ;
Souffrez que les dieux seuls en soient importunés.

NÉRON.

L'entreprise, madame, est étrange et soudaine.

1 « Oderint dum metuant. »

2 *Remplir* pour *compléter* « implere numerum. » Ce vœu de Junie dispose le spectateur au dénoûment qu'on a reproché à Racine. Le poëte, qui ne devait pas faire mourir Junie, complétement innocente, ne pouvait pas imaginer un expédient plus heureux.

Dans son appartement, gardes, qu'on la remène.
Gardez Britannicus dans celui de sa sœur.

BRITANNICUS.

C'est ainsi que Néron sait disputer un cœur!

JUNIE.

Prince, sans l'irriter, cédons à cet orage.

NÉRON.

Gardes, obéissez sans tarder davantage.

SCÈNE IX.

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

Que vois-je! oh ciel!

NÉRON, *sans voir Burrhus.*

Ainsi leurs feux sont redoublés.
Je reconnais la main qui les a rassemblés.
Agrippine ne s'est présentée à ma vue,
Ne s'est dans ses discours si longtemps étendue,
Que pour faire jouer ce ressort odieux.
(*Apercevant Burrhus.*)
Qu'on sache si ma mère est encore en ces lieux.
Burrhus, dans ce palais je veux qu'on la retienne,
Et qu'au lieu de sa garde on lui donne la mienne.

BURRHUS.

Quoi, seigneur! sans l'ouïr? une mère?

NÉRON.

Arrêtez.
J'ignore quel projet, Burrhus, vous méditez:
Mais, depuis quelques jours, tout ce que je désire
Trouve en vous un censeur prêt à me contredire.
Répondez-m'en, vous dis-je; ou, sur votre refus,
D'autres me répondront et d'elle et de Burrhus [1].

1 « La progression est ici également marquée, et dans l'intrigue et dans le caractère du tyran. Son frère est arrêté, parce qu'il est aimé de Junie; sa mère est arrêtée en même temps, parce qu'elle favorise leurs amours; et son gouverneur est menacé des fers, parce qu'il a dit un mot en leur faveur. L'intrigue se noue, comme il doit arriver, dans un troisième acte, et Néron et la pièce marchent du même pas. » (*La Harpe.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

AGRIPPINE, BURRHUS.

BURRHUS.

Oui, madame, à loisir vous pourrez vous défendre :
César lui-même ici consent de vous entendre.
Si son ordre au palais vous a fait retenir,
C'est peut-être à dessein de vous entretenir.
Quoi qu'il en soit, si j'ose expliquer ma pensée,
Ne vous souvenez plus qu'il vous ait offensée;
Préparez-vous plutôt à lui tendre les bras :
Défendez-vous, madame, et ne l'accusez pas.
Vous voyez, c'est lui seul que la cour envisage.
Quoiqu'il soit votre fils, et même votre ouvrage,
Il est votre empereur : vous êtes, comme nous,
Sujette à ce pouvoir qu'il a reçu de vous.
Selon qu'il vous menace ou bien qu'il vous caresse,
La cour autour de vous ou s'écarte ou s'empresse.
C'est son appui qu'on cherche en cherchant votre appui.
Mais voici l'empereur.

AGRIPPINE.

Qu'on [1] me laisse avec lui.

SCÈNE II.

NÉRON, AGRIPPINE.

AGRIPPINE, *s'asseyant.*

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place [2].
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.

1 *On*. Il n'y a que Burrhus en scène. Agrippine le congédie dédaigneusement : il est vrai qu'il l'avait arrêtée au seuil du cabinet de l'empereur.

2 Agrippine n'oublie pas qu'elle est la mère de Néron, et que son fils lui doit l'empire. Voltaire compare ce début à celui de la fameuse scène entre Auguste et Cinna, et il lui donne la préférence; comme plus naturel. Corneille n'en est pas moins sublime, et il a donné le modèle. — On n'a pas remarqué que le germe de cette admirable scène est dans Tacite. (*Ann.*, liv. XIII, ch. XXI.) « Collo-

J'ignore de quel crime on a pu me noircir :
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
Vous régnez : vous savez combien votre naissance
Entre l'empire et vous avait mis de distance.
Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés,
Étaient même sans moi d'inutiles degrés.
Quand de Britannicus la mère condamnée[1]
Laissa de Claudius disputer l'hyménée,
Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,
Qui de ses affranchis mendièrent les voix,
Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au trône où je serais placée.
Je fléchis mon orgueil ; j'allai prier Pallas.
Son maître, chaque jour caressé dans mes bras[2],
Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce
L'amour où je voulais amener sa tendresse.
Mais ce lien du sang qui nous joignait tous deux
Écartait Claudius d'un lit incestueux :
Il n'osait épouser la fille de son frère.
Le sénat fut séduit : une loi moins sévère
Mit Claude dans mon lit et Rome à mes genoux[3].
C'était beaucoup pour moi : ce n'était rien pour vous.
Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille ;
Je vous nommai son gendre et vous donnai sa fille :
Silanus, qui l'aimait, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné[4].

« quium filii exposcit : ubi nihil pro innocentia quasi diffideret, « nec beneficiis quasi exprobraret disseruit, sed ultionem in dela- « tores et præmia amicis obtinuit. » « Elle demande à son fils une entrevue. Là, sans dire un seul mot ni de son innocence trop difficile à prouver, ni de ses bienfaits, qui auraient paru des reproches, elle obtint le châtiment de ses délateurs, et des récompenses pour ses amis. » Cependant ce rapprochement met en lumière tout le génie de Racine, car ce qu'Agrippine n'a pas dit dans l'entrevue dont parle Tacite est précisément le sujet qu'elle développe ici.

1 On sait gré à Racine de n'avoir pas nommé la mère de Britannicus, l'infâme Messaline, de qui Juvénal a dit, par une admirable opposition :

« Ostenditque tuum, generose Britannice, ventrem. » (Sat. VI.)

2 « Prævaluere hæc, adjuta Agrippinæ illecebris, quæ ad eum, « per speciem necessitudinis crebro ventitando, pellicit patruum « ut, prælata cæteris, et nondum uxor, potentia uxoria jam ute- « retur. » (Tac. *Ann.*, lib. XII, c. III.) « Cet avis prévalut, appuyé des séductions d'Agrippine, qui, profitant de son titre de nièce pour visiter à chaque instant son oncle, prit sur lui un tel empire que, préférée à ses rivales, et sans avoir le nom d'épouse, elle en exerçait déjà l'autorité. » (Trad. de J. L. Burnouf.)

3 Consultez, sur ces circonstances, les chap. V, VI et VII de *Annales*, liv. XII.

4 « Die nuptiarum Silanus mortem sibi conscivit : sive eo usque « spem vitæ produxerat ; seu delecto die augendam ad invidiam. » (*Annal.*, lib. XII, c. VIII.) « Le jour du mariage, Silanus se

Ce n'était rien encore. Eussiez-vous pu prétendre
Qu'un jour Claude à son fils dût préférer son gendre?
De ce même Pallas j'implorai le secours :
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
Vous appela Néron, et du pouvoir suprême
Voulut avant le temps vous faire part lui-même.
C'est alors que chacun, rappelant le passé,
Découvrit mon dessein déjà trop avancé;
Que de Britannicus la disgrâce future
Des amis de son père excita le murmure[1].
Mes promesses aux uns éblouirent les yeux;
L'exil me délivra des plus séditieux;
Claude même, lassé de ma plainte éternelle,
Éloigna de son fils tous ceux de qui le zèle,
Engagé dès longtemps à suivre son destin,
Pouvait du trône encor lui rouvrir le chemin.
Je fis plus : je choisis moi-même dans ma suite
Ceux à qui je voulais qu'on livrât sa conduite[2].
J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des gouverneurs que Rome honorait de sa voix :
Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée;
J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée
Et ce même Sénèque[3], et ce même Burrhus,
Qui depuis[4]... Rome alors estimait leurs vertus.

donna la mort, soit qu'il eût conservé jusqu'à ce moment l'espérance de vivre, ou qu'il cherchât dans le choix de cette journée un contraste odieux. » (Burnouf.)

1 « Nemo adeo expers misericordiæ fuit quem non Britannici « fortunæ mœror afficeret. » (*Ann.*, lib. XII, c. XXVI.) « Il n'y eut pas de cœur si dur que le sort de Britannicus ne touchât de pitié. » (Burnouf.)

2 « Claudius optimum quemque educatorem filii exsilio ac morte « afficit, datosque a noverca custodiæ ejus imponit. » (*Ann.*, lib. XII, c. XLI.) « Claude bannit ou fit mourir les plus vertueux instituteurs de son fils, et plaça près de lui des surveillants du choix de sa marâtre. » (Burnouf.)

3 Tacite dévoile les motifs intéressés de ce choix d'Agrippine : « Agrippina, ne malis tantum facinoribus notesceret, veniam exsilii « pro Annæo Seneca, simul præturam impetrat, lætum in publicum « rata, ob claritudinem studiorum ejus, utque Domitii pueritia « tali magistro adolesceret et consiliis ejusdem ad spem dominatio« nis uterentur : quia Seneca fidus in Agrippinam memoria beneficii « et infensus Claudio dolore injuriæ credebatur. » (*Ann.*, lib. XII, c. VIII.) « Cependant Agrippine, pour ne pas se signaler uniquement par le mal, obtint pour Sénèque le rappel de l'exil et la dignité de préteur, persuadée que cet acte serait généralement applaudi à cause de l'éclat de ses talents, et bien aise que l'enfance de Domitius grandît sous un tel maître, dont les conseils pourraient d'ailleurs leur être utiles à tous deux pour arriver à la domination : car on croyait Sénèque dévoué à Agrippine par le souvenir du bienfait, ennemi de Claude par le ressentiment de l'injure. » (Burnouf.)

4 Voltaire a poussé l'imitation de ce vers jusqu'au plagiat dans

De Claude en même temps épuisant les richesses,
Ma main sous votre nom répandait ses largesses.
Les spectacles, les dons, invincibles appas,
Vous attiraient les cœurs du peuple et des soldats,
Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première,
Favorisaient en vous Germanicus mon père.
Cependant Claudius penchait vers son déclin.
Ses yeux, longtemps fermés, s'ouvrirent à la fin :
Il connut son erreur. Occupé de sa crainte,
Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,
Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis :
Ses gardes, son palais, son lit, m'étaient soumis.
Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse[1];
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse :
Mes soins, en apparence épargnant ses douleurs,
De son fils, en mourant, lui cachèrent les pleurs.
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte[2].
J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte;
Et tandis que Burrhus allait secrètement
De l'armée en vos mains exiger le serment,
Que vous marchiez au camp, conduit sous mes auspices,
Dans Rome les autels fumaient de sacrifices[3]:
Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité
Du prince déjà mort demandait la santé.
Enfin, des légions l'entière obéissance
Ayant de votre empire affermi la puissance,
On vit Claude; et le peuple, étonné de son sort,
Apprit en même temps votre règne et sa mort!
C'est le sincère aveu que je voulais vous faire :
Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire :
Du fruit de tant de soins à peine jouissant
En avez-vous six mois paru reconnaissant,

un passage de la *Henriade*, qu'on cite souvent avec éloge, et comme un modèle de suspension :

> Et Biron jeune encore, ardent, impétueux,
> Qui depuis.... mais alors il était vertueux.

Seulement *Rome alors estimait leurs vertus*, est noble et poétique, tandis que *mais alors il était vertueux*, est familier et prosaïque.

1 Pour son fils.

2 Ils étaient fondés, et Tacite nous donne, au livre XII de ses *Annales*, tous les détails de la mort de Claude, empoisonné d'abord par un plat de champignons, et achevé par le médecin Xénophon, confident d'Agrippine, qui introduisit dans le gosier de l'empereur, comme pour le faire vomir, une plume chargée d'un poison subtil.

3 Si Racine imite ici Sophocle, qui a dit, au début de *l'Œdipe-Roi* :

> Πόλις.... θυμιαμάτων γέμει.

« Elle est remplie de sacrifices, » il a embelli son modèle.

Que, lassé d'un respect qui vous gênait peut-être,
Vous avez affecté de ne me plus connaître.
J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons,
De l'infidélité vous tracer des leçons,
Ravis d'être vaincus dans leur propre science.
J'ai vu favoriser [1] de votre confiance
Othon, Sénécion, jeunes voluptueux,
Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux [2].
Et lorsque, vos mépris excitant mes murmures,
Je vous ai demandé raison de tant d'injures
(Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu),
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Aujourd'hui je promets Junie à votre frère;
Ils se flattent tous deux du choix de votre mère :
Que faites-vous? Junie enlevée à la cour [3]
Devient en une nuit l'objet de votre amour :
Je vois de votre cœur Octavie effacée
Prête à sortir du lit où je l'avais placée :
Je vois Pallas banni, votre frère arrêté :
Vous attentez enfin jusqu'à ma liberté;
Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies.
Et lorsque, convaincu de tant de perfidies,
Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'est vous qui m'ordonnez de me justifier.

NÉRON.

Je me souviens toujours que je vous dois l'empire;
Et sans vous fatiguer du soin de le redire,
Votre bonté, madame, avec tranquillité
Pouvait se reposer sur ma fidélité.
Aussi bien ces soupçons, ces plaintes assidues,
Ont fait croire à tous ceux qui les ont entendues,
Que jadis, j'ose ici vous le dire entre nous,
Vous n'aviez sous mon nom travaillé que pour vous [4].

1 C'est ainsi qu'on lit ce mot dans toutes les éditions imprimées sous les yeux de Racine; depuis on a substitué *favorisés*, et Louis Racine approuve cette correction. L'infinitif, quoique moins régulier grammaticalement, a l'avantage de mieux désigner Néron comme fauteur de ces *jeunes voluptueux*. Remarquons que cette dernière expression a été dérobée à Racine par Voltaire, qui dit, en parlant des favoris de Henri III :

Jeunes voluptueux qui régnaient sous son nom.

2 La vérité historique demandait une autre qualification; car Tacite dit et laisse entendre bien au delà dans ce passage : « Simul « adsumptis in conscientiam Othone et Claudio Senecione, adoles-« centulis decoris : quorum Otho familia consulari, Senecio liberto « Cæsaris patre genitus, ignara matre, dein frustra obnitente, « penitus irrepserant per luxum et ambigua secreta. » (Lib. XIII, c. XII.)

3 *Rapta ad aulam;* ce latinisme présente un faux sens. *Enlevée à la cour* offre naturellement le sens opposé à celui qu'il a dans ce passage.

4 On le voit de reste à la conduite et aux paroles d'Agrippine.

« Tant d'honneurs, disaient-ils, et tant de déférences,
Sont-ce de ses bienfaits de faibles récompenses ?
Quel crime a donc commis ce fils tant condamné ?
Est-ce pour obéir qu'elle l'a couronné ?
N'est-il de son pouvoir que le dépositaire ? »
Non que, si jusque-là j'avais pu vous complaire,
Je n'eusse pris plaisir, madame, à vous céder
Ce pouvoir que vos cris semblaient redemander :
Mais Rome veut un maître, et non une maîtresse.
Vous entendiez les bruits qu'excitait ma faiblesse :
Le sénat chaque jour et le peuple, irrités
De s'ouïr par ma voix dicter vos volontés,
Publiaient qu'en mourant Claude avec sa puissance
M'avait encor laissé sa simple obéissance.
Vous avez vu cent fois nos soldats en courroux
Porter en murmurant leurs aigles devant vous ;
Honteux de rabaisser par cet indigne usage
Les héros dont encore elles portent l'image.
Toute autre se serait rendue à leurs discours :
Mais, si vous ne régnez, vous vous plaignez toujours[1].
Avec Britannicus contre moi réunie,
Vous le fortifiez du parti de Junie ;
Et la main de Pallas trame tous ces complots.
Et, lorsque malgré moi j'assure mon repos,
On vous voit de colère et de haine animée :
Vous voulez présenter mon rival à l'armée ;
Déjà jusques au camp le bruit en a couru.

AGRIPPINE.

Moi ! le faire empereur ? Ingrat ! l'avez-vous cru ?
Quel serait mon dessein ? qu'aurais-je pu prétendre ?
Quels honneurs dans sa cour, quel rang pourrais-je attendre ?
Ah ! si sous votre empire on ne m'épargne pas,
Si mes accusateurs observent tous mes pas,
Si de leur empereur ils poursuivent la mère,
Que ferais-je au milieu d'une cour étrangère ?
Ils me reprocheraient, non des cris impuissants,
Des desseins étouffés aussitôt que naissants,
Mais des crimes pour vous commis à votre vue,
Et dont je ne serais que trop tôt convaincue[2].

1 C'est encore Tacite qui inspire ici Racine ; mais dans l'historien le trait est raconté, non de la fille, mais de l'épouse de Germanicus : « Audita hæc raram occulti pectoris vocem elicuere, « correptamque græco versu admonuit « non ideo lædi quia non re- « gnaret. » (*Ann.*, lib. IV, c. LII.) « Ces reproches arrachèrent à Tibère un de ces mots qui trahissaient si rarement sa pensée : tournant contre elle le vers d'un poëte grec, il l'avertit « qu'on ne lui faisait point tort pour ne pas la laisser régner. » — Chenier a repris ce mot (*Tibère*, act. III, sc. I), et l'applique à la première Agrippine :

Vous n'avez qu'un chagrin, c'est de ne pas régner.

2 Transcrivons d'abord le texte de Tacite : « Vivere ego, Britan-

Vous ne me trompez point, je vois tous vos détours;
Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours :
Dès vos plus jeunes ans mes soins et mes tendresses
N'ont arraché de vous que de feintes caresses.
Rien ne vous a pu vaincre ; et votre dureté
Aurait dû dans son cours arrêter ma bonté.
Que je suis malheureuse ! Et par quelle infortune
Faut-il que tous mes soins me rendent importune !
Je n'ai qu'un fils : ô ciel, qui m'entends aujourd'hui,
T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui ?
Remords, crainte, périls, rien ne m'a retenue.
J'ai vaincu ses mépris ; j'ai détourné ma vue
Des malheurs qui dès-lors me furent annoncés [1] ;
J'ai fait ce que j'ai pu : vous régnez, c'est assez.
Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,
Si vous le souhaitez, prenez encor ma vie,
Pourvu que par ma mort tout le peuple irrité
Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté.

NÉRON.

Hé bien donc, prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse ?

AGRIPPINE.

De mes accusateurs qu'on punisse l'audace ;
Que de Britannicus on calme le courroux ;
Que Junie à son choix puisse prendre un époux ;
Qu'ils soient libres tous deux ; et que Pallas demeure [2] ;
Que vous me permettiez de vous voir à toute heure ;
(*Apercevant Burrhus dans le fond du théâtre.*)
Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter,

« nico potiente rerum, poteram ? Ac si Plautus aut quis alius rem« publicam judicaturus obtinuerit, desunt scilicet mihi accusatores « qui non verba, impatientia caritatis aliquando incauta, sed ea « crimina objiciant quibus nisi a filio absolvi non possim. » (*Ann.*, lib. XIII, c. XXI.) « Pouvais-je vivre sous Britannicus empereur ? Et si le pouvoir venait à tomber aux mains de Plautus ou de quelque autre, certes il y aurait faute d'accusateurs pour me reprocher, non des paroles imprudentes par l'excès d'une tendresse quelquefois emportée, mais de ces crimes que mon fils seul peut absoudre. » Évidemment Racine s'est inspiré de ce passage : mais dans l'historien la situation est différente. Britannicus est mort, et c'est pour répondre aux imputations de conspiration portées contre elle par Silana et ses agents, qu'Agrippine parle ainsi devant Burrhus chargé de l'interroger. Racine dispose de l'histoire en maître; il la plie à l'intérêt du drame sans la fausser : il féconde, il transforme ce qu'il trouve, et il invente ce qui manque, selon la vraisemblance. On regrette toutefois ici qu'il n'ait pas eu à mettre en relief ce trait : « Crimina quibus nisi a « filio absolvi non possim. »

1 Voy. la note ci-dessus, p. 160.

2 *Demeure*. Geoffroy critique cette expression, qui n'en est pas moins parfaitement juste et noble. Agrippine, dans cette réponse, met à nu son incurable esprit de domination. Tout à l'heure elle gémissait, et à peine Néron paraît-il se rendre, qu'elle commande impérieusement.

votre porte enfin n'ose plus m'arrêter.

NÉRON.

Oui, madame, je veux que ma reconnaissance
Désormais dans les cœurs grave votre puissance;
Et je bénis déjà cette heureuse froideur
Qui de notre amitié va rallumer l'ardeur.
Quoi que Pallas ait fait, il suffit, je l'oublie :
Avec Britannicus je me reconcilie;
Et, quant à cet amour qui nous a séparés,
Je vous fais notre arbitre, et vous nous jugerez.
Allez donc, et portez cette joie à mon frère.
Gardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mère [1].

SCÈNE III.

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

Que cette paix, seigneur, et ces embrassements
Vont offrir à mes yeux de spectacles charmants!
Vous savez si jamais ma voix lui fut contraire,
Si de son amitié j'ai voulu vous distraire,
Et si j'ai mérité cet injuste courroux.

NÉRON.

Je ne vous flatte point, je me plaignais de vous,
Burrhus; je vous ai crus tous deux d'intelligence :
Mais son inimitié vous rend ma confiance.
Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher :
J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

BURRHUS.

Quoi, seigneur [2]!

1 « Cette scène est une des plus belles qu'il y ait au théâtre : les littérateurs la placent au même rang que celle d'Auguste et de Cinna, de Cléopâtre et de ses deux fils, de Mithridate avec ses enfants. La différence qu'on peut remarquer entre des scènes si imposantes et si théâtrales, vient encore moins de la différence du génie des auteurs que de la différence du sujet. La plus intéressante est celle d'Auguste et de Cinna, parce que rien n'égale la situation du maître du monde pardonnant à son assassin; celle de Cléopâtre, dans *Rodogune*, est la plus terrible; celle de Mithridate la plus brillante; mais celle d'Agrippine et de Néron me paraît être la plus profonde pour l'art et la peinture des caractères, et en même temps la plus grave et la plus austère pour le style. » (*Geoffroi.*)

2 L'étonnement de Burrhus a été partagé par la plupart des critiques, qui ne trouvent pas naturel que Néron fasse ainsi à un honnête homme la brusque confidence d'un crime. Mais il faut remarquer que Néron vient de se faire violence en subissant les reproches de sa mère, qui lui arrache une fausse promesse de réconciliation, et qu'il lui tarde d'éclater, même en se démasquant. D'ailleurs sa

NÉRON.

C'en est trop; il faut que sa ruine
Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine :
Tant qu'il respirera, je ne vis qu'à demi.
Elle m'a fatigué de ce nom ennemi;
Et je ne prétends pas que sa coupable audace
Une seconde fois lui promette ma place.

BURRHUS.

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus?

NÉRON.

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.

BURRHUS.

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie?

NÉRON.

Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie.

BURRHUS.

Non, quoi que vous disiez, cet horrible dessein
Ne fut jamais, seigneur, conçu dans votre sein.

NÉRON.

Burrhus!

BURRHUS.

De votre bouche, oh ciel! puis-je l'apprendre?
Vous-même sans frémir avez-vous pu l'entendre?
Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner?
Néron dans tous les cœurs est-il las de régner?
Que dira-t-on de vous? Quelle est votre pensée?

NÉRON.

Quoi! toujours enchaîné de ma gloire passée[1],
J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour
Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour?
Soumis à tous les vœux, à mes désirs contraire,
Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire?

BURRHUS.

Et ne suffit-il pas, seigneur, à vos souhaits
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits?
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être :
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus;
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime,
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
Britannicus mourant excitera le zèle

confidence ne compromet pas son dessein, Burrhus n'ayant pas le pouvoir d'en empêcher l'exécution; et, ce qui importe à Néron, c'est de réussir, et non de dissimuler sa nature perverse, qui aussi bien n'était déjà plus un secret pour Burrhus.

1 *Enchaîné de.* L'emploi de la proposition *de* pour exprimer le rapport de cause à effet, est poétique. Malherbe a dit :

Je suis vaincu du temps.

De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle.
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
Qui, même après leur mort, auront des successeurs :
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre,
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah ! de vos premiers ans l'heureuse expérience
Vous fait-elle, seigneur, haïr votre innocence?
Songez-vous au bonheur qui les a signalés?
Dans quel repos, oh ciel ! les avez-vous coulés!
Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :
Partout en ce moment on me bénit, on m'aime;
On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer;
Le ciel dans tous leurs pleurs [1] ne m'entend point nommer;
Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage [2];
Je vois voler partout les cœurs à mon passage!
Tels étaient vos plaisirs. Quel changement, oh dieux!
Le sang le plus abject vous était précieux :
Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable;
Vous résistiez, seigneur, à leur sévérité;
Votre cœur s'accusait de trop de cruauté;
Et, plaignant les malheurs attachés à l'empire :
« Je voudrais, disiez-vous, ne savoir pas écrire [3]. »

1 Il y a ici syllepse de pensée, *leurs* ne s'accordant pas grammaticalement avec *peuple*. Cette figure se rencontre souvent dans Racine :

> Entre *le pauvre* et vous, vous prendrez Dieu pour juge ;
> Vous souvenant, mon fils, que caché sous ce lin,
> Comme *eux* vous fûtes pauvre et comme *eux* orphelin. (*Ath.*, act. V.)

Et dans cette même scène :

> Le *sénat* équitable
> Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable,
> Vous résistiez, seigneur, à *leur* sévérité.

2 « Quo procedente, non tanquam malum aliquod aut noxium « animal e cubili prosiluerit, diffugiunt, sed tanquam ad clarum « ac beneficum sidus advolant. » (Senec., *de Clem.*, lib. I, c. III.) « A sa vue, ils ne s'écartent pas comme si quelque animal redoutable s'était échappé de sa tannière, mais ils accourent comme pour saluer un astre radieux et bienfaisant. » Racine, en imitant ce passage, a judicieusement écarté la double métaphore d'animal et d'astre.

3 Burrhus connaissait bien cette réponse; car, suivant Sénèque, c'est lui et non le sénat qui l'aurait provoquée, en pressant Néron, non de signer la sentence d'un coupable, mais d'appeler sur deux voleurs la justice des tribunaux : « Animadversurus in latrones « duos Burrhus, præfectus tuus, vir egregius, et tibi principi « notus, exigebat a te ut scriberes, in quos et ex qua causa ani- « madverti velles. Hoc sæpe delatum, ut aliquando fieret instabat. « Invisus invito quum chartam protulisset, traderetque, excla- « masti : « Vellem nescire litteras! » (*De Clem.*, lib. II, c. I.) Cette réponse, niaisement philanthropique si elle eût été sincère,

Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vue et la douleur :
On ne me verra point survivre à votre gloire.
Si vous allez commettre une action si noire,
(*Se jetant aux pieds de Néron.*)
Me voilà prêt, seigneur ; avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir :
Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée ;
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée...
Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur
Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.
Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides
Qui vous osent donner ces conseils parricides,
Appelez votre frère, oubliez dans ses bras....

NÉRON.

Ah! que demandez-vous ?

BURRHUS.

Non, il ne vous hait pas,
Seigneur ; on le trahit : je sais son innocence ;
Je vous réponds pour lui de son obéissance.
J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

NÉRON.

Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous.

SCÈNE IV.

NÉRON, NARCISSE.

NARCISSE.

Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste ;
Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste [2]
A redoublé pour moi ses soins officieux :

était, venant de Néron, qui ne manquait pas d'esprit, une preuve d'hypocrisie. Ses précepteurs n'avaient pas dû s'y tromper, et Burrhus, qui la recueille pour la colporter, et Sénèque qui la prône, étaient-ils dupes ou compères ? Le doute est permis, car il y a des temps où les gens de bien même ne manquent pas de complaisance.

1 Néron est ébranlé, Burrhus triomphe un moment de sa résolution : mais qu'on ne s'y méprenne pas ; ce n'est pas à l'ascendant de la vertu qu'il cède, c'est au faible qu'il conserve encore pour la popularité, fruit de sa courte hypocrisie.

2 Locuste était attachée officiellement à l'administration comme empoisonneuse. Agrippine s'en était servie pour se débarrasser de Claude, suivant le témoignage de Tacite : « Deligitur artifex talium « vocabulo Locusta, nuper veneficii damnata et diu *inter instru-* « *menta regni* habita. » (*Ann.*, lib. XII, c. LXVI.) « On jeta les yeux sur une femme habile en cet art détestable, nommée Locusta, et qui fut longtemps, pour les maîtres de l'empire, un instrument de pouvoir. » (Burnouf.) Ainsi Locuste, condamnée

Elle a fait expirer un esclave à mes yeux [1] :
Et le fer est moins prompt pour trancher une vie,
Que le nouveau poison que sa main me confie.

NÉRON.

Narcisse, c'est assez : je reconnais ce soin,
Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin.

NARCISSE.

Quoi! pour Britannicus votre haine affaiblie
Me défend...

NÉRON.

Oui, Narcisse, on nous réconcilie.

NARCISSE.

Je me garderai bien de vous en détourner,
Seigneur. Mais il s'est vu tantôt emprisonner :
Cette offense en son cœur sera longtemps nouvelle.
Il n'est point de secrets que le temps ne révèle :
Il saura que ma main lui devait présenter
Un poison que votre ordre avait fait apprêter [2].
Les dieux de ce dessein puissent-ils le distraire!
Mais peut-être il fera ce que vous n'osez faire.

NÉRON.

On répond de son cœur; et je vaincrai le mien.

NARCISSE.

Et l'hymen de Junie en est-il le lien?
Seigneur, lui faites-vous encor ce sacrifice?

NÉRON.

C'est prendre trop de soin. Quoi qu'il en soit, Narcisse,
Je ne le compte plus parmi mes ennemis.

NARCISSE.

Agrippine, seigneur, se l'était bien promis :
Elle a repris sur vous son souverain empire.

NÉRON.

Quoi donc? Qu'a-t-elle dit? Et que voulez-vous dire?

NARCISSE.

Elle s'en est vantée assez publiquement [3].

NÉRON.

De quoi?

pour empoisonnement, fut gràciée pour exercer son art presque officiellement. Elle fut richement payée de la mort de Britannicus par Néron. Même on l'autorisa à former des élèves. Elle attendit jusqu'au règne de Galba le châtiment de ses crimes.

1 Suivant Suétone, l'épreuve du poison destiné à Britannicus fut faite d'abord sur un bouc, puis sur un porc.

2 Voltaire trouve que Narcisse est gratuitement criminel, et qu'il devrait être intéressé à la mort de Britannicus. Mais n'est-il pas intéressé à la faveur de Néron, qu'il gagne en se faisant le docile instrument du crime; et, après les premières démarches qui l'ont engagé, n'a-t-il pas à craindre le ressentiment de Britannicus?

3 L'art infernal de Narcisse pour pousser au crime, n'a d'égal que la ruse d'Iago pour mettre la jalousie au cœur d'Othello. Peut-être même Shakspeare a-t-il été plus loin que Racine.

NARCISSE.

Qu'elle n'avait qu'à vous voir un moment;
Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeste,
On verrait succéder un silence modeste;
Que vous-même à la paix souscririez le premier :
Heureux que sa bonté daignât tout oublier.

NÉRON.

Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse?
Je n'ai que trop de pente à punir son audace;
Et, si je m'en croyais, ce triomphe indiscret
Serait bientôt suivi d'un éternel regret.
Mais de tout l'univers quel sera le langage?
Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage,
Et que Rome, effaçant tant de titres d'honneur,
Me laisse pour tous noms celui d'empoisonneur?
Ils mettront ma vengeance au rang des parricides[1].

NARCISSE.

Et prenez-vous, seigneur, leurs caprices pour guides?
Avez-vous prétendu qu'ils se tairaient toujours?
Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours?
De vos propres désirs perdrez-vous la mémoire?
Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire?
Mais, seigneur, les Romains ne vous sont pas connus;
Non, non : dans leurs discours ils sont plus retenus.
Tant de précaution affaiblit votre règne :
Ils croiront, en effet, mériter qu'on les craigne.
Au joug, depuis longtemps, ils se sont façonnés;
Ils adorent la main qui les tient enchaînés.
Vous les verrez toujours ardents à vous complaire;
Leur prompte servitude a fatigué Tibère[2].
Moi-même, revêtu d'un pouvoir emprunté
Que je reçus de Claude avec la liberté,
J'ai cent fois, dans le cours de ma gloire passée,
Tenté leur patience, et ne l'ai point lassée.
D'un empoisonnement vous craignez la noirceur?
Faites périr le frère, abandonnez la sœur;
Rome sur les autels prodiguant les victimes,
Fussent-ils innocents, leur trouvera des crimes;
Vous verrez mettre au rang des jours infortunés,

1 « Ce dernier mot, dit La Harpe, n'est pas d'un tyran, mais d'un monstre. »

2 Allusion à ce passage de Tacite (*Ann.*, liv. III, ch. LXV) : « Memoria proditur Tiberium, quoties curia egrederetur, græcis « verbis in hunc modum eloqui solitum : « O homines ad servitutem « paratos! » Scilicet, etiam illum qui libertatem publicam nollet « tam projectæ servientium patientiæ tædebat. » « On rapporte que Tibère ne sortait jamais du sénat sans s'écrier, en grec : « O hommes nés pour la servitude! » Ainsi, celui-là même qui ne pouvait supporter la liberté publique, voyait avec dégoût la patience et l'abjection de ces âmes serviles. »

Ceux où jadis la sœur et le frère sont nés[1].

NÉRON.

Narcisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre.
J'ai promis à Burrhus, il a fallu me rendre.
Je ne veux point encore, en lui manquant de foi,
Donner à sa vertu des armes contre moi.
J'oppose à ses raisons un courage inutile :
Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille.

NARCISSE.

Burrhus ne pense pas, seigneur, tout ce qu'il dit :
Son adroite vertu ménage son crédit.
Ou plutôt ils n'ont tous qu'une même pensée :
Ils verraient par ce coup leur puissance abaissée :
Vous seriez libre alors, seigneur ; et, devant vous,
Ces maîtres orgueilleux fléchiraient comme nous.
Quoi donc ! ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire ?
Néron, s'ils en sont crus, n'est point né pour l'empire.
Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit :
Burrhus conduit son cœur, Sénèque son esprit.
Pour toute ambition, pour vertu singulière,
Il excelle à conduire un char dans la carrière ;
A disputer des prix indignes de ses mains ;
A se donner lui-même en spectacle aux Romains[2] ;
A venir prodiguer sa voix sur un théâtre ;
A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre[3] ;
Tandis que des soldats, de moments en moments,
Vont arracher pour lui les applaudissements.
Ah ! ne voulez-vous pas les forcer à se taire ?

NÉRON.

Viens, Narcisse : allons voir ce que nous devons faire.

1 Cela s'est trouvé vrai, au moins pour Agrippine.

2 Ces vers, dit Louis Racine, frappèrent le jeune monarque (Louis XIV), qui renonça dès lors à danser dans les ballets de la cour, quoiqu'il le fît avec beaucoup de noblesse.

3 Suétone (*Nér.*, ch. XX et XXIII) donne de curieux détails sur les soins que prenait Néron pour assurer ses succès d'artiste. Il en résulte qu'il imagina le premier ces brigades d'applaudisseurs mercenaires, qui sont la peste et la honte des théâtres. Néron avait organisé cette légion dans des proportions tout à fait impériales. « Adolescentulos equestris ordinis et quinque amplius millia « a plebe elegit, qui divisi in factiones, plausuum genera con- « discerent operamque navarent cantanti sibi. » Non-seulement il fallait applaudir, mais ne pas quitter la place. Cette incarcération n'était pas sans inconvénients, s'il faut en croire Suétone : « Cantante eo ne necessaria quidem causa excedere theatro licitum « erat : itaque et enixæ quædam in spectaculis dicuntur, et multi « tædio audiendi, laudandique, clausis oppidorum portis, aut furtim « desiluisse de muro aut morte simulata elati. »

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

BRITANNICUS, JUNIE.

BRITANNICUS.

Oui, madame, Néron, qui l'aurait pu penser !
Dans son appartement m'attend pour m'embrasser.
Il y fait de sa cour inviter la jeunesse :
Il veut que d'un festin la pompe et l'allégresse
Confirment à leurs[1] yeux la foi de nos serments,
Et réchauffent l'ardeur de nos embrassements.
Il éteint cet amour, source de tant de haine ;
Il vous fait de mon sort arbitre souveraine.
Pour moi, quoique banni du rang de mes aïeux,
Quoique de leur dépouille il se pare à mes yeux ;
Depuis qu'à mon amour cessant d'être contraire,
Il semble me céder la gloire de vous plaire,
Mon cœur, je l'avoûrai, lui pardonne en secret,
Et lui laisse le reste avec moins de regret.
Quoi ! je ne serai plus séparé de vos charmes !
Quoi ! même en ce moment, je puis voir sans alarmes
Ces yeux que n'ont émus ni soupirs ni terreur,
Qui m'ont sacrifié l'empire et l'empereur !
Ah madame !... Mais quoi ! quelle nouvelle crainte
Tient parmi mes transports votre joie en contrainte ?
D'où vient qu'en m'écoutant, vos yeux, vos tristes yeux,
Avec de longs regards se tournent vers les cieux[2] ?
Qu'est-ce que vous craignez ?

JUNIE.

Je l'ignore moi-même[3] :
Mais je crains.

BRITANNICUS.

Vous m'aimez ?

1 *Leurs* se rapporte à la jeunesse de la cour, nom collectif qui amène le pluriel. Ces syllepses sont fréquentes dans Racine.

2 Geoffroi n'a pas senti la beauté de ces deux vers : « On est fâché, dit-il, d'entendre Britannicus se plaindre des yeux de Junie. » Le même critique trouve, avec plus de raison, un peu d'embarras dans le vers qui précède.

3 Elle ignore ce qu'elle craint, mais elle sait pourquoi elle ne partage pas l'imprudente confiance de Britannicus. Britannicus est dupe de sa loyauté, comme Agrippine l'est de son orgueil : Junie seule est clairvoyante.

JUNIE.

Hélas ! si je vous aime !

BRITANNICUS.

Néron ne trouble plus notre félicité.

JUNIE.

Mais me répondez-vous de sa sincérité ?

BRITANNICUS.

Quoi ! vous le soupçonnez d'une haine couverte ?

JUNIE.

Néron m'aimait tantôt, il jurait votre perte ;
Il me fuit, il vous cherche : un si grand changement
Peut-il être, seigneur, l'ouvrage d'un moment ?

BRITANNICUS.

Cet ouvrage, madame, est un coup d'Agrippine :
Elle a cru que ma perte entraînait sa ruine.
Grâce aux préventions de son esprit jaloux,
Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.
Je m'en fie aux transports qu'elle m'a fait paraître ;
Je m'en fie à Burrhus : j'en crois même son maître ;
Je crois qu'à mon exemple, impuissant à trahir,
Il hait à cœur ouvert, ou cesse de haïr.

JUNIE.

Seigneur, ne jugez pas de son cœur par le vôtre ;
Sur des pas différents vous marchez l'un et l'autre.
Je ne connais Néron et la cour que d'un jour :
Mais, si je l'ose dire, hélas ! dans cette cour
Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense !
Que la bouche et le cœur sont peu d'intelligence !
Avec combien de joie on y trahit sa foi !
Quel séjour étranger et pour vous et pour moi !

BRITANNICUS.

Mais que son amitié soit véritable ou feinte,
Si vous craignez Néron, lui-même est-il sans crainte ?
Non, non, il n'ira point, par un lâche attentat,
Soulever contre lui le peuple et le sénat.
Que dis-je ? il reconnaît sa dernière injustice ;
Ses remords ont paru, même aux yeux de Narcisse.
Ah ! s'il vous avait dit, ma princesse, à quel point....

JUNIE.

Mais Narcisse, seigneur, ne vous trahit-il point ?

BRITANNICUS.

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie ?

JUNIE.

Et que sais-je ? il y va, seigneur, de votre vie :
Tout m'est suspect : je crains que tout ne soit séduit
Je crains Néron ; je crains le malheur qui me suit [1].
D'un noir pressentiment malgré moi prévenue,

1 Réflexion profonde et conforme à l'idée de l'antique fatalité La foi à la Providence laisse encore de nos jours, dans l'esprit de ceux que le malheur poursuit, une place au Sort, aveugle divinité des païens.

Je vous laisse à regret éloigner[1] de ma vue.
Hélas! si cette paix dont vous vous repaissez
Couvrait contre vos jours quelques piéges dressés;
Si Néron, irrité de notre intelligence,
Avait choisi la nuit pour cacher sa vengeance;
S'il préparait ses coups tandis que je vous vois;
Et si je vous parlais pour la dernière fois!
Ah prince!

BRITANNICUS.

Vous pleurez! ah ma chère princesse!
Et pour moi jusque-là votre cœur s'intéresse!
Quoi, madame! en un jour où, plein de sa grandeur,
Néron croit éblouir vos yeux de sa splendeur,
Dans des lieux où chacun me fuit et le révère,
Aux pompes de sa cour préférer ma misère!
Quoi! dans ce même jour et dans ces mêmes lieux,
Refuser un empire et pleurer à mes yeux!
Mais, madame, arrêtez ces précieuses larmes;
Mon retour va bientôt dissiper vos alarmes.
Je me rendrais suspect par un plus long séjour[2]:
Adieu. Je vais, le cœur tout plein de mon amour,
Au milieu des transports d'une aveugle jeunesse,
Ne voir, n'entretenir que ma belle princesse[3]:
Adieu.

JUNIE.

Prince...

BRITANNICUS.

On m'attend, madame, il faut partir.

JUNIE.

Mais du moins attendez qu'on vous vienne avertir.

SCÈNE II.

AGRIPPINE, BRITANNICUS, JUNIE.

AGRIPPINE.

Prince, que tardez-vous? Partez en diligence.
Néron impatient se plaint de votre absence.

1 Ce vers présente quelque difficulté à l'analyse. Puisque Britannicus *s'éloigne*, il semble que *vous* devrait être répété devant *éloigner*. Mais Junie entend qu'*on* éloigne d'elle Britannicus; que c'est un artifice de ses ennemis, et alors la construction est régulière.

2 *Séjour* se dit habituellement d'un temps assez long: cependant *par un plus long séjour* exprime élégamment *en restant plus longtemps auprès de vous*. Substituez *absence* ou *retard* à *séjour*, et l'idée du poëte sera rendue moins exactement. Même lorsque Racine ne nous satisfait pas complétement par la propriété de l'expression, on reconnaît qu'il n'y avait pas mieux à dire.

3 Ce mot *ma princesse* est devenu une fadeur.

La joie et le plaisir de tous les conviés
Attend, pour éclater, que vous vous embrassiez.
Ne faites point languir une si juste envie;
Allez. Et nous, madame, allons chez Octavie.

BRITANNICUS.

Allez, belle Junie, et, d'un esprit content,
Hâtez-vous d'embrasser ma sœur qui vous attend.
Dès que je le pourrai, je reviens sur vos traces,
Madame, et de vos soins j'irai vous rendre grâces.

SCÈNE III.

AGRIPPINE, JUNIE.

AGRIPPINE.

Madame, ou je me trompe, ou durant vos adieux
Quelques pleurs répandus ont obscurci vos yeux.
Puis-je savoir quel trouble a formé ce nuage?
Doutez-vous d'une paix dont je fais mon ouvrage [1]?

JUNIE.

Après tous les ennuis que ce jour m'a coûtés,
Ai-je pu rassurer mes esprits agités?
Hélas! à peine encor je conçois ce miracle.
Quand même à vos bontés je craindrais quelque obstacle,
Le changement, madame, est commun à la cour,
Et toujours quelque crainte accompagne l'amour.

AGRIPPINE.

Il suffit, j'ai parlé: tout a changé de face:
Mes soins à vos soupçons ne laissent point de place.
Je réponds d'une paix jurée entre mes mains;
Néron m'en a donné des gages trop certains.
Ah! si vous aviez vu par combien de caresses
Il m'a renouvelé la foi de ses promesses!
Par quels embrassements il vient de m'arrêter [2]!
Ses bras dans nos adieux ne pouvaient me quitter.

1 Agrippine connaît mieux que personne la perversité de son fils, mais l'orgueil l'abuse; car, comment douter d'une paix qui est *son ouvrage?*

2 Racine transporte à la mort de Britannicus la scène de dissimulation qui précéda le meurtre d'Agrippine: « Ibi blandimentum « sublevavit metum: nam pluribus sermonibus, modo familiaritate « juvenili, et rursus adductus, quasi seria consociaret, tracto in « longum convivio, prosequitur abeuntem, arctius oculis et pectori « hærens. » (*Ann.*, l. XIV, c. IV.) « Là les caresses de son fils dissipèrent ses craintes. Néron, passant d'un sujet à un autre, tantôt familier et enjoué, tantôt grave, comme pour d'augustes confidences, prolongea la durée du festin, et lorsque Agrippine se retira, il la suivit les regards attachés sur elle plus tendres que de coutume et l'embrassant de plus vives étreintes. »

Sa facile bonté, sur son front répandue,
Jusqu'aux moindres secrets est d'abord descendue.
Il s'épanchait en fils qui vient en liberté
Dans le sein de sa mère oublier sa fierté.
Mais bientôt, reprenant un visage sévère,
Tel que d'un empereur qui consulte sa mère,
Sa confidence auguste a mis entre mes mains
Des secrets d'où dépend le destin des humains [1].
Non, il le faut ici confesser à sa gloire,
Son cœur n'enferme point une malice noire;
Et nos seuls ennemis, altérant sa bonté,
Abusaient contre nous de sa facilité.
Mais enfin à son tour leur puissance décline:
Rome encore une fois va connaître Agrippine:
Déjà de ma faveur on adore le bruit [2].
Cependant en ces lieux n'attendons pas la nuit:
Passons chez Octavie [3], et donnons-lui le reste
D'un jour autant heureux que je l'ai cru funeste.
Mais qu'est-ce que j'entends? quel tumulte confus?
Que peut-on faire?

JUNIE.

O ciel, sauvez Britannicus!

SCÈNE IV.

AGRIPPINE, JUNIE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Burrhus, où courez-vous? arrêtez. Que veut dire...

BURRHUS.

Madame, c'en est fait, Britannicus expire.

JUNIE.

Ah mon prince!

AGRIPPINE.

Il expire?

1 « Quelles superbes expressions! et comme elles sont faites pour donner une haute idée de sa puissance. » (*La Harpe.*) Mais aussi, quelle déception!

2 « Quelle heureuse hardiesse, s'écrie La Harpe, dans le choix des mots! et cette hardiesse est si bien mesurée, qu'elle paraît toute simple : la réflexion seule l'aperçoit; le poëte se cache sous le personnage. »

3 Agrippine et Junie devaient y passer au moment même où Britannicus les quitta : mais le théâtre eût été vide. Racine a trouvé, dans les pleurs de Junie, le motif d'une explication qui devait se faire sans témoin, et qui justifie le *séjour* des deux princesses sur la scène pendant le temps nécessaire à l'accomplissement du crime de Néron.

BURRHUS.

Ou plutôt il est mort,
Madame.

JUNIE.

Pardonnez, madame, à ce transport.
Je vais le secourir, si je puis, ou le suivre.

SCÈNE V.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Quel attentat, Burrhus!

BURRHUS.

Je n'y pourrai survivre,
Madame ; il faut quitter la cour et l'empereur.

AGRIPPINE.

Quoi! du sang de son frère il n'a point eu d'horreur.

BURRHUS.

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystère[1].
A peine l'empereur a vu venir son frère,
Il se lève, il l'embrasse, on se tait ; et soudain
César prend le premier une coupe à la main :
« Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,
Ma main de cette coupe épanche les prémices,
Dit-il ; dieux, que j'appelle à cette effusion,
Venez favoriser notre réunion. »
Par les mêmes serments Britannicus se lie.
La coupe dans ses mains par Narcisse est remplie :
Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords,
Le fer ne produit point de si puissants efforts,
Madame : la lumière à ses yeux est ravie,
Il tombe sur son lit sans chaleur et sans vie.
Jugez combien ce coup frappe tous les esprits :
La moitié s'épouvante et sort avec des cris ;
Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage
Sur les yeux de César composent leur visage.

1 Voici le tableau que Tacite a tracé de ce tragique repas (*Ann.*, l. XIII, c. XVI.) : « Illic opulante Britannico, quia cibos potusque ejus « delectus ex ministris gustu explorabat, ne omitteretur institutum, « aut utriusque morte proderetur scelus, talis dolus repertus est. Innoxia adhuc ac præcalida et libata gustu potio traditur Britannico. « Dein, postquam fervore aspernabatur frigida in aqua adfunditur « venenum ; quod ita cunctos ejus artus pervasit ut vox pariter et « spiritus raperentur. Trepidatur a circumsedentibus : diffugiunt « imprudentes. At quibus altior intellectus, resistunt defixi et Ne« ronem intuentes. Ille ut erat reclinis et nescio similis, « solitum « ita, ait, per comitialem morbum quo primum ab infantia adflic« taretur Britannicus, et redituros paulatim visus sensusque. » At

Cependant sur son lit il demeure penché ;
D'aucun étonnement il ne paraît touché :
« Ce mal dont vous craignez, dit-il, la violence,
A souvent sans péril attaqué son enfance. »
Narcisse veut en vain affecter quelque ennui,
Et sa perfide joie éclate malgré lui.
Pour moi, dût l'empereur punir ma hardiesse,
D'une odieuse cour j'ai traversé la presse ;
Et j'allais, accablé de cet assassinat,
Pleurer Britannicus, César et tout l'État.

AGRIPPINE.

Le voici. Vous verrez si c'est moi qui l'inspire[1].

« Agrippinæ is pavor, ea consternatio mentis, quamvis vultu pre-« meretur, emicuit, ut perinde ignaram fuisse ac sororem Britan-« nici Octaviam, constiterit: quippe sibi supremum auxilium « ereptum et parricidii exemplum intelligebat. Octavia quoque, « quamvis rudibus annis, dolorem, caritatem, omnes affectus abs-« condere didicerat. Ita post breve silentium repetita convivii læti-« tia. » « Britannicus était à l'une de ces tables. Comme il ne mangeait ou ne buvait rien qui n'eût été goûté par un esclave de confiance, et qu'on ne voulait ni manquer à cette coutume, ni déceler le crime par deux morts à la fois, voici la ruse qu'on imagina. Un breuvage encore innocent, et goûté par l'esclave, fut servi à Britannicus; mais la liqueur était trop chaude, et il ne put la boire. Avec l'eau dont on la rafraîchit, on y versa le poison, qui circula si rapidement dans ses veines, qu'il lui ravit en même temps la parole et la vie. Tout se trouble autour de lui; les moins prudents s'enfuient; ceux dont la vue pénètre plus avant demeurent immobiles, les yeux attachés sur Néron. Le prince, toujours couché sur son lit et feignant de ne rien savoir, dit que c'était un événement ordinaire, causé par l'épilepsie dont Britannicus était attaqué depuis l'enfance; que peu à peu la vie et le sentiment lui reviendraient. Pour Agrippine, elle composait inutilement son visage : la frayeur et le trouble de son âme éclataient si visiblement, qu'on la jugea aussi étrangère à ce crime que l'était Octavie, sœur de Britannicus : et, en effet, elle voyait dans cette mort la chute de son dernier appui, et l'exemple du parricide. Octavie aussi, dans un âge si jeune, avait appris à cacher sa douleur, sa tendresse, tous les mouvements de son âme. Ainsi, après un moment de silence, la gaîté du festin recommença. » (Burnouf.) Ces deux récits sont deux modèles achevés, l'un pour l'histoire, l'autre pour le drame. Le poëte est contraint à quelques sacrifices qu'il compense par d'autres beautés : ainsi l'accueil fait par Néron à Britannicus n'est pas indiqué par l'historien ; mais le poëte reste au-dessous de son modèle dans ce trait : « At quibus « altior intellectus, resistunt defixi et Neronem intuentes. » L'immobilité des convives, leurs regards immobiles arrêtés sur César, manquent dans ce vers :

Sur les traits de César composent leur visage.

Et le dernier trait, qui peint toute la cruauté voluptueuse de la cour impériale : « Post breve silentium repetita convivii lætitia, » est à peine indiqué par

D'une odieuse cour j'ai traversé la presse.

1 Ce mot trahit la mauvaise conscience d'Agrippine. Elle craint d'être soupçonnée, ayant trempé dans tant de crimes.

SCÈNE VI.

AGRIPPINE, NÉRON, BURRHUS, NARCISSE.

NÉRON, *voyant Agrippine.*

Dieux !

AGRIPPINE.

Arrêtez, Néron ; j'ai deux mots à vous dire.
Britannicus est mort : je reconnais les coups ;
Je connais l'assassin.

NÉRON.

Et qui, madame ?

AGRIPPINE.

Vous.

NÉRON.

Moi ! voilà les soupçons dont vous êtes capable.
Il n'est point de malheur dont je ne sois coupable ;
Et si l'on veut, madame, écouter vos discours,
Ma main de Claude même aura tranché les jours [1].
Son fils vous était cher, sa mort peut vous confondre :
Mais des coups du destin je ne puis pas répondre.

AGRIPPINE.

Non, non ; Britannicus est mort empoisonné :
Narcisse a fait le coup ; vous l'avez ordonné.

NÉRON.

Madame !... Mais qui peut vous tenir ce langage ?

NARCISSE.

Hé seigneur ! ce soupçon vous fait-il tant d'outrage [2] ?
Britannicus, madame, eut des desseins secrets
Qui vous auraient coûté de plus justes regrets :
Il aspirait plus loin qu'à l'hymen de Junie ;
De vos propres bontés il vous aurait punie.
Il vous trompait vous-même, et son cœur offensé
Prétendait tôt ou tard rappeler le passé.
Soit donc que malgré vous le sort vous ait servie ;
Soit qu'instruit des complots qui menaçaient sa vie
Sur ma fidélité César s'en soit remis,
Laissez les pleurs, madame, à vos seuls ennemis ;
Qu'ils mettent ce malheur au rang des plus sinistres :
Mais vous...

AGRIPPINE.

Poursuis, Néron ; avec de tels ministres,

1 Néron est ici un instrument de la justice divine. A défaut de remords, Agrippine est punie, par l'ingratitude de son fils, des crimes qu'elle a commis pour lui.
2 Néron a la lâcheté du crime, Narcisse en a l'impudence.

Par des faits glorieux tu te vas signaler;
Poursuis. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer :
Ta main a commencé par le sang de ton frère;
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère [1] :
Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais;
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.
Mais je veux que ma mort te soit même inutile :
Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille.
Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi,
Partout, à tout moment, m'offriront devant toi.
Tes remords te suivront comme autant de furies
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries;
Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours,
D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours.
Mais j'espère qu'enfin le ciel, las de tes crimes [2],
Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes;
Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien;
Et ton nom paraîtra, dans la race future,
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.
Voilà ce que mon cœur se présage de toi.
Adieu : tu peux sortir [3].

NÉRON.

Narcisse, suivez-moi.

SCÈNE VII.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Ah ciel! de mes soupçons quelle était l'injustice!
Je condamnais Burrhus pour écouter Narcisse!
Burrhus, avez-vous vu quels regards furieux
Néron en me quittant m'a laissés pour adieux?
C'en est fait, le cruel n'a plus rien qui l'arrête;
Le coup qu'on m'a prédit va tomber sur ma tête.
Il vous accablera vous-même à votre tour.

1 « Parricidii exemplum. » (Tac.) Voy. p. 188, note, l. 4.
2 Malherbe avait dit :

> Et le ciel fatigué de supporter ses crimes
> Est résolu de se justifier.

3 Ce mot est un ordre, ainsi Agrippine conserve sur Néron l'ascendant d'une âme fortement trempée sur la faiblesse criminelle. Néron n'est pas au niveau de ses crimes. Il cède d'abord par faiblesse à ses mauvais penchants; il s'y abandonnera ensuite par folie. Ces monstres, dont les crimes nous épouvantent, étaient des aliénés, et leur démence était tout à la fois le châtiment de leurs vices et de la lâcheté des peuples qui les supportaient.

BURRHUS.

Ah madame ! pour moi j'ai vécu trop d'un jour.
Plût au ciel que sa main, heureusement cruelle,
Eût fait sur moi l'essai de sa fureur nouvelle!
Qu'il ne m'eût pas donné, par ce triste attentat,
Un gage trop certain des malheurs de l'État!
Son crime seul n'est pas ce qui me désespère,
Sa jalousie a pu l'armer contre son frère :
Mais, s'il vous faut, madame, expliquer ma douleur,
Néron l'a vu mourir sans changer de couleur.
Ses yeux indifférents ont déjà la constance
D'un tyran dans le crime endurci dès l'enfance.
Qu'il achève, madame, et qu'il fasse périr
Un ministre importun qui ne le peut souffrir.
Hélas! loin de vouloir éviter sa colère,
La plus soudaine mort me sera la plus chère.

SCÈNE VIII.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

ALBINE.

Ah ! madame ! ah seigneur ! courez vers l'empereur,
Venez sauver César de sa propre fureur:
Il se voit pour jamais séparé de Junie.

AGRIPPINE.

Quoi ! Junie elle-même a terminé sa vie?

ALBINE.

Pour accabler César d'un éternel ennui,
Madame, sans mourir elle est morte pour lui.
Vous savez de ces lieux comme elle s'est ravie :
Elle a feint de passer chez la triste Octavie;
Mais bientôt elle a pris des chemins écartés,
Où mes yeux ont suivi ses pas précipités.
Des portes du palais elle sort éperdue.
D'abord elle a d'Auguste aperçu la statue;
Et mouillant de ses pleurs le marbre de ses piés
Que de ses bras pressants elle tenait liés :
« Prince, par ces genoux, dit-elle, que j'embrasse,
Protége en ce moment le reste de ta race :
Rome, dans ton palais, vient de voir immoler
Le seul de tes neveux qui te pût ressembler.
On veut après sa mort que je lui sois parjure.
Mais pour lui conserver une foi toujours pure,
Prince, je me dévoue à ces dieux immortels
Dont ta vertu t'a fait partager les autels. »
Le peuple cependant, que ce spectacle étonne,
Vole de toutes parts, se presse, l'environne,
S'attendrit à ses pleurs, et, plaignant son ennui,

D'une commune voix la prend sous son appui.
Ils la mènent au temple, où depuis tant d'années
Au culte des autels nos vierges destinées
Gardent fidèlement le dépôt précieux
Du feu toujours ardent qui brûle pour nos dieux [1].
César les voit partir sans oser les distraire.
Narcisse, plus hardi, s'empresse pour lui plaire :
Il vole vers Junie, et, sans s'épouvanter,
D'une profane main commence à l'arrêter.
De mille coups mortels son audace est punie;
Son infidèle sang rejaillit sur Junie.
César, de tant d'objets en même temps frappé,
Le laisse entre les mains qui l'ont enveloppé.
Il rentre. Chacun fuit son silence farouche :
Le seul nom de Junie échappe de sa bouche.
Il marche sans dessein : ses yeux mal assurés
N'osent lever au ciel leurs regards égarés :
Et l'on craint, si la nuit jointe à la solitude
Vient de son désespoir aigrir l'inquiétude,
Si vous l'abandonnez plus longtemps sans secours,
Que sa douleur bientôt n'attente sur ses jours.
Le temps presse : courez. Il ne faut qu'un caprice ;
Il se perdrait, madame.

AGRIPPINE.

Il se ferait justice [2].
Mais, Burrhus, allons voir jusqu'où vont ses transports :
Voyons quel changement produiront ses remords;
S'il voudra désormais suivre d'autres maximes.

BURRHUS.

Plût aux dieux que ce fût le dernier de ses crimes!

1 L'admission de Junie au nombre des vestales contredit l'histoire : Boileau la blâmait, parce qu'on n'entrait pas au collége des vestales avec autant de facilité que dans un couvent. Racine n'a pas trouvé, pour adoucir la destinée de son héroïne, d'autre expédient que de lui ouvrir un asile semblable à ceux où s'éteignaient de son temps les passions malheureuses.

2 Ce mot achève la peinture de l'âme d'Agrippine. Elle n'aime pas, elle n'a jamais aimé le fils qu'elle a conduit jusqu'au trône par l'adultère, l'inceste et l'assassinat : « Ne quis ambigat, » dit Tacite, « decus, pudorem, corpus, cuncta regno viliora habere. » (*Ann.*, lib. XII, c. LXV.)

FIN.

APPENDICE[1].

« Je sais que Boileau engagea mon père à supprimer une scène entière de cette pièce, avant que de la donner aux comédiens, et par cette raison cette scène n'est encore connue de personne. Ces deux amis avaient un égal empressement à se communiquer leurs ouvrages avant que de les montrer au public, égale sévérité de critique l'un pour l'autre, et égale docilité. Voici cette scène que Boileau avait conservée, et qu'il nous a remise : elle était la première du troisième acte :

BURRHUS, NARCISSE.

BURRHUS.

Quoi! Narcisse au palais obsédant l'empereur,
Laisse Britannicus en proie à sa fureur?
Narcisse, qui devrait d'une amitié sincère
Sacrifier au fils tout ce qu'il tient du père?
Qui devrait, en plaignant avec lui son malheur,
Loin des yeux de César détourner sa douleur?
Voulez-vous qu'accablé d'horreur, d'inquiétude,
Pressé du désespoir qui suit la solitude,
Il avance sa perte en voulant l'éloigner,
Et force l'empereur à ne plus l'épargner?
Lorsque de Claudius l'impuissante vieillesse
Laissa de tout l'empire Agrippine maîtresse;
Qu'instruit du successeur que lui gardaient les dieux,
Il vit déjà son nom écrit dans tous les yeux,
Ce prince, à ses bienfaits mesurant votre zèle,
Crut laisser à son fils un gouverneur fidèle,
Et qui, sans s'ébranler, verrait passer un jour
Du côté de Néron la fortune et la cour.
Cependant aujourd'hui, sur la moindre menace
Qui de Britannicus présage la disgrâce,

1 Extrait des *Mémoires* de Louis Racine *sur la vie de Jean Racine*, p. 81; édition de Lausanne, M.DCC.XLVII.

Narcisse, qui devait le quitter le dernier,
Semble dans le malheur le plonger le premier
César vous voit partout attendre son passage.

NARCISSE.

Avec tout l'univers je viens lui rendre hommage,
Seigneur; c'est le dessein qui m'amène en ces lieux.

BURRHUS.

Près de Britannicus vous le servirez mieux.
Craignez-vous que César n'accuse votre absence.
Sa grandeur lui répond de votre obéissance.
C'est à Britannicus qu'il faut justifier
Un soin dont ses malheurs se doivent défier.
Vous pouvez sans péril respecter sa misère :
Néron n'a point juré la perte de son frère.
Quelque froideur qui semble altérer leurs esprits,
Votre maître n'est point au nombre des proscrits.
Néron même, en son cœur touché de votre zèle,
Vous en tiendrait peut-être un compte plus fidèle
Que de tous ces respects vainement assidus,
Oubliés dans la foule aussitôt que rendus.

NARCISSE.

Ce langage, seigneur, est facile à comprendre :
Avec quelque bonté César daigne m'entendre;
Mes soins trop bien reçus pourraient vous irriter
A l'avenir, seigneur, je saurai l'éviter.

BURRHUS.

Narcisse, vous réglez mes desseins sur les vôtres;
Ce que vous avez fait vous l'imputez aux autres.
Ainsi, lorsque inutile au reste des humains,
Claude laissait gémir l'empire entre vos mains,
Le reproche éternel de votre conscience
Condamnait devant lui Rome entière au silence.
Vous lui laissiez à peine écouter vos flatteurs;
Le reste vous semblait autant d'accusateurs
Qui, prêts à s'élever contre votre conduite,
Allaient de nos malheurs développer la suite,
Et, lui portant les cris du peuple et du sénat,
Lui demander justice au nom de tout l'État.
Toutefois, pour César je crains votre présence :
Je crains, puisqu'il vous faut parler sans complaisa,
Tous ceux qui, comme vous, flattant tous ses désirs
Sont toujours dans son cœur du parti des plaisirs.
Jadis à nos conseils l'empereur plus docile
Affectait pour son frère une bonté facile,
Et, de son rang pour lui modérant la splendeur,
De sa chute à ses yeux cachait la profondeur.
Quel soupçon aujourd'hui, quel désir de vengeance
Rompt du sang des Césars l'heureuse intelligence ?
Junie est enlevée, Agrippine frémit;
Jaloux et sans espoir Britannicus gémit;
Du cœur de l'empereur son épouse bannie
D'un divorce à toute heure attend l'ignominie :

Elle pleure ; et voilà ce que leur a coûté
L'entretien d'un flatteur qui veut être écouté.

NARCISSE.

Seigneur, c'est un peu loin pousser la violence ;
Vous pouvez tout : j'écoute, et garde le silence.
Mes actions un jour pourront vous repartir :
Jusque-là....

BURRHUS.

Puissiez-vous bientôt me démentir !
Plût aux dieux qu'en effet ce reproche vous touche !
Je vous aiderai même à me fermer la bouche.
Sénèque, dont les soins devraient me soulager,
Occupé loin de Rome, ignore ce danger.
Réparons, vous et moi, cette absence funeste :
Du sang de nos Césars réunissons le reste.
Rapprochons-les, Narcisse, au plus tôt, dès ce jour,
Tandis qu'ils ne sont point séparés sans retour.

« On ne trouve rien dans cette scène qui ne réponde au reste de la pièce pour la versification : mais son ami craignit qu'elle ne produisît un mauvais effet sur les spectateurs. « Vous les indisposerez, lui dit-il, en leur montrant ces deux hommes ensemble. Pleins d'admiration pour l'un, et d'horreur pour l'autre, ils souffriront pendant leur entretien. Convient-il au gouverneur de l'empereur, à cet homme si respectable par son rang et sa probité, de s'abaisser à parler à un misérable affranchi, le plus scélérat de tous les hommes ? Il le doit trop mépriser, pour avoir avec lui quelque éclaircissement. Et d'ailleurs quel fruit espère-t-il de ses remontrances ? Est-il assez simple pour croire qu'elles feront naître quelques remords dans le cœur de Narcisse ? Lorsqu'il lui fait connaître l'intérêt qu'il prend à Britannicus, il découvre son secret à un traître ; et, au lieu de servir Britannicus, il en précipite la perte. » Ces réflexions parurent justes, et la scène fut supprimée. »

C'est encore d'après le conseil de Boileau que Racine, au V[e] acte, a fait un autre retranchement. Aux premières représentations, Néron arrivait avec Junie fondant en larmes, et lui disait :

De vos pleurs j'approuve la justice ;
Mais, madame, évitez ce spectacle odieux ;
Moi-même en frémissant j'en détourne les yeux.
Il est mort : tôt ou tard il faut qu'on vous l'avoue.
Ainsi de nos desseins la fortune se joue :
Quand nous nous rapprochons, le ciel nous désunit.

JUNIE.

J'aimais Britannicus, seigneur, je vous l'ai dit.
Si de quelque pitié ma misère est suivie,
Qu'on me laisse chercher dans le sein d'Octavie
Un entretien conforme à l'état où je suis.

NÉRON.

Belle Junie, allez, moi-même je vous suis.
Je vais, par tous les soins que la tendresse inspire,
Vous....

C'est alors qu'Agrippine l'arrêtait en lui disant :

Arrêtez, Néron : j'ai deux mots à vous dire.

Cette variante formait autrefois la scène VI[e].

Il convient de donner place ici à deux rapprochements que j'aurais pu faire dans les notes de *Britannicus*. P. 152, act. II, sc. VI, v. 21, Junie dit :

Vous êtes en des lieux tout pleins de sa présence ;
Ces murs même, seigneur, peuvent avoir des yeux,
Et jamais l'empereur n'est absent de ces lieux.

Ces vers sont inspirés par ce passage de Tacite : « Etiam muta « atque inanima, tectum et parietes circumspectabantur. » (*Ann.*, livre IV, c. LXIX.)

Pag. 163, act. III, sc. VII, v. 31, Junie dit encore :

De mon front effrayé je craignais la pâleur.

On lit dans Tacite (*Vie d'Agricola*, ch. XLV) : « Præcipua sub Domitiano miseriarum pars erat, videre et aspici, quum suspiria nostra subscriberentur, quum denotandis tot hominum palloribus sufficeret sævus ille vultus et rubor quo se contra pudorem muniebat.» Ici Tacite est d'une énergie forcée et d'un goût équivoque ; avec quel art et quelle mesure Racine dégage de ce mélange la parcelle brillante et pure ! Notez qu'il en avait déjà tiré ce vers qu'il met dans la bouche d'Hermione (*Andr.*, act. IV, sc. V) :

Vous veniez de mon front observer la pâleur.

L'auteur de *Lucrèce* s'est souvenu sans doute du même passage, lorsque, moins heureux que Racine, il a écrit :

Je montrerai mon ombre à tes pâleurs.

Je ne doute pas qu'on ne puisse rapporter à la même source, « rubor quo se contra pudorem muniebat, » ces admirables vers de *Phèdre*, act. III, sc. III :

Je.... ne suis pas de ces femmes hardies
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

BÉRÉNICE

TRAGÉDIE

1670

PRÉFACE.

« Titus reginam Berenicen, cui etiam nuptias polli-
« citus ferebatur... statim ab urbe dimisit invitus in-
« vitam [1]. »

C'est-à-dire que Titus, qui aimait passionnément Bérénice, et qui même, à ce qu'on croyait, lui avait promis de l'épouser, la renvoya de Rome, malgré lui, et malgré elle, dès les premiers jours de son empire. Cette action est très-fameuse dans l'histoire; et je l'ai trouvée très-propre pour le théâtre, par la violence des passions qu'elle y pouvait exciter. En effet, nous n'avons rien de plus touchant dans tous les poëtes, que la séparation d'Énée et de Didon, dans Virgile. Et qui doute que ce qui a pu fournir assez de matière pour tout un chant d'un poëme héroïque, où l'action dure plusieurs jours, ne puisse suffire pour le sujet d'une tragédie, dont la durée ne doit être que de quelques heures? Il est vrai que je n'ai point poussé Bérénice jusqu'à se tuer comme Didon, parce que Bérénice n'ayant pas ici [2] avec Titus les derniers engagements que Didon avait avec Énée, elle n'est pas obligée, comme elle, de renoncer à la vie. A cela près, le dernier adieu qu'elle dit à Titus, et l'effort qu'elle se fait pour s'en séparer, n'est pas le moins tragique de la pièce; et j'ose dire qu'il renouvelle assez bien dans le cœur des spectateurs l'émotion que le reste y avait pu exciter. Ce n'est point une nécessité qu'il y ait du sang et des morts dans une tragédie; il suffit que l'action en soit grande, que les acteurs en soient héroï-

1 Suétone, *Vie de Titus*, c. VII.

2 Oui, dans la tragédie, mais non dans l'histoire. La vraie Bérénice n'était pas telle que la peint Racine, et il ne pouvait pas la peindre telle qu'elle était.

ques, que les passions y soient excitées, et que tout s'y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie.

Je crus que je pourrais rencontrer toutes ces parties dans mon sujet. Mais ce qui m'en plut davantage, c'est que je le trouvai extrêmement simple. Il y avait longtemps que je voulais essayer si je pourrais faire une tragédie avec cette simplicité d'action qui a été si fort du goût des anciens : car c'est un des premiers préceptes qu'ils nous ont laissés. « Que ce que vous ferez, dit Horace, soit toujours simple, et ne soit qu'un. » Ils ont admiré l'*Ajax* de Sophocle, qui n'est autre chose qu'Ajax qui se tue de regret à cause de la fureur où il était tombé après le refus qu'on lui avait fait des armes d'Achille. Ils ont admiré le *Philoctète*, dont tout le sujet est Ulysse qui vient pour surprendre les flèches d'Hercule. L'*OEdipe* même, quoique tout plein de reconnaissances, est moins chargé de matière que la plus simple tragédie de nos jours. Nous voyons enfin que les partisans de Térence, qui l'élèvent avec raison au-dessus de tous les poëtes comiques, pour l'élégance de sa diction et pour la vraisemblance de ses mœurs, ne laissent pas de confesser que Plaute a un grand avantage sur lui par la simplicité qui est dans la plupart des sujets de Plaute. Et c'est sans doute cette simplicité merveilleuse qui a attiré à ce dernier toutes les louanges que les anciens lui ont données. Combien Ménandre était-il encore plus simple, puisque Térence est obligé de prendre deux comédies de ce poëte pour en faire une des siennes !

Et il ne faut point croire que cette règle ne soit fondée que sur la fantaisie de ceux qui l'ont faite. Il n'y a que le vraisemblable qui touche dans la tragédie. Et quelle vraisemblance y a-t-il qu'il arrive en un jour une multitude de choses qui pourraient à peine arriver en plusieurs semaines? Il y en a qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien, et que tout ce grand nombre d'incidents a toujours été

le refuge des poëtes qui ne sentaient dans leur génie ni assez d'abondance ni assez de force pour attacher durant cinq actes leurs spectateurs par une action simple, soutenue de la violence des passions, de la beauté des sentiments, et de l'élégance de l'expression. Je suis bien éloigné de croire que toutes ces choses se rencontrent dans mon ouvrage; mais aussi je ne puis croire que le public me sache mauvais gré de lui avoir donné une tragédie qui a été honorée de tant de larmes, et dont la trentième représentation a été aussi suivie que la première.

Ce n'est pas que quelques personnes ne m'aient reproché cette même simplicité que j'avais recherchée avec tant de soin. Ils ont cru qu'une tragédie qui était si peu chargée d'intrigues ne pouvait être selon les règles du théâtre. Je m'informai s'ils se plaignaient qu'elle les eût ennuyés. On me dit qu'ils avouaient tous qu'elle n'ennuyait point, qu'elle les touchait même en plusieurs endroits, et qu'ils la verraient encore avec plaisir. Que veulent-ils davantage? Je les conjure d'avoir assez bonne opinion d'eux-mêmes pour ne pas croire qu'une pièce qui les touche et qui leur donne du plaisir puisse être absolument contre les règles. La principale règle est de plaire et de toucher: toutes les autres ne sont faites que pour parvenir à cette première. Mais toutes ces règles sont d'un long détail, dont je ne leur conseille pas de s'embarrasser: ils ont des occupations plus importantes. Qu'ils se reposent sur nous de la fatigue d'éclaircir les difficultés de la poétique d'Aristote; qu'ils se réservent le plaisir de pleurer et d'être attendris; et qu'ils me permettent de leur dire ce qu'un musicien disait à Philippe, roi de Macédoine, qui prétendait qu'une chanson n'était pas selon les règles: « A Dieu ne plaise, seigneur, que vous soyez jamais si malheureux que de savoir ces choses-là mieux que moi! »

Voilà tout ce que j'ai à dire à ces personnes, à qui je ferai toujours gloire de plaire: car pour le libelle que l'on a fait contre moi, je crois que les lecteurs me dispenseront volontiers d'y répondre. Et que répon-

drais-je à un homme qui ne pense rien, et qui ne sait pas même construire ce qu'il pense [1] ? Il parle de protase comme s'il entendait ce mot, et veut que cette première des quatre parties de la tragédie soit toujours la plus proche de la dernière, qui est la catastrophe. Il se plaint que la trop grande connaissance des règles l'empêche de se divertir à la comédie. Certainement, si l'on en juge par sa dissertation, il n'y eut jamais de plainte plus mal fondée. Il paraît bien qu'il n'a jamais lu Sophocle, qu'il loue très-injustement « d'une grande multiplicité d'incidents ; » et qu'il n'a même jamais rien lu de la poétique, que dans quelques préfaces de tragédies. Mais je lui pardonne de ne pas savoir les règles du théâtre, puisque, heureusement pour le public, il ne s'applique pas à ce genre d'écrire. Ce que je ne lui pardonne pas, c'est de savoir si peu les règles de la bonne plaisanterie, lui qui ne veut pas dire un mot sans plaisanter. Croit-il réjouir beaucoup les honnêtes gens par ces « hélas de poche, » ces « mesdemoiselles mes règles, » et quantité d'autres basses affectations qu'il trouvera condamnées dans tous les bons auteurs, s'il se mêle jamais de les lire ?

Toutes ces critiques sont le partage de quatre ou cinq petits auteurs infortunés, qui n'ont jamais pu par eux-mêmes exciter la curiosité du public. Ils attendent toujours l'occasion de quelque ouvrage qui réussisse, pour l'attaquer ; non point par jalousie, car sur quel fondement seraient-ils jaloux ? mais dans l'espérance qu'on se donnera la peine de leur répondre, et qu'on les tirera de l'obscurité où leurs propres ouvrages les auraient laissés toute leur vie.

1 L'abbé de Villars, auteur d'une critique sur la *Bérénice*, publiée en 1671, et reproduite, p. 188, tom. II, dans le *Recueil de dissertations sur plusieurs tragédies de Corneille et de Racine.* Paris. M.DCC.XL

PRÉFACE

DE VOLTAIRE.

Un amant et une maîtresse qui se quittent ne sont pas sans doute un sujet de tragédie. Si on avait proposé un tel plan à Sophocle ou à Euripide, ils l'auraient renvoyé à Aristophane. L'amour qui n'est qu'amour, qui n'est point une passion terrible et funeste, ne semble fait que pour la comédie, pour la pastorale, ou pour l'églogue.

Cependant Henriette d'Angleterre, belle-sœur de Louis XIV, voulut que Racine et Corneille fissent chacun une tragédie des adieux de Titus et de Bérénice. Elle crut qu'une victoire obtenue sur l'amour le plus vrai et le plus tendre ennoblissait le sujet; et en cela elle ne se trompait pas : mais elle avait encore un intérêt secret à voir cette victoire représentée sur le théâtre; elle se ressouvenait des sentiments qu'elle avait eus longtemps pour Louis XIV, et du goût vif de ce prince pour elle. Le danger de cette passion, la crainte de mettre le trouble dans la famille royale, les noms de beau-frère et de belle-sœur, mirent un frein à leurs désirs; mais il resta toujours dans leurs cœurs une inclination secrète, toujours chère à l'un et à l'autre.

Ce sont ces sentiments qu'elle voulut voir développés sur la scène, autant pour sa consolation que pour son amusement. Elle chargea le marquis de Dangeau, confident de ses amours avec le roi, d'engager secrètement Corneille et Racine à travailler l'un et l'autre sur ce sujet, qui paraissait si peu fait pour la scène.

Les deux pièces furent composées dans l'année 1670, sans qu'aucun des deux sût qu'il avait un rival.

Elles furent jouées en même temps sur la fin de la même année; celle de Racine à l'hôtel de Bourgogne, et celle de Corneille au Palais-Royal.

Il est étonnant que Corneille tombât dans ce piége; il devait bien sentir que le sujet était l'opposé de son talent. Entelle ne terrassa point Darès dans ce combat; il s'en faut bien. La pièce de Corneille tomba; celle de Racine eut trente représentations de suite; et toutes les fois qu'il s'est trouvé un acteur et une actrice capables d'intéresser dans les rôles de Titus et de Bérénice, cet ouvrage dramatique, qui n'est peut-être pas une tragédie, a toujours excité les applaudissements les plus vrais : ce sont les larmes.

Racine fut bien vengé, par le succès de *Bérénice*, de la chute de *Britannicus*. Cette estimable pièce était tombée, parce qu'elle avait paru un peu froide; le cinquième acte surtout avait ce défaut; et Néron, qui revenait alors avec Junie, et qui se justifiait de la mort de Britannicus, faisait un très-mauvais effet. Néron, qui se cache derrière une tapisserie pour écouter, ne paraissait pas un empereur romain. On trouvait que deux amants, dont l'un est au genoux de l'autre, et qui sont surpris ensemble, formaient un coup de théâtre plus comique que tragique; les intérêts d'Agrippine, qui veut seulement avoir le premier crédit, ne semblaient pas un objet assez important. Narcisse n'était qu'odieux; Britannicus et Junie étaient regardés comme des personnages faibles. Ce n'est qu'avec le temps que les connaisseurs firent revenir le public. On vit que cette pièce était la peinture fidèle de la cour de Néron. On admira enfin toute l'énergie de Tacite exprimée dans des vers dignes de Virgile. On comprit que Britannicus et Junie ne devaient pas avoir un autre caractère. On démêla dans Agrippine des beautés vraies, solides, qui ne sont ni gigantesques ni hors de la nature, et qui ne surprennent point le parterre par des déclamations ampoulées. Le développement du caractère de Néron fut enfin regardé comme

un chef-d'œuvre. On convint que le rôle de Burrhus est admirable d'un bout à l'autre, et qu'il n'y a rien de ce genre dans toute l'antiquité. Britannicus fut la pièce des connaisseurs, qui conviennent des défauts, et qui apprécient les beautés.

Racine passa de l'imitation de Tacite à celle de Tibulle. Il se tira d'un très-mauvais pas par un effort de l'art, et par la magie enchanteresse de ce style qui n'a été donné qu'à lui.

Jamais on n'a mieux senti quel est le mérite de la difficulté surmontée. Cette difficulté était extrême, le fond ne semblait fournir que deux ou trois scènes, et il fallait faire cinq actes.

On ne donnera qu'un léger commentaire sur la tragédie de Corneille ; il faut avouer qu'elle n'en mérite pas. On en fera sur celle de Racine, que nous donnons avant la *Bérénice* de Corneille [1]. Les lecteurs doivent sentir qu'on ne cherche qu'à leur être utile : ce n'est ni pour Corneille ni pour Racine qu'on écrit ; c'est pour leur art, et pour les amateurs de cet art si difficile.

On ne doit pas se passionner pour un nom. Qu'importe qui soit l'auteur de la *Bérénice* qu'on lit avec plaisir, et celui de la *Bérénice* qu'on ne lit plus? C'est l'ouvrage, et non la personne, qui intéresse la postérité. Tout esprit de parti doit céder au désir de s'instruire.

1 Voy. la note 1 de la page 207.

PERSONNAGES.

TITUS, empereur de Rome.
BÉRÉNICE, reine de Palestine.
ANTIOCHUS, roi de Comagène.
PAULIN, confident de Titus.
ARSACE, confident d'Antiochus.
PHÉNICE, confidente de Bérénice.
RUTILE, Romain.
Suite de Titus.

La scène se passe à Rome, dans un cabinet qui est entre l'appartement de Titus et celui de Bérénice.

BÉRÉNICE.

ACTE PREMIER [1].

SCÈNE I.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Arrêtons un moment : la pompe de ces lieux,
Je le vois bien, Arsace, est nouvelle à tes yeux.
Souvent ce cabinet, superbe et solitaire,
Des secrets de Titus est le dépositaire :
C'est ici quelquefois qu'il se cache à sa cour,
Lorsqu'il vient à la reine expliquer son amour.
De son appartement cette porte est prochaine,
Et cette autre conduit dans celui de la reine [2].
Va chez elle : dis-lui qu'importun à regret,
J'ose lui demander un entretien secret.

ARSACE.

Vous, seigneur, importun? vous, cet ami fidèle,
Qu'un soin si généreux intéresse pour elle?
Vous, cet Antiochus son amant autrefois?
Vous, que l'Orient compte entre ses plus grands rois?
Quoi? déjà de Titus épouse en espérance [3],

1 Le commentaire de cette pièce est extrait presque entièrement des notes que Voltaire a composées pour son édition de Corneille, où il a fait entrer la tragédie de Racine. Nous marquerons ces notes par un *V*.

2 « Ce détail n'est pas inutile ; il fait voir clairement combien l'unité de lieu est observée : il met le spectateur au fait tout d'un coup. On pourrait dire que *la pompe de ces lieux* et *ce cabinet superbe* paraissent des expressions peu convenables à un prince que cette pompe ne doit point du tout éblouir. » (*V.*) Aussi ne l'éblouit-elle point, mais elle étonne Arsace pour qui elle *est nouvelle*.

3 « *Epouse en espérance*, expression heureuse et neuve dont Racine enrichit la langue et que, par conséquent, on critiqua d'abord. Remarquez encore qu'*épouse* suppose *étant épouse*. C'est une ellipse heureuse en poésie. Ces finesses font le charme de la diction. » (*V.*)

Ce rang entre elle et vous met-il tant de distance ?

ANTIOCHUS.

Va, dis-je ; et, sans vouloir te charger d'autres soins [1],
Vois si je puis bientôt lui parler sans témoins.

SCÈNE II.

ANTIOCHUS [2].

Hé bien ! Antiochus, es-tu toujours le même ?
Pourrai-je, sans trembler, lui dire : Je vous aime ?
Mais quoi ! déjà je tremble ; et mon cœur agité
Craint autant ce moment que je l'ai souhaité.
Bérénice autrefois m'ôta toute espérance ;
Elle m'imposa même un éternel silence.
Je me suis tu cinq ans ; et, jusques à ce jour,
D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.
Dois-je croire qu'au rang où Titus la destine,
Elle m'écoute mieux que dans la Palestine ?
Il l'épouse. Ai-je donc attendu ce moment
Pour me venir encor déclarer son amant ?
Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire ?
Ah ! puisqu'il faut partir, partons sans lui déplaire.
Retirons-nous, sortons ; et, sans nous découvrir,
Allons loin de ses yeux l'oublier ou mourir.
Hé quoi ! souffrir toujours un tourment qu'elle ignore !
Toujours verser des pleurs qu'il faut que je dévore !
Quoi ! même en la perdant redouter son courroux !
Belle reine [3], et pourquoi vous offenseriez-vous ?
Viens-je vous demander que vous quittiez l'empire ?
Que vous m'aimiez ? Hélas ! je ne viens que vous dire
Qu'après m'être longtemps flatté que mon rival
Trouverait à ses vœux quelque obstacle fatal,
Aujourd'hui qu'il peut tout, que votre hymen s'avance,
Exemple infortuné d'une longue constance,
Après cinq ans d'amour et d'espoir superflus,
Je pars, fidèle encor quand je n'espère plus [4].

1 « Ce vers *sans vouloir te*, etc., qui ne semble fait que pour la rime, annonce avec art qu'Antiochus aime Bérénice. » (*V.*)

2 « Beaucoup de lecteurs réprouvent ce long monologue ; il n'est pas naturel qu'on fasse ainsi tout seul l'histoire de ses amours qu'on dise : *Je me suis tu cinq ans ; on m'a imposé silence ; j'ai couvert mon amour d'un voile d'amitié*. On pardonne un monologue qui est un combat du cœur, mais non une récapitulation historique. » (*V.*)

3 « *Belle reine* a passé pour une expression fade. » (*V.*)

4 « Les amants fidèles, sans succès et sans espoir, n'intéressent jamais. Cependant la douce harmonie de ces vers naturels fait supporter Antiochus ; c'est surtout dans les faibles rôles que la belle versification est nécessaire. » (*V.*)

Au lieu de s'offenser, elle pourra me plaindre.
Quoi qu'il en soit, parlons ; c'est assez nous contraindre.
Et que peut craindre, hélas ! un amant sans espoir
Qui peut bien se résoudre à ne la jamais voir ?

SCÈNE III.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Arsace, entrerons-nous ?

ARSACE.

Seigneur, j'ai vu la reine ;
Mais pour me faire voir je n'ai percé qu'à peine
Les flots toujours nouveaux d'un peuple adorateur [1]
Qu'attire sur ses pas sa prochaine grandeur.
Titus, après huit jours d'une retraite austère,
Cesse enfin de pleurer Vespasien son père :
Cet amant se redonne aux soins de son amour ;
Et, si j'en crois, seigneur, l'entretien de la cour,
Peut-être avant la nuit l'heureuse Bérénice
Change le nom de reine au nom d'impératrice [2].

ANTIOCHUS.

Hélas !

ARSACE.

Quoi ! ce discours pourrait-il vous troubler ?

ANTIOCHUS.

Ainsi donc sans témoins je ne lui puis parler ?

ARSACE.

Vous la verrez, seigneur : Bérénice est instruite
Que vous voulez ici la voir seule et sans suite.
La reine d'un regard a daigné m'avertir
Qu'à votre empressement elle allait consentir ;
Et sans doute elle attend le moment favorable
Pour disparaître aux yeux d'une cour qui l'accable.

1 Souvenir de Virgile, qui a dit, *Géorg.*, l. II, v. 461 :

« Foribus domus alta superbis
Mane salutantum totis vomit ædibus undam. »

« Les portes de sa haute demeure s'ouvrent avec le jour pour livrer passage à des flots d'adorateurs. »

2 *Changer à* pour *avec* ou *en* est un latinisme fort élégant qui doit être conservé. Régnier l'a employé :

Et qu'il eût, sans espoir d'être mieux à la cour,
A son long balandran changé son manteau court.

Ainsi que La Fontaine dans *Philémon et Baucis* :

Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs

ANTIOCHUS.

Il suffit. Cependant n'as-tu rien négligé
Des ordres importants dont je t'avais chargé ?

ARSACE.

Seigneur, vous connaissez ma prompte obéissance.
Des vaisseaux dans Ostie armés en diligence,
Prêts à quitter le port de moments en moments,
N'attendent pour partir que vos commandements.
Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagène ?

ANTIOCHUS.

Arsace, il faut partir quand j'aurai vu la reine.

ARSACE.

Qui doit partir ?

ANTIOCHUS.

Moi.

ARSACE.

Vous ?

ANTIOCHUS.

En sortant du palais,
Je sors de Rome, Arsace, et j'en sors pour jamais.

ARSACE.

Je suis surpris sans doute, et c'est avec justice.
Quoi ! depuis si longtemps la reine Bérénice
Vous arrache, seigneur, du sein de vos États ;
Depuis trois ans dans Rome elle arrête vos pas :
Et lorsque cette reine, assurant sa conquête,
Vous attend pour témoin de cette illustre fête,
Quand l'amoureux Titus, devenant son époux,
Lui prépare un éclat qui rejaillit sur vous....

ANTIOCHUS.

Arsace, laisse-la jouir de sa fortune,
Et quitte un entretien dont le cours m'importune.

ARSACE.

Je vous entends, seigneur : ces mêmes dignités
Ont rendu Bérénice ingrate à vos bontés :
L'inimitié succède à l'amitié trahie.

ANTIOCHUS.

Non, Arsace, jamais je ne l'ai moins haïe.

ARSACE.

Quoi donc ! de sa grandeur déjà trop prévenu,
Le nouvel empereur vous a-t-il méconnu ?
Quelque pressentiment de son indifférence
Vous fait-il loin de Rome éviter sa présence ?

ANTIOCHUS.

Titus n'a point pour moi paru se démentir :
J'aurais tort de me plaindre.

ARSACE.

Et pourquoi donc partir ?
Quel caprice vous rend ennemi de vous-même ?
Le ciel met sur le trône un prince qui vous aime,
Un prince qui, jadis témoin de vos combats,

Vous vit chercher la gloire et la mort sur ses pas,
Et de qui la valeur, par vos soins secondée,
Mit enfin sous le joug la rebelle Judée.
Il se souvient du jour illustre et douloureux
Qui décida du sort d'un long siége douteux.
Sur le triple rempart les ennemis tranquilles
Contemplaient sans péril nos assauts inutiles;
Le bélier impuissant les menaçait en vain :
Vous seul, seigneur, vous seul, une échelle à la main,
Vous portâtes la mort jusque sur leurs murailles.
Ce jour presque éclaira vos propres [1] funérailles :
Titus vous embrassa mourant entre mes bras,
Et tout le camp vainqueur pleura votre trépas.
Voici le temps, seigneur, où vous devez attendre
Le fruit de tant de sang qu'ils vous ont vu répandre.
Si, pressé du désir de revoir vos États,
Vous vous lassez de vivre où vous ne régnez pas,
Faut-il que sans honneurs l'Euphrate vous revoie?
Attendez pour partir que César vous renvoie
Triomphant et chargé des titres souverains
Qu'ajoute encore aux rois l'amitié des Romains.
Rien ne peut-il, seigneur, changer votre entreprise?
Vous ne répondez point!

ANTIOCHUS.

Que veux-tu que je dise?
J'attends de Bérénice un moment d'entretien.

ARSACE.

Hé bien, seigneur?

ANTIOCHUS.

Son sort décidera du mien.

ARSACE.

Comment?

ANTIOCHUS.

Sur son hymen j'attends qu'elle s'explique.
Si sa bouche s'accorde avec la voix publique,
S'il est vrai qu'on l'élève au trône des Césars,
Si Titus a parlé, s'il l'épouse, je pars.

ARSACE.

Mais qui rend à vos yeux cet hymen si funeste?

ANTIOCHUS.

Quand nous serons partis, je te dirai le reste.

ARSACE.

Dans quel trouble, seigneur, jetez-vous mon esprit!

ANTIOCHUS.

La reine vient. Adieu. Fais tout ce que j'ai dit [2].

1 Ici l'inversion est forcée et le choc des mots rude à l'oreille. L'occasion d'un pareil reproche est rare dans Racine.

2 « Cette scène est parfaitement écrite, et conduite de même; car il doit y avoir une conduite dans chaque scène comme dans le total de la pièce; elle est même intéressante, parce qu'Antiochus ne dit point son secret et le laisse entendre. » (*V.*)

SCÈNE IV.

BÉRÉNICE, ANTIOCHUS, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Enfin je me dérobe à la joie importune
De tant d'amis nouveaux que me fait la fortune [1] ?
Je fuis de leurs respects l'inutile longueur,
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.
Il ne faut point mentir, ma juste impatience
Vous accusait déjà de quelque négligence.
Quoi ! cet Antiochus, disais-je, dont les soins
Ont eu tout l'Orient et Rome pour témoins ;
Lui que j'ai vu toujours constant dans mes traverses
Suivre d'un pas égal mes fortunes diverses ;
Aujourd'hui que les dieux semblent me présager
Un honneur qu'avec lui je prétends partager,
Ce même Antiochus, se cachant à ma vue,
Me laisse à la merci d'une foule inconnue !

ANTIOCHUS.

Il est donc vrai, madame ? et, selon ce discours,
L'hymen va succéder à vos longues amours ?

BÉRÉNICE.

Seigneur, je vous veux bien confier mes alarmes.
Ces jours ont vu mes yeux baignés de quelques larmes :
Ce long deuil que Titus imposait à sa cour
Avait, même en secret, suspendu son amour ;
Il n'avait plus pour moi cette ardeur assidue
Lorsqu'il passait les jours attaché sur ma vue [2] ;
Muet, chargé de soins, et les larmes aux yeux,
Il ne me laissait plus que de tristes adieux.
Jugez de ma douleur, moi dont l'ardeur extrême,
Je vous l'ai dit cent fois, n'aime en lui que lui-même ;
Moi qui, loin des grandeurs dont il est revêtu,
Aurais choisi son cœur et cherché sa vertu [3].

ANTIOCHUS.

Il a repris pour vous sa tendresse première ?

BÉRÉNICE.

Vous fûtes spectateur de cette nuit dernière,
Lorsque pour seconder ses soins religieux,

1 « Donec eris felix multos numerabis amicos. » (Ovidius.)

2 Pâle reflet du vers de Lucrèce :

« Pascit amore avidos, inhians in te, dea, visus. » (L. I, v. 37.)

3 « Personne, avant Racine, n'avait ainsi exprimé ces sentiments, qu'on retrouve à la vérité dans les livres d'amour, et dont le seul mérite consiste dans le choix des mots. Sans cette élégance si fine et si naturelle, tout serait languissant. » (*V.*)

Le sénat a placé son père entre les dieux.
De ce juste devoir sa piété contente
A fait place, seigneur, aux soins de son amante ;
Et même en ce moment, sans qu'il m'en ait parlé,
Il est dans le sénat par son ordre assemblé.
Là, de la Palestine il étend la frontière ;
Il y joint l'Arabie et la Syrie entière :
Et, si de ses amis j'en dois croire la voix,
Si j'en crois ses serments redoublés mille fois,
Il va sur tant d'États couronner Bérénice,
Pour joindre à plus de noms le nom d'impératrice.
Il m'en viendra lui-même assurer en ce lieu.

ANTIOCHUS.

Et je viens donc vous dire un éternel adieu.

BÉRÉNICE.

Que dites-vous ? Ah ciel ! quel adieu ! quel langage !
Prince, vous vous troublez et changez de visage !

ANTIOCHUS.

Madame, il faut partir.

BÉRÉNICE.

Quoi ! ne puis-je savoir
Quel sujet...

ANTIOCHUS, *à part.*

Il fallait partir sans la revoir.

BÉRÉNICE.

Que craignez-vous ? Parlez ; c'est trop longtemps se taire.
Seigneur, de ce départ quel est donc le mystère ?

ANTIOCHUS.

Au moins souvenez-vous que je cède à vos lois,
Et que vous m'écoutez pour la dernière fois.
Si, dans ce haut degré de gloire et de puissance,
Il vous souvient des lieux où vous prîtes naissance,
Madame, il vous souvient que mon cœur en ces lieux
Reçut le premier trait qui partit de vos yeux :
J'aimai. J'obtins l'aveu d'Agrippa votre frère :
Il vous parla pour moi. Peut-être sans colère
Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut ;
Titus, pour mon malheur, vint, vous vit et vous plut[1].
Il parut devant vous dans tout l'éclat d'un homme
Qui porte entre ses mains la vengeance de Rome.
La Judée en pâlit : le triste Antiochus
Se compta le premier au nombre des vaincus.
Bientôt de mon malheur, interprète sévère,
Votre bouche à la mienne ordonna de se taire.
Je disputai longtemps ; je fis parler mes yeux :
Mes pleurs et mes soupirs vous suivaient en tous lieux [2].

1 Le tort de cet hémistiche est de rappeler l'héroïque bulletin de César : *Veni, vidi, vici*, et d'en paraître la parodie. Il ne faut pas évoquer des souvenirs qui écrasent.

2 « En général, les déclarations d'amour, les maximes d'amour sont faites pour la comédie. Les déclarations de Xipharès, d'Hippo

Enfin votre rigueur emporta la balance ;
Vous sûtes m'imposer l'exil ou le silence.
Il fallut le promettre, et même le jurer :
Mais, puisqu'en ce moment j'ose me déclarer,
Lorsque vous m'arrachiez cette injuste promesse,
Mon cœur faisait serment de vous aimer sans cesse.

BÉRÉNICE.

Ah! que me dites-vous?

ANTIOCHUS.

Je me suis tu cinq ans,
Madame, et vais encor me taire plus longtemps [1].
De mon heureux rival j'accompagnai les armes;
J'espérai de verser mon sang après mes larmes [2],
Ou qu'au moins jusqu'à vous porté par mille exploits,
Mon nom pourrait parler, au défaut de ma voix.
Le ciel sembla promettre une fin à ma peine :
Vous pleurâtes ma mort, hélas! trop peu certaine.
Inutiles périls! Quelle était mon erreur!
La valeur de Titus surpassait ma fureur [3] :
Il faut qu'à sa vertu mon estime réponde.
Quoique attendu [4], madame, à l'empire du monde,
Chéri de l'univers, enfin aimé de vous,
Il semblait à lui seul appeler tous les coups;
Tandis que, sans espoir, haï, lassé de vivre,
Son malheureux rival ne semblait que le suivre.
Je vois que votre cœur m'applaudit en secret;
Je vois que l'on m'écoute avec moins de regret,
Et que, trop attentive à ce récit funeste,
En faveur de Titus vous pardonnez le reste.
Enfin, après un siége aussi cruel que lent,
Il dompta les mutins, reste pâle et sanglant [5]

lyte, d'Antiochus, sont de la galanterie, et rien de plus : ces morceaux se sentent du goût dominant qui régnait alors. » (*V.*)

1 On pourrait croire qu'Antiochus se promet ici de vivre, tout malheureux qu'il sera; et il faudrait lui en savoir gré, à cette époque où tant d'amants mouraient, par métaphore, s'il ne se conformait pas à la mode en laissant pour adieu à Bérénice ces deux vers :

Madame, le seul bruit d'une mort que j'implore
Vous fera souvenir que je vivais encore.

2 Geoffroy critique justement cette antithèse du *sang* et des *larmes*, rapprochement fade et maniéré.

3 « C'est un grand art de mettre les louanges de Titus dans la bouche d'Antiochus. Toute cette tirade, où il parle de Titus, est parfaite en son genre. Si Antiochus ne parlait là que de son amour il ennuierait, il affadirait. » (*V.*)

4 *Attendu à l'empire.* Expression d'une rare hardiesse, pour dire que l'empire du monde attendait Titus, qu'il y était réservé.

5 Ici Racine surpasse Virgile, qu'il imite :

« Relliquias Danaum, terræque, marisque
Omnibus exhaustos jam casibus, omnium egenos. » (*Æn.*, l. I, v. 602.)

Reste pâle et sanglant est une des expressions les plus énergiques,

Des flammes, de la faim, des fureurs intestines,
Et laissa leurs remparts cachés sous leurs ruines :
Rome vous vit, madame, arriver avec lui.
Dans l'Orient désert[1] quel devint mon ennui !
Je demeurai longtemps errant dans Césarée,
Lieux charmants, où mon cœur vous avait adorée :
Je vous redemandais à vos tristes États ;
Je cherchais, en pleurant, les traces de vos pas.
Mais enfin, succombant à ma mélancolie,
Mon désespoir tourna mes pas vers l'Italie :
Le sort m'y réservait le dernier de ses coups.
Titus en m'embrassant m'amena devant vous :
Un voile d'amitié vous trompa l'un et l'autre,
Et mon amour devint le confident du vôtre.
Mais toujours quelque espoir flattait mes déplaisirs :
Rome, Vespasien, traversaient vos soupirs ;
Après tant de combats Titus cédait peut-être.
Vespasien est mort, et Titus est le maître.
Que ne fuyais-je alors ! J'ai voulu quelques jours
De son nouvel empire examiner le cours.
Mon sort est accompli : votre gloire s'apprête.
Assez d'autres, sans moi, témoins de cette fête,
A vos heureux transports viendront joindre les leurs :
Pour moi, qui ne pourrais y mêler que des pleurs,
D'un inutile amour trop constante victime,
Heureux dans mes malheurs d'en avoir pu sans crime
Conter toute l'histoire aux yeux qui les ont faits,
Je pars plus amoureux que je ne fus jamais.

BÉRÉNICE.

Seigneur, je n'ai pas cru que, dans une journée
Qui doit avec César unir ma destinée,
Il fût quelque mortel qui pût impunément
Se venir à mes yeux déclarer mon amant.
Mais de mon amitié mon silence est un gage :
J'oublie en sa faveur un discours qui m'outrage.
Je n'en ai point troublé le cours injurieux ;
Je fais plus, à regret je reçois vos adieux.
Le ciel sait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoie
Je n'attendais que vous pour témoin de ma joie :
Avec tout l'univers j'honorais vos vertus ;
Titus vous chérissait, vous admiriez Titus.
Cent fois je me suis fait une douceur extrême

une des images les plus saillantes que puisse rencontrer la langue poétique.

1 C'est la contre-partie de l'idée exprimée par Tibulle :

« Et in solis tu mihi turba locis. »

La présence de Lydie peuple la solitude de Tibulle ; l'absence de Bérénice laisse Antiochus isolé dans la foule. Au fond, c'est le même sentiment. Voyez, par ces deux exemples si rapprochés, ce que l'antiquité inspire à Racine, et avec quel art il s'approprie, pour les transmettre à notre langue, les richesses étrangères.

D'entretenir Titus dans un autre lui-même [1].

ANTIOCHUS.

Et c'est ce que je fuis. J'évite, mais trop tard,
Ces cruels entretiens où je n'ai point de part.
Je fuis Titus ; je fuis ce nom qui m'inquiète,
Ce nom qu'à tous moments votre bouche répète :
Que vous dirai-je enfin? je fuis des yeux distraits,
Qui, me voyant toujours, ne me voyaient jamais.
Adieu. Je vais, le cœur trop plein de votre image,
Attendre, en vous aimant, la mort pour mon partage.
Surtout ne craignez point qu'une aveugle douleur
Remplisse l'univers du bruit de mon malheur ;
Madame, le seul bruit d'une mort que j'implore
Vous fera souvenir que je vivais encore.
Adieu.

SCÈNE V.

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

PHÉNICE.

Que je le plains! Tant de fidélité,
Madame, méritait plus de prospérité.
Ne le plaignez-vous pas?

BÉRÉNICE.

Cette prompte retraite
Me laisse, je l'avoue, une douleur secrète.

PHÉNICE.

Je l'aurais retenu [2].

BÉRÉNICE.

Qui? moi, le retenir!
J'en dois perdre plutôt jusques au souvenir.
Tu veux donc que je flatte une ardeur insensée?

PHÉNICE.

Titus n'a point encore expliqué sa pensée.
Rome vous voit, madame, avec des yeux jaloux :
La rigueur de ses lois m'épouvante pour vous.
L'hymen chez les Romains n'admet qu'une Romaine :
Rome hait tous les rois, et Bérénice est reine.

BÉRÉNICE.

Le temps n'est plus, Phénice, où je pouvais trembler.
Titus m'aime ; il peut tout, il n'a plus qu'à parler,

1 Il faut tout l'art du poëte pour voiler ce que cette idée a de cruel pour Antiochus et de comique pour le spectateur. Pauvre amant, accueilli parce qu'il est le simulacre d'un autre!

2 La confidente est mieux avisée que sa maîtresse, mais sa réflexion, pour être juste, car enfin *Titus n'a point encore expliqué sa pensée*, n'en est pas moins comique.

Il verra le sénat m'apporter ses hommages,
Et le peuple de fleurs couronner ses images.
De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur?
Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur?
Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée[1],
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat,
Qui tous de mon amant empruntaient leur éclat;
Cette pourpre, cet or, que rehaussait sa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de sa victoire;
Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts
Confondre sur lui seul leurs avides regards;
Ce port majestueux, cette douce présence...
Ciel! avec quel respect et quelle complaisance
Tous les cœurs en secret l'assuraient de leur foi!
Parle : peut-on le voir sans penser, comme moi,
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût reconnu son maître[2]?
Mais, Phénice, où m'emporte un souvenir charmant?
Cependant Rome entière, en ce même moment,
Fait des vœux pour Titus, et, par des sacrifices,
De son règne naissant célèbre les prémices.
Que tardons-nous! allons pour son empire heureux
Au ciel qui le protége offrir aussi nos vœux.
Aussitôt, sans l'attendre, et sans être attendue,
Je reviens le chercher, et dans cette entrevue
Dire tout ce qu'aux cœurs l'un de l'autre contents
Inspirent des transports retenus si longtemps[3].

1 Quelle poésie! quel autre que Racine aurait peint ainsi une illumination?

2 « Un homme sans goût a traité cet éloge de flatterie : il n'a pas songé que c'est une amante qui parle. Ce vers fit d'autant plus de plaisir, qu'on l'appliquait à Louis XIV, alors couvert de gloire, et dont la figure, très-supérieure à celle de Titus, semblait faite pour commander aux autres hommes; car Titus était petit et ramassé, et Louis XIV avait reçu tous les avantages que peut donner la nature. Enfin, dans ce vers, c'était moins Bérénice que Madame qui s'expliquait. Rien ne fait plus de plaisir que ces allusions secrètes; mais il faut que les vers qui les font naître soient beaux par eux-mêmes. » (*V.*)

3 « Ces vers ne sont que des vers d'églogue. » (*V.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

TITUS, PAULIN, SUITE.

TITUS.

A-t-on vu de ma part le roi de Comagène?
Sait-il que je l'attends?

PAULIN.

J'ai couru chez la reine [1] :
Dans son appartement ce prince avait paru ;
Il en était sorti, lorsque j'y suis couru.
De vos ordres, seigneur, j'ai dit qu'on l'avertisse [2].

TITUS.

Il suffit. Et que fait la reine Bérénice?

PAULIN.

La reine, en ce moment, sensible à vos bontés,
Charge le ciel de vœux pour vos prospérités.
Elle sortait, seigneur.

TITUS.

Trop aimable princesse !
Hélas!

PAULIN.

En sa faveur d'où naît cette tristesse?
L'Orient presque entier va fléchir sous sa loi :
Vous la plaignez?

TITUS.

Paulin, qu'on vous laisse avec moi.

1 « Je crois que le second acte commence plus mal que le premier ne finit. *J'ai couru chez la reine,* comme s'il fallait courir bien loin pour aller d'un appartement dans un autre. *J'y suis couru,* qui est un solécisme; cet *il suffit*, et *que fait la reine Bérénice?* et la *trop aimable princesse;* tout cela est trop petit et d'une naïveté qu'il est trop facile de tourner en ridicule. » (*V.*) Aussi n'y a-t-on pas manqué. « *Bérénice*, dit Louis Racine, fut très-peu respectée sur le Théâtre-Italien. Mon père assista à cette pièce bouffonne, et y parut rire comme les autres; mais il avouait à ses amis qu'il n'avait ri qu'extérieurement. La rime indécente qu'Arlequin mettait à la suite de *la reine Bérénice*, le chagrinait au point de lui faire oublier le concours du public à sa pièce, les larmes des spectateurs et les éloges de la cour. »

2 *J'ai dit qu'on l'avertisse* contredit la règle, qui demande l'imparfait du subjonctif après le parfait de l'indicatif. Racine met le présent quand le présent est dans sa pensée. Voyez ci-dessus, page 50, note 2.

SCÈNE II.

TITUS, PAULIN.

TITUS.

Hé bien, de mes desseins Rome encore incertaine
Attend que deviendra [1] le destin de la reine,
Paulin; et les secrets de son cœur et du mien
Sont de tout l'univers devenus l'entretien [2].
Voici le temps enfin qu'il faut que je m'explique.
De la reine et de moi que dit la voix publique?
Parlez : qu'entendez-vous?

PAULIN.

J'entends de tous côtés
Publier vos vertus, seigneur, et ses beautés [3].

TITUS.

Que dit-on des soupirs que je pousse pour elle?
Quel succès attend-on d'un amour si fidèle?

PAULIN.

Vous pouvez tout : aimez, cessez d'être amoureux;
La cour sera toujours du parti de vos vœux.

TITUS.

Et je l'ai vue aussi, cette cour peu sincère,
A ses maîtres toujours trop soigneuse de plaire,
Des crimes de Néron approuver les horreurs;
Je l'ai vue à genoux consacrer ses fureurs.
Je ne prends point pour juge une cour idolâtre,
Paulin : je me propose un plus ample théâtre;
Et, sans prêter l'oreille à la voix des flatteurs,
Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs;
Vous me l'avez promis. Le respect et la crainte
Ferment autour de moi le passage à la plainte :
Pour mieux voir, cher Paulin, et pour entendre mieux,
Je vous ai demandé des oreilles, des yeux;
J'ai mis même à ce prix mon amitié secrète :
J'ai voulu que des cœurs vous fussiez l'interprète;
Qu'au travers des flatteurs votre sincérité
Fit toujours jusqu'à moi passer la vérité.
Parlez donc. Que faut-il que Bérénice espère?
Rome lui sera-t-elle indulgente ou sévère?
Dois-je croire qu'assise au trône des Césars,

1 *Attend que deviendra*, est un latinisme. Racine en a de plu heureux. Ce vers manque d'élégance et de netteté.

2 Voilà des secrets bien hasardés.

3 « On ne publie pas des beautés, cela n'est pas exact. » (*V.*) Le vers suivant :

Que dit-on des soupirs que je pousse pour elle?

devait-il sortir de la bouche d'un empereur?

Une si belle reine offensât ses regards ?

PAULIN.

N'en doutez point, seigneur : soit raison, soit caprice,
Rome ne l'attend point pour son impératrice.
On sait qu'elle est charmante, et de si belles mains
Semblent vous demander l'empire des humains ;
Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine ;
Elle a mille vertus ; mais, seigneur, elle est reine [2].
Rome, par une loi qui ne se peut changer,
N'admet avec son sang aucun sang étranger,
Et ne reconnaît point les fruits illégitimes
Qui naissent d'un hymen contraire à ses maximes.
D'ailleurs, vous le savez, en bannissant ses rois,
Rome à ce nom, si noble et si saint autrefois,
Attacha pour jamais une haine puissante ;
Et quoiqu'à ses Césars fidèle, obéissante,
Cette haine, seigneur, reste de sa fierté,
Survit dans tous les cœurs après la liberté.
Jules, qui le premier la soumit à ses armes,
Qui fit taire les lois dans le bruit des alarmes,
Brûla pour Cléopâtre ; et, sans se déclarer,
Seule dans l'Orient la laissa soupirer.
Antoine, qui l'aima jusqu'à l'idolâtrie,
Oublia dans son sein sa gloire et sa patrie,
Sans oser toutefois se nommer son époux :
Rome l'alla chercher jusques à ses genoux,
Et ne désarma point sa fureur vengeresse
Qu'elle n'eût accablé l'amant et la maîtresse.
Depuis ce temps, seigneur, Caligula, Néron,
Monstres dont à regret je cite ici le nom,
Et qui, ne conservant que la figure d'homme,
Foulèrent à leurs pieds toutes les lois de Rome,
Ont craint cette loi seule, et n'ont point à nos yeux
Allumé le flambeau d'un hymen odieux.
Vous m'avez commandé surtout d'être sincère.
De l'affranchi Pallas nous avons vu le frère,
Des fers de Claudius Félix encor flétri,
De deux reines, seigneur, devenir le mari ;
Et, s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse,
Ces deux reines étaient du sang de Bérénice.
Et vous croiriez pouvoir, sans blesser nos regards,
Faire entrer une reine au lit de nos Césars,
Tandis que l'Orient dans le lit de ses reines
Voit passer un esclave au sortir de nos chaînes !

1 « *De si belles mains* ne paraît pas digne de la tragédie. » (*V.*)

2 Elle a bien servi Rome, il le faut avouer,
L'empereur et l'empire ont lieu de s'en louer.
Mais enfin elle est reine.
Corn., *Tit. et Bér.*, act. IV, sc. I.

Ce dernier hémistiche est la seule rencontre des deux poëtes chargés de traiter le même sujet

C'est ce que les Romains pensent de votre amour.
Et je ne réponds pas, avant la fin du jour,
Que le sénat, chargé des vœux de tout l'empire,
Ne vous redise ici ce que je viens de dire ;
Et que Rome, avec lui tombant à vos genoux,
Ne vous demande un choix digne d'elle et de vous.
Vous pouvez préparer, seigneur, votre réponse [1].

TITUS.

Hélas ! à quel amour on veut que je renonce!

PAULIN.

Cet amour est ardent, il le faut confesser [2].

TITUS.

Plus ardent mille fois que tu ne peux penser,
Paulin. Je me suis fait un plaisir nécessaire
De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire.
J'ai fait plus, je n'ai rien de secret à tes yeux,
J'ai pour elle cent fois rendu grâces aux dieux
D'avoir choisi mon père au fond de l'Idumée,
D'avoir rangé sous lui l'Orient et l'armée,
Et, soulevant encor le reste des humains,
Remis Rome sanglante en ses paisibles mains :
J'ai même souhaité la place de mon père ;
Moi, Paulin, qui cent fois, si le sort moins sévère
Eût voulu de sa vie étendre les liens,
Aurais donné mes jours pour prolonger les siens :
Tout cela (qu'un amant sait mal ce qu'il désire !)
Dans l'espoir d'élever Bérénice à l'empire,
De reconnaître un jour son amour et sa foi,
Et de voir à ses pieds tout le monde avec moi.
Malgré tout mon amour, Paulin, et tous ses charmes,
Après mille serments appuyés de mes larmes,
Maintenant que je puis couronner tant d'attraits,
Maintenant que je l'aime encor plus que jamais,
Lorsqu'un heureux hymen, joignant nos destinées,
Peut payer en un jour les vœux de cinq années,
Je vais, Paulin... Oh ciel ! puis-je le déclarer !

PAULIN.

Quoi, seigneur?

TITUS.

Pour jamais je vais m'en séparer.

1 « La reponse de Paulin est un chef-d'œuvre de raison et d'habileté ; elle est fortifiée par des faits, par des exemples ; tout y est vrai, rien n'est exagéré ; point de cette enflure qui aime à représenter les plus grands rois avilis en présence d'un bourgeois de Rome. Le discours de Paulin n'en a que plus de sens ; il annonce la disgrâce de Bérénice. » (*V.*)

2 « Il y a, dans presque toutes les pièces de Racine, de ces naïvetés puériles, et ce sont presque toujours les confidents qui les disent. Les critiques en prirent occasion de donner du ridicule au seul nom de Paulin, qui fut longtemps un terme de mépris. » (*V.*)

Mon cœur en ce moment ne vient pas de se rendre :
Si je t'ai fait parler, si j'ai voulu t'entendre,
Je voulais que ton zèle achevât en secret
De confondre un amour qui se tait à regret.
Bérénice a longtemps balancé la victoire ;
Et si je penche enfin du côté de ma gloire,
Crois qu'il m'en a coûté, pour vaincre tant d'amour,
Des combats dont mon cœur saignera plus d'un jour.
J'aimais, je soupirais dans une paix profonde
Un autre était chargé de l'empire du monde :
Maître de mon destin, libre dans mes soupirs,
Je ne rendais qu'à moi compte de mes désirs.
Mais à peine le ciel eut rappelé mon père,
Dès que ma triste main eut fermé sa paupière,
De mon aimable erreur je fus désabusé :
Je sentis le fardeau qui m'était imposé ;
Je connus que bientôt, loin d'être à ce que j'aime,
Il fallait, cher Paulin, renoncer à moi-même ;
Et que le choix des dieux, contraire à mes amours,
Livrait à l'univers le reste de mes jours.
Rome observe aujourd'hui ma conduite nouvelle :
Quelle honte pour moi, quel présage pour elle,
Si, dès le premier pas renversant tous ses droits,
Je fondais mon bonheur sur le débris [1] des lois!
Résolu d'accomplir ce cruel sacrifice,
J'y voulus préparer la triste Bérénice :
Mais par où commencer ? Vingt fois depuis huit jours
J'ai voulu devant elle en ouvrir le discours ;
Et, dès le premier mot, ma langue embarrassée
Dans ma bouche vingt fois a [2] demeuré glacée.
J'espérais que du moins mon trouble et ma douleur
Lui feraient pressentir notre commun malheur :
Mais, sans me soupçonner, sensible à mes alarmes,
Elle m'offre sa main pour essuyer mes larmes ;
Et ne prévoit rien moins [3], dans cette obscurité
Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité.
Enfin, j'ai ce matin rappelé ma constance :
Il faut la voir, Paulin, et rompre le silence.
J'attends Antiochus pour lui recommander

1 *Débris* est pris dans le même sens dans ce vers de *Britannicus :*

Seul reste du débris d'une illustre famille.

2 Malgré l'autorité de d'Olivet, qui affirme qu'il fallait ici *est demeurée*, je pense que l'expression de Racine est plus juste. *Est demeurée* supposerait que la langue est encore glacée.

3 *Rien moins* se prête à un double sens, et peut signifier également, ou que Bérénice prévoit tout autre chose plutôt que la fin de l'amour de Titus, ce qui est le sens de ces vers, ou qu'elle ne prévoit pas moins que cela. Le double rôle de cette locution tient à la double acception de *rien*, tantôt négatif, d'après l'usage, tantôt positif, d'après l'étymologie.

Ce dépôt précieux que je ne puis garder :
Jusque dans l'Orient je veux qu'il la remène.
Demain Rome avec lui verra partir la reine.
Elle en sera bientôt instruite par ma voix ;
Et je vais lui parler pour la dernière fois.

PAULIN.

Je n'attendais pas moins de cet amour de gloire
Qui partout après vous attacha la victoire.
La Judée asservie et ses remparts fumants,
De cette noble ardeur éternels monuments,
Me répondaient assez que votre grand courage
Ne voudrait pas, seigneur, détruire son ouvrage,
Et qu'un héros vainqueur de tant de nations
Saurait bien tôt ou tard vaincre ses passions.

TITUS.

Ah ! que sous de beaux noms cette gloire est cruelle !
Combien mes tristes yeux la trouveraient plus belle,
S'il ne fallait encor qu'affronter le trépas !
Que dis-je ? cette ardeur que j'ai pour ses appas [1],
Bérénice en mon sein l'a jadis allumée.
Tu ne l'ignores pas : toujours la renommée
Avec le même éclat n'a pas semé mon nom ;
Ma jeunesse, nourrie à la cour de Néron,
S'égarait, cher Paulin, par l'exemple abusée,
Et suivait du plaisir la pente trop aisée [2].
Bérénice me plut. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime et gagner son vainqueur ?
Je prodiguai mon sang : tout fit place à mes armes :
Je revins triomphant. Mais le sang et les larmes
Ne me suffisaient pas pour mériter ses vœux :
J'entrepris le bonheur de mille malheureux.
On vit de toutes parts mes bontés se répandre ;
Heureux, et plus heureux que tu ne peux comprendre,
Quand je pouvais paraître à ses yeux satisfaits
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits !
Je lui dois tout, Paulin. Récompense cruelle !
Tout ce que je lui dois va retomber sur elle :
Pour prix de tant de gloire et de tant de vertus,

1 Il s'agit ici des *appas* de la gloire, et non de Bérénice :
. . . On pourrait aisément s'y tromper.

2 Suivant le témoignage de Suétone, Titus eut à revenir de loin pour arriver à cette vertu qu'on a tant célébrée. « Præter sævitiam, « suspecta in eo etiam luxuria erat, quod ad mediam noctem co- « messationes cum profusissimo quoque familiarum extenderet... « Suspecta et rapacitas quod constabat in cognitionibus patris nun- « dinari præmiarique solitum. Denique propalam alium Neronem « opinabantur et prædicabant. » (*Tit. Vesp. Aug.*, c. VII.) « Outre la cruauté, il était suspect d'intempérance, parce que, dans l'intimité de jeunes débauchés, il prolongeait ses festins jusqu'au milieu de la nuit... On l'accusait aussi de cupidité ; car on savait que, pour les affaires soumises à son père, il recevait de l'argent. Enfin, on pensait et on disait ouvertement qu'il serait un autre Néron. »

Je lui dirai : Partez, et ne me voyez plus.

PAULIN.

Hé quoi, seigneur ! hé quoi ! cette magnificence
Qui va jusqu'à l'Euphrate étendre sa puissance,
Tant d'honneurs dont l'excès a surpris le sénat,
Vous laissent-ils encor craindre le nom d'ingrat ?
Sur cent peuples nouveaux Bérénice commande.

TITUS.

Faibles amusements d'une douleur si grande !
Je connais Bérénice, et ne sais que trop bien
Que son cœur n'a jamais demandé que le mien.
Je l'aimai ; je lui plus. Depuis cette journée,
(Dois-je dire funeste, hélas ! ou fortunée ?)
Sans avoir, en aimant, d'objet que son amour,
Étrangère dans Rome, inconnue à la cour,
Elle passe ses jours, Paulin, sans rien prétendre
Que quelque heure à me voir, et le reste à m'attendre.
Encor, si quelquefois un peu moins assidu
Je passe le moment où je suis attendu,
Je la revois bientôt de pleurs toute trempée :
Ma main à les sécher est longtemps occupée.
Enfin, tout ce qu'amour a de nœuds plus puissants,
Doux reproches, transports sans cesse renaissants,
Soin de plaire sans art, crainte toujours nouvelle,
Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle.
Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois [1].
N'y songeons plus. Allons, cher Paulin : plus j'y pense,
Plus je sens chanceler ma cruelle constance.
Quelle nouvelle, oh ciel ! je lui vais annoncer !
Encore un coup, allons, il n'y faut plus penser.
Je connais mon devoir, c'est à moi de le suivre.
Je n'examine point si j'y pourrai survivre [2].

1 « Ces vers sont connus de presque tout le monde : on en a fait mille applications ; ils sont naturels et pleins de sentiment ; mais ce qui les rend encore meilleurs, c'est qu'ils terminent un morceau charmant. Ce n'est pas sans doute une beauté de l'*Electre* et de l'*OEdipe* de Sophocle ; mais qu'on se mette à la place de l'auteur, qu'on essaye de faire parler Titus comme Racine y était obligé, et qu'on voie s'il était possible de le faire mieux parler. Le grand mérite consiste à représenter les hommes et les choses comme elles sont dans la nature et dans la belle nature. Raphaël réussit aussi bien à peindre les Grâces que les Furies. » (*V.*) Le grand Condé fit à la tragédie elle-même une application flatteuse de ces vers.

2 « On conçoit très-difficilement comment le sujet pourra fournir encore quatre actes ; il n'y a point de nœud, point d'obstacle, point d'intrigue. L'empereur est le maître ; il a pris son parti, il veut et il doit vouloir que Bérénice parte. Ce n'est que dans les sentiments inépuisables du cœur, dans le passage d'un mouvement à l'autre, dans le développement des plus secrets ressorts de l'âme que l'auteur a pu trouver de quoi remplir sa carrière. C'est un mérite prodigieux, et dont je crois que lui seul était capable. » (*V.*)

SCÈNE III.

TITUS, PAULIN, RUTILE.

RUTILE.

Bérénice, seigneur, demande à vous parler.

TITUS.

Ah Paulin !

PAULIN.

Quoi! déjà vous semblez reculer !
De vos nobles projets, seigneur, qu'il vous souvienne;
Voici le temps.

TITUS.

Hé bien, voyons-la. Qu'elle vienne.

SCÈNE IV.

BÉRÉNICE, TITUS, PAULIN, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Ne vous offensez pas si mon zèle indiscret
De votre solitude interrompt le secret.
Tandis qu'autour de moi votre cour assemblée
Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée,
Est-il juste, seigneur, que seule en ce moment
Je demeure sans voix et sans ressentiment [1] ?
Mais, seigneur (car je sais que cet ami sincère
Du secret de nos cœurs connaît tout le mystère),
Votre deuil est fini, rien n'arrête vos pas.
J'entends que vous m'offrez un nouveau diadème,
Et ne puis cependant vous entendre vous-même.
Hélas! plus de repos, seigneur, et moins d'éclat :
Votre amour ne peut-il paraître qu'au sénat ?
Ah Titus! (car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms que suit le respect et la crainte,)
De quel soin votre amour va-t-il s'importuner ?
N'a-t-il que des États qu'il me puisse donner ?
Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche ?
Un soupir, un regard, un mot de votre bouche,
Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien :
Voyez-moi plus souvent, et ne me donnez rien.
Tous vos moments sont-ils dévoués à l'empire ?
Ce cœur après huit jours n'a-t-il rien à me dire ?

1 *Ressentiment* se disait alors du bienfait comme de l'injure. On dit encore *ressentir un bienfait*. L'usage a ses caprices.

Qu'un mot va rassurer mes timides esprits.
Mais parliez-vous de moi quand je vous ai surpris?
Dans vos secrets discours étais-je intéressée,
Seigneur? étais-je au moins présente à la pensée?

TITUS.

N'en doutez point, madame; et j'atteste les dieux
Que toujours Bérénice est présente à mes yeux.
L'absence ni le temps, je vous le jure encore,
Ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore.

BÉRÉNICE.

Hé quoi! vous me jurez une éternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur!
Pourquoi même du ciel attester la puissance?
Faut-il par des serments vaincre ma défiance?
Mon cœur ne prétend point, seigneur, vous démentir;
Et je vous en croirai sur un simple soupir.

TITUS.

Madame...

BÉRÉNICE.

Hé bien, seigneur? Mais quoi! sans me répondre,
Vous détournez les yeux et semblez vous confondre[1]!
Ne m'offrirez-vous plus qu'un visage interdit?
Toujours la mort d'un père occupe votre esprit:
Rien ne peut-il charmer l'ennui qui vous dévore?

TITUS.

Plût aux dieux que mon père, hélas! vécût encore!
Que je vivais heureux!

BÉRÉNICE.

Seigneur, tous ces regrets
De votre piété sont de justes effets.
Mais vos pleurs ont assez honoré sa mémoire;
Vous devez d'autres soins à Rome, à votre gloire:
De mon propre intérêt je n'ose vous parler.
Bérénice autrefois pouvait vous consoler:
Avec plus de plaisir vous m'avez écoutée.
De combien de malheurs pour vous persécutée[2]
Vous ai-je pour un mot sacrifié mes pleurs!
Vous regrettez un père: hélas! faibles douleurs!
Et moi (ce souvenir me fait frémir encore)
On voulait m'arracher[3] de tout ce que j'adore,
Moi, dont vous connaissez le trouble et le tourment
Quand vous ne me quittez que pour quelque moment,
Moi, qui mourrais le jour qu'on voudrait m'interdire
De vous...

TITUS.

Madame, hélas! que me venez-vous dire?
Quel temps choisissez-vous? Ah! de grâce, arrêtez:

1 Être *confondu*, ou plutôt *confus*.
2 *Persécutée de* est une locution poétique.
3 Me séparer violemment.

C'est trop pour un ingrat prodiguer vos bontés.

BÉRÉNICE.

Pour un ingrat, seigneur! Et le pouvez-vous être?
Ainsi donc mes bontés vous fatiguent peut-être?

TITUS.

Non, madame: jamais, puisqu'il faut vous parler,
Mon cœur de plus de feux ne se sentit brûler.
Mais...

BÉRÉNICE.

Achevez.

TITUS.

Hélas!

BÉRÉNICE.

Parlez.

TITUS.

Rome... L'empire...

BÉRÉNICE.

Hé bien?

TITUS.

Sortons, Paulin: je ne lui puis rien dire.

SCÈNE V.

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Quoi! me quitter sitôt! et ne me dire rien!
Chère Phénice, hélas! quel funeste entretien!
Qu'ai-je fait? Que veut-il? Et que dit ce silence?

PHÉNICE.

Comme vous je me perds d'autant plus que j'y pense [1].
Mais ne s'offre-t-il rien à votre souvenir
Qui contre vous, madame, ait pu le prévenir?
Voyez, examinez.

BÉRÉNICE.

Hélas! tu peux m'en croire;
Plus je veux du passé rappeler la mémoire,
Du jour que je le vis, jusqu'à ce triste jour,
Plus je vois qu'on me peut reprocher trop d'amour.
Mais tu nous entendais. Il ne faut rien me taire;
Parle. N'ai-je rien dit qui lui puisse déplaire?
Que sais-je? j'ai peut-être avec trop de chaleur
Rabaissé ses présents, ou blâmé sa douleur.
N'est-ce point que de Rome il redoute la haine?
Il craint peut-être, il craint d'épouser une reine.

1 Plus j'y pense, plus je m'y perds. Le vers ne dit pas nettement ce qu'il veut dire.

Hélas ! s'il était vrai..... Mais non[1], il a cent fois
Rassuré mon amour contre leurs dures lois[2];
Cent fois... Ah ! qu'il m'explique un silence si rude :
Je ne respire pas dans cette incertitude.
Moi, je vivrais, Phénice, et je pourrais penser
Qu'il me néglige, ou bien que j'ai pu l'offenser!
Retournons sur ses pas. Mais, quand je m'examine,
Je crois de ce désordre entrevoir l'origine.
Phénice, il aura su tout ce qui s'est passé :
L'amour d'Antiochus l'a peut-être offensé.
Il attend, m'a-t-on dit, le roi de Comagène.
Ne cherchons point ailleurs le sujet de ma peine.
Sans doute, ce chagrin qui vient de m'alarmer
N'est qu'un léger soupçon facile à désarmer.
Je ne te vante point cette faible victoire,
Titus : ah! plût au ciel que, sans blesser ta gloire,
Un rival plus puissant voulût tenter ma foi,
Et pût mettre à mes pieds plus d'empires que toi;
Que de sceptres sans nombre il pût payer ma flamme ;
Que ton amour n'eût rien à donner que ton âme!
C'est alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux,
Tu verrais de quel prix ton cœur est à mes yeux.
Allons, Phénice; un mot pourra le satisfaire.
Rassurons-nous, mon cœur, je puis encor lui plaire;
Je me comptais trop tôt au rang des malheureux;
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux[3].

1 « Sans ce *mais non*, sans les assurances que Titus lui a données tant de fois de n'être jamais arrêté par ce scrupule, elle devrait s'attacher à cette idée; elle devrait dire : Pourquoi Titus, embarrassé, vient-il de prononcer, en soupirant, les mots de *Rome* et *d'empire?* Elle se rassure sur les promesses qu'on lui a faites, elle cherche de vaines raisons. » (*V.*)

2 Celles des Romains.

3 L'enthymème est régulier, quoique Bérénice se trompe dans ses prémisses. C'est au reste la logique habituelle de la passion. Titus n'est point jaloux, mais il convient à Bérénice qu'il le soit, et cela suffit pour qu'elle y croie.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS.

Quoi! prince, vous partiez! quelle raison subite
Presse votre départ, ou plutôt votre fuite?
Vouliez-vous me cacher jusques à vos adieux?
Est-ce comme ennemi que vous quittez ces lieux?
Que diront avec moi, la cour, Rome, l'empire?
Mais, comme votre ami, que ne puis-je point dire?
De quoi m'accusez-vous? Vous avais-je sans choix
Confondu jusqu'ici dans la foule des rois?
Mon cœur vous fut ouvert tant qu'a vécu mon père;
C'était le seul présent que je pouvais vous faire :
Et lorsqu'avec mon cœur ma main peut s'épancher [1],
Vous fuyez mes bienfaits tout prêts à vous chercher!
Pensez-vous qu'oubliant ma fortune passée
Sur ma seule grandeur j'arrête ma pensée,
Et que tous mes amis s'y présentent de loin
Comme autant d'inconnus dont je n'ai plus besoin?
Vous-même, à mes regards qui vouliez vous soustraire,
Prince, plus que jamais vous m'êtes nécessaire.

ANTIOCHUS.

Moi, seigneur?

TITUS.

Vous.

ANTIOCHUS.

Hélas! d'un prince malheureux
Que pouvez-vous, seigneur, attendre que des vœux?

TITUS.

Je n'ai pas oublié, prince, que ma victoire
Devait à vos exploits la moitié de sa gloire;
Que Rome vit passer au nombre des vaincus
Plus d'un captif chargé des fers d'Antiochus;
Que dans le Capitole elle voit attachées
Les dépouilles des Juifs par vos mains arrachées.

1 Hardiesse de style. La main ne s'épanche pas, mais le cœur, et ici le premier mot amène et justifie le second. C'est par le même artifice que Bossuet a pu dire et faire admirer : « Versez des pleurs et des prières sur ce tombeau. » Racine a été moins heureux dans

Je n'attends pas de vous de ces sanglants exploits;
Et je veux seulement emprunter votre voix.
Je sais que Bérénice, à vos soins redevable,
Croit posséder en vous un ami véritable :
Elle ne voit dans Rome et n'écoute que vous :
Vous ne faites qu'un cœur et qu'une âme avec nous.
Au nom d'une amitié si constante et si belle,
Employez le pouvoir que vous avez sur elle :
Voyez-la de ma part.

ANTIOCHUS.

Moi, paraître à ses yeux .
La reine pour jamais a reçu mes adieux.

TITUS.

Prince, il faut que pour moi vous lui parliez encore.

ANTIOCHUS.

Ah ! parlez-lui, seigneur. La reine vous adore :
Pourquoi vous dérober vous-même en ce moment
Le plaisir de lui faire un aveu si charmant ?
Elle l'attend, seigneur, avec impatience.
Je réponds, en partant, de son obéissance;
Et même elle m'a dit que, prêt à l'épouser,
Vous ne la verrez plus que pour l'y disposer.

TITUS.

Ah! qu'un aveu si doux aurait lieu de me plaire!
Que je serais heureux, si j'avais à le faire!
Mes transports aujourd'hui s'attendaient d'éclater [1];
Cependant aujourd'hui, prince, il faut la quitter.

ANTIOCHUS.

La quitter! Vous, seigneur ?

TITUS.

Telle est ma destinée :
Pour elle et pour Titus il n'est plus d'hyménée.
D'un espoir si charmant je me flattais en vain :
Prince, il faut avec vous qu'elle parte demain.

ANTIOCHUS.

Qu'entends-je ? Oh ciel !

TITUS.

Plaignez ma grandeur importune :
Maître de l'univers, je règle sa fortune ;
Je puis faire les rois, je puis les déposer ;
Cependant de mon cœur je ne puis disposer.
Rome, contre les rois de tout temps soulevée,
Dédaigne une beauté dans la pourpre élevée :
L'éclat du diadème et cent rois pour aïeux
Déshonorent ma flamme et blessent tous les yeux.

l'emploi de la même figure au premier acte, sc. IV, de cette même tragédie. (Voy. not. 1, p. 214.)

1 *S'attendaient d'éclater*. On voit par cet exemple comme par beaucoup d'autres que les prépositions *de* et *à* s'employaient indifféremment après certains verbes. Quoi qu'il en soit, ce vers manque d'élégance.

Mon cœur, libre d'ailleurs, sans craindre les murmures,
Peut brûler à son choix dans des flammes obscures :
Et Rome avec plaisir recevrait de ma main
La moins digne beauté qu'elle cache en son sein.
Jules céda lui-même au torrent qui m'entraîne.
Si le peuple demain ne voit partir la reine,
Demain elle entendra ce peuple furieux
Me venir demander son départ à ses yeux.
Sauvons de cet affront mon nom et sa mémoire ;
Et puisqu'il faut céder, cédons à notre gloire.
Ma bouche et mes regards, muets depuis huit jours,
L'auront pu préparer à ce triste discours ;
Et même en ce moment, inquiète, empressée,
Elle veut qu'à ses yeux j'explique ma pensée.
D'un amant interdit soulagez le tourment ;
Épargnez à mon cœur cet éclaircissement.
Allèz, expliquez-lui mon trouble et mon silence ;
Surtout qu'elle me laisse éviter sa présence :
Soyez le seul témoin de ses pleurs et des miens ;
Portez-lui mes adieux et recevez les siens.
Fuyons tous deux, fuyons un spectacle funeste
Qui de notre constance accablerait le reste.
Si l'espoir de régner et de vivre en mon cœur
Peut de son infortune adoucir la rigueur,
Ah prince ! jurez-lui que, toujours trop fidèle,
Gémissant dans ma cour et plus exilé qu'elle[1],
Portant jusqu'au tombeau le nom de son amant,
Mon règne ne sera qu'un long bannissement,
Si le ciel, non content de me l'avoir ravie,
Veut encor m'affliger par une longue vie.
Vous, que l'amitié seule attache sur ses pas,
Prince, dans son malheur ne l'abandonnez pas :
Que l'Orient vous voie arriver à sa suite ;
Que ce soit un triomphe, et non pas une fuite.
Qu'une amitié si belle ait d'éternels liens ;
Que mon nom soit toujours dans tous vos entretiens.
Pour rendre vos États plus voisins l'un de l'autre,
L'Euphrate bornera son empire et le vôtre.
Je sais que le sénat, tout plein de votre nom,
D'une commune voix confirmera ce don.
Je joins la Cilicie à votre Comagène.
Adieu. Ne quittez point ma princesse, ma reine,
Tout ce qui de mon cœur fut l'unique désir,
Tout ce que j'aimerai jusqu'au dernier soupir[2].

1 Dans *Britannicus* (act. II, sc. III), Néron dit galamment à Junie :

M'avez-vous sans pitié relégué dans ma cour ?

2 « On n'a d'autre remarque à faire sur cette scène, sinon qu'elle est écrite avec la même élégance que le reste, et avec le même art. Antiochus, chargé par son rival même de déclarer à Bérénice que

SCÈNE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

Ainsi le ciel s'apprête à vous rendre justice.
Vous partirez, seigneur, mais avec Bérénice :
Loin de vous la ravir, on va vous la livrer.

ANTIOCHUS.

Arsace, laisse-moi le temps de respirer.
Ce changement est grand, ma surprise est extrême :
Titus entre mes mains remet tout ce qu'il aime !
Dois-je croire, grands dieux ! ce que je viens d'ouïr ?
Et, quand je le croirais, dois-je m'en réjouir ?

ARSACE.

Mais moi-même, seigneur, que faut-il que je croie ?
Quel obstacle nouveau s'oppose à votre joie ?
Me trompiez-vous tantôt au sortir de ces lieux,
Lorsque encor tout ému de vos derniers adieux,
Tremblant d'avoir osé s'expliquer devant elle,
Votre cœur me contait son audace nouvelle ?
Vous fuyiez un hymen qui vous faisait trembler.
Cet hymen est rompu : quel soin peut vous troubler ?
Suivez les doux transports où l'amour vous invite.

ANTIOCHUS.

Arsace, je me vois chargé de sa conduite :
Je jouirai longtemps de ses chers entretiens ;
Ses yeux même pourront s'accoutumer aux miens,
Et peut-être son cœur fera la différence
Des froideurs de Titus à ma persévérance [1].
Titus m'accable ici du poids de sa grandeur ;
Tout disparaît dans Rome auprès de sa splendeur :
Mais quoique l'Orient soit plein de sa mémoire,
Bérénice y verra des traces de ma gloire.

ARSACE.

N'en doutez point, seigneur, tout succède à vos vœux.

ANTIOCHUS.

Ah ! que nous nous plaisons à nous tromper tous deux !

ARSACE.

Et pourquoi nous tromper ?

ANTIOCHUS.

Quoi ! je lui pourrais plaire ?

ce rival aimé renonce à elle, devient alors un personnage un peu plus nécessaire qu'il n'était. » (*V.*) Geoffroy observe avec raison que les trois derniers vers de cette tirade sont fades et languissants.

1 Il faut remarquer combien ce tour est énergique et vif : *La différence des froideurs à la persévérance*, pour *entre les froideurs et la persévérance*.

Bérénice à mes vœux ne serait plus contraire ?
Bérénice d'un mot flatterait mes douleurs ?
Penses-tu seulement que, parmi ses malheurs,
Quand l'univers entier négligerait ses charmes,
L'ingrate me permît de lui donner des larmes,
Ou qu'elle s'abaissât jusques à recevoir
Des soins qu'à mon amour elle croirait devoir ?

ARSACE.

Et qui peut mieux que vous consoler sa disgrâce ?
Sa fortune, seigneur, va prendre une autre face[1] ;
Titus la quitte.

ANTIOCHUS.

Hélas ! de ce grand changement,
Il ne me reviendra que le nouveau tourment
D'apprendre par ses pleurs à quel point elle l'aime :
Je la verrai gémir ; je la plaindrai moi-même.
Pour fruit de tant d'amour, j'aurai le triste emploi
De recueillir des pleurs qui ne sont pas pour moi.

ARSACE.

Quoi ! ne vous plairez-vous qu'à vous gêner[2] sans cesse ?
Jamais dans un grand cœur vit-on plus de faiblesse ?
Ouvrez les yeux, seigneur, et songeons entre nous
Par combien de raisons Bérénice est à vous.
Puisque aujourd'hui Titus ne prétend plus lui plaire
Songez que votre hymen lui devient nécessaire.

ANTIOCHUS.

Nécessaire ?

ARSACE.

A ses pleurs accordez quelques jours ;
De ses premiers sanglots laissez passer le cours :
Tout parlera pour vous, le dépit, la vengeance,
L'absence de Titus, le temps, votre présence,
Trois sceptres que son bras ne peut seul soutenir,
Vos deux États voisins qui cherchent à s'unir ;
L'intérêt, la raison, l'amitié, tout vous lie.

ANTIOCHUS.

Ah ! je respire, Arsace, et tu me rends la vie :
J'accepte avec plaisir un présage si doux.
Que tardons-nous ? faisons ce qu'on attend de nous.
Entrons chez Bérénice ; et, puisqu'on nous l'ordonne,
Allons lui déclarer que Titus l'abandonne...
Mais plutôt demeurons. Que faisais-je ? Est-ce à moi,
Arsace, à me charger de ce cruel emploi ?
Soit vertu, soit amour, mon cœur s'en effarouche.

1 Racine avait déjà dit (*Andromaque*, acte I, scène I) :

Ma fortune va prendre une face nouvelle.

2 *Gêner* conserve ici son ancienne énergie ; on n'avait pas encore tout à fait oublié qu'il vient de *gehenne*, torture. Pyrrhus emploie le même mot dans *Andromaque*, act. I, sc. IV :

Ah ! que vous me gênez !

L'aimable Bérénice entendrait de ma bouche
Qu'on l'abandonne [1] ! Ah reine ! et qui l'aurait pensé
Que ce mot dût jamais vous être prononcé !

ARSACE.

La haine sur Titus tombera tout entière.
Seigneur, si vous parlez, ce n'est qu'à sa prière.

ANTIOCHUS.

Non, ne la voyons point ; respectons sa douleur :
Assez d'autres viendront lui conter son malheur.
Et ne la crois-tu pas assez infortunée
D'apprendre à quel mépris Titus l'a condamnée,
Sans lui donner encor le déplaisir fatal
D'apprendre ce mépris par son propre rival ?
Encore un coup, fuyons ; et par cette nouvelle
N'allons point nous charger d'une haine immortelle.

ARSACE.

Ah ! la voici, seigneur ; prenez votre parti.

ANTIOCHUS.

Oh ciel !

SCÈNE III.

BÉRÉNICE, ANTIOCHUS, ARSACE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Hé quoi, seigneur ! vous n'êtes point parti !

ANTIOCHUS.

Madame, je vois bien que vous êtes déçue,
Et que c'était César que cherchait votre vue.
Mais n'accusez que lui si, malgré mes adieux,
De ma présence encor j'importune vos yeux.
Peut-être en ce moment je serais dans Ostie,
S'il ne m'eût de sa cour défendu la sortie.

BÉRÉNICE.

Il vous cherche vous seul. Il nous évite tous.

ANTIOCHUS.

Il ne m'a retenu que pour parler de vous.

BÉRÉNICE.

De moi, prince ?

ANTIOCHUS.

Oui, madame.

BÉRÉNICE.

Et qu'a-t-il pu vous dire ?

ANTIOCHUS.

Mille autres mieux que moi pourront vous en instruire.

1 Ici l'enjambement n'est pas une négligence de versification, mais un artifice heureux et naturel pour rendre plus sensible l'idée d'abandon.

BÉRÉNICE.

Quoi, seigneur !...

ANTIOCHUS.

Suspendez votre ressentiment.
D'autres, loin de se taire en ce même moment[1],
Triompheraient peut-être, et, pleins de confiance,
Céderaient avec joie à votre impatience :
Mais moi, toujours tremblant, moi, vous le savez bien,
A qui votre repos est plus cher que le mien,
Pour ne le point troubler j'aime mieux vous déplaire,
Et crains votre douleur plus que votre colère.
Avant la fin du jour vous me justifierez.
Adieu, madame.

BÉRÉNICE.

Oh ciel ! quel discours ! Demeurez.
Prince, c'est trop cacher mon trouble à votre vue.
Vous voyez devant vous une reine éperdue,
Qui, la mort dans le sein, vous demande deux mots[2] :
Vous craignez, dites-vous, de troubler mon repos ;
Et vos refus cruels, loin d'épargner ma peine,
Excitent ma douleur, ma colère, ma haine.
Seigneur, si mon repos vous est si précieux,
Si moi-même jamais je fus chère à vos yeux,
Éclaircissez le trouble où vous voyez mon âme.
Que vous a dit Titus ?

ANTIOCHUS.

Au nom des dieux, madame...

BÉRÉNICE.

Quoi ! vous craignez si peu de me désobéir ?

ANTIOCHUS.

Je n'ai qu'à vous parler pour me faire haïr.

BÉRÉNICE.

Je veux que vous parliez.

ANTIOCHUS.

Dieux ! quelle violence !
Madame, encore un coup, vous louerez mon silence.

BÉRÉNICE.

Prince, dès ce moment contentez mes souhaits,
Ou soyez de ma haine assuré pour jamais.

ANTIOCHUS.

Madame, après cela, je ne puis plus me taire.
Hé bien, vous le voulez, il faut vous satisfaire.
Mais ne vous flattez point : je vais vous annoncer

1 Voltaire prend occasion de cet hémistiche pour déplorer la tyrannie de la rime, ne voyant pas que ces mots, loin d'être un remplissage, sont tout à fait nécessaires. Le silence d'Antiochus *à ce moment* est un effort plein de délicatesse.

2 « *Deux mots* ailleurs seraient une expression triviale ; elle est ici touchante ; tout intéresse, la situation, la passion, le discours de Bérénice, l'embarras même d'Antiochus. » (*V.*)

Peut-être des malheurs où [1] vous n'osez penser.
Je connais votre cœur : vous devez vous attendre
Que je le vais frapper par l'endroit le plus tendre.
Titus m'a commandé...

BÉRÉNICE.

Quoi?

ANTIOCHUS.

De vous déclarer
Qu'à jamais l'un de l'autre il faut vous séparer.

BÉRÉNICE.

Nous séparer ! Qui ? moi ? Titus de Bérénice?

ANTIOCHUS.

Il faut que devant vous je lui rende justice :
Tout ce que, dans un cœur sensible et généreux,
L'amour au désespoir peut rassembler d'affreux,
Je l'ai vu dans le sien. Il pleure, il vous adore.
Mais enfin que lui sert de vous aimer encore?
Une reine est suspecte à l'empire romain.
Il faut vous séparer, et vous partez demain.

BÉRÉNICE.

Nous séparer! Hélas, Phénice!

PHÉNICE.

Hé bien, madame,
Il faut ici montrer la grandeur de votre âme.
Ce coup sans doute est rude, il doit vous étonner.

BÉRÉNICE.

Après tant de serments Titus m'abandonner!
Titus qui me jurait... Non, je ne le puis croire;
Il ne me quitte point, il y va de sa gloire.
Contre son innocence on veut me prévenir.
Ce piége n'est tendu que pour nous désunir.
Titus m'aime, Titus ne veut point que je meure.
Allons le voir : je veux lui parler tout à l'heure.
Allons.

ANTIOCHUS.

Quoi ! vous pourriez ici me regarder...

BÉRÉNICE.

Vous le souhaitez trop pour me persuader.
Non, je ne vous crois point. Mais quoi qu'il en puisse être,
Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paraître [2].
(*A Phénice.*)
Ne m'abandonne pas dans l'état où je suis.
Hélas! pour me tromper je fais ce que je puis.

1 Remarquons encore, pour n'y plus revenir, cet emploi de *où* élégant et précis, auquel on a substitué depuis un pronom disgracieux précédé d'une préposition, et cela parce qu'il a plu aux grammairiens de déclarer que *où* est exclusivement adverbe de lieu.

2 « Voilà le caractère de la passion. Bérénice vient de flatter tout à l'heure Antiochus pour savoir son secret, et, dès qu'il a parlé, elle lui ordonne de ne jamais paraître devant elle. » (*V.*)

SCÈNE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Ne me trompé-je point? l'ai-je bien entendue[1]?
Que je me garde, moi, de paraître à sa vue!
Je m'en garderai bien. Eh! ne partais-je pas,
Si Titus malgré moi n'eût arrêté mes pas?
Sans doute il faut partir. Continuons, Arsace.
Elle croit m'affliger; sa haine me fait grâce.
Tu me voyais tantôt inquiet, égaré;
Je partais amoureux, jaloux, désespéré;
Et maintenant, Arsace, après cette défense,
Je partirai peut-être avec indifférence.

ARSACE.

Moins que jamais, seigneur, il faut vous éloigner.

ANTIOCHUS.

Moi, je demeurerai pour me voir dédaigner?
Des froideurs de Titus je serai responsable?
Je me verrai puni parce qu'il est coupable?
Avec quelle injustice et quelle indignité
Elle doute à mes yeux de ma sincérité!
Titus l'aime, dit-elle, et moi je l'ai trahie.
L'ingrate! m'accuser de cette perfidie!
Et dans quel temps encor? dans le moment fatal
Que[2] j'étale à ses yeux les pleurs de mon rival;
Que pour la consoler je le faisais paraître
Amoureux et constant, plus qu'il ne l'est peut-être.

ARSACE.

Et de quel soin, seigneur, vous allez vous troubler?
Laissez à ce torrent le temps de s'écouler:
Dans huit jours, dans un mois, n'importe, il faut qu'il passe.
Demeurez seulement.

ANTIOCHUS.

Non; je la quitte, Arsace.
Je sens qu'à sa douleur je pourrais compatir:
Ma gloire, mon repos, tout m'excite à partir.

1 « Le commencement de cette scène a quelque rapport pour le fonds avec le monologue d'Oreste lorsqu'il reste seul après la fuite d'Hermione. Mais Oreste est un bien autre amant qu'Antiochus, ses sentiments ont bien plus de violence; Antiochus n'éprouve qu'un léger dépit amoureux : Oreste est réduit au plus affreux désespoir. Le monologue d'Antiochus ne s'élève pas au-dessus de la comédie; celui d'Oreste est le dernier degré du tragique. » (*Geoffroy*.)

2 Ici les grammairiens voudraient *où*. *Que* est excellent; c'est l'ablatif latin *quo*, « dans lequel. »

Allons; et de si loin évitons la cruelle,
Que de longtemps, Arsace, on ne nous parle d'elle.
Toutefois il nous reste encore assez de jour :
Je vais dans mon palais attendre ton retour :
Va voir si la douleur ne l'a point trop saisie [1].
Cours; et partons du moins assurés de sa vie.

1 « Tous les actes de cette pièce finissent par des vers faibles et langoureux. Le public aime assez que chaque acte se termine par quelque morceau brillant qui enlève les applaudissements. Mais Bérénice réussit sans ce secours. Les tendresses de l'amour ne comportent guère ces grands traits qu'on exige à la fin des actes, dans les situations vraiment tragiques. » (*V.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

BÉRÉNICE.

Phénice ne vient point ! Moments trop rigoureux,
Que vous paraissez lents à mes rapides vœux !
Je m'agite, je cours ; languissante, abattue,
La force m'abandonne ; et le repos me tue.
Phénice ne vient point ! Ah ! que cette longueur
D'un présage funeste épouvante mon cœur !
Phénice n'aura point de réponse à me rendre :
Titus, l'ingrat Titus n'a point voulu l'entendre ;
Il fuit, il se dérobe à ma juste fureur.

SCÈNE II.

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.
Chère Phénice, hé bien ! as-tu vu l'empereur ?
Qu'a-t-il dit ? viendra-t-il ?

PHÉNICE.
Oui, je l'ai vu, madame,
Et j'ai peint à ses yeux le trouble de votre âme.
J'ai vu couler des pleurs qu'il voulait retenir.

BÉRÉNICE.
Vient-il ?

PHÉNICE.
N'en doutez point, madame, il va venir.
Mais voulez-vous paraître en ce désordre extrême ?
Remettez-vous, madame, et rentrez en vous-même.
Laissez-moi relever ces voiles détachés,
Et ces cheveux épars dont vos yeux sont cachés.
Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage [1].

1 « Rien n'est plus petit que de faire paraître sur le théâtre tragique une suivante qui propose à sa maîtresse de rajuster son voile

BÉRÉNICE.

Laisse, laisse, Phénice: il verra son ouvrage.
Eh! que m'importe, hélas! de ces vains ornements?
Si ma foi, si mes pleurs, si mes gémissements,
Mais que dis-je, mes pleurs! si ma perte certaine,
Si ma mort toute prête enfin ne le ramène,
Dis-moi, que produiront tes secours superflus,
Et tout ce faible éclat qui ne le touche plus?

PHÉNICE.

Pourquoi lui faites-vous cet injuste reproche!
J'entends du bruit, madame, et l'empereur s'approche.
Venez, fuyez la foule, et rentrons promptement.
Vous l'entretiendrez seul dans votre appartement.

SCÈNE III.

TITUS, PAULIN, SUITE.

TITUS.

De la reine, Paulin, flattez l'inquiétude:
Je vais la voir. Je veux un peu de solitude [1]:
Que l'on me laisse.

PAULIN, *à part.*

Oh ciel! que je crains ce combat!
Grands dieux, sauvez sa gloire et l'honneur de l'État!
Voyons la reine.

SCÈNE IV.

TITUS.

Hé bien! Titus, que viens-tu faire?
Bérénice t'attend. Où viens-tu téméraire?
Tes adieux sont-ils prêts? T'es-tu bien consulté?
Ton cœur te promet-il assez de cruauté?

et ses cheveux. Otez à ces idées les grâces de la diction, on rira. (V.) Quel miracle est-ce donc d'avoir rendu ces détails attendrissants! *Il verra son ouvrage*, est un trait de sentiment d'une admirable délicatesse, et presque pathétique.

1 Titus ne voit point Bérénice, qui se dérobe devant lui, et il s'arrête, quoiqu'il vienne pour la voir: de plus, il écarte son confident sans motif plausible. C'est qu'il fallait allonger la matière, et donner place au monologue de Titus. Tout l'art de Racine ne dissimule pas cet expédient; mais il n'en faut pas moins admirer les ressources de son génie pour remplir cet acte, où il fait de rien quelque chose de noble et de touchant.

Car enfin au combat qui pour toi se prépare,
C'est peu d'être constant, il faut être barbare.
Soutiendrai-je ces yeux dont la douce langueur
Sait si bien découvrir les chemins de mon cœur?
Quand je verrai ces yeux armés de tous leurs charmes,
Attachés sur les miens, m'accabler de leurs larmes,
Me souviendrai-je alors de mon triste devoir?
Pourrai-je dire enfin : Je ne veux plus vous voir?
Je viens percer un cœur que j'adore, qui m'aime.
Et pourquoi le percer? Qui l'ordonne? Moi-même.
Car enfin Rome a-t-elle expliqué ses souhaits?
L'entendons-nous crier autour de ce palais?
Vois-je l'État penchant au bord du précipice?
Ne le puis-je sauver que par ce sacrifice?
Tout se tait; et moi seul, trop prompt à me troubler,
J'avance des malheurs que je puis reculer.
Et qui sait si, sensible aux vertus de la reine,
Rome ne voudra point l'avouer pour Romaine?
Rome peut par son choix justifier le mien :
Non, non, encore un coup, ne précipitons rien.
Que Rome avec ses lois mette dans la balance
Tant de pleurs, tant d'amour, tant de persévérance;
Rome sera pour nous... Titus, ouvre les yeux :
Quel air respires-tu? N'es-tu pas dans ces lieux
Où la haine des rois, avec le lait sucée,
Par crainte ou par amour ne peut être effacée?
Rome jugea ta reine en condamnant ses rois.
N'as-tu pas en naissant entendu cette voix?
Et n'as-tu pas encore ouï la renommée
T'annoncer ton devoir jusque dans ton armée?
Et lorsque Bérénice arriva sur tes pas,
Ce que Rome en jugeait ne l'entendis-tu pas?
Faut-il donc tant de fois te le faire redire?
Ah lâche! fais l'amour[1], et renonce à l'empire,
Au bout de l'univers va, cours te confiner,
Et fais place à des cœurs plus dignes de régner.
Sont-ce là ces projets de grandeur et de gloire
Qui devaient dans les cœurs consacrer ma mémoire?
Depuis huit jours je règne, et, jusques à ce jour,
Qu'ai-je fait pour l'honneur? J'ai tout fait pour l'amour.
D'un temps si précieux quel compte puis-je rendre[2]?
Où sont ces heureux jours que je faisais attendre?
Quels pleurs ai-je séchés? dans quels yeux satisfaits
Ai-je déjà goûté le fruit de mes bienfaits?
L'univers a-t-il vu changer ses destinées?
Sais-je combien le ciel m'a compté de journées?

1 Ici la force de l'ironie ennoblit l'expression *fais l'amour,* habituellement familière et volontiers comique. « Ce vers et tout ce qui suit me paraît admirable. » (*V.*)

2 Ce vers et les suivants sont une paraphrase du mot si connu de Titus : « J'ai perdu ma journée. »

Et de ce peu de jours, si longtemps attendus,
Ah malheureux! combien j'en ai déjà perdus!
Ne tardons plus : faisons ce que l'honneur exige
Rompons le seul lien...

SCÈNE V.

BÉRÉNICE, TITUS.

BÉRÉNICE, *en sortant de son appartement.*

Non, laissez-moi, vous dis-je[1].
En vain tous vos conseils me retiennent ici;
Il faut que je le voie.... Ah seigneur! vous voici!
Hé bien, il est donc vrai que Titus m'abandonne!
Il faut nous séparer! et c'est lui qui l'ordonne!

TITUS.

N'accablez point, madame, un prince malheureux.
Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.
Un trouble assez cruel m'agite et me dévore,
Sans que des pleurs si chers me déchirent encore.
Rappelez bien plutôt ce cœur qui tant de fois
M'a fait de mon devoir reconnaître la voix :
Il en est temps. Forcez votre amour à se taire;
Et, d'un œil que la gloire et la raison éclaire[2],
Contemplez mon devoir dans toute sa rigueur.
Vous-même contre vous fortifiez mon cœur;
Aidez-moi, s'il se peut, à vaincre ma faiblesse,
A retenir des pleurs qui m'échappent sans cesse :
Ou, si nous ne pouvons commander à nos pleurs,
Que la gloire du moins soutienne nos douleurs;
Et que tout l'univers reconnaisse sans peine
Les pleurs d'un empereur et les pleurs d'une reine.
Car enfin, ma princesse[3], il faut nous séparer.

BÉRÉNICE.

Ah cruel! est-il temps de me le déclarer?

1 Il fallait ramener Bérénice sur la scène après l'en avoir éloignée. Il est heureux qu'elle soit plus pressée de sortir que Titus d'entrer.

2 Il est presque inutile de faire remarquer ces accords si fréquents dans Racine. Où la grammaire veut le pluriel, la poésie n'hésite pas à mettre le singulier. Ainsi dans *Iphigénie*, act. III, sc. V :

Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête.

Et dans la même tragédie, act. IV, sc. VI :

Vous pensez
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente!

3 *Princesse* est noblement froid; *ma princesse* est une fadeur sans noblesse.

Qu'avez-vous fait ? Hélas ! je me suis crue aimée ;
Au plaisir de vous voir mon âme accoutumée
Ne vit plus que pour vous : ignoriez-vous vos lois
Quand je vous l'avouai pour la première fois ?
A quel excès d'amour m'avez-vous amenée !
Que ne me disiez-vous : Princesse infortunée,
Où vas-tu t'engager, et quel est ton espoir ?
Ne donne point un cœur qu'on ne peut recevoir !
Ne l'avez-vous reçu, cruel, que pour le rendre[1]
Quand de vos seules mains ce cœur voudrait dépendre
Tout l'empire a vingt fois conspiré contre nous :
Il était temps encor ; que ne me quittiez-vous ?
Mille raisons alors consolaient ma misère :
Je pouvais de ma mort accuser votre père,
Le peuple, le sénat, tout l'empire romain,
Tout l'univers, plutôt qu'une si chère main.
Leur haine, dès longtemps contre moi déclarée,
M'avait à mon malheur dès longtemps préparée.
Je n'aurais pas, seigneur, reçu ce coup cruel
Dans le temps que[2] j'espère un bonheur immortel,
Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il désire,
Lorsque Rome se tait, quand votre père expire,
Lorsque tout l'univers fléchit à vos genoux,
Enfin quand je n'ai plus à redouter que vous.

TITUS.

Et c'est moi seul aussi qui pouvais me détruire.
Je pouvais vivre alors et me laisser séduire ;
Mon cœur se gardait bien d'aller dans l'avenir
Chercher ce qui pouvait un jour nous désunir.
Je voulais qu'à mes vœux rien ne fût invincible ;
Je n'examinais rien, j'espérais l'impossible.
Que sais-je ? j'espérais de mourir à vos yeux,
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
Les obstacles semblaient renouveler ma flamme.
Tout l'empire parlait : mais la gloire, madame,
Ne s'était point encor fait entendre à mon cœur
Du ton dont elle parle au cœur d'un empereur[3].
Je sais tous les tourments où ce dessein me livre :
Je sens bien que sans vous je ne saurais plus vivre,
Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner ;
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

BÉRÉNICE.

Hé bien, régnez, cruel, contentez votre gloire :
Je ne dispute plus. J'attendais, pour vous croire,

1 Tous les éditeurs mettent une virgule après *rendre* ; il n'en faut pas. Le sens est : N'avez-vous reçu mon cœur que pour le rendre quand il me serait impossible de le détacher de vous ?
2 Voy. la note ci-dessus, act. III, sc. IV, p. 237.
3 Quelle hardiesse de langage ! *se faire entendre du ton*, etc. pour *parler aussi haut*.

Que cette même bouche, après mille serments
D'un amour qui devait unir tous nos moments,
Cette bouche, à mes yeux s'avouant infidèle,
M'ordonnât elle-même une absence éternelle.
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu.
Je n'écoute plus rien : et, pour jamais, adieu....
Pour jamais ! Ah seigneur ! songez-vous en vous-même
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime ?
Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ;
Que le jour recommence et que le jour finisse [1]
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
Sans que de tout le jour je puisse voir Titus ?
Mais quelle est mon erreur, et que de soins perdus !
L'ingrat, de mon départ consolé par avance,
Daignera-t-il compter les jours de mon absence ?
Ces jours si longs pour moi lui sembleront trop courts.

TITUS.

Je n'aurai pas, madame, à compter tant de jours :
J'espère que bientôt la triste renommée
Vous fera confesser que vous étiez aimée.
Vous verrez que Titus n'a pu, sans expirer....

BÉRÉNICE.

Ah seigneur ! s'il est vrai, pourquoi nous séparer ?
Je ne vous parle point d'un heureux hyménée :
Rome à ne plus vous voir m'a-t-elle condamnée ?
Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous respirez ?

TITUS.

Hélas ! vous pouvez tout, madame. Demeurez :
Je n'y résiste point. Mais je sens ma faiblesse :
Il faudra vous combattre et vous craindre sans cesse,
Et sans cesse veiller à retenir mes pas,
Que vers vous à toute heure entraînent vos appas.
Que dis-je ? En ce moment, mon cœur, hors de lui-même,
S'oublie, et se souvient seulement qu'il vous aime.

BÉRÉNICE.

Hé bien, seigneur, hé bien, qu'en peut-il arriver ?
Voyez-vous les Romains prêts à se soulever ?

TITUS.

Et qui sait de quel œil ils prendront cette injure ?
S'ils parlent, si les cris succèdent au murmure,
Faudra-t-il par le sang [2] justifier mon choix ?
S'ils se taisent, madame, et me vendent leurs lois,
A quoi m'exposez-vous ? par quelle complaisance
Faudra-t-il quelque jour payer leur patience ?
Que n'oseront-ils point alors me demander ?
Maintiendrai-je des lois que je ne puis garder !

1 « Te veniente die, te decedente... » (Virg. *Georg.*, lib. IV, v. 466.)
2 *Par le sang*, en faisant couler le sang des mécontents.

BÉRÉNICE.

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice !

TITUS.

Je les compte pour rien ! Ah ciel ! quelle injustice !

BÉRÉNICE.

Quoi ! pour d'injustes lois que vous pouvez changer,
En d'éternels chagrins vous-même vous plonger !
Rome a ses droits, seigneur : n'avez-vous pas les vôtres [1] ?
Ses intérêts sont-ils plus sacrés que les nôtres ?
Dites, parlez.

TITUS.

Hélas ! que vous me déchirez !

BÉRÉNICE.

Vous êtes empereur, seigneur, et vous pleurez [2] !

TITUS.

Oui, madame, il est vrai, je pleure, je soupire,
Je frémis. Mais enfin, quand j'acceptai l'empire,
Rome me fit jurer de maintenir ses droits.
Il les faut maintenir. Déjà plus d'une fois
Rome a de mes pareils exercé la constance.
Ah ! si vous remontiez jusques à sa naissance,
Vous les verriez toujours à ses ordres soumis :
L'un [3], jaloux de sa foi, va chez les ennemis
Chercher, avec la mort, la peine toute prête ;
D'un fils victorieux l'autre [4] proscrit la tête ;
L'autre [5], avec des yeux secs et presque indifférents,
Voit mourir ses deux fils par son ordre expirants.
Malheureux ! Mais toujours la patrie et la gloire
Ont parmi les Romains remporté la victoire.
Je sais qu'en vous quittant le malheureux Titus
Passe l'austérité de toutes leurs vertus ;
Qu'elle n'approche point de cet effort insigne [6] :
Mais, madame, après tout, me croyez-vous indigne
De laisser un exemple à la postérité,
Qui sans de grands efforts ne puisse être imité ?

1 Bérénice raisonne un peu comme Narcisse :

Vivez, régnez pour vous, c'est trop régner pour elle.
(*Brit.*, act. II, sc. II.)

Et prenez-vous, seigneur, leurs caprices pour guides ?
. . . .
De vos propres désirs perdrez-vous la mémoire ?
Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire ?
(*Ibid.*, act. IV, sc. IV.)

2 Dans un autre genre, Molière fait une antithèse semblable :

Quoi, vous êtes dévôt et vous vous emportez !

3 Régulus.
4 Manlius.
5 Brutus.
6 Cette hyperbole est de mauvais goût : même pour flatter sa maîtresse, Titus ne doit pas donner plus de poids à son sacrifice qu'aux traits les plus célèbres du vieil héroïsme romain.

BÉRÉNICE.

Non, je crois tout facile à votre barbarie :
Je vous crois digne, ingrat ! de m'arracher la vie.
De tous vos sentiments mon cœur est éclairci.
Je ne vous parle plus de me laisser ici :
Qui, moi, j'aurais voulu, honteuse et méprisée,
D'un peuple qui me hait soutenir la risée?
J'ai voulu vous pousser jusques à ce refus.
C'en est fait, et bientôt vous ne me craindrez plus.
N'attendez pas ici que j'éclate en injures,
Que j'atteste le ciel, ennemi des parjures;
Non : si le ciel encore est touché de mes pleurs,
Je le prie, en mourant, d'oublier mes douleurs.
Si je forme des vœux contre votre injustice,
Si, devant que [1] mourir, la triste Bérénice
Vous veut de son trépas laisser quelque vengeur,
Je ne le cherche, ingrat, qu'au fond de votre cœur.
Je sais que tant d'amour n'en peut être effacée;
Que ma douleur présente, et ma bonté passée,
Mon sang qu'en ce palais je veux même verser,
Sont autant d'ennemis que je vais vous laisser :
Et, sans me repentir de ma persévérance,
Je me remets sur eux de toute ma vengeance.
Adieu.

SCÈNE VI.

TITUS, PAULIN.

PAULIN.

Dans quel dessein vient-elle de sortir,
Seigneur? Est-elle enfin disposée à partir?

TITUS.

Paulin, je suis perdu ! je n'y pourrai survivre :
La reine veut mourir. Allons, il faut la suivre.
Courons à son secours.

PAULIN.

Hé quoi ! n'avez-vous pas
Ordonné dès tantôt qu'on observe ses pas [2]?
Ses femmes, à toute heure autour d'elle empressées,
Sauront la détourner de ces tristes pensées.
Non, non, ne craignez rien. Voilà les plus grands coups,
Seigneur; continuez : la victoire est à vous.

1 On ne dirait plus *devant que* pour *avant que de*.

2 Ces vers presque insignifiants paraissent calqués sur la tragique réponse d'Oreste :

Quoi ! ne m'avez-vous pas
Vous-même, ici, tantôt, ordonné son trépas ? (*Andr.*, act V, sc III.)

Je sais que sans pitié vous n'avez pu l'entendre;
Moi-même en la voyant je n'ai pu m'en défendre.
Mais regardez plus loin : songez, en ce malheur,
Quelle gloire va suivre un moment de douleur,
Quels applaudissements l'univers vous prépare,
Quel rang dans l'avenir...

TITUS.

Non ; je suis un barbare.
Moi-même je me hais. Néron tant détesté [1]
N'a point à cet excès poussé sa cruauté.
Je ne souffrirai point que Bérénice expire.
Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

PAULIN.

Quoi, seigneur !

TITUS.

Je ne sais, Paulin, ce je dis [2] :
L'excès de ma douleur accable mes esprits.

PAULIN.

Ne troublez point le cours de votre renommée :
Déjà de vos adieux la nouvelle est semée;
Rome, qui gémissait, triomphe avec raison;
Tous les temples ouverts fument en votre nom;
Et le peuple, élevant vos vertus jusqu'aux nues,
Va partout de lauriers couronner vos statues.

TITUS.

Ah Rome ! Ah Bérénice ! Ah prince malheureux!
Pourquoi suis-je empereur? Pourquoi suis-je amoureux?

SCÈNE VII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Qu'avez-vous fait, seigneur? l'aimable Bérénice
Va peut-être expirer dans les bras de Phénice.
Elle n'entend ni pleurs [3], ni conseil, ni raison;
Elle implore à grands cris le fer et le poison.
Vous seul vous lui pouvez arracher cette envie :
On vous nomme, et ce nom la rappelle à la vie;
Ses yeux toujours tournés vers votre appartement
Semblent vous demander de moment en moment.

1 Exagération puérile. Quelle comparaison y a-t-il à faire d'un homme qui n'épouse point sa maîtresse à un monstre qui fait assassiner sa mère?

2 Racine, qui a pu dans les scènes précédentes ennoblir *deux mots, fais l'amour,* n'est pas aussi heureux dans ce passage : c'est que l'aveu n'est que trop vrai.

3 *Entendre des pleurs* est ici aussi juste que hardi.

Je n'y puis résister, ce spectacle me tue.
Que tardez-vous? allez vous montrer à sa vue.
Sauvez tant de vertus, de grâces, de beauté,
Ou renoncez, seigneur, à toute humanité.
Dites un mot.

TITUS.

Hélas[1]! quel mot puis-je lui dire.
Moi-même en ce moment sais-je si je respire?

SCÈNE VIII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE, RUTILE.

RUTILE.

Seigneur, tous les tribuns, les consuls, le sénat,
Viennent vous demander au nom de tout l'État :
Un grand peuple les suit, qui, plein d'impatience,
Dans votre appartement attend votre présence.

TITUS.

Je vous entends, grands dieux, vous voulez rassurer
Ce cœur que vous voyez tout prêt à s'égarer.

PAULIN.

Venez, seigneur : passons dans la chambre prochaine;
Allons voir le sénat.

ANTIOCHUS.

Ah! courez chez la reine.

PAULIN.

Quoi! vous pourriez, seigneur, par cette indignité,
De l'empire à vos pieds fouler la majesté?
Rome...

TITUS.

Il suffit, Paulin; nous allons les entendre.
(*A Antiochus.*)
Prince, de ce devoir je ne puis me défendre.
Voyez la reine. Allez. J'espère, à mon retour,
Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour.

1 L'abbé de Villars croyait faire une bonne plaisanterie en appelant ces *hélas*, dont les personnages de *Bérénice* dispensent si volontiers, des *hélas de poche*. Voyez la préface de Racine.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I.

ARSACE.

Où pourrais-je trouver ce prince trop fidèle ?
Ciel, conduisez mes pas, et secondez mon zèle
Faites qu'en ce moment je lui puisse annoncer
Un bonheur où peut-être il n'ose plus penser !

SCÈNE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.
Ah ! quel heureux destin en ces lieux vous renvoie [1],
Seigneur !

ANTIOCHUS.
Si mon retour t'apporte quelque joie,
Arsace, rends-en grâce à mon seul désespoir.

ARSACE.
La reine part, seigneur.

ANTIOCHUS.
Elle part ?

ARSACE.
Dès ce soir :
Ses ordres sont donnés. Elle s'est offensée
Que Titus à ses pleurs l'ait si longtemps laissée.
Un généreux dépit succède à sa fureur :
Bérénice renonce à Rome, à l'empereur,
Et même veut partir avant que Rome instruite
Puisse voir son désordre et jouir de sa fuite.
Elle écrit à César.

ANTIOCHUS.
Oh ciel ! qui l'aurait cru ?
Et Titus ?

ARSACE.
A ses yeux Titus n'a point paru.
Le peuple avec transport l'arrête et l'environne,
Applaudissant aux noms que le sénat lui donne ;
Et ces noms, ces respects, ces applaudissements,

1 On pouvait croire, en effet, qu'Antiochus était parti.

Deviennent pour Titus autant d'engagements,
Qui, le liant, seigneur, d'une honorable chaîne,
Malgré tous ses soupirs et les pleurs de la reine,
Fixent dans son devoir ses vœux irrésolus.
C'en est fait; et peut-être il ne la verra plus.

ANTIOCHUS.

Que de sujets d'espoir, Arsace! je l'avoue :
Mais d'un soin si cruel la fortune me joue,
J'ai vu tous mes projets tant de fois démentis,
Que j'écoute en tremblant tout ce que tu me dis;
Et mon cœur, prévenu d'une crainte importune,
Croit, même en espérant, irriter la fortune.
Mais que vois-je? Titus porte vers nous ses pas!
Que veut-il?

SCÈNE III.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS, *à sa suite.*

Demeurez : qu'on ne me suive pas.
(*A Antiochus.*)
Enfin, prince, je viens dégager ma promesse.
Bérénice m'occupe et m'afflige sans cesse :
Je viens, le cœur percé de vos pleurs et des siens,
Calmer des déplaisirs moins cruels que les miens.
Venez, prince, venez : je veux bien que vous-même
Pour la dernière fois vous voyiez si je l'aime.

SCÈNE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Hé bien! voilà l'espoir que tu m'avais rendu!
Et tu vois le triomphe où j'étais attendu!
Bérénice partait justement irritée!
Pour ne la plus revoir Titus l'avait quittée!
Qu'ai-je donc fait, grands dieux? quel cours infortuné
A ma funeste vie aviez-vous destiné?
Tous mes moments ne sont qu'un éternel passage
De la crainte à l'espoir, de l'espoir à la rage[1].
Et je respire encor! Bérénice! Titus!
Dieux cruels! de mes pleurs vous ne vous rirez plus.

1 *Rage* est un peu fort pour Antiochus, qu'on ne croit pas capable d'aller jusque-là.

SCÈNE V.

TITUS, BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Non, je n'écoute rien. Me voilà résolue :
Je veux partir. Pourquoi vous montrer à ma vue?
Pourquoi venir encore aigrir mon désespoir?
N'êtes-vous pas content? Je ne veux plus vous voir.

TITUS.

Mais, de grâce, écoutez.

BÉRÉNICE.

Il n'est plus temps.

TITUS.

Madame,
Un mot.

BÉRÉNICE.

Non.

TITUS.

Dans quel trouble elle jette mon âme!
Ma princesse, d'où vient ce changement soudain?

BÉRÉNICE.

C'en est fait. Vous voulez que je parte demain;
Et moi j'ai résolu de partir tout à l'heure :
Et je pars.

TITUS.

Demeurez.

BÉRÉNICE.

Ingrat! que je demeure?
Et pourquoi? pour entendre un peuple injurieux
Qui fait de mon malheur retentir tous ces lieux?
Ne l'entendez-vous pas, cette cruelle joie,
Tandis que dans les pleurs moi seule je me noie?
Quel crime, quelle offense a pu les animer?
Hélas! et qu'ai-je fait que de trop vous aimer?

TITUS.

Écoutez-vous, madame, une foule insensée?

BÉRÉNICE.

Je ne vois rien ici dont je ne sois blessée.
Tout cet appartement préparé par vos soins,
Ces lieux de mon amour si longtemps les témoins,
Qui semblaient pour jamais me répondre du vôtre,
Ces festons, où nos noms enlacés l'un dans l'autre
A mes tristes regards viennent partout s'offrir,
Sont autant d'imposteurs que je ne puis souffrir.
Allons, Phénice.

TITUS.

Oh ciel! que vous êtes injuste!

BÉRÉNICE.

Retournez, retournez vers ce sénat auguste
Qui vient vous applaudir de votre cruauté.
Hé bien! avec plaisir l'avez-vous écouté?
Êtes-vous pleinement content de votre gloire?
Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire?
Mais ce n'est pas assez expier vos amours :
Avez-vous bien promis de me haïr toujours?

TITUS.

Non, je n'ai rien promis. Moi, que je vous haïsse?
Que je puisse jamais oublier Bérénice?
Ah dieux! dans quel moment son injuste rigueur
De ce cruel soupçon vient affliger mon cœur!
Connaissez-moi, madame, et depuis cinq années
Comptez tous les moments et toutes les journées
Où, par plus de transports et par plus de soupirs,
Je vous ai de mon cœur exprimé les désirs;
Ce jour surpasse tout. Jamais, je le confesse,
Vous ne fûtes aimée avec tant de tendresse;
Et jamais...

BÉRÉNICE.

Vous m'aimez, vous me le soutenez;
Et cependant je pars; et vous me l'ordonnez [1]!
Quoi! dans mon désespoir trouvez-vous tant de charmes?
Craignez-vous que mes yeux versent trop peu de larmes?
Que me sert de ce cœur l'inutile retour?
Ah cruel! par pitié, montrez-moi moins d'amour;
Ne me rappelez point une trop chère idée;
Et laissez-moi du moins partir persuadée
Que, déjà de votre âme exilée en secret,
J'abandonne un ingrat qui me perd sans regret.
(*Titus lit une lettre.*)
Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire.
Voilà de votre amour tout ce que je désire :
Lisez, ingrat, lisez, et me laissez sortir [2].

TITUS.

Vous ne sortirez point, je n'y puis consentir.
Quoi! ce départ n'est donc qu'un cruel stratagème!
Vous cherchez à mourir! et de tout ce que j'aime
Il ne restera plus qu'un triste souvenir?
Qu'on cherche Antiochus; qu'on le fasse venir.
(*Bérénice se laisse tomber sur un siége.*)

1 C'est la réponse d'Hortense Mancini, nièce de Mazarin, à Louis XIV : « Vous m'aimez, vous êtes roi, vous pleurez : et je pars! » Réponse qui a déjà fourni, act. IV, sc. v, p. 245, le vers

Vous êtes empereur, seigneur, et vous pleurez!

2 « Titus lisait tout haut cette lettre à la première représentation. Un mauvais plaisant dit que c'était le testament de Bérénice. Racine en fit supprimer la lecture. On a cru que la vraie raison était que la lettre ne contenait que les mêmes choses que Bérénice dit dans le cours de la pièce. » (*V.*)

SCÈNE VI.

TITUS, BÉRÉNICE.

TITUS.

Madame, il faut vous faire un aveu véritable.
Lorsque j'envisageai le moment redoutable
Où, pressé par les lois d'un austère devoir,
Il fallait pour jamais renoncer à vous voir;
Quand de ce triste adieu je prévis les approches,
Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos reproches,
Je préparai mon âme à toutes les douleurs
Que peut faire sentir le plus grand des malheurs;
Mais, quoi que je craignisse, il faut que je le die,
Je n'en avais prévu que la moindre partie;
Je croyais ma vertu moins prête à succomber,
Et j'ai honte du trouble où je la vois tomber.
J'ai vu devant mes yeux Rome entière assemblée;
Le sénat m'a parlé : mais mon âme accablée
Écoutait sans entendre, et ne leur a laissé
Pour prix de leurs transports qu'un silence glacé.
Rome de votre sort est encore incertaine;
Moi-même à tous moments je me souviens à peine
Si je suis empereur ou si je suis Romain.
Je suis venu vers vous sans savoir mon dessein :
Mon amour m'entraînait, et je venais peut-être
Pour me chercher moi-même, et pour me reconnaître.
Qu'ai-je trouvé ? Je vois la mort peinte en vos yeux;
Je vois pour la chercher que vous quittez ces lieux.
C'en est trop. Ma douleur, à cette triste vue,
A son dernier excès est enfin parvenue :
Je ressens tous les maux que je puis ressentir.
Mais je vois le chemin par où j'en puis sortir.
Ne vous attendez point que, las de tant d'alarmes,
Par un heureux hymen je tarisse vos larmes :
En quelque extrémité que vous m'ayez réduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me suit;
Sans cesse elle présente à mon âme étonnée
L'empire incompatible avec votre hyménée,
Me dit qu'après l'éclat et les pas que j'ai faits,
Je dois vous épouser encor moins que jamais.
  Oui, madame, et je dois moins encore vous dire
Que je suis prêt pour vous d'abandonner l'empire,
De vous suivre, et d'aller, trop content de mes fers,
Soupirer avec vous au bout de l'univers :
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite :
Vous verriez à regret marcher à votre suite
Un indigne empereur sans empire, sans cour,
Vil spectacle aux humains des faiblesses d'amour.

Pour sortir des tourments dont mon âme est la proie,
Il est, vous le savez, une plus noble voie;
Je me suis vu, madame, enseigner ce chemin
Et par plus d'un héros et par plus d'un Romain :
Lorsque trop de malheurs ont lassé leur constance,
Ils ont tous expliqué cette persévérance
Dont le sort s'attachait à les persécuter
Comme un ordre secret de n'y plus résister.
Si vos pleurs plus longtemps viennent frapper ma vue,
Si toujours à mourir je vous vois résolue,
S'il faut qu'à tous moments je tremble pour vos jours,
Si vous ne me jurez d'en respecter le cours,
Madame, à d'autres pleurs vous devez vous attendre;
En l'état où je suis je puis tout entreprendre;
Et je ne réponds pas que ma main à vos yeux
N'ensanglante à la fin nos funestes adieux [1].

BÉRÉNICE.

Hélas!

TITUS.

Non, il n'est rien dont je ne sois capable.
Vous voilà de mes jours maintenant responsable;
Songez-y bien, madame, et si je vous suis cher...

SCÈNE VII.

TITUS, BÉRÉNICE, ANTIOCHUS.

TITUS.

Venez, prince, venez, je vous ai fait chercher.
Soyez ici témoin de toute ma faiblesse :
Voyez si c'est aimer avec peu de tendresse.
Jugez-nous.

ANTIOCHUS.

Je crois tout : je vous connais tous deux.
Mais connaissez vous-même un prince malheureux.
Vous m'avez honoré, seigneur, de votre estime :
Et moi, je puis ici vous le jurer sans crime,
A vos plus chers amis j'ai disputé ce rang;
Je l'ai disputé même aux dépens de mon sang.
Vous m'avez malgré moi confié, l'un et l'autre,
La reine, son amour, et vous, seigneur, le vôtre.
La reine qui m'entend peut me désavouer;

1 On ne croit guère à ces menaces de suicide : le désespoir de Bérénice inquiétait médiocrement : Titus joue aussi son rôle en lui opposant une démonstration analogue; et, comme il n'y a ni pour l'empereur ni pour Bérénice de raison sérieuse de mourir, on prévoit que la catastrophe se réduira à la séparation de deux affligés qui se consoleront.

Elle m'a vu toujours, ardent à vous louer,
Répondre par mes soins à votre confidence.
Vous croyez m'en devoir quelque reconnaissance :
Mais, le pourriez-vous croire, en ce moment fatal,
Qu'un ami si fidèle était votre rival ?

TITUS.

Mon rival !

ANTIOCHUS.

Il est temps que je vous éclaircisse.
Oui, seigneur, j'ai toujours adoré Bérénice.
Pour ne la plus aimer j'ai cent fois combattu :
Je n'ai pu l'oublier ; au moins je me suis tu.
De votre changement la flatteuse apparence
M'avait rendu tantôt quelque faible espérance :
Les larmes de la reine ont éteint cet espoir.
Ses yeux baignés de pleurs demandaient à vous voir ;
Je suis venu, seigneur, vous appeler moi-même.
Vous êtes revenu. Vous aimez, on vous aime ;
Vous vous êtes rendu : je n'en ai point douté.
Pour la dernière fois je me suis consulté ;
J'ai fait de mon courage une épreuve dernière ;
Je viens de rappeler ma raison tout entière :
Jamais je ne me suis senti plus amoureux.
Il faut d'autres efforts pour rompre tant de nœuds :
Ce n'est qu'en expirant que je puis les détruire ;
J'y cours. Voilà de quoi j'ai voulu vous instruire.
Oui, madame, vers vous j'ai rappelé ses pas ;
Mes soins ont réussi ; je ne m'en repens pas.
Puisse le ciel verser sur toutes vos années
Mille prospérités l'une à l'autre enchaînées !
Ou, s'il vous garde encore un reste de courroux,
Je conjure les dieux d'épuiser tous les coups
Qui pourraient menacer une si belle vie
Sur ces jours malheureux que je vous sacrifie.

BÉRÉNICE, *se levant.*

Arrêtez, arrêtez ! Princes trop généreux,
En quelle extrémité me jetez-vous tous deux !
Soit que je vous regarde, ou que je l'envisage,
Partout du désespoir je rencontre l'image ;
Je ne vois que des pleurs, et je n'entends parler
Que de trouble, d'horreurs, de sang prêt à couler.
(*A Titus.*)
Mon cœur vous est connu, seigneur, et je puis dire
Qu'on ne l'a jamais vu soupirer pour l'empire :
La grandeur des Romains, la pourpre des Césars
N'a point, vous le savez, attiré mes regards.
J'aimais, seigneur, j'aimais, je voulais être aimée.
Ce jour, je l'avouerai, je me suis alarmée ;
J'ai cru que votre amour allait finir son cours :
Je connais mon erreur, et vous m'aimez toujours.
Votre cœur s'est troublé, j'ai vu couler vos larmes :

Bérénice, seigneur, ne vaut point tant d'alarmes,
Ni que par votre amour l'univers malheureux,
Dans le temps que Titus attire tous ses vœux,
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voie en un moment enlever ses délices.
Je crois depuis cinq ans jusqu'à ce dernier jour,
Vous avoir assuré d'un véritable amour :
Ce n'est pas tout ; je veux, en ce moment funeste,
Par un dernier effort couronner tout le reste :
Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus.
Adieu, seigneur. Régnez : je ne vous verrai plus.
(*A Antiochus.*)
Prince, après cet adieu, vous jugez bien vous-même
Que je ne consens pas de quitter ce que j'aime
Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux.
Vivez, et faites-vous un effort généreux.
Sur Titus et sur moi réglez votre conduite :
Je l'aime : je le fuis ; Titus m'aime : il me quitte [1].
Portez loin de mes yeux vos soupirs et vos fers.
Adieu. Servons tous trois d'exemple à l'univers
De l'amour la plus tendre et la plus malheureuse
Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.
Tout est prêt. On m'attend. Ne suivez point mes pas.
(*A Titus.*)
Pour la dernière fois, adieu seigneur.

ANTIOCHUS.

Hélas [2] !

1 Toute la pièce est là : « Invitus invitam dimisit. »

2 « Je n'ai rien à dire de ce cinquième acte, sinon que c'est en son genre un chef-d'œuvre, et qu'en le relisant avec des yeux sévères, je suis encore étonné qu'on ait pu tirer des choses si touchantes d'une situation qui est toujours la même ; qu'on ait trouvé encore de quoi attendrir quand on parait avoir tout dit ; que même tout paraisse neuf dans ce dernier acte, qui n'est que le résumé des quatre précédents : le mérite est égal à la difficulté, et cette difficulté était extrême. On peut être un peu choqué qu'une pièce finisse par un *hélas !* Il fallait être sûr de s'être rendu maître du cœur des spectateurs pour finir ainsi. » (*V.*)

FIN.

BAJAZET

TRAGÉDIE

1672

PREMIÈRE PRÉFACE[1].

Quoique le sujet de cette tragédie ne soit encore dans aucune histoire imprimée, il est pourtant très-véritable. C'est une aventure arrivée dans le sérail, il y a plus de trente ans. M. le comte de Cézy était alors ambassadeur à Constantinople. Il fut instruit de toutes les particularités de la mort de Bajazet; et il y a quantité de personnes à la cour qui se souviennent de les lui avoir entendu conter lorsqu'il fut de retour en France. M. le chevalier de Nantouillet est du nombre de ces personnes, et c'est à lui que je suis redevable de cette histoire, et même du dessein que j'ai pris d'en former une tragédie. J'ai été obligé pour cela de changer quelques circonstances; mais comme ce changement n'est pas fort considérable, je ne pense pas aussi qu'il soit nécessaire de le marquer au lecteur. La principale chose à quoi je me suis attaché, ç'a été de ne rien changer ni aux mœurs ni aux coutumes de la nation: et j'ai pris soin de ne rien avancer qui ne fût conforme à l'histoire des Turcs et à la nouvelle relation de l'empire ottoman que l'on a traduite de l'anglais. Surtout je dois beaucoup aux avis de M. de La Haye, qui a eu la bonté de m'éclaircir sur toutes les difficultés que je lui ai proposées.

1 Cette préface est celle que Racine mit en tête de la première édition de la tragédie de *Bajazet*, imprimée séparément, et publiée le 20 février 1672, six semaines après la première représentation.

SECONDE PRÉFACE.

Sultan Amurat, ou sultan Morat [1], empereur des Turcs, celui qui prit Babylone en 1638, a eu quatre frères. Le premier, c'est à savoir Osman, fut empereur avant lui, et régna environ trois ans, au bout desquels les janissaires lui ôtèrent l'empire et la vie. Le second se nommait Orcan. Amurat, dès les premiers jours de son règne, le fit étrangler. Le troisième était Bajazet, prince de grande espérance : et c'est lui qui est le héros de ma tragédie. Amurat, ou par politique, ou par amitié, l'avait épargné jusqu'au siége de Babylone. Après la prise de cette ville, le sultan victorieux envoya un ordre à Constantinople pour le faire mourir : ce qui fut conduit et exécuté à peu près de la manière que je le représente. Amurat avait encore un frère, qui fut depuis le sultan Ibrahim, et que ce même Amurat négligea comme un prince stupide, qui ne lui donnait pas d'ombrage. Sultan Mahomet, qui règne aujourd'hui, est fils de cet Ibrahim, et par conséquent neveu de Bajazet.

Les particularités de la mort de Bajazet ne sont encore dans aucune histoire imprimée. M. le comte de

1 Amurat IV, surnommé l'Intrépide, fils d'Achmet I[er], salué empereur au mois de septembre 1623. Il mourut des suites de ses débauches, le 8 février 1640.

Cézy était ambassadeur à Constantinople lorsque cette aventure tragique arriva dans le sérail. Il fut instruit des amours de Bajazet, et des jalousies de la sultane, il vit même plusieurs fois Bajazet, à qui on permettait de se promener quelquefois à la pointe du sérail, sur le canal de la mer Noire. M. le comte de Cézy disait que c'était un prince de bonne mine. Il a écrit depuis les circonstances de sa mort : il y a encore plusieurs personnes de qualité qui se souviennent de lui en avoir entendu faire le récit lorsqu'il fut de retour en France.

Quelques lecteurs pourront s'étonner qu'on ait osé mettre sur la scène une histoire aussi récente; mais je n'ai rien vu dans les règles du poëme dramatique qui dût me détourner de mon entreprise. A la vérité, je ne conseillerais pas à un auteur de prendre pour sujet d'une tragédie une action aussi moderne que celle-ci, si elle s'était passée dans le pays où il veut faire représenter sa tragédie; ni de mettre des héros sur le théâtre qui auraient été connus de la plupart des spectateurs. Les personnages tragiques doivent être regardés d'un autre œil que nous ne regardons d'ordinaire les personnages que nous avons vus de si près. On peut dire que le respect que l'on a pour les héros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous : *Major e longinquo reverentia.* L'éloignement des pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des temps ; car le peuple ne met guère de différence entre ce qui est, si j'ose ainsi parler, à mille ans de lui, et ce qui en est à mille lieues. C'est ce qui fait, par exemple, que les personnages turcs, quelque modernes qu'ils soient, ont de la dignité sur notre théâtre : on les regarde de

bonne heure comme anciens. Ce sont des mœurs et des coutumes toutes différentes. Nous avons si peu de commerce avec les princes, et les autres personnes qui vivent dans le sérail, que nous les considérons, pour ainsi dire, comme des gens qui vivent dans un autre siècle que le nôtre.

C'était à peu près de cette manière que les Persans étaient anciennement considérés des Athéniens. Aussi le poëte Eschyle ne fit point de difficulté d'introduire dans une tragédie la mère de Xerxès, qui était peut-être encore vivante, et de faire représenter sur le théâtre d'Athènes la désolation de la cour de Perse, après la déroute de ce prince. Cependant ce même Eschyle s'était trouvé en personne à la bataille de Salamine, où Xerxès avait été vaincu; et il s'était trouvé encore à la défaite des lieutenants de Darius, père de Xerxès, dans la plaine de Marathon : car Eschyle était homme de guerre, et il était frère de ce fameux Cynégire dont il est tant parlé dans l'antiquité, et qui mourut si glorieusement en attaquant un des vaisseaux du roi de Perse [1].

1 Dans toutes les éditions antérieures à celle de 1697, le paragraphe suivant terminait cette préface :

« Je me suis attaché à bien exprimer dans ma tragédie ce que nous savons des mœurs et des maximes des Turcs. Quelques gens ont dit que mes héroïnes étaient trop savantes en amour et trop délicates pour des femmes nées parmi des peuples qui passent ici pour barbares. Mais, sans parler de tout ce qu'on lit dans les relations des voyageurs, il me semble qu'il suffit de dire que la scène est dans le sérail. En effet, y a-t-il une cour au monde où la jalousie et l'amour doivent être si bien connus que dans un lieu où tant de rivales sont enfermées ensemble, et où toutes ces femmes n'ont point d'autre étude, dans une éternelle oisiveté, que d'apprendre à plaire et à se faire aimer? Les hommes vraisemblable-

ment n'y aiment pas avec la même délicatesse. Aussi ai-je pris soin de mettre une grande différence entre la passion de Bajazet et les tendresses de ses amantes. Il garde au milieu de son amour la férocité de sa nation. Et si l'on trouve étrange qu'il consente plutôt de mourir que d'abandonner ce qu'il aime, et d'épouser ce qu'il n'aime pas, il ne faut que lire l'histoire des Turcs : on verra partout le mépris qu'ils font de la vie ; on verra en plusieurs endroits à quels excès ils portent les passions ; et ce que la simple amitié est capable de leur faire faire : témoin un des fils de Soliman, qui se tua lui-même sur le corps de son frère aîné, qu'il aimait tendrement, et que l'on avait fait mourir pour lui assurer l'empire. »

PERSONNAGES.

BAJAZET, frère du sultan Amurat.
ROXANE, sultane favorite du sultan Amurat.
ATALIDE, fille du sang ottoman.
ACOMAT, grand-vizir.
OSMIN, confident du grand-vizir.
ZATIME, esclave de la sultane.
ZAIRE, esclave d'Atalide.
GARDES.

La scène est à Constantinople, autrement dite Byzance
dans le sérail du Grand Seigneur.

BAJAZET.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Viens, suis-moi. La sultane en ce lieu se doit rendre.
Je pourrai cependant[1] te parler et t'entendre.

OSMIN.

Et depuis quand, seigneur, entre-t-on dans ces lieux[2],
Dont l'accès était même interdit à nos yeux ?
Jadis une mort prompte eût suivi cette audace.

ACOMAT.

Quand tu seras instruit de tout ce qui se passe,
Mon entrée en ces lieux ne te surprendra plus.
Mais laissons, cher Osmin, les discours superflus.
Que ton retour tardait à mon impatience !
Et que d'un œil content je te vois dans Byzance[3] !
Instruis-moi des secrets que peut t'avoir appris
Un voyage si long, pour moi seul entrepris.
De ce qu'ont vu tes yeux parle en témoin sincère ;
Songe que du récit, Osmin, que tu vas faire,
Dépendent les destins de l'empire ottoman.
Qu'as-tu vu dans l'armée, et que fait le sultan ?

OSMIN.

Babylone, seigneur, à son prince fidèle,
Voyait sans s'étonner notre armée autour d'elle ;
Les Persans rassemblés marchaient à son secours.

1 *Pendant ce temps*, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée.
2 « Comme le spectateur doit d'abord être très-étonné de voir des hommes dans le sérail, Osmin témoigne sa surprise en y entrant :

Et depuis quand, seigneur, entre-t-on dans ces lieux ?

Le vizir lui répond qu'il va bientôt lui en dire la raison, et qu'il doit auparavant l'entretenir de choses plus pressantes. Cette réponse suffit pour laisser en suspens la surprise d'Osmin et celle des spectateurs. Les derniers vers de la première scène répondent à sa question. » (*Louis Racine.*)
3 Ancien nom de Constantinople.

Et du camp d'Amurat s'approchaient tous les jours.
Lui-même, fatigué d'un long siége inutile,
Semblait vouloir laisser Babylone tranquille [1] ;
Et, sans renouveler ses assauts impuissants,
Résolu de combattre, attendait les Persans.
Mais, comme vous savez, malgré ma diligence [2],
Un long chemin sépare et le camp et Byzance ;
Mille obstacles divers m'ont même traversé,
Et je puis ignorer tout ce qui s'est passé.

ACOMAT.

Que faisaient cependant nos braves janissaires ?
Rendent-ils au sultan des hommages sincères ?
Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lu ?
Amurat jouit-il d'un pouvoir absolu ?

OSMIN.

Amurat est content, si nous le voulons croire,
Et semblait se promettre une heureuse victoire [3].
Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir :
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'est en vain que, forçant ses soupçons ordinaires,
Il se rend accessible à tous les janissaires :
Il se souvient toujours que son inimitié
Voulut de ce grand corps retrancher la moitié,
Lorsque, pour affermir sa puissance nouvelle,
Il voulait, disait-il, sortir de leur tutelle [4].
Moi-même j'ai souvent entendu leurs discours :
Comme il les craint sans cesse, ils le craignent toujours [5].
Ses caresses n'ont point effacé cette injure.
Votre absence est pour eux un sujet de murmure :
Ils regrettent le temps à leur grand cœur si doux,
Lorsque [6] assurés de vaincre ils combattaient sous vous.

1 Babylone est ici pour Bagdad, ville fondée sur les ruines de Séleucie, formée elle-même, en partie, des débris de Babylone. Racine a préféré ce nom comme plus harmonieux et plus connu. C'est Schah-Abbas, roi de Perse, qui s'empara, au commencement du règne d'Amurat, de la province et de la ville de Bagdad.

2 « Il est bien sûr que la *diligence* d'Osmin ne fait rien à la distance qui est entre Byzance et le camp d'Amurat, et que par conséquent ce mot *malgré*, qui marque l'opposition, n'est pas grammaticalement exact. Mais le sens est si clair, et la phrase si naturellement abrégée par cette forme d'ellipse, que, bien loin de la reprocher à l'auteur, il faut lui savoir gré d'avoir dit en si peu de mots ce qu'il fallait dire. » (*La Harpe.*)

3 D'Olivet a critiqué cet imparfait, que Louis Racine regarde comme une erreur typographique. D'Olivet est trop méticuleux et Louis Racine trop complaisant. *Semblait* se rapporte au moment du départ d'Osmin, et convient parfaitement.

4 « *Voulut lorsqu'il voulait* forme, dit Geoffroy, une espèce de galimatias. » Il est certain que cette construction, si elle n'est pas incorrecte, manque au moins d'élégance.

5 « Timet timentes. » (Tac.)

6 *Le temps... lorsque* est ici pour *où*, que repoussait l'euphonie, car, pour la mesure, Racine eût pu écrire : *où de vaincre assurés*

ACOMAT.

Quoi ! tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée
Flatte encor leur valeur, et vit dans leur pensée ?
Crois-tu qu'ils me suivraient encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur vizir[1] ?

OSMIN.

Le succès du combat réglera leur conduite :
Il faut voir du sultan la victoire ou la fuite.
Quoiqu'à regret, seigneur, ils marchent sous ses lois
Ils ont à soutenir le bruit de leurs exploits :
Ils ne trahiront point l'honneur de tant d'années ;
Mais enfin le succès dépend des destinées.
Si l'heureux Amurat, secondant leur grand cœur,
Aux champs de Babylone est déclaré vainqueur,
Vous les verrez, soumis, rapporter dans Byzance
L'exemple d'une aveugle et basse obéissance ;
Mais si dans le combat le destin, plus puissant,
Marque de quelque affront son empire naissant,
S'il fuit, ne doutez point que, fiers de sa disgrâce,
A la haine bientôt ils ne joignent l'audace,
Et n'expliquent, seigneur, la perte du combat
Comme un arrêt du ciel qui réprouve Amurat[2].
Cependant, s'il en faut croire la renommée,
Il a depuis trois mois fait partir de l'armée
Un esclave chargé de quelque ordre secret.
Tout le camp, interdit, tremblait pour Bajazet :
On craignait qu'Amurat, par un ordre sévère,
N'envoyât demander la tête de son frère.

ACOMAT.

Tel était son dessein : cet esclave est venu ;
Il a montré son ordre, et n'a rien obtenu.

OSMIN.

Quoi, seigneur ! le sultan reverra son visage
Sans que de vos respects il lui porte ce gage ?

ACOMAT.

Cet esclave n'est plus : un ordre, cher Osmin,
L'a fait précipiter dans le fond de l'Euxin.

OSMIN.

Mais le sultan, surpris d'une trop longue absence,

1 « On voit, dans les deux premiers vers, un général disgracié, que le souvenir de sa gloire et l'attachement des soldats attendrissent sensiblement ; dans les deux derniers un rebelle qui médite quelque dessein. Voilà comme il échappe aux hommes de se caractériser sans aucune intention marquée. C'est là une de ces nuances dont on ne trouve guère d'exemples que dans Racine. » (*Vauvenargues.*)

2 « Toute l'histoire ottomane atteste la vérité de ce que dit Osmin, et témoigne combien les mœurs sont ici fidèlement peintes ; mais l'auteur ne les a pas observées de même dans les caractères. » (*La Harpe.*) Cela est vrai d'Atalide et même, à un certain degré, de Bajazet, non de Roxane et d'Acomat. La critique de Corneille, qui ne voyait que des Français dans les Turcs de Racine, est au moins fort exagérée. La Harpe a eu tort de la reproduire.

En cherchera bientôt la cause et la vengeance.
Que lui répondrez-vous ?

ACOMAT.

Peut-être avant ce temps
Je saurai l'occuper de soins plus importants.
Je sais bien qu'Amurat a juré ma ruine ;
Je sais à son retour l'accueil qu'il me destine.
Tu vois, pour m'arracher du cœur de ses soldats,
Qu'il va chercher sans moi les siéges, les combats ;
Il commande l'armée ; et moi, dans une ville
Il me laisse exercer un pouvoir inutile.
Quel emploi, quel séjour, Osmin, pour un vizir !
Mais j'ai plus dignement employé ce loisir :
J'ai su lui préparer des craintes et des veilles[1] ;
Et le bruit en ira bientôt à ses oreilles.

OSMIN.

Quoi donc ? qu'avez-vous fait ?

ACOMAT.

J'espère qu'aujourd'hui
Bajazet se déclare, et Roxane avec lui.

OSMIN.

Quoi ! Roxane, seigneur, qu'Amurat a choisie
Entre tant de beautés dont l'Europe et l'Asie
Dépeuplent leurs États et remplissent sa cour ?
Car on dit qu'elle seule a fixé son amour ;
Et même il a voulu que l'heureuse Roxane,
Avant qu'elle eût un fils, prît le nom de sultane.

ACOMAT.

Il a fait plus pour elle, Osmin : il a voulu
Qu'elle eût, dans son absence, un pouvoir absolu.
Tu sais de nos sultans les rigueurs ordinaires :
Le frère rarement laisse jouir ses frères
De l'honneur dangereux d'être sortis d'un sang
Qui les a de trop près approchés de son rang[2].
L'imbécile Ibrahim, sans craindre sa naissance[3],
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance :
Indigne également de vivre et de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.
L'autre, trop redoutable, et trop digne d'envie,
Voit sans cesse Amurat armé contre sa vie.
Car enfin Bajazet dédaigna de tout temps
La molle oisiveté des enfants des sultans.

1 Expression dont l'élégance dissimule la hardiesse, pour dire : es craintes qui troubleront son sommeil.

2 La préposition *de* se trouve cinq fois dans ces deux vers.

3 « Lorsque Boileau disait que son ami avait encore plus que lui le génie satirique, il citait pour preuve ces quatre vers. » (*Louis Racine.*) Boileau aurait pu citer encore, à l'appui de sa thèse, avec plus de raison, les cruelles épigrammes que le tendre Racine aiguisait si finement, et qu'il décochait si volontiers, dans l'occasion

Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance,
Et même en fit sous moi la noble expérience.
Toi-même tu l'as vu courir dans les combats
Emportant après lui tous les cœurs des soldats,
Et goûter, tout sanglant, le plaisir et la gloire
Que donne aux jeunes cœurs la première victoire [1].
Mais, malgré ses soupçons, le cruel Amurat,
Avant qu'un fils naissant [2] eût rassuré l'État,
N'osait sacrifier ce frère à sa vengeance,
Ni du sang ottoman proscrire l'espérance.
Ainsi donc pour un temps Amurat désarmé
Laissa dans le sérail Bajazet enfermé.
Il partit, et voulut que, fidèle à sa haine,
Et des jours de son frère arbitre souveraine,
Roxane, au moindre bruit, et sans autres raisons,
Le fit sacrifier à ses moindres soupçons.
Pour moi, demeuré seul, une juste colère
Tourna bientôt mes vœux du côté de son frère.
J'entretins la sultane, et, cachant mon dessein,
Lui montrai d'Amurat le retour incertain,
Les murmures du camp, la fortune des armes;
Je plaignis Bajazet, je lui vantai ses charmes [3],
Qui, par un soin jaloux dans l'ombre retenus,
Si voisins de ses yeux, leur étaient inconnus.
Que te dirai-je enfin? la sultane, éperdue,
N'eut plus d'autre désir que celui de sa vue.

OSMIN.

Mais pouvaient-ils tromper tant de jaloux regards
Qui semblent mettre entre eux d'invincibles remparts?

ACOMAT.

Peut-être il te souvient qu'un récit peu fidèle
De la mort d'Amurat fit courir la nouvelle.
La sultane, à ce bruit feignant de s'effrayer,
Par des cris douloureux eut soin de l'appuyer.
Sur la foi de ses pleurs ses esclaves tremblèrent [4];

1 Boileau aimait à citer et il admirait deux vers de Scudéri qui ont quelque analogie avec ceux-ci, et qui peuvent les avoir inspirés :

Il n'est rien de si doux pour des cœurs pleins de gloire
Que la paisible nuit qui suit une victoire. (*Alaric*, ch. X, v. 1.)

2 Avant la naissance d'un fils. *Un fils naissant* présente une autre idée.

3 « *Ses charmes*. Cette expression est remarquable. Partout ailleurs que dans cette pièce, Racine ne s'en serait pas servi. Les mœurs du sérail autorisaient cette expression de Racine. On sentira aisément, sans que j'en dise les raisons, qu'on peut parler des *charmes* d'un homme dans un pays où les femmes sont esclaves et renfermées. » (*La Harpe*.)

4 Il faut reporter une part du mérite de ce beau vers à La Fontaine, qui avait dit, dans son admirable *Elégie aux Nymphes de Vaux :*

Le plus sage s'endort *sur la foi des zéphyrs*.

De l'heureux Bajazet les gardes se troublèrent;
Et les dons achevant d'ébranler leur devoir,
Leurs captifs dans ce trouble osèrent s'entrevoir.
Roxane vit le prince; elle ne put lui taire
L'ordre dont elle seule était dépositaire.
Bajazet est aimable; il vit que son salut
Dépendait de lui plaire, et bientôt il lui plut.
Tout conspirait pour lui : ses soins, sa complaisance,
Ce secret découvert, et cette intelligence,
Soupirs d'autant plus doux qu'il les fallait celer,
L'embarras irritant de ne s'oser parler [1],
Même témérité, périls, craintes communes,
Lièrent pour jamais leurs cœurs et leurs fortunes.
Ceux même dont les yeux les devaient éclairer [2],
Sortis de leur devoir, n'osèrent y rentrer.

OSMIN.

Quoi! Roxane, d'abord leur découvrant son âme,
Osa-t-elle à leurs yeux faire éclater sa flamme?

ACOMAT.

Ils l'ignorent encore; et, jusques à ce jour,
Atalide a prêté son nom à cet amour.
Du père d'Amurat Atalide est la nièce;
Et même avec ses fils partageant sa tendresse,
Elle a vu son enfance élevée avec eux.
Du prince, en apparence, elle reçoit les vœux;
Mais elle les reçoit pour les rendre à Roxane,
Et veut bien, sous son nom, qu'il aime la sultane.
Cependant, cher Osmin, pour s'appuyer de moi,
L'un et l'autre ont promis Atalide à ma foi [3].

OSMIN.

Quoi! vous l'aimez, seigneur?

1 « Ce morceau est un de ceux que Voltaire répétait avec le plus de plaisir, et qu'il nous faisait admirer le plus dans cette scène, où tout lui paraissait admirable. Il n'y a point d'homme de goût qui n'y ait remarqué, comme lui, cet art de la narration, plus difficile ici qu'ailleurs, puisqu'il s'agissait de rendre vraisemblable, par le choix des circonstances, une liaison aussi singulière que celle de la sultane avec Bajazet, dans la situation où ils sont l'un et l'autre, et au milieu de tant d'obstacles et de périls. Cette fiction de la mort d'Amurat, qui est de l'invention du poëte, est un coup de maître. Le poëte s'est occupé de fonder son avant-scène, comme on fonde l'action même quand on veut prévenir toute objection. » (*La Harpe.*)

2 Surveiller. Molière a plusieurs fois employé le mot *éclairer* au même sens, et notamment dans le passage suivant :

J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire,
Et suis bien aise ici qu'aucun ne nous *éclaire*.
(*Tartufe*, acte III, sc. III.)

3 Ce passage découvre toute la trame de la pièce, et en même temps sa faiblesse. Ce manége n'est ni vraisemblable ni digne. Roxane acceptant des hommages par procuration, Atalide et Bajazet également fourbes, et Acomat dupé comme Roxane, est-ce de la tragédie?

ACOMAT.

Voudrais-tu qu'à mon âge
Je fisse de l'amour le vil apprentissage [1] ?
Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue et les ans
Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudents ?
C'est par d'autres attraits qu'elle plaît à ma vue :
J'aime en elle le sang dont elle est descendue.
Par elle Bajazet, en m'approchant de lui,
Me va contre lui-même assurer un appui.
Un vizir aux sultans fait toujours quelque ombrage ;
A peine ils l'ont choisi, qu'ils craignent leur ouvrage.
Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir,
Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.
Bajazet aujourd'hui m'honore et me caresse ;
Ses périls tous les jours réveillent sa tendresse :
Ce même Bajazet, sur le trône affermi,
Méconnaîtra peut-être un inutile ami.
Et moi, si mon devoir, si ma foi [2] ne l'arrête,
S'il ose quelque jour me demander ma tête...
Je ne m'explique point, Osmin ; mais je prétends
Que du moins il faudra la demander longtemps.
Je sais rendre aux sultans de fidèles services,
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du scrupule insensé
De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé [3].
Voilà donc de ces lieux ce qui m'ouvre l'entrée,
Et comme enfin Roxane à mes yeux s'est montrée.
Invisible d'abord, elle entendait ma voix,
Et craignait du sérail les rigoureuses lois ;
Mais enfin, bannissant cette importune crainte
Qui dans nos entretiens jetait trop de contrainte,
Elle-même a choisi cet endroit écarté,
Où nos cœurs à nos yeux parlent en liberté.
Par un chemin obscur une esclave me guide,
Et... Mais on vient : c'est elle et sa chère Atalide.
Demeure ; et, s'il le faut, sois prêt à confirmer
Le récit important dont je vais l'informer [4].

1 « Comme ces deux vers élèvent tout d'un coup le vizir à sa juste hauteur, et lui donnent une place à part dans une révolution politique où l'amour doit jouer un si grand rôle, ainsi que cela doit être dans le sérail, et dans le sérail où commande Roxane! » (*La Harpe.*)

2 *Si mon devoir, si ma foi*, pour : si ma fidélité à mon devoir. C'est la figure que les rhéteurs appellent ἓν διὰ δυοῖν, « un par deux. »

3 « Les vers précédents peignent les Turcs, et ces deux-ci peignent Acomat. On sent que ce vieux guerrier est bien capable de s'élever au-dessus des préjugés religieux de sa nation, et il le fait sentir en deux mots. Cette scène excède la mesure ordinaire : elle a plus de deux cents vers. Pourquoi ne paraît-elle pas trop longue ? C'est qu'il n'y a rien d'inutile ; c'est que partout on y admire la fidélité dans les mœurs, et l'élégance dans l'expression. » (*La Harpe.*)

4 « Acomat me paraît l'effort de l'esprit humain. Je ne vois rien dans l'antiquité, ni chez les modernes, qui soit dans ce caractère

SCÈNE II.

ROXANE, ATALIDE, ACOMAT, OSMIN, ZATIME, ZAIRE.

ACOMAT.

La vérité s'accorde avec la renommée,
Madame. Osmin a vu le sultan et l'armée.
Le superbe Amurat est toujours inquiet;
Et toujours tous les cœurs penchent vers Bajazet :
D'une commune voix ils l'appellent au trône.
Cependant les Persans marchaient vers Babylone,
Et bientôt les deux camps au pied de son rempart
Devaient de la bataille éprouver le hasard.
Ce combat doit, dit-on, fixer nos destinées;
Et même, si d'Osmin je compte les journées,
Le ciel en a déjà réglé l'événement,
Et le sultan triomphe ou fuit en ce moment.
Déclarons-nous, madame, et rompons le silence :
Fermons-lui dès ce jour les portes de Byzance;
Et, sans nous informer s'il triomphe ou s'il fuit,
Croyez-moi, hâtons-nous d'en prévenir le bruit.
S'il fuit, que craignez-vous ? s'il triomphe, au contraire,
Le conseil le plus prompt est le plus salutaire.
Vous voudrez, mais trop tard, soustraire à son pouvoir
Un peuple dans ses murs prêt à le recevoir.
Pour moi, j'ai su déjà par mes brigues secrètes
Gagner de notre loi les sacrés interprètes[1] :
Je sais combien, crédule en sa dévotion,
Le peuple suit le frein[2] de la religion.
Souffrez que Bajazet voie enfin la lumière :
Des murs de ce palais ouvrez-lui la barrière;
Déployez en son nom cet étendard fatal[3],
Des extrêmes périls l'ordinaire signal.

et la beauté de la diction le relève encore : pas un seul vers ou dur ou faible; pas un mot qui ne soit le mot propre; jamais de sublime hors d'œuvre, qui cesse alors d'être sublime; jamais de dissertation étrangère au sujet, toutes les convenances parfaitement observées. Enfin, ce rôle me paraît d'autant plus admirable, qu'il se trouve dans la seule tragédie où l'on pouvait l'introduire, et qu'il aurait été déplacé partout ailleurs. » (*Voltaire.*) Voltaire, et avec lui tous les critiques, reconnaissent que l'exposition de Bajazet est la plus belle qui soit au théâtre.

1 Les imans, qui ont pour chef le mufti.

2 On dit bien obéir au frein; mais *suivre le frein*, est-ce une figure exacte?

3 L'étendard de Mahomet, gardé religieusement dans le trésor du prince, comme notre oriflamme l'était à Saint-Denis, pour en sortir aux jours du danger.

Les peuples, prévenus [1] de ce nom favorable,
Savent que sa vertu le rend seule coupable.
D'ailleurs, un bruit confus, par mes soins confirmé,
Fait croire heureusement à ce peuple alarmé
Qu'Amurat le dédaigne, et veut loin de Byzance
Transporter désormais son trône et sa présence.
Déclarons le péril dont son frère est pressé;
Montrons l'ordre cruel qui vous fut adressé;
Surtout qu'il se déclare et se montre lui-même,
Et fasse voir ce front digne du diadème.

ROXANE.

Il suffit. Je tiendrai tout ce que j'ai promis.
Allez, brave Acomat, assembler vos amis :
De tous leurs sentiments venez me rendre compte;
Je vous rendrai moi-même une réponse prompte.
Je verrai Bajazet. Je ne puis dire rien,
Sans savoir si son cœur s'accorde avec le mien.
Allez, et revenez.

SCÈNE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAIRE.

ROXANE.

Enfin, belle Atalide,
Il faut de nos destins que Bajazet décide.
Pour la dernière fois je le vais consulter :
Je vais savoir s'il m'aime.

ATALIDE.

Est-il temps d'en douter,
Madame? Hâtez-vous d'achever votre ouvrage.
Vous avez du vizir entendu le langage;
Bajazet vous est cher : savez-vous si demain
Sa liberté, ses jours, seront en votre main?
Peut-être en ce moment Amurat en furie
S'approche pour trancher une si belle vie.
Et pourquoi de son cœur doutez-vous aujourd'hui?

ROXANE.

Mais m'en répondez-vous, vous qui parlez pour lui?

ATALIDE.

Quoi, madame! les soins qu'il a pris pour vous plaire
Ce que vous avez fait, ce que vous pouvez faire,
Ses périls, ses respects, et surtout vos appas,
Tout cela de son cœur ne vous répond-il pas?
Croyez que vos bontés vivent dans sa mémoire.

ROXANE.

Hélas! pour mon repos, que ne le puis-je croire!
Pourquoi faut-il au moins que, pour me consoler,

1 Bien disposés par...

L'ingrat ne parle pas comme on le fait parler?
Vingt fois, sur vos discours pleine de confiance,
Du trouble de son cœur jouissant par avance,
Moi-même j'ai voulu m'assurer de sa foi,
Et l'ai fait en secret amener devant moi.
Peut-être trop d'amour me rend trop difficile;
Mais, sans vous fatiguer d'un récit inutile,
Je ne retrouvais point ce trouble, cette ardeur
Que m'avait tant promis un discours trop flatteur.
Enfin, si je lui donne et la vie et l'empire,
Ces gages incertains ne me peuvent suffire.

ATALIDE.

Quoi donc? à son amour qu'allez-vous proposer?

ROXANE.

S'il m'aime, dès ce jour il me doit épouser.

ATALIDE.

Vous épouser! O ciel, que prétendez-vous faire?

ROXANE.

Je sais que des sultans l'usage m'est contraire;
Je sais qu'ils se sont fait une superbe loi
De ne point à l'hymen assujettir leur foi.
Parmi tant de beautés qui briguent leur tendresse,
Ils daignent quelquefois choisir une maîtresse;
Mais toujours inquiète avec tous ses appas,
Esclave, elle reçoit son maître dans ses bras;
Et, sans sortir du joug où [1] leur loi la condamne,
Il faut qu'un fils naissant la déclare sultane.
Amurat, plus ardent, et seul jusqu'à ce jour,
A voulu que l'on dût ce titre à son amour.
J'en reçus la puissance aussi bien que le titre;
Et des jours de son frère il me laissa l'arbitre.
Mais ce même Amurat ne me promit jamais
Que l'hymen dût un jour couronner ses bienfaits:
Et moi, qui n'aspirais qu'à cette seule gloire,
De ses autres bienfaits j'ai perdu la mémoire [2].
Toutefois, que sert-il de me justifier?
Bajazet, il est vrai, m'a tout fait oublier.
Malgré tous ses malheurs, plus heureux que son frère,
Il m'a plu sans peut-être aspirer à me plaire:

1 *Où* est ici pour *auquel*, par un usage commun à tous les grands écrivains du XVIIe siècle. (Voy. le *Lexique comparé de Molière*, par M. Génin, p. 267 et suivantes.)

2 « Le poëte n'a point encore appris aux spectateurs quel est le caractère de Roxane : c'est elle-même qui, dès qu'elle paraît, le fait connaître : c'est par elle qu'on apprend qu'elle est ambitieuse, fière, violente, ingrate, et perfide. Parce qu'elle n'a point encore reçu d'Amurat le titre d'épouse, elle a oublié toutes les preuves qu'elle a reçues de son amour : elle veut donner son cœur à Bajazet; et la première fois qu'elle le verra, elle le menacera de la mort s'il ne l'épouse, et lui proposera toujours ou sa main ou la mort. C'est dans la Turquie que le poëte place cet horrible caractère. » (*Louis Racine.*)

Femmes, gardes, vizir, pour lui j'ai tout séduit;
En un mot, vous voyez jusqu'où je l'ai conduit.
Grâces à mon amour, je me suis bien servie
Du pouvoir qu'Amurat me donna sur sa vie [1].
Bajazet touche presque au trône des sultans :
Il ne faut plus qu'un pas; mais c'est où je l'attends.
Malgré tout mon amour, si dans cette journée
Il ne m'attache à lui par un juste hyménée;
S'il ose m'alléguer une odieuse loi,
Quand je fais tout pour lui, s'il ne fait tout pour moi,
Dès le même moment, sans songer si je l'aime,
Sans consulter enfin si je me perds moi-même [2],
J'abandonne l'ingrat, et le laisse rentrer
Dans l'état malheureux d'où je l'ai su tirer.
Voilà sur quoi je veux que Bajazet prononce :
Sa perte ou son salut dépend de sa réponse.
Je ne vous presse point de vouloir aujourd'hui
Me prêter votre voix pour m'expliquer à lui [3] :
Je veux que, devant moi, sa bouche et son visage
Me découvrent son cœur sans me laisser d'ombrage;
Que lui-même en secret amené dans ces lieux,
Sans être préparé se présente à mes yeux.
Adieu. Vous saurez tout après cette entrevue.

SCÈNE IV.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Zaïre, c'en est fait, Atalide est perdue!

ZAIRE.

Vous?

ATALIDE.

—— Je prévois tout ce qu'il faut prévoir.
Mon unique espérance est dans mon désespoir [4].

1 « Selon la grammaire, c'est la vie d'Amurat; mais le sens indique clairement que c'est la vie de Bajazet. » (*Geoffroy.*)

2 « Ces vers contiennent le germe de toute l'intrigue; ils motivent et préparent la catastrophe; ils fixent avec précision le caractère de Roxane et la nature de son amour. » (*Geoffroy.*)

3 Lui dévoiler toute ma pensée. *Expliquer* a ici toute l'énergie du latin *explicare*.

4 Ce vers est imité de Virgile :

> « Una salus victis nullam sperare salutem. » (*Æn.*, l. II, v. 354.)
> Tout l'espoir des vaincus est un beau désespoir. (Delille.)

Toutefois la pensée est différente : Atalide ne veut pas dire que son désespoir peut lui sauver la vie, mais qu'il la conduira à la mort, son seul refuge.

ZAIRE.

Mais, madame, pourquoi?

ATALIDE.

Si tu venais d'entendre[1]
Quel funeste dessein Roxane vient de prendre,
Quelles conditions elle veut imposer!
Bajazet doit périr, dit-elle, ou l'épouser.
S'il se rend, que deviens-je en ce malheur extrême?
Et, s'il ne se rend pas, que devient-il lui-même?

ZAIRE.

Je conçois ce malheur. Mais, à ne point mentir,
Votre amour, dès longtemps, a dû le pressentir.

ATALIDE.

Ah, Zaïre! l'amour a-t-il tant de prudence?
Tout semblait avec nous être d'intelligence :
Roxane, se livrant tout entière à ma foi,
Du cœur de Bajazet se reposait sur moi,
M'abandonnait le soin de tout ce qui le touche,
Le voyait par mes yeux, lui parlait par ma bouche;
Et je croyais toucher au bienheureux moment
Où j'allais par ses mains couronner mon amant.
Le ciel s'est déclaré contre mon artifice.
Et que fallait-il donc, Zaïre, que je fisse?
A l'erreur de Roxane ai-je dû m'opposer,
Et perdre mon amant pour la désabuser?
Avant que dans son cœur cette amour fût formée,
J'aimais, et je pouvais m'assurer d'être aimée.
Dès nos plus jeunes ans, tu t'en souviens assez,
L'amour serra les nœuds par le sang commencés.
Élevée avec lui dans le sein de sa mère,
J'appris à distinguer Bajazet de son frère,
Elle-même avec joie unit nos volontés :
Et, quoique après sa mort l'un de l'autre écartés,
Conservant, sans nous voir, le désir de nous plaire,
Nous avons su toujours nous aimer et nous taire.
Roxane, qui depuis, loin de s'en défier,
A ses desseins secrets voulut m'associer,
Ne put voir sans amour ce héros trop aimable :
Elle courut lui tendre une main favorable.
Bajazet, étonné, rendit grâce à ses soins,
Lui rendit[2] des respects : pouvait-il faire moins?
Mais qu'aisément l'amour croit tout ce qu'il souhaite!
De ses moindres respects Roxane satisfaite
Nous engagea tous deux, par sa facilité,
A la laisser jouir de sa crédulité.
Zaïre, il faut pourtant avouer ma faiblesse :

1 Zaïre était présente à l'entretien de Roxane et d'Atalide, mais elle n'écoutait pas. — *Si tu venais... vient*, trop rapprochés, sont une négligence.

2 *Rendit grâce, lui rendit,* même remarque.

D'un mouvement jaloux je ne fus pas maîtresse.
Ma rivale, accablant mon amant de bienfaits,
Opposait un empire à mes faibles attraits;
Mille soins la rendaient présente à sa mémoire;
Elle l'entretenait de sa prochaine gloire[1] :
Et moi, je ne puis rien. Mon cœur, pour tout discours
N'avait que des soupirs qu'il répétait toujours[2].
Le ciel seul sait[3] combien j'en ai versé de larmes.
Mais enfin Bajazet dissipa mes alarmes :
Je condamnai mes pleurs, et jusques aujourd'hui[4]
Je l'ai pressé de feindre et j'ai parlé pour lui.
Hélas! tout est fini : Roxane méprisée
Bientôt de son erreur sera désabusée.
Car enfin Bajazet ne sait point se cacher;
Je connais sa vertu prompte à s'effaroucher.
Il faut qu'à tous moments, tremblante et secourable,
Je donne à ses discours un sens plus favorable.
Bajazet va se perdre. Ah! si, comme autrefois,
Ma rivale eût voulu lui parler par ma voix!
Au moins, si j'avais pu préparer son visage!
Mais, Zaïre, je puis l'attendre à son passage;
D'un mot ou d'un regard je puis le secourir.
Qu'il l'épouse, en un mot, plutôt que de périr.
Si Roxane le veut, sans doute il faut qu'il meure.
Il se perdra, te dis-je. Atalide, demeure;
Laisse, sans t'alarmer, ton amant sur sa foi.
Penses-tu mériter qu'on se perde pour toi[5]?
Peut-être Bajazet, secondant ton envie,
Plus que tu ne voudras aura soin de sa vie.

ZAIRE.

Ah! dans quels soins, madame, allez-vous vous plonger?
Toujours avant le temps faut-il vous affliger?
Vous n'en pouvez douter, Bajazet vous adore.
Suspendez ou cachez l'ennui qui vous dévore :
N'allez point par vos pleurs déclarer vos amours.
La main qui l'a sauvé le sauvera toujours,

1 Voy. p. 296, not. 2.

2 N'avons-nous d'entretien que celui de ses pleurs?
(*And.*, act. III, sc. III.)

3 A ce rude hémistiche, Voltaire n'aurait pas dit : *Harmonieux !*

4 Ici *aujourd'hui* n'est pas pris adverbialement; c'est un substantif composé, et il faudrait régulièrement écrire *au jour d'hui* « ad diem hodiernum. »

5 « Ce vers, et ce qui précède, et ce qui suit, tout est plein de délicatesse et de grâce. La situation ne paraît pas encore s'y opposer; mais, à mesure que le péril croîtra, on va voir qu'en faisant son Atalide, Racine était encore trop près de sa Bérénice, et ne s'aperçut pas combien ce qui était charmant dans l'une allait devenir petit dans l'autre, et contraire à l'esprit du sujet et à celui de la tragédie. » *La Harpe.*

Pourvu qu'entretenue en son erreur fatale,
Roxane jusqu'au bout ignore sa rivale [1].
Venez en d'autres lieux enfermer vos regrets
Et de leur entrevue attendre le succès [2].

ATALIDE.

Hé bien, Zaïre, allons. Et toi, si ta justice
De deux jeunes amants veut punir l'artifice,
O ciel ! si notre amour est condamné de toi,
Je suis la plus coupable : épuise tout sur moi [3] !

1 « Voilà le nœud de toute l'intrigue clairement indiqué : le succès de la conspiration, la vie de Bajazet, celle d'Atalide, sont attachés à l'erreur de Roxane. Cet acte, excellent dans toutes ses parties, est un modèle de la manière dont il faut expliquer un sujet, faire connaître les personnages et fonder l'intérêt ; il laisse l'âme du spectateur entre la crainte et l'espérance. » (*Geoffroy.*)

2 Issue. Le mot *succès* à l'origine n'emportait pas l'idée de réussite, de même que l'idée de haine ne s'attachait pas à ressentiment.

3 Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi !

Ce vers, que Voltaire met dans la bouche du vieux Lusignan (*Zaïre,* act. II, sc. III), est un emprunt fait à *Bajazet.* On aura l'occasion d'en signaler d'autres, act. II, sc. II, p. 283 ; act. III, sc. IV, p. 298 ; act. IV, sc. V, p. 310 ; act. IV, sc. VII, p. 314. Le nom de Zaïre n'est pas le moins heureux de ces larcins, et le succès de la tragédie de Voltaire a fait dire que la confidente d'Atalide avait éclipsé sa maîtresse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I[1].

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

Prince, l'heure fatale[2] est enfin arrivée
Qu'à votre liberté le ciel a réservée.
Rien ne me retient plus; et je puis, dès ce jour,
Accomplir le dessein qu'a formé mon amour.
Non que, vous assurant d'un triomphe facile,
Je mette entre vos mains un empire tranquille;
Je fais ce que je puis, je vous l'avais promis :
J'arme votre valeur contre vos ennemis,
J'écarte de vos jours un péril manifeste ;
Votre vertu, seigneur, achèvera le reste.
Osmin a vu l'armée: elle penche pour vous;
Les chefs de notre loi conspirent avec nous;
Le vizir Acomat vous répond de Byzance!
Et moi, vous le savez, je tiens sous ma puissance
Cette foule de chefs, d'esclaves, de muets,
Peuple que dans ces murs renferme ce palais,
Et dont à ma faveur les âmes asservies
M'ont vendu dès longtemps leur silence et leurs vies.
Commencez maintenant : c'est à vous de courir
Dans le champ glorieux que j'ai su vous ouvrir.
Vous n'entreprendrez point une injuste carrière [3],
Vous repoussez, seigneur, une main meurtrière [4] :
L'exemple en est commun; et, parmi les sultans,
Ce chemin à l'empire a conduit de tout temps.
Mais, pour mieux commencer, hâtons-nous l'un et l'autre

1 « Cette scene, si bien amenée, si bien préparée, est exécutée avec tout l'art dont Racine était capable ; elle est forte de choses : la sultane y développe sa politique ambitieuse, Bajazet sa noblesse et sa fierté. » (*Geoffroy.*)

2 *Fatale*. Ce mot n'a pas le sens de *funeste*, et il est expliqué par le vers suivant. C'est le *fatalis* des Latins.

3 Périphrase où l'expression manque de propriété, *entreprendre une carrière, carrière injuste*. On entend cependant que le poëte veut dire : Votre entreprise est juste.

4 Amurat, déjà souillé du sang de son frère Orcan, avait ordonné la mort de Bajazet.

D'assurer à la fois mon bonheur et le vôtre.
Montrez à l'univers, en m'attachant à vous,
Que, quand je vous servais, je servais mon époux [1];
Et, par le nœud sacré d'un heureux hyménée,
Justifiez la foi que je vous ai donnée.

BAJAZET.

Ah! que proposez-vous, madame?

ROXANE.

Hé quoi! seigneur!
Quel obstacle secret trouble notre bonheur?

BAJAZET.

Madame, ignorez-vous que l'orgueil de l'empire...
Que ne m'épargnez-vous la douleur de le dire?

ROXANE.

Oui, je sais que depuis qu'un de vos empereurs,
Bajazet [2], d'un barbare éprouvant les fureurs,
Vit au char du vainqueur son épouse enchaînée,
Et par toute l'Asie à sa suite traînée,
De l'honneur ottoman ses successeurs jaloux,
Ont daigné rarement prendre le nom d'époux.
Mais l'amour ne suit point ces lois imaginaires;
Et sans vous rapporter des exemples vulgaires,
Soliman [3] (vous savez qu'entre tous vos aïeux
Dont l'univers a craint le bras victorieux,
Nul n'éleva si haut la grandeur ottomane),
Ce Soliman jeta les yeux sur Roxelane.
Malgré tout son orgueil, ce monarque si fier [4],
A son trône, à son lit daigna l'associer,
Sans qu'elle eût d'autres droits au rang d'impératrice,
Qu'un peu d'attraits peut-être, et beaucoup d'artifice [5].

BAJAZET.

Il est vrai. Mais aussi voyez ce que je puis,
Ce qu'était Soliman et le peu que je suis.

1 « La proposition est amenée et motivée aussi adroitement qu'elle peut l'être. Mais ce qu'il y a ici de plus remarquable, c'est que ce rôle de Roxane est le seul où l'ambition ne refroidisse pas l'amour, qu'ordinairement tout autre mélange refroidit; c'est qu'ici l'intérêt de ces deux passions est le même, et qu'elles sont inséparables dans leur objet. Roxane ne peut épouser son amant qu'en le mettant sur le trône et en y montant avec lui. Le danger commun la justifie : c'est une des plus heureuses combinaisons dont Racine ait été redevable à la nature du sujet, et qui rendent la conception de ce rôle si tragique. » (*La Harpe.*)

2 Bajazet I, vaincu par Tamerlan, en 1402.

3 Soliman IV, surnommé le Grand, qui enleva Rhodes aux hospitaliers, et mit le siége devant Vienne (1529). Son règne fut l'apogée de la grandeur des Ottomans.

4 *Fier* ne rimait plus que pour les yeux, même au temps de Racine; autrefois, on prononçait *fié*.

5 « Roxelana... ut majorem dignitatis gradum adipisceretur, a « simulata religione occasionem sumpsit..... philtris ab hebræa « saga... subministratis. » (De Thou, *Histor.*, lib. IX.)

Soliman jouissait d'une pleine puissance :
L'Égypte ramenée à son obéissance ;
Rhodes, des Ottomans ce redoutable écueil,
De tous ses défenseurs devenu le cercueil ;
Du Danube asservi les rives désolées ;
De l'empire persan les bornes reculées ;
Dans leurs climats brûlants les Africains domptés,
Faisaient taire les lois devant ses volontés.
Que suis-je ? J'attends tout du peuple et de l'armée :
Mes malheurs font encor toute ma renommée.
Infortuné, proscrit, incertain de régner,
Dois-je irriter les cœurs au lieu de les gagner ?
Témoins de nos plaisirs, plaindront-ils nos misères ?
Croiront-ils mes périls et vos larmes sincères [1] ?
Songez, sans me flatter du sort de Soliman,
Au meurtre tout récent du malheureux Osman [2] :
Dans leur rébellion, les chefs des janissaires,
Cherchant à colorer [3] leurs desseins sanguinaires,
Se crurent à sa perte assez autorisés
Par le fatal hymen que vous me proposez.
Que vous dirai-je, enfin ? Maître de leur suffrage,
Peut-être avec le temps j'oserai davantage.
Ne précipitons rien ; et daignez commencer
A me mettre en état de vous récompenser.

ROXANE.

Je vous entends, seigneur. Je vois mon imprudence ;
Je vois que rien n'échappe à votre prévoyance :
Vous avez pressenti jusqu'au moindre danger
Où [4] mon amour trop prompt vous allait engager.
Pour vous, pour votre honneur, vous en craignez les suites ;
Et je le crois, seigneur, puisque vous me le dites.
Mais avez-vous prévu, si vous ne m'épousez,
Les périls plus certains où vous vous exposez ?
Songez-vous que, sans moi, tout vous devient contraire ?
Que c'est à moi surtout qu'il importe de plaire ?
Songez-vous que je tiens les portes du palais ;
Que je puis vous l'ouvrir ou fermer [5] pour jamais ;

1 « Ce vers a donné lieu à beaucoup de critiques. Sans doute des périls ne peuvent pas être *sincères* : mais c'est un artifice de style, dont Racine offre le premier exemple, de réunir deux mots par la même épithète, quand il se trouve dans le dernier un rapport exact et dans l'autre une analogie d'idées suffisante : c'est ici le cas. Les périls sont *réels* quand les larmes sont *sincères* : ainsi l'une fait ici supposer l'autre, et la *sincérité* des larmes fait sous-entendre la réalité des dangers. » (*La Harpe.*)

2 Osman II, étranglé par les janissaires en 1622, et successeur de Mustapha II, frère d'Achmet I[er], père d'Osman, et mort en 1617.

3 *Colorer*, *couleur*, se prennent métaphoriquement dans le sens de donner des prétextes spécieux. La couleur n'est qu'une apparence.

4 *Où*, dans lequel.

5 Les grammairiens voudraient *ou vous le fermer* ; mais cette

Que j'ai sur votre vie un empire suprême;
Que vous ne respirez qu'autant que je vous aime?
Et, sans ce même amour qu'offensent vos refus,
Songez-vous, en un mot, que vous ne seriez plus?

BAJAZET.

Oui, je tiens tout de vous; et j'avais lieu de croire
Que c'était pour vous-même une assez grande gloire,
En voyant devant moi tout l'empire à genoux,
De m'entendre avouer que je tiens tout de vous.
Je ne m'en défends point; ma bouche le confesse,
Et mon respect saura le confirmer sans cesse:
Je vous dois tout mon sang; ma vie est votre bien.
Mais enfin voulez-vous...

ROXANE.

Non, je ne veux plus rien.
Ne m'importune [1] plus de tes raisons forcées :
Je vois combien tes vœux sont loin de mes pensées.
Je ne te presse plus, ingrat, d'y consentir :
Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir.
Car enfin qui m'arrête? et quelle autre assurance
Demanderais-je encor de son indifférence?
L'ingrat est-il touché de mes empressements?
L'amour même entre-t-il dans ses raisonnements?
Ah! je vois tes desseins. Tu crois, quoi que je fasse,
Que mes propres périls t'assurent de ta grâce;
Qu'engagée avec toi par de si forts liens,
Je ne puis séparer tes intérêts des miens.
Mais je m'assure [2] encore aux bontés de ton frère;
Il m'aime, tu le sais; et, malgré sa colère,
Dans ton perfide sang je puis tout expier,
Et ta mort suffira pour me justifier.
N'en doute point, j'y cours; et, dès ce moment même...
Bajazet, écoutez: je sens que je vous aime :
Vous vous perdez. Gardez de me laisser sortir :
Le chemin est encore ouvert au repentir.
Ne désespérez point une amante en furie.
S'il m'échappait un mot, c'est fait de votre vie.

BAJAZET.

Vous pouvez me l'ôter, elle est entre vos mains
Peut-être que ma mort, utile à vos desseins,
De l'heureux Amurat obtenant votre grâce,
Vous rendra dans son cœur votre première place.

répétition, contraire à la langue poétique, n'était pas même obligatoire dans la prose avant le XVIIIe siècle.

1 Le *vous* disparait. La passion emporte Roxane, et ce changement de nombre, qu'autorise un caprice de notre langue, inconnu aux idiomes de l'antiquité, produit ici un effet vraiment dramatique.

2 Je me confie avec assurance. *Confido*. Il est malheureux que l'usage n'ait pas adopté ce latinisme.

ROXANE.

Dans son cœur? Ah! crois-tu, quand il le voudrait bien[1],
Que si je perds l'espoir de régner dans le tien,
D'une si douce erreur si longtemps possédée,
Je puisse désormais souffrir une autre idée,
Ni que je vive enfin, si je ne vis pour toi?
Je te donne cruel des armes contre moi,
Sans doute; et je devrais retenir ma faiblesse :
Tu vas en triompher. Oui, je te le confesse,
J'affectais à tes yeux une fausse fierté :
De toi j'attends ma joie et ma félicité :
De ma sanglante mort ta mort sera suivie.
Quel fruit de tant de soins que j'ai pris pour ta vie!
Tu soupires enfin, et sembles te troubler;
Achève, parle.

BAJAZET.

O ciel! que ne puis-je parler.

ROXANE.

Quoi donc? que dites-vous? et que viens-je d'entendre?
Vous avez des secrets que je ne puis apprendre!
Quoi! de vos sentiments je ne puis m'éclaircir?

BAJAZET.

Madame, encore un coup, c'est à vous de choisir :
Daignez m'ouvrir au trône un chemin légitime;
Ou bien me voilà prêt : prenez votre victime.

ROXANE.

Ah! c'en est trop enfin, tu seras satisfait.
Holà! gardes, qu'on vienne.

SCÈNE II.

BAJAZET, ROXANE, ACOMAT.

ROXANE.

Acomat, c'en est fait.
Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire.
Du sultan Amurat, je reconnais l'empire :
Sortez. Que le sérail soit désormais fermé;
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé[2].

1 « Tout ce morceau, pris bien avant dans le cœur humain, n'est que le développement de ce vers si frappant de passion et de vérité :

Bajazet, écoutez; je sens que je vous aime;

vers qui est du nombre de ceux qui valent une belle scène, parce qu'ils la renferment tout entière. » (*La Harpe*.)

2 « Voilà de la terreur tragique, et une de ces révolutions qui tiennent au caractère et à la passion d'un personnage, et semblent annoncer une catastrophe prochaine. Mais les écrivains capables de

SCÈNE III.

BAJAZET, ACOMAT.

ACOMAT.

Seigneur, qu'ai-je entendu? Quelle surprise extrême?
Qu'allez-vous devenir? Que deviens-je moi-même?
D'où naît ce changement? Qui dois-je en accuser?
O ciel!

BAJAZET.

Il ne faut point ici vous abuser.
Roxane est offensée et court à la vengeance:
Un obstacle éternel rompt notre intelligence.
Vizir, songez à vous, je vous en averti[1];
Et, sans compter sur moi, prenez votre parti.

ACOMAT.

Quoi?

BAJAZET.

Vous et vos amis, cherchez quelque retraite.
Je sais dans quels périls mon amitié vous jette:
Et j'esperais un jour vous mieux récompenser.
Mais c'en est fait, vous dis-je; il n'y faut plus penser.

ACOMAT.

Et quel est donc, seigneur, cet obstacle invincible?
Tantôt dans le sérail j'ai laissé tout paisible.
Quelle fureur saisit votre esprit et le sien?

BAJAZET.

Elle veut, Acomat, que je l'épouse[2]!

ACOMAT.

Hé bien?

ces grands coups de théâtre savent reculer ce qu'ils ont l'air de précipiter. » (*La Harpe.*) Voltaire a paraphrasé ces deux vers:

> Que le sérail soit désormais fermé;
> Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé,

dans la scène VII du IIIe acte de *Zaïre*, où Orosmane dit:

> Allons, que le sérail soit fermé pour jamais;
> Que la terreur habite aux portes du palais;
> Que tout ressente ici le frein de l'esclavage.
> Des rois de l'Orient suivons l'antique usage.

1 Dans l'ancien français, la première personne ne prenait point l'*s*: on écrivait *je di, je croi, je voi*.

2 « Voltaire citait souvent ce vers en dérision, et je crois qu'il n'avait pas tort. Cela est petit, même pour le fond des choses, et encore plus par l'expression. C'est ici que le rôle de Bajazet commence à être au-dessous du sujet. Ce malheureux vers annonce toute la misère du personnage qu'il va jouer dans cette scène et dans le reste de la pièce: il ne sera plus qu'un amoureux de roman, et quelquefois de comédie. » (*La Harpe.*)

L'usage des sultans à ses vœux est contraire;
Mais cet usage, enfin, est-ce une loi sévère,
Qu'aux dépens de vos jours vous deviez observer?
La plus sainte des lois, ah! c'est de vous sauver [1];
Et d'arracher, seigneur, d'une mort manifeste
Le sang des Ottomans dont vous faites le reste [2]!

BAJAZET.

Ce reste malheureux serait trop acheté,
S'il faut le conserver par une lâcheté.

ACOMAT.

Et pourquoi vous en faire une image si noire [3]?
L'hymen de Soliman ternit-il sa mémoire?
Cependant Soliman n'était point menacé
Des périls évidents dont vous êtes pressé.

BAJAZET.

Et ce sont ces périls et ce soin de ma vie
Qui d'un servile hymen feraient l'ignominie.
Soliman n'avait point ce prétexte odieux :
Son esclave trouva grâce devant ses yeux;
Et, sans subir le joug d'un hymen nécessaire,
Il lui fit de son cœur un présent volontaire.

ACOMAT.

Mais vous aimez Roxane.

BAJAZET.

Acomat, c'est assez.
Je me plains de mon sort moins que vous ne pensez.
La mort n'est point pour moi le comble des disgrâces;
J'osai, tout jeune encor, la chercher sur vos traces;
Et l'indigne prison où je suis renfermé
A la voir de plus près m'a même accoutumé;
Amurat à mes yeux l'a vingt fois présentée :
Elle finit le cours d'une vie agitée.
Hélas! si je la quitte avec quelque regret...
Pardonnez, Acomat, je plains avec sujet [4]
Des cœurs dont les bontés trop mal récompensées
M'avaient pris pour objet de toutes leurs pensées.

1 « Salus populi suprema lex. »

2 On a critiqué à tort cette expression, qui dit énergiquement qu'avec Bajazet la source du sang des Ottomans serait tarie. Racine a eu ses raisons de ne pas parler comme pour Astyanax :

Il est du sang d'Hector, mais il en *est* le reste. (*And.*, act. IV, sc. I.)

3 « A quoi se rapporte *en?* Il faut deviner que c'est au mariage de Bajazet et de Roxane : le sens l'indique; mais le poëte aurait dû marquer plus exactement ce rapport. » (*Geoffroy.*)

4 « Le mot propre était *avec raison*. On dit bien *j'ai sujet de me plaindre de vous;* mais *je me plains avec sujet* est une phrase qui ne peut être supportée que dans le style familier. » (*La Harpe.*) Racine emploie le même mot en prose au début de la dédicace d'*Andromaque* : « Ce n'est pas *sans sujet* que je mets votre illustre nom à la tête de cet ouvrage. »

ACOMAT.

Ah ! si nous périssons, n'en accusez que vous,
Seigneur, dites un mot, et vous nous sauvez tous.
Tout ce qui reste ici de braves janissaires,
De la religion les saints dépositaires,
Du peuple byzantin ceux qui plus [1] respectés
Par leur exemple seul règlent ses volontés,
Sont prêts de vous conduire à la porte sacrée
D'où les nouveaux sultans font leur première entrée

BAJAZET.

Hé bien, brave Acomat, si je leur suis si cher [2],
Que des mains de Roxane ils viennent m'arracher;
Du sérail, s'il le faut, venez forcer la porte;
Entrez accompagné de leur vaillante escorte.
J'aime mieux en sortir sanglant, couvert de coups,
Que chargé malgré moi du nom de son époux.
Peut-être je saurai, dans ce désordre extrême,
Par un beau désespoir me secourir moi-même [3];
Attendre, en combattant, l'effet de votre foi,
Et vous donner le temps de venir jusqu'à moi.

ACOMAT.

Hé ! pourrai-je empêcher, malgré ma diligence,
Que Roxane d'un coup n'assure sa vengeance ?
Alors qu'aura servi ce zèle impétueux,
Qu'à [4] charger vos amis d'un crime infructueux ?
Promettez : affranchi du péril qui vous presse,
Vous verrez de quel poids sera votre promesse.

BAJAZET.

Moi !

ACOMAT.

Ne rougissez point : le sang des Ottomans
Ne doit point en esclave obéir aux serments.
Consultez ces héros que le droit de la guerre
Mena victorieux jusqu'au bout de la terre :
Libres dans leur victoire, et maîtres de leur foi,
L'intérêt de l'État fut leur unique loi ;
Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée
Que sur la foi promise et rarement gardée [5].
Je m'emporte seigneur [6].

1 *Plus* pour *les plus* s'employait encore au XVII[e] siècle. Voy. p. 295, not. 1.

2 *Cher, arracher*, mauvaise rime, qui eût été bonne cent ans auparavant.

3 Souvenir de Corneille :

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

4 *Que*, tour elliptique d'une grande vivacité.

5 Euphémisme élégant pour ne pas dire le mot propre qui est *parjure*.

6 « Tous les mérites sont réunis dans le discours ferme et mesuré d'Acomat. La politique ottomane y est, quoique en passant, caractérisée comme dans l'histoire, et burinée comme en poésie » (*La Harpe.*)

BAJAZET.

Oui, je sais, Acomat,
Jusqu'où les a portés l'intérêt de l'État[1].
Mais ces mêmes héros, prodigues de leur vie,
Ne la rachetaient point par une perfidie.

ACOMAT.

O courage inflexible! ô trop constante foi!
Que, même en périssant, j'admire malgré moi[2]!
Faut-il qu'en un moment un scrupule timide
Perde.... Mais quel bonheur nous envoie Atalide.

SCÈNE IV.

BAJAZET, ATALIDE, ACOMAT.

ACOMAT.

Ah! madame! venez avec moi vous unir.
Il se perd.

ATALIDE.

C'est de quoi je viens l'entretenir.
Mais laissez-nous : Roxane, à sa perte animée,
Veut que de ce palais la porte soit fermée.
Toutefois, Acomat, ne vous éloignez pas :
Peut-être on vous fera revenir sur vos pas[3].

SCÈNE V.

BAJAZET, ATALIDE.

BAJAZET.

Hé bien! c'est maintenant qu'il faut que je vous laisse.
Le ciel punit ma feinte, et confond votre adresse;
Rien ne m'a pu parer[4] contre ses derniers coups :
Il fallait ou mourir, ou n'être plus à vous.
De quoi nous a servi cette indigne contrainte?
Je meurs plus tard : voilà tout le fruit de ma feinte.

1 « Le pronom *les* est trop éloigné de *héros*, auquel il se rapporte, qui se trouve placé neuf vers plus haut. » (*Geoffroy*.)

2 Acomat est trop bon d'admirer. Même à ses yeux les scrupules de Bajazet doivent paraître insensés : pour le spectateur, ils sont ridicules, car Bajazet, perfide envers Roxane depuis longtemps, n'a rien de mieux à faire que de persévérer.

3 « Vers admirablement placé pour faire renaître un rayon d'espérance. » (*Geoffroy*.)

4 *Parer quelqu'un contre des coups*, ne se dirait pas en prose.

Je vous l'avais prédit ; mais vous l'avez voulu ;
J'ai reculé vos pleurs autant que je l'ai pu [1].
Belle Atalide, au nom de cette complaisance,
Daignez de la sultane éviter la présence :
Vos pleurs vous trahiraient ; cachez-les à ses yeux,
Et ne prolongez point de dangereux adieux.

ATALIDE.

Non, seigneur. Vos bontés pour une infortunée
Ont assez disputé contre la destinée,
Il vous en coûte trop pour vouloir m'épargner :
Il faut vous rendre ; il faut me quitter, et régner.

BAJAZET.

Vous quitter ?

ATALIDE.

Je le veux. Je me suis consultée.
De mille soins jaloux jusqu'alors agitée,
Il est vrai, je n'ai pu concevoir sans effroi
Que Bajazet pût vivre et n'être plus à moi ;
Et, lorsque quelquefois de ma rivale heureuse
Je me représentais l'image douloureuse,
Votre mort (pardonnez aux fureurs des amants)
Ne me paraissait pas le plus grand des tourments [2].
Mais à mes tristes yeux votre mort préparée
Dans toute son horreur ne s'était pas montrée :
Je ne vous voyais pas, ainsi que je vous vois,
Prêt à me dire adieu pour la dernière fois.
Seigneur, je sais trop bien avec quelle constance
Vous allez de la mort affronter la présence,
Je sais que votre cœur se fait quelques plaisirs
De me prouver sa foi dans ses derniers soupirs ;
Mais, hélas ! épargnez une âme plus timide ;
Mesurez vos malheurs aux forces d'Atalide ;
Et ne m'exposez point aux plus vives douleurs
Qui jamais d'une amante épuisèrent les pleurs !

BAJAZET.

Et que deviendrez-vous, si, dès cette journée,
Je célèbre à vos yeux ce funeste hyménée ?

ATALIDE.

Ne vous informez point ce que je deviendrai [3].

1 J'ai reculé le moment de vos pleurs.

2 « Ces vers, non-seulement ont le mérite de la vérité et de l'élégance, mais sont encore parfaitement adaptés à la situation. Le charme de ce style est encore ici d'autant plus senti qu'Atalide fait ce qu'elle doit faire, et dit ce qu'elle doit dire. Mais, quoique l'auteur se soutienne dans la fin de cet acte à force de talent, voyez cependant comme tout languit, depuis cette première scène, terminée d'une manière si tragique, et comme le ton général a baissé, parce que Bajazet n'a pas eu celui qu'il devait avoir. » (*La Harpe.*)

3 L'abbé d'Olivet blâme ce double accusatif *vous* et *ce que*, qu'il considère comme deux régimes directs du même verbe. C'est une erreur : le second dépend d'une préposition sous-entendue, *tou-*

Peut-être à mon destin, seigneur, j'obéirai.
Que sais-je ? A ma douleur je chercherai des charmes[1].
Je songerai peut-être, au milieu de mes larmes,
Qu'à vous perdre pour moi vous étiez résolu;
Que vous vivez; qu'enfin c'est moi qui l'ai voulu.

BAJAZET.

Non, vous ne verrez point cette fête cruelle.
Plus vous me commandez de vous être infidèle,
Madame, plus je vois combien vous méritez
De ne point obtenir ce que vous souhaitez.
Quoi ! cet amour si tendre, et né dans notre enfance,
Dont les feux avec nous ont crû dans le silence;
Vos larmes, que ma main pouvait seule arrêter;
Mes serments redoublés de ne vous point quitter :
Tout cela finirait par une perfidie ?
J'épouserais, et qui ? (s'il faut que je le die,)
Une esclave attachée à ses seuls intérêts,
Qui présente à mes yeux des supplices tout prêts,
Qui m'offre ou son hymen, ou la mort infaillible[2];
Tandis qu'à mes périls Atalide sensible,
Et trop digne du sang qui lui donna le jour,
Veut me sacrifier jusques à son amour.
Ah ! qu'au jaloux sultan ma tête soit portée,
Puisqu'il faut à ce prix qu'elle soit rachetée !

ATALIDE.

Seigneur, vous pourriez vivre, et ne me point trahir.

BAJAZET.

Parlez : si je le puis, je suis prêt d'obéir.

ATALIDE.

La sultane vous aime; et, malgré sa colère,
Si vous preniez, seigneur, plus de soin de lui plaire;
Si vos soupirs daignaient lui faire pressentir
Qu'un jour...

BAJAZET.

Je vous entends : je n'y puis consentir.
Ne vous figurez point que, dans cette journée,
D'un lâche désespoir ma vertu consternée[3]
Craigne les soins d'un trône où je pourrais monter,

chant ce que. C'est l'ellipse de *κατά* en grec. Au reste l'usage a donné raison au grammairien contre le poëte.

1 *Charmes* n'est pris ici ni dans le sens d'*agréments*, ni dans celui de *consolations*, mais dans son acception primitive, *carmina*, « mots magiques, » et, par extension, motifs capables de *conjurer* la douleur.

2 L'adjectif prend ici, par une hardiesse poétique, la force de l'adverbe, de sorte qu'on peut faire taire les scrupules de la grammaire, qui défend que la mort, prise absolument, reçoive une épithète.

3 Racine le fils et après lui La Harpe, condamnent cette expression. Ils auraient dû voir que c'est un latinisme dont le sens est : Ma vertu abattue (*consternere*, abattre) par un lâche désespoir.

Et par un prompt trépas cherche à les éviter.
J'écoute trop peut-être une imprudente audace;
Mais, sans cesse occupé des grands noms de ma race,
J'espérais que, fuyant un indigne repos,
Je prendrais quelque place entre tant de héros.
Mais, quelque ambition, quelque amour qui me brûle,
Je ne puis plus tromper une amante crédule.
En vain, pour me sauver, je vous l'aurais promis:
Et ma bouche et mes yeux, du mensonge ennemis,
Peut-être, dans le temps que je voudrais lui plaire,
Feraient par leur désordre un effet tout contraire[1];
Et de mes froids soupirs ses regards offensés
Verraient trop que mon cœur ne les a point poussés.
O ciel! combien de fois je l'aurais éclaircie[2],
Si je n'eusse à sa haine exposé que ma vie?
Si je n'avais pas craint que ses soupçons jaloux
N'eussent trop aisément remonté jusqu'à vous!
Et j'irais l'abuser d'une fausse promesse?
Je me parjurerais? et, par cette bassesse....
Ah! loin de m'ordonner cet indigne détour,
Si votre cœur était moins plein de son amour,
Je vous verrais sans doute en rougir la première.
Mais, pour vous épargner une injuste prière,
Adieu; je vais trouver Roxane de ce pas,
Et je vous quitte.

ATALIDE.

Et moi, je ne vous quitte pas.
Venez, cruel, venez, je vais vous y conduire;
Et de tous nos secrets c'est moi qui veux l'instruire.
Puisque, malgré mes pleurs, mon amant furieux,
Se fait tant de plaisir d'expirer à mes yeux,
Roxane, malgré vous, nous joindra l'un et l'autre:
Elle aura plus de soif de mon sang que du vôtre;
Et je pourrai donner à vos yeux effrayés
Le spectacle sanglant que vous me prépariez.

BAJAZET.

O ciel! que faites-vous?

ATALIDE.

Cruel! pouvez-vous croire
Que je sois moins que vous jalouse de ma gloire[3]?
ensez-vous que cent fois, en vous faisant parler,

1 « *Le désordre de la bouche et des yeux* n'est pas une phrase française, et ne rend pas l'idée de l'auteur. » (*La Harpe*.) *Désordre* ignifie ici *désaccord*, et cette remarque fait tomber la double critique de La Harpe.

2 *Éclaircir quelqu'un* pour *l'éclairer*, ne se dit plus; mais au emps de Racine il était fort en usage.

3 Atalide semble dire: Pouvez-vous croire que ma gloire me ouche moins qu'elle ne vous touche? Mais il ne faut pas l'entendre ainsi. Me croyez-vous moins jalouse de ma gloire que vous de la vôtre? Tel est le sens.

Ma rougeur ne fut pas prête à me déceler?
Mais on me présentait votre perte prochaine.
Pourquoi faut-il, ingrat! quand la mienne est certaine,
Que vous n'osiez pour moi ce que j'osais pour vous?
Peut-être il suffira d'un mot un peu plus doux;
Roxane dans son cœur peut-être vous pardonne.
Vous-même, vous voyez le temps qu'elle vous donne
A-t-elle, en vous quittant, fait sortir le vizir?
Des gardes à mes yeux viennent-ils vous saisir?
Enfin, dans sa fureur implorant mon adresse,
Ses pleurs ne m'ont-ils pas découvert sa tendresse?
Peut-être elle n'attend qu'un espoir incertain
Qui lui fasse tomber les armes de la main.
Allez, seigneur, sauvez votre vie et la mienne.

BAJAZET.

Hé bien... Mais quels discours faut-il que je lui tienne?

ATALIDE.

Ah! daignez sur ce choix ne me point consulter[1].
L'occasion, le ciel pourra vous les dicter.
Allez; entre elle et vous je ne dois point paraître;
Votre trouble ou le mien nous ferait reconnaître.
Allez : encore un coup, je n'ose m'y trouver.
Dites... tout ce qu'il faut, seigneur, pour vous sauver.

1 « Quelle foule de convenances justes et fines réunies dans ce vers, auquel le commun des lecteurs ne prend pas garde! Ce sont de ces vers que jamais un homme médiocre ne peut ni trouver ni apprécier. Des auteurs tels que Racine sont encore au-dessus des autres, même quand ils sont au-dessous d'eux-mêmes. » (*La Harpe.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Zaïre, il est donc vrai, sa grâce est prononcée ?

ZAIRE.

Je vous l'ai dit, madame : une esclave empressée,
Qui courait de Roxane accomplir le désir,
Aux portes du sérail a reçu le vizir.
Ils ne m'ont point parlé ; mais, mieux qu'aucun langage,
Le transport du vizir marquait sur son visage
Qu'un heureux changement le rappelle au palais,
Et qu'il y vient signer une éternelle paix.
Roxane a pris sans doute une plus douce voie.

ATALIDE.

Ainsi, de toutes parts, les plaisirs et la joie
M'abandonnent, Zaïre, et marchent sur leurs pas [1].
J'ai fait ce que j'ai dû ; je ne m'en repens pas.

ZAIRE.

Quoi, madame ! Quelle est cette nouvelle alarme ?

ATALIDE.

Et ne t'a-t-on point dit, Zaïre, par quel charme,
Ou, pour mieux dire, enfin, par quel engagement
Bajazet a pu faire un si prompt changement ?
Roxane en sa fureur paraissait inflexible ;
A-t-elle de son cœur quelque gage infaillible ;
Parle. L'épouse-t-il ?

1 « Ici commence cette jalousie qui gâte tout, et qui, dans la situation donnée, n'a point d'excuse. Atalide elle-même a parfaitement expliqué, dans sa dernière conversation avec Bajazet, tout ce qui peut rendre ce changement très-simple et très-vraisemblable, sans qu'il y ait la moindre apparence d'infidélité. Qu'on relise cette dernière scène du second acte ; elle rend toutes celles du troisième inexcusables. Je sais que ces sortes de contradictions, cette espèce de déraison, s'il faut dire le mot, sont de l'essence de l'amour. Oui ; mais ce n'est pas cette nature-là qu'il faut montrer dans une tragédie. Le poëte a le choix de celle qu'il veut et doit peindre, et il doit choisir celle qui convient à son tableau et à son dessein. Nous voilà dans l'idylle et l'élégie jusqu'à la fin de cet acte ; et n'oubliez pas que nous sommes entre le poignard et le cordon. Cette disparate est la plaie secrète de l'ouvrage. » (*La Harpe.*)

ZAIRE.

Je n'en ai rien appris.
Mais enfin s'il n'a pu se sauver qu'à ce prix ;
S'il fait ce que vous-même avez su lui prescrire ;
S'il l'épouse, en un mot...

ATALIDE.

S'il l'épouse, Zaïre !

ZAIRE.

Quoi ! vous repentez-vous des généreux discours
Que vous dictait le soin de conserver ses jours ?

ATALIDE.

Non, non : il ne fera que ce qu'il a dû faire.
Sentiments trop jaloux, c'est à vous de vous taire [1] :
Si Bajazet l'épouse, il suit mes volontés ;
Respectez ma vertu, qui vous a surmontés ;
A ces nobles conseils ne mêlez point le vôtre ;
Et, loin de me le peindre entre les bras d'une autre,
Laissez-moi sans regret me le représenter
Au trône où mon amour l'a forcé de monter.
Oui, je me reconnais, je suis toujours la même.
Je voulais qu'il m'aimât, chère Zaïre : il m'aime ;
Et du moins cet espoir me console aujourd'hui
Que [2] je vais mourir digne et contente de lui.

ZAIRE.

Mourir ! Quoi ! vous auriez un dessein si funeste ?

ATALIDE.

J'ai cédé mon amant ; tu t'étonnes du reste !
Peux-tu compter, Zaïre, au nombre des malheurs
Une mort qui prévient et finit tant de pleurs ?
Qu'il vive, c'est assez. Je l'ai voulu, sans doute ;
Et je le veux toujours, quelque prix qu'il m'en coûte.
Je n'examine point ma joie ou mon ennui :
J'aime assez mon amant pour renoncer à lui.
Mais, hélas ! il peut bien penser avec justice
Que, si j'ai pu lui faire un si grand sacrifice,
Ce cœur, qui de ses jours prend ce funeste soin,
L'aime trop pour vouloir en être le témoin.
Allons ; je veux savoir...

ZAIRE.

Modérez-vous, de grâce :
On vient vous informer de tout ce qui se passe.
C'est le vizir.

1 Ces apostrophes au cœur, aux sentiments, sont froides et ampoulées. Toutefois, la figure, bornée à un seul vers :

Sentiments trop jaloux, c'est à vous de vous taire,

n'aurait rien de choquant, mais elle a l'inconvénient de se prolonger sans mesure : *respectez ma vertu... ne mêlez point... laissez-moi*, etc. Racine suit en cela l'exemple de Corneille ; mais il aurait dû répudier cette partie de l'héritage du maître.

2 Remarquez le sens et la rapidité du tour.

SCÈNE II.

ATALIDE, ACOMAT, ZAIRE.

ACOMAT.

Enfin, nos amants sont d'accord[1],
Madame ; un calme heureux nous remet dans le port.
La sultane a laissé désarmer sa colère ;
Elle m'a déclaré sa volonté dernière ;
Et, tandis qu'elle montre au peuple épouvanté
Du prophète divin l'étendard redouté,
Qu'à marcher sur mes pas Bajazet se dispose,
Je vais de ce signal faire entendre la cause,
Remplir tous les esprits d'une juste terreur,
Et proclamer enfin le nouvel empereur.
Cependant permettez que je vous renouvelle
Le souvenir du prix qu'on promit à mon zèle.
N'attendez point de moi ces doux emportements,
Tels que j'en vois paraître au cœur de ces amants ;
Mais si, par d'autres soins, plus dignes de mon âge,
Par de profonds respects, par un long esclavage,
Tel que nous le devons au sang de nos sultans,
Je puis...

ATALIDE.

Vous m'en pourrez instruire avec le temps.
Avec le temps aussi vous pourrez me connaître.
Mais quels sont ces transports qu'ils vous ont fait paraître ?

ACOMAT.

Madame, doutez-vous des soupirs enflammés
De deux jeunes amants l'un de l'autre charmés ?

ATALIDE.

Non ; mais, à dire vrai, ce miracle m'étonne.
Et dit-on à quel prix Roxane lui pardonne ?
L'épouse-t-il enfin ?

ACOMAT.

Madame, je le croi.
Voici tout ce qui vient d'arriver devant moi :
Surpris, je l'avouerai, de leur fureur commune,
Querellant les amants, l'amour et la fortune,
J'étais de ce palais sorti désespéré.

1 « L'arrivée d'Acomat n'apprend au fond rien de nouveau ; mais ce vizir donne quelques détails qui servent à enflammer la jalousie d'Atalide : c'est le seul motif de la scène ; et Acomat est assez bien choisi pour ce message : car ce vieux politique, peu fait à ce langage de l'amour, et ne connaissant pas la force des termes, emploie les plus énergiques, pour mieux peindre une réconciliation qu'il croit qu'Atalide désire autant que lui. L'ignorance où il est des sentiments de cette princesse donne beaucoup d'intérêt à son récit » (*Geoffroy*.)

Déjà, sur un vaisseau dans le port préparé,
Chargeant de mon débris les reliques plus chères[1],
Je méditais ma fuite aux terres étrangères.
Dans ce triste dessein au palais rappelé,
Plein de joie et d'espoir, j'ai couru, j'ai volé.
La porte du sérail à ma voix s'est ouverte,
Et d'abord une esclave à mes yeux s'est offerte,
Qui m'a conduit sans bruit dans un appartement
Où Roxane attentive écoutait son amant.
Tout gardait devant eux un auguste silence :
Moi-même, résistant à mon impatience,
Et respectant de loin leur secret entretien,
J'ai longtemps, immobile, observé leur maintien.
Enfin, avec des yeux qui découvraient son âme,
L'une a tendu la main pour gage de sa flamme ;
L'autre, avec des regards éloquents, pleins d'amour,
L'a de ses feux, madame, assurée à son tour.

ATALIDE.

Hélas !

ACOMAT.

Ils m'ont alors aperçu l'un et l'autre.
« Voilà, m'a-t-elle dit, votre prince et le nôtre
Je vais, brave Acomat, le remettre en vos mains.
Allez lui préparer les honneurs souverains,
Qu'un peuple obéissant l'attende dans le temple :
Le sérail va bientôt vous en donner l'exemple. »
Aux pieds de Bajazet alors je suis tombé ;
Et soudain à leurs yeux je me suis dérobé :
Trop heureux d'avoir pu, par un récit fidèle,
De leur paix, en passant, vous conter la nouvelle,
Et m'acquitter vers vous de mes respects profonds[2] ;
Je vais le couronner, madame, et j'en réponds.

1 *Plus chères*, on dirait aujourd'hui *les plus chères ;* l'emploi de *plus* comme signe de superlatif commençait à vieillir au temps de Racine. On en trouve quelques exemples dans les premières pièces de Molière. Ainsi dans l'*Etourdi*, act. V, sc. XII :

> Mais je vais employer mes efforts *plus puissants*,
> Remuer terre et ciel, m'y prendre de tous sens.

Ils sont fréquents dans Régnier, qui se conforme à l'usage général du moyen âge. — *Reliques*, restes ; *reliques* ne se dit plus que des restes des saints. Geoffroy critique à tort ce mot comme faisant double emploi avec *débris*, que Racine prend dans le sens de *ruine*, et non de *restes*.

2 *Vers* se disait alors dans les cas où nous employons *envers*. Molière en fournit de nombreux exemples. (Voy. le *Lexique comparé de la langue de Molière*, par M. Génin.) L'usage a donné gain de cause à l'abbé d'Olivet, qui a dit, dans ses remarques sur Racine, à propos de ce passage : « Je doute qu'aujourd'hui les poëtes aient encore le privilége d'employer *vers* pour *envers*, ces deux prépositions ayant des sens tout à fait différents ; et quoique *respects* et *devoirs* soient presque synonymes, on ne dit pas *s'acquitter de ses respects*, comme on dit *s'acquitter de ses devoirs*. »

SCÈNE III.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Allons, retirons-nous, ne troublons point leur joie.

ZAIRE.

Ah, madame! croyez...

ATALIDE.

Que veux-tu que je croie?
Quoi donc! à ce spectacle irai-je m'exposer [1]?
Tu vois que c'en est fait, ils se vont épouser;
La sultane est contente : il l'assure qu'il l'aime.
Mais je ne m'en plains pas, je l'ai voulu moi-même.
Cependant croyais-tu, quand, jaloux de sa foi,
Il s'allait plein d'amour sacrifier pour moi,
Lorsque son cœur, tantôt m'exprimant sa tendresse,
Refusait à Roxane une simple promesse,
Quand mes larmes en vain tâchaient de l'émouvoir,
Quand je m'applaudissais de leur peu de pouvoir,
Croyais-tu que son cœur, contre toute apparence,
Pour la persuader trouvât tant d'éloquence?
Ah! peut-être, après tout, que, sans trop se forcer,
Tout ce qu'il a pu dire, il a pu le penser.
Peut-être en la voyant, plus sensible pour elle,
Il a vu dans ses yeux quelque grâce nouvelle;
Elle aura devant lui fait parler ses douleurs;
Elle l'aime; un empire autorise [2] ses pleurs :
Tant d'amour touche enfin une âme généreuse.
Hélas! que de raisons contre une malheureuse [3]!

1 « Tout cela est dans la nature; mais ici cette nature est supportable. Ces petites inquiétudes amoureuses, qui ne vent par elles-mêmes rien produire qu'une scène d'explica dans une comédie, et qui ne valent pas davantage, n'ont auc proportion avec ce qu'elles produisent, et il en faut entre moyens et les effets; c'est une des règles fondamentales de dramatique. C'est la seule fois que Racine l'a violée, et il ne fa rien moins que tout son génie pour que cette faute n'ait pas tu pièce. » (*La Harpe.*)

2 Donne de l'autorité, du pouvoir à ses pleurs. Atalide a don par avance, un excellent commentaire à cette expression, l qu'elle disait, act. I, sc. IV, p. 277 :

> Ma rivale, accablant mon amant de bienfaits,
> Opposait un empire à mes faibles attraits;
> Mille soins la rendaient présente à sa mémoire;
> Elle l'entretenait de sa prochaine gloire :
> Et moi je ne puis rien.

3 « *Une malheureuse* est devenu une expression triviale; le vers est naturel et touchant, et cette ressource est né

ZAIRE.

s ce succès, madame, est encore incertain.
endez.

ATALIDE.

Non, vois-tu, je le nierais en vain[1].
ne prends point plaisir à croître ma misère[2];
sais pour se sauver tout ce qu'il a dû faire.
and mes pleurs vers Roxane ont rappelé ses pas
n'ai point prétendu qu'il ne m'obéît pas :
s après les adieux que je venais d'entendre,
rès tous les transports d'une douleur si tendre,
sais qu'il n'a point dû lui faire remarquer
joie et les transports qu'on vient de m'expliquer.
-même, juge-nous, et vois si je m'abuse :
urquoi de ce conseil moi seule suis-je excluse[3]?
sort de Bajazet ai-je si peu de part?
ne chercher lui-même attendrait-il si tard,
tait que[4] de son cœur le trop juste reproche
fait peut-être, hélas! éviter cette approche[5]?
is non, je lui veux bien épargner ce souci :
ne me verra plus.

ZAIRE.

Madame, le voici.

SCÈNE IV.

BAJAZET, ATALIDE, ZAIRE.

BAJAZET.

n est fait, j'ai parlé, vous êtes obéie.
us n'avez plus, madame, à craindre pour ma vie ;

re au talent, dont, sans cela, la langue s'appauvrirait tous jours par les bizarreries et les usurpations du discours fami-. » (*La Harpe.*)

« Cette phrase est familière : cependant elle ne choque point ici. st que le ton général de la scène n'est guère au-dessus de la te comédie. Mettez *non, vois-tu*, dans une scène tragique, on . Ainsi, même en péchant par le fond, Racine conserve ce sen-ent des plus petites convenances dans les détails. » (*La Harpe.*)

Croître, verbe neutre en prose, demeure actif en poésie, du sentement de l'Académie ; aussi un poëte contemporain, M. Pon-d, n'a-t-il pas hésité à écrire :

Pour croître encore mon supplice,
De tout ce que je perds, je sens mieux le délice.
Agnès de Méranie, act. III, sc. VII.

3 Cette forme du participe est tombée en désuétude. On dit *exclu*, *clue*.

4 Si ce n'était que.

5 *Approche* n'est pas pour *entrevue*. Il y a une nuance délicate tient à la pensée et au sentiment. Racine dit ce qu'il veut e.

Et je serais heureux, si la foi, si l'honneur,
Ne me reprochaient point mon injuste bonheur;
Si mon cœur, dont le trouble en secret me condamne,
Pouvait me pardonner aussi bien que Roxane.
Mais enfin je me vois les armes à la main;
Je suis libre, et je puis, contre un frère inhumain,
Non plus par un silence aidé de votre adresse,
Disputer en ces lieux le cœur de sa maîtresse,
Mais par de vrais combats, par de nobles dangers,
Moi-même le cherchant aux climats étrangers,
Lui disputer les cœurs du peuple et de l'armée,
Et pour juge entre nous prendre la renommée.
Que vois-je? Qu'avez-vous? Vous pleurez[1]!

ATALIDE.

Non, seigneur.
Je ne murmure point contre votre bonheur:
Le ciel, le juste ciel vous devait ce miracle.
Vous savez si jamais j'y formai quelque obstacle:
Tant que j'ai respiré[2], vos yeux me sont témoins
Que votre seul péril occupait tous mes soins;
Et puisqu'il ne pouvait finir qu'avec ma vie,
C'est sans regret aussi que je la sacrifie.
Il est vrai, si le ciel eût écouté mes vœux,
Qu'il pouvait m'accorder un trépas plus heureux:
Vous n'en auriez pas moins épousé ma rivale;
Vous pouviez l'assurer de la foi conjugale;
Mais vous n'auriez pas joint à ce titre d'époux
Tous ces gages d'amour qu'elle a reçus de vous.
Roxane s'estimait assez récompensée,
Et j'aurais en mourant cette douce pensée,
Que, vous ayant moi-même imposé cette loi,
Je vous ai vers Roxane envoyé plein de moi;
Qu'emportant chez les morts toute votre tendresse,
Ce n'est point un amant en vous que je lui laisse.

BAJAZET.

Que parlez-vous, madame, et d'époux et d'amant?
O ciel! de ce discours quel est le fondement?
Qui peut vous avoir fait ce récit infidèle?
Moi, j'aimerais Roxane, ou je vivrais pour elle,
Madame? Ah! croyez-vous que, loin de le[3] penser,
Ma bouche seulement eût pu le prononcer?
Mais l'un[4] ni l'autre enfin n'était point nécessaire:

1 « Voilà le germe du : *Zaïre, vous pleurez*. La situation est plus vive dans *Zaïre;* le mot est mieux placé; il n'est pas précédé de ces locutions oiseuses *que vois-je? qu'avez-vous?* qui en détruisent tout l'effet. » (*Geoffroy.*)

2 Atalide est si bien décidée à mourir, qu'elle parle comme si elle ne vivait plus.

3 *Le* résume le vers précédent, et s'y rapporte.

4 Remarquez l'ellipse de *ni* devant *l'un*.

La sultane a suivi son penchant ordinaire,
Et, soit qu'elle ait d'abord expliqué mon retour
Comme un gage certain qui marquait mon amour;
Soit que le temps trop cher[1] la pressât de se rendre,
A peine ai-je parlé, que, sans presque m'entendre,
Ses pleurs précipités ont coupé mes discours :
Elle met dans ma main sa fortune, ses jours,
Et, se fiant enfin à ma reconnaissance,
D'un hymen infaillible a formé l'espérance.
Moi-même, rougissant de sa crédulité,
Et d'un amour si tendre et si peu mérité,
Dans ma confusion, que Roxane, madame,
Attribuait encore à l'excès de ma flamme,
Je me trouvais barbare, injuste, criminel.
Croyez qu'il m'a fallu, dans ce moment cruel,
Pour garder jusqu'au bout un silence perfide,
Rappeler tout l'amour que j'ai pour Atalide.
Cependant, quand je viens, après de tels efforts,
Chercher quelque secours contre tous mes remords,
Vous-même contre moi je vous vois, irritée,
Reprocher votre mort à mon âme agitée;
Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment
Tout ce que je vous dis vous touche faiblement.
Madame, finissons et mon trouble et le vôtre.
Ne nous affligeons point vainement l'un et l'autre.
Roxane n'est pas loin; laissez agir ma foi :
J'irai, bien plus content et de vous et de moi,
Détromper son amour d'une feinte forcée,
Que je n'allais tantôt déguiser ma pensée[2].

1 Précieux.

2 « C'est dans cette scène que l'on voit plus que jamais combien es moyens de l'intrigue que l'auteur a fondée sur la jalousie d'Ata-ide et la pusillanimité de son amant sont faibles et faux. Il n'est pas concevable que les détails décisifs où Bajazet vient d'entrer *touchent* assez *faiblement* Atalide pour qu'il se croie obligé de tout risquer et de tout perdre. La confiance très-juste qu'elle lui a montrée dans le second acte ne permet pas qu'au troisième elle soupçonne sa véracité, contre toute vraisemblance. Première faute. La seconde, bien plus grave, c'est le désespoir puéril (il faut trancher le terme) qui fait perdre la tête à Bajazet. Il devait lui dire : « Dans la crise où nous sommes, il ne s'agit pas de vous persuader, mais de vous sauver ainsi que moi. Grâce au ciel, je n'ai rien promis, et je suis à portée de tout faire. Encore un moment, et je vais être le maître de récompenser Roxane comme il me plaira, de couronner Atalide, et de n'être ni ingrat d'un côté ni infidèle de l'autre. » En parlant ainsi, il parlait en homme. Quand on songe qu'il ne s'agit de rien moins que du salut d'un ami tel qu'Acomat, de celui d'Atalide, de Bajazet lui-même, et de l'empire, on est forcé d'avouer que les raffinements de délicatesse d'un côté, et la folle complaisance de l'autre, sont l'opposé de la tragédie, parce qu'ils le sont du bon sens. Les madrigaux sont par trop déplacés au milieu des glaives; et remarquez qu'en donnant à Bajazet cette fermeté qui le relevait d'ailleurs, rien n'empêchait

La voici.

ATALIDE.

Juste ciel! où [1] va-t-il s'exposer?
Si vous m'aimez, gardez de la désabuser.

SCÈNE V.

BAJAZET, ROXANE, ATALIDE, ZAIRE.

ROXANE.

Venez, seigneur, venez, il est temps de paraître,
Et que tout le sérail reconnaisse son maître :
Tout ce peuple nombreux dont il est habité,
Assemblé par mon ordre, attend ma volonté.
Mes esclaves gagnés, que le reste va suivre,
Sont les premiers sujets que mon amour vous livre.
L'auriez-vous cru, madame, et qu'un si prompt retour
Fît à tant de fureur succéder tant d'amour ?
Tantôt, à me venger fixe et déterminée [2],
Je jurais qu'il voyait sa dernière journée :
A peine cependant Bajazet m'a parlé ;
L'amour fit le serment, l'amour l'a violé.
J'ai cru dans son désordre entrevoir sa tendresse :
J'ai prononcé sa grâce, et je crois sa promesse.

BAJAZET.

Oui, je vous ai promis et j'ai donné ma foi
De n'oublier jamais tout ce que je vous doi ;
J'ai juré que mes soins, ma juste complaisance,
Vous répondront toujours de ma reconnaissance.
Si je puis à ce prix mériter vos bienfaits,
Je vais de vos bontés attendre les effets.

que son intrigue avec Atalide ne fût de même découverte, et que l'action ne marchât vers le dénoûment. Bajazet eût été ce qu'il devait être, et le spectateur n'eût pas été dans le cas de dire que s'il périt, c'est qu'il l'a bien voulu ; et qu'un prince qui, dans de pareilles circonstances, sacrifie tout à de si minces scrupules de tendresse, non-seulement n'est point un héros, et encore moins un héros turc, mais ne mérite nullement qu'on se perde pour le servir. Je le répète, si Racine s'est mépris à ce point cette seule fois, c'est qu'égaré par le grand succès de *Bérénice*, il s'est laissé aller très-mal à propos au plaisir de traiter encore une fois ces délicatesses de l'amour, qu'il entendait si bien, mais qui n'allaient bien qu'à *Bérénice*. » (*La Harpe.*)

1 A quoi.

2 « On ne peut pas dire *fixe à se venger* ; mais *fixe* passerait à la faveur de *déterminée*, s'il n'avait pas l'inconvénient plus grave de former un pléonasme. » (*Geoffroy.*) Cette critique est bien sévère, car le poëte veut exprimer deux idées distinctes. Roxane n'avait qu'une seule pensée, *fixe*, et elle lui paraissait irrévocable, *déterminée*.

SCÈNE VI.

ROXANE, ATALIDE, ZAIRE.

ROXANE.

De quel étonnement, ô ciel! suis-je frappée!
Est-ce un songe? et mes yeux ne m'ont-ils point trompée?
Quel est ce sombre accueil, et ce discours glacé
Qui semble révoquer tout ce qui s'est passé?
Sur quel espoir croit-il que je me sois rendue,
Et qu'il ait regagné mon amitié perdue?
J'ai cru qu'il me jurait que jusques à la mort
Son amour me laissait maîtresse de son sort.
Se repent-il déjà de m'avoir apaisée?
Mais moi-même tantôt me serais-je abusée?
Ah!... Mais il vous parlait : quels étaient ses discours,
Madame?

ATALIDE.

Moi, madame! Il vous aime toujours.

ROXANE.

Il y va de sa vie, au moins, que je le croie.
Mais, de grâce, parmi tant de sujets de joie,
Répondez-moi, comment pouvez-vous expliquer
Ce chagrin qu'en sortant il m'a fait remarquer?

ATALIDE.

Madame, ce chagrin n'a point frappé ma vue.
Il m'a de vos bontés longtemps entretenue;
Il en était tout plein quand je l'ai rencontré :
J'ai cru le voir sortir tel qu'il était entré.
Mais, madame, après tout, faut-il être surprise
Que, tout prêt d'achever cette grande entreprise,
Bajazet s'inquiète, et qu'il laisse échapper
Quelques marques des soins qui doivent l'occuper?

ROXANE.

Je vois qu'à l'excuser votre adresse est extrême :
Vous parlez mieux pour lui qu'il ne parle lui-même.

ATALIDE.

Et quel autre intérêt...

1 « Cet entretien entre deux rivales inspire la terreur. Ce moment est vraiment tragique, parce que les personnages sont dans un grand danger; et cependant le dialogue est simple, naturel; il n'y a aucun fracas sur la scène. » (*Geoffroy.*) C'est à ce moment que commencent les soupçons de Roxane sur la passion d'Atalide et de Bajazet, et non, comme l'ont pensé quelques critiques, à la scène III du premier acte. Car, lorsqu'elle dit :

Mais m'en répondez-vous, vous qui parlez pour lui?

elle doute seulement de l'amour de Bajazet.

ROXANE.

Madame, c'est assez.
Je conçois vos raisons mieux que vous ne pensez.
Laissez-moi : j'ai besoin d'un peu de solitude.
Ce jour me jette aussi dans quelque inquiétude :
J'ai, comme Bajazet, mon chagrin et mes soins :
Et je veux un moment y penser sans témoins.

SCENE VII.

ROXANE.

De tout ce que je vois que faut-il que je pense?
Tous deux à me tromper sont-ils d'intelligence?
Pourquoi ce changement, ce discours, ce départ?
N'ai-je pas même entre eux surpris quelque regard
Bajazet interdit! Atalide étonnée!
O ciel! à cet affront m'auriez-vous condamnee?
De mon aveugle amour seraient-ce là les fruits?
Tant de jours douloureux, tant d'inquiètes nuits;
Mes brigues, mes complots, ma trahison fatale,
N'aurai-je tout tenté que pour une rivale?
Mais peut-être qu'aussi, trop prompte à m'affliger,
J'observe de trop près un chagrin passager :
J'impute à son amour l'effet de son caprice.
N'eût-il pas jusqu'au bout conduit son artifice?
Prêt à voir le succès de son déguisement,
Quoi! ne pouvait-il pas feindre encore un moment [1]?
Non, non, rassurons-nous : trop d'amour m'intimide
Et pourquoi dans son cœur redouter Atalide [2]?
Quel serait son dessein? Qu'a-t-elle fait pour lui?
Qui de nous deux enfin le couronne aujourd'hui?
Mais, hélas! de l'amour ignorons-nous l'empire?
Si par quelque autre charme Atalide l'attire,
Qu'importe qu'il nous doive et le sceptre et le jour?
Les bienfaits dans un cœur balancent-ils l'amour?
Et sans chercher plus loin, quand l'ingrat me sut plaire,
Ai-je mieux reconnu les bontés de son frère?
Ah! si d'une autre chaîne il n'était point lié,
L'offre de mon hymen l'eût-il [3] tant effrayé?
N'eût-il pas sans regret secondé mon envie?
L'eût-il refusé, même aux dépens de sa vie?

1 Cette réflexion de Roxane contient la critique la plus sérieuse de la tragédie.

2 Le sens est : Pourquoi craindre qu'Atalide ne soit maîtresse du cœur de Bajazet.

3 *Offre* était alors des deux genres ; aujourd'hui il ne s'emploie plus qu'au féminin.

Que de justes raisons... Mais qui vient me parler ?
Que veut-on ?

SCÈNE VIII.

ROXANE, ZATIME.

ZATIME.

Pardonnez si j'ose vous troubler :
Mais, madame, un esclave arrive de l'armée ;
Et quoique sur la mer la porte fût fermée,
Les gardes, sans tarder, l'ont ouverte à genoux,
Aux ordres du sultan qui s'adressent à vous.
Mais, ce qui me surprend, c'est Orcan qu'il envoie [1].

ROXANE.

Orcan !

ZATIME.

Oui, de tous ceux que le sultan emploie,
Orcan, le plus fidèle à servir ses desseins,
Né sous le ciel brûlant des plus noirs Africains,
Madame, il vous demande avec impatience.
Mais j'ai cru vous devoir avertir par avance ;
Et, souhaitant surtout qu'il ne vous surprît pas,
Dans votre appartement j'ai retenu ses pas.

ROXANE.

Quel malheur imprévu vient encor me confondre ?
Quel peut être cet ordre ? et que puis-je répondre ?
Il n'en faut point douter, le sultan, inquiet,
Une seconde fois condamne Bajazet.
On ne peut sur ses jours sans moi rien entreprendre :
Tout m'obéit ici. Mais dois-je le défendre ?
Quel est mon empereur ? Bajazet ? Amurat ?

1 « L'arrivée de cet Orcan, qu'on ne voit pas, redouble l'intérêt, augmente la terreur, parce qu'on soupçonne qu'il est porteur d'ordres atroces. Cet incident coupe le monologue de Roxane : la seconde partie est bien plus vive que la première, parce qu'il survient à Roxane un nouvel embarras. La situation de la sultane est vraiment théâtrale. » (*Geoffroy.*) Avec quel art le poëte annonce, et avec quelle simplicité énergique il caractérise ce redoutable instrument des volontés d'Amurat ! On n'a pas assez remarqué l'effet de terreur produit par ce vers :

Né sous le ciel brûlant des plus noirs Africains.

Les grands maîtres ont seuls de ces coups de pinceau.

J'ai trahi l'un; mais l'autre est peut-être un ingrat [1].
Le temps presse. Que faire en ce doute funeste?
Allons, employons bien le moment qui nous reste.
Ils ont beau se cacher, l'amour le plus discret
Laisse par quelque marque échapper son secret.
Observons Bajazet; étonnons Atalide;
Et couronnons l'amant [2], ou perdons le perfide.

1 « Ce vers heureux et précis explique parfaitement le trouble de Roxane : placée entre deux écueils, elle n'a que le choix. Le parti qu'elle prend laisse le spectateur dans une vive attente, excite puissamment la curiosité, et termine l'acte de la manière la plus intéressante. » (*Geoffroy.*)

2 *L'amant* ne dit pas assez et ne forme pas une antithèse bien marquée avec *perfide*. Combien d'amants perfides au théâtre! « Perjuria ridet amantum Jupiter. »

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Ah! sais-tu mes frayeurs? sais-tu que dans ces lieux
J'ai vu du fier Orcan le visage odieux?
En ce moment fatal que je crains sa venue!
Que je crains... Mais, dis-moi, Bajazet t'a-t-il vue?
Qu'a-t-il dit? se rend-il, Zaïre, à mes raisons?
Ira-t-il voir Roxane, et calmer ses soupçons?

ZAIRE.

Il ne peut plus la voir sans qu'elle le commande :
Roxane ainsi l'ordonne, elle veut qu'il l'attende.
Sans doute à cet esclave elle veut le cacher.
J'ai feint en le voyant de ne le point chercher.
J'ai rendu votre lettre, et j'ai pris sa réponse.
Madame, vous verrez ce qu'elle[1] vous annonce.

ATALIDE *lit :*

« Après tant d'injustes détours,
Faut-il qu'à feindre encor votre amour me convie!
Mais je veux bien prendre soin d'une vie
Dont vous jurez que dépendent vos jours :
Je verrai la sultane ; et, par ma complaisance,
Par de nouveaux serments de ma reconnaissance,
J'apaiserai, si je puis, son courroux.
N'exigez rien de plus : ni la mort, ni vous même,
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
Puisque jamais je n'aimerai que vous. »
Hélas! que me dit-il? Croit-il que je l'ignore?
Ne sais-je pas assez qu'il m'aime, qu'il m'adore?
Est-ce ainsi qu'à mes vœux il sait s'accommoder?
C'est Roxane, et non moi, qu'il faut persuader
De quelle crainte encor me laisse-t-il saisie!
Funeste aveuglement! perfide jalousie!
Récit menteur, soupçons que je n'ai pu celer,
Fallait-il vous entendre, ou fallait-il parler?
C'était fait, mon bonheur surpassait mon attente[2] :

1 *Elle*, c'est-à-dire la réponse que *fait* Bajazet (*sa réponse*) à la lettre d'Atalide.

2 « *C'est fait*, *c'était fait*, sont du style familier. *C'en est fait*

J'étais aimée, heureuse, et Roxane contente.
Zaïre, s'il se peut, retourne sur tes pas :
Qu'il l'apaise. Ces mots ne me suffisent pas :
Que sa bouche, ses yeux, tout l'assure qu'il l'aime :
Qu'elle le croie enfin. Que ne puis-je moi-même,
Échauffant par mes pleurs ses soins trop languissants,
Mettre dans ses discours tout l'amour que je sens!
Mais à d'autres périls je crains de le commettre [1].

ZAÏRE.

Roxane vient à vous.

ATALIDE.

Ah! cachons cette lettre.

SCÈNE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAÏRE.

ROXANE, *à Zatime.*

Viens. J'ai reçu cet ordre. Il faut l'intimider.

ATALIDE, *à Zaïre.*

Va, cours; et tâche enfin de le persuader.

SCÈNE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ROXANE.

Madame, j'ai reçu des lettres de l'armée [2].
De tout ce qui s'y passe êtes-vous informée?

ATALIDE.

On m'a dit que du camp un esclave est venu :
Le reste est un secret qui ne m'est pas connu.

c'en était fait, sont du style soutenu. Telles sont les nuances du langage. *En* n'a été retranché ici que pour la mesure; ce qui prouve la negligence. » (*La Harpe.*) *C'en était fait* serait ici un contre-sens, puisque cette locution emporte une idée de malheur. La critique de La Harpe porte donc à faux, aussi bien que sa rectification. *C'était fait* signifie : Tout avait réussi.

1 *Commettre a des perils*, pour : exposer, est un latinisme dont le seul inconvenient est dans le voisinage de *mettre*, employé au vers précédent.

2 « Ce vers fut relevé par les critiques, comme étant de la conversation familière : la situation le rend admirable. *Des lettres de l'armee*, dans les circonstances où l'on est, ne peuvent apporter qu'un arrêt de mort contre Bajazet. » (*La Harpe.*)

ROXANE.

Amurat est heureux : la fortune est changée,
Madame, et sous ses lois Babylone est rangée.

ATALIDE.

Hé quoi, madame! Osmin...

ROXANE.

Était mal averti;
Et depuis son départ cet esclave est parti.
C'en est fait.

ATALIDE, *à part.*

Quel revers!

ROXANE.

Pour comble de disgrâces,
Le sultan qui l'envoie est parti sur ses traces.

ATALIDE.

Quoi! les Persans armés ne l'arrêtent donc pas?

ROXANE.

Non, madame : vers nous il revient à grands pas.

ATALIDE.

Que je vous plains, madame! et qu'il est nécessaire
D'achever promptement ce que vous vouliez faire!

ROXANE.

Il est tard de vouloir s'opposer au vainqueur.

ATALIDE, *à part.*

O ciel!

ROXANE.

Le temps n'a point adouci sa rigueur.
Vous voyez dans mes mains sa volonté suprême.

ATALIDE.

Et que vous mande-t-il?

ROXANE.

Voyez : lisez vous-même.
Vous connaissez, madame, et la lettre et le seing.

ATALIDE.

Du cruel Amurat je reconnais la main.
(*Elle lit.*)
« Avant que Babylone éprouvât ma puissance,
Je vous ai fait porter mes ordres absolus :
Je ne veux point douter de votre obéissance,
Et crois que maintenant Bajazet ne vit plus.
Je laisse sous mes lois Babylone asservie,
Et confirme en partant mon ordre souverain.
Vous, si vous avez soin de votre propre vie,
Ne vous montrez à moi que sa tête à la main. »

ROXANE.

Hé bien?

ATALIDE, *à part.*

Cache tes pleurs, malheureuse Atalide.

ROXANE.

Que vous semble?

ATALIDE.

Il poursuit son dessein parricide.
Mais il pense proscrire un prince sans appui :
Il ne sait pas l'amour qui vous parle pour lui ;
Que vous et Bajazet vous ne faites qu'une âme ;
Que plutôt, s'il le faut, vous mourrez...

ROXANE.

Moi, madame?
Je voudrais le sauver, je ne le puis haïr ;
Mais...

ATALIDE.

Quoi donc? qu'avez-vous résolu?

ROXANE.

D'obéir.

ATALIDE.

D'obéir!

ROXANE.

Et que faire en ce péril extrême!
Il le faut.

ATALIDE.

Quoi! ce prince aimable... qui vous aime [1],
Verra finir ses jours qu'il vous a destinés!

ROXANE.

Il le faut ; et déjà mes ordres sont donnés.

ATALIDE.

Je me meurs.

ZATIME.

Elle tombe et ne vit plus qu'à peine.

ROXANE.

Allez, conduisez-la dans la chambre prochaine ;
Mais au moins observez ses regards, ses discours,
Tout ce qui convaincra leurs perfides amours [2].

SCÈNE IV.

ROXANE.

Ma rivale à mes yeux s'est enfin déclarée.
Voilà sur quelle foi je m'étais assurée!
Depuis six mois entiers j'ai cru que, nuit et jour,

1 « *Ce prince aimable* échappe à l'amour ; *qui vous aime* est de réflexion. Ce sont là des traits de maître. » (*La Harpe.*)

2 « Métonymie élégante : en prose il faudrait dire *tout ce qui convaincra ces perfides amants* ; car on ne peut proprement *convaincre* que les personnes, et non pas les choses. C'est de Racine et de Boileau que nous avons appris à figurer convenablement la langue poétique. » (*La Harpe.*)

Ardente, elle veillait au soin de mon amour :
Et c'est moi qui, du sien ministre trop fidèle,
Semble depuis six mois ne veiller que pour elle;
Qui me suis appliquée à chercher les moyens
De lui faciliter tant d'heureux entretiens;
Et qui même souvent, prévenant son envie,
Ai hâté les moments les plus doux de sa vie.
Ce n'est pas tout : il faut maintenant m'éclaircir
Si dans sa perfidie elle a su réussir;
Il faut... Mais que pourrais-je apprendre davantage?
Mon malheur n'est-il pas écrit sur son visage?
Vois-je pas, au travers de son saisissement [1],
Un cœur dans ses douleurs content de son amant?
Exempte des soupçons dont je suis tourmentée,
Ce n'est que pour ses jours qu'elle est épouvantée.
N'importe : poursuivons. Elle peut, comme moi,
Sur des gages trompeurs s'assurer de sa foi.
Pour le faire expliquer, tendons-lui quelque piége.
Mais quel indigne emploi moi-même m'imposé-je?
Quoi donc! à me gêner appliquant mes esprits,
J'irai faire à mes yeux éclater ses mépris?
Lui-même il peut prévoir et tromper mon adresse.
D'ailleurs l'ordre, l'esclave et le vizir me presse [2].
Il faut prendre parti : l'on m'attend. Faisons mieux [3] :
Sur tout ce que j'ai vu fermons plutôt les yeux;
Laissons de leur amour la recherche importune;
Poussons à bout l'ingrat, et tentons la fortune :
Voyons si, par mes soins sur le trône élevé,
Il osera trahir l'amour qui l'a sauvé,
Et si, de mes bienfaits lâchement libérale [4],
Sa main en osera couronner ma rivale.
Je saurai bien toujours retrouver le moment
De punir, s'il le faut, la rivale et l'amant :
Dans ma juste fureur observant le perfide,
Je saurai le surprendre avec son Atalide,

1 « *Vois-je pas*, pour *ne vois-je pas*; licence consacrée par de fréquents exemples dans Racine et dans Voltaire. » (*La Harpe*.) Cette locution est un vestige de l'usage ancien.

2 L'accord du verbe avec le mot qui termine une énumération est un des priviléges de la poésie. Racine offre beaucoup d'exemples de ce genre de syllepse. Voy. plus loin, p. 317, not. 2.

3 « Cette phrase un peu prosaïque et même familière ne blesse point ici, grâce à la vérité des mouvements divers qui agitent Roxane, et qui font que le spectateur délibère pour ainsi dire avec elle. C'est à force de vérité que Racine fait passer, et ce qu'il a de plus hardi, et ce qu'il a de plus simple. » (*La Harpe*.)

4 « *Libérale de mes bienfaits! lâchement libérale!* Quel choix de termes, et quelle justesse de rapports! » (*La Harpe*.) Il fallait encore remarquer la hardiesse et la concision du vers suivant. *En couronner, c'est-à-dire couronner de mes bienfaits*. M. de Lamar

Et, d'un même poignard les unissant tous deux [1],
Les percer l'un et l'autre, et moi-même après eux.
Voilà, n'en doutons point, le parti qu'il faut prendre.
Je veux tout ignorer.

SCÈNE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Ah! que viens-tu m'apprendre [2],
Zatime? Bajazet en est-il amoureux?
Vois-tu, dans ses discours, qu'ils s'entendent tous deux?

ZATIME.

Elle n'a point parlé : toujours évanouie,
Madame, elle ne marque aucun [3] reste de vie
Que par de longs soupirs et des gémissements
Qu'il semble que son cœur va suivre à tous moments.
Vos femmes, dont le soin à l'envi la soulage,
Ont découvert son sein pour leur donner passage.
Moi-même, avec ardeur secondant ce dessein,
J'ai trouvé ce billet enfermé dans son sein :
Du prince votre amant j'ai reconnu la lettre,
Et j'ai cru qu'en vos mains je devais le remettre.

ROXANE.

Donne [4]... Pourquoi frémir? et quel trouble soudain

tine avait-il ce passage à la pensée, lorsqu'il a dit, dans sa *Méditation sur Napoléon* :

La tache ineffaçable, ainsi qu'un diadème,
Le couronnait de son forfait.

1 « *Les unissant d'un même poignard* : expression d'une hardiesse heureuse. » (*Geoffroy.*) Ajax, dans Sophocle, s'exprime à peu près de même : « O Jupiter, s'écrie-t-il, auteur de ma race, que ne puis-je exterminer ce méchant fourbe (Ulysse) que je hais! que ne puis-je percer le cœur de deux injustes rois, et me tuer moi-même après eux! » (Note manuscrite de Racine; Sophocle de la Bibliothèque du Roi, p. 18.)

2 « On ne peut pas se démentir plus promptement, ni se contredire dans les termes plus formellement; et tout cela est si vrai, tout cela est tellement de l'amour, qu'on ne prend garde ni à la contradiction apparente, ni à la vérité de l'imitation. La situation seule nous occupe. » (*La Harpe.*)

3 *Aucun* a ici le sens positif qu'il tient de son origine, *aliquis unus*. On ne pourrait pas le remplacer par *nul*, dont il est souvent l'équivalent. Cette réponse de Zatime est déparée par quelques négligences. Les trois *que* enchevêtrés dans les deux vers suivants manquent d'élégance, et même de clarté. La répétition du mot *sein* est désagréable. Les deux derniers vers offrent la rime banale de *lettre* et de *remettre*, qui fait sourire. De plus, *lettre* est pris dans le sens *d'écriture*.

4 Voltaire, qui a emprunté à Racine, comme moyen tragique,

Me glace à cet objet, et fait trembler ma main?
Il peut l'avoir écrit sans m'avoir offensée;
Il peut même... Lisons, et voyons sa pensée :
« . . . . ni la mort, ni vous-même,
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
Puisque jamais je n'aimerai que vous. »
Ah! de la trahison me voilà donc instruite!
Je reconnais l'appât dont ils m'avaient séduite.
Ainsi donc mon amour était récompensé,
Lâche, indigne du jour que je t'avais laissé!
Ah! je respire enfin; et ma joie est extrême
Que le traître, une fois, se soit trahi lui-même.
Libre des soins cruels où j'allais m'engager,
Ma tranquille fureur n'a plus qu'à se venger.
Qu'il meure : vengeons-nous. Courez : qu'on le saisisse.
Que la main des muets s'arme pour son supplice
Qu'ils viennent préparer ces nœuds infortunés
Par qui de ses pareils les jours sont terminés.
Cours, Zatime, sois prompte à servir ma colère.

ZATIME.

Ah, madame!

ROXANE.

Quoi donc?

ZATIME.

Si, sans trop vous déplaire,
Dans les justes transports, madame, où je vous vois,
J'osais vous faire entendre une timide voix :
Bajazet, il est vrai, trop indigne de vivre,
Aux mains de ces cruels mérite qu'on le livre;
Mais, tout ingrat qu'il est, croyez-vous aujourd'hui
Qu'Amurat ne soit pas plus à craindre que lui?
Et qui sait si déjà quelque bouche infidèle
Ne l'a point averti de votre amour nouvelle?
Des cœurs comme le sien, vous le savez assez,
Ne se regagnent plus quand ils sont offensés;
Et la plus prompte mort, dans ce moment sévère [1],
Devient de leur amour la marque la plus chère.

ROXANE.

Avec quelle insolence et quelle cruauté
Ils se jouaient tous deux de ma crédulité!
Quel penchant, quel plaisir je sentais à les croire!

ce billet intercepté, prête à peu près le même langage à Orosmane :

> Donne... Qui la portait?... Donne.
> Hélas! que vais-je lire?
> Laisse-nous... Je frémis...
> Ah! lisons. Ma main tremble, et mon âme étonnée
> Prévoit que ce billet contient ma destinée.
> Lisons... (*Zaïre*, act. V, sc. IV et V.)

1 Cette épithète de *sévère*, qui appartient à l'ordre moral, s'unit mal au mot *moment*.

Tu ne remportais pas une grande victoire [1],
Perfide, en abusant ce cœur préoccupé,
Qui lui-même craignait de se voir détrompé [2] !
Moi qui, de ce haut rang qui me rendait si fière,
Dans le sein du malheur t'ai cherché la première,
Pour attacher des jours tranquilles, fortunés,
Aux périls dont tes jours étaient environnés.
Après tant de bontés, de soins, d'ardeurs extrêmes,
Tu ne saurais jamais prononcer que tu m'aimes!
Mais dans quel souvenir me laissé-je égarer ?
Tu pleures, malheureuse! ah! tu devais pleurer [3]
Lorsque, d'un vain désir à ta perte poussée,
Tu conçus de le voir la première pensée.
Tu pleures! et l'ingrat, tout prêt à te trahir,
Prépare les discours dont il veut t'éblouir;
Pour plaire à ta rivale, il prend soin de sa vie.
Ah! traître, tu mourras!... Quoi, tu n'es point partie?
Va. Mais nous-même allons, précipitons nos pas :
Qu'il me voie, attentive au soin de son trépas,
Lui montrer à la fois, et l'ordre de son frère,
Et de sa trahison ce gage trop sincère.
Toi, Zatime, retiens ma rivale en ces lieux.
Qu'il n'ait, en expirant, que ses cris pour adieux [4],
Qu'elle soit cependant fidèlement servie;
Prends soin d'elle : ma haine a besoin de sa vie.
Ah! si pour son amant facile à s'attendrir,
La peur de son trépas la fit presque mourir,
Quel surcroît de vengeance et de douceur nouvelle
De le montrer bientôt pâle et mort devant elle,
De voir sur cet objet ses regards arrêtés
Me payer les plaisirs que je leur ai prêtés!
Va, retiens-la. Surtout garde-bien le silence.
Moi... Mais qui vient ici différer ma vengeance?

1 Ce passage parait une imitation détournée d'un trait ironique du discours de Junon, au livre IV de l'*Énéide*, v. 93 :

« Egregiam laudem et spolia ampla refertis. »

2 Racine a retranché les quatre vers suivants :

Tu n'as pas eu besoin de tout ton artifice
Et je veux bien te faire encor cette justice
Toi-même, je m'assure, as rougi plus d'un jour,
Du peu qu'il t'en coûtait pour tromper tant d'amour

3 Ici l'imitation de Virgile est directe :

« Infelix Dido, nunc te fata impia tangunt!
Tum decuit, cum sceptra dabas. » (*Æn.*, l. IV, v. 596.)

Passage touchant et contenu que Delille paraphrase en déclamateur par ces vers :

Malheureuse Didon! tu le hais, le barbare,
Il fallait le haïr, quand ce monstre imposteur
Vint partager ton trône et séduire ton cœur.

4 Imité de ce vers du récit de Rodrigue dans le *Cid*

Nous laissent pour adieu des cris épouvantables.

SCÈNE VI.

ROXANE, ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Que faites-vous, madame ? en quels retardements
D'un jour si précieux perdez-vous les moments ?
Byzance, par mes soins presque entière assemblée,
Interroge ses chefs de leur crainte troublée ;
Et tous pour s'expliquer, ainsi que mes amis,
Attendent le signal que vous m'aviez promis.
D'où vient que, sans répondre à leur impatience,
Le sérail cependant[1] garde un triste silence ?
Déclarez-vous, madame ; et, sans plus différer...

ROXANE.

Oui, vous serez content, je vais me déclarer.

ACOMAT.

Madame, quel regard, et quelle voix sévère,
Malgré votre discours, m'assurent du contraire ?
Quoi ! déjà votre amour, des obstacles vaincu[2]...

ROXANE.

Bajazet est un traître, et n'a que trop vécu.

ACOMAT.

Lui !

ROXANE.

Pour moi, pour vous-même, également perfide[3],
Il nous trompait tous deux[4].

ACOMAT.

Comment ?

ROXANE.

Cette Atalide,
Qui même n'était pas un assez digne prix
De tout ce que pour lui vous avez entrepris...

ACOMAT.

Hé bien ?

ROXANE.

Lisez : jugez, après cette insolence,
Si nous devons d'un traître embrasser la défense.

1 Pendant ce temps.

2 Malherbe avait dit (*Ode à Louis XIII*) :

> Je suis vaincu du temps ; je cède à ses outrages.

3 *Perfide envers quelqu'un*, serait languissant et grammatical.

4 La même locution se trouve dans *Bérénice*, act. III, sc. II, pour une autre situation et pour un sentiment bien différent :

> Ah ! que nous nous plaisons à nous tromper tous deux !

béissons plutôt à la juste rigueur
D'Amurat qui s'approche et retourne vainqueur;
Et, livrant sans regret un indigne complice,
Apaisons le sultan par un prompt sacrifice.

ACOMAT, *lui rendant le billet.*

Oui, puisque jusque-là l'ingrat m'ose outrager,
Moi-même, s'il le faut, je m'offre à vous venger[1],
Madame. Laissez-moi nous laver l'un et l'autre
Du crime que sa vie[2] a jeté sur la nôtre.
Montrez-moi le chemin, j'y cours.

ROXANE.

Non, Acomat:
Laissez-moi le plaisir de confondre l'ingrat.
Je veux voir son désordre, et jouir de sa honte.
Je perdrais ma vengeance en la rendant si prompte.
Je vais tout préparer. Vous, cependant, allez
Disperser promptement vos amis assemblés.

SCÈNE VII

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Demeure: il n'est pas temps, cher Osmin, que je sorte.

OSMIN.

Quoi! jusque-là, seigneur, votre amour vous transporte?
N'avez-vous pas poussé la vengeance assez loin?
Voulez-vous de sa mort être encor le témoin?

ACOMAT.

Que veux-tu dire? Es-tu toi-même si crédule
Que de me soupçonner d'un courroux ridicule?
Moi, jaloux[3]! Plût au ciel qu'en me manquant de foi
L'imprudent Bajazet n'eût offensé que moi!

OSMIN.

Et pourquoi donc, seigneur, au lieu de le défendre...

ACOMAT.

Eh! la sultane est-elle en état de m'entendre?
Ne voyais-tu pas bien, quand je l'allais trouver,

1 « Quelle présence d'esprit! et comme cet Acomat est toujours naître de lui-même et au-dessus des événements! C'est là un vrai :le de politique, d'homme d'État, qui ne se vante de rien, et qui : montre capable de tout. » (*La Harpe.*)

2 La vie que nous lui avons laissée. Quelle concision et quelle nergie dans cette ellipse poétique!

3 « *Moi, jaloux!* dit Acomat; et Orosmane dit aussi: *Moi, jaloux!* Prenez garde que l'une de ces exclamations est l'excès du dédain, et l'autre le cri d'une âme blessée qui a honte de son mal.

Que j'allais avec lui me perdre ou me sauver?
Ah! de tant de conseils événement sinistre!
Prince aveugle! ou plutôt trop aveugle ministre
Il te sied bien d'avoir en de si jeunes mains [1],
Chargé d'ans et d'honneurs, confié tes desseins,
Et laissé d'un vizir la fortune flottante
Suivre de ces amants la conduite imprudente!

OSMIN.

Hé! laissez-les entre eux exercer leur courroux:
Bajazet veut périr, seigneur, songez à vous.
Qui peut de vos desseins révéler le mystère,
Sinon quelques amis engagés à se taire?
Vous verrez par sa mort le sultan adouci.

ACOMAT.

Roxane en sa fureur peut raisonner ainsi [2]:
Mais moi qui vois plus loin, qui, par un long usage,
Des maximes du trône ai fait l'apprentissage;
Qui, d'emplois en emplois, vieilli sous trois sultans,
Ai vu de mes pareils les malheurs éclatants,
Je sais, sans me flatter, que de sa seule audace
Un homme tel que moi doit attendre sa grâce,
Et qu'une mort sanglante est l'unique traité
Qui reste entre l'esclave et le maître irrité.

OSMIN.

Fuyez donc.

ACOMAT.

J'approuvais tantôt cette pensée:
Mon entreprise alors était moins avancée;
Mais il m'est désormais trop dur de reculer.
Par une belle chute il faut me signaler,
Et laisser un débris, du moins, après ma fuite,
Qui de mes ennemis retarde la poursuite.

Ce sont, avec les mêmes mots, deux genres de beautés tout opposés. » (*La Harpe.*) Orosmane (*Zaïre*) dit:

Je ne suis pas jaloux, si je l'étais jamais!

et ce vers contient une menace terrible, car on sent qu'il est déjà jaloux.

1 « Le poëte n'a pas oublié de séparer son Acomat de toutes ces passions vulgaires qui se meuvent autour de lui. Ces quatre vers sont admirables : plus le vizir se fait de reproches, plus le spectateur le justifie, d'abord parce que le vizir n'a pu faire que ce qu'il a fait; ensuite parce qu'il lui était impossible de deviner la conduite insensée de Bajazet. » (*La Harpe.*)

2 « Tout ce morceau et tout le reste de la scène, qui achève de faire de ce quatrième acte un chef-d'œuvre, en mettant le dernier trait au grand caractère d'Acomat, sont d'une conception aussi forte qu'originale : ce sont, il est vrai, des beautés sévères, mais c'en est la perfection; et quel art ne fallait-il pas pour que ces beautés ne parussent pas froides à côté des beautés de passion dont le rôle de Roxane est rempli, et pour que l'un ne nuisît pas à l'autre? Un seul acte de ce mérite rachèterait de bien plus grandes fautes que celles qu'il nous a fallu relever. » (*La Harpe.*)

Bajazet vit encor : pourquoi nous étonner [1]?
Acomat de plus loin a su le ramener.
Sauvons-le malgré lui de ce péril extrême,
Pour nous, pour nos amis, pour Roxane elle-même.
Tu vois combien son cœur, prêt à le protéger,
A retenu mon bras trop prompt à la venger.
Je connais peu l'amour; mais j'ose te répondre
Qu'il n'est pas condamné, puisqu'on veut le confondre [2],
Que nous avons du temps. Malgré son désespoir,
Roxane l'aime encore, Osmin, et le va voir.

OSMIN.

Enfin, que vous inspire une si noble audace?
Si Roxane l'ordonne, il faut quitter la place [3] :
Ce palais est tout plein...

ACOMAT.

Oui, d'esclaves obscurs
Nourris loin de la guerre, à l'ombre de ses murs.
Mais toi, dont la valeur, d'Amurat oubliée,
Par de communs chagrins à mon sort s'est liée,
Voudras-tu jusqu'au bout seconder mes fureurs?

OSMIN.

Seigneur, vous m'offensez : si vous mourez, je meurs.

ACOMAT.

D'amis et de soldats une troupe hardie
Aux portes du palais attend notre sortie;
La sultane d'ailleurs se fie à mes discours :
Nourri dans le sérail, j'en connais les détours;
Je sais de Bajazet l'ordinaire demeure;
Ne tardons plus, marchons; et, s'il faut que je meure,
Mourons : moi, cher Osmin, comme un vizir; et toi,
Comme le favori d'un homme tel que moi.

1 Ce mot est pris ici dans son acception primitive, qui a beaucoup faibli. *Attonitus*, « frappé du tonnerre. »

2 « Les sentences font un bel effet dans la poésie; mais elles font encore un plus bel effet, surtout dans la poésie dramatique, quand, au lieu d'être débitées en forme de sentences, elles sont mises en action. Si le vizir eût dit : *Qui va confondre un infidèle l'aime encore,* il eût paru vouloir moraliser; et il y songe si peu, dans l'agitation où il est, qu'il avoue même son ignorance : *Je connais peu l'amour.* » (*Louis Racine.*)

3 « *Quitter la place* n'est ici que simple, et cette simplicité ne déplait pas dans l'entretien de deux conjurés occupés de si grandes affaires. » (*Geoffroy.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ATALIDE.

Hélas! je cherche en vain : rien ne s'offre à ma vue.
Malheureuse! Comment puis-je l'avoir perdue [1] ?
Ciel, aurais-tu permis que mon funeste amour
Exposât mon amant tant de fois en un jour?
Que, pour dernier malheur, cette lettre fatale
Fût encor parvenue aux yeux de ma rivale?
J'étais en ce lieu même; et ma timide main,
Quand Roxane a paru, l'a cachée en mon sein.
Sa présence a surpris mon âme désolée;
Ses menaces, sa voix, un ordre m'a troublée [2] :
J'ai senti défaillir ma force et mes esprits :
Ses femmes m'entouraient quand je les ai repris;
A mes yeux étonnés leur troupe est disparue.
Ah! trop cruelles mains, qui m'avez secourue,
Vous m'avez vendu cher vos secours inhumains;
Et par vous cette lettre a passé dans ses mains.
Quels desseins maintenant occupent sa pensée?

1 La lettre de Bajazet. Il n'y a pas d'obscurité, puisqu'Atalide ne peut pas avoir d'autre pensée, et que le spectateur est instruit.

2 Dans le vers signalé plus haut, act. IV, sc. IV :

> D'ailleurs l'ordre, l'esclave et le visir me presse,

on pouvait croire que l'accord irrégulier était un besoin de la rime. Ici le soupçon n'est pas permis, et il est clair que Racine a préféré le singulier comme plus poétique et plus conforme à sa pensée. C'est ainsi que le poëte a dit, dans *Bérénice*, act. IV sc. V :

> Et d'un œil que la gloire et la raison éclaire...

qu'il dira, dans *Iphigénie*, act. III, sc. V :

> Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête;

dans la même tragédie, act. IV, sc. VI :

> Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente

dans *Phèdre*, act. I, sc. III :

> Vivez donc ; que l'amour, le devoir vous excite.

Après ces exemples, et tant d'autres qu'on pourrait y ajouter, il faut reconnaître que cette construction n'est pas une licence, mais un droit. Les maîtres seuls savent en user.

Sur qui sera d'abord sa vengeance exercée ?
Quel sang pourra suffire à son ressentiment ?
Ah ! Bajazet est mort, ou meurt en ce moment.
Cependant on m'arrête, on me tient enfermée,
On ouvre : de son sort je vais être informée.

SCÈNE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, GARDES.

ROXANE, *à Atalide.*

Retirez-vous.

ATALIDE.

Madame... Excusez l'embarras...

ROXANE.

Retirez-vous, vous dis-je ; et ne répliquez pas [1].
Gardes, qu'on la retienne.

SCÈNE III.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Oui, tout est prêt, Zatime :
Orcan et les muets attendent leur victime.
Je suis pourtant toujours maîtresse de son sort :
Je puis le retenir. Mais s'il sort [2], il est mort.
Vient-il ?

ZATIME.

Oui, sur mes pas un esclave l'amène ;
Et loin de soupçonner sa disgrâce prochaine,
Il m'a paru, madame, avec empressement,
Sortir, pour vous chercher, de son appartement.

ROXANE.

Ame lâche, et trop digne enfin d'être déçue.
Peux-tu souffrir encor qu'il paraisse à ta vue ?
Crois-tu par tes discours le vaincre ou l'étonner ?
Quand même il se rendrait, peux-tu lui pardonner ?
Quoi ! ne devrais-tu pas être déjà vengée ?
Ne crois-tu pas encore être assez outragée ?
Sans perdre tant d'efforts sur ce cœur endurci,
Que ne le laissons-nous périr ?... Mais le voici.

1 « Ce vers terrible dans sa simplicité, prépare bien l'explication que Bajazet doit avoir avec Roxane. » (*Geoffroy.*)
2 Ce passage prépare la terreur du mot vraiment tragique qui termine la scène suivante entre Roxane et Bajazet. On saura ce que signifie *sortez !* dans la bouche de la sultane.

SCÈNE IV.

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

Je ne vous ferai point des reproches frivoles :
Les moments sont trop chers pour les perdre en paroles.
Mes soins vous sont connus : en un mot, vous vivez ;
Et je ne vous dirais que ce que vous savez.
Malgré tout mon amour, si je n'ai pu vous plaire,
Je n'en murmure point ; quoiqu'à ne vous rien taire,
Ce même amour peut-être, et ces mêmes bienfaits,
Auraient dû suppléer à mes faibles attraits.
Mais je m'étonne enfin que, pour reconnaissance,
Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance,
Vous ayez si longtemps, par des détours si bas,
Feint un amour pour moi que vous ne sentiez pas.

BAJAZET.

Qui ? moi, madame ?

ROXANE.

Oui, toi[1]. Voudrais-tu point encore
Me nier un mépris que tu crois que j'ignore ?
Ne prétendrais-tu point, par tes fausses couleurs,
Déguiser un amour qui te retient ailleurs ;
Et me jurer enfin, d'une bouche perfide,
Tout ce que tu ne sens que pour ton Atalide ?

BAJAZET.

Atalide, madame ! O ciel ! qui vous a dit...

ROXANE.

Tiens, perfide, regarde, et démens cet écrit.

BAJAZET, *après avoir regardé la lettre.*

Je ne vous dis plus rien : cette lettre sincère
D'un malheureux amour contient tout le mystère ;
Vous savez un secret que, tout prêt à s'ouvrir,
Mon cœur a mille fois voulu vous découvrir.
J'aime, je le confesse ; et devant que votre âme[2],
Prévenant mon espoir, m'eût déclaré sa flamme,
Déjà plein d'un amour dès l'enfance formé,
A tout autre désir mon cœur était fermé.
Vous me vîntes offrir et la vie et l'empire ;
Et même votre amour, si j'ose vous le dire,
Consultant vos bienfaits, les crut, et sur leur foi,

1 « Cette réponse brusque et violente est bien dans le caractère de Roxane, qui vient de reprocher à Bajazet qu'elle l'a laissé vivre. » (*Geoffroy.*)

2 Molière, Boileau et Racine ont employé cette façon de parler, *devant que*, remplacée tyranniquement, en dépit de leur autorité, par *avant que.*

De tous mes sentiments vous répondit pour moi[1].
Je connus votre erreur. Mais que pouvais-je faire?
Je vis en même temps qu'elle vous était chère.
Combien le trône tente un cœur ambitieux!
Un si noble présent me fit ouvrir les yeux.
Je chéris, j'acceptai, sans tarder davantage,
L'heureuse occasion de sortir d'esclavage,
D'autant plus qu'il fallait l'accepter ou périr;
D'autant plus que vous-même, ardente à me l'offrir,
Vous ne craigniez rien tant que d'être refusée;
Que même mes refus vous auraient exposée;
Qu'après avoir osé me voir et me parler,
Il était dangereux pour vous de reculer.
Cependant, je n'en veux pour témoins que vos plaintes,
Ai-je pu vous tromper par des promesses feintes?
Songez combien de fois vous m'avez reproché
Un silence témoin de mon trouble caché[2]:
Plus l'effet de vos soins et ma gloire étaient proches,
Plus mon cœur, interdit, se faisait de reproches.
Le ciel, qui m'entendait, sait bien qu'en même temps
Je ne m'arrêtais pas à des vœux impuissants;
Et si l'effet enfin, suivant mon espérance,
Eût ouvert un champ libre à ma reconnaissance,
J'aurais, par tant d'honneurs, par tant de dignités,
Contenté votre orgueil et payé vos bontés,
Que vous-même peut-être...

ROXANE.

Et que pourrais-tu faire?
Sans l'offre de ton cœur, par où peux-tu me plaire?
Quels seraient de tes vœux les inutiles fruits?
Ne te souvient-il plus de tout ce que je suis?
Maîtresse du sérail, arbitre de ta vie,
Et même de l'État, qu'Amurat me confie,
Sultane, et, ce qu'en vain j'ai cru trouver en toi,
Souveraine d'un cœur qui n'eût aimé que moi:
Dans ce comble de gloire où je suis arrivée,
A quel indigne honneur m'avais-tu réservée?
Traînerais-je en ces lieux un sort infortuné,
Vil rebut d'un ingrat que j'aurais couronné,
De mon rang descendue, à mille autres égale,
Ou la première esclave enfin de ma rivale?

1 « *Pour moi*, en place de moi. Bajazet se taisait. *Et même votre amour... consultant vos bienfaits* : le sens de ces trois vers se présente d'abord, on ne songe pas même à le chercher. Lorsqu'on veut cependant le chercher, on trouve quelque difficulté, quoique la construction soit très-nette : Votre amour, consultant vos bienfaits, crut qu'ils devaient m'engager à vous aimer, et vous répondit pour moi de tous mes sentiments. » (*Louis Racine.*)

2 Ce vers est beau; mais il est fâcheux que le mot *témoin*, qui lui donne tant de relief, se trouve déjà un peu plus haut :

. . . Je n'en veux pour *témoins* que vos plaintes.

Laissons ces vains discours ; et, sans m'importuner,
Pour la dernière fois, veux-tu vivre et régner ?
J'ai l'ordre d'Amurat, et je puis t'y soustraire.
Mais tu n'as qu'un moment : parle.

BAJAZET.

Que faut-il faire ?

ROXANE.

Ma rivale est ici : suis-moi sans différer ;
Dans les mains des muets viens la voir expirer [1] ;
Et libre d'un amour à ta gloire funeste,
Viens m'engager ta foi : le temps fera le reste.
Ta grâce est à ce prix, si tu veux l'obtenir.

BAJAZET.

Je ne l'accepterais que pour vous en punir ;
Que pour faire éclater aux yeux de tout l'empire
L'horreur et le mépris que cette offre m'inspire.
Mais à quelle fureur me laissant emporter,
Contre ses tristes jours vais-je vous irriter !
De mes emportements elle n'est point complice,
Ni de mon amour même, et de mon injustice [2] :
Loin de me retenir par des conseils jaloux,
Elle me conjurait de me donner à vous [3].
En un mot, séparez ses vertus de mon crime.
Poursuivez, s'il le faut, un courroux légitime [4] ;
Aux ordres d'Amurat hâtez-vous d'obéir :
Mais laissez-moi du moins mourir sans vous haïr.
Amurat avec moi ne l'a point condamnée :
Épargnez une vie assez infortunée.
Ajoutez cette grâce à tant d'autres bontés,
Madame ; et si jamais je vous fus cher...

ROXANE.

Sortez [5].

1 Racine avait d'abord écrit :

De ton cœur par sa mort viens me voir assurer.

2 « Dans les règles de la grammaire, il faudrait répéter *ni*, à la place de la conjonction *et*. » (*Louis Racine.*) La syntaxe avait, au temps de Racine, plus de liberté.

3 Ce vers, qui est une correction, était suivi de quatre autres, que Racine a retranchés. On lisait d'abord :

Si mon cœur l'avait crue, il ne serait qu'à vous.
Confessant vos bienfaits, reconnaissant vos charmes
Elle a, pour me fléchir, employé jusqu'aux larmes.
Toute prête vingt fois à se sacrifier,
Par sa mort elle-même a voulu nous lier.

4 « On *poursuit une vengeance*, et non pas *un courroux*. On *suit son courroux*, parce qu'on s'y laisse entraîner ; on *poursuit la vengeance*, parce qu'on veut l'obtenir. » (*La Harpe.*)

5 « Ce mot terrible finit parfaitement la dernière scène tragique de cette pièce. La proposition de Roxane, tout atroce qu'elle est, est conforme au caractère du personnage, à la situation, aux mœurs. Ce n'est pas dans le sérail qu'une femme outragée et trompée épargne sa rivale. » (*La Harpe.*)

SCÈNE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Pour la dernière fois, perfide, tu m'as vue,
Et tu vas rencontrer la peine qui t'est due.

ZATIME.

Atalide à vos pieds demande à se jeter[1],
Et vous prie un moment de vouloir l'écouter,
Madame : elle vous veut faire l'aveu fidèle
D'un secret important qui vous touche plus qu'elle.

ROXANE.

Oui, qu'elle vienne. Et toi, suis Bajazet qui sort ;
Et, quand il sera temps, viens m'apprendre son sort.

SCÈNE VI.

ROXANE, ATALIDE.

ATALIDE.

Je ne viens plus, madame, à feindre disposée,
Tromper votre bonté si longtemps abusée ;
Confuse, et digne objet de vos inimitiés,
Je viens mettre mon cœur et mon crime à vos pieds[2].
Oui, madame, il est vrai que je vous ai trompée :
Du soin de mon amour seulement occupée,
Quand j'ai vu Bajazet, loin de vous obéir,
Je n'ai dans mes discours songé qu'à vous trahir.
Je l'aimai dès l'enfance ; et dès ce temps, madame,
J'avais par mille soins su prévenir son âme.
La sultane sa mère, ignorant l'avenir,
Hélas ! pour son malheur[3] se plut à nous unir.

1 « Nous ne verrons plus rien qui soit susceptible d'un effet théâtral. Roxane, qui, après avoir envoyé son amant à la mort, attend tranquillement Atalide, et dit à Zatime encore plus tranquillement :

Et toi, suis Bajazet qui sort ;
Et, quand il sera temps, viens m'apprendre son sort ;

ne peut plus inspirer le moindre intérêt. Ce cinquième acte, très-froid, à une scène près, c'est une complication de meurtres sans intérêt; et, après la sortie de Bajazet, la curiosité seule fait entendre le reste » (*La Harpe.*)

2 Cette figure ne satisfait pas l'imagination. D'ailleurs, cette confession tardive est sans intérêt, puisqu'elle ne peut produire aucun résultat.

3 Le malheur de Bajazet.

Vous l'aimâtes depuis : plus heureux l'un et l'autre,
Si, connaissant mon cœur, ou me cachant le vôtre,
Votre amour de la mienne eût su se défier !
Je ne me noircis point pour le justifier,
Je jure par le ciel, qui me voit confondue,
Par ces grands Ottomans dont je suis descendue,
Et qui tous avec moi vous parlent à genoux
Pour le plus pur du sang qu'ils ont transmis en nous,
Bajazet à vos soins tôt ou tard plus sensible,
Madame, à tant d'attraits n'était pas invincible.
Jalouse, et toujours prête à lui représenter
Tout ce que je croyais digne de l'arrêter,
Je n'ai rien négligé, plaintes, larmes, colère,
Quelquefois attestant les mânes de sa mère ;
Ce jour même, des jours le plus infortuné,
Lui reprochant l'espoir qu'il vous avait donné,
Et de ma mort enfin le prenant à partie [1],
Mon importune ardeur ne s'est point ralentie,
Qu'arrachant malgré lui des gages de sa foi,
Je ne sois parvenue à le perdre avec moi.
Mais pourquoi vos bontés seraient-elles lassées ?
Ne vous arrêtez point à ses froideurs passées ;
C'est moi qui l'y forçai. Les nœuds que j'ai rompus
Se rejoindront bientôt quand je ne serai plus.
Quelque peine pourtant qui soit due à mon crime,
N'ordonnez pas vous-même une mort légitime,
Et ne vous montrez point à son cœur éperdu
Couverte de mon sang par vos mains répandu :
D'un cœur trop tendre encore épargnez la faiblesse.
Vous pouvez de mon sort me laisser la maîtresse,
Madame ; mon trépas n'en sera pas moins prompt.
Jouissez d'un bonheur dont ma mort vous répond ;
Couronnez un héros dont vous serez chérie :
J'aurai soin de ma mort ; prenez soin de sa vie [2].
Allez, madame, allez : avant votre retour,
J'aurai d'une rivale affranchi votre amour.

ROXANE.

Je ne mérite pas un si grand sacrifice :
Je me connais, madame, et je me fais justice.
Loin de vous séparer, je prétends aujourd'hui
Par des nœuds éternels vous unir avec lui :
Vous jouirez bientôt de son aimable vue [3].
Levez-vous. Mais que veut Zatime tout émue ?

1 « L'accusant d'avoir part à ma mort. On se servait encore alors figurément, dans la poésie et dans l'éloquence, de ces termes, qui ne sont plus d'usage qu'au barreau. Corneille y est fort sujet ; Racine ne se l'est permis qu'une fois, et nos bons écrivains y ont renoncé. » (*La Harpe.*)

2 Cette antithèse fait un jeu de mots assez froid.

3 Cette ironie ne réchauffe pas la scène.

SCÈNE VII.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ZATIME.

Ah ! venez vous montrer, madame, ou désormais
Le rebelle Acomat est maître du palais :
Profanant des sultans la demeure sacrée,
Ses criminels amis en ont forcé l'entrée.
Vos esclaves tremblants, dont la moitié s'enfuit,
Doutent si le vizir vous sert ou vous trahit.

ROXANE.

Ah, les traîtres ! Allons, et courons le confondre.
Toi, garde ma captive, et songe à m'en répondre.

SCÈNE VIII.

ATALIDE, ZATIME.

ATALIDE.

Hélas ! pour qui mon cœur doit-il faire des vœux ?
J'ignore quel dessein les anime tous deux.
Si de tant de malheurs quelque pitié te touche,
Je ne demande point, Zatime, que ta bouche
Trahisse en ma faveur Roxane et son secret :
Mais, de grâce, dis-moi ce que fait Bajazet.
L'as-tu vu ? Pour ses jours n'ai-je encor rien à craindre ?

ZATIME.

Madame, en vos malheurs je ne puis que vous plaindre.

ATALIDE.

Quoi ! Roxane déjà l'a-t-elle condamné ?

ZATIME.

Madame, le secret m'est surtout ordonné.

ATALIDE.

Malheureuse, dis-moi seulement s'il respire.

ZATIME.

Il y va de ma vie et je ne puis rien dire.

1 « Zatime n'apprend rien à Roxane du sort de Bajazet ; Roxane ne témoigne sur cet objet aucune curiosité, quoiqu'elle eût recommandé à Zatime de venir lui apprendre le sort de Bajazet ; mais le poëte a besoin que le spectateur l'ignore, et l'on aperçoit trop le besoin du poëte. » (*Geoffroy.*) Cela est vrai, pour les connaisseurs. Mais on n'en doit pas moins reconnaître avec quelle adresse Racine a su prolonger l'incertitude, et intéresser encore après la mort de Bajazet.

ATALIDE.

Ah ! c'en est trop, cruelle ! Achève, et que ta main
Lui donne de ton zèle un gage plus certain ;
Perce toi-même un cœur que ton silence accable,
D'une esclave barbare[1], esclave impitoyable ;
Précipite des jours qu'elle me veut ravir ;
Montre-toi, s'il se peut, digne de la servir.
Tu me retiens en vain ; et, dès cette même heure,
Il faut que je le voie, ou du moins que je meure.

SCÈNE IX.

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME.

ACOMAT.

Ah ! que fait Bajazet ? Où le puis-je trouver,
Madame ? Aurai-je encor le temps de le sauver ?
Je cours tout le sérail ; et, même dès l'entrée,
De mes braves amis la moitié séparée
A marché sur les pas du courageux Osmin :
Le reste m'a suivi par un autre chemin.
Je cours et je ne vois que des troupes craintives
D'esclaves effrayés, de femmes fugitives.

ATALIDE.

Ah ! je suis de son sort moins instruite que vous.
Cette esclave le sait.

ACOMAT.

Crains mon juste courroux,
Malheureuse, réponds.

SCÈNE X.

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME, ZAIRE.

ZAIRE.

Madame...

ATALIDE.

Hé bien, Zaïre !
Qu'est-ce ?

ZAIRE.

Ne craignez plus : votre ennemie expire.

ATALIDE.

Roxane ?

1 Atalide se souvient qu'elle est du sang des Ottomans, en qualifiant ainsi la sultane.

ZAIRE.

Et ce qui va bien plus vous étonner,
Orcan lui-même, Orcan vient de l'assassiner.

ATALIDE.

Quoi! lui?

ZAIRE.

Désespéré d'avoir manqué son crime,
Sans doute il a voulu prendre cette victime.

ATALIDE.

Juste ciel, l'innocence a trouvé ton appui!
Bajazet vit encor: vizir, courez à lui.

ZAIRE.

Par la bouche d'Osmin vous serez mieux instruite.
Il a tout vu.

SCÈNE XI.

ATALIDE, ACOMAT, OSMIN, ZAIRE.

ACOMAT.

Ses yeux ne l'ont-ils point séduite?
Roxane est-elle morte?

OSMIN.

Oui, j'ai vu l'assassin
Retirer son poignard tout fumant de son sein.
Orcan, qui méditait ce cruel stratagème,
La servait à dessein de la perdre elle-même;
Et le sultan l'avait chargé secrètement
De lui sacrifier l'amante après l'amant [1].
Lui-même d'aussi loin qu'il nous a vus paraître:
« Adorez, a-t-il dit, l'ordre de votre maître;
De son auguste seing reconnaissez les traits,
Perfides, et sortez de ce sacré palais. »
A ce discours, laissant la sultane expirante,
Il a marché vers nous; et d'une main sanglante
Il nous a déployé l'ordre dont Amurat
Autorise ce monstre à ce double attentat.
Mais, seigneur, sans vouloir l'écouter davantage
Transportés à la fois de douleur et de rage,
Nos bras impatients ont puni son forfait,
Et vengé dans son sang la mort de Bajazet.

ATALIDE.

Bajazet!

1 « Ce vers répond parfaitement à la critique de madame de Sévigné, qui dit qu'on n'entre point dans les motifs de cette grande tuerie: on y entre parfaitement, et il est très-naturel qu'Amurat, se défiant de Roxane et de Bajazet, ait donné ordre de les faire mourir tous les deux. » (*Geoffroy.*)

ACOMAT.

Que dis-tu?

OSMIN.

Bajazet est sans vie.
L'ignoriez-vous [1]?

ATALIDE.

O ciel!

OSMIN.

Son amante en furie,
Près de ces lieux, seigneur, craignant votre secours,
Avait au nœud fatal abandonné ses jours.
Moi-même des objets j'ai vu le plus funeste,
Et de sa vie en vain j'ai cherché quelque reste
Bajazet était mort. Nous l'avons rencontré
De morts et de mourants noblement entouré,
Que, vengeant sa défaite et cédant sous le nombre [2],
Ce héros a forcés d'accompagner son ombre.
Mais, puisque c'en est fait, seigneur, songeons à nous.

ACOMAT.

Ah! destins ennemis, où me réduisez-vous!
Je sais en Bajazet la perte que vous faites,
Madame; je sais trop qu'en l'état où vous êtes,
Il ne m'appartient point de vous offrir l'appui
De quelques malheureux qui n'espéraient qu'en lui:
Saisi, désespéré d'une mort qui m'accable,
Je vais, non point sauver cette tête coupable,
Mais, redevable aux soins de mes tristes amis,
Défendre jusqu'au bout leurs jours qu'ils m'ont commis.
Pour vous, si vous voulez qu'en quelque autre contrée
Nous allions confier votre tête sacrée,
Madame, consultez: maîtres de ce palais,
Mes fidèles amis attendront vos souhaits;
Et moi, pour ne point perdre un temps si salutaire,
Je cours où ma présence est encor nécessaire;
Et jusqu'au pied des murs que la mer vient laver,
Sur mes vaisseaux tout prêts je viens vous retrouver [3].

1 En effet, cette ignorance a de quoi surprendre, mais elle était nécessaire pour entretenir un reste d'intérêt jusqu'à l'achèvement de la tragédie.

2 Inversion un peu forcée.

3 « La tragédie pourrait finir à cette scène : le spectateur supposerait qu'Atalide donne un consentement tacite à la proposition d'Acomat; et la règle qui veut qu'on rende compte, à la fin, du sort de chaque personnage, serait suffisamment observée. Le dénoûment serait ainsi débarrassé d'un monologue qui le fait languir, et d'un meurtre très-froid. Rien n'est plus vicieux que d'ensanglanter mal à propos la scène; rien n'est moins tragique que la mort d'un personnage auquel on prend peu d'intérêt. » (*Geoffroy.*) Le consentement tacite d'Atalide serait un démenti à son caractère.

« Servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit et sibi constet » (Hor. *Ars poet*

SCÈNE XII.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Enfin, c'en est donc fait; et par mes artifices,
Mes injustes soupçons, mes funestes caprices,
Je suis donc arrivée au douloureux moment
Où je vois par mon crime expirer mon amant!
N'était-ce pas assez, cruelle destinée,
Qu'à lui survivre, hélas! je fusse condamnée?
Et fallait-il encor que, pour comble d'horreurs,
Je ne pusse imputer sa mort qu'à mes fureurs?
Oui, c'est moi, cher amant, qui t'arrache la vie;
Roxane ou le sultan ne te l'ont point ravie:
Moi seule, j'ai tissu le lien malheureux
Dont tu viens d'éprouver les détestables nœuds.
Et je puis, sans mourir, en souffrir la pensée,
Moi qui n'ai pu tantôt, de ta mort menacée,
Retenir mes esprits prompts à m'abandonner!
Ah! n'ai-je eu de l'amour que pour t'assassiner?
Mais c'en est trop: il faut, par un prompt sacrifice,
Que ma fidèle main te venge et me punisse.
Vous, de qui j'ai troublé la gloire et le repos,
Héros qui deviez tous revivre en ce héros;
Toi, mère malheureuse, et qui, dès notre enfance,
Me confias son cœur dans une autre espérance [1];
Infortuné vizir, amis désespérés,
Roxane, venez tous, contre moi conjurés,
Tourmenter à la fois une amante éperdue;
Et prenez la vengeance enfin qui vous est due.
(Elle se tue.)

ZAIRE.

Ah! madame!... Elle expire. O ciel! en ce malheur,
Que ne puis-je avec elle expirer de douleur [2]!

1 Réminiscence de Virgile :

« ... Non hos quæsitum munus in usus. » (*Æn.*, IV, v. 647.)

2 « On a reproché à Racine d'avoir fini *Bérénice* par un *hélas*: il termine *Bajazet* par un vers infiniment plus répréhensible: rien n'empêche Zaïre d'imiter sa maitresse, et d'expirer avec elle. Le poignard d'Atalide est auprès d'elle, et à son service. » (*Geoffroy.*) Geoffroy en parle à son aise; pourquoi veut-il la mort de Zaïre? La *tuerie*, comme dit madame de Sévigné, n'est-elle pas assez nombreuse? Bajazet, Orcan, Roxane, Atalide suffisent, ce semble, et au delà.

FIN.

MITHRIDATE

TRAGÉDIE

1673

PRÉFACE [1].

Il n'y a guère de nom plus connu que celui de Mithridate [2] : sa vie et sa mort font une partie considérable de l'histoire romaine ; et, sans compter les victoires qu'il a remportées, on peut dire que ses seules défaites ont fait presque toute la gloire de trois des plus grands capitaines de la république, c'est à savoir de Sylla, de Lucullus et de Pompée [3]. Ainsi, je ne pense pas qu'il soit besoin de citer ici mes auteurs : car, excepté quelques événements que j'ai un peu rapprochés par le droit que donne la poésie, tout le monde reconnaîtra aisément que j'ai suivi l'histoire avec beaucoup de fidélité. En effet, il n'y a guère d'actions éclatantes dans la vie de Mithridate qui n'aient trouvé place dans ma tragédie. J'y ai inséré tout ce qui pouvait mettre en jour les mœurs et les sentiments de ce prince, je veux dire sa haine violente

1 Toutes les notes de cette préface sont tirées du commentaire de Geoffroy.

2 Plusieurs princes ont porté ce nom. Le héros de la tragédie de Racine est Mithridate, troisième du nom, septième roi de Pont, surnommé Eupator; monarque vraiment extraordinaire, et qui joue le rôle le plus brillant dans l'histoire romaine. Il régna soixante ans, et vécut environ soixante et douze.

3 *C'est à savoir, de Sylla, de Lucullus et de Pompée.* Cette fin de phrase ne se trouve pas dans la première édition de *Mithridate*, publiée dans le mois de mars 1673.

contre les Romains, son grand courage, sa finesse, sa dissimulation, et enfin cette jalousie qui lui était si naturelle, et qui a tant de fois coûté la vie à ses maitresses [1].

La seule chose qui pourrait n'être pas aussi connue que le reste, c'est le dessein que je lui fais prendre de passer dans l'Italie. Comme ce dessein m'a fourni une des scènes qui ont le plus réussi dans ma tragédie, je crois que le plaisir du lecteur pourra redoubler quand il verra que presque tous les historiens ont dit ce que je fais dire ici à Mithridate.

Florus, Plutarque, et Dion Cassius, nomment les pays par où il devait passer. Appien d'Alexandrie entre plus dans le détail ; et, après avoir marqué les facilités et les secours que Mithridate espérait trouver dans sa marche, il ajoute que ce projet fut le prétexte dont Pharnace se servit pour faire révolter toute l'armée, et que les soldats, effrayés de l'entreprise de son père, la regardèrent comme le désespoir d'un prince qui ne cherchait qu'à périr avec éclat. Ainsi, elle fut en partie cause de sa mort, qui est l'action de ma tragédie.

J'ai encore lié ce dessein de plus près à mon sujet : je m'en suis servi pour faire connaître à Mithridate les

1 Mithridate joignait à un esprit très-cultivé, à de vastes connaissances, des mœurs barbares. Il gouvernait ses femmes avec autant de cruauté que les modernes souverains de la Turquie et de la Perse. Il n'épargna pas son propre sang : ses sœurs, ses fils, et sa mère elle-même, furent les victimes de sa férocité; mais de grandes actions couvrent ses crimes. L'histoire semble lui pardonner ses vices en faveur de ses grandes qualités : on ne voit plus le despote jaloux, dissimulé, cruel ; on ne voit que le roi qui combat et meurt pour conserver ses droits et son indépendance. — Racine, dans la seconde édition de *Mithridate*, a ajouté les deux dernières phrases de cet alinéa.

secrets sentiments de ses deux fils. On ne peut prendre trop de précaution pour ne rien mettre sur le théâtre qui ne soit très-nécessaire ; et les plus belles scènes sont en danger d'ennuyer du moment qu'on les peut séparer de l'action, et qu'elles l'interrompent au lieu de la conduire vers sa fin [1].

Voici la réflexion que fait Dion Cassius sur ce dessein de Mithridate : « Cet homme était véritablement né pour entreprendre de grandes choses. Comme il avait souvent éprouvé la bonne et la mauvaise fortune, il ne croyait rien au-dessus de ses espérances et de son audace, et mesurait ses desseins bien plus à la grandeur de son courage qu'au mauvais état de ses affaires ; bien résolu, si son entreprise ne réussissait point, de faire une fin digne d'un grand roi, et de s'ensevelir lui-même sous les ruines de son empire plutôt que de vivre dans l'obscurité et dans la bassesse [2]. »

J'ai choisi Monime entre les femmes que Mithridate a aimées. Il paraît que c'est celle de toutes qui a été la plus vertueuse, et qu'il a aimée le plus tendrement. Plutarque semble avoir pris plaisir à décrire le malheur et les sentiments de cette princesse. C'est lui qui m'a donné l'idée de Monime ; et c'est en partie sur la peinture qu'il en a faite que j'ai fondé un caractère que je puis dire qui n'a point déplu. Le lecteur trouvera bon que je rapporte ses paroles telles qu'Amyot les a traduites : car elles ont une grâce dans le vieux style de ce traducteur que je ne crois point pouvoir égaler dans notre langage moderne :

1 Dans la première édition, la préface finissait en cet endroit.
2 *Hist. rom.*, lib. XXXVII.

« Cette-ci estoit fort renommée entre les Grecs, pour ce que quelques sollicitations que lui sceust faire le roi en estant amoureux, jamais ne voulut entendre à toutes ses poursuites jusqu'à ce qu'il y eust accord de mariage passé entre eux, qu'il lui eust envoyé le diadème ou bandeau royal, et qu'il l'eust appelée royne. La pauvre dame, depuis que ce roi l'eust espousée, avoit vécu en grande desplaisance, ne faisant continuellement autre chose que de plorer la malheureuse beauté de son corps, laquelle, au lieu d'un mari, lui avoit donné un maistre, et, au lieu de compaignie conjugale, et que doibt avoir une dame d'honneur, lui avoit baillé une garde et garnison d'hommes barbares, qui la tenoient comme prisonnière loin du doulx pays de la Grèce, en lieu où elle n'avoit qu'un songe et une ombre des biens qu'elle avoit espérés; et au contraire avoit réellement perdu les véritables, dont elle jouissoit au pays de sa naissance. Et quand l'eunuque fut arrivé devers elle, et lui eust faict commandement de par le roi qu'elle eust à mourir, adonc elle s'arracha d'alentour de la teste son bandeau royal, et, se le nouant alentour du col, s'en pendit. Mais le bandeau ne fut pas assez fort et se rompit incontinent. Et lors elle se prit à dire : « O maudit et malheureux « tissu, ne me serviras-tu point au moins à ce triste « service ? » En disant ces paroles, elle le jeta contre terre, crachant dessus, et tendit la gorge à l'eunuque [1]. »

Xipharès était fils de Mithridate et d'une de ses

1 (Plutarque, *Vie de Lucullus.*) Racine a supprimé plusieurs mots du texte d'Amyot, et y a fait quelques changements, afin de restreindre à Monime ce qui, dans ce récit, s'applique en général aux femmes de Mithridate.

femmes qui se nommait Stratonice. Elle livra aux Romains une place de grande importance, où étaient les trésors de Mithridate, pour mettre son fils Xipharès dans les bonnes grâces de Pompée. Il y a des historiens qui prétendent que Mithridate fit mourir ce jeune prince pour se venger de la perfidie de sa mère.

Je ne dis rien de Pharnace : car qui ne sait pas que ce fut lui qui souleva contre Mithridate ce qui lui restait de troupes, et qui força ce prince à se vouloir empoisonner et à se passer son épée au travers du corps pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis ? C'est ce même Pharnace qui fut vaincu depuis par Jules César, et qui fut tué ensuite dans une autre bataille

---

PERSONNAGES.

MITHRIDATE, roi de Pont et de quantité d'autres royaumes.
MONIME, accordée avec Mithridate, et déjà déclarée reine.
PHARNACE, } fils de Mithridate, mais de différentes
XIPHARÈS, } mères.
ARBATE, confident de Mithridate et gouverneur de la place de Nymphée.
PHOEDIME, confidente de Monime.
ARCAS, domestique [1] de Mithridate.
GARDES.

La scène est à Nymphée, port de mer sur le Bosphore Cimmérien dans la Chersonèse Taurique.

1 Ce mot de *domestique* ne marque pas une condition servile; il indique seulement qu'Arcas fait partie de la maison de Mithridate.

MITHRIDATE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

XIPHARÈS, ARBATE.

XIPHARÈS.

On nous faisait, Arbate, un fidèle rapport :
Rome en effet triomphe, et Mithridate est mort.
Les Romains vers l'Euphrate ont attaqué mon père,
Et trompé dans la nuit sa prudence ordinaire.
Après un long combat, tout son camp dispersé
Dans la foule des morts en fuyant l'a laissé ;
Et j'ai su qu'un soldat dans les mains de Pompée
Avec son diadème a remis son épée.
Ainsi ce roi qui seul a, durant quarante ans[1],
Lassé tout ce que Rome eut de chefs importants,
Et qui, dans l'Orient balançant la fortune,
Vengeait de tous les rois la querelle commune,
Meurt[2], et laisse après lui, pour venger son trépas,
Deux fils infortunés qui ne s'accordent pas.

ARBATE.

Vous, seigneur ! Quoi ! l'ardeur de régner en sa place
Rend déjà Xipharès ennemi de Pharnace[3] ?

1 Les guerres de Mithridate contre les Romains ne durèrent que trente ans, pendant lesquels ce roi du Pont eut à combattre Sylla, Lucullus et Pompée. Sa dernière défaite ne l'avait point terrassé, et il songeait, à l'exemple d'Annibal, à porter la guerre en Italie, lorsque, détrôné par la trahison de son fils Pharnace, et réduit à mourir, il se fit donner la mort par un soldat gaulois, l'an 65 av. J. C.

2 « Tout lecteur curieux d'étudier la période poétique fera sans doute attention à ce mot *meurt*, qui, après quatre vers imposants, tombe si juste au commencement du cinquième, et le coupe, en formant une césure qui force l'oreille de s'y arrêter. » (*La Harpe.*)

3 Arbate devrait mieux connaître Xipharès, et ne pas le soupçonner gratuitement de haine et d'ambition.

XIPHARÈS.

Non, je ne prétends point, cher Arbate, à ce prix,
D'un malheureux empire acheter le débris.
Je sais en lui [1] des ans respecter l'avantage;
Et, content des États marqués pour mon partage,
Je verrai sans regret tomber entre ses mains
Tout ce que lui promet l'amitié des Romains.

ARBATE.

L'amitié des Romains? Le fils de Mithridate,
Seigneur? Est-il bien vrai?

XIPHARÈS.

N'en doute point, Arbate;
Pharnace, dès longtemps tout Romain dans le cœur,
Attend tout maintenant de Rome et du vainqueur.
Et moi, plus que jamais à mon père fidèle,
Je conserve aux Romains une haine immortelle.
Cependant et ma haine et ses prétentions
Sont les moindres sujets de nos divisions.

ARBATE.

Et quel autre intérêt contre lui vous anime?

XIPHARÈS.

Je m'en vais t'étonner : cette belle Monime,
Qui du roi notre père attira tous les vœux,
Dont Pharnace après lui se déclare amoureux....

ARBATE.

Hé bien, seigneur?

XIPHARÈS.

Je l'aime, et ne veux plus m'en taire,
Puisque enfin pour rival je n'ai plus que mon frère [2].
Tu ne t'attendais pas, sans doute, à ce discours;
Mais ce n'est point, Arbate, un secret de deux jours.
Cet amour s'est longtemps accru dans le silence.
Que n'en puis-je à tes yeux marquer la violence,
Et mes premiers soupirs, et mes derniers ennuis [3]!
Mais, en l'état funeste où nous sommes réduits,
Ce n'est guère le temps d'occuper ma mémoire
A rappeler le cours d'une amoureuse histoire.
Qu'il te suffise donc, pour me justifier,
Que je vis, que j'aimai la reine le premier [4];
Que mon père ignorait jusqu'au nom de Monime

1 *En lui* se rapporte à Pharnace qui était l'aîné de Xipharès

2 Le spectateur, dit Geoffroy, reçoit presque à chaque vers une instruction nouvelle : à peine connaît-il les caractères différents des deux frères, qu'il apprend leur rivalité. C'est là le mérite essentiel d'une bonne exposition : jamais le sujet n'y est trop tôt expliqué.

3 Antithèse affectée. Ce vers ne s'unit au précédent que par l'ellipse trop forte d'un verbe qu'il n'est pas facile de suppléer.

4 La priorité n'est pas indifférente, au moins comme excuse. Xipharès rappellera cette circonstance dans la scène avec Monime.

Quand je conçus pour elle un amour légitime.
Il la vit. Mais, au lieu d'offrir à ses beautés
Un hymen, et des vœux dignes d'être écoutés,
Il crut que, sans prétendre une plus haute gloire [1],
Elle lui céderait une indigne victoire.
Tu sais par quels efforts il tenta sa vertu ;
Et que, lassé d'avoir vainement combattu,
Absent, mais toujours plein de son amour extrême
Il lui fit par tes mains porter son diadème.
Juge de mes douleurs quand des bruits trop certain
M'annoncèrent du roi l'amour et les desseins ;
Quand je sus qu'à son lit Monime réservée
Avait pris avec toi le chemin de Nymphée [2] !
Hélas ! ce fut encor dans ce temps odieux
Qu'aux offres des Romains ma mère [3] ouvrit les yeux ;
Ou, pour venger sa foi [4] par cet hymen trompée,
Ou, ménageant pour moi la faveur de Pompée,
Elle trahit mon père, et rendit aux Romains
La place et les trésors confiés en ses mains.
Quel [5] devins-je au récit du crime de ma mère !
Je ne regardai plus mon rival dans mon père ;
J'oubliai mon amour par le sien traversé :
Je n'eus devant les yeux que mon père offensé.
J'attaquai les Romains ; et ma mère, éperdue,
Me vit, en reprenant cette place rendue,
A mille coups mortels contre eux me dévouer,
Et chercher, en mourant [6], à la désavouer.
L'Euxin, depuis ce temps, fut libre, et l'est encore ;
Et des rives de Pont aux rives du Bosphore,
Tout reconnut mon père ; et ses heureux vaisseaux
N'eurent plus d'ennemis que les vents et les eaux.
Je voulais faire plus : je prétendais, Arbate,
Moi-même à son secours m'avancer vers l'Euphrate.
Je fus soudain frappé du bruit de son trépas.
Au milieu de mes pleurs, je ne le cèle pas,
Monime, qu'en tes mains mon père avait laissée,
Avec tous ses attraits revint en ma pensée.
Que dis-je ? en ce malheur je tremblai pour ses jours ;
Je redoutai du roi les cruelles amours ;
Tu sais combien de fois ses jalouses tendresses
Ont pris soin d'assurer la mort de ses maîtresses.

1 Voy. la note ci-dessus, p. 159.
2 « Ce n'est pas sans dessein qu'on nomme ici Nymphée : c'est le nom de la ville dans l'enceinte de laquelle l'action se passe. *Nymphée* ne rime pas avec *réservée.* » (*Geoffroy.*)
3 La mère de Xipharès s'appelait Stratonice.
4 *Foi* rime avec l'hémistiche du vers suivant : c'est une négligence
5 *Que* serait prosaïque et sans élégance. *Quel* est à sa place ici aussi bien que dans ce vers de *Phèdre*, act. III, sc. VI :

Quel il m'a vu jadis, et quel il me retrouve

6 Par ma mort.

Je volai vers Nymphée ; et mes tristes regards
Rencontrèrent Pharnace au pied de ses remparts.
J'en conçus, je l'avoue, un présage funeste.
Tu nous reçus tous deux, et tu sais tout le reste.
Pharnace, en ses desseins toujours impétueux,
Ne dissimula point ses vœux présomptueux :
De mon père à la reine il conta la disgrâce,
L'assura de sa mort, et s'offrit en sa place.
Comme il le dit, Arbate, il veut l'exécuter.
Mais enfin à mon tour je prétends éclater :
Autant que mon amour respecta la puissance
D'un père à qui je fus dévoué dès l'enfance,
Autant ce même amour, maintenant révolté,
De ce nouveau rival brave l'autorité.
Ou Monime, à ma flamme elle-même contraire,
Condamnera l'aveu que je prétends lui faire ;
Ou bien, quelque malheur qu'il en puisse avenir[1],
Ce n'est que par ma mort qu'on la peut obtenir.
Voilà tous les secrets que je voulais t'apprendre.
C'est à toi de choisir[2] quel parti tu dois prendre ;
Qui des deux te paraît plus digne de ta foi,
L'esclave des Romains, ou le fils de ton roi.
Fier de leur amitié, Pharnace croit peut-être
Commander dans Nymphée, et me parler en maître.
Mais ici mon pouvoir ne connaît point le sien :
Le Pont est son partage, et Colchos est le mien[3] ;
Et l'on sait que toujours la Colchide et ses princes
Ont compté ce Bosphore au rang de leurs provinces[4].

ARBATE.

Commandez-moi, seigneur. Si j'ai quelque pouvoir,

1 *Advenir*, qui a remplacé l'ancien verbe *avenir*, aura moins de grâce. On a banni l'un et l'autre du style noble.

2 *Choisir* est pris ici dans son ancienne acception de *voir, examiner, juger*. Geoffroy critique ce mot sans *voir* pourquoi Racine l'a *choisi*.

3 « Quelques savants prétendent qu'il n'y a point dans la Colchide de ville qui s'appelle Colchos. Colchos n'est pas non plus le nom d'une région, d'une province, comme Luneau se l'imagine. *Colchos* est un nom de peuple; c'est l'accusatif de *Colchi, Colchorum*. Il est vrai que Racine en parle toujours comme d'une ville. » (*Geoffroy.*)

4 « L'usage veut qu'on dise *mettre au rang* et *compter au nombre* ; mais cet usage n'est une loi que pour la prose. Cette scène est écrite avec une élégance si naturelle, que La Motte-Houdard l'a choisie pour prouver l'inutilité de la versification : il a mis en prose les vers de Racine, et il n'a eu besoin pour cette opération que de rompre la mesure : tant le style de Racine est pur, correct et facile ! Mais La Motte, au lieu de faire par là triompher sa cause, s'est avoué vaincu, puisqu'il a prouvé par le fait que les bons vers réunissent à toutes les qualités d'une bonne prose une grâce, une harmonie, une vivacité, auxquelles la prose ne peut atteindre : la scène de La Motte est élégante et bien écrite, mais froide et ennuyeuse en comparaison de celle de Racine. » (*Geoffroy.*)

Mon choix est déjà fait, je ferai mon devoir :
Avec le même zèle, avec la même audace
Que je servais le père, et gardais cette place
Et contre votre frère, et même contre vous,
Après la mort du roi, je vous sers contre tous[1].
Sans vous, ne sais-je pas que ma mort assurée
De Pharnace en ces lieux allait suivre l'entrée ?
Sais-je pas que mon sang, par ses mains répandu,
Eût souillé ce rempart contre lui défendu ?
Assurez-vous du cœur et du choix de la reine ;
Du reste, ou mon crédit n'est plus qu'une ombre vaine,
Ou Pharnace, laissant le Bosphore en vos mains,
Ira jouir ailleurs des bontés des Romains.

XIPHARÈS.

Que ne devrai-je point à cette ardeur extrême !
Mais on vient. Cours, ami. C'est Monime elle-même[2].

SCÈNE II.

MONIME, XIPHARÈS.

MONIME.

Seigneur, je viens à vous : car enfin aujourd'hui[3],
Si vous m'abandonnez, quel sera mon appui ?
Sans parents, sans amis, désolée et craintive ;
Reine longtemps de nom, mais en effet captive,
Et veuve maintenant sans avoir eu d'époux,
Seigneur, de mes malheurs ce sont là les plus doux.
Je tremble à vous nommer l'ennemi qui m'opprime[4] :
J'espère toutefois qu'un cœur si magnanime

1 « L'inversion de ces quatre vers est dure ; et la répétition de la conjonction *et* rend la phrase extrêmement pénible. » (*Geoffroy.*)

2 « Le reste de cet acte ne nous offrira qu'une rivalité de deux jeunes princes, dont les amours et le caractère n'ont encore rien qui puisse nous y attacher beaucoup. Tout ce commencement m'a toujours paru très-faible : sans le nom de Mithridate, rien ne serait ici au-dessus du comique noble ; mais dès qu'il paraîtra, il relèvera tout, et Racine *ne tombe pas longtemps.* » (*La Harpe.*)

3 « L'arrivée de la reine produit un grand effet, parce que le spectateur aime déjà sa vertu, et qu'il est impatient de savoir quels sont ses sentiments à l'égard des deux princes. On a demandé pourquoi Monime venait elle-même trouver Xipharès ; on a trouvé cette démarche peu convenable à son sexe : le péril de Monime et sa situation présente répondent à cette observation. » (*Geoffroy.*)

4 *Je tremble à vous nommer.* « Je tremble de, » ainsi qu'on dirait aujourd'hui, sur la foi des grammairiens, n'aurait ni la même vivacité, ni la même énergie, ni tout à fait le même sens. Il faut se hâter de reprendre, dans nos grands écrivains, tout ce que la tyrannie des puristes ne nous a pas définitivement enlevé.

Ne sacrifiera point les pleurs des malheureux
Aux intérêts du sang qui vous unit tous deux.
Vous devez à ces mots reconnaître Pharnace :
C'est lui, seigneur, c'est lui dont la coupable audace
Veut, la force à la main [1], m'attacher à son sort
Par un hymen pour moi plus cruel que la mort.
Sous quel astre ennemi faut-il que je sois née !
Au joug d'un autre hymen sans amour destinée,
A peine suis-je libre et goûte quelque paix,
Qu'il faut que je me livre à tout ce que je hais.
Peut-être je devrais, plus humble en ma misère,
Me souvenir du moins que je parle à son frère [2] :
Mais, soit raison, destin, soit que ma haine en lui [3]
Confonde les Romains, dont il cherche l'appui,
Jamais hymen formé sous le plus noir auspice [4]
De l'hymen que je crains n'égala le supplice.
Et si Monime en pleurs ne vous peut émouvoir,
Si je n'ai plus pour moi que mon seul désespoir,
Au pied du même autel où je suis attendue [5],
Seigneur, vous me verrez, à moi-même rendue,
Percer ce triste cœur qu'on veut tyranniser,
Et dont jamais encor je n'ai pu disposer [6].

XIPHARÈS.

Madame, assurez-vous de mon obéissance ;
Vous avez dans ces lieux une entière puissance :
Pharnace ira, s'il veut, se faire craindre ailleurs.
Mais vous ne savez pas encor tous vos malheurs.

MONIME.

Hé ! quel nouveau malheur peut affliger Monime,
Seigneur ?

1 *La force à la main*, comme on dit *la menace à la bouche*; mais l'analogie n'est pas complète, et il y a ici une hardiesse de langage qu'il faut remarquer.

2 « Quelle grâce touchante, quel art et quel charme de style dans ce discours de Monime ! Avec combien d'adresse elle excuse sa haine contre Pharnace ! Comme elle flatte, sans le savoir et sans paraître s'en douter, tous les sentiments les plus chers au cœur de Xipharès ! Quelle situation délicate et intéressante ! Enfin que de naturel et de simplicité dans sa douleur ! » (*Geoffroy*.)

3 *Confondre les Romains en lui* est d'une mâle concision, pour dire que, dans sa haine, Monime confond Pharnace et les Romains.

4 « Quand ce mot est au figuré, comme *sous vos auspices*, pour *sous votre protection*, il n'a point de singulier. Il en a un quand il est, comme ici, au propre, pour *augurium*. » (*Louis Racine*.)

5 Ces vers, comme le remarque Geoffroy, montrent la fermeté du caractère de Monime, et annoncent la résistance qu'elle opposera plus tard à Mithridate.

6 « Ce vers est ici jeté adroitement ; il prépare à une déclaration, à un aveu, puisque enfin il y a encore de tout cela dans cette pièce; mais les gradations sont observées. » (*La Harpe*.)

XIPHARÈS.

Si vous aimer c'est faire un si grand crime[1],
Pharnace n'en est pas seul coupable aujourd'hui;
Et je suis mille fois plus criminel que lui.

MONIME.

Vous!

XIPHARÈS.

Mettez ce malheur au rang des plus funestes;
Attestez, s'il le faut, les puissances célestes[2]
Contre un sang malheureux, né pour vous tourmenter,
Père, enfants, animés à vous persécuter[3];
Mais avec quelque ennui que vous puissiez apprendre
Cet amour criminel qui vient de vous surprendre,
Jamais tous vos malheurs ne sauraient approcher
Des maux que j'ai soufferts en le voulant cacher.
Ne croyez point pourtant que, semblable à Pharnace,
Je vous serve aujourd'hui pour me mettre en sa place.
Vous voulez être à vous, j'en ai donné ma foi[4],
Et vous ne dépendrez ni de lui ni de moi.
Mais, quand je vous aurai pleinement satisfaite,
En quels lieux avez-vous choisi votre retraite?
Sera-ce loin, madame, ou près de mes États?
Me sera-t-il permis d'y conduire vos pas?
Verrez-vous d'un même œil le crime et l'innocence?
En fuyant mon rival, fuirez-vous ma présence?
Pour prix d'avoir si bien secondé vos souhaits,
Faudra-t-il me résoudre à ne vous voir jamais?

MONIME.

Ah! que m'apprenez-vous!

XIPHARÈS.

Hé quoi! belle Monime,
Si le temps peut donner quelque droit légitime,
Faut-il vous dire ici que le premier de tous
Je vous vis, je formai le dessein d'être à vous,
Quand vos charmes naissants, inconnus à mon père,
N'avaient encor paru qu'aux yeux de votre mère?
Ah! si, par mon devoir forcé de vous quitter,
Tout mon amour alors ne put pas éclater,
Ne vous souvient-il plus, sans compter tout le reste[5],
Combien je me plaignis de ce devoir funeste?

1 « On a repris avec raison ces déclarations, qui tombent dans une galanterie romanesque, et n'ont pas la dignité tragique, quoi qu'elles ne manquent ni d'élégance ni de grâce. » (*Geoffroy.*) Oui cela est vrai, et Xipharès, tout prince qu'il est, rappelle ce personnage comique dictant une lettre qui commence ainsi : « Si c'est pécher que de vous aimer, je pèche, etc. »

2 « Pure galanterie! Ce n'est pas là de la tragédie. » (*La Harpe.*)

3 Il n'y a point ici d'ellipse forcée, comme le veut Geoffroy, mais une apposition.

4 J'ai promis que vous seriez libre.

5 *Sans compter tout le reste*, hémistiche faible, est sans doute, comme on l'a remarqué, un sacrifice à la rime.

Ne vous souvient-il plus, en quittant vos beaux yeux,
Quelle vive douleur attendrit mes adieux?
Je m'en souviens tout seul : avouez-le, madame,
Je vous rappelle un songe effacé de votre âme.
Tandis que, loin de vous, sans espoir de retour,
Je nourrissais encore un malheureux amour,
Contente, et résolue à l'hymen de mon père,
Tous les malheurs du fils ne vous affligeaient guère.

MONIME.

Hélas!

XIPHARÈS.

Avez-vous plaint un moment mes ennuis?

MONIME.

Prince... n'abusez point de l'état où je suis [1].

XIPHARÈS.

En abuser, ô ciel! quand je cours vous défendre,
Sans vous demander rien, sans oser rien prétendre [2];
Que vous dirai-je enfin? lorsque je vous promets
De vous mettre en état de ne me voir jamais!

MONIME.

C'est me promettre plus que vous ne sauriez faire.

XIPHARÈS.

Quoi! malgré mes serments, vous croyez le contraire?
Vous croyez qu'abusant de mon autorité,
Je prétends attenter à votre liberté?
On vient, madame, on vient : expliquez-vous, de grâce.
Un mot.

MONIME.

Défendez-moi des fureurs de Pharnace :
Pour me faire, seigneur, consentir à vous voir,
Vous n'aurez pas besoin d'un injuste pouvoir [3].

XIPHARÈS.

Ah, madame!

MONIME.

Seigneur, vous voyez votre frère.

1 « Tout cela, il faut le dire, est de la fadeur, et ne peut passer que dans l'églogue et dans l'élégie. Mais ce vers si élégant:

Quelle vive douleur attendrit mes adieux,

et quelques autres vers, rappellent au moins le poëte, si l'on ne voit pas encore le poëte tragique. » (*La Harpe.*)

2 *Prétendre* signifie ici, comme dans la scène suivante, page 348, sans vouloir rien prétendre, aspirer à, et il a pour régime direct *rien*, pris dans le sens positif *rem*. Racine écrit indifféremment *prétendre à quelque chose*, et *prétendre quelque chose*, dans le même sens. La distinction qui réduit *prétendre* avec un régime direct au sens de *soutenir une opinion*, est une *prétention* des grammairiens.

3 Monime, qui veut se taire, laisse échapper son secret, et quoiqu'elle puisse dire, act. II, sc. I :

Mon cœur affermi
N'a rien dit, ou du moins n'a parlé qu'à demi,

elle en a dit assez pour être comprise.

SCÈNE III.

MONIME, PHARNACE, XIPHARÈS.

PHARNACE.

Jusques à quand, madame, attendrez-vous mon père?
Des témoins de sa mort viennent à tous moments
Condamner votre doute et vos retardements.
Venez, fuyez l'aspect de ce climat sauvage,
Qui ne parle à vos yeux que d'un triste esclavage :
Un peuple obéissant vous attend à genoux,
Sous un ciel plus heureux et plus digne de vous.
Le Pont vous reconnaît dès longtemps pour sa reine :
Vous en portez encor la marque souveraine;
Et ce bandeau royal fut mis sur votre front
Comme un gage assuré de l'empire de Pont.
Maître de cet État que mon père me laisse,
Madame, c'est à moi d'accomplir sa promesse.
Mais il faut, croyez-moi, sans attendre plus tard[1],
Ainsi que notre hymen, presser notre départ :
Nos intérêts communs et mon cœur le demandent.
Prêts à vous recevoir, mes vaisseaux nous attendent;
Et du pied de l'autel vous y pouvez monter,
Souveraine des mers qui vous doivent porter.

MONIME.

Seigneur, tant de bontés ont lieu de me confondre.
Mais, puisque le temps presse, et qu'il faut vous répondre,
Puis-je, laissant la feinte et les déguisements,
Vous découvrir ici mes secrets sentiments?

PHARNACE.

Vous pouvez tout.

MONIME.

Je crois que je vous suis connue.
Éphèse[2] est mon pays; mais je suis descendue
D'aïeux, ou rois, seigneur, ou héros qu'autrefois
Leur vertu, chez les Grecs, mit au-dessus des rois.
Mithridate me vit; Éphèse et l'Ionie
A son heureux empire était alors unie :

1 Plus longtemps. Ce vers est faible. Mais celui qui termine cette tirade est magnifique :

Souveraine des mers qui vous doivent porter.

2 Selon Plutarque, Monime n'était point d'Éphèse, mais de Milet. (*Vie de Lucullus*, chap. IX.) Éphèse a été préféré pour l'harmonie. Les deux villes sont dans l'Ionie.

Il daigna m'envoyer ce gage de sa foi.
Ce fut pour ma famille une suprême loi :
Il fallut obéir. Esclave couronnée,
Je partis pour l'hymen où [1] j'étais destinée.
Le roi, qui m'attendait au sein de ses États,
Vit emporter ailleurs ses desseins et ses pas,
Et, tandis que la guerre occupait son courage,
M'envoya dans ces lieux éloignés de l'orage.
J'y vins : j'y suis encor. Mais cependant, seigneur,
Mon père paya cher ce dangereux honneur :
Et les Romains vainqueurs, pour première victime,
Prirent Philopœmen [2], le père de Monime.
Sous ce titre funeste il se vit immoler ;
Et c'est de quoi, seigneur, j'ai voulu vous parler.
Quelque juste fureur dont je sois animée,
Je ne puis point à Rome opposer une armée :
Inutile témoin de tous ses attentats,
Je n'ai pour me venger ni sceptre ni soldats ;
Enfin, je n'ai qu'un cœur. Tout ce que je puis faire,
C'est de garder la foi que je dois à mon père,
De ne point dans son sang aller tremper mes mains,
En épousant en vous l'allié des Romains.

PHARNACE.

Que parlez-vous de Rome et de son alliance ?
Pourquoi tout ce discours et cette défiance ?
Qui vous dit qu'avec eux je prétends m'allier ?

MONIME.

Mais vous-même, seigneur, pouvez-vous le nier ?
Comment m'offririez-vous l'entrée et la couronne
D'un pays que partout leur armée environne,
Si le traité secret qui vous lie aux Romains
Ne vous en assurait l'empire et les chemins ?

PHARNACE.

De mes intentions je pourrais vous instruire,
Et je sais les raisons que j'aurais à vous dire,
Si, laissant en effet les vains déguisements,
Vous m'aviez expliqué vos secrets sentiments ;
Mais enfin je commence, après tant de traverses [3],
Madame, à rassembler vos excuses diverses ;
Je crois voir l'intérêt que vous voulez céler,
Et qu'un autre qu'un père ici vous fait parler.

1 *Où*, auquel. C'est ainsi que Voltaire a dit, dans *Alzire* :

Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir.

Nos poëtes s'enhardissent à reprendre cet emploi de *où*, tombé en désuétude. Ils ont raison.

2 Il n'est pas question ici du célèbre Philopœmen, chef de la ligue des Achéens, mort longtemps avant la naissance de Mithridate. Le nom du père de Monime est inconnu.

3 *Traverses* est pris improprement dans le sens de *détours*.

XIPHARÈS.

Quel que soit l'intérêt [1] qui fait parler la reine,
La réponse, seigneur, doit-elle être incertaine?
Et contre les Romains votre ressentiment
Doit-il pour éclater balancer un moment?
Quoi! nous aurons d'un père entendu la disgrâce,
Et, lents à le venger, prompts à remplir sa place,
Nous mettrons notre honneur et son sang en oubli!
Il est mort : savons-nous s'il est enseveli [2]?
Qui sait si, dans le temps que votre âme empressée
Forme d'un doux hymen l'agréable pensée,
Ce roi, que l'Orient, tout plein de ses exploits,
Peut nommer justement le dernier de ses rois,
Dans ses propres États, privé de sépulture,
Ou couché sans honneur dans une foule obscure,
N'accuse point le ciel qui le laisse outrager,
Et des indignes fils qui n'osent le venger [3]?
Ah! ne languissons plus dans un coin du Bosphore :
Si dans tout l'univers quelque roi libre encore,
Parthe, Scythe ou Sarmate, aime sa liberté,
Voilà nos alliés : marchons de ce côté.
Vivons, ou périssons dignes de Mithridate;
Et songeons bien plutôt, quelque amour qui nous flatte,
A défendre du joug et nous et nos États,
Qu'à contraindre des cœurs qui ne se donnent pas.

PHARNACE.

Il sait vos sentiments. Me trompais-je, madame?
Voilà cet intérêt si puissant sur votre âme,
Ce père, ces Romains que vous me reprochez.

XIPHARÈS.

J'ignore de son cœur les sentiments cachés [4];

1 Xipharès, en prenant la parole pour Monime, fait comprendre qu'il n'est pas étranger à cet *intérêt*.

2 Ces belles paroles, dit La Harpe, sont la condamnation de tout ce que Xipharès a dit et fait jusqu'ici. Aussi s'accuse-t-il, mais de manière à se faire absoudre, aux dépens de Pharnace, dont il ne se sépare point. Il fallait donc louer le poëte de son éloquence et de son habileté.

3 Desfontaines pense que Racine eût mieux fait de mettre *ses indignes fils*, au lieu de *des indignes fils* : selon ce critique, la phrase en serait plus claire. Geoffroy trouve que l'opinion de l'abbé Desfontaines est raisonnable. Louis Racine prétend que *des indignes fils* est une faute d'imprimeur, et que l'auteur avait mis, selon toutes les apparences, *et deux indignes fils*. Desfontaines et Geoffroy ont tort, et Louis Racine est trop complaisant. Son père a dit ce qu'il voulait dire, et excellemment. Il voulait faire entendre que les fils de Mithridate étaient *des indignes*, en négligeant de venger leur père; et par le tour qu'il a choisi, il unit l'énergie d'une locution familière à la noblesse du style tragique. Ces hardiesses déconcertent le purisme, mais la langue et la poésie y trouvent leur compte.

4 Xipharès n'est pas sincère, car il va dire en quittant Monime : *O ciel! qu'avons-nous fait!* et Monime répondra : *Adieu, prince.*

Mais je m'y soumettrais sans vouloir rien prétendre [1],
Si, comme vous, seigneur, je croyais les entendre.

PHARNACE.

Vous feriez bien ; et moi, je fais ce que je doi :
Votre exemple n'est pas une règle pour moi.

XIPHARÈS.

Toutefois en ces lieux je ne connais personne
Qui ne doive imiter l'exemple que je donne.

PHARNACE.

Vous pourriez à Colchos vous expliquer ainsi.

XIPHARÈS.

Je le puis à Colchos, et je le puis ici.

PHARNACE.

Ici ! vous y pourriez rencontrer votre perte....

SCÈNE IV.

MONIME, PHARNACE, XIPHARÈS, PHOEDIME.

PHŒDIME.

Princes, toute la mer est de vaisseaux couverte [2] ;
Et bientôt, démentant le faux bruit de sa mort,
Mithridate lui-même arrive dans le port.

MONIME.

Mitnridate !

XIPHARÈS.

Mon père !

Quelle nouvelle ! Ils s'étaient donc compris sans s'être expliqués. Voy. p. 344, not. 3.

1 Voy. la note, p. 159, et p. 344, not. 2.

2 Quel coup de théâtre ! Quel changement dans la situation de tous les personnages ! Et c'est une confidente, avec un simple message, qui produit ce grand mouvement ! C'est ainsi que dans *Phèdre*, le message de Panope, qui vient annoncer la mort de Thésée, fait prendre à la scène une face nouvelle. Ici, nous voyons deux frères et deux rivaux sur le point d'en venir aux mains ; Monime, prête à devenir la proie de Pharnace, ou la conquête de Xipharès, lorsque, tout à coup, l'arrivée de Mithridate remet la reine sous le joug d'un vieux mari, et les deux frères sous l'autorité d'un père soupçonneux et cruel, qui, pour satisfaire sa jalousie et sa vengeance, compte pour rien la vie de ses femmes et de ses enfants. Monime, confuse et troublée, se retire. Pharnace, fidèle à son caractère, voit le danger, combine ses ressources, et propose à son frère une révolte ouverte. Xipharès, non moins éclairé sur le danger, mais plus délicat sur les ressources, prend le parti de la soumission. Tous les traits sous lesquels on peint Mithridate dans cette scène contribuent à augmenter l'intérêt en augmentant les alarmes du spectateur sur le sort de Xipharès et de Monime. Il n'y a point de premier acte qui se termine d'une manière plus théâtrale, et qui laisse une plus vive attente : c'est la perfection de l'art. » (*Geoffroy*)

PHARNACE.

Ah! que viens-je d'entendre!

PHŒDIME.

Quelques vaisseaux légers sont venus nous l'apprendre.
C'est lui-même : et déjà, pressé de son devoir[1],
Arbate loin du bord l'est allé recevoir.

XIPHARÈS, *à Monime.*

Qu'avons-nous fait!

MONIME, *à Xipharès.*

Adieu, prince. Quelle nouvelle!

SCÈNE V.

PHARNACE, XIPHARÈS.

PHARNACE, *à part.*

Mithridate revient! Ah, fortune cruelle!
Ma vie et mon amour tous deux courent hasard :
Les Romains, que j'attends, arriveront trop tard.
(*A Xipharès.*)
Comment faire? j'entends que votre cœur soupire,
Et j'ai conçu[2] l'adieu qu'elle vient de vous dire,
Prince; mais ce discours demande un autre temps :
Nous avons aujourd'hui des soins plus importants.
Mithridate revient peut-être inexorable ;
Plus il est malheureux, plus il est redoutable.
Le péril est pressant plus que vous ne pensez.
Nous sommes criminels, et vous le connaissez :
Rarement l'amitié désarme sa colère;
Ses propres fils n'ont point de juge plus sévère;
Et nous l'avons vu même à ses cruels soupçons
Sacrifier deux fils pour de moindres raisons.
Craignons pour vous, pour moi, pour la reine elle-même.
Je la plains d'autant plus que Mithridate l'aime.
Amant avec transport, mais jaloux sans retour,
Sa haine va toujours plus loin que son amour.

1 Cette expression veut être remarquée pour sa concision énergique. On dirait en latin *urgente officio*. Voici au reste deux passages propres à éclairer la pensée de Racine, et à justifier le tour qu'il emploie: « Le jugement de Dieu *presse* la conscience *de* merveilleuse angoisse. » (Calvin, *Tr. de la Cène.*) « En silence, non plus du marché de se taire, mais de la *presse* de sa conscience. » (Montaigne, trad. de Sénèque, *Ess.*, l. I, ch. XIII.)

2 Il y a une nuance entre *comprendre* et *concevoir*. On comprend une chose, on conçoit pourquoi elle se fait. Racine a dû préférer ici *conçu* à *compris*.

Ne vous assurez [1] point sur l'amour qu'il vous porte:
Sa jalouse fureur n'en sera que plus forte.
Songez-y. Vous avez la faveur des soldats;
Et j'aurai des secours que je n'explique pas [2].
M'en croirez-vous? courons assurer notre grâce:
Rendons-nous, vous et moi, maîtres de cette place;
Et faisons qu'à ses fils il [3] ne puisse dicter
Que les conditions qu'ils voudront accepter.

XIPHARÈS.

Je sais quel est mon crime, et je connais mon père;
Et j'ai par-dessus vous le crime de ma mère;
Mais quelque amour encor qui me pût éblouir,
Quand mon père paraît, je ne sais qu'obéir.

PHARNACE.

Soyons-nous donc au moins fidèles l'un à l'autre:
Vous savez mon secret, j'ai pénétré le vôtre.
Le roi, toujours fertile en dangereux détours,
S'armera contre nous de nos moindres discours:
Vous savez sa coutume, et sous quelles tendresses
Sa haine sait cacher ses trompeuses adresses [4].
Allons: puisqu'il le faut, je marche sur vos pas:
Mais, en obéissant, ne nous trahissons pas.

1 L'acception du mot *assurer* était plus variée au XVII[e] siècle qu'elle ne l'est de nos jours. Ici *s'assurer* signifie avoir pleine confiance. On disait encore, *je m'assure*, pour *je suis certain*.

2 Pharnace, qui a dit dans la scène précédente:

> Que parlez-vous de Rome et de son alliance?

ne doit pas être pressé de s'expliquer.

3 *Il*. On comprend assez qu'il s'agit de Mithridate. L'éloignement du nom importe peu, puisque Mithridate domine la pensée de ses fils et du spectateur.

4 Ces deux pluriels ont été plus remarqués qu'approuvés.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

MONIME, PHŒDIME.

PHŒDIME.

Quoi ! vous êtes ici quand Mithridate arrive[1],
Quand, pour le recevoir, chacun court sur la rive.
Que faites-vous, madame? et quel ressouvenir
Tout à coup vous arrête, et vous fait revenir?
N'offenserez-vous point un roi qui vous adore,
Qui, presque votre époux...

MONIME.

Il ne l'est pas encore
Phœdime ; et jusque-là je crois que mon devoir
Est de l'attendre ici sans l'aller recevoir.

PHŒDIME.

Mais ce n'est point, madame, un amant ordinaire.
Songez qu'à ce grand roi promise par un père,
Vous avez de ses feux un gage solennel
Qu'il peut, quand il voudra, confirmer à l'autel.
Croyez-moi, montrez-vous ; venez à sa rencontre.

MONIME.

Regarde en quel état tu veux que je me montre ;
Vois ce visage en pleurs ; et, loin de le chercher[2],
Dis-moi plutôt, dis-moi que je m'aille cacher.

PHŒDIME.

Que dites-vous ? O dieux !

MONIME.

Ah ! retour qui me tue!
Malheureuse ! comment paraîtrai-je à sa vue,
Son diadème au front, et dans le fond du cœur,
Phœdime... Tu m'entends, et tu vois ma rougeur.

PHŒDIME.

Ainsi vous retombez dans les mêmes alarmes

1 « Cette première scène ne satisfait pas l'impatience et l'avidité du spectateur ; elle ne lui apprend rien de nouveau : c'est une conversation entre Monime et sa confidente, il est vrai, très-touchante ; mais c'est toujours une conversation. » (*Geoffroy.*)

2 *Le* est beaucoup trop éloigné, dit un commentateur, du nom auquel il se rapporte, et il semble, selon la grammaire, se rapporter à *visage*. Nous avons répondu d'avance à cette critique dans la note 3 de la page précédente, et page 31 vol. 1.

Qui vous ont dans la Grèce arraché tant de larmes;
Et toujours Xipharès revient vous traverser.

MONIME.

Mon malheur est plus grand que tu ne peux penser :
Xipharès ne s'offrait alors à ma mémoire
Que tout plein de vertus, que tout brillant de gloire;
Et je ne savais pas que, pour moi plein de feux,
Xipharès des mortels fût le plus amoureux[1]...

PHŒDIME.

Il vous aime, madame? Et ce héros aimable[2]...

MONIME.

Est aussi malheureux que je suis misérable.
Il m'adore, Phœdime; et les mêmes douleurs
Qui m'affligeaient ici, le tourmentaient ailleurs.

PHŒDIME.

Sait-il en sa faveur jusqu'où va votre estime[3]?
Sait-il que vous l'aimez?

MONIME.

Il l'ignore, Phœdime.
Les dieux m'ont secourue; et mon cœur, affermi,
N'a rien dit, ou du moins n'a parlé qu'à demi[4].
Hélas! si tu savais, pour garder le silence,
Combien ce triste cœur s'est fait de violence,
Quels assauts, quels combats j'ai tantôt soutenus!
Phœdime, si je puis, je ne le verrai plus :
Malgré tous les efforts que je pourrais me faire,
Je verrais ses douleurs, je ne pourrais me taire.
Il viendra malgré moi m'arracher cet aveu :
Mais n'importe, s'il m'aime, il en jouira peu :
Je lui vendrai si cher ce bonheur qu'il ignore[5],
Qu'il vaudrait mieux pour lui qu'il l'ignorât encore.

PHŒDIME.

On vient. Que faites-vous, madame?

MONIME.

Je ne puis;
Je ne paraîtrai point dans le trouble où je suis.

1 Ce vers nous est déjà presque connu par *Andromaque*, où nous lisons, act. V, sc. II, p. 57, v. 9 :

Il est au comble de ses vœux,
Le plus fier des mortels et le plus amoureux.

2 *Ce héros aimable* est du roman, et le vers qui suit de l'élégie.

3 On croirait volontiers que Phœdime connaît, par la *Clélie* de mademoiselle Scudéri, la carte du Tendre, et qu'elle sait que Monime a traversé Tendre-sur-Estime.

4 Voy. p. 344, not. 3, et p. 347, not. 4. L'illusion de Monime la trahit, et nous fait comprendre toute la vivacité de la passion qui la domine au point de l'aveugler.

5 Racine n'a pas oublié ce qu'il fait dire à Néron (*Brit.*, act. II, sc. VIII):

Fais-lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore.

SCÈNE II.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS, ARBATE, GARDES.

MITHRIDATE.

Princes, quelques raisons que vous me puissiez dire,
Votre devoir ici n'a point dû vous conduire,
Ni vous faire quitter, en de si grands besoins,
Vous, le Pont; vous, Colchos, confiés à vos soins[1].
Mais vous avez pour juge un père qui vous aime.
Vous avez cru des bruits que j'ai semés moi-même;
Je vous crois innocents, puisque vous le voulez,
Et je rends grâce au ciel qui nous a rassemblés.
Tout vaincu que je suis, et voisin du naufrage,
Je médite un dessein digne de mon courage.
Vous en serez tantôt instruits plus amplement[2].
Allez, et laissez-moi reposer un moment.

SCÈNE III.

MITHRIDATE, ARBATE.

MITHRIDATE.

Enfin, après un an, tu me revois, Arbate :
Non plus, comme autrefois, cet heureux Mithridate[3],
Qui de Rome toujours balançant le destin,
Tenait entre elle et moi l'univers incertain :
Je suis vaincu[4]. Pompée a saisi l'avantage
D'une nuit qui laissait peu de place au courage :
Mes soldats presque nus, dans l'ombre intimidés,

1 « On rapporte que Baron, lorsqu'il jouait Mithridate, faisait connaître par la différence de ses inflexions la différence qu'il mettait entre ses deux fils : il disait *vous*, *le Pont*, d'un ton dur et menaçant, qui exprimait sa haine contre Pharnace; mais il disait *vous, Colchos*, avec bonté et d'un ton paternel, qui marquait son affection pour Xipharès. » (*Geoffroy*.)

2 C'est le sujet de l'admirable scène qui commence le troisième acte.

3 Souvenir éloigné du

« Quantum mutatus ab illo
Hectore, qui redit exuvias indutus Achillis! » (Virg. *Æn.*, l. II.)

4 « Avec quel art ces mots, *je suis vaincu*, suspendent le vers! Ce sont là les secrets de la versification, et c'est ainsi qu'on varie les formes de notre alexandrin. » (*La Harpe*.)

Les rangs de toutes parts mal pris et mal gardés,
Le désordre partout redoublant les alarmes,
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,
Les cris que les rochers renvoyaient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux :
Que pouvait la valeur dans ce trouble funeste [1]?
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.
Quelque temps inconnu, j'ai traversé le Phase:
Et de là, pénétrant jusqu'au pied du Caucase,
Bientôt dans des vaisseaux sur l'Euxin préparés,
J'ai rejoint de mon camp les restes séparés.
Voilà par quels malheurs poussé dans le Bosphore,
J'y trouve des malheurs qui m'attendaient encore.
Toujours du même amour tu me vois enflammé :
Ce cœur nourri de sang, et de guerre affamé [2],
Malgré le faix des ans et du sort qui m'opprime,
Traîne partout l'amour qui l'attache à Monime;
Et n'a point d'ennemis qui lui soient odieux
Plus que deux fils ingrats que je trouve en ces lieux.

ARBATE.

Deux fils, seigneur?

MITHRIDATE.

Écoute. A travers ma colère
Je veux bien distinguer Xipharès de son frère :
Je sais que de tout temps à mes ordres soumis,
Il hait autant que moi nos communs ennemis;
Et j'ai vu sa valeur, à me plaire attachée,
Justifier pour lui ma tendresse cachée [3];
Je sais même, je sais avec quel désespoir,
A tout autre intérêt préférant son devoir,
Il courut démentir une mère infidèle,
Et tira de son crime une gloire nouvelle;
Et je ne puis encor ni n'oserais penser
Que ce fils si fidèle ait voulu m'offenser.

1 La syntaxe réclamerait ici un verbe pour tous les sujets qui précèdent; le poëte les laisse en souffrance par cette exclamation, qui peint le trouble de l'âme de Mithridate, et qui répond à l'émotion qu'il a excitée dans celle du spectateur. Tout dans cette poésie est image et sentiment.

2 « Mithridate est un vieillard amoureux et jaloux; mais avec quel art le poëte a su ennoblir cet amour et cette jalousie! Le roi de Pont se reproche à lui-même cette passion malheureuse, et son amour est tragique et terrible, parce qu'il fait craindre pour la vie de son fils. D'ailleurs la richesse et l'énergie du style suffiraient seules pour ennoblir la passion de Mithridate : *Nourri de sang, et de guerre affamé*; quelle poésie! *Malgré le faix des ans, traîne partout l'amour*; quelles images! Tout est beau, tout est noble avec cette force d'expression. » (*Geoffroy.*)

3 Mithridate cache jusqu'à sa tendresse pour ne pas donner prise sur lui, même à un fils

Mais tous deux en ces lieux que pouvaient-ils attendre ?
L'un et l'autre à la reine ont-ils osé prétendre ?
Avec qui semble-t-elle en secret s'accorder ?
Moi-même de quel œil dois-je ici l'aborder ?
Parle : quelque désir qui m'entraîne auprès d'elle,
Il me faut de leurs cœurs rendre un compte fidèle [1].
Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'as-tu vu ? Que sais-tu ?
Depuis quel temps, pourquoi, comment t'es-tu rendu ?

ARBATE.

Seigneur, depuis huit jours l'impatient Pharnace
Aborda le premier au pied de cette place [2] ;
Et de votre trépas autorisant le bruit,
Dans ces murs aussitôt voulut être introduit.
Je ne m'arrêtai point à ce bruit téméraire ;
Et je n'écoutais rien, si le prince son frère,
Bien moins par ses discours, seigneur, que par ses pleurs,
Ne m'eût en arrivant confirmé vos malheurs.

MITHRIDATE.

Enfin que firent-ils ?

ARBATE.

Pharnace entrait à peine,
Qu'il courut de ses feux entretenir la reine,
Et s'offrit d'assurer [3], par un hymen prochain,
Le bandeau qu'elle avait reçu de votre main.

MITHRIDATE.

Traître ! sans lui donner le loisir de répandre
Les pleurs que son amour aurait dus à ma cendre !
Et son frère ?

ARBATE.

Son frère, au moins jusqu'à ce jour,
Seigneur, dans ses desseins n'a point marqué d'amour,
Et toujours avec vous son cœur d'intelligence
N'a semblé respirer que guerre et que vengeance.

MITHRIDATE.

Mais encor quel dessein le conduisait ici ?

ARBATE.

Seigneur, vous en serez tôt ou tard éclairci.

MITHRIDATE.

Parle, je te l'ordonne, et je veux tout apprendre.

1 Il n'y a pas ici d'amphibologie, quoi qu'on ait dit. Entre le mot *parle* et les interrogations qui suivent, il est clair qu'*il me faut rendre* signifie : *Il faut que tu me rendes*, et non *que je me rende*.

2 « L'exactitude grammaticale demanderait *est abordé*, et non pas *aborda*. On dirait bien : *Il y a huit jours que Pharnace aborda*, mais il faut dire : *Depuis huit jours il est abordé*. » (*Geoffroy*.) « Il faut ! » c'est Geoffroy qui le dit. Prenons garde cependant que si Racine eût écrit *est abordé*, il aurait fixé la pensée du lecteur sur la durée du séjour de Pharnace, et non sur le fait de son arrivée, qui importe seul.

3 D'affermir sur sa tête.

ARBATE.

Seigneur, jusqu'à ce jour ce que j'ai pu comprendre[1],
Ce prince a cru pouvoir, après votre trépas,
Compter cette province au rang de ses États;
Et, sans connaître ici de lois que son courage,
Il venait par la force appuyer son partage.

MITHRIDATE.

Ah! c'est le moindre prix qu'il se doit proposer,
Si le ciel de mon sort me laisse disposer.
Oui, je respire, Arbate, et ma joie est extrême :
Je tremblais, je l'avoue, et pour un fils que j'aime,
Et pour moi, qui craignais de perdre un tel appui,
Et d'avoir à combattre un rival tel que lui.
Que Pharnace m'offense, il offre à ma colère
Un rival dès longtemps soigneux de me déplaire,
Qui, toujours des Romains admirateur secret,
Ne s'est jamais contre eux déclaré qu'à regret;
Et s'il faut que pour lui Monime prévenue
Ait pu porter ailleurs une amour qui m'est due,
Malheur au criminel qui vient me la ravir,
Et qui m'ose offenser et n'ose me servir!
L'aime-t-elle?

ARBATE.

Seigneur, je vois venir la reine.

MITHRIDATE.

Dieux, qui voyez ici mon amour et ma haine,
Épargnez mes malheurs[2] et daignez empêcher
Que je ne trouve encor ceux que je vais chercher!
Arbate, c'est assez : qu'on me laisse avec elle.

SCÈNE IV.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

Madame, enfin le ciel près de vous me rappelle,
Et, secondant du moins mes plus tendres souhaits,
Vous rend à mon amour plus belle que jamais[3].

1 Il y a ici une ellipse qui donne à la phrase plus de rapidité sans nuire à la clarté. *C'est que*, réclamé par la syntaxe pour unir les deux membres de la phrase, eût été languissant et disgracieux. Il n'y a pas de quoi le regretter. Les poëtes ont sur la syntaxe de routine une haute main qu'il ne faut pas abaisser, à moins qu'on ne veuille faire descendre la poésie au niveau placé par d'Olivet et les siens.

2 « *Epargnez ma douleur* est une phrase commune. *Épargnez mes malheurs* est de la véritable élégance, de celle des grands écrivains; mais combien elle a peu de juges! » (*La Harpe.*)

3 « Il s'agit bien ici du plus ou du moins de *beauté*. Cela ne convient qu'à la comédie. » (*La Harpe.*)

Je ne m'attendais pas que de notre hyménée
Je dusse voir si tard arriver la journée :
Ni qu'en vous retrouvant, mon funeste retour
Fît voir mon infortune, et non pas mon amour.
C'est pourtant cet amour, qui, de tant de retraites,
Ne me laisse choisir que les lieux où vous êtes ;
Et les plus grands malheurs pourront me sembler doux,
Si ma présence ici n'en est point un pour vous[1].
C'est vous en dire assez si vous voulez m'entendre.
Vous devez à ce jour dès longtemps vous attendre :
Et vous portez, madame, un gage de ma foi
Qui vous dit tous les jours que vous êtes à moi.
Allons donc assurer cette foi mutuelle.
Ma gloire loin d'ici vous et moi nous appelle ;
Et, sans perdre un moment pour ce noble dessein,
Aujourd'hui votre époux, il faut partir demain.

MONIME.

Seigneur, vous pouvez tout : ceux par qui je respire
Vous ont cédé sur moi leur souverain empire ;
Et quand vous userez de ce droit tout-puissant,
Je ne vous répondrai qu'en vous obéissant.

MITHRIDATE.

Ainsi, prête à subir un joug qui vous opprime,
Vous n'allez à l'autel que comme une victime ;
Et moi, tyran d'un cœur qui se refuse au mien,
Même en vous possédant, je ne vous devrai rien.
Ah, madame ! est-ce là de quoi me satisfaire ?
Faut-il que désormais, renonçant à vous plaire,
Je ne prétende plus qu'à vous tyranniser ?
Mes malheurs, en un mot, me font-ils mépriser[2] ?
Ah ! pour tenter encor de nouvelles conquêtes[3],
Quand je ne verrais pas de routes toutes prêtes,
Quand le sort ennemi m'aurait jeté plus bas,
Vaincu, persécuté, sans secours, sans États,
Errant de mers en mers, et moins roi que pirate,
Conservant pour tout bien le nom de Mithridate,
Apprenez que, suivi d'un nom si glorieux,

1 Voilà un sentiment de fade galanterie. Toutefois Corneille a été plus loin dans cette voie, lorsqu'il prête à l'un de ses héros, dans *OEdipe*, ces deux vers tristement célèbres :

> Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
> L'absence aux vrais amants est encor plus funeste.

2 « Voyez quel parti le poëte a su tirer de cet amour suranné ! Comme le héros s'indigne et se rehausse à cette seule idée de *mépris !* et avec quelle juste fierté il la repousse loin de lui ! Les fautes sont ici en grande partie celle du siècle : les ressources et les réparations sont de l'auteur. » (*La Harpe.*)

3 « Ici commence une magnifique période de douze vers enchaînés l'un à l'autre avec un art admirable : période presque unique dans notre poésie, chef-d'œuvre d'harmonie et d'éloquence, qui montre ce que peut la langue française entre les mains d'un homme de génie. » (*Geoffroy.*)

Partout de l'univers j'attacherais les yeux ;
Et qu'il n'est point de rois, s'ils sont dignes de l'être,
Qui, sur le trône assis, n'enviassent peut-être
Au-dessus de leur gloire un naufrage élevé,
Que Rome et quarante ans ont à peine achevé[1].
Vous-même d'un autre œil, me verriez-vous, madame,
Si ces Grecs vos aïeux revivaient dans votre âme?
Et puisqu'il faut enfin que je sois votre époux,
N'était-il pas plus noble, et plus digne de vous,
De joindre à ce devoir votre propre suffrage,
D'opposer votre estime au destin qui m'outrage[2],
Et de me rassurer, en flattant ma douleur,
Contre la défiance attachée au malheur?
Hé quoi! n'avez-vous rien, madame, à me répondre?
Tout mon empressement ne sert qu'à vous confondre.
Vous demeurez muette; et, loin de me parler,
Je vois, malgré vos soins, vos pleurs prêts à couler.

MONIME.

Moi, seigneur? Je n'ai point de larmes à répandre.
J'obéis : n'est-ce pas assez me faire entendre?
Et ne suffit-il pas...

MITHRIDATE.

Non, ce n'est pas assez.
Je vous entends ici mieux que vous ne pensez;
Je vois qu'on m'a dit vrai. Ma juste jalousie
Par vos propres discours est trop bien éclaircie ;
Je vois qu'un fils perfide, épris de vos beautés,
Vous a parlé d'amour, et que vous l'écoutez.
Je vous jette pour lui dans des craintes nouvelles;
Mais il jouira peu de vos pleurs infidèles,
Madame; et désormais tout est sourd à mes lois,
Ou bien vous l'avez vu pour la dernière fois.
Appelez Xipharès[3].

1 Des critiques, qui n'entendaient rien à la poésie et au langage figuré, ont blâmé cette expression de *naufrage élevé au-dessus de leur gloire*. La Harpe l'a judicieusement défendue; mais personne n'a songé à la rapprocher du passage de Montaigne qui l'a inspirée; le voici : « Il y a des pertes triomphantes à l'envi des victoires. Or, ces quatre victoires sœurs, les plus belles que le soleil ait vues de ses yeux, de Salamine, de Micale, de Platée et de Sicile, n'osèrent oncques opposer toute leur gloire ensemble à la gloire de la déconfiture du roi Léonidas et des siens au passage des Thermopyles. »

2 Ce vers est du Lucain dépouillé d'emphase. L'antithèse qu'il renferme est au fond celle du vers fameux :

« Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni. »

3 « Un vieillard jaloux qui remet sa maîtresse sous la garde de son fils qui en est aimé, présente une situation naturellement comique. Pourquoi donc cette scène a-t-elle un effet tragique au théâtre, et même à la lecture? Il y en a de bonnes raisons: d'abord, c'est que la cruauté jalouse et inflexible de Mithridate est déjà connue et caractérisée par les menaces qu'il a faites, et par les

MONIME.

Ah ! que voulez-vous faire?
Xipharès[1]...

MITHRIDATE.

Xipharès n'a point trahi son père :
Vous vous pressez en vain de le désavouer;
Et ma tendre amitié ne peut que s'en louer.
Ma honte en serait moindre, ainsi que votre crime,
Si ce fils, en effet digne de votre estime,
A quelque amour encore avait pu vous forcer.
Mais un traître qui n'est hardi qu'à m'offenser,
De qui nulle vertu n'accompagne l'audace[2],
Que Pharnace, en un mot, ait pu prendre ma place,
Qu'il soit aimé, madame, et que je sois haï...

SCÈNE V.

MITHRIDATE, MONIME, XIPHARÈS.

MITHRIDATE.

Venez, mon fils; venez, votre père est trahi.
Un fils audacieux[3] insulte à ma ruine,
Traverse mes desseins, m'outrage, m'assassine,
Aime la reine enfin, lui plaît, et me ravit
Un cœur que son devoir à moi seul asservit.
Heureux pourtant, heureux que, dans cette disgrâce,
Je ne puisse accuser que la main de Pharnace;
Qu'une mère infidèle, un frère audacieux,

vengeances qu'il annonce : on doit donc craindre pour les deux amants, et l'on veut voir comment ils se tireront d'une situation que la confiance momentanée de Mithridate ne rend que plus embarrassante et plus critique. Ensuite, c'est que la scène suivante entre Monime et Xipharès, scène où l'amour est si noblement sacrifié au devoir, est pathétique, et inspire un juste intérêt pour les deux amants. Enfin, c'est que les sentiments et les vers sont d'une vérité et d'une beauté si touchante, que les spectateurs sont attendris jusqu'aux larmes de ce qui, sous une autre forme, les aurait fait rire; et c'est là que le poëte est vraiment le magicien d'Horace : *fit magus.* » (*La Harpe.*)

1 « La méprise de Monime forme ici un coup de théâtre, qui devient plus intéressant encore, lorsque Mithridate, trompé, charge Xipharès de veiller sur Monime, et confie lui-même sa maîtresse à son rival. » (*Geoffroy.*) Quoi qu'il en soit, un poëte comique aurait à profiter ici.

2 Ici Racine adoucit Juvénal, mais il s'en souvient :

« Monstrum nulla virtute redemptum
A vitiis. »

3 Ce début renouvelle la situation de la scène précédente. Xipharès doit trembler comme a fait Monime. Si la méprise se prolongeait, il se trahirait.

Vous présentent en vain leur exemple odieux !
Oui, mon fils, c'est vous seul sur qui je me repose,
Vous seul qu'aux grands desseins que mon cœur se propos
J'ai choisi dès longtemps pour digne compagnon [1],
L'héritier de mon sceptre, et surtout de mon nom.
Pharnace, en ce moment, et ma flamme offensée,
Ne peuvent pas tout seuls occuper ma pensée :
D'un voyage important les soins et les apprêts,
Mes vaisseaux qu'à partir il faut tenir tout prêts,
Mes soldats, dont je veux tenter la complaisance [2],
Dans ce même moment demandent ma présence.
Vous cependant ici veillez pour mon repos,
D'un rival insolent arrêtez les complots :
Ne quittez point la reine ; et, s'il se peut, vous-même
Rendez-la moins contraire aux vœux d'un roi qui l'aime.
Détournez-la, mon fils, d'un choix injurieux :
Juge sans intérêt, vous la convaincrez mieux.
En un mot, c'est assez éprouver ma faiblesse :
Qu'elle ne pousse point cette même tendresse,
Que sais-je ! à des fureurs dont mon cœur outragé
Ne se repentirait qu'après s'être vengé [3].

SCÈNE VI.

MONIME, XIPHARÈS.

XIPHARÈS.

Que dirai-je, madame ? et comment dois-je entendre
Cet ordre, ce discours que je ne puis comprendre ?
Serait-il vrai, grands dieux ! que trop aimé de vous
Pharnace eût en effet mérité ce courroux ?
Pharnace aurait-il part à ce désordre extrême ?

MONIME.

Pharnace ? O ciel ! Pharnace ! Ah ! qu'entends-je moi-même ?
Ce n'est donc pas assez que ce funeste jour
A tout ce que j'aimais m'arrache sans retour,
Et que, de mon devoir esclave infortunée,

1 *Compagnon aux desseins*, pour les desseins. C'est un nouvel exemple de l'emploi varié de la préposition *à*, si docile aux écrivains du XVII[e] siècle et à leurs devanciers.

2 *Complaisance* parait faible, puisque, dans l'état de ses affaires, Mithridate a besoin de tout le *dévouement* de ses soldats.

3 Cette pensée, dit M. A. Martin, semble imitée d'Ovide, qui fait dire à Médée :

« Quo feret ira sequar : facti fortasse pigebit. »

« Tout ce que la colère m'inspirera, je le ferai, dussé-je m'en repentir. »

A d'éternels ennuis je me voie enchaînée ?
Il faut qu'on joigne encor l'outrage à mes douleurs !
A l'amour de Pharnace on impute mes pleurs !
Malgré toute ma haine on veut qu'il m'ait su plaire !
Je le pardonne au roi, qu'aveugle sa colère,
Et qui de mes secrets ne peut être éclairci [1] ;
Mais vous, seigneur, mais vous, me traitez-vous ainsi ?

XIPHARÈS.

Ah ! madame, excusez un amant qui s'égare,
Qui lui-même, lié par un devoir barbare,
Se voit près de tout perdre, et n'ose se venger.
Mais des fureurs du roi que puis-je enfin juger ?
Il se plaint qu'à ses vœux un autre amour s'oppose :
Quel heureux criminel en peut être la cause ?
Qui ? Parlez.

MONIME.

Vous cherchez, prince, à vous tourmenter.
Plaignez votre malheur, sans vouloir l'augmenter.

XIPHARÈS.

Je sais trop quel tourment je m'apprête à moi-même.
C'est peu de voir un père épouser ce que j'aime :
Voir encore un rival honoré de vos pleurs,
Sans doute, c'est pour moi le comble des malheurs ;
Mais dans mon désespoir je cherche à les accroître.
Madame, par pitié, faites-le-moi connaître [2].
Quel est-il cet amant ? Que dois-je soupçonner ?

MONIME.

Avez-vous tant de peine à vous l'imaginer ?
Tantôt, quand je fuyais une injuste contrainte,
A qui contre Pharnace ai-je adressé ma plainte ?
Sous quel appui tantôt mon cœur s'est-il jeté [3] ?
Quel amour ai-je enfin sans colère écouté ?

XIPHARÈS.

O ciel ! Quoi ! je serais ce bienheureux coupable
Que vous avez pu voir d'un regard favorable ?
Vos pleurs pour Xipharès auraient daigné couler ?

MONIME.

Oui, prince : il n'est plus temps de le dissimuler.
Ma douleur pour se taire a trop de violence.
Un rigoureux devoir me condamne au silence ;
Mais il faut bien enfin, malgré ses dures lois,
Parler pour la première et la dernière fois.

1 Racine emploie souvent le mot *éclairci* dans le sens d'*instruit*.

2 *Accroître* et *connoître*, semblables autrefois par le son et par l'écriture, ont commencé par ne plus rimer à l'oreille ; puis l'écriture, se conformant à la prononciation, ils ont fini par différer à l'oreille et aux yeux. Mais aussi, pourquoi s'occuper des yeux en matière de rime ?

3 « *Un cœur qui se jette sous un appui* : cette métaphore n'est ni agréable ni juste. » (*Geoffroy.*)

Vous m'aimez dès longtemps : une égale tendresse
Pour vous, depuis longtemps, m'afflige et m'intéresse.
Songez depuis quel jour ces funestes appas
Firent naître un amour qu'ils ne méritaient pas;
Rappelez [1] un espoir qui ne vous dura guère,
Le trouble où vous jeta l'amour de votre père,
Le tourment de me perdre et de le voir heureux,
Les rigueurs d'un devoir contraire à tous vos vœux :
Vous n'en sauriez, seigneur, retracer la mémoire,
Ni conter vos malheurs sans conter mon histoire;
Et lorsque ce matin j'en écoutais le cours [2],
Mon cœur vous répondait tous vos mêmes discours.
Inutile, ou plutôt funeste sympathie!
Trop parfaite union par le sort démentie!
Ah! par quel soin cruel le ciel avait-il joint
Deux cœurs que l'un pour l'autre il ne destinait point!
Car quel que soit vers vous le penchant qui m'attire,
Je vous le dis, seigneur, pour ne plus vous le dire,
Ma gloire me rappelle et m'entraîne à l'autel,
Où je vais vous jurer un silence éternel [3].
J'entends, vous gémissez; mais telle est ma misère,
Je ne suis point à vous, je suis à votre père.
Dans ce dessein vous-même il faut me soutenir,
Et de mon faible cœur m'aider à vous bannir.
J'attends du moins, j'attends de votre complaisance
Que désormais partout vous fuirez ma présence [4].
J'en viens de dire assez pour vous persuader
Que j'ai trop de raisons pour vous le commander.
Mais après ce moment, si ce cœur magnanime
D'un véritable amour a brûlé pour Monime,
Je ne reconnais plus la foi de vos discours,
Qu'au soin que vous prendrez de m'éviter toujours.

XIPHARÈS.

Quelle marque, grands dieux! d'un amour déplorable!
Combien, en un moment, heureux et misérable!

1 Monime ne veut pas dire : *reprenez un espoir*, mais *ramenez sous vos yeux*, « revoca animo. » *Rappelez-vous*, avec le même sens, serait prosaïque; *rappelez* est d'un poëte.

2 Peut-on dire *écouter le cours* de malheurs ou d'une histoire? Mais combien le vers suivant : *Mon cœur vous répondait tous vos mêmes discours*, est touchant! M. C. A. Sapey, *Essai sur G. Du Vair*, p. 114, nous en montre le germe dans cette phrase de son auteur : « Hélas ! mon cœur saisi ne vous respondait que des soupirs ! »

3 « Que de sentiment et d'intérêt dans cette expression si neuve : *vous jurer un silence éternel!* Jurer un amour éternel, voilà ce que tout le monde peut dire; mais jurer *un silence*, et *un silence éternel!* mais le jurer à son amant, il n'y a que Racine qui l'ait dit » (*La Harpe.*)

4 Pauline, dans *Polyeucte*, exprime le même sentiment :

Mais si vous estimez ce vertueux devoir,
Conservez-m'en la gloire et cessez de me voir. (Act. II, sc. II.)

De quel comble de gloire et de félicités,
Dans quel abîme affreux vous me précipitez [1] !
Quoi ! j'aurai pu toucher un cœur comme le vôtre,
Vous aurez pu m'aimer ; et cependant un autre
Possédera ce cœur dont j'attirais les vœux [2] ?
Père injuste, cruel, mais d'ailleurs malheureux [3] !...
Vous voulez que je fuie et que je vous évite ?
Et cependant le roi m'attache à votre suite.
Que dira-t-il ?

MONIME.

N'importe, il me faut obéir [4].
Inventez des raisons qui puissent l'éblouir.
D'un héros tel que vous c'est là l'effort suprême :
Cherchez, prince, cherchez, pour vous trahir vous-même,
Tout ce que, pour jouir de leurs contentements,
L'amour fait inventer aux vulgaires amants.
Enfin, je me connais, il y va de ma vie :
De mes faibles efforts ma vertu se défie [5].
Je sais qu'en vous voyant un tendre souvenir
Peut m'arracher du cœur quelque indigne soupir ;
Que je verrai mon âme, en secret déchirée,
Revoler vers le bien dont elle est séparée ;
Mais je sais bien aussi que, s'il dépend de vous
De me faire chérir un souvenir si doux,
Vous n'empêcherez pas que ma gloire offensée
N'en punisse aussitôt la coupable pensée ;
Que ma main dans mon cœur ne vous aille chercher,
Pour y laver ma honte, et vous en arracher.
Que dis-je ? En ce moment, le dernier qui nous reste,
Je me sens arrêter par un plaisir funeste [6] :

1 Remarquez ceci. On ne dirait pas, sans inversion : *De quel comble vous me précipitez dans quel abîme !* mais en calquant la phrase latine : « Quali de culmine qualem in abyssum me præcipitem agis ! » le français jouit du privilége du latin. Toutefois l'épithète *affreux*, jointe à abîme, cause un peu d'embarras.

2 Corneille avait dit :

> Faible soulagement d'un malheur sans remède !
> Pauline ! je verrai qu'un autre vous possède. (*Polyeucte*, act. II, sc. I.)

3 Vers faible.

4 Cet hémistiche se prête grammaticalement à un double sens ; mais il est clair qu'il signifie : Il faut que vous m'obéissiez.

5 Corneille n'est pas moins touchant que Racine, lorsqu'il fait dire à Pauline :

> Mon père, je suis femme, et je sais ma faiblesse.
> *Polyeucte*, act. I, sc. IV.

6 « Quelle attendrissante douceur dans ces vers et dans tout ce morceau ! Relisez-le depuis ces mots : *Enfin, je me connais*, etc., et lisez ensuite celui-ci de Pauline, qui dit à peu près les mêmes choses :

> Hélas ! cette vertu, quoique enfin invincible,
> Ne laisse que trop voir une âme trop sensible.
> Ces pleurs en sont témoins, et ces lâches soupirs

Plus je vous parle, et plus, trop faible que je suis,
Je cherche à prolonger le péril que je fuis.
Il faut pourtant, il faut se faire violence :
Et, sans perdre en adieux un reste de constance,
Je fuis. Souvenez-vous, prince, de m'éviter,
Et méritez les pleurs que vous m'allez coûter.

XIPHARÈS.

Ah, madame!... Elle fuit, et ne veut plus m'entendre.
Malheureux Xipharès, quel parti dois-tu prendre?
On t'aime, on te bannit : toi-même tu vois bien
Que ton propre devoir s'accorde avec le sien :
Cours par un prompt trépas abréger ton supplice.
Toutefois attendons que son sort s'éclaircisse;
Et s'il faut qu'un rival la ravisse à ma foi,
Du moins, en expirant, ne la cédons qu'au roi.

Qu'arrachent de nos cœurs les cruels souvenirs :
Trop rigoureux effets d'une aimable présence,
Contre qui mon devoir a trop peu de défense!
Mais, si vous estimez ce généreux devoir,
Conservez-m'en la gloire, et cessez de me voir;
Épargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte,
Épargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte;
Enfin épargnez-moi ces tristes entretiens,
Qui ne font qu'irriter vos tourments et les miens.

Polyeucte, act. II, sc. II.

Malgré les fautes et les négligences, ces vers disent ce qu'ils doivent dire; ils ne sont pas mauvais, et les sentiments intéressent. Ceux de Racine pénètrent l'âme et enchantent l'oreille. Pourquoi? c'est qu'il a senti ce que Corneille n'a fait que penser. » (*La Harpe.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS.

MITHRIDATE.

Approchez, mes enfants[1]. Enfin l'heure est venue
Qu'il[2] faut que mon secret éclate à votre vue :
A mes nobles projets je vois tout conspirer ;
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.
Je fuis : ainsi le veut la fortune ennemie.
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie
Pour croire que longtemps, soigneux de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs, ainsi que ses disgrâces :
Déjà plus d'une fois, retournant sur mes traces,
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenait après son char un vain peuple occupé,
Et, gravant en airain[3] ses frêles avantages,
De mes États conquis enchaînait les images,
Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur du fond de ses marais,
Et, chassant les Romains de l'Asie étonnée,
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année[4].
D'autres temps, d'autres soins. L'Orient, accablé,
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé :
Il voit, plus que jamais, ses campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des nations ravisseurs altérés,
Le bruit de nos trésors les a tous attirés[5] :

1 « Cette scène, dit La Harpe, me paraît, sous tous les rapports, une des plus belles que Racine ait conçues, et le discours de Mithridate est dans notre langue un des modèles les plus achevés du style sublime. »

2 Nos auteurs remplaceraient ici *que* par *où*. Racine suit l'ancien usage : ce n'est pas une licence, mais un latinisme autorisé par mille exemples : « Venit hora qua oportet, etc. »

3 Latinisme, *in ære*, « sur l'airain. »

4 Labor perit irritus anni. (Virg.)

5 Ces idées sont exprimées dans la lettre de Mithridate à Arsace, roi des Parthes : « An ignoras, Romanos, postquam ad Occiden« tem pergentibus Oceanus finem fecit, arma huc convertisse ? Ne-

Ils y courent en foule ; et, jaloux l'un de l'autre,
Désertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi seul je leur résiste : ou lassés, ou soumis,
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis ;
Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.
Le grand nom de Pompée assure sa conquête :
C'est l'effroi de l'Asie ; et, loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher[1].
Ce dessein vous surprend ; et vous croyez peut-être
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
J'excuse votre erreur ; et, pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés[2].
Ne vous figurez point que de cette contrée,
Par d'éternels remparts Rome soit séparée :
Je sais tous les chemins par où je dois passer ;
Et si la mort bientôt ne me vient traverser,
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours[3] ?

« que quidquam a principio nisi raptum habere, domum, conjuges, « agros, imperium ? » « Ignores-tu que les Romains, arrêtés du côté de l'Occident par la mer, ont tourné leurs armes contre nous ? Que, depuis leurs commencements, ils n'ont rien qu'ils n'aient dérobé : maisons, femmes, territoire, empire ? » (Sall., frag. v.) Et, plus loin : « Romani arma in omnes habent, acerrima in eos, quibus « victis spolia maxima sunt. » « Ennemis de tous les peuples, les Romains poursuivent avec le plus d'acharnement ceux dont la défaite leur promet de plus riches dépouilles. »

1. « Ce vers produit sur les interlocuteurs et sur les spectateurs un effet théâtral : ce projet héroïque étonne, élève l'âme, excite l'admiration, et répand sur les amours de Mithridate, sur ses chagrins domestiques, cet éclat, cette dignité qui convient à la tragédie. Racine a rassemblé toutes les autorités qui peuvent prouver que cette idée de passer en Italie n'est point une chimère romanesque, une supposition brillante du poëte, mais que Mithridate forma réellement cette audacieuse entreprise. » (*Geoffroy.*) Nous lisons, en effet, Florus, l. III, ch. VI : « Quippe quum effugisset hos« tem per Colchos, Siciliæ quoque littora et Campaniam nostram « subito adventu terrere voluit : Colchis tenus jungere Bosporon ; « inde per Thraciam, Macedoniam, et Græciam transilire, sic Ita« liam nec opinatus invadere : tantum cogitavit. » « En effet, après avoir trouvé un refuge en Colchide, il voulut jeter, par une irruption soudaine, l'épouvante sur les côtes de la Sicile, et jusque dans notre Campanie. De la Colchide, atteignant le Bosphore, il devait traverser la Thrace, la Macédoine, la Grèce, et arriver à l'improviste en Italie. Ce ne fut qu'un projet. »

2. « Nullus cunctationi locus est in eo consilio, quod non potest laudari nisi peractum. » (Tacite.) Il n'y a pas lieu d'hésiter dans ce dessein, qui ne peut être approuvé qu'après avoir été achevé.

3. « Lorsque Mithridate dit ces deux vers, on raconte, dit La Harpe, qu'un vieux militaire, qui avait fait la guerre dans ces contrées, dit assez haut : *Oui, assurément, j'en doute.* » Le vieux soldat avait raison géographiquement ; mais la poésie ne procède pas avec cette

Que du Scythe avec moi l'alliance jurée
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée?
Recueilli dans leur port, accru de leurs soldats,
Nous verrons notre camp grossir à chaque pas.
Daces, Pannoniens, la fière Germanie,
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Espagne, et surtout les Gaulois [1],
Contre ces mêmes murs, qu'ils ont pris autrefois,
Exciter ma vengeance, et jusque dans la Grèce,
Par des ambassadeurs accuser ma paresse.
Ils savent que, sur eux prêt à se déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder;
Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
Guider dans l'Italie et suivre mon passage.
C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin [2],
Vous trouverez partout l'horreur du nom romain,
Et la triste Italie encor toute fumante
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.
Non, princes, ce n'est point au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers :
Et de près inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.
Ah! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur;
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un roi longtemps victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux?
Que dis-je? En quel état croyez-vous la surprendre?
Vide de légions qui la puissent défendre,
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,

rigueur. Racine le fils, répondant aux chicanes que l'abbé Dubos avait élevées sur ce point de géographie, dit fort sensément : Mithridate pouvait dire :

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en dix jours, etc.;

il n'en met que deux ; et par cette interrogation,

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours, etc.,

il fait entendre qu'on n'en doit point douter, parce que, dans ce moment, ou il n'en doute pas lui-même, ou il veut persuader ses fils que cette marche qu'il va entreprendre n'est ni longue ni difficile. La confiance avec laquelle il parle dans toute cette scène est la preuve de la violente passion qui l'emporte.

1 On trouve dans le discours que Justin fait tenir à Mithridate, liv. XXXVIII, chap. IV, le germe de tout ce que Racine fait dire à ce roi dans cette belle scène.

2 « *Plus qu'en tout le chemin* : hémistiche faible, qui disparait, pour ainsi dire, sous l'éclat des beaux vers qui l'environnent. Les vers suivants font allusion à la guerre appelée Sociale : guerre terrible, que les alliés de Rome entreprirent pour forcer les conquérants de l'Italie de partager avec eux les provinces de la république romaine, puisqu'ils avaient partagé avec eux les dangers et les travaux qu'il avait fallu essuyer pour l'établir. » (*Geoffroy*.)

Leurs femmes, leurs enfants, pourront-ils m'arrêter ?
Marchons, et dans son sein rejetons cette guerre
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces conquérants si fiers[1]
Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres foyers.
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme :
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome[2].
Noyons-la dans son sang justement répandu ;
Brûlons ce Capitole où j'étais attendu ;
Détruisons ses honneurs, et faisons disparaître
La honte de cent rois, et la mienne peut-être[3] ;
Et, la flamme à la main, effaçons tous ces noms
Que Rome y consacrait à d'éternels affronts.
Voilà l'ambition dont mon âme est saisie.
Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie
J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs :
Je sais où je lui dois trouver des défenseurs ;
Je veux que d'ennemis partout enveloppée,
Rome rappelle en vain le secours de Pompée.
Le Parthe, des Romains comme moi la terreur,
Consent de[4] succéder à ma juste fureur ;
Prêt d'unir avec moi sa haine et sa famille,
Il me demande un fils pour époux à sa fille.
Cet honneur vous regarde, et j'ai fait choix de vous,
Pharnace : allez, soyez ce bienheureux époux.
Demain, sans différer, je prétends que l'aurore
Découvre mes vaisseaux déjà loin du Bosphore.
Vous, que rien n'y retient, partez dès ce moment,
Et méritez mon choix par votre empressement :
Achevez cet hymen ; et, repassant l'Euphrate,
Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.
Que nos tyrans communs en pâlissent d'effroi,
Et que le bruit à Rome en vienne jusqu'à moi.

PHARNACE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser ma surprise.
J'écoute avec transport cette grande entreprise ;
Je l'admire ; et jamais un plus hardi dessein
Ne mit à des vaincus les armes à la main.

1 Voici encore une rime pour les yeux.

2 « Ait Annibal Romanos vinci non nisi armis suis posse, nec « Italiam aliter quam italicis viribus subigi. » « On ne peut vaincre, dit Annibal, les Romains que par eux-mêmes, et les forces italiques peuvent seules soumettre l'Italie. » (Justin, XXX, v.)

3 « *Et la mienne peut-être*. Ce mot, dit La Harpe, réveille une foule de sentiments et d'idées : il est sublime. Le héros s'indigne, et ne s'arrête pas à l'idée que les Romains, sur le bruit de sa mort, ont déjà inscrit son nom sur la longue liste des rois qu'ils ont vaincus et détrônés, à la suite de Persée, roi de Macédoine. »

4 On disait et on doit pouvoir dire indifféremment *consentir de* et *consentir à*, quoique les subtils aient essayé d'établir une distinction entre ces deux locutions, et que les rigoureux veuillent sacrifier la première.

Surtout j'admire en vous ce cœur infatigable
Qui semble s'affermir sous le faix qui l'accable.
Mais, si j'ose parler avec sincérité,
En êtes-vous réduit à cette extrémité?
Pourquoi tenter si loin des courses inutiles,
Quand vos États encor vous offrent tant d'asiles;
Et vouloir affronter des travaux infinis,
Dignes plutôt d'un chef de malheureux bannis,
Que d'un roi qui naguère avec quelque apparence[1]
De l'aurore au couchant portait son espérance,
Fondait sur trente États son trône florissant;
Dont le débris est même un empire puissant?
Vous seul, seigneur, vous seul, après quarante années,
Pouvez encor lutter contre les destinées.
Implacable ennemi de Rome et du repos,
Comptez-vous vos soldats pour autant de héros?
Pensez-vous que ces cœurs, tremblants de leur défaite,
Fatigués d'une longue et pénible retraite,
Cherchent avidement sous un ciel étranger
La mort, et le travail pire que le danger?
Vaincus plus d'une fois aux yeux de la patrie,
Soutiendront-ils ailleurs un vainqueur en furie?
Sera-t-il moins terrible, et le vaincront-ils mieux
Dans le sein de sa ville, à l'aspect de ses dieux?
Le Parthe vous recherche et vous demande un gendre,
Mais ce Parthe, seigneur, ardent à nous défendre
Lorsque tout l'univers semblait nous protéger,
D'un gendre sans appui voudra-t-il se charger?
M'en irai-je moi seul, rebut de la fortune,
Essuyer l'inconstance au Parthe si commune;
Et peut-être, pour fruit d'un téméraire amour,
Exposer votre nom au mépris de sa cour?
Du moins, s'il faut céder, si, contre notre usage,
Il faut d'un suppliant emprunter le visage,
Sans m'envoyer du Parthe embrasser les genoux,
Sans vous-même implorer des rois moindres que vous,
Ne pourrions-nous pas prendre une plus sûre voie?
Jetons-nous dans les bras qu'on nous tend avec joie :
Rome en notre faveur facile à s'apaiser[2]...

1 « Il faut sous-entendre *quelque apparence de raison, de succès*. Ces sortes d'ellipses, choisies et mesurées par le goût, donnent au style un air de liberté et de hardiesse qui est une des grâces de la poésie, et particulièrement de celle de Racine. » (*La Harpe*.)

2 « Cette proposition de Pharnace montre combien, dans la crise où est Mithridate, il se croit déjà fort contre lui; c'est un acheminement au refus de lui obéir, qu'il va faire nettement et hardiment. C'est la suite du crédit qu'il a déjà sur les soldats même de son père, et tout cela était contenu d'avance dans ce vers du premier acte :

Et j'aurai des secours que je n'explique pas.

Mithridate éclaterait sans doute au seul nom de Rome; mais

XIPHARÈS.

Rome, mon frère ! O ciel ! Qu'osez-vous proposer ?
Vous voulez que le roi s'abaisse et s'humilie ?
Qu'il démente en un jour tout le cours de sa vie ?
Qu'il se fie aux Romains, et subisse des lois
Dont[1] il a quarante ans défendu tous les rois ?
Continuez, seigneur : tout vaincu que vous êtes,
La guerre, les périls sont vos seules retraites[2].
Rome poursuit en vous un ennemi fatal
Plus conjuré contre elle et plus craint qu'Annibal.
Tout couvert de son sang, quoi que vous puissiez faire,
N'en attendez jamais qu'une paix sanguinaire,
Telle qu'en un seul jour un ordre de vos mains
La donna dans l'Asie à cent mille Romains[3].
Toutefois épargnez votre tête sacrée :
Vous-même n'allez point de contrée en contrée
Montrer aux nations Mithridate détruit[4],
Et de votre grand nom diminuer le bruit.
Votre vengeance est juste ; il la faut entreprendre :
Brûlez le Capitole, et mettez Rome en cendre.
Mais c'est assez pour vous d'en ouvrir les chemins :
Faites porter ce feu par de plus jeunes mains :
Et, tandis que l'Asie occupera Pharnace,
De cette autre entreprise honorez mon audace.
Commandez : laissez-nous, de votre nom suivis,
Justifier partout que nous sommes vos fils.
Embrasez par nos mains le couchant et l'aurore
Remplissez l'univers, sans sortir du Bosphore :
Que les Romains, pressés de l'un à l'autre bout,
Doutent où vous serez, et vous trouvent partout.
Dès ce même moment, ordonnez que je parte.
Ici tout vous retient ; et moi, tout m'en écarte :

Xipharès le prévient impétueusement, et le vieux politique, accoutumé à se posséder, n'est pas fâché de voir ce que ses deux fils ont dans l'âme. » (*La Harpe.*)

1 *Dont*, contre lesquelles.

2 « Luneau nous avertit que *retraites* est pour *ressources* : *retraites* est pour *retraites*. Quelle figure audacieuse et juste de faire de *la guerre* la sûreté de Mithridate, et des *périls* ses *retraites* ! Malheur à qui veut expliquer là ce qui n'a pas besoin d'explication. » (*La Harpe.*)

3 Appien et Plutarque font monter à cent cinquante mille le nombre des victimes de ce massacre ordonné par Mithridate. Valère Maxime n'en compte que quatre-vingt mille. Cicéron, dans le discours *pro lege Manilia*, se contente de dire : « Uno die, tota Asia, tot in civitatibus, uno nuntio, una litterarum significatione « cives romanos necandos, trucidandosque denotavit. »

4 « Quels vers ! *Mithridate vaincu* est à tout le monde : *Mithridate détruit* est au grand poëte. Il y a dans ce seul homme appelé Mithridate, tout un empire, toute une puissance. C'est ainsi que ce que l'on croit n'être que de l'élégance est une grande idée. Pour écrire supérieurement, il faut penser supérieurement. » (*La Harpe.*)

Et, si ce grand dessein surpasse ma valeur,
Du moins ce désespoir convient à mon malheur.
Trop heureux d'avancer la fin de ma misère,
J'irai... J'effacerai le crime de ma mère [1].
Seigneur, vous m'en voyez rougir à vos genoux;
J'ai honte de me voir si peu digne de vous;
Tout mon sang doit laver une tache si noire.
Mais je cherche un trépas utile à votre gloire;
Et Rome, unique objet d'un désespoir si beau,
Du fils de Mithridate est le digne tombeau.

MITHRIDATE, *se levant.*

Mon fils, ne parlons plus d'une mère infidèle.
Votre père est content, il connaît votre zèle,
Et ne vous verra point affronter de danger
Qu'avec vous son amour ne veuille partager :
Vous me suivrez; je veux que rien ne nous sépare.
Et vous, à m'obéir, prince, qu'on se prépare;
Les vaisseaux sont tout prêts : j'ai moi-même ordonné
La suite et l'appareil qui vous est destiné [2].
Arbate, à cet hymen, chargé de vous conduire,
De votre obéissance aura soin de m'instruire.
Allez, et soutenant l'honneur de vos aïeux,
Dans cet embrassement recevez mes adieux.

PHARNACE.

Seigneur...

MITHRIDATE.

Ma volonté, prince, vous doit suffire.
Obéissez. C'est trop vous le faire redire.

PHARNACE.

Seigneur, si pour vous plaire il ne faut que périr,
Plus ardent qu'aucun autre on m'y verra courir;
Combattant à vos yeux permettez que je meure.

MITHRIDATE.

Je vous ai commandé de partir tout à l'heure [3].
Mais après ce moment... Prince, vous m'entendez,
Et vous êtes perdu si vous me répondez.

PHARNACE.

Dussiez-vous présenter mille morts à ma vue,

1 « Xipharès peut craindre que le jaloux et défiant Mithridate n'attribue son désespoir à la passion de Monime : il détourne avec beaucoup d'art les soupçons du roi, en lui persuadant que ce désespoir n'a pour cause que la trahison de sa mère. » (*Geoffroy.*)

2 Voici encore un exemple de ces syllepses si fréquentes dans Racine. Le verbe est au singulier, quoiqu'il soit précédé de deux sujets. Voy. la not. 2, p. 317.

3 « Cette altercation entre le père et le fils répand sur la fin d'une si longue scène une chaleur et un intérêt extraordinaires. *Tout à l'heure* est une expression très-simple, qui n'a rien de bas, et qui donne au style un air plus naturel. Ce dialogue est vif, rapide, attachant; c'est un modèle de bon goût et de vérité : c'est là que Pharnace développe son caractère; tous ses discours sont spécieux, mesurés, et pleins d'artifices. » (*Geoffroy.*)

Je ne saurais chercher une fille inconnue.
Ma vie est en vos mains.

MITHRIDATE.

Ah! c'est où je t'attends.
Tu ne saurais partir, perfide! et je t'entends.
Je sais pourquoi tu fuis l'hymen où je t'envoie :
Il te fâche en ces lieux d'abandonner ta proie[1];
Monime te retient; ton amour criminel
Prétendait l'arracher à l'hymen paternel.
Ni l'ardeur dont tu sais que je l'ai recherchée,
Ni déjà sur son front ma couronne attachée,
Ni cet asile même où je la fais garder,
Ni mon juste courroux n'ont pu t'intimider.
Traître! pour les Romains tes lâches complaisances
N'étaient pas à mes yeux d'assez noires offenses :
Il te manquait encor ces perfides amours
Pour être le supplice et l'horreur de mes jours.
Loin de t'en repentir, je vois sur ton visage
Que ta confusion ne part que de ta rage :
Il te tarde déjà qu'échappé de mes mains
Tu ne coures me perdre et me vendre aux Romains.
Mais, avant que partir[2], je me ferai justice :
Je te l'ai dit. Holà, gardes!

SCÈNE II.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS, GARDES.

MITHRIDATE.

Qu'on le saisisse,
Oui, lui-même, Pharnace. Allez; et de ce pas
Qu'enfermé dans la tour on ne le quitte pas.

PHARNACE.

Hé bien! sans me parer d'une innocence vaine,
Il est vrai, mon amour mérite votre haine:
J'aime; l'on vous a fait un fidèle récit[3].
Mais Xipharès, seigneur, ne vous a pas tout dit,
C'est le moindre secret qu'il pouvait vous apprendre :
Et ce fils si fidèle a dû vous faire entendre
Que, des mêmes ardeurs dès longtemps enflammé,
Il aime aussi la reine, et même en est aimé.

1 *Il te fâche, c'est où je t'attends,* sont des locutions familières ennoblies par la passion, et qu'on essayerait en vain de remplacer. Toute substitution serait un affaiblissement.

2 *Avant que partir* doit être maintenu. *Avant de* ou *avant que de partir* n'auraient pas la même force.

3 Ce vers rappelle celui qui commence la pièce :

On nous faisait, Arbate, un fidèle rapport

SCÈNE III.

MITHRIDATE, XIPHARÈS.

XIPHARÈS.

Seigneur, le croirez-vous, qu'un dessein si coupable...

MITHRIDATE.

Mon fils, je sais de quoi votre frère est capable.
Me préserve le ciel de soupçonner jamais
Que d'un prix si cruel vous payez [1] mes bienfaits;
Qu'un fils qui fut toujours le bonheur de ma vie
Ait pu percer ce cœur qu'un père lui confie!
Je ne le croirai point. Allez, loin d'y songer,
Je ne vais désormais penser qu'à nous venger.

SCÈNE IV.

MITHRIDATE.

Je ne le croirai point? Vain espoir qui me flatte!
Tu ne le crois que trop, malheureux Mithridate!
Xipharès mon rival? et, d'accord avec lui,
La reine aurait osé me tromper aujourd'hui?
Quoi! de quelque côté que je tourne la vue,
La foi de tous les cœurs est pour moi disparue!
Tout m'abandonne ailleurs! tout me trahit ici!
Pharnace, amis, maîtresse; et toi, mon fils, aussi [2]!
Toi de qui la vertu consolant ma disgrâce...
Mais ne connais-je pas le perfide Pharnace?
Quelle faiblesse à moi d'en croire un furieux
Qu'arme contre son frère un courroux envieux,
Ou dont le désespoir, me troublant par des fables,
Grossit, pour se sauver, le nombre des coupables!
Non, ne l'en croyons point! et sans trop nous presser,
Voyons, examinons. Mais par où commencer?
Qui m'en éclaircira, quels témoins? quel indice?...
Le ciel en ce moment m'inspire un artifice.
Qu'on appelle la reine. Oui, sans aller plus loin,
Je veux l'ouïr : mon choix s'arrête à ce témoin.

1 Les puristes voudraient ici le subjonctif. Racine a voulu et dû mettre l'indicatif, parce que l'ingratitude est actuelle, si elle existe. Au vers suivant, il met le subjonctif *ait pu percer*, parce que le coup aurait été porté antérieurement.

2 C'est le mot de César reconnaissant Brutus parmi ses assassins : « Tu quoque, Brute! »

L'amour avidement croit tout ce qui le flatte.
Qui peut de son vainqueur mieux parler que l'ingrate?
Voyons qui son amour accusera des deux [1].
S'il n'est digne de moi, le piége est digne d'eux.
Trompons qui nous trahit; et, pour connaître un traître [2]
Il n'est point de moyens... Mais je la vois paraître:
Feignons; et de son cœur, d'un vain espoir flatté,
Par un mensonge adroit tirons la vérité.

SCÈNE V.

MONIME, MITHRIDATE.

MITHRIDATE.

Enfin j'ouvre les yeux et je me fais justice:
C'est faire à vos beautés un triste sacrifice [3],
Que de vous présenter, madame, avec ma foi,
Tout l'âge et le malheur que je traîne avec moi.
Jusqu'ici la fortune et la victoire mêmes [4]
Cachaient mes cheveux blancs sous trente diadèmes.
Mais ce temps-là n'est plus: je régnais, et je fuis.
Mes ans se sont accrus; mes honneurs sont détruits;
Et mon front, dépouillé d'un si noble avantage,
Du temps qui l'a flétri laisse voir tout l'outrage.
D'ailleurs mille desseins partagent mes esprits:
D'un camp prêt à partir vous entendez les cris;
Sortant de mes vaisseaux, il faut que j'y remonte.
Quel temps pour un hymen qu'une fuite si prompte,

1 On a blâmé l'artifice dont se sert Mithridate pour arracher le secret de Monime, et on l'a rapproché de celui qu'emploie l'Harpagon de Molière, dans une situation semblable. Toutefois, la ruse étant dans le caractère de Mithridate, et l'effet étant tragique, qu'importe une analogie accidentelle? « Quand l'effet relève le moyen, dit La Harpe, l'un justifie l'autre, à moins que le moyen ne soit hors de la raison et de la nature; car jamais rien de faux n'est excusable. » Au reste, Racine paraît avoir eu quelque scrupule, puisqu'il fait dire à son héros:

S'il n'est digne de moi, le piége est digne d'eux.

2 « . . . Dolus an virtus quis in hoste requirat? » (Virg. *Æn.*, l. II.)

3 *Sacrifice* est pris ici dans le sens d'*offrande, hommage*, et non dans celui d'*abandon*, qu'il a ordinairement lorsqu'on dit *faire un sacrifice*.

4 *Mêmes* n'est pas ici adverbe, mais adjectif; il doit donc prendre le pluriel. On reconnaît facilement la nature de ce mot, car on peut le transposer quand il est adverbe. *Même* elle avait encore: elle avait *même* encore. Comme adjectif, il a de nos jours un sens différent; selon la place qu'il occupe. *C'est la même vertu, c'est la vertu même*, ne seraient pas la même chose comme au temps de Corneille.

Madame! Et de quel front vous unir à mon sort,
Quand je ne cherche plus que la guerre et la mort?
Cessez pourtant, cessez de prétendre à Pharnace :
Quand je me fais justice, il faut qu'on se la fasse.
Je ne souffrirai point que ce fils odieux,
Que je viens pour jamais de bannir de mes yeux,
Possédant une amour qui me fut déniée[1],
Vous fasse des Romains devenir l'alliée.
Mon trône vous est dû : loin de m'en repentir,
Je vous y place même avant que de partir,
Pourvu que vous vouliez qu'une main qui m'est chère,
Un fils, le digne objet de l'amour de son père,
Xipharès, en un mot, devenant votre époux,
Me venge de Pharnace et m'acquitte envers vous.

MONIME.

Xipharès! lui, seigneur?

MITHRIDATE.

Oui, lui-même, madame.
D'où peut naître à ce nom le trouble de votre âme?
Contre un si juste choix qui peut vous révolter?
Est-ce quelque mépris qu'on ne puisse dompter?
Je le répète encor : c'est un autre moi-même,
Un fils victorieux, qui me chérit, que j'aime,
L'ennemi des Romains, l'héritier et l'appui
D'un empire et d'un nom qui va renaître en lui;
Et, quoi que votre amour ait osé se promettre,
Ce n'est qu'entre ses mains que je puis vous remettre.

MONIME.

Que dites-vous? O ciel! pourriez-vous approuver...
Pourquoi, seigneur, pourquoi voulez-vous m'éprouver?
Cessez de tourmenter une âme infortunée :
Je sais que c'est à vous que je fus destinée;
Je sais qu'en ce moment, pour ce nœud solennel,
La victime, seigneur, nous attend à l'autel.
Venez.

MITHRIDATE.

Je le vois bien : quelque effort que je fasse,
Madame, vous voulez vous garder à Pharnace.
Je reconnais toujours vos injustes mépris;
Ils ont même passé sur mon malheureux fils.

MONIME.

Je le méprise?

MITHRIDATE.

Hé bien, n'en parlons plus, madame.
Continuez : brûlez d'une honteuse flamme.
Tandis qu'avec mon fils je vais, loin de vos yeux,

1 *Dénier*, refuser opiniâtrement. Racine emploie le même mot dans *Iphigénie*, act. I, sc. I :

Pour obtenir les vents que le ciel vous dénie
Sacrifiez Iphigénie.

Chercher au bout du monde un trépas glorieux ;
Vous cependant ici servez avec son frère,
Et vendez aux Romains le sang de votre père.
Venez : je ne saurais mieux punir vos dédains,
Qu'en vous mettant moi-même en ses serviles mains
Et, sans plus me charger du soin de votre gloire,
Je veux laisser de vous jusqu'à votre mémoire.
Allons, madame, allons. Je m'en vais vous unir.

MONIME.

Plutôt de mille morts dussiez-vous me punir !

MITHRIDATE.

Vous résistez en vain, et j'entends votre fuite [1].

MONIME.

En quelle extrémité, seigneur, suis-je réduite [2] ?
Mais enfin je vous crois, et je ne puis penser
Qu'à feindre si longtemps vous puissiez vous forcer.
Les dieux me sont témoins qu'à vous plaire bornée,
Mon âme à tout son sort s'était abandonnée.
Mais si quelque faiblesse avait pu m'alarmer,
Si de tous ses efforts mon cœur a dû s'armer,
Ne croyez point, seigneur, qu'auteur de mes alarmes
Pharnace m'ait jamais coûté les moindres larmes.
Ce fils victorieux que vous favorisez,
Cette vivante image en qui vous vous plaisez,
Cet ennemi de Rome, et cet autre vous-même,
Enfin ce Xipharès que vous voulez que j'aime..

MITHRIDATE.

Vous l'aimez ?

MONIME.

Si le sort ne m'eût donnée à vous,
Mon bonheur dépendait de l'avoir pour époux.
Avant que votre amour m'eût envoyé ce gage,
Nous nous aimions... Seigneur, vous changez de visage [3] !

MITHRIDATE.

Non, madame, il suffit. Je vais vous l'envoyer.
Allez : le temps est cher, il le faut employer.
Je vois qu'à m'obéir vous êtes disposée :
Je suis content.

MONIME, *en s'en allant.*

O ciel ! me serais-je abusée ?

1 *Fuite*, expression noble et juste, introduite par le poëte dans le sens de *défaite*, *échappatoire*, *faux-fuyant*.

2 On dirait aujourd'hui · *à quelle extrémité*.

3 « Quel parti Racine a su tirer d'un moyen que la critique sévère se croit en droit de lui reprocher ! Que de beautés naissent de ce qu'on regarde comme une faute ! Il n'appartient qu'aux plus grands génies d'en faire de cette espèce. » (*Geoffroy.*) La beauté de ce mot si tragique, et le talent d'un acteur sublime, Lekain, n'ont pas arrêté le méchant mot d'un plaisant, qui s'écria un jour : *Laissez-le faire !* Lekain était fort laid, et ce trait bouffon excita un fou rire

SCÈNE VI.

MITHRIDATE.

Ils s'aiment ! c'est ainsi qu'on se jouait de nous ?
Ah ! fils ingrat, tu vas me répondre pour tous :
Tu périras ! Je sais combien ta renommée
Et tes fausses vertus ont séduit mon armée ;
Perfide, je te veux porter des coups certains :
Il faut, pour te mieux perdre, écarter les mutins,
Et, faisant à mes yeux partir les plus rebelles,
Ne garder près de moi que des troupes fidèles.
Allons. Mais sans montrer un visage offensé,
Dissimulons encor, comme j'ai commencé.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MONIME, PHŒDIME.

MONIME.

Phœdime, au nom des dieux, fais ce que je désire :
Va voir ce qui se passe, et reviens me le dire[1].
Je ne sais ; mais mon cœur ne se peut rassurer :
Mille soupçons affreux viennent me déchirer.
Que[2] tarde Xipharès! et d'où vient qu'il diffère
A seconder des vœux qu'autorise son père ?
Son père, en me quittant, me l'allait envoyer...
Mais il feignait peut-être. Il fallait tout nier.
Le roi feignait! Et moi, découvrant ma pensée...
O dieux! en ce péril m'auriez-vous délaissée ?
Et se pourrait-il bien qu'à son ressentiment
Mon amour indiscret eût livré mon amant ?
Quoi, prince! quand, tout plein de ton amour extrême,
Pour savoir mon secret tu me pressais toi-même,
Mes refus trop cruels vingt fois te l'ont caché ;
Je t'ai même puni de l'avoir arraché :
Et quand de toi peut-être un père se défie,
Que dis-je ? quand peut-être il y va de ta vie,
Je parle ; et, trop facile à me laisser tromper,
Je lui marque le cœur où sa main doit frapper

PHŒDIME.

Ah! traitez-le, madame, avec plus de justice ;
Un grand roi descend-il jusqu'à cet artifice[3] ?

1 « C'est un de ces vers de comédie qui n'ont cependant rien d'assez familier pour qu'ils ne puissent trouver place quelquefois dans la tragédie. Je le répète, cette simplicité aide à l'illusion, et rompt la monotonie d'un style toujours élevé et tendu. » (*Geoffroy.*)

2 *Que*, combien tarde Xipharès ! ou *pourquoi* tarde-t-il ? Le point d'exclamation indique qu'on a préféré le premier sens.

3 « Il fallait que Racine méprisât beaucoup l'objection à laquelle de grands littérateurs ont attaché tant d'importance, pour mettre lui-même dans la bouche d'une confidente la critique de cette ruse. Cette critique est fort affaiblie par le vers suivant :

A prendre ce détour qui l'aurait pu forcer ?

car bien des motifs forçaient Mithridate à prendre ce détour : c'était

A prendre ce détour qui l'aurait pu forcer?
Sans murmure à l'autel vous l'alliez devancer.
Voulait-il perdre un fils qu'il aime avec tendresse?
Jusqu'ici les effets secondent sa promesse :
Madame, il vous disait qu'un important dessein,
Malgré lui, le forçait à vous quitter demain :
Ce seul dessein l'occupe ; et, hâtant son voyage,
Lui-même ordonne tout, présent sur le rivage;
Ses vaisseaux en tous lieux se chargent de soldats,
Et partout Xipharès accompagne ses pas.
D'un rival en fureur est-ce là la conduite?
Et voit-on ses discours démentis par la suite[1]?

MONIME.

Pharnace, cependant, par son ordre arrêté,
Trouve en lui d'un rival toute la dureté.
Phœdime, à Xipharès fera-t-il plus de grâce?

PHŒDIME.

C'est l'ami des Romains qu'il punit en Pharnace :
L'amour a peu de part à ses justes soupçons.

MONIME.

Autant que je le puis, je cède à tes raisons;
Elles calment un peu l'ennui qui me dévore.
Mais pourtant Xipharès ne paraît point encore[2].

PHŒDIME.

Vaine erreur des amants, qui, pleins de leurs désirs,
Voudraient que tout cédât au soin de leur plaisirs!
Qui, prêts à s'irriter contre le moindre obstacle...

MONIME.

Ma Phœdime, eh! qui peut concevoir ce miracle?
Après deux ans d'ennui, dont tu sais tout le poids,
Quoi! je puis respirer pour la première fois[3]!
Quoi! cher prince, avec toi je me verrais unie!
Et loin que ma tendresse eût exposé ta vie,
Tu verrais ton devoir, je verrais ma vertu
Approuver un amour si longtemps combattu!
Je pourrais tous les jours t'assurer que je t'aime!
Que ne viens-tu?

même le seul moyen qu'il eût en son pouvoir pour pénétrer dans le cœur de Monime. » (*Geoffroy.*)

1 Par ce qui les a suivis.

2 Casimir Delavigne a transporté ce vers dans *le Paria*, act. I, sc. I, v. 2:

Et pourtant Néala ne paraît pas encore.

3 « Monime ouvre enfin son cœur à un faible rayon d'espérance; mais elle n'apaise un moment ses alarmes que pour être aussitôt plongée dans le plus affreux désespoir à l'arrivée de Xipharès. C'est ainsi que Racine tient toujours les spectateurs en suspens, les mène de la douleur à la joie, de la crainte à l'espérance, de l'espérance au désespoir. C'est là le grand secret de l'art tragique » (*Geoffroy.*)

SCÈNE II.

MONIME, XIPHARÈS, PHOEDIME.

MONIME.

Seigneur, je parlais de vous-même.
Mon âme souhaitait de vous voir en ce lieu.
Pour vous...

XIPHARÈS.

C'est maintenant qu'il faut vous dire adieu.

MONIME.

Adieu! vous?

XIPHARÈS.

Oui, madame, et pour toute ma vie.

MONIME.

Qu'entends-je? On me disait... Hélas! ils m'ont trahie[1]!

XIPHARÈS.

Madame, je ne sais quel ennemi couvert,
Révélant nos secrets, vous trahit et me perd.
Mais le roi, qui tantôt n'en croyait point Pharnace,
Maintenant dans nos cœurs sait tout ce qui se passe.
Il feint, il me caresse, et cache son dessein;
Mais moi, qui dès l'enfance élevé dans son sein,
De tous ses mouvements ai trop d'intelligence,
J'ai lu dans ses regards sa prochaine vengeance[2].
Il presse, il fait partir tous ceux dont mon malheur
Pourrait à la révolte exciter la douleur.
De ses fausses bontés j'ai connu la contrainte.
Un mot même d'Arbate a confirmé ma crainte;
Il a su m'aborder; et, les larmes aux yeux:
« On sait tout, m'a-t-il dit: sauvez-vous de ces lieux. »
Ce mot m'a fait frémir du péril de ma reine;
Et ce cher intérêt est le seul qui m'amène[3].
Je vous crains pour vous-même; et je viens à genoux
Vous prier, ma princesse, et vous fléchir pour vous.
Vous dépendez ici d'une main violente,
Que le sang le plus cher rarement épouvante;
Et je n'ose vous dire à quelle cruauté
Mithridate jaloux s'est souvent emporté.

1 « Quelle peinture de la passion! Tous mots entrecoupés; et, par un reste de respect, elle ne nomme point encore le traître. Elle dit au pluriel: *ils m'ont trahie!* » (*Louis Racine.*)

2 « Toute cette scène redouble le péril et la crainte, et fait succéder la terreur au moment d'espérance qu'avait eu Monime. La cruauté dissimulée et caressante de Mithridate est très-bien peinte, et la pièce marche. » (*La Harpe.*)

3 *Ma reine, cher intérêt*, style de galanterie à l'usage des romans. Ajoutons-y *ma princesse*, quelques vers plus bas.

Peut-être c'est moi seul que sa fureur menace;
Peut-être, en me perdant, il veut vous faire grâce :
Daignez, au nom des dieux, daignez en profiter;
Par de nouveaux refus n'allez point l'irriter.
Moins vous l'aimez, et plus tâchez de lui complaire;
Feignez, efforcez-vous : songez qu'il est mon père.
Vivez; et permettez que dans tous mes malheurs
Je puisse à votre amour ne coûter que des pleurs.

MONIME.

Ah! je vous ai perdu!

XIPHARÈS.

Généreuse Monime,
Ne vous imputez point le malheur qui m'opprime.
Votre seule bonté n'est point ce qui me nuit;
Je suis un malheureux que le destin poursuit;
C'est lui qui m'a ravi l'amitié de mon père,
Qui le fit mon rival, qui révolta ma mère,
Et vient de susciter, dans ce moment affreux,
Un secret ennemi pour nous trahir tous deux.

MONIME.

Hé quoi! cet ennemi vous l'ignorez encore?

XIPHARÈS.

Pour surcroît de douleur, madame, je l'ignore.
Heureux! si je pouvais, avant que m'immoler [1],
Percer le traître cœur qui m'a pu déceler!

MONIME.

Hé bien, seigneur, il faut vous le faire connaître.
Ne cherchez point ailleurs cet ennemi, ce traître:
Frappez; aucun respect ne vous doit retenir [2].
J'ai tout fait, et c'est moi que vous devez punir.

XIPHARÈS.

Vous!

MONIME.

Ah! si vous saviez, prince, avec quelle adresse
Le cruel est venu surprendre ma tendresse!
Quelle amitié sincère il affectait pour vous!
Content, s'il vous voyait devenir mon époux!
Qui n'aurait cru?... Mais non, mon amour, plus timide,
Devait moins vous livrer à sa bonté perfide.
Les dieux, qui m'inspiraient, et que j'ai mal suivis,
M'ont fait taire trois fois par de secrets avis.
J'ai dû continuer; j'ai dû dans tout le reste...
Que sais-je enfin? j'ai dû vous être moins funeste;

1 Racine a dit de même plus haut : *avant que partir*. Il en avait le droit. Il dira plus loin, scène IV, et toujours à sa convenance :

Avant que de partir, pourquoi vous taisiez-vous.

2 Monime risque peu de chose en s'offrant à des coups qui ne viendront pas. C'est un inconvénient de vouloir être tué, quand il n'y a personne qui veuille tuer.

J'ai dû craindre du roi les dons empoisonnés[1],
Et je m'en punirai, si vous me pardonnez.

XIPHARÈS.

Quoi, madame! c'est vous, c'est l'amour qui m'expose?
Mon malheur est parti d'une si belle cause?
Trop d'amour a trahi nos secrets amoureux?
Et vous vous excusez de m'avoir fait heureux[2]?
Que voudrais-je de plus? glorieux et fidèle,
Je meurs. Un autre sort au trône vous appelle:
Consentez-y, madame; et, sans plus résister,
Achevez un hymen qui vous y fait monter.

MONIME.

Quoi! vous me demandez que j'épouse un barbare
Dont l'odieux amour pour jamais nous sépare?

XIPHARÈS.

Songez que ce matin, soumise à ses souhaits,
Vous deviez l'épouser et ne me voir jamais.

MONIME.

Eh! connaissais-je alors toute sa barbarie?
Ne voudriez-vous point qu'approuvant sa furie,
Après vous avoir vu tout percé de ses coups,
Je suivisse à l'autel un tyrannique époux;
Et que, dans une main de votre sang fumante,
J'allasse mettre, hélas! la main de votre amante:
Allez: de ses fureurs songez à vous garder,
Sans perdre ici le temps à me persuader:
Le ciel m'inspirera quel parti je dois prendre[3].
Que serait-ce, grands dieux! s'il venait vous surprendre!
Que dis-je? on vient. Allez, courez; vivez enfin,
Et du moins attendez quel sera mon destin.

SCÈNE III.

MONIME, PHOEDIME.

PHOEDIME.

Madame, à quels périls il exposait sa vie!
C'est le roi.

MONIME.

Cours l'aider à cacher sa sortie.
Va, ne le quitte point; et qu'il se garde bien
D'ordonner de son sort sans être instruit du mien.

1 « ... Timeo Danaos et dona ferentes. » (Virg. *Æn.*, l. II.)

2 « Voilà de l'exagération, du romanesque. Xipharès, qui s'estime heureux de périr par l'imprudence de sa maîtresse, n'excite qu'une stérile admiration; le cœur n'est point touché de ce langage héroïque, qui n'est ni naturel, ni vrai. » (*Geoffroy.*)

3 *Quel*, le parti que.

SCÈNE IV.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

Allons, madame, allons. Une raison secrète
Me fait quitter ces lieux et hâter ma retraite.
Tandis que mes soldats, prêts à suivre leur roi,
Rentrent dans mes vaisseaux pour partir avec moi,
Venez, et qu'à l'autel ma promesse accomplie
Par des nœuds éternels l'un à l'autre nous lie.

MONIME.

Nous, seigneur?

MITHRIDATE.

Quoi, madame? osez-vous balancer?

MONIME.

Et ne m'avez-vous pas défendu d'y penser?

MITHRIDATE.

J'eus mes raisons alors : oublions-les, madame.
Ne songez maintenant qu'à répondre à ma flamme.
Songez que votre cœur est un bien qui m'est dû.

MONIME.

Hé! pourquoi donc, seigneur, me l'avez-vous rendu?

MITHRIDATE.

Quoi! pour un fils ingrat toujours préoccupée,
Vous croiriez...

MONIME.

Quoi, seigneur! vous m'auriez donc trompée?

MITHRIDATE.

Perfide! il vous sied bien de tenir ce discours,
Vous qui, gardant au cœur d'infidèles amours,
Quand je vous élevais au comble de la gloire,
M'avez des trahisons préparé la plus noire!
Ne vous souvient-il plus, cœur ingrat et sans foi,
Plus que tous les Romains conjuré contre moi[1],
De quel rang glorieux j'ai bien voulu descendre
Pour vous porter au trône où vous n'osiez prétendre?
Ne me regardez point vaincu, persécuté :
Revoyez-moi vainqueur et partout redouté.
Songez de quelle ardeur dans Éphèse adorée,
Aux filles de cent rois je vous ai préférée[2];

1 Hyperbole du genre de celle que nous avons remarquée dans *Andromaque*, lorsque Oreste compare la cruauté d'Hermione à celle des Scythes :

> C'est à vous de prendre une victime
> Que les Scythes auraient dérobée à vos coups,
> Si j'en avais trouvé d'aussi cruels que vous. (Act. II, sc. II.)

2 « Construction hardie, elliptique, où l'on supprime quelques

Et, négligeant pour vous tant d'heureux alliés,
Quelle foule d'États je mettais à vos pieds.
Ah ! si d'un autre amour le penchant invincible
Dès lors à mes bontés vous rendait insensible,
Pourquoi chercher si loin un odieux époux ?
Avant que de partir, pourquoi vous taisiez-vous ?
Attendiez-vous, pour faire un aveu si funeste,
Que le sort ennemi m'eût ravi tout le reste,
Et que, de toutes parts me voyant accabler,
J'eusse en vous le seul bien qui me pût consoler ?
Cependant, quand je veux oublier cet outrage,
Et cacher à mon cœur cette funeste image,
Vous osez à mes yeux rappeler le passé !
Vous m'accusez encor, quand je suis offensé !
Je vois que pour un traître un fol espoir vous flatte.
A quelle épreuve, ô ciel, réduis-tu Mithridate !
Par quel charme secret laissé-je retenir
Ce courroux si sévère et si prompt à punir ?
Profitez du moment que mon amour vous donne :
Pour la dernière fois, venez, je vous l'ordonne.
N'attirez point sur vous des périls superflus,
Pour un fils insolent que vous ne verrez plus.
Sans vous parer[1] pour lui d'une foi qui m'est due,
Perdez-en la mémoire, aussi bien que la vue[2] ;
Et désormais, sensible à ma seule bonté,
Méritez le pardon qui vous est présenté.

MONIME.

Je n'ai point oublié quelle reconnaissance,
Seigneur, m'a dû ranger sous votre obéissance :
Quelque rang où jadis soient montés mes aïeux,
Leur gloire de si loin n'éblouit point mes yeux[3].
Je songe avec respect de combien je suis née
Au-dessous des grandeurs d'un si noble hyménée ;
Et, malgré mon penchant et mes premiers desseins
Pour un fils, après vous, le plus grand des humains,
Du jour que sur mon front on mit ce diadème,
Je renonçai, seigneur, à ce prince, à moi-même.
Tous deux d'intelligence à nous sacrifier,
Loin de moi, par mon ordre, il courait m'oublier.

mots inutiles à la clarté, mais nécessaires à la marche ordinaire de la phrase. » (*Geoffroy.*)

1 *Faire parade* aurait été trop dur. *Se parer* exprime la même idée ; mais avec quelle réserve et quelle noblesse !

2 « *Perdre la mémoire, aussi bien que la vue*, semble, dit un commentateur, manquer de justesse. On ne dit pas *perdre la vue de quelqu'un*, pour exprimer qu'on est privé de sa présence. » Dites autrement, si vous l'osez, et mieux, si vous pouvez.

3 « Elle lui fait entendre qu'elle n'était point, par sa naissance, si indigne de lui. Mais avec quelle humilité elle s'exprime ! Elle ne parle que de reconnaissance, d'obéissance, et s'avoue bien au-dessous des *grandeurs d'un si noble hyménée*, parce qu'elle ne mérite

Dans l'ombre du secret ce feu s'allait éteindre[1];
Et même de mon sort je ne pouvais me plaindre,
Puisque enfin, aux dépens de mes vœux les plus doux
Je faisais le bonheur d'un héros tel que vous.
Vous seul, seigneur, vous seul, vous m'avez arrachée
A cette obéissance où j'étais attachée;
Et ce fatal amour dont j'avais triomphé,
Ce feu que dans l'oubli je croyais étouffé,
Dont la cause à jamais s'éloignait de ma vue,
Vos détours l'ont surpris, et m'en ont convaincue.
Je vous l'ai confessé, je le dois soutenir.
En vain vous en pourriez perdre le souvenir;
Et cet aveu honteux, où vous m'avez forcée[3],
Demeurera toujours présent à ma pensée;
Toujours je vous croirais incertain de ma foi:
Et le tombeau, seigneur, est moins triste pour moi
Que le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage,
Qui s'est acquis sur moi ce cruel avantage,
Et qui, me préparant un éternel ennui,
M'a fait rougir d'un feu qui n'était pas pour lui[4].

pas l'honneur d'appartenir *au plus grand des humains;* et elle s'humilie à ce point avant que de lui déclarer que son lit est plus triste pour elle que le tombeau. » (*Louis Racine*).

1. « *L'ombre du secret,* et *un feu qui s'éteint dans cette ombre* : quel charme, nous dirons même quelle pudeur dans cette expression, qui enrichissait la langue pour la première fois! *Il courait m'oublier* : quelle énergie de style! Monime passe avec rapidité sur ce sacrifice douloureux; elle aime trop pour s'arrêter à cette idée : un mot lui suffit pour exprimer combien l'effort a été pénible. Voyez ensuite avec quel art elle revient à Mithridate. » (*La Harpe.*)

2. « Ici Monime prend un ton plus ferme : après s'être justifiée, elle accuse; mais quelle mesure, quelle dignité, quelle sensibilité noble et fière dans ses reproches! Remarquez la période poétique qui commence à ce vers et finit à

Vos détours l'ont surpris, et m'en ont convaincue.

La poésie a sa période et ses phrases comme la musique. J'ai déjà fait observer que *Mithridate* est une des pièces où Racine a répandu avec le plus de profusion ces phrases si nombreuses, si cadencées, si riches d'élocution. » (*Geoffroy.*)

3 *Où* n'est pas ici adverbe de lieu, mais pronom, comme dans le vers qui précède :

A cette obéissance *où* j'étais attachée.

L'occasion de faire cette remarque s'est déjà présentée souvent, et nous y revenons volontiers pour montrer de quelle ressource ce mot peut être dans la poésie et même dans la prose. *Auquel, à qui, à laquelle*, sont si disgracieux!

4 « Cette scène me paraît un chef-d'œuvre. Le rôle de Monime, qui était également difficile à soutenir et à mesurer, y est parfait : c'est la réunion de toutes les bienséances les mieux ménagées. Que l'on songe qu'elle parle à Mithridate, à Mithridate jaloux, et sûr qu'il a un rival, et un rival aimé : et dans quel moment lui parle-t-elle ainsi! Combien l'auteur avait à faire! et il n'a rien laissé à désirer. C'est que Monime a l'espèce de fermeté qui lui convient, et

MITHRIDATE.

C'est donc votre réponse? et, sans plus me complaire,
Vous refusez l'honneur que je voulais vous faire?
Pensez-y bien. J'attends pour me déterminer...

MONIME.

Non, seigneur, vainement vous croyez m'étonner.
Je vous connais : je sais tout ce que je m'apprête,
Et je vois quels malheurs j'assemble sur ma tête :
Mais le dessein est pris ; rien ne peut m'ébranler.
Jugez-en, puisque ainsi je vous ose parler,
Et m'emporte au delà de cette modestie
Dont jusqu'à ce moment je n'étais point sortie[1].
Vous vous êtes servi de ma funeste main
Pour mettre à votre fils un poignard dans le sein :
De ses feux innocents j'ai trahi le mystère ;
Et, quand il n'en perdrait que l'amour de son père,
Il en mourra, seigneur[2]. Ma foi ni mon amour
Ne seront point le prix d'un si cruel détour.
Après cela, jugez. Perdez une rebelle ;
Armez-vous du pouvoir qu'on vous donna sur elle :
J'attendrai mon arrêt ; vous pouvez commander.
Tout ce qu'en vous quittant j'ose vous demander,
Croyez (à la vertu je dois cette justice)
Que je vous trahis seule, et n'ai point de complice ;
Et que d'un plein succès vos vœux seraient suivis,
Si j'en croyais, seigneur, les vœux de votre fils.

qui n'est qu'un sentiment vrai et profond de tous ses devoirs. Elle les a tous remplis, et ne craint point la mort ; elle ne craint point Mithridate, mais elle ne le brave point ; elle lui rend tout ce qu'elle lui doit ; mais elle lui fait sentir tout ce qu'une femme délicate se doit à elle-même, et tous les avantages qu'il lui a donnés sur lui en la trompant si indignement. En même temps elle n'oublie pas l'intérêt de Xipharès, qui lui devient d'autant plus cher que c'est elle qui l'a exposé. Les connaisseurs préféreront toujours cette espèce de courage, qui est celui de son sexe et de sa situation, à la violence plus que virile de la plupart des héroïnes de Corneille. Leur jactance a quelques traits de force qui attirent l'applaudissement; mais elle n'est le plus souvent qu'une déclamation facile et une disconvenance choquante ; au lieu qu'il faut un jugement sûr et un goût exquis pour observer toutes les nuances qui distinguent la fierté d'un sexe de celle de l'autre. Ces nuances sont toutes parfaitement saisies dans le rôle de Monime. Sa fierté ne dément en rien la réserve, la modestie, la résignation qu'elle a fait voir jusque-là. Elle n'a avec son amant que le degré de faiblesse qu'elle devait avoir pour être tendre, et que le degré de force qu'il lui fallait pour suivre son devoir, et tracer celui de Xipharès. Avec Mithridate, elle n'est fière et décidée qu'autant qu'il le faut pour préférer la mort au plus grand malheur qui puisse arriver à une femme honnête et sensible, celui d'appartenir à un homme qui sait qu'elle en aime un autre. » (*La Harpe.*)

1 « *Je m'emporte au delà de cette modestie*, dit-elle ; et ce dernier trait prouve qu'elle n'en est pas sortie un moment. » (*La Harpe.*)

2 *Il en mourra*. Ce mot si simple, dit La Harpe, est ici admirable. Si Mithridate résiste, rien ne pourra le toucher.

SCÈNE V.

MITHRIDATE.

Elle me quitte ! Et moi, dans un lâche silence,
Je semble de sa fuite approuver l'insolence !
Peu s'en faut que mon cœur, penchant de son côté,
Ne me condamne encor de trop de cruauté[1] !
Qui suis-je ? Est-ce Monime ? Et suis-je Mithridate ?
Non, non, plus de pardon, plus d'amour pour l'ingrate[2].
Ma colère revient, et je me reconnais[3] :
Immolons, en partant, trois ingrats à la fois.
Je vais à Rome ; et c'est par de tels sacrifices
Qu'il faut à ma fureur rendre les dieux propices.
Je le dois, je le puis ; ils n'ont plus de support :
Les plus séditieux sont déjà loin du bord.
Sans distinguer entre eux qui je hais ou qui j'aime,
Allons, et commençons par Xipharès lui-même.
Mais quelle est ma fureur ? et qu'est-ce que je dis ?
Tu vas sacrifier... qui, malheureux ? Ton fils !
Un fils que Rome craint ! qui peut venger son père[4] !
Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire ?
Ah ! dans l'état funeste où ma chute m'a mis,
Est-ce que mon malheur m'a laissé trop d'amis ?
Songeons plutôt, songeons à gagner sa tendresse :
J'ai besoin d'un vengeur, et non d'une maîtresse[5].
Quoi ! ne vaut-il pas mieux, puisqu'il faut m'en priver,
La céder à ce fils que je veux conserver ?
Cédons-la. Vains efforts, qui ne font que m'instruire
Des faiblesses d'un cœur qui cherche à se séduire !
Je brûle, je l'adore ; et, loin de la bannir...

1 *Crudelitatis damnare*, c'est un latinisme que Racine fait entrer dans le trésor de la langue poétique, et qu'il faut se garder d'en bannir.

2 « On dirait que Racine a calqué ce monologue de Mithridate sur celui d'Auguste dans *Cinna* : on y remarque la même marche, les mêmes mouvements. Racine ne pouvait se proposer un modèle plus parfait, et personne n'était plus capable que Racine d'égaler ce modèle. » (*Geoffroy.*)

3 Rime fausse aujourd'hui, et déjà sans doute au temps de Racine, quoiqu'on écrivît encore *reconnois*.

4 « Etre craint des Romains, pouvoir venger son père, sont des qualités qui rendent Xipharès plus précieux aux yeux de Mithridate que son titre de fils. » (*Geoffroy.*)

5 « C'est la condamnation de Mithridate dans l'ordre de la raison : c'est son excuse dans l'ordre dramatique. On ne l'excuse que parce qu'il se condamne. C'est le but de la vraie tragédie, de montrer les passions de manière à les faire plaindre dans les personnages qu'elles rendent malheureux, et à nous en faire rougir pour eux de manière à les éviter pour nous-mêmes. » (*La Harpe.*)

Ah ! c'est un crime encor dont je la veux punir[1].
Quelle pitié retient mes sentiments timides ?
N'en ai-je pas déjà puni de moins perfides ?
O Monime ! ô mon fils ! Inutile courroux.
Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous
Si vous saviez ma honte, et qu'un avis fidèle
De mes lâches combats vous portât la nouvelle !
Quoi ! des plus chères mains craignant les trahisons[3],
J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons ;
J'ai su, par une longue et pénible industrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie ;
Ah ! qu'il eût mieux valu, plus sage et plus heureux,
Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées[4]
Un cœur déjà glacé par le froid des années !
De ce trouble fatal par où dois-je sortir ?

SCÈNE VI.

MITHRIDATE, ARBATE.

ARBATE.

Seigneur, tous vos soldats refusent de partir :
Pharnace les retient, Pharnace leur révèle
Que vous cherchez à Rome une guerre nouvelle.

MITHRIDATE.

Pharnace ?

ARBATE.

Il a séduit ses gardes les premiers ;

1 Après ce vers Racine en a supprimé quatre, qu'on lisait dans les premières éditions ; les voici :

Mon amour trop longtemps tient ma gloire captive
Qu'elle périsse seule, et que mon fils me suive.
Un peu de fermeté punissant ses refus
Me va mettre en état de ne la craindre plus

2 « Imitation d'Homère. Nestor, dans le discours qu'il adresse aux chefs de l'armée grecque, au sujet de la querelle d'Agamemnon et d'Achille, s'écrie de même : « Quelle joie pour Priam, pour ses enfants, et pour tous les Troyens, si la renommée leur porte la nouvelle des fatales discordes qui s'élèvent entre deux héros, les premiers de la Grèce en prudence ! (*Iliade*, liv. I.) » (*Geoffroy.*)

3 Imité d'Appien.

4 Racine a éloigné avec goût les deux termes de ce rapprochement entre les poisons réels et le poison métaphorique de l'amour. Peut-être eût-il mieux fait de l'écarter. Quoi qu'il en soit, nous sommes loin du temps où il écrivait :

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai (*Andr.* act. I, sc. IV.)

Et le seul nom de Rome étonne les plus fiers[1].
De mille affreux périls ils se forment l'image.
Les uns avec transport embrassent le rivage ;
Les autres, qui partaient, s'élancent dans les flots,
Ou présentent leurs dards aux yeux des matelots.
Le désordre est partout ; et, loin de nous entendre,
Ils demandent la paix, et parlent de se rendre.
Pharnace est à leur tête ; et, flattant leurs souhaits,
De la part des Romains il leur promet la paix.

MITHRIDATE.

Ah, le traître ! Courez : qu'on appelle son frère ;
Qu'il me suive, qu'il vienne au secours de son père.

ARBATE.

J'ignore son dessein ; mais un soudain transport
L'a déjà fait descendre et courir vers le port ;
Et l'on dit que, suivi d'un gros d'amis fidèles,
On l'a vu se mêler au milieu des rebelles[2].
C'est tout ce que j'en sais.

MITHRIDATE.

Ah ! qu'est-ce que j'entends ?
Perfides, ma vengeance a tardé trop longtemps !
Mais je ne vous crains point : malgré leur insolence,
Les mutins n'oseraient soutenir ma présence.
Je ne veux que les voir ; je ne veux qu'à leurs yeux
Immoler de ma main deux fils audacieux.

SCÈNE VII.

MITHRIDATE, ARBATE, ARCAS.

ARCAS.

Seigneur, tout est perdu. Les rebelles, Pharnace,
Les Romains sont en foule autour de cette place.

MITHRIDATE.

Les Romains[3] !

1 « Encore une mauvaise rime pour l'oreille, par la même raison que celle de *fiers* et *foyers*. » (*La Harpe*.)

2 « Cette méprise, très-naturelle dans ces conjonctures, est un de ces moyens aussi simples en eux-mêmes qu'ingénieusement choisis, dont Racine se sert volontiers pour brouiller et resserrer les nœuds de son intrigue. Le trouble croît de scène en scène. L'arrivée des Romains y va mettre le comble, et le dernier vers du quatrième acte laissera le spectateur dans une effrayante incertitude de tout ce qui peut arriver. (*La Harpe*.)

3 « Ce cri de Mithridate est sublime. Au moment où il vient d'apprendre la trahison de ses deux fils et la révolte de son armée, on lui annonce l'arrivée des Romains ; et, à cette nouvelle, sa colère et sa haine s'exhalent dans la répétition de ces

ARCAS.

De Romains le rivage est chargé,
Et bientôt dans ces murs vous êtes assiégé.

MITHRIDATE.

(*A Arcas.*)
Ciel! Courons. Écoutez... Du malheur qui me presse
Tu ne jouiras pas, infidèle princesse.

mots : *Les Romains!* Brisard, dans cet endroit, était admirable : l'impétuosité avec laquelle il se jetait sur son casque, l'accent terrible qui sortait de ses entrailles quand il s'écriait : *Les Romains!* produisait la plus vive sensation. C'est le seul des acteurs de la fin du dernier siècle qui ait laissé une réputation dans ce rôle. » (*Geoffroy.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MONIME, PHŒDIME.

PHŒDIME.

Madame, où courez-vous ! Quels aveugles transports
Vous font tenter sur vous de criminels efforts ?
Hé quoi ! vous avez pu, trop cruelle à vous-même,
Faire un affreux lien d'un sacré diadème !
Ah ! ne voyez-vous pas que les dieux, plus humains,
Ont eux-mêmes rompu ce bandeau dans vos mains ?

MONIME.

Hé ! par quelle fureur, obstinée à me suivre,
Toi-même malgré moi veux-tu me faire vivre ?
Xipharès ne vit plus ; le roi, désespéré,
Lui-même n'attend plus qu'un trépas assuré :
Quel fruit te promets-tu de ta coupable audace ?
Perfide, prétends-tu me livrer à Pharnace ?

PHŒDIME.

Ah ! du moins attendez qu'un fidèle rapport
De son malheureux frère ait confirmé la mort.
Dans la confusion que nous venons d'entendre [1],
Les yeux peuvent-ils pas aisément se méprendre [2] ?
D'abord, vous le savez, un bruit injurieux
Le rangeait du parti d'un camp séditieux ;
Maintenant on vous dit que ces mêmes rebelles
Ont tourné contre lui leurs armes criminelles.
Jugez de l'un par l'autre, et daignez écouter...

MONIME.

Xipharès ne vit plus, il n'en faut point douter :
L'événement n'a point démenti mon attente,
Quand je n'en aurais pas la nouvelle sanglante [3],

1 *Entendre une confusion* est du style poétique.

2 *Les yeux peuvent-ils pas* · « Le mot *pas*, dit un commentateur, ne peut seul exprimer la négation. Racine essayait d'introduire ce tour dans la poésie ; mais l'usage ne l'a point adopté. » Il suffit de jeter les yeux sur nos anciens auteurs, pour voir que Racine n'innovait pas en ce point.

3 « *La nouvelle sanglante* : expression hardie, et qui paraîtrait outrée, si le désordre des esprits de Monime ne la rendait naturelle. » (*Geoffroy*.)

Il est mort ; et j'en ai pour garants trop certains
Son courage et son nom trop suspects aux Romains.
Ah ! que d'un si beau sang dès longtemps altérée,
Rome tient maintenant sa victoire assurée !
Quel ennemi son bras leur allait opposer !
Mais sur qui, malheureuse, oses-tu t'excuser ?
Quoi ! tu ne veux pas voir que c'est toi qui l'opprimes,
Et dans tous ses malheurs reconnaître tes crimes ?
De combien d'assassins l'avais-je enveloppé !
Comment à tant de coups serait-il échappé ?
Il évitait en vain les Romains et son frère :
Ne le livrais-je pas aux fureurs de son père ?
C'est moi qui, les rendant l'un de l'autre jaloux,
Vins allumer le feu qui les embrase tous :
Tison de la discorde, et fatale furie
Que le démon de Rome a formée et nourrie.
Et je vis [1] ! et j'attends que, de leur sang baigné,
Pharnace des Romains revienne accompagné,
Qu'il étale à mes yeux sa parricide joie !
La mort au désespoir ouvre plus d'une voie [2] :
Oui, cruelles, en vain vos injustes secours
Me ferment du tombeau les chemins les plus courts,
Je trouverai la mort jusque dans vos bras même.
Et toi, fatal tissu, malheureux diadème [3],
Instrument et témoin de toutes mes douleurs ;
Bandeau, que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,
Au moins, en terminant ma vie et mon supplice,
Ne pouvais-tu me rendre un funeste service ?
A mes tristes regards, va, cesse de t'offrir,
D'autres armes sans toi sauront me secourir :
Et périsse le jour et la main meurtrière
Qui jadis sur mon front t'attacha la première [4] !

PHŒDIME.

On vient, madame, on vient ; et j'espère qu'Arcas,
Pour bannir vos frayeurs porte vers vous ses pas.

1 Racine reproduira ce beau mouvement dans une situation plus pathétique, et avec un accent plus tragique, lorsqu'il fera dire à Phèdre, act. IV, sc. VI :

> Misérable, et je vis ! et je soutiens la vue
> De ce sacré soleil dont je suis descendue.

2 Racine le fils voudrait : « Le désespoir ouvre plus d'une voie à la mort. » Le père entendait autrement la poésie.

3 « Combien n'y a-t-il pas d'art et de goût dans la manière dont Racine a su embellir et rendre digne du théâtre ce trait historique si naïvement rapporté par Plutarque, et cité dans la préface ! Toute cette apostrophe est extrêmement touchante : elle est particulièrement recommandable par l'élégance, la douceur et le charme du style. (*Geoffroy*.)

4 La figure et le tour dans ces deux vers sont également hardis. Dans la pensée du poëte, le jour a aussi attaché le bandeau. C'est une métaphore. Dans l'expression, c'est la main seule. Il y a syllepse ou accord irrégulier.

SCÈNE II.

MONIME, PHŒDIME, ARCAS.

MONIME.

En est-ce fait, Arcas? et le cruel Pharnace...

ARCAS.

Ne me demandez rien de tout ce qui se passe,
Madame : on m'a chargé d'un plus funeste emploi;
Et ce poison vous dit les volontés du roi.

PHŒDIME.

Malheureuse princesse!

MONIME.

Ah! quel comble de joie!
Donnez. Dites, Arcas, au roi qui me l'envoie,
Que de tous les présents que m'a faits sa bonté,
Je reçois le plus cher et le plus souhaité.
A la fin je respire, et le ciel me délivre
Des secours importuns qui me forçaient de vivre.
Maîtresse de moi-même, il veut bien qu'une fois
Je puisse de mon sort disposer à mon choix [1].

PHŒDIME.

Hélas!

MONIME.

Retiens tes cris; et, par d'indignes larmes,
De cet heureux moment ne trouble point les charmes.
Si tu m'aimais, Phœdime, il fallait me pleurer [2]

1 Plutarque écrit que Statira, sœur de Mithridate, « fit remercier ce prince, dans une circonstance pareille, de l'attention qu'il avait eue de se souvenir d'elle, et d'empêcher qu'elle ne tombât au pouvoir du vainqueur. »

2 « Excellent morceau : voilà cet intérêt de style, sans lequel celui des situations ne se soutient qu'à l'aide du théâtre et de l'actrice. Ici la douleur devient plus douce et plus calme, sans être moins touchante, et ce contraste avec le morceau précédent est encore un autre genre de mérite. Monime est plus tranquille, parce qu'elle se croit sûre de mourir. Ses paroles sont pleines de ce pathétique profond que les anciens savaient donner à ce qu'on appelait en latin *novissima verba,* « les dernières paroles, les paroles de mort : » c'est chez eux que Racine l'avait appris.

Et, lorsque m'arrachant du doux sein de la Grèce, etc.

Ce retour vers son heureuse patrie, si naturel dans un pareil moment, rappelle le

« Dulces moriens reminiscitur Argos. »

Et *l'histoire malheureuse de ma gloire!* Que de beautés! » (*La*

Quand d'un titre funeste on me vint honorer,
Et lorsque, m'arrachant du doux sein de la Grèce,
Dans ce climat barbare on traîna ta maîtresse.
Retourne maintenant chez ces peuples heureux :
Et, si mon nom encor s'est conservé chez eux,
Dis-leur ce que tu vois, et de toute ma gloire,
Phœdime, conte-leur la malheureuse histoire.
Et toi, qui de ce cœur, dont tu fus adoré,
Par un jaloux destin fus toujours séparé,
Héros, avec qui, même en terminant ma vie,
Je n'ose en un tombeau demander d'être unie,
Reçois ce sacrifice : et puisse, en ce moment,
Ce poison expier le sang de mon amant !

SCÈNE III.

MONIME, ARBATE, PHŒDIME, ARCAS.

ARBATE.

Arrêtez ! arrêtez [1] !

ARCAS.

Que faites-vous, Arbate ?

ARBATE.

Arrêtez ! j'accomplis l'ordre de Mithridate.

MONIME.

Ah ! laissez-moi...

ARBATE, *jetant le poison.*

Cessez, vous dis-je, et laissez-moi,
Madame, exécuter les volontés du roi :
Vivez. Et vous, Arcas, du succès de mon zèle
Courez à Mithridate apprendre la nouvelle.

Harpe.) Il y a encore dans ces vers :

Il me fallait pleurer
Quand d'un titre funeste on me vint honorer,

un autre souvenir de Virgile :

« Tum decuit cum sceptra dabas, »

passage déjà imité par Racine :

Tu pleures, malheureuse. Ah ! tu devais pleurer....
Bajazet, act. IV, sc. v.

1 « Voilà une vraie péripétie. D'après tout ce qui précède, la mort de Monime doit paraître infaillible ; elle est sauvée cependant, et par l'ordre de ce même Mithridate, si avide de vengeance et si peu fait à pardonner. Comment ! c'est ce qu'il est impossible au spectateur de deviner ; et, quoique tout soit imprévu, l'explication rendra tout vraisemblable, et le spectateur sera satisfait sous tous les rapports. C'est, depuis *Andromaque*, le plus beau dénoûment de Racine : il prend bien sa revanche de ceux de *Bajazet* et de *Britannicus*. » (*La Harpe.*)

SCÈNE IV.

MONIME, ARBATE, PHOEDIME.

MONIME.

Ah! trop cruel Arbate, à quoi m'exposez-vous!
Est-ce qu'on croit encor mon supplice trop doux?
Et le roi, m'enviant une mort si soudaine,
Veut-il plus d'un trépas pour contenter sa haine?

ARBATE.

Vous l'allez voir paraître; et j'ose m'assurer
Que vous-même avec moi vous allez le pleurer.

MONIME.

Quoi! le roi...

ARBATE.

Le roi touche à son heure dernière,
Madame, et ne voit plus qu'un reste de lumière.
Je l'ai laissé sanglant, porté par des soldats;
Et Xipharès en pleurs accompagne leurs pas.

MONIME.

Xipharès! Ah, grands dieux! Je doute si je veille,
Et n'ose qu'en tremblant en croire mon oreille.
Xipharès vit encor! Xipharès, que mes pleurs...

ARBATE.

Il vit chargé de gloire, accablé de douleurs.
De sa mort en ces lieux la nouvelle semée
Ne vous a pas vous seule et sans cause alarmée :
Les Romains, qui partout l'appuyaient par des cris,
Ont, par ce bruit fatal, glacé tous les esprits.
Le roi, trompé lui-même, en a versé des larmes,
Et, désormais, certain du malheur de ses armes,
Par un rebelle fils de toutes parts pressé,
Sans espoir de secours tout prêt d'être forcé,
Et voyant pour surcroît de douleur et de haine,
Parmi ses étendards porter l'aigle romaine,
Il n'a plus aspiré qu'à s'ouvrir des chemins
Pour éviter l'affront de tomber dans leurs mains.
D'abord il a tenté les atteintes mortelles
Des poisons que lui-même a crus les plus fidèles[1];

1 « *Des poisons fidèles!* Il n'y a point d'épithète plus neuve et plus hardie : elle est si bien placée qu'elle ne le paraît pas, tant l'auteur et le sujet ont contribué à la rendre claire! Au reste, on est d'accord depuis longtemps sur la belle versification qui fait de ce récit un de ceux qu'on admire le plus au théâtre et à la lecture. Nous observerons seulement que ce récit et la mort de Mithridate sont les derniers traits qui achèvent la peinture de ce grand caractère, et qu'ils ajoutent au dénoûment le mérite de la dignité. » (*La Harpe.*)

Il les a trouvés tous sans force et sans vertu.
« Vain secours, a-t-il dit, que j'ai trop combattu!
Contre tous les poisons soigneux de me défendre[1],
J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvais attendre.
Essayons maintenant des secours plus certains,
Et cherchons un trépas plus funeste aux Romains. »
Il parle, et, défiant leurs nombreuses cohortes,
Du palais, à ces mots, il fait ouvrir les portes.
A l'aspect de ce front dont la noble fureur
Tant de fois dans leurs rangs répandit la terreur,
Vous les eussiez vus tous, retournant en arrière[2],
Laisser entre eux et nous une large carrière;
Et déjà quelques-uns couraient épouvantés
Jusque dans les vaisseaux qui les ont apportés.
Mais le dirai-je? ô ciel! rassurés par Pharnace,
Et la honte en leurs cœurs réveillant leur audace,
Ils reprennent courage, ils attaquent le roi,
Qu'un reste de soldats défendait avec moi.
Qui pourrait exprimer par quels faits incroyables,
Quels coups accompagnés de regards effroyables,
Son bras, se signalant pour la dernière fois,
A de ce grand héros terminé les exploits?
Enfin, las et couvert de sang et de poussière,
Il s'était fait de morts une noble barrière :
Un autre bataillon s'est avancé vers nous :
Les Romains pour le joindre ont suspendu leurs coups.
Ils voulaient tous ensemble accabler Mithridate.
Mais lui : « C'en est assez, m'a-t-il dit, cher Arbate;
Le sang et la fureur m'emportent trop avant.
Ne livrons pas surtout Mithridate vivant. »
Aussitôt dans son sein il plonge son épée.
Mais la mort fuit encor sa grande âme trompée.
Ce héros dans mes bras est tombé tout sanglant,
Faible[3], et qui s'irritait contre un trépas si lent;

1 Mithridate, dans Appien, exprime le même regret : « C'est en vain que j'ai recours aux poisons; j'ai pris trop de soins à les rendre impuissants. Insensé! je ne me suis pas gardé d'un poison plus dangereux, la perfidie de mon fils... » Il y a ici le germe du rapprochement que nous avons signalé plus haut. Mais Appien ne parle pas de l'amour, ce qui est un avantage.

2 Racine, en écrivant ce passage, avait présent à la mémoire ces vers de Virgile (*Æn.*, l. II.) :

« Diffugiunt alii ad naves, et littora cursu
Fida petunt : pars ingentem formidine turpi,
Scandunt rursus equum, et nota conduntur in alvo. »

Diffugiunt, « retournant en arrière; » *cursu, formidine*, « couraient épouvantés; » *nota, scandunt rursus*, « qui les ont apportés. » Racine ne traduit pas, il s'inspire de ses souvenirs.

3 Il n'y a peut-être pas dans toute notre poésie une coupe plus heureuse. Ce mot *faible*, isolé, au commencement d'un vers qui se prolonge avec langueur et sans s'unir au suivant, peint tout l'accablement et le désordre de l'agonie.

Et, se plaignant à moi de ce reste de vie,
Il soulevait encor sa main appesantie ;
Et, marquant à mon bras la place de son cœur,
Semblait d'un coup plus sûr implorer la faveur[1].
Tandis que, possédé de ma douleur extrême,
Je songe bien plutôt à me percer moi-même,
De grands cris ont soudain attiré mes regards :
J'ai vu, qui l'aurait cru ? j'ai vu de toutes parts
Vaincus et renversés les Romains et Pharnace,
Fuyant vers leurs vaisseaux, abandonner la place ;
Et le vainqueur, vers nous s'avançant de plus près,
A mes yeux éperdus a montré Xipharès.

MONIME.

Juste ciel !

ARBATE.

Xipharès, toujours resté fidèle,
Et qu'au fort du combat une troupe rebelle,
Par ordre de son frère, avait enveloppé,
Mais qui, d'entre leurs bras à la fin échappé,
Força les plus mutins, et, regagnant le reste,
Heureux et plein de joie, en ce moment funeste,
A travers mille morts, ardent, victorieux,
S'était fait vers son père un chemin glorieux[2].
Jugez de quelle horreur cette joie est suivie :
Son bras aux pieds du roi l'allait jeter sans vie[3] ;
Mais on court, on s'oppose à son emportement.
Le roi m'a regardé dans ce triste moment,
Et m'a dit d'une voix qu'il poussait avec peine :
« S'il en est temps encor, cours, et sauve la reine[4]. »

1 « Quelle image ! Quel coloris ! Quel est le peintre qui représenterait aussi vivement une action ? » (*Geoffroy.*)

2 « Que ceux qui connaissent les difficultés de notre langue et de notre versification examinent combien il y a de choses dans ces huit vers, combien il en fallait pour que tout fût clair et motivé, et combien il était difficile de ne faire de tout cela qu'une seule phrase, sans qu'un seul membre de cette longue phrase embarrassât ou rallentît la narration, qui doit ici être vive et rapide, et qui en effet ne cesse jamais de l'être. Voilà ce qui est également hors de la portée des écrivains médiocres, et des regards de la multitude. » (*La Harpe.*)

3 Cela signifie en vile prose : Il allait se tuer devant le roi.

4 « Ce trait de la sensibilité et de la reconnaissance de Mithridate pour un fils aussi vertueux que brave, efface l'odieux de sa cruauté et de sa jalousie, et le fait aimer et plaindre du spectateur, malgré ses vices. Ce retour vers Xipharès qu'il aime, et qui lui rend dans ce moment le service le plus cher à son cœur, est absolument dans la nature : le don qu'il fait en mourant de la main de Monime à ce fils victorieux, n'a rien qui démente son caractère. » (*Geoffroy.*) Le germe de ce dénoûment se trouve dans le monologue de Mithridate, act. IV, sc. V :

Quoi ! ne vaut-il pas mieux, puisqu'il faut m'en priver,
La céder à ce fils que je veux conserver ?

Ajoutons que c'est à ce fils qu'il doit de pouvoir dire en mourant :

Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.

Ces mots m'ont fait trembler pour vous, pour Xipharès,
J'ai craint, j'ai soupçonné quelques ordres secrets.
Tout lassé que j'étais, ma frayeur et mon zèle
M'ont donné pour courir une force nouvelle;
Et, malgré nos malheurs, je me tiens trop heureux
D'avoir paré le coup qui vous perdait tous deux.

MONIME.

Ah! que de tant d'horreurs justement étonnée,
Je plains de ce grand roi la triste destinée!
Hélas! et plût aux dieux qu'à son sort inhumain
Moi-même j'eusse pu ne point prêter la main,
Et que, simple témoin du malheur qui l'accable,
Je le pusse pleurer sans en être coupable!
Il vient. Quel nouveau trouble excite[1] en mes esprits
Le sang du père, ô ciel! et les larmes du fils!

SCÈNE V.

MITHRIDATE, MONIME, XIPHARÈS, ARBATE, PHŒDIME, ARCAS, GARDES *qui soutiennent Mithridate*.

MONIME.

Ah! que vois-je, seigneur, et quel sort est le vôtre!

MITHRIDATE.

Cessez et retenez vos larmes l'un et l'autre:
(*Montrant Xipharès.*)
Mon sort de sa tendresse et de votre amitié
Veut d'autres sentiments que ceux de la pitié;
Et ma gloire, plutôt digne d'être admirée,
Ne doit point par des pleurs être déshonorée.
J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu:
La mort dans ce projet m'a seule interrompu.
Ennemi des Romains et de la tyrannie,
Je n'ai point de leur joug subi l'ignominie;
Et j'ose me flatter qu'entre les noms fameux
Qu'une pareille haine a signalés contre eux,
Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,
Ni de jours malheureux plus rempli leur histoire.
Le ciel n'a pas voulu qu'achevant mon dessein
Rome en cendres me vit expirer dans son sein,
Mais au moins quelque joie en mourant me console:
J'expire environné d'ennemis que j'immole;
Dans leur sang odieux j'ai pu tremper mes mains;

1 Nouvel exemple de cet accord irrégulier qui permet aux poëtes de ne tenir compte que d'un seul sujet, lorsqu'il y en a plusieurs. *Excite*, dans la prose, serait au pluriel.

Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.
A mon fils Xipharès je dois cette fortune ;
Il épargne à ma mort leur présence importune.
Que ne puis-je payer ce service important
De tout ce que mon trône eut de plus éclatant !
Mais vous me tenez lieu d'empire, de couronne ;
Vous seule me restez : souffrez que je vous donne [1],
Madame ; et tous ces vœux que j'exigeais de vous,
Mon cœur pour Xipharès vous les demande tous.

MONIME.

Vivez, seigneur, vivez, pour le bonheur du monde,
Et pour sa liberté, qui sur vous seul se fonde ;
Vivez pour triompher d'un ennemi vaincu,
Pour venger...

MITHRIDATE.

C'en est fait, madame, et j'ai vécu.
Mon fils, songez à vous : gardez-vous de prétendre
Que de tant d'ennemis vous puissiez vous défendre.
Bientôt tous les Romains, de leur honte irrités,
Viendront ici sur vous fondre de tous côtés.
Ne perdez point le temps que vous laisse leur fuite
A rendre à mon tombeau des soins dont je vous quitte.
Tant de Romains sans vie, en cent lieux dispersés,
Suffisent à ma cendre et l'honorent assez.
Cachez-leur pour un temps vos noms et votre vie.
Allez, réservez-vous...

XIPHARÈS.

Moi, seigneur ! que je fuie !
Que Pharnace impuni [2], les Romains triomphants,
N'éprouvent pas bientôt...

MITHRIDATE.

Non, je vous le défends.
Tôt ou tard il faudra que Pharnace périsse [3] :

1 « Dans *les Trachiniennes* de Sophocle, Hercule mourant donne sa maîtresse Iole à son fils Hyllus, de même que Mithridate donne Monime à Xipharès. Iole est la cause de la mort d'Hercule par la jalousie qu'elle a inspirée à Déjanire : on peut dire aussi que Monime a causé la mort de Mithridate, en lui inspirant de la jalousie et de la haine contre Xipharès ; mais Hyllus n'est point l'amant d'Iole et le rival de son père, ce qui met une grande différence dans la situation. Le P. Brumoy est allé trop loin, lorsqu'il a voulu présenter comme une conformité parfaite une ressemblance assez légère. » (*Geoffroy*.)

2 « Les grands écrivains ont le droit de créer des mots : *impuni*, appliqué aux personnes, manquait à notre langue et à notre poésie, je ne ferais aucune difficulté de m'en servir même en prose : je dirais *un scélérat impuni* aussi bien qu'un *crime impuni* ; à plus forte raison, je crois que les poëtes ne doivent se faire aucun scrupule de l'employer en vers. » (*Geoffroy*.)

3 Pharnace était réservé à l'honneur d'être châtié par Jules César, dans la courte campagne que résume le *veni, vidi, vici*. La Calprenède, dans *la Mort de Mithridate*, tragédie qui n'est pas

Fiez-vous aux Romains du soin de son supplice [1].
Mais je sens affaiblir ma force et mes esprits;
Je sens que je me meurs. Approchez-vous, mon fils;
Dans cet embrassement dont la douceur me flatte,
Venez, et recevez l'âme de Mithridate [2].

MONIME.

Il expire.

XIPHARÈS.

Ah! madame, unissons nos douleurs,
Et par tout l'univers cherchons-lui des vengeurs.

tout à fait sans mérite, avait placé, avant Racine, cette menace prophétique :

Tu seras ruiné par cette république ;
Et ces mêmes Romains à qui tu fais la cour,
Te mettront à néant par la guerre d'un jour.
Un plus puissant guerrier que Luculle et Pompée
Te vaincra sans effort presque d'un coup d'épée
Et, prenant l'intérêt des Romains et de moi,
Sa main me vengera de Pompée et de toi.

1 Après ce vers :

Fiez-vous aux Romains du soin de son supplice,

qui présage le châtiment de Pharnace, et caractérise la politique des Romains, Mithridate ajoutait :

Le Parthe qu'ils gardaient pour triomphe dernier,
Seul encor sous le joug refuse de plier :
Allons le joindre : allons chez ce peuple indomptable
Porter de mon débris le reste redoutable.
J'espère, et je m'en forme un présage certain,
Que leurs champs bienheureux boiront le sang romain ;
Et si quelque vengeance à ma mort est promise,
Que c'est à leur valeur que le ciel l'a remise.

Racine a judicieusement sacrifié ces huit vers, tout beaux qu'ils sont, et nous les recueillons, parce qu'il ne faut rien laisser perdre d'un tel poëte.

2 « Accipite hanc animam. » (Virg. Æn., l. IV, v. 652.)

FIN.

IPHIGÉNIE EN AULIDE

TRAGÉDIE

1674

PRÉFACE.

Il n'y a rien de plus célèbre dans les poëtes que le sacrifice d'Iphigénie ; mais ils ne s'accordent pas tous ensemble sur les plus importantes particularités de ce sacrifice. Les uns, comme Eschyle dans *Agamemnon*, Sophocle dans *Électre*[1], et, après eux, Lucrèce, Horace, et beaucoup d'autres[2], veulent qu'on ait en effet répandu le sang d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, et qu'elle soit morte en Aulide. Il ne faut que lire Lucrèce, au commencement de son premier livre :

« Aulide quo pacto Triviaï virginis aram
« Iphianassaï turparunt sanguine fœde
« Ductores Danaum, etc.[3] »

Et Clytemnestre dit, dans Eschyle, qu'Agamemnon, son mari, qui vient d'expirer, rencontrera dans les enfers Iphigénie, sa fille, qu'il a autrefois immolée[4].

1 Clytemnestre, se justifiant du meurtre d'Agamemnon, dit à sa fille : « Ce père, que tu pleures toujours, a seul de tous les Grecs osé immoler aux dieux ta propre sœur. »

2 Notamment Virgile, au deuxième livre de *l'Énéide*, v. 116 :

« Sanguine placastis ventos et virgine cæsa. »

3 De vingt rois enchaînant la sombre frénésie,
Quand les dieux leur fermaient les chemins de l'Asie,
D'un père ambitieux l'homicide ferveur
Du sang d'Iphigénie acheta leur faveur.
De Pongerville, t. I, p. 11.

4 Racine fait allusion au passage suivant : « Ses funérailles ne retentiront point du gémissement désolé des siens, mais Iphigénie, sa fille, pleine d'un tendre empressement, s'avancera au-devant d'un père, et l'embrassera sur les bords du rapide fleuve des douleurs. » (Trad. d'A. Pierron, p. 182.)

D'autres ont feint que Diane, ayant eu pitié de cette jeune princesse, l'avait enlevée et portée dans la Tauride, au moment qu'on l'allait sacrifier, et que la déesse avait fait trouver en sa place ou une biche, ou une autre victime de cette nature. Euripide a suivi cette fable, et Ovide l'a mise au nombre des métamorphoses.

Il y a une troisième opinion, qui n'est pas moins ancienne que les deux autres sur Iphigénie. Plusieurs auteurs, et entre autres Stésichorus, l'un des plus fameux et des plus anciens poëtes lyriques, ont écrit qu'il était bien vrai qu'une princesse de ce nom avait été sacrifiée, mais que cette Iphigénie était une fille qu'Hélène avait eue de Thésée. Hélène, disent ces auteurs, ne l'avait osé avouer pour sa fille, parce qu'elle n'osait déclarer à Ménélas qu'elle eût été mariée en secret avec Thésée. Pausanias (*Corinth.*, p. 125) rapporte et le témoignage et les noms des poëtes qui ont été de ce sentiment, et il ajoute que c'était la créance commune de tout le pays d'Argos.

Homère, enfin, le père des poëtes, a si peu prétendu qu'Iphigénie, fille d'Agamemnon, eût été ou sacrifiée en Aulide, ou transportée dans la Scythie, que, dans le IX[e] livre de l'*Iliade*, c'est-à-dire près de dix ans depuis l'arrivée des Grecs devant Troie, Agamemnon fait offrir en mariage à Achille sa fille Iphigénie, qu'il a, dit-il, laissée à Mycène, dans sa maison.

J'ai rapporté tous ces avis si différents, et surtout le passage de Pausanias, parce que c'est à cet auteur que je dois l'heureux personnage d'Ériphile, sans lequel je n'aurais jamais osé entreprendre cette tragédie. Quelle apparence que j'eusse souillé la scène par le meurtre horrible d'une personne aussi vertueuse et aussi aimable qu'il fallait représenter Iphigénie? Et quelle apparence encore de dénouer ma tragédie par

le secours d'une déesse et d'une machine et par une métamorphose qui pouvait bien trouver quelque créance du temps d'Euripide, mais qui serait trop absurde et trop incroyable parmi nous ?

Je puis dire donc que j'ai été très-heureux de trouver dans les anciens cette autre Iphigénie que j'ai pu représenter telle qu'il m'a plu, et qui, tombant dans le malheur où cette amante jalouse voulait précipiter sa rivale, mérite en quelque façon d'être punie, sans être pourtant tout à fait indigne de compassion. Ainsi le dénoûment de la pièce est tiré du fond même de la pièce ; et il ne faut que l'avoir vu représenter pour comprendre quel plaisir j'ai fait au spectateur, et en sauvant à la fin une princesse vertueuse pour qui il s'est si fort intéressé dans le cours de la tragédie, et en la sauvant par une autre voie que par un miracle qu'il n'aurait pu souffrir, parce qu'il ne le saurait jamais croire.

Le voyage d'Achille à Lesbos, dont ce héros se rend maître, et d'où il enlève Ériphile avant que de venir en Aulide, n'est pas non plus sans fondement. Euphorion de Chalcide[1], poëte très-connu parmi les anciens, et dont Virgile (*Eclog.* x) et Quintilien (*Instit.*, lib. X) font une mention honorable, parlait de ce voyage de Lesbos[2]. Il disait, dans un de ses poëmes, au rapport de Parthénius, qu'Achille avait fait la conquête de cette île avant que de joindre l'armée des Grecs, et qu'il y avait même trouvé une princesse qui s'était éprise d'amour pour lui.

Il fallait dire *Chalcis*.

Gallus avait traduit les poésies d'Euphorion, et Virgile lui fai· dire, *Ecl.* x, v. 50 :

« Ibo et Chalcidico quæ sunt mihi condita versu
Carmina pastoris Siculi modulabor avena. »

Et Quintilien, faisant allusion à ce passage, s'appuie de l'autorité de Virgile pour louer Euphorion : « Quid ? Euphorionem transibimus ? Quem nisi probasset Virgilius, idem nunquam conditorum Chalcidico versu carminum fecisset in *Bucolicis* mentionem. »

Voilà les principales choses en quoi je me suis un peu éloigné de l'économie et de la fable d'Euripide. Pour ce qui regarde les passions, je me suis attaché à le suivre plus exactement. J'avoue que je lui dois un bon nombre des endroits qui ont été le plus approuvés dans ma tragédie ; et je l'avoue d'autant plus volontiers, que ces approbations m'ont confirmé dans l'estime et dans la vénération que j'ai toujours eues pour les ouvrages qui nous restent de l'antiquité. J'ai reconnu avec plaisir, par l'effet qu'a produit sur notre théâtre tout ce que j'ai imité ou d'Homère ou d'Euripide, que le bon sens et la raison étaient les mêmes dans tous les siècles. Le goût de Paris s'est trouvé conforme à celui d'Athènes ; mes spectateurs ont été émus des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce, et qui ont fait dire qu'entre les poëtes Euripide était extrêmement tragique, τραγικώτατος, c'est-à-dire qu'il savait merveilleusement exciter la compassion et la terreur, qui sont les véritables effets de la tragédie.

Je m'étonne, après cela, que des modernes aient témoigné depuis peu tant de dégoût pour ce grand poëte, dans le jugement qu'ils ont fait de son *Alceste*. Il ne s'agit point ici de l'*Alceste*; mais, en vérité, j'ai trop d'obligation à Euripide pour ne pas prendre quelque soin de sa mémoire, et pour laisser échapper l'occasion de le réconcilier avec ces messieurs : je m'assure qu'il n'est si mal dans leur esprit que parce qu'ils n'ont pas bien lu l'ouvrage sur lequel ils l'ont condamné. J'ai choisi la plus importante de leurs objections, pour leur montrer que j'ai raison de parler ainsi. Je dis *la plus importante de leurs objections*, car ils la répètent à chaque page, et ils ne soupçonnent pas seulement que l'on puisse répliquer [1].

1 Perrault, *Parallèle des Anciens et des Modernes.*

Il y a, dans l'*Alceste* d'Euripide, une scène merveilleuse, où Alceste, qui se meurt et qui ne peut plus se soutenir, dit à son mari les derniers adieux. Admète, tout en larmes, la prie de reprendre ses forces, et de ne se point abandonner elle-même. Alceste, qui a l'image de la mort devant les yeux, lui parle ainsi :

> Je vois déjà la rame et la barque fatale ;
> J'entends le vieux nocher sur la rive infernale.
> Impatient, il crie : « On t'attend ici-bas ;
> Tout est prêt, descends, viens, ne me retarde pas. »

J'aurais souhaité de pouvoir exprimer dans ces vers les grâces qu'ils ont dans l'original[1] ; mais, au moins, en voilà le sens. Voici comme ces messieurs les ont entendus : il leur est tombé entre les mains une malheureuse édition d'Euripide, où l'imprimeur a oublié de mettre dans le latin[2], à côté de ces vers, un *Al.*, qui signifie que c'est Alceste qui parle ; et, à côté des vers suivants, un *Ad.*, qui signifie que c'est Admète qui répond. Là-dessus il leur est venu dans l'esprit la plus étrange pensée du monde : ils ont mis dans la bouche d'Admète les paroles qu'Alceste dit à Admète, et celles qu'elle se fait dire par Caron. Ainsi ils supposent qu'Admète, quoiqu'il soit en parfaite santé, *pense voir déjà Caron qui le vient prendre ;* et au lieu que, dans ce passage d'Euripide, Caron, impatient, presse Alceste de le venir trouver, selon ces messieurs,

1 Voici ce texte plus poétique que la belle imitation de Racine :

> Ὁρῶ δίκωπον, ὁρῶ σκάφος ἐν λίμνᾳ,
> Νεκύων δὲ πορθμεὺς
> Ἔχων χέρ' ἐπὶ κοντῷ
> Μ' ἤδη καλεῖ· « Τί μέλλεις ;
> « Ἐπείγου· σὺ κατείργεις. » Τάδε τοί με,
> Σπερχόμενος ταχύνει.

2 *Dans le latin !* Quel coup de griffe sur la main de ce pauvre Perrault, qui, en effet, ne méprisait tant les Grecs que parce qu'il n'entendait pas le premier mot de

> Ce langage sonore aux douceurs souveraines,
> Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines. (André Chénier.)

c'est Admète effrayé qui est l'impatient, et qui presse Alceste d'expirer, de peur que Caron ne le prenne. *Il l'exhorte, ce sont leurs termes, à avoir courage, à ne pas faire une lâcheté, et à mourir de bonne grâce; il interrompt les adieux d'Alceste pour lui dire de se dépêcher de mourir.* Peu s'en faut, à les entendre, qu'il ne la fasse mourir lui-même. Ce sentiment leur a paru *fort vilain*, et ils ont raison : il n'y a personne qui n'en fût très-scandalisé. Mais comment l'ont-ils pu attribuer à Euripide? En vérité, quand toutes les autres éditions où cet *Al.* n'a point été oublié ne donneraient pas un démenti au malheureux imprimeur qui les a trompés, la suite de ces quatre vers, et tous les discours qu'Admète tient dans la même scène, étaient plus que suffisants pour les empêcher de tomber dans une erreur si déraisonnable : car Admète, bien éloigné de presser Alceste de mourir, s'écrie : « Que toutes les morts ensemble lui seraient moins cruelles que de la voir dans l'état où il la voit. Il la conjure de l'entraîner avec elle; il ne peut plus vivre si elle meurt; il vit en elle, il ne respire que pour elle. »

Ils ne sont pas plus heureux dans les autres objections. Ils disent, par exemple, qu'Euripide a fait deux *époux surannés* d'Admète et d'Alceste; que l'un est un *vieux mari*, et l'autre *une princesse déjà sur l'âge.* Euripide a pris soin de leur répondre en un seul vers, où il fait dire par le chœur qu'Alceste, toute jeune, et dans la première fleur de son âge, expire pour son jeune époux.

Ils reprochent encore à Alceste qu'elle a deux grands enfants à marier. Comment n'ont-ils pas lu le contraire en cent endroits, et surtout dans ce beau récit où l'on peint Alceste mourante au milieu de ses deux petits enfants, qui la tirent, en pleurant, par la robe, et qu'elle prend sur ses bras l'un après l'autre pour les baiser?

Tout le reste de leurs critiques est à peu près de la force de celle-ci[1]. Mais je crois qu'en voilà assez pour la défense de mon auteur. Je conseille à ces messieurs de ne plus décider si légèrement sur les ouvrages des anciens. Un homme tel qu'Euripide méritait au moins qu'ils l'examinassent, puisqu'ils avaient envie de le condamner ; ils devaient se souvenir de ces sages paroles de Quintilien : « Il faut être extrêmement circonspect et très-retenu à prononcer sur les ouvrages de ces grands hommes, de peur qu'il ne nous arrive, comme à plusieurs, de condamner ce que nous n'entendons pas ; et s'il faut tomber dans quelque excès, encore vaut-il mieux pécher en admirant tout dans leurs écrits, qu'en y blâmant beaucoup de choses. »
« Modeste tamen et circumspecto judicio de tantis « viris pronuntiandum est, ne, quod plerisque accidit, « damnent quæ non intelligunt. Ac si necesse est in « alteram errare partem, omnia eorum legentibus « placere quam multa displicere maluerim. »

1 Racine évite prudemment de parler de la gloutonnerie d'Hercule et des invectives d'Admète contre Phérès, son père, qui n'a pas voulu mourir à sa place. Il est vrai que ces critiques avaient un peu plus de force que celles sur lesquelles il triomphe si spirituellement.

PERSONNAGES.

AGAMEMNON.
ACHILLE.
ULYSSE.
CLYTEMNESTRE, femme d'Agamemnon.
IPHIGÉNIE, fille d'Agamemnon.
ÉRIPHILE, fille d'Hélène et de Thésée.
ARCAS, } domestiques d'Agamemnon[1].
EURYBATE, }
ÆGINE, femme de la suite de Clytemnestre.
DORIS, confidente d'Ériphile.
GARDES.

La scène est en Aulide[2], dans la tente d'Agamemnon.

1 Voy. la note p. 336.

2 L'Aulide est une province inconnue aux Grecs. Les modernes ont tiré ce nom d'Aulis, ville maritime de la Béotie, d'où l'armée des Grecs partit pour l'Asie, après le sacrifice d'Iphigénie. Ce nom d'ailleurs est mal formé : une province qui aurait Aulis pour capitale, serait l'Aulidique, comme Chalcidique pour Chalcis. L'erreur est venue du titre de la tragédie : *ἐν Αὐλίδι*. Racine, qui a dit, à l'imitation des Grecs, *en Argos* (p. 4.4) pour *à Argos*, aurait dû être sur ses gardes.

IPHIGÉNIE EN AULIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I[1].

AGAMEMNON, ARCAS.

AGAMEMNON.

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille.
Viens, reconnais la voix qui frappe ton oreille[2].

ARCAS.

C'est vous-même, seigneur! Quel important besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin?
A peine un faible jour vous éclaire et me guide,
Vos yeux seuls et les miens sont ouverts dans l'Aulide.

1 Cette première scène est imitée d'Euripide, où elle a un charme de naturel que Racine remplace, mais n'éclipse pas, par la magnificence soutenue de son langage. Voltaire et La Harpe, séduits par la beauté des vers de Racine, et tous deux étrangers au génie du théâtre d'Athènes, et à la connaissance de la langue grecque, ont refusé à Euripide une justice que lui ont rendue W. Schlegel, Geoffroy et M. Patin.

2 Nous voilà bien loin, dès ces premiers vers, de l'antique simplicité de ces chefs de clan que la Grèce décorait du nom de rois. Il semble ici qu'Agamemnon, sortant des appartements de Versailles, s'étonne que sa majesté descende à faire quelque chose qui le met au niveau des simples mortels. C'est bien la race de ces rois dont Montaigne a dit : « Du haut de ces trosnes, ils ne s'abaissent pas jusques à vivre. » Euripide procède autrement :

Ὦ πρέσβυ, δόμων τῶνδε πάροιθεν
Στεῖχε.

« Vieillard, suis-moi hors de cette tente. »

Un degré plus bas, nous touchons à madame Pernelle, *Tartufe*, act. I, sc. I :

Allons, Flipote, allons!

Louis Racine prétend, sur la foi de l'abbé de Villiers, que son père avait écrit d'abord :

Viens, Arcas; prête-moi ton cœur et ton oreille.

Un fils n'aurait pas dû ébruiter cela.

Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit?
Les vents nous auraient-ils exaucés cette nuit?
Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune [1].

AGAMEMNON.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché [2]!

ARCAS.

Et depuis quand, seigneur, tenez-vous ce langage?
Comblé de tant d'honneurs, par quel secret outrage
Les dieux, à vos désirs toujours si complaisants,
Vous font-ils méconnaître et haïr leurs présents?
Roi, père, époux heureux, fils du puissant Atrée,
Vous possédez des Grecs la plus riche contrée:
Du sang de Jupiter issu de tous côtés,
L'hymen vous lie encore aux dieux dont vous sortez;
Le jeune Achille enfin, vanté par tant d'oracles,
Achille, à qui le ciel promet tant de miracles,
Recherche votre fille, et d'un hymen si beau
Veut dans Troie embrasée allumer le flambeau.
Quelle gloire, seigneur, quels triomphes égalent
Le spectacle pompeux que ces bords vous étalent;
Tous ces mille vaisseaux, qui, chargés de vingt rois [3],
N'attendent que les vents pour partir sous vos lois?
Ce long calme, il est vrai, retarde vos conquêtes;
Ces vents depuis trois mois enchaînés sur nos têtes
D'Ilion trop longtemps vous ferment le chemin:
Mais, parmi tant d'honneurs, vous êtes homme enfin [4];

1 Ce vers est magnifique; mais, comme le remarque judicieusement M. Patin: « Chez Racine, l'esclave parle comme le maître. C'est que ce n'est point un esclave, mais simplement un confident. Il en est autrement chez Euripide; ce vieillard, auquel a recours dans sa détresse Agamemnon, a son caractère, son langage: l'infériorité de sa condition est marquée par celle de son langage. Dans la pièce grecque, c'est Agamemnon qui dit: « On n'entend ni le chant des oiseaux ni le bruit de la mer. Les vents se taisent sur l'Euripe. »

2 Euripide:

ΑΓ. Ζηλῶ σε, γέρον,
Ζηλῶ δ' ἀνδρῶν ὃς ἀκίνδυνον
Βίον ἐξεπέρασ' ἀγνώς, ἀκλεής.

« Je te porte envie, ô vieillard! Heureux l'homme qui, sans nom et sans gloire, mène une vie exempte de dangers. »

3 « Grâce au mot *tous*, dit La Harpe, quelle place tiennent dans ce vers, comme dans l'imagination, ces *mille vaisseaux*! »

4 Euripide:

Οὐκ ἐπὶ πᾶσιν σ' ἐφύτευσ' ἀγαθοῖς,
Ἀγάμεμνον, Ἀτρεύς.
Δεῖ δέ σε χαίρειν καὶ λυπεῖσθαι·
Θνητὸς γὰρ ἔφυς.

« Pour un bonheur sans mélange Atrée ne t'a point engendré ô Agamemnon! il te faut jouir et souffrir, car tu es né mortel. »

Tandis que vous vivrez, le sort, qui toujours change,
Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.
Bientôt... Mais quels malheurs dans ce billet tracés
Vous arrachent, seigneur, les pleurs que vous versez
Votre Oreste au berceau va-t-il finir sa vie?
Pleurez-vous Clytemnestre ou bien Iphigénie ?
Qu'est-ce qu'on vous écrit [1] ? Daignez m'en avertir [2].

AGAMEMNON.

Non, tu ne mourras point; je n'y puis consentir.

ARCAS.

Seigneur...

AGAMEMNON.

Tu vois mon trouble; apprends ce qui le cause
Et juge s'il est temps, ami, que je repose.
Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés
Nos vaisseaux par les vents semblaient être appelés :
Nous partions; et déjà par mille cris de joie,
Nous menacions de loin les rivages de Troie.
Un prodige étonnant fit taire ce transport:
Le vent qui nous flattait nous laissa dans le port.
Il fallut s'arrêter, et la rame inutile
Fatigua vainement une mer immobile [3].
Ce miracle inouï me fit tourner les yeux
Vers la divinité qu'on adore en ces lieux ;
Suivi de Ménélas, de Nestor et d'Ulysse,
J'offris sur ses autels un secret sacrifice.
Quelle fut sa réponse ! et quel devins-je, Arcas [4],
Quand j'entendis ces mots prononcés par Calchas :
« Vous armez contre Troie une puissance vaine,
Si dans un sacrifice auguste et solennel,
Une fille du sang d'Hélène,
De Diane, en ces lieux, n'ensanglante l'autel.
Pour obtenir les vents que le ciel vous dénie,

1 Euripide décrit avec plus de détails l'agitation du roi : « Mais, à la lueur de cette lampe, tu écris une lettre que tu tiens encore à la main, puis tu effaces ce que tu as écrit; tu y mets ton cachet pour le briser ensuite, puis tu jettes à terre ces tablettes, le visage inondé de chaudes larmes : enfin des signes de la démence, aucun ne te manque. Qu'as-tu donc? qu'as-tu? O roi! qu'est-il survenu? allons, déclare-moi la cause de ton trouble. » (V. 35-44.)

2 On a critiqué le mot *avertir* dans le sens d'*instruire*, comme impropre. Racine l'avait déjà employé dans *Bajazet*, act. IV sc. III :

ATALIDE.

Eh quoi, madame! Osmin..

ROXANE.

Etait mal *averti*.

3 Deux vers de Virgile ont concouru à former celui-ci :

« Remigio... fatigant. » (L. VIII, v. 94.)

« In lento luctantur marmore. » (L. VII, v. 28.)

4 Ainsi dans *Mithridate*, act. I, sc. I :

Quel devins-je au récit du crime de ma mère !

Sacrifiez Iphigénie[1]. »

ARCAS.

Votre fille!

AGAMEMNON.

Surpris, comme tu peux penser,
Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer.
Je demeurai sans voix, et n'en repris l'usage
Que par mille sanglots qui se firent passage.
Je condamnai les dieux, et, sans plus rien ouïr,
Fis vœu, sur leurs autels de leur désobéir.
Que n'en croyais-je alors ma tendresse alarmée!
Je voulais sur-le-champ congédier l'armée[2].
Ulysse, en apparence, approuvant mes discours,
De ce premier torrent laissa passer le cours.
Mais bientôt, rappelant sa cruelle industrie,
Il me représenta l'honneur et la patrie,
Tout ce peuple, ces rois, à mes ordres soumis,
Et l'empire d'Asie à la Grèce promis :
De quel front, immolant tout l'État à ma fille,
Roi sans gloire[3], j'irais vieillir dans ma famille.
Moi-même, je l'avoue avec quelque pudeur,
Charmé de mon pouvoir, et plein de ma grandeur,
Ces noms de roi des rois et de chef de la Grèce,
Chatouillaient de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse.
Pour comble de malheur, les dieux, toutes les nuits
Dès qu'un léger sommeil suspendait mes ennuis,
Vengeant de leurs autels le sanglant privilége,
Me venaient reprocher ma pitié sacrilége;
Et présentant la foudre à mon esprit confus,
Le bras déjà levé menaçaient mes refus.
Je me rendis, Arcas; et, vaincu par Ulysse,
De ma fille, en pleurant, j'ordonnai le supplice.
Mais des bras d'une mère il fallait l'arracher.
Quel funeste artifice il me fallut chercher!
D'Achille, qui l'aimait, j'empruntai le langage :
J'écrivis en Argos, pour hâter ce voyage,
Que ce guerrier, pressé de partir avec nous,

1 Cet oracle est tiré du prologue de l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide. En voici la traduction : « Mais en présence d'une mer impraticable et des vents contraires, il a recours aux sacrifices, le Calchas répond : « O toi qui commandes l'armée des Grecs, Agamemnon, tes vaisseaux ne sortiront point du port avant que Diane « n'ait reçu pour victime ta fille Iphigénie. Tu fis vœu d'immoler à la « déesse qui éclaire les cieux, ce que l'année produirait de plus beau. « Ton épouse Clytemnestre a enfanté dans ton palais une fille : c'est « elle que tu dois immoler. » (Euripide, v. 15-24, trad. de M. Artaud, t. II, p. 84.)

2 « En entendant cet oracle, j'ordonnai à Talthybius de proclamer à haute voix le départ de l'armée, décidé que j'étais à ne point souffrir que ma fille fût immolée. » V. 94-St.

3 « Turpemque trahens inglorius alvum. » (Virg.)

Voulait revoir ma fille, et partir son époux[1].

ARCAS.

Et ne craignez-vous point l'impatient Achille[2]?
Avez-vous prétendu que, muet et tranquille,
Ce héros, qu'armera l'amour et la raison,
Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom
Verra-t-il à ses yeux son amante immolée?

AGAMEMNON.

Achille était absent; et son père Pelée,
D'un voisin ennemi redoutant les efforts,
L'avait, tu t'en souviens, rappelé de ces bords;
Et cette guerre, Arcas, selon toute apparence,
Aurait dû plus longtemps prolonger son absence.
Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent?
Achille va combattre, et triomphe en courant;
Et ce vainqueur, suivant de près sa renommée,
Hier avec la nuit arriva dans l'armée.
Mais des nœuds plus puissants me retiennent le bras:
Ma fille, qui s'approche, et court à son trépas;
Qui, loin de soupçonner un arrêt si sévère[3],
Peut-être s'applaudit des bontés de son père;
Ma fille... Ce nom seul, dont les droits sont si saints,
Sa jeunesse, mon sang, n'est pas ce que je plains[4].
Je plains mille vertus, une amour mutuelle,
Sa piété pour moi, ma tendresse pour elle,
Un respect qu'en son cœur rien ne peut balancer,
Et que j'avais promis de mieux récompenser.
Non, je ne croirai point, ô ciel, que ta justice
Approuve la fureur de ce noir sacrifice:
Tes oracles sans doute ont voulu m'éprouver;
Et tu me punirais si j'osais l'achever.
Arcas, je t'ai choisi pour cette confidence:
Il faut montrer ici ton zèle et ta prudence.
La reine, qui dans Sparte avait connu ta foi,
T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi[5].

1 « Mais mon frère, par tous les artifices du langage, me força de consentir à ce terrible sacrifice. J'écrivis, j'ordonnai à la reine d'envoyer sa fille pour la marier à Achille: je vantai la gloire de ce héros, qui refusait de partir avec les Grecs, s'il ne recevait à Phthie une compagne de notre sang. » (Eurip., v. 97-103.)

2 « Et comment Achille, frustré de cet hymen, ne s'élèvera-t-il pas, tout bouillant de colère, contre toi et contre Clytemnestre? » Eurip., v. 124-126.)

3 Agamemnon n'ose pas dire *barbare*, et il appelle un *arrêt* le caprice des dieux et sa faiblesse.

4 « Latonae tacitum pertentant gaudia pectus. » (Virg. l. I, v. 506.)

5. Euripide place ce détail dans la bouche du vieillard: « Tyndare m'a donné à son épouse, comme une partie de sa dot, et m'a attaché comme un homme sûr à son service. » (V. 46-48.) Racine l'a fait passer du service de la reine à celui d'Agamemnon, pour justifier sa présence.

Prends cette lettre, cours au-devant de la reine,
Et suis sans t'arrêter le chemin de Mycène.
Dès que tu la verras, défends-lui d'avancer,
Et rends-lui ce billet que je viens de tracer.
Mais ne t'écarte point, prends un fidèle guide [1] :
Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,
Elle est morte : Calchas, qui l'attend en ces lieux
Fera taire nos pleurs [2], fera parler les dieux;
Et la religion, contre nous irritée,
Par les timides Grecs sera seule écoutée;
Ceux même dont ma gloire aigrit l'ambition
Réveilleront leur brigue et leur prétention,
M'arracheront peut-être un pouvoir qui les blesse...
Va, dis-je, sauve-la de ma propre faiblesse.
Mais surtout ne va point, par un zèle indiscret,
Découvrir à ses yeux mon funeste secret.
Que, s'il se peut, ma fille, à jamais abusée,
Ignore à quel péril je l'avais exposée;
D'une mère en fureur épargne-moi les cris;
Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris.
Pour renvoyer la fille et la mère offensée,
Je leur écris qu'Achille a changé de pensée;
Et qu'il veut désormais, jusques à son retour,
Différer cet hymen que pressait son amour.
Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille
On accuse en secret cette jeune Ériphile
Que lui-même captive amena de Lesbos,
Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.
C'est leur en dire assez : le reste, il le faut taire.
Déjà le jour plus grand nous frappe et nous éclaire [3];
Déjà même l'on entre, et j'entends quelque bruit.
C'est Achille. Va, pars. Dieux! Ulysse [4] le suit!

1 Le poëte grec anime la fin de cette scène par un dialogue où le vieillard, immobile et muet dans Racine, intervient par des réponses conformes à son caractère et à sa condition : « AG. : Allons, précipite tes pas; oublie ta vieillesse. — LE VIEIL. : J'y cours, ô roi! — AG. : Ne t'arrête point près des fontaines ombragées, ne cède pas aux douceurs du sommeil. — LE VIEIL. : Point de mauvais présages! — AG. : Surtout, à l'endroit où la route se sépare en deux, regarde bien, de peur qu'un char, emporté par des roues rapides, n'échappe à ta vue, et n'amène ma fille auprès des vaisseaux des Grecs. Si tu rencontres son cortége, saisis le frein des coursiers, et fais-les retourner en arrière, vers les murs bâtis par les Cyclopes. — LE VIEIL. : Tu seras obéi. — AG. : Franchis donc ces barrières. » (V. 138-152.)

2 *Fera taire nos pleurs*. On oublie la hardiesse de cette métaphore, tant elle est juste. On peut imposer silence aux pleurs, puisqu'ils ont un langage.

3 « Déjà cette lampe pâlit devant la lueur de l'aurore et le feu des quatre coursiers du soleil. » (Eurip., v. 155-7.)

4 Racine substitue heureusement Ulysse au personnage de Ménélas, que lui donnait Euripide.

SCÈNE II.

AGAMEMNON, ACHILLE, ULYSSE.

AGAMEMNON.

Quoi ! seigneur, se peut-il que d'un cours si rapide
La victoire vous ait ramené dans l'Aulide ?
D'un courage naissant sont-ce là les essais ?
Quels triomphes suivront de si nobles succès !
La Thessalie entière, ou vaincue ou calmée,
Lesbos même conquise en attendant l'armée,
De toute autre valeur éternels monuments,
Ne sont d'Achille oisif que les amusements.

ACHILLE.

Seigneur, honorez moins une faible conquête :
Et que puisse bientôt le ciel, qui nous arrête,
Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité
Par le prix glorieux dont vous l'avez flatté !
Mais cependant, seigneur, que faut-il que je croie
D'un bruit qui me surprend et me comble de joie ?
Daignez-vous avancer le succès de mes vœux ?
Et bientôt des mortels suis-je le plus heureux ?
On dit qu'Iphigénie, en ces lieux amenée,
Doit bientôt à son sort unir ma destinée.

AGAMEMNON.

Ma fille ! Qui vous dit qu'on la doit amener ?

ACHILLE.

Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doive étonner ?

AGAMEMNON.

(*A Ulysse.*)
Juste ciel ! saurait-il mon funeste artifice ?

ULYSSE.

Seigneur, Agamemnon s'étonne avec justice.
Songez-vous aux malheurs qui nous menacent tous ?
O ciel ! pour un hymen quel temps choisissez-vous ?
Tandis qu'à nos vaisseaux la mer toujours fermée
Trouble toute la Grèce et consume l'armée ;
Tandis que, pour fléchir l'inclémence des dieux [1],
Il faut du sang peut-être, et du plus précieux,
Achille seul, Achille à son amour s'applique ?
Voudrait-il insulter à la crainte publique,
Et que le chef des Grecs, irritant les destins,
Préparât d'un hymen la pompe et les festins ?
Ah ! seigneur, est-ce ainsi que votre âme attendrie
Plaint le malheur des Grecs, et chérit la patrie ?

1 « Divum inclementia, divum,
Has evertit opes » (Virg. Æn., l. II, v. 602-4.

ACHILLE.

Dans les champs phrygiens les effets feront foi
Qui la chérit le plus ou d'Ulysse ou de moi :
Jusque-là je vous laisse étaler votre zèle;
Vous pouvez à loisir faire des vœux pour elle.
Remplissez les autels d'offrandes et de sang,
Des victimes vous-même interrogez le flanc,
Du silence des vents demandez-leur la cause;
Mais moi, qui de ce soin sur Calchas me repose,
Souffrez, seigneur, souffrez que je coure hâter
Un hymen dont les dieux ne sauraient s'irriter.
Transporté d'une ardeur qui ne peut être oisive,
Je rejoindrai bientôt les Grecs sur cette rive;
J'aurais trop de regret si quelque autre guerrier
Au rivage troyen descendait le premier.

AGAMEMNON.

O ciel! pourquoi faut-il que ta secrète envie
Ferme à de tels héros le chemin de l'Asie!
N'aurai-je vu briller cette noble chaleur
Que pour m'en retourner avec plus de douleur!

ULYSSE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends?

ACHILLE.

Seigneur, qu osez-vous dire?

AGAMEMNON.

Qu'il faut, prince, qu'il faut que chacun se retire!
Que, d'un crédule espoir trop longtemps abusés,
Nous attendons les vents qui nous sont refusés.
Le ciel protége Troie; et par trop de présages
Son courroux nous défend d'en chercher les passages.

ACHILLE.

Quels présages affreux nous marquent son courroux?

AGAMEMNON.

Vous-même consultez ce qu'il prédit de vous.
Que sert de se flatter? On sait qu'à votre tête
Les dieux ont d'Ilion attaché la conquête;
Mais on sait que, pour prix d'un triomphe si beau,
Ils ont aux champs troyens marqué votre tombeau;
Que votre vie, ailleurs et longue et fortunée,
Devant Troie en sa fleur doit être moissonnée.

ACHILLE.

Ainsi, pour vous venger, tant de rois assemblés
D'un opprobre éternel retourneront comblés;
Et Pâris, couronnant son insolente flamme,
Retiendra sans péril la sœur de votre femme!

AGAMEMNON.

Hé quoi! votre valeur, qui nous a devancés,
N'a-t-elle pas pris soin de nous venger assez?
Les malheurs de Lesbos, par vos mains ravagée,
Épouvantent encor toute la mer Égée :

Troie en a vu la flamme [1]; et jusque dans ses ports,
Les flots en ont poussé le débris et les morts.
Que dis-je? les Troyens pleurent une autre Hélène
Que vous avez captive envoyée à Mycène :
Car, je n'en doute point, cette jeune beauté
Garde en vain un secret que trahit sa fierté;
Et son silence même, accusant sa noblesse,
Vous dit qu'elle nous cache une illustre princesse.

ACHILLE.

Non, non, tous ces détours sont trop ingénieux :
Vous lisez de trop loin dans les secrets des dieux.
Moi, je m'arrêterais à de vaines menaces?
Et je fuirais l'honneur qui m'attend sur vos traces?
Les Parques à ma mère, il est vrai, l'ont prédit [2],
Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit :
Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.
Mais, puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrais-je, de la terre inutile fardeau [3],
Trop avare d'un sang reçu d'une déesse,
Attendre chez mon père une obscure vieillesse;
Et, toujours de la gloire évitant le sentier,
Ne laisser aucun nom et mourir tout entier [4]?
Ah! ne nous formons point ces indignes obstacles;
L'honneur parle, il suffit : ce sont là nos oracles [5].
Les dieux sont de nos jours les maîtres souverains;
Mais, seigneur, notre gloire est dans nos propres mains.
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes?
Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes.
Et, laissant faire au sort [6], courons où la valeur

1 Troie en a vu la flamme.

Le poëte, par la magie de son style, nous la fait voir encore.

2 Homère, ch. IX : « Thétis, ma mère, aux pieds d'argent, m'a montré deux chemins ouverts par le sort pour me conduire au terme de la vie : si je reste aux champs troyens, si je combats autour d'Ilion, c'en est fait de mon retour, et j'acquiers une gloire éternelle : si je rentre dans ma douce patrie, je renonce à l'espoir d'une noble renommée; mais je dois jouir d'une heureuse vieillesse, longtemps hors de l'atteinte des traits de la mort. » (Trad. de Giguet.) Il est remarquable que dans Homère, qui a servi de modèle à Racine, le héros tire de ces prémisses une conclusion toute différente.

3 Traduction exacte d'Homère : *ἐτώσιον ἄχθος ἀρούρης*. (*Il*, l. XVIII, v. 104.)

4 « Non omnis moriar. » (Horat.)

5 Homère, livre XII (*Iliade*) fait dire à Hector, répondant à Polydamas : « Tu nous ordonnes d'obéir à des oiseaux aux ailes étendues. Que m'importe!... Le meilleur des augures est de combattre pour sa patrie. »

6 Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux.
Corn., *Horace*, act. II, sc. VIII.

Nous promet un destin aussi grand que le leur.
C'est à Troye, et j'y cours ; et, quoi qu'on me prédise,
Je ne demande aux dieux qu'un vent qui m'y conduise;
Et quand moi seul enfin il faudrait l'assiéger,
Patrocle et moi, seigneur, [1] nous irons vous venger ;
Mais non, c'est en vos mains que le destin la livre;
Je n'aspire en effet qu'à l'honneur de vous suivre.
Je ne vous presse plus d'approuver les transports
D'un amour qui m'allait éloigner de ces bords ;
Ce même amour, soigneux de votre renommée,
Veut qu'ici mon exemple encourage l'armée,
Et me défend surtout de vous abandonner
Aux timides conseils qu'on ose vous donner.

SCÈNE III.

AGAMEMNON, ULYSSE.

ULYSSE.

Seigneur, vous entendez : quelque prix qu'il en coûte,
Il veut voler à Troie et poursuivre sa route.
Nous craignions son amour : et lui-même aujourd'hui
Par une heureuse erreur nous arme contre lui.

AGAMEMNON.

Hélas !

ULYSSE.

De ce soupir que faut-il que j'augure?
Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure?
Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler?
Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler?
Songez-y : vous devez votre fille à la Grèce :
Vous nous l'avez promise ; et, sur cette promesse,
Calchas, par tous les Grecs consulté chaque jour,
Leur a prédit des vents l'infaillible retour.
A ses prédictions si l'effet est contraire,

1 Racine transporte à son Achille l'héroïsme de Diomède, qui répond à une proposition semblable (*Il.*, ch. IX, v. 46-49) :

Εἰ δὲ καὶ αὐτοί,
Φευγόντων σὺν νηυσὶ φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν·
Νῶϊ δ', ἐγὼ Σθένελός τε, μαχησόμεθ', εἰσόκε τέκμωρ
Ἰλίου εὕρωμεν.

« Si les autres chefs veulent fuir sur leurs vaisseaux vers leur douce patrie, qu'ils partent; Sthénélus et moi, nous combattrons jusqu'à ce que nous ayons trouvé le dernier jour de Troie. » César tient à peu près le même langage (*de Bello gallico*, l. I, c. XL) : « Quod si præterea nemo sequatur, tamen se cum sola decima legione iturum, de qua non dubitaret. »

Pensez-vous que Calchas continue à se taire;
Que ses plaintes, qu'en vain vous voudrez apaiser,
Laissent mentir les dieux sans vous en accuser?
Et qui sait ce qu'aux Grecs, frustrés de leur victime,
Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime?
Gardez-vous de réduire un peuple furieux,
Seigneur, à prononcer entre vous et les dieux.
N'est-ce pas vous enfin de qui la voix pressante
Nous a tous appelés aux campagnes du Xante?
Et qui de ville en ville attestiez les serments
Que d'Hélène autrefois firent tous les amants,
Quand presque tous les Grecs, rivaux de votre frère,
La demandaient en foule à Tyndare, son père?
De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,
Nous jurâmes dès lors de défendre ses droits;
Et, si quelque insolent lui volait sa conquête,
Nos mains du ravisseur lui promirent la tête[1].
Mais sans vous, ce serment que l'amour a dicté,
Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté[2]?
Vous seul, nous arrachant à de nouvelles flammes,
Nous avez fait laisser nos enfants et nos femmes.
Et quand, de toutes parts assemblés en ces lieux,
L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux;
Quand la Grèce, déjà vous donnant son suffrage,
Vous reconnaît l'auteur de ce fameux ouvrage;
Que ces rois, qui pouvaient vous disputer ce rang,
Sont prêts pour vous servir de verser tout leur sang,
Le seul Agamemnon, refusant la victoire,
N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire?
Et, dès le premier pas se laissant effrayer,
Ne commande les Grecs que pour les renvoyer!

AGAMEMNON.

Ah, seigneur! qu'éloigné du malheur qui m'opprime,
Votre cœur aisément se montre magnanime!
Mais que si vous voyiez ceint du bandeau mortel

1 Ce morceau est imité de la première scène d'Euripide, et tiré d'un récit qu'Agamemnon fait au vieillard. Racine montre tout son art dans cet emprunt et dans cette transposition. Voici le passage d'Euripide: « Les plus riches jeunes gens de la Grèce arrivèrent pour disputer la main d'Hélène. Ils proféraient les uns contre les autres des menaces de mort s'ils n'étaient pas préférés. Tyndare, également embarrassé d'accorder ou de refuser sa fille, ne savait comment sortir heureusement de ce mauvais pas. La pensée lui vint d'enchaîner tous les prétendants par un serment commun prêté devant les autels. Ils jurèrent donc, quel que fût le choix d'Hélène, de secourir son époux, si quelque ravisseur lui enlevait son bien, et le chassait de sa couche, d'attaquer et de renverser la ville du perfide, Grec ou Barbare, par la force des armes. » (V. 51-65.)

2 « Ce serment, prêté sur les paroles de Tyndare, par des prétendants insensés que la passion aveuglait, c'est l'espérance qui l'a dicté, déesse plus puissante que toi et que ta force. » (V. 382-384.)

Votre fils Télémaque approcher de l'autel,
Nous vous verrions, troublé de cette affreuse image,
Changer bientôt en pleurs ce superbe langage,
Éprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
Et courir vous jeter entre Calchas et lui [1] !
Seigneur, vous le savez, j'ai donné ma parole;
Et, si ma fille vient, je consens qu'on l'immole.
Mais, malgré tous mes soins, si son heureux destin
La retient dans Argos ou l'arrête en chemin,
Souffrez que, sans presser ce barbare spectacle,
En faveur de mon sang j'explique cet obstacle,
Que j'ose pour ma fille accepter le secours
De quelque dieu plus doux qui veille sur ses jours.
Vos conseils sur mon cœur n'ont eu que trop d'empire;
Et je rougis...

SCÈNE IV.

AGAMEMNON, ULYSSE, EURYBATE.

EURYBATE.

Seigneur [2]...

AGAMEMNON.

Ah! que vient-on me dire?

EURYBATE.

La reine, dont ma course a devancé les pas,

1 On sait qu'Ulysse, ne voulant pas suivre les Grecs au siége de Troie, avait simulé la folie, et que Palamède, pour découvrir sa ruse, plaça Télémaque devant la charrue qu'Ulysse promenait à travers un champ où il avait semé du sel. Ulysse se trahit en se détournant pour ne pas blesser son fils.

2 « UN MESSAGER. Chef de l'armée des Grecs, Agamemnon, je t'amène ta fille, celle que dans ton palais tu nommais Iphigénie! sa mère, ta Clytemnestre, l'accompagne avec son fils Oreste. Quelle joie pour toi de les revoir après une si longue absence! Mais, fatiguées du voyage, elles rafraîchissent leurs pieds délicats au courant d'une claire fontaine. Leurs cavales, détachées du char, paissent l'herbe de la prairie. Je les ai devancées pour te préparer à les recevoir. L'armée est avertie, car la prompte renommée annonçait la venue de ta fille. La foule accourt sur son passage pour la contempler : car les heureux de la terre sont pour les hommes un objet de curiosité et d'admiration. « Quel hymen, disent-ils, ou « quelle autre fête se prépare? ou seulement, pressé du désir de voir « sa fille, Agamemnon l'a-t-il fait venir? » Tu en aurais entendu d'autres dire : « On veut présenter la jeune fille à Diane, reine d'Aulis. « Qui doit la conduire à l'autel? » Allons préparer les corbeilles, couronnez vos têtes; et toi, Ménélas, dispose tout pour cet hyménée; que la flûte résonne dans le palais, qu'on entende le bruit des pas cadencés, car voilà pour la jeune fille une heureuse journée. — AGAMEM. : Il suffit; mais entre dans ce palais. Le reste, avec l'aide de la fortune, ira bien. » (Eurip., v. 407-433.)

Va remettre bientôt sa fille entre vos bras;
Elle approche. Elle s'est quelque temps égarée
Dans ces bois qui du camp semblent cacher l'entrée;
A peine nous avons, dans leur obscurité,
Retrouvé le chemin que nous avions quitté.

AGAMEMNON.

Ciel!

EURYBATE.

Elle amène aussi cette jeune Ériphile,
Que Lesbos a livrée entre les mains d'Achille,
Et qui, de son destin, qu'elle ne connaît pas,
Vient, dit-elle, en Aulide interroger Calchas.
Déjà de leur abord la nouvelle est semée;
Et déjà de soldats une foule charmée,
Surtout d'Iphigénie admirant la beauté,
Pousse au ciel mille vœux pour sa félicité.
Les uns avec respect environnaient la reine;
D'autres me demandaient le sujet qui l'amène.
Mais tous ils confessaient que si jamais les dieux
Ne mirent sur le trône un roi plus glorieux,
Également comblé de leurs faveurs secrètes,
Jamais père ne fut plus heureux que vous l'êtes.

AGAMEMNON.

Eurybate, il suffit; vous pouvez nous laisser:
Le reste me regarde, et je vais y penser.

SCÈNE V.

AGAMEMNON, ULYSSE.

AGAMEMNON.

Juste ciel! c'est ainsi qu'assurant ta vengeance,
Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence.
Encor si je pouvais, libre dans mon malheur,
Par des larmes au moins soulager ma douleur!
Triste destin des rois! Esclaves que nous sommes
Et des rigueurs du sort et des discours des hommes,
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins;
Et les plus malheureux osent pleurer le moins[1]!

1 « Hélas! que dirai-je, malheureux! et par où commencer? Dans quels liens de la fatalité sommes-nous tombés! Un dieu est survenu, plus artificieux de beaucoup que tous mes artifices. Ah! combien l'obscurité a d'avantages sur nous. Du moins, ils peuvent pleurer en liberté et tout dire! Ce serait un déshonneur pour un homme de noble race. Ainsi, nous avons l'orgueil pour arbitre de notre vie, et nous sommes les esclaves de la foule. Je rougis de verser des larmes; et, dans les malheurs extrêmes où je suis

ULYSSE.

Je suis père, seigneur; et, faible comme un autre,
Mon cœur se met sans peine en la place du vôtre;
Et, frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis près de pleurer[1].
Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime;
Les dieux ont à Calchas amené leur victime:
Il le sait, il l'attend; et, s'il la voit tarder,
Lui-même à haute voix viendra la demander.
Nous sommes seuls encor: hâtez-vous de répandre
Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre;
Pleurez ce sang, pleurez; ou plutôt, sans pâlir,
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir:
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,
Et la perfide Troie abandonnée aux flammes,
Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
Hélène par vos mains rendue à son époux;
Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées
Dans cette même Aulide avec vous retournées,
Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
L'éternel entretien des siècles à venir.

AGAMEMNON.

Seigneur, de mes efforts je connais l'impuissance:
Je cède, et laisse aux dieux opprimer l'innocence.
La victime bientôt marchera sur vos pas,
Allez. Mais cependant faites taire Calchas;
Et, m'aidant à cacher ce funeste mystère,
Laissez-moi de l'autel écarter une mère.

plongé, je rougis également de ne pas pleurer. » (Euripide v. 434-45.) Ennius était bien loin de son modèle, lorsqu'il disait:

« Plebes in hoc regi antistat loco: licet
Lacrumare plebei, regi honeste non licet. »

2 Corneille a dit (*Horace*, acte III, sc. v):

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,
Je crois faire beaucoup de pouvoir m'en défendre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Ne les contraignons point, Doris, retirons-nous :
Laissons-les dans les bras d'un père et d'un époux ;
Et tandis qu'à l'envi leur amour se déploie,
Mettons en liberté ma tristesse et leur joie.

DORIS.

Quoi ! madame, toujours irritant vos douleurs,
Croirez-vous ne plus voir que des sujets de pleurs ?
Je sais que tout déplaît aux yeux d'une captive ;
Qu'il n'est point dans les fers de plaisir qui la suive :
Mais dans le temps fatal que, repassant les flots,
Nous suivions malgré nous le vainqueur de Lesbos,
Lorsque dans son vaisseau, prisonnière timide,
Vous voyiez devant vous ce vainqueur homicide,
Le dirai-je ? vos yeux, de larmes moins trempés,
A pleurer vos malheurs étaient moins occupés.
Maintenant tout vous rit : l'aimable Iphigénie
D'une amitié sincère avec vous est unie ;
Elle vous plaint, vous voit avec des yeux de sœur ;
Et vous seriez dans Troie avec moins de douceur.
Vous vouliez voir l'Aulide, où son père l'appelle,
Et l'Aulide vous voit arriver avec elle :
Cependant, par un sort que je ne conçois pas,
Votre douleur redouble et croît à chaque pas.

ÉRIPHILE.

Hé quoi ! te semble-t-il que la triste Ériphile
Doive être de leur joie un témoin si tranquille ?
Crois-tu que mes chagrins doivent s'évanouir
A l'aspect d'un bonheur dont je ne puis jouir ?
Je vois Iphigénie entre les bras d'un père ;
Elle fait tout l'orgueil d'une superbe mère ;
Et moi, toujours en butte à de nouveaux dangers,
Remise dès l'enfance en des bras étrangers,
Je reçus et je vois le jour que je respire [1],

1 Racine, dans *Britannicus*, a déjà dit *le jour que je respire*, à l'imitation de Corneille. Voir ci-dessus, p. 129, note 2.

Sans que père ni mère ait daigné me sourire[1].
J'ignore qui je suis; et, pour comble d'horreur,
Un oracle effrayant m'attache à mon erreur,
Et, quand je veux chercher le sang qui m'a fait naître,
Me dit que, sans périr, je ne me puis connaître.

DORIS.

Non, non, jusques au bout vous devez le chercher.
Un oracle toujours se plaît à se cacher[2];
Toujours avec un sens il en présente un autre :
En perdant un faux nom, vous reprendrez le vôtre.
C'est là tout le danger que vous pouvez courir;
Et c'est peut-être ainsi que vous devez périr.
Songez que votre nom fut changé dès l'enfance.

ÉRIPHILE.

Je n'ai de tout mon sort que cette connaissance;
Et ton père, du reste infortuné témoin,
Ne me permit jamais de pénétrer plus loin.
Hélas! dans cette Troie où j'étais attendue,
Ma gloire, disait-il, m'allait être rendue;
J'allais, en reprenant et mon nom et mon rang,
Des plus grands rois en moi reconnaître le sang
Déjà je découvrais cette fameuse ville.
Le ciel mène à Lesbos l'impitoyable Achille :
Tout cède, tout ressent ses funestes efforts;
Ton père, enseveli dans la foule des morts,
Me laisse dans les fers à moi-même inconnue;
Et, de tant de grandeurs dont j'étais prévenue[3],
Vile esclave des Grecs, je n'ai pu conserver
Que la fierté d'un sang que je ne puis prouver.

DORIS.

Ah! que perdant, madame, un témoin si fidèle,
La main qui vous l'ôta doit vous sembler cruelle!
Mais Calchas est ici, Calchas si renommé,
Qui des secrets des dieux fut toujours informé.
Le ciel souvent lui parle : instruit par un tel maître,
Il sait tout ce qui fut et tout ce qui doit être[4].

1 Virgile a dit :

« Cui non risere parentes,
Nec deus hunc mensa, dea nec dignata cubili est. »

Soumet exprime le même sentiment dans sa touchante élégie de *Pauvre fille* :

Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur.

2 Corneille (*Horace*, acte III, sc. III) :

Un oracle jamais ne se laisse comprendre.

3 *Prévenue* ne signifie ici ni *avertissement* ni *prévention*; Ériphile veut dire que ces grandeurs préoccupaient sa pensée avec impatience et non sans orgueil. L'expression est forte et belle.

4 Homère, *Iliade*, l. I : « Alors se lève Calchas, fils de Thestor, le plus habile des devins. Il connaît le passé, le présent, l'avenir » Et Virgile, parlant de Protée, *Géorg.*, l. IV:

« Novit namque omnia vates

Pourrait-il de vos jours ignorer les auteurs ?
Ce camp même est pour vous tout plein de protecteurs.
Bientôt Iphigénie, en épousant Achille,
Vous va sous son appui présenter un asile ;
Elle vous l'a promis et juré devant moi.
Ce gage est le premier qu'elle attend de sa foi.

ÉRIPHILE.

Que dirais-tu, Doris, si, passant tout le reste,
Cet hymen de mes maux était le plus funeste ?

DORIS.

Quoi ! madame !

ÉRIPHILE.

Tu vois avec étonnement
Que ma douleur ne souffre aucun soulagement.
Écoute, et tu te vas étonner que je vive :
C'est peu d'être étrangère, inconnue et captive ;
Ce destructeur fatal des tristes Lesbiens,
Cet Achille, l'auteur de tes maux et des miens,
Dont la sanglante main m'enleva prisonnière,
Qui m'arracha d'un coup ma naissance et ton père [1],
De qui jusques au nom tout doit m'être odieux,
Est de tous les mortels le plus cher à mes yeux.

DORIS.

Ah ! que me dites-vous !

ÉRIPHILE.

Je me flattais sans cesse
Qu'un silence éternel cacherait ma faiblesse ;
Mais mon cœur trop pressé m'arrache ce discours,
Et te parle une fois pour se taire toujours.
Ne me demande point sur quel espoir fondée
De ce fatal amour je me vis possédée.
Je n'en accuse point quelques feintes douleurs
Dont je crus voir Achille honorer mes malheurs :
Le ciel s'est fait, sans doute, une joie inhumaine
A rassembler sur moi tous les traits de sa haine.
Rappellerai-je encor le souvenir affreux
Du jour qui dans les fers nous jeta toutes deux ?
Dans les cruelles mains par qui je fus ravie
Je demeurai longtemps sans lumière et sans vie :
Enfin mes tristes yeux cherchèrent la clarté [2] ;
Et, me voyant presser d'un bras ensanglanté,
Je frémissais, Doris, et d'un vainqueur sauvage

Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox ventura trahantur. »

Son vaste souvenir
Embrasse le présent, le passé, l'avenir. (Delille.)

1 *Arracha ma naissance* est une de ces hardiesses que la perfection du style dérobe aux yeux peu exercés. Racine a plus osé que les plus téméraires de nos écrivains, mais il a mieux réussi.

2 « Quæsivit cœlo lucem » (Virg. Æn., l. IV, v. 691.)

Craignais de rencontrer l'effroyable visage.
J'entrai dans son vaisseau, détestant sa fureur,
Et toujours détournant ma vue avec horreur.
Je le vis : son aspect n'avait rien de farouche;
Je sentis le reproche expirer sur ma bouche;
Je sentis contre moi mon cœur se déclarer;
J'oubliai ma colère, et ne sus que pleurer.
Je me laissai conduire à cet aimable guide [1].
Je l'aimais à Lesbos et je l'aime en Aulide.
Iphigénie en vain s'offre à me protéger,
Et me tend une main prompte à me soulager :
Triste effet des fureurs dont je suis tourmentée !
Je n'accepte la main qu'elle m'a présentée
Que pour m'armer contre elle, et, sans me découvrir
Traverser son bonheur que je ne puis souffrir.

DORIS.

Et que pourrait contre elle une impuissante haine?
Ne valait-il pas mieux, renfermée à Mycène,
Éviter les tourments que vous venez chercher,
Et combattre des feux contraints de se cacher?

ÉRIPHILE.

Je le voulais, Doris. Mais quelque triste image
Que sa gloire à mes yeux montrât sur ce rivage
Au sort qui me traînait il fallut consentir [2] :
Une secrète voix m'ordonna de partir,
Me dit qu'offrant ici ma présence importune,
Peut-être j'y pourrais porter mon infortune ;
Que peut-être, approchant ces amants trop heureux,
Quelqu'un de mes malheurs se répandrait sur eux [3].
Voilà ce qui m'amène, et non l'impatience

1 Ce vers charmant a fourvoyé ceux qui l'ont censuré, et donne grand'peine aux commentateurs qui l'ont excusé. *A*, dans l'ancien français, répond à l'*a* et à l'*ad* des Latins. Il a ici le sens de *par*, comme dans cet autre vers :

Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir sa victoire. (Act. III, sc. IV.)

Le rapport que *par* exprime presque exclusivement de nos jours avait à son usage deux autres prépositions d'une allure plus vive et plus élégante, *à* et *de*. C'est ainsi que Malherbe a pu dire : « Je suis vaincu *du* temps, » et Racine, scène III de cet acte : « Si vos respects sont rejetés *d'un* père. » Nos anciens poëtes usent des prépositions avec une liberté qu'on nous dispute aujourd'hui. Qui oserait dire après Corneille :

S'il (Annibal) ne revivait pas *au* prince Nicomède !

On parlait de même en prose, témoin ce passage de Balzac (*Aristippe*, disc. I) : « La Grèce n'a point reproché à Agamemnon *de* s'être laissé gouverner à Nestor. »

2 « Ducunt volentem fata, nolentem trahunt. » (Sénèque.)

Dans Racine, qui se souvient de Sénèque, la contrainte s'allie à la volonté; les deux termes subsistent sans antithèse.

3 Ces sentiments sont odieux. La douce figure d'Iphigénie n'avait pas besoin d'un contraste aussi heurté. Mais, Ériphile devant périr, le poëte ne craint pas de la rendre haïssable.

D'apprendre à qui je dois une triste naissance ;
Ou plutôt leur hymen me servira de loi :
S'il s'achève, il suffit, tout est fini pour moi :
Je périrai, Doris, et par une mort prompte,
Dans la nuit du tombeau j'enfermerai ma honte,
Sans chercher des parents si longtemps ignorés,
Et que ma folle amour a trop déshonorés.

DORIS.

Que je vous plains, madame ! et que la tyrannie...

ÉRIPHILE.

Tu vois Agamemnon avec Iphigénie.

SCÈNE II[1].

AGAMEMNON, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, où courez-vous ? et quels empressements[2]
Vous dérobent sitôt à nos embrassements ?
A qui dois-je imputer cette fuite soudaine ?
Mon respect a fait place aux transports de la reine ;
Un moment à mon tour ne vous puis-je arrêter ?
Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater[3] ?
Ne puis-je[4]...

AGAMEMNON.

Hé bien, ma fille, embrassez votre père ;
Il vous aime toujours.

IPHIGÉNIE.

Que cette amour m'est chère !
Quel plaisir de vous voir et de vous contempler
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller !
Quels honneurs ! quel pouvoir ! Déjà la renommée

1 Cette scène est imitée d'Euripide. Il faut lire le poète grec et le comparer avec Racine. Il y a plus de noblesse dans l'imitateur, et plus de naturel dans le modèle. On ne doit sacrifier l'un à l'autre aucun de ces deux chefs-d'œuvre, mais admirer également des beautés d'un ordre différent. C'est ce que fait M. Patin, avec autant d'équité que de goût : « Racine a fait de cette scène une imitation véritablement admirable par la rapidité, la précision, l'effet des reparties. Mais le dirai-je, et pourquoi le dissimuler ? La dignité y gêne parfois la nature. Ce n'est plus tout à fait ce père qui s'oublie dans les bras et au milieu des caresses de sa fille, qui sourit et verse des larmes, qui s'écrie et s'arrête ; ce n'est plus cet abandon, ce trouble, ce mouvement confus, toutes les *faiblesses du sang* : c'est une douleur plus contenue, plus majestueuse, plus digne d'un roi, peut-être, mais moins convenable à un père. » (*Études sur les tragiques grecs*, t. II, p. 288.)

2 *Empressements*, affaires pressantes.

3 *N'ose-t-elle*, ne peut-elle pas oser.

4 « IPH. : O mon père ! qu'il m'a été doux, après un si long temps, de te revoir. — AG. : Ton père n'est pas moins heureux. Tu parles pour lui comme pour toi, ma fille. » (V. 431-2.)

Par d'étonnants récits m'en avait informée;
Mais que, voyant de près ce spectacle charmant,
Je sens croître ma joie et mon étonnement!
Dieux! avec quel amour la Grèce vous révère!
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père!

AGAMEMNON.

Vous méritiez, ma fille, un père plus heureux.

IPHIGÉNIE.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux?
A de plus grands honneurs un roi peut-il prétendre?
J'ai cru n'avoir au ciel que des grâces à rendre.

AGAMEMNON, *à part.*

Grands dieux! à son malheur dois-je la préparer?

IPHIGÉNIE.

Vous vous cachez, seigneur, et semblez soupirer;
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine[1];
Avons-nous sans votre ordre abandonné Mycène?

AGAMEMNON.

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux;
Mais les temps sont changés aussi bien que les lieux.
D'un soin cruel ma joie est ici combattue.

IPHIGÉNIE.

Hé! mon père, oubliez votre rang à ma vue[2].
Je prévois la rigueur d'un long éloignement.
N'osez-vous sans rougir être père un moment?
Vous n'avez devant vous qu'une jeune princesse
A qui j'avais pour moi vanté votre tendresse;
Cent fois lui promettant mes soins, votre bonté,
J'ai fait gloire[3] à ses yeux de ma félicité:
Que va-t-elle penser de votre indifférence?
Ai-je flatté ses vœux d'une fausse espérance?
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis[4]?

AGAMEMNON.

Ah, ma fille!

IPHIGÉNIE.

Seigneur, poursuivez.

AGAMEMNON.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

Périsse le Troyen auteur de nos alarmes[5]!

1 « Comme ton regard est peu tranquille, et tu me vois avec plaisir! » (V. 637.)

2 « Sois à moi maintenant, et ne songe pas à tes soucis. » (V. 639.)

3 *Faire gloire*, comme Molière a dit *faire vanité*, pour *tirer*.

Ce style figuré dont on *fait* vanité
Sort du bon caractère et de la vérité. (*Le Misanthrope*, act. I, sc. II.)

4 « Cesse donc de froncer le sourcil et jette sur moi un doux regard. » (V. 641.)

5 « Iph.: Périssent ces lances et les maux causés par Ménélas.— Ag.: Ils en perdront bien d'autres après moi qu'ils ont déjà perdu. » (V. 651-2.)

AGAMEMNON.

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGÉNIE.

Les dieux daignent surtout prendre soin de vos jours!

AGAMEMNON.

Les dieux depuis longtemps me sont cruels et sourds.

IPHIGÉNIE.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice?

AGAMEMNON.

Puissé-je auparavant fléchir leur injustice!

IPHIGÉNIE.

L'offrira-t-on bientôt?

AGAMEMNON.

Plus tôt que je ne veux.

IPHIGÉNIE.

Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux?
Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille?

AGAMEMNON.

Hélas!

IPHIGÉNIE.

Vous vous taisez?

AGAMEMNON.

Vous y serez, ma fille[1]!...
Adieu.

1. Le texte grec peut seul donner une idée de la fin de cette scène dans Euripide :

ΙΦ. Σπεῦδ' ἐκ Φρυγῶν μοι, θέμενος εὖ τἀκεῖ, πάτερ.
ΑΓ. Θῦσαί με θυσίαν πρῶτα δεῖ τιν' ἐνθάδε.
ΙΦ. Ἀλλὰ ξὺν ἱεροῖς χρὴ τόγ' εὐσεβὲς σκοπεῖν.
ΑΓ. Εἴσει σύ· χερνίβων γὰρ ἑστήξεις πέλας.
ΙΦ. Στήσομεν ἆρ' ἀμφὶ βωμόν, ὦ πάτερ, χορούς;
ΑΓ. Ζηλῶ σε μᾶλλον ἢ 'μέ, τοῦ μηδὲν φρονεῖν *.

Ceux qui sont hors d'état de goûter ces vers, que toute traduction dénature, doivent renoncer à juger Euripide. Le malheur est que ce mot *χέρνιβες*, qui désigne les vases où les sacrificateurs se lavaient les mains, ne rencontre pas en français de mot noble qui le traduise. Aussi les critiques, comparant « vous serez près du lavoir » et *vous y serez, ma fille*, se sont-ils récriés contre la grossièreté d'Euripide. Racine, pris pour juge, leur aurait appris que s'il se félicitait d'avoir dérobé à Euripide ce trait si poignant, *χερνίβων ἑστήξεις πέλας*, il regrettait aussi de n'avoir pu opposer à

Στήσομεν ἆρ' ἀμφὶ βωμόν, ὦ πάτερ, χορούς;

que cette ligne touchante, mais sans image :

Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille?

* « IPH. : Hâte-toi de nous revenir vainqueur des Phrygiens, ô mon père! — AG. : Il faut auparavant que j'offre ici un sacrifice aux dieux. — IPH. : C'est affaire aux prêtres de régler ces cérémonies. — AG. : Tu les verras : tu y seras près des urnes sacrées. — IPH. : Formerons-nous des chœurs autour de l'autel? — AG. : Combien j'envie ton heureuse ignorance! »

SCÈNE III.

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

De cet accueil que dois-je soupçonner?
D'une secrète horreur je me sens frissonner :
Je crains, malgré moi-même, un malheur que j'ignore.
Justes dieux! vous savez pour qui je vous implore!

ÉRIPHILE.

Quoi! parmi tous les soins qui doivent l'accabler,
Quelque froideur suffit pour vous faire trembler!
Hélas! à quels soupirs suis-je donc condamnée,
Moi qui, de mes parents toujours abandonnée,
Étrangère partout, n'ai pas, même en naissant,
Peut-être reçu d'eux un regard caressant!
Du moins, si vos respects sont rejetés d'un père,
Vous en pouvez gémir dans le sein d'une mère ;
Et, de quelque disgrâce enfin que vous pleuriez,
Quels pleurs par un amant ne sont point essuyés!

IPHIGÉNIE.

Je ne m'en défends point : mes pleurs, belle Ériphile,
Ne tiendraient pas longtemps contre les soins d'Achille;
Sa gloire, son amour, mon père, mon devoir,
Lui donnent sur mon âme un trop juste pouvoir.
Mais de lui-même ici que faut-il que je pense?
Cet amant, pour me voir brûlant d'impatience,
Que les Grecs de ces bords ne pouvaient arracher,
Qu'un père de si loin m'ordonne de chercher,
S'empresse-t-il assez pour jouir d'une vue
Qu'avec tant de transports je croyais attendue?
Pour moi, depuis deux jours qu'approchant de ces lieux,
Leur aspect souhaité se découvre à nos yeux,
Je l'attendais partout; et, d'un regard timide,
Sans cesse parcourant les chemins de l'Aulide,
Mon cœur pour le chercher volait loin devant moi,
Et je demande Achille à tout ce que je voi.
Je viens, j'arrive enfin sans qu'il m'ait prévenue.
Je n'ai percé qu'à peine une foule inconnue;
Lui seul ne paraît point : le triste Agamemnon
Semble craindre à mes yeux de prononcer son nom.
Que fait-il? Qui pourra m'expliquer ce mystère?
Trouverai-je l'amant glacé comme le père?
Et les soins de la guerre auraient-ils en un jour
Éteint dans tous les cœurs la tendresse et l'amour?
Mais non, c'est l'offenser par d'injustes alarmes :
C'est à moi que l'on doit le secours de ses armes.
Il n'était point à Sparte entre tous ces amants
Dont le père d'Hélène a reçu les serments :

Lui seul de tous les Grecs, maître de sa parole,
S'il part contre Ilion, c'est pour moi qu'il y vole;
Et, satisfait d'un prix qui lui semble si doux,
Il veut même y porter le nom de mon époux.

SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS

CLYTEMNESTRE.

Ma fille, il faut partir sans que rien nous retienne,
Et sauver, en fuyant, votre gloire et la mienne.
Je ne m'étonne plus qu'interdit et distrait,
Votre père ait paru nous revoir à regret :
Aux affronts d'un refus craignant de vous commettre [1],
Il m'avait par Arcas envoyé cette lettre.
Arcas s'est vu trompé par notre égarement [2],
Et vient de me la rendre en ce même moment.
Sauvons, encore un coup, notre gloire offensée [3] :
Pour votre hymen Achille a changé de pensée,
Et, refusant l'honneur qu'on lui veut accorder,
Jusques à son retour il veut le retarder.

ÉRIPHILE.

Qu'entends-je?

CLYTEMNESTRE.

Je vous vois rougir de cet outrage.
Il faut d'un noble orgueil armer votre courage.
Moi-même, de l'ingrat approuvant le dessein,
Je vous l'ai dans Argos présenté de ma main ;
Et mon choix, que flattait le bruit de sa noblesse,
Vous donnait avec joie au fils d'une déesse.
Mais, puisque désormais son lâche repentir
Dément le sang des dieux dont on le fait sortir,
Ma fille, c'est à nous de montrer qui nous sommes,
Et de ne voir en lui que le dernier des hommes.
Lui ferons-nous penser, par un plus long séjour,
Que vos vœux de son cœur attendent le retour?
Rompons avec plaisir un hymen qu'il diffère.
J'ai fait de mon dessein avertir votre père;
Je ne l'attends ici que pour m'en séparer;

1 *Commettre*, vous exposer, latinisme. Voy. p. 306, v. 8, et not. 1.
2 *Egarement*, qui ne s'emploie plus qu'au figuré, est ici dans le sens propre.
3 *Gloire*. Gloire a un double sens : ou il signifie, comme ici, sentiment de fierté, ou renommée. De nos jours, il est à peu près limité à cette dernière acception ; mais le sens subjectif subsiste dans l'adjectif *glorieux*. Un glorieux a en soi de la vanité, sans avoir au dehors de réputation. Sa *gloire* n'est pas de la gloire.

Et pour ce prompt départ je vais tout préparer.
(*A Ériphile.*)
Je ne vous presse point, madame, de nous suivre;
En de plus chères mains ma retraite vous livre.
De vos desseins secrets on est trop éclairci,
Et ce n'est pas Calchas que vous cherchez ici [1]

SCÈNE V.

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.
En quel funeste état ces mots m'ont-ils laissée!
Pour mon hymen Achille a changé de pensée!
Il me faut sans honneur retourner sur mes pas,
Et vous cherchez ici quelque autre que Calchas?

ÉRIPHILE.
Madame, à ce discours je ne puis rien comprendre.

IPHIGÉNIE.
Vous m'entendez assez, si vous voulez m'entendre.
Le sort injurieux me ravit un époux;
Madame, à mon malheur m'abandonnerez-vous?
Vous ne pouviez sans moi demeurer à Mycène;
Me verra-t-on sans vous partir avec la reine?

ÉRIPHILE.
Je voulais voir Calchas avant que de partir.

IPHIGÉNIE.
Que tardez-vous, madame, à le faire avertir?

ÉRIPHILE.
D'Argos, dans un moment, vous reprenez la route.

IPHIGÉNIE.
Un moment quelquefois éclaircit plus d'un doute.
Mais, madame, je vois que c'est trop vous presser;
Je vois ce que jamais je n'ai voulu penser:
Achille... Vous brûlez que je ne sois partie.

ÉRIPHILE.
Moi? vous me soupçonnez de cette perfidie?
Moi, j'aimerais, madame, un vainqueur furieux,
Qui toujours tout sanglant se présente à mes yeux,
Qui, la flamme à la main, et de meurtres avide,
Mit en cendres Lesbos...

1 Ce beau vers nous prouve qu'Arcas n'a pas oublié la recommandation d'Agamemnon:

> Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille
> On accuse en secret cette jeune Ériphile. (Act. I, sc. I.)

Mais ce fidèle serviteur, sous couleur d'obéissance, ne commence-t-il pas à trahir son maître, dont plus tard il dévoilera ouvertement les desseins? La lettre destinée à prévenir l'arrivée de Clytemnestre, doit-elle lui être remise au camp?

IPHIGÉNIE.

Oui, vous l'aimez, perfide !
Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez,
Ces bras que dans le sang vous avez vus baignés,
Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flamme,
Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre âme[1],
Et loin d'en détester le cruel souvenir,
Vous vous plaisez encore à m'en entretenir.
Déjà plus d'une fois dans vos plaintes forcées,
J'ai dû voir et j'ai vu le fond de vos pensées ;
Mais toujours sur mes yeux ma facile bonté
A remis le bandeau que j'avais écarté.
Vous l'aimez. Que faisais-je ? Et quelle erreur fatale
M'a fait entre mes bras recevoir ma rivale ?
Crédule, je l'aimais : mon cœur même aujourd'hui
De son parjure amant lui promettait l'appui.
Voilà donc le triomphe où j'étais amenée !
Moi-même à votre char je me suis enchaînée.
Je vous pardonne, hélas ! des vœux intéressés,
Et la perte d'un cœur que vous me ravissez ;
Mais que, sans m'avertir du piége qu'on me dresse,
Vous me laissiez chercher jusqu'au fond de la Grèce
L'ingrat qui ne m'attend que pour m'abandonner,
Perfide, cet affront se peut-il pardonner ?

ÉRIPHILE.

Vous me donnez des noms qui doivent me surprendre,
Madame : on ne m'a pas instruite à les entendre ;
Et les dieux, contre moi dès longtemps indignés,
A mon oreille encor les avaient épargnés[2].
Mais il faut des amants excuser l'injustice.
Et de quoi vouliez-vous que je vous avertisse ?
Avez-vous pu penser qu'au sang d'Agamemnon
Achille préférât une fille sans nom,
Qui de tout son destin ce qu'elle a pu comprendre,
C'est qu'elle sort d'un sang qu'il brûle de répandre ?

IPHIGÉNIE.

Vous triomphez, cruelle, et bravez ma douleur.
Je n'avais pas encor senti tout mon malheur :
Et vous ne comparez votre exil et ma gloire,

1 La Harpe, en louant ces beaux vers, s'écrie avec raison « Quelle connaissance du cœur humain, et surtout de cette étrange passion de l'amour ! » C'est la science du poëte, mais n'est-elle pas un peu prématurée et trop profonde pour la jeune Iphigénie ?

2 Si le poëte eût dit : « Je ne les avais pas encore entendus, » il n'y aurait pas d'explication à donner sur *encore*. Mais le tour qu'il a pris donne à ce mot le sens de *jusqu'à présent*, tandis que, selon l'usage, et d'après l'étymologie *in hac hora*, il signifie *à présent*. Cette nuance est sensible, si on rapproche ce vers de trois autres que nous trouvons à peu de distance :

Je n'avais pas encor senti tout mon malheur.
Iphigénie encor n'y sera pas longtemps.
Vous m'en voyez encore épris plus que jamais.

Que pour mieux relever votre injuste victoire.
Toutefois vos transports sont trop précipités :
Ce même Agamemnon à qui vous insultez,
Il commande à la Grèce, il est mon père, il m'aime,
Il ressent mes douleurs beaucoup plus que moi-même.
Mes larmes par avance avaient su le toucher ;
J'ai surpris ses soupirs qu'il me voulait cacher.
Hélas! de son accueil condamnant la tristesse,
J'osais me plaindre à lui de son peu de tendresse!

SCÈNE VI.

ACHILLE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

Il est donc vrai, madame, et c'est vous que je vois!
Je soupçonnais d'erreur tout le camp à la fois.
Vous en Aulide! vous! Hé! qu'y venez-vous faire[1]?
D'où vient qu'Agamemnon m'assurait le contraire?

IPHIGÉNIE.

Seigneur, rassurez-vous : vos vœux seront contents.
Iphigénie encor n'y sera pas longtemps.

SCÈNE VII.

ACHILLE, ÉRIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

Elle me fuit! Veillé-je? ou n'est-ce point un songe?
Dans quel trouble nouveau cette fuite me plonge!
Madame, je ne sais si sans vous irriter
Achille devant vous pourra se présenter;
Mais, si d'un ennemi vous souffrez la prière,
Si lui-même souvent a plaint sa prisonnière,
Vous savez quel sujet conduit ici leurs pas;
Vous savez...

ÉRIPHILE.

Quoi! seigneur, ne le savez-vous pas,
Vous qui, depuis un mois, brûlant sur ce rivage,
Avez conclu vous-même et hâté leur voyage?

1 Cette question, brusque et presque comique, justifie la retraite d'Iphigénie, et retarde une explication qui, faite immédiatement, aurait abrégé la durée de la méprise, et rapproché le dénoûment, ce qui n'était pas le compte du poëte.

ACHILLE.

De ce même rivage absent depuis un mois,
Je le revis hier pour la première fois.

ÉRIPHILE.

Quoi! lorsque Agamemnon écrivait à Mycène,
Votre amour, votre main n'a pas conduit la sienne?
Quoi! vous, qui de sa fille adoriez les attraits...

ACHILLE.

Vous m'en voyez encore épris plus que jamais,
Madame; et si l'effet eût suivi ma pensée,
Moi-même dans Argos je l'aurais devancée[1].
Cependant on me fuit. Quel crime ai-je commis?
Mais je ne vois partout que des yeux ennemis.
Que dis-je? en ce moment Calchas, Nestor, Ulysse,
De leur vaine éloquence employant l'artifice,
Combattaient mon amour et semblaient m'annoncer
Que, si j'en crois ma gloire, il y faut renoncer.
Quelle entreprise ici pourrait être formée!
Suis-je, sans le savoir, la fable de l'armée[2]?
Entrons : c'est un secret qu'il leur faut arracher.

SCÈNE VIII.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Dieux, qui voyez ma honte, où me dois-je cacher?
Orgueilleuse rivale, on t'aime, et tu murmures!
Souffrirai-je à la fois ta gloire et tes injures[3]?
Ah! plutôt... Mais, Doris, ou j'aime à me flatter,
Ou sur eux quelque orage est tout prêt d'éclater.
J'ai des yeux. Leur bonheur n'est pas encor tranquille.
On trompe Iphigénie; on se cache d'Achille;
Agamemnon gémit. Ne désespérons point;
Et, si le sort contre elle à ma haine se joint,
Je saurai profiter de cette intelligence
Pour ne pas pleurer seule et mourir sans vengeance.

1 Achille veut dire que, s'il eût suivi sa pensée, il aurait été trouver Iphigénie à Argos, et qu'il aurait prévenu son départ.

2 Le mot fable avait été employé dans le même sens par Corneille (*Tit. et Bérénice*, act. IV, sc. III) :

Vous servez un amour
Qui me rend à vos yeux la fable de la cour.

3 *Paroles injurieuses.* On a remarqué l'adresse de Racine à ennoblir, par la place qu'il lui donne, un mot familier et vulgaire dans cette acception.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Oui, seigneur, nous partions; et mon juste courroux
Laissait bientôt Achille et le camp loin de nous :
Ma fille dans Argos courait pleurer sa honte.
Mais lui-même, étonné d'une fuite si prompte,
Par combien de serments dont je n'ai pu douter,
Vient-il de me convaincre, et de nous arrêter!
Il presse cet hymen qu'on prétend qu'il diffère,
Et vous cherche, brûlant d'amour et de colère :
Prêt d'imposer silence[1] à ce bruit imposteur,
Achille en veut connaître et confondre l'auteur.
Bannissez ces soupçons qui troublaient notre joie.

AGAMEMNON.

Madame, c'est assez : je consens qu'on le croie.
Je reconnais l'erreur qui nous avait séduits,
Et ressens votre joie autant que je le puis.
Vous voulez que Calchas l'unisse à ma famille :
Vous pouvez à l'autel envoyer votre fille :
Je l'attends[2]. Mais, avant que de passer plus loin,

1 Quelques éditions modernes donnent ici *près de*. C'est une faute et une infidélité. Racine disait indifféremment *prêt de* et *prêt à*, dans le même sens.

2 Le reste de la scène est imité d'Euripide : « AG. : Sais-tu, femme, ce que tu dois faire? crois-moi. — CL. : Qu'est-ce? je suis habituée à t'obéir. — AG. : Ici, dans ces lieux où je trouve le fiancé, e... — CL. : Ferez-vous sans une mère ce qu'il m'appartient de faire? — AG. : Je présenterai ta fille à l'autel, au milieu des Grecs. — CL. : Et moi, cependant, où serai-je? — AG. : Retourne à Argos prendre soin de tes filles. — CL. : En quittant ma fille! et qui donc tiendra la torche nuptiale? — AG. : Je tiendrai le flambeau, comme il convient pour de jeunes époux. — CL. : Ce n'est point la règle, et cet usage te paraît-il chose frivole? — AG. : Il ne convient pas que tu sois mêlée à la foule des soldats. — CL. : Mère, il convient que je livre ma fille à son époux. — AG. : Il convient aussi que tes filles ne soient pas seules loin de toi. — CL. : Elles sont bien entourées et gardées dans leur appartement. — AG. : Obéis. — CL. : Non, par la reine, déesse d'Argos! Mêle-toi des affaires du dehors, et laisse-moi le soin de ma maison et du mariage de mes filles. » (V. 717-734.)

J'ai voulu vous parler un moment sans témoin.
Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée :
Tout y ressent la guerre, et non point l'hyménée.
Le tumulte d'un camp, soldats et matelots,
Un autel hérissé de dards, de javelots,
Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille,
Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquille ;
Et les Grecs y verraient l'épouse de leur roi
Dans un état indigne et de vous et de moi.
M'en croirez-vous? Laissez, de vos femmes suivie
A cet hymen, sans vous, marcher Iphigénie.

CLYTEMNESTRE.

Qui ? moi ! que, remettant ma fille en d'autres bras,
Ce que j'ai commencé je ne l'achève pas !
Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide,
Je refuse à l'autel de lui servir de guide ?
Dois-je donc de Calchas être moins près que vous ?
Et qui présentera ma fille à son époux ?
Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée ?

AGAMEMNON.

Vous n'êtes point ici dans le palais d'Atrée :
Vous êtes dans un camp...

CLYTEMNESTRE.

Où tout vous est soumis ;
Où le sort de l'Asie en vos mains est remis ;
Où je vois sous vos lois marcher la Grèce entière ;
Où le fils de Thétis va m'appeler sa mère [1].
Dans quel palais superbe et plein de ma grandeur
Puis-je jamais paraître avec plus de splendeur [2] ?

AGAMEMNON.

Madame, au nom des dieux auteurs de notre race,
Daignez à mon amour accorder cette grâce.
J'ai mes raisons.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, au nom des mêmes dieux,
D'un spectacle si doux ne privez point mes yeux.
Daignez ne point ici rougir de ma présence.

AGAMEMNON.

J'avais plus espéré de votre complaisance.
Mais, puisque la raison ne peut vous émouvoir,
Puisque enfin ma prière a si peu de pouvoir,
Vous avez entendu ce que je vous demande,
Madame : je le veux, et je vous le commande.
Obéissez.

1. Le langage change vite avec les situations. Rien de plus nature sous l'empire de la passion. Lorsque Clytemnestre se croyait offensée par ce *fils de Thétis*, elle disait à Iphigénie :

Ne voyons plus en lui que le dernier des hommes.

2. Agamemnon n'a pas un mot à répliquer : aussi dira-t-il : *J'ai mes raisons.*

SCÈNE II.

CLYTEMNESTRE.

D'où vient que d'un soin si cruel[1]
L'injuste Agamemnon m'écarte de l'autel ?
Fier de son nouveau rang, m'ose-t-il méconnaître ?
Me croit-il à sa suite indigne de paraître ?
Ou, de l'empire encor timide possesseur,
N'oserait-il d'Hélène ici montrer la sœur ?
Et pourquoi me cacher ? et par quelle injustice
Faut-il que sur mon front sa honte rejaillisse ?
Mais n'importe ; il le veut, et mon cœur s'y résout.
Ma fille, ton bonheur me console de tout !
Le ciel te donne Achille ; et ma joie est extrême
De t'entendre nommer... Mais le voici lui-même.

SCÈNE III.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE.

ACHILLE.

Tout succède, madame, à mon empressement :
Le roi n'a point voulu d'autre éclaircissement[2] ;
Il en croit mes transports ; et, sans presque m'entendre,
Il vient, en m'embrassant, de m'accepter pour gendre.
Il ne m'a dit qu'un mot. Mais vous a-t-il conté
Quel bonheur dans le camp vous avez apporté ?
Les dieux vont s'apaiser : du moins Calchas publie
Qu'avec eux, dans une heure, il nous réconcilie ;
Que Neptune et les vents, prêts à nous exaucer,
N'attendent que le sang que sa main va verser.
Déjà dans les vaisseaux la voile se déploie,
Déjà sur sa parole ils se tournent vers Troie.
Pour moi, quoique le ciel, au gré de mon amour,
Dût encore des vents retarder le retour,
Que je quitte à regret la rive fortunée
Où je vais allumer les flambeaux d'hyménée !
Puis-je ne point chérir l'heureuse occasion

1 *M'écarte d'un soin*, avec un soin. L'inversion donne une grâce de plus à ce tour si vif. Nous voyons dans ce passage un nouvel exemple de l'emploi si varié des prépositions.

2 On comprend qu'Agamemnon n'ait pas été plus exigeant ; mais Achille s'est contenté de peu. Il est vrai qu'il est pressé de se marier.

D'aller du sang troyen sceller notre union,
Et de laisser bientôt, sous Troie ensevelie,
Le déshonneur d'un nom à qui le mien s'allie ?

SCÈNE IV.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, ÆGINE, DORIS.

ACHILLE.

Princesse, mon bonheur ne dépend que de vous ;
Votre père à l'autel vous destine un époux :
Venez y recevoir un cœur qui vous adore [1].

IPHIGÉNIE.

Seigneur, il n'est pas temps que nous partions encore.
La reine permettra que j'ose demander
Un gage à votre amour, qu'il me doit accorder.
Je viens vous présenter une jeune princesse :
Le ciel a sur son front imprimé sa noblesse.
De larmes tous les jours ses yeux sont arrosés ;
Vous savez ses malheurs : vous les avez causés.
Moi-même (où m'emportait une aveugle colère !)
J'ai tantôt, sans respect, affligé sa misère.
Que ne puis-je aussi bien, par d'utiles secours,
Réparer promptement mes injustes discours !
Je lui prête ma voix, je ne puis davantage.
Vous seul pouvez, seigneur, détruire votre ouvrage :
Elle est votre captive, et ses fers, que je plains,
Quand vous l'ordonnerez, tomberont de ses mains.
Commencez donc par là cette heureuse journée.
Qu'elle puisse à nous voir n'être plus condamnée [2].
Montrez que je vais suivre au pied de nos autels
Un roi qui, non content d'effrayer les mortels,
A des embrasements ne borne point sa gloire,
Laisse aux pleurs [3] d'une épouse attendrir sa victoire,
Et, par les malheureux quelquefois désarmé,
Sait imiter en tout les dieux qui l'ont formé.

ÉRIPHILE.

Oui, seigneur, des douleurs soulagez la plus vive.
La guerre dans Lesbos me fit votre captive ;
Mais c'est pousser trop loin ses droits injurieux,
Qu'y joindre le tourment que je souffre en ces lieux.

1 Ce mot est du vocabulaire de la galanterie, et paraît fade.
2 Que notre vue ne soit plus pour elle un supplice. Eriphile une fois libre, verra sans amertume la sécurité de ses libérateurs.
3 *Aux pleurs*, par les pleurs. Voy. ci-dessus, p. 428, not. 1.

ACHILLE.

Vous, madame!

ÉRIPHILE.

Oui, seigneur, et sans compter le reste[1],
Pouvez-vous m'imposer une loi plus funeste
Que de rendre mes yeux les tristes spectateurs
De la félicité de mes persécuteurs?
J'entends de toutes parts menacer ma patrie;
Je vois marcher contre elle une armée en furie;
Je vois déjà l'hymen, pour mieux me déchirer,
Mettre en vos mains le feu qui la doit dévorer.
Souffrez que, loin du camp et loin de votre vue,
Toujours infortunée et toujours inconnue,
J'aille cacher un sort si digne de pitié,
Et dont mes pleurs encor vous taisent la moitié[2].

ACHILLE.

C'est trop, belle princesse; il ne faut que nous suivre.
Venez, qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre;
Et que le doux moment de ma félicité
Soit le moment heureux de votre liberté.

SCÈNE V[3].

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, ARCAS, ÆGINE, DORIS.

ARCAS.

Madame, tout est prêt pour la cérémonie.
Le roi près de l'autel attend Iphigénie;
Je viens la demander: ou plutôt contre lui,
Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui.

ACHILLE.

Arcas, que dites-vous?

CLYTEMNESTRE.

Dieux! que vient-il m'apprendre?

1 Ce *reste* tient au cœur d'Ériphile, car elle a déjà dit, act. II, sc. I:

> Que dirais-tu si, passant tout le reste,
> Cet hymen de mes maux était le plus funeste?

Et comme *reste* est toujours attiré par *funeste*, on peut croire que la rime y est pour quelque chose.

2 Ces mots à double entente, qui plaisent au spectateur comme facile exercice de sagacité, n'ont aucun inconvénient pour Achille, qui n'y entend pas malice; mais Iphigénie, qui a dit plus haut: « Oui, vous l'aimez, perfide! » ne peut-elle pas être ramenée par là à ses soupçons?

3 Euripide a fourni l'idée et les traits principaux de cette scène; mais dans le poëte grec, Clytemnestre seule et Achille reçoivent la confidence du vieillard. Dans Racine, la présence d'Iphigénie et d'Ériphile rendent la situation plus dramatique.

ARCAS, *à Achille.*

Je ne vois plus que vous qui la puisse défendre [1].

ACHILLE.

Contre qui?

ARCAS.

Je le nomme et l'accuse à regret :
Autant que je l'ai pu j'ai gardé son secret;
Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête [2];
Dût tout cet appareil retomber sur ma tête,
Il faut parler.

CLYTEMNESTRE.

Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.

ACHILLE.

Qui que ce soit, parlez, et ne le craignez pas [3].

ARCAS.

Vous êtes son amant, et vous êtes sa mère :
Gardez-vous d'envoyer la princesse à son père.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi le craindrons-nous?

ACHILLE.

Pourquoi m'en défier?

ARCAS.

Il l'attend à l'autel pour la sacrifier [4]!

1 La grammaire fait de cette phrase un solécisme; elle veut que le *qui* représente la seconde personne, aussi bien que *vous* et que *puisse*, soit remplacé par *puissiez*. Cependant Racine a préféré la troisième personne, quoiqu'il ne fût pas gêné par la mesure, et avant lui Corneille (*Nicomède*, act. I, sc. I) avait dit :

Et je ne vois que vous qui le puisse arrêter

C'est que, dans ce cas, je ne vois que *vous* équivaut, sous une forme différente, à *vous êtes le seul qui*, et la phrase reçoit, bon gré, mal gré, la troisième personne que la pensée appelle.

2 Voy. p. 817, not. 2.

3 Achille fait la même promesse à Calchas au premier livre de l'*Iliade*.

4 « Quel coup de théâtre! Quel changement dans la situation des personnages! Quel tableau présentent au spectateur la douleur et l'indignation de Clytemnestre, la tristesse et la consternation d'Iphigénie, la surprise et la fureur d'Achille, la joie cruelle et les espérances d'Eriphile! et c'est un vers très-ordinaire qui produit toutes ces beautés! » (*Geoffroy.*) Ici la comparaison est toute défavorable à Euripide : « LE VIEIL. : O fortune, ô prévoyance! sauve ceux que je veux sauver! — ACH. : Ce discours présage quelque malheur; il me trouble. — CL. : Par cette main, ne tarde pas à parler, si tu as quelque chose à dire. — LE VIEIL. : Tu sais quel je suis, et combien dévoué à toi et à tes enfants. — CL. : Je sais que tu es un vieux serviteur de ma famille. — LE VIEIL. : Et qu'Agamemnon m'a reçu comme une partie de ta dot. — CL. : Tu m'as suivie à Argos, et tu fus toujours à moi. — LE VIEIL. : Il est vrai, je te suis dévoué, mais moins à ton époux. — CL. : Découvre-nous donc ce que cachent tes paroles. — LE VIEIL. : Ta fille! son père, celui qui l'a engendrée, va, de sa propre main, la mettre à mort. — CL. : Comment? quel discours! Vieillard, as-tu perdu le

ACHILLE.

Lui!

CLYTEMNESTRE.

Sa fille!

IPHIGÉNIE.

Mon père!

ÉRIPHILE.

O ciel! quelle nouvelle!

ACHILLE.

Quelle aveugle fureur pourrait l'armer contre elle
Ce discours sans horreur se peut-il écouter?

ARCAS.

Ah! seigneur! plût au ciel que je pusse en douter!
Par la voix de Calchas l'oracle la demande;
De toute autre victime il refuse l'offrande;
Et les dieux, jusque-là protecteurs de Pâris,
Ne nous promettent Troie et les vents qu'à ce prix.

CLYTEMNESTRE.

Les dieux ordonneraient un meurtre abominable!

IPHIGÉNIE.

Ciel! pour tant de rigueur, de quoi suis-je coupable?

CLYTEMNESTRE.

Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel
Qui m'avait interdit l'approche de l'autel.

IPHIGÉNIE, *à Achille.*

Et voilà donc l'hymen où j'étais destinée [1]!

ARCAS.

Le roi, pour vous tromper, feignait cet hyménée:
Tout le camp même encore est trompé comme vous.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux.

ACHILLE, *la relevant.*

Ah! madame!

CLYTEMNESTRE.

Oubliez une gloire importune [2];

sens? — LE VIEIL.: Il veut trancher par le fer sa tête délicate. — CL.: Malheureuse que je suis! mon époux est donc en démence! — LE VIEIL.: Il a toute sa raison pour le reste: sa fureur ne touche que ta fille et toi. — CL.: Qui le meut? quel génie malfaisant l'égare? — LE VIEIL.: Un oracle, au dire de Calchas, pour que l'armée puisse aller... — CL.: Où? Malheureuses, et moi et celle que son père veut tuer. — LE VIEIL.: Vers les murs de Dardanus, afin que Ménélas recouvre Hélène. — CL.: Ainsi les destins mettent le retour d'Hélène au prix du sang d'Iphigénie! — LE VIEIL.: Tu sais tout. Agamemnon doit immoler ta fille à Diane. » (V. 855-874

1 Iphigénie a déjà dit:

Voilà donc le triomphe où j'étais amenée! (Act. II, sc. V.)

2 « Je ne rougirai pas de tomber à tes genoux, simple mortelle, à toi, né d'une déesse. D'où viendrait ma fierté? quels soins, quel intérêt au-dessus de ma fille? Fils de Thétis, protége ma misère, protége celle qu'on a nommée, vainement, il est vrai, mais qu'on a nommée ton épouse. C'est pour toi, pour ton hymen,

Ce triste abaissement convient à ma fortune :
Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir !
Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.
C'est votre épouse, hélas ! qui vous est enlevée ;
Dans cet heureux espoir je l'avais élevée.
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord,
Et votre nom, seigneur, la conduit à la mort.
,ra-t-elle, des dieux implorant la justice,
Embrasser leurs autels parés pour son supplice ?
Elle n'a que vous seul : vous êtes en ces lieux
Son père, son époux, son asile, ses dieux.
Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse.
Auprès de votre époux, ma fille, je vous laisse.
Seigneur, daignez m'attendre et ne la point quitter.
A mon perfide époux je cours me présenter :
Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime,
Il faudra que Calchas cherche une autre victime :
Ou, si je ne vous puis dérober à leurs coups,
Ma fille, ils pourront bien m'immoler avant vous.

SCÈNE VI.

ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILLE.

Madame, je me tais, et demeure immobile.
Est-ce à moi que l'on parle, et connaît-on Achille ?
Une mère pour vous croit devoir me prier !
Une reine à mes pieds se vient humilier !
Et, me déshonorant par d'injustes alarmes,
Pour attendrir mon cœur on a recours aux larmes !
Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi ?
Ah ! sans doute on s'en peut reposer sur ma foi.
L'outrage me regarde ; et, quoi qu'on entreprenne,
Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.
Mais ma juste douleur va plus loin m'engager :
C'est peu de vous défendre, et je cours vous venger,
Et punir à la fois le cruel stratagème
Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même.

---

que je l'amenais couronnée de fleurs, et maintenant je la conduis au sacrifice. Si tu ne la défends pas, quel déshonneur pour toi ! Si le mariage ne vous unit pas, cependant, tu as été appelé l'époux de cette vierge infortunée. Par ce menton que je touche, par ta main droite, par ta mère, puisque ton nom m'a perdue, que ton nom me protége ! Je n'ai d'autel que tes genoux où me réfugier ; tous mes amis sont loin de moi. Tu sais la cruauté et l'audace d'Agamemnon, et me voilà faible femme parmi une armée de matelots indociles, hardis au mal, et cependant capables de bien, s'ils le veulent. Si tu as le courage de tendre la main au-dessus de nos têtes, nous sommes sauvées, autrement, nous périssons. » (V. 891-908.)

IPHIGÉNIE.

Ah ! demeurez, seigneur, et daignez m'écouter.

ACHILLE.

Quoi ! madame ! un barbare osera m'insulter !
Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage ;
Il sait que, le premier lui donnant mon suffrage,
Je le fis nommer chef de vingt rois ses rivaux,
Et pour fruit de mes soins, pour fruit de mes travaux,
Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire
Qui le doit enrichir, venger, combler de gloire,
Content et glorieux du nom de votre époux,
Je ne lui demandais que l'honneur d'être à vous :
Cependant aujourd'hui, sanguinaire, parjure,
C'est peu de violer l'amitié, la nature,
C'est peu que de vouloir, sous un couteau mortel,
Me montrer votre cœur fumant sur un autel :
D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice,
Il veut que ce soit moi qui vous mène au supplice,
Que ma crédule main conduise le couteau,
Qu'au lieu de votre époux je sois votre bourreau !
Et quel était pour vous ce sanglant hyménée,
Si je fusse arrivé plus tard d'une journée ?
Quoi donc ! à leur fureur livrée en ce moment,
Vous iriez à l'autel me chercher vainement ;
Et d'un fer imprévu [1] vous tomberiez frappée,
En accusant mon nom qui vous aurait trompée !
Il faut de ce péril, de cette trahison,
Aux yeux de tous les Grecs lui demander raison.
A l'honneur d'un époux vous-même intéressée,
Madame, vous devez approuver ma pensée.
Il faut que le cruel qui m'a pu mépriser
Apprenne de quel nom il osait abuser.

IPHIGÉNIE.

Hélas ! si vous m'aimez, si, pour grâce dernière,
Vous daignez d'une amante écouter la prière,
C'est maintenant, seigneur, qu'il faut me le prouver :
Car enfin, ce cruel que vous allez braver,
Cet ennemi barbare, injuste, sanguinaire,
Songez, quoi qu'il ait fait, songez qu'il est mon père.

ACHILLE.

Lui, votre père ? Après son horrible dessein,
Je ne le connais plus que pour votre assassin.

IPHIGÉNIE.

C'est mon père, seigneur, je vous le dis encore,
Mais un père que j'aime, un père que j'adore,
Qui me chérit lui-même, et dont, jusqu'à ce jour,
Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.
Mon cœur, dans ce respect élevé dès l'enfance,

1 C'est le *coup* qui est imprévu, et non le *fer*. Il y a ici une métonymie aussi heureuse que hardie.

Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offense,
Et, loin d'oser ici par un prompt changement,
Approuver la fureur de votre emportement,
Loin que par mes discours je l'attise moi-même,
Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime
Pour avoir pu souffrir tous les noms odieux
Dont votre amour le vient d'outrager à mes yeux.
Et pourquoi voulez-vous qu'inhumain et barbare,
Il ne gémisse pas du coup qu'on me prépare?
Quel père de son sang se plait à se priver?
Pourquoi me perdrait-il s'il pouvait me sauver?
J'ai vu, n'en doutez point, ses larmes se répandre.
Faut-il le condamner avant que de l'entendre?
Hélas! de tant d'horreurs déjà son cœur troublé
Doit-il de votre haine être encore accablé?

ACHILLE.

Quoi! madame! parmi tant de sujets de crainte,
Ce sont là les frayeurs dont vous êtes atteinte!
Un cruel (comment puis-je autrement l'appeler?)
Par la main de Calchas s'en va vous immoler;
Et, lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse,
Le soin de son repos est le seul qui vous presse?
On me ferme la bouche? on l'excuse? on le plaint?
C'est pour lui que l'on tremble, et c'est moi que l'on craint?
Triste effet de mes soins! est-ce donc là, madame,
Tout le progrès qu'Achille avait fait dans votre âme?

IPHIGÉNIE.

Ah, cruel! cet amour, dont vous voulez douter,
Ai-je attendu si tard pour le faire éclater?
Vous voyez de quel œil, et comme indifférente,
J'ai reçu de ma mort la nouvelle sanglante [1]:
Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pu voir
A quel excès tantôt allait mon désespoir,
Quand, presque en arrivant, un récit peu fidèle
M'a de votre inconstance annoncé la nouvelle!
Quel trouble! quel torrent de mots injurieux,
Accusait à la fois les hommes et les dieux!
Ah! que vous auriez vu, sans que je vous le die
De combien votre amour m'est plus cher que la vie!
Qui sait même, qui sait si le ciel, irrité,
A pu souffrir l'excès de ma félicité?
Hélas! il me semblait qu'une flamme si belle
M'élevait au-dessus du sort d'une mortelle!

ACHILLE.

Ah! si je vous suis cher, ma princesse, vivez!

1 Cette belle expression, déjà employée par Racine, est peut-être mieux placée dans la bouche de Monime :

Quand je n'en aurais pas la nouvelle sanglante,
Il est mort. (*Mithridate*, act. V, sc. I.)

Voy. p. 391, not. 2.

SCÈNE VII.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Tout est perdu, seigneur, si vous ne nous sauvez.
Agamemnon m'évite, et, craignant mon visage,
Il me fait de l'autel refuser le passage :
Des gardes, que lui-même a pris soin de placer,
Nous ont de toutes parts défendu de passer.
Il me fuit. Ma douleur étonne son audace.

ACHILLE.

Hé bien! c'est donc à moi de prendre votre place.
Il me verra, madame, et je vais lui parler.

IPHIGÉNIE.

Ah, madame!... Ah, seigneur! où voulez-vous aller?

ACHILLE.

Et que prétend de moi votre injuste prière?
Vous faudra-t-il toujours combattre la première?

CLYTEMNESTRE.

Quel est votre dessein, ma fille?

IPHIGÉNIE.

Au nom des dieux,
Madame, retenez un amant furieux :
De ce triste entretien détournons les approches.
Seigneur, trop d'amertume aigrirait vos reproches.
Je sais jusqu'où s'emporte un amant irrité;
Et mon père est jaloux de son autorité.
On ne connaît que trop la fierté des Atrides.
Laissez parler, seigneur, des bouches plus timides.
Surpris, n'en doutez point, de mon retardement,
Lui-même il me viendra chercher dans un moment :
Il entendra gémir une mère oppressée;
Et que ne pourra point m'inspirer la pensée
De prévenir les pleurs que vous verseriez tous,
D'arrêter vos transports, et de vivre pour vous?

ACHILLE.

Enfin, vous le voulez : il faut donc vous complaire.
Donnez-lui l'une et l'autre un conseil salutaire :
Rappelez sa raison, persuadez-le bien [1],
Pour vous, pour mon repos, et surtout pour le sien.
Je perds trop de moments en des discours frivoles :
Il faut des actions, et non pas des paroles [2].

---

1 Πείθωμεν αὖθις πατέρα βέλτιον φρονεῖν.
« Persuadons son père de revenir à de meilleurs sentiments. » (Euripide, v. 1002.)

2 Racine le fils veut que ces vers soient la condamnation de

(*A Clytemnestre.*)
Madame, à vous servir je vais tout disposer :
Dans votre appartement allez vous reposer.
Votre fille vivra, je puis vous le prédire.
Croyez du moins, croyez que, tant que je respire,
Les dieux auront en vain ordonné son trépas[1] :
Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

l'Achille d'Euripide, mais il ne voit pas que le même arrêt atteindrait son père. En effet, si l'Achille de Racine menace plus violemment, il n'agit pas davantage, et même ses menaces impuissantes augmentent le péril d'Iphigénie :

Achille menaçant détermine mon cœur,

dit Agamemnon, act. IV, sc. VII.

1 Les dieux n'ont pas en vain inspiré ce tumulte
(Corneille, *Horace*, act. II, sc. III)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ÉRIPHILE, DORIS.

DORIS.

Ah ! que me dites-vous ? Quelle étrange manie
Vous peut faire envier le sort d'Iphigénie ?
Dans une heure elle expire. Et jamais, dites-vous,
Vos yeux de son bonheur ne furent plus jaloux.
Qui le croira, madame ? Et quel cœur si farouche...

ÉRIPHILE.

Jamais rien de plus vrai n'est sorti de ma bouche ;
Jamais de tant de soins mon esprit agité
Ne porta plus d'envie à sa félicité.
Favorables périls ! Espérance inutile !
N'as-tu pas vu sa gloire, et le trouble d'Achille ?
J'en ai vu, j'en ai lui les signes trop certains.
Ce héros, si terrible au reste des humains,
Qui ne connaît de pleurs que ceux qu'il fait répandre,
Qui s'endurcit contre eux dès l'âge le plus tendre,
Et qui, si l'on nous fait un fidèle discours,
Suça même le sang des lions et des ours [1],
Pour elle de la crainte a fait l'apprentissage :
Elle l'a vu pleurer et changer de visage.
Et tu la plains, Doris ! Par combien de malheurs
Ne lui voudrais-je point disputer de tels pleurs !
Quand je devrais comme elle expirer dans une heure...
Mais que dis-je, expirer ? ne crois pas qu'elle meure [2].
Dans un lâche sommeil crois-tu qu'enseveli,
Achille aura pour elle impunément pâli [3] ?
Achille à son malheur saura bien mettre obstacle.

1 Ce détail se trouve au chant II de l'*Achilléide* de Stace :

« Non ullas ex more dapes habuisse, nec ullis
Uberibus satiasse famem, sed scissa leonum
Viscera, semianimesque libens traxisse medullas. »

2 Ces quatre vers sont sur la même rime, malgré l'*e* muet qui termine les deux derniers. Le son est identique.

3 *Impunément*, sans en tirer vengeance. Racine détourne ce mot du sens passif qu'il a habituellement au sens actif, et Delille s'est autorisé de son exemple pour dire, dans sa traduction de l'*Enéide*, l. III :

Ulysse impunément ne vit pas leur trépas.

Tu verras que les dieux n'ont dicté cet oracle
Que pour croître à la fois sa gloire et mon tourment,
Et la rendre plus belle aux yeux de son amant.
Hé quoi ! ne vois-tu pas tout ce qu'on fait pour elle ?
On supprime des dieux la sentence mortelle ;
Et, quoique le bûcher soit déjà préparé,
Le nom de la victime est encore ignoré :
Tout le camp n'en sait rien. Doris, à ce silence,
Ne reconnais-tu pas un père qui balance ?
Et que fera-t-il donc ? Quel courage endurci
Soutiendrait les assauts qu'on lui prépare ici :
Une mère en fureur, les larmes d'une fille,
Les cris, le désespoir de toute une famille,
Le sang, à ces objets facile à s'ébranler,
Achille menaçant, tout prêt à l'accabler ?
Non, te dis-je, les dieux l'ont en vain condamnée :
Je suis et je serai la seule infortunée.
Ah ! si je m'en croyais...

DORIS.

Quoi ! Que méditez-vous ?

ÉRIPHILE.

Je ne sais qui m'arrête et retient mon courroux,
Que [2], par un prompt avis de tout ce qui se passe,
Je ne coure des dieux divulguer la menace,
Et publier partout les complots criminels
Qu'on fait ici contre eux et contre leurs autels.

DORIS.

Ah ! quel dessein, madame !

ÉRIPHILE.

Ah ! Doris ! quelle joie !
Que d'encens brûlerait dans le temple de Troie,
Si, troublant tous les Grecs, et vengeant ma prison [3],
Je pouvais contre Achille armer Agamemnon ;
Si leur haine, de Troie oubliant la querelle,
Tournait contre eux le fer qu'ils aiguisent contre elle,
Et si de tout le camp mes avis dangereux
Faisaient à ma patrie un sacrifice heureux !

DORIS.

J'entends du bruit. On vient : Clytemnestre s'avance.
Remettez-vous, madame, ou fuyez sa présence.

ÉRIPHILE.

Rentrons. Et pour troubler un hymen odieux,
Consultons des fureurs qu'autorisent les dieux.

quoique dans le texte latin le mot *impune* ait son sens ordinaire.

« Non impune quidem, nec talia passus Ulysses. »

Impune, dans Virgile, se rapporte à Polyphème, qui est puni, et non à Ulysse, qui venge ses compagnons.

1 Neutre dans la prose, *croître* conserve encore en poésie le sens actif d'*accroître*.

2 *Que*, c'est le *quin* des Latins.

3 Hyperbole, pour captivité.

SCÈNE II.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Ægine, tu le vois, il faut que je la fuie :
Loin que ma fille pleure et tremble pour sa vie,
Elle excuse son père, et veut que ma douleur
Respecte encor la main qui lui perce le cœur.
O constance ! ô respect[1] ! Pour prix de sa tendresse,
Le barbare à l'autel se plaint de sa paresse !
Je l'attends. Il viendra m'en demander raison,
Et croit pouvoir encor cacher sa trahison.
Il vient. Sans éclater contre son injustice,
Voyons s'il soutiendra son indigne artifice.

SCÈNE III.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

AGAMEMNON.

Que faites-vous, madame, et d'où vient que ces lieux
N'offrent point avec vous votre fille à mes yeux ?
Mes ordres par Arcas vous l'avaient demandée :
Qu'attend-elle ? Est-ce vous qui l'avez retardée ?
A mes justes désirs ne vous rendez-vous pas ?
Ne peut-elle à l'autel marcher que sur vos pas ?
Parlez.

CLYTEMNESTRE.

S'il faut partir, ma fille est toute prête.
Mais vous, n'avez-vous rien, seigneur, qui vous arrête ?

AGAMEMNON.

Moi, madame ?

CLYTEMNESTRE.

Vos soins ont-ils tout préparé ?

AGAMEMNON.

Calchas est prêt, madame, et l'autel est paré.
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, seigneur, de la victime[2].

AGAMEMNON.

Que me voulez-vous dire ? et de quel soin jaloux...

1 O soupirs ! ô respects ! (Corneille, *Pompée.*)

2 Ce mot, dit Geoffroy, est d'une précision énergique et presque d'un aussi grand effet que

Vous y serez, ma fille.

SCÈNE IV.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Venez, venez, ma fille : on n'attend plus que vous ;
Venez remercier un père qui vous aime,
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même[1].

AGAMEMNON.

Que vois-je ! Quel discours ! Ma fille, vous pleurez,
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés :
Quel trouble ! Mais tout pleure, la fille et la mère.
Ah ! malheureux Arcas, tu m'as trahi[2] !

IPHIGÉNIE.

Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi :
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien ; vous voulez le reprendre :
Vos ordres sans détours pouvaient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente ;
Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance[3]

1 Cette ironie avertit déjà Agamemnon qu'il est découvert.

2 ΑΓ. Ἀπωλόμεσθα. Προδέδοται τὰ κρυπτά μοι.
« AG. : Nous sommes perdus. On a trahi mes secrets. » (Euripide, v. 1130.)

3 C'est ici que commence l'imitation du discours d'Iphigénie dans Euripide. Ce passage a été traduit de main de maître. « J'ai l'heureuse fortune, dit M. Patin (*Etudes sur les Tragiques grecs*, t. II, p. 295), de pouvoir emprunter aux cours (inédits) de M. Villemain un morceau de traduction, qui offre le mérite bien rare, et permis seulement aux grands écrivains, d'être à la fois littéral et élégant, de conserver, avec le libre mouvement de notre langue les grâces étrangères de l'original. » Profitons aussi de cette heureuse fortune, et citons Euripide naturalisé par M. Villemain. « O mon père ! si j'avais la voix persuasive d'Orphée pour me faire suivre des rochers en chantant, et adoucir qui je voudrais par mes paroles, ce serait là mon refuge : mais je n'ai d'autre science que mes larmes ; voilà tout ce que je peux ; comme une suppliante, je presse contre tes genoux le corps que celle-ci a mis au monde pour toi. Ne me fais pas mourir avant le temps : il est doux de regarder la lumière : ne me force pas de voir les abîmes souterrains. La première je t'ai nommé mon père, et tu m'appelas ta fille ; la première, penchée sur tes genoux, je t'ai donné de douces caresses, et j'en ai reçu de toi. Tu me disais alors : « Ma fille, te verrai-je « quelque jour dans la maison d'un puissant époux, heureuse et flo- « rissante, comme il est digne de moi ? » Et moi, je te disais, sus-

Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense ;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin,
Si près de ma naissance, en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui, la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père[1] ;
C'est moi qui, si longtemps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.
Hélas ! avec plaisir je me faisais conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter ;
Et déjà, d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparais la fête.
Je ne m'attendais pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler votre bonté passée :
Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous ;
Et, si je n'avais eu que ma vie à défendre,
J'aurais su renfermer un souvenir si tendre ;
Mais, à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
Une mère, un amant, attachaient leur bonheur.

pendue à ton cou, et pressant ta barbe que je touche encore : « Te recevrai-je vieillissant, ô mon père ! dans la douce hospitalité de ma maison, pour te rendre les soins qui m'ont nourrie dans mon enfance ? » Je garde la mémoire de ces paroles, mais tu les as oubliées, et tu veux me faire mourir. N'achève pas, au nom de Pélops et de ton père Atrée, et de ma mère qui souffre en ce moment d'une douleur égale à celle de l'enfantement. Qu'y a-t-il entre moi et les noces d'Hélène et de Pâris ? D'où est-il venu pour ma perte ? Tourne les yeux vers moi ; donne-moi un regard et un baiser, afin qu'en mourant j'emporte ce gage de toi, si tu n'es pas persuadé par mes paroles. Et toi, mon frère, tu es un faible défenseur pour tes amis ; viens cependant avec tes larmes supplier ton père de ne pas tuer ta sœur. Il y a dans les enfants même l'intelligence du malheur : vois, mon père, en se taisant, il te supplie. Épargne-moi, prends pitié de ma vie. Nous te conjurons tous deux, l'un faible enfant, l'autre déjà grande. Je n'ajouterai qu'un mot plus fort que tout : Rien n'est plus doux pour les mortels que de voir le jour. Personne ne souhaite la nuit des enfers. Insensé qui veut mourir : une vie malheureuse est préférable à la plus belle mort » (V. 1201-1242.)

1 Rotrou, *Iphigénie*, act. IV, sc. III, avait dit :

S'il vous souvient pourtant que je fus la première
Qui vous ait appelé de ce doux nom de père....

Lucrèce, ch. v, v. 94.

Nec miseræ prodesse in tali tempore quibat
Quod patrio princeps donarat nomine regem.

Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devait éclairer notre illustre hyménée ;
Déjà, sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimait heureux : vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein ; jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous ; et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON.

Ma fille, il est trop vrai : j'ignore pour quel crime
La colère des dieux demande une victime :
Mais ils vous ont nommée : un oracle cruel
Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.
Pour défendre vos jours de leurs lois meurtrières,
Mon amour n'avait pas attendu vos prières.
Je ne vous dirai point combien j'ai résisté :
Croyez-en cet amour par vous-même attesté.
Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,
J'avais révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire :
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté.
Je vous sacrifiais mon rang, ma sûreté.
Arcas allait du camp vous défendre l'entrée :
Les dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée
Ils ont trompé les soins d'un père infortuné
Qui protégeait en vain ce qu'ils ont condamné.
Ne vous assurez point sur ma faible puissance :
Quel frein pourrait d'un peuple arrêter la licence,
Quand les dieux, nous livrant à son zèle indiscret,
L'affranchissent d'un joug qu'il portait à regret ?
Ma fille, il faut céder [1] : votre heure est arrivée.
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée :
Je vous donne un conseil qu'à peine je reçoi ;
Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi.
Montrez, en expirant, de qui vous êtes née ;
Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée
Allez ; et que les Grecs, qui vont vous immoler,
Reconnaissent mon sang en le voyant couler [2].

CLYTEMNESTRE.

Vous ne démentez point une race funeste ;
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste :
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin

1 « O femme il est terrible pour moi d'oser cela, terrible de m'y refuser. La nécessité me presse. Voyez quelle nombreuse armée, combien de chefs des Grecs couverts d'airain, auxquels la route d'Ilion reste fermée si je ne te sacrifie point ; car, ainsi l'a dit Calchas, ils ne peuvent qu'à ce prix emporter l'illustre ville des Troyens... C'est la Grèce qui le veut. » V. (1247-1261.)

2 Racine a quelque obligation, pour ces deux vers, à Rotrou, qui fait dire à Iphigénie :

Le sang qui sortira de ce sein innocent
Trouvera, malgré vous, sa source en se versant

Que d'en faire à sa mère un horrible festin.
Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparaient avec tant d'artifice !
Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main !
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse ?
Où sont-ils ces combats que vous avez rendus [1] ?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus?
Quel débris parle ici de votre résistance ?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence?
Voilà par quels témoins il fallait me prouver,
Cruel ! que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire !
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?
Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione, sa fille :
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
La coupable moitié dont il est trop épris [2].
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?
Pourquoi, moi-même enfin me déchirant le flanc,
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ?
Que dis-je ? Cet objet de tant de jalousie,
Cette Hélène, qui trouble et l'Europe et l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits [3] ?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois !
Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,
Thésée avait osé l'enlever à son père :
Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit;
Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse
Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.
Mais non ; l'amour d'un frère et son honneur blessé
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé [4] :
Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,

1 *Rendre un combat* appartient à Corneille, qui a dit, dans *Nicomède*, act. III, sc. IV :

Je n'avais contre Attale aucun combat à rendre.

2 « Ne convenait-il pas mieux que Ménélas, que seul cette guerre intéresse, sacrifiât Hermione pour recouvrer Hélène ? » (Euripide, v. 1191.)

3 « Si l'on te demande pour qui tu la fais périr, dis, que répondras-tu, ou faut-il que je réponde pour toi ? C'est pour que Ménélas reprenne son Hélène. Certes, il est beau de donner ses enfants pour prix d'une méchante femme, et que nous payions de ce que nous avons de plus cher, ce qu'il y a de plus odieux ! » (Euripide, v. 1158-1160.)

4 Racine a déjà dit (*Mithridate*, act. I, sc. IV) : *pressé de son devoir*. Voy. p. 340, not. 1.

L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
Tous les droits de l'empire [1] en vos mains confiés,
Cruel ! c'est à ces dieux que vous sacrifiez [2] ;
Et, loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare :
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer :
Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.
Est-ce donc être père ? Ah! toute ma raison
Cède à la cruauté de cette trahison.
Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,
Déchirera son sein, et, d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les dieux [3] !
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée [4],
Je m'en retournerai seule et désespérée !
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avait semés !
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher :
De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère [5].
Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes lois [6]
Obéissez encor pour la dernière fois.

SCÈNE V.

AGAMEMNON.

A de moindres fureurs je n'ai pas dû m'attendre.
Voilà, voilà les cris que je craignais d'entendre.
Heureux si, dans le trouble où flottent mes esprits,
Je n'avais toutefois à craindre que ses cris !
Hélas ! en m'imposant une loi si sévère,
Grands dieux, me deviez-vous laisser un cœur de père ?

1 Du commandement.

2 « Songes-tu à tout cela, ou bien n'as-tu d'autre souci que de régner et de commander une armée ? » (Euripide, v. 1184-5.)

3 « Reclusis
Pectoribus inhians spirantia consulit exta. » (*Æn.*, l. IV, v. 63-4.)

4 « C'est pour toi que je l'amenai couronnée de fleurs, et maintenant je la conduis à la mort. » (Eurip., v. 895.)

5 Cette magnifique imprécation est un chef-d'œuvre d'éloquence et de pathétique.

6. Et bien que je renonce à vivre sous vos lois
Je vais vous obéir pour la dernière fois.
(Corneille, *la Place royale*, act. II, sc. III.)

SCÈNE VI.

AGAMEMNON, ACHILLE[1].

ACHILLE.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur ; je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, et sans horreur je ne puis le redire[2],
Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire ;
Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
On dit que, sous mon nom à l'autel appelée,
Je ne l'y conduisais que pour être immolée ;
Et que, d'un faux hymen nous abusant tous deux,
Vous vouliez me charger d'un emploi si honteux.
Qu'en dites-vous, seigneur ? Que faut-il que j'en pense ?
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense ?

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins.
Ma fille ignore encor mes ordres souverains ;
Et, quand il sera temps qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort : j'en instruirai l'armée[3].

ACHILLE.

Ah ! je sais trop le sort que vous lui réservez.

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander, puisque vous le savez ?

ACHILLE.

Pourquoi je le demande ? O ciel ! le puis-je croire,
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire ?
Vous pensez qu'approuvant vos desseins odieux,
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux ?
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente[4] ?

AGAMEMNON.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,

1 Euripide n'a pas mis Achille aux prises avec Agamemnon, mais Racine a trouvé un autre modèle dans l'antiquité. Il imite ici la querelle des deux héros au premier chant de l'*Iliade*.

2 « Horresco referens. » (Virg. *Æn.*, l. II, v. 204.)

3 Ce faste dans le commandement est un reflet de la majesté hautaine et théâtrale de Louis XIV. Avant ce règne, l'idée ne serait venue à aucun poëte de faire ainsi parler un roi. Dans Homère, Jupiter même, irrité contre Junon, ne va pas aussi loin. Il refuse d'expliquer sa pensée, mais il ajoute que, lorsqu'il sera temps qu'elle en soit informée, il l'en instruira avant tous les autres dieux :

Ἀλλ' ὃν μέν κ' ἐπιεικὲς ἀκουέμεν, οὔτις ἔπειτα
Οὔτε θεῶν πρότερος τόνγ' εἴσεται, οὔτ' ἀνθρώπων.
Il., l. I, v. 547.

4 Voy. la not. 2, p. 317.

Oubliez-vous ici qui vous interrogez ?

ACHILLE.

Oubliez-vous qui j'aime et qui vous outragez ?

AGAMEMNON.

Et qui vous a chargé du soin de ma famille ?
Ne pourrai-je, sans vous, disposer de ma fille[1] ?
Ne suis-je plus son père ? Êtes-vous son époux ?
Et ne peut-elle...

ACHILLE.

Non, elle n'est plus à vous :
On ne m'abuse point par des promesses vaines.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon sort unir tous ses moments[2],
Je défendrai mes droits fondés sur vos serments.
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée ?

AGAMEMNON.

Plaignez-vous donc aux dieux qui me l'ont demandée :
Accusez et Calchas et le camp tout entier,
Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.

ACHILLE.

Moi !

AGAMEMNON.

Vous, qui, de l'Asie embrassant la conquête,
Querellez tous les jours le ciel qui vous arrête ;
Vous, qui, vous offensant de mes justes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon cœur pour la sauver vous ouvrait une voie ;
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie.
Je vous fermais le champ où vous voulez courir ;
Vous le voulez, partez : sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.

Juste ciel ! puis-je entendre et souffrir ce langage ?
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage ?
Moi, je voulais partir aux dépens de ses jours ?
Et que m'a fait, à moi, cette Troie où je cours ?

1 Corneille (*Horace*, acte V, sc. III) :

> Qui le fait se charger des soins de ma famille ?
> Qui le fait, malgré moi, se charger de ma fille ?

2 On ne saurait trop admirer avec quel art Racine s'est appro prié, en les transformant, les beautés du vieil Homère :

> Οὐ γὰρ ἐγὼ Τρώων ἕνεκ' ἤλυθον αἰχμητάων
> Δεῦρο μαχησόμενος· ἐπεὶ οὔτι μοι αἴτιοί εἰσιν.
> Οὐ γὰρ πώποτ' ἐμὰς βοῦς ἤλασαν, οὐδὲ μὲν ἵππους,
> Οὐδέ ποτ' ἐν Φθίῃ ἐριβώλακι, βωτιανείρῃ,
> Καρπὸν ἐδηλήσαντ'· ἐπειὴ μάλα πολλὰ μεταξὺ
> Οὔρεά τε σκιόεντα, θάλασσά τε ἠχήεσσα.
> Ἀλλά σοι, ὦ μέγ' ἀναιδές, ἅμ' ἑσπόμεθ', ὄφρα σὺ χαίρῃς,

Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle ?
Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils ?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre
Aux champs thessaliens osèrent-ils descendre ?
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur ?
Qu'ai-je à me plaindre ? Où sont les pertes que j'ai faites ?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes ;
Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien ;
Vous, que j'ai fait nommer et leur chef et le mien ;
Vous, que mon bras vengeait dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
Et quel fut le dessein qui nous assembla tous ?
Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux ?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même,
Je me laisse ravir une épouse que j'aime ?
Seul, d'un honteux affront votre frère blessé
A-t-il droit de venger son amour offensé ?
Votre fille me plut, je prétendis lui plaire ;
Elle est de mes serments seule dépositaire :
Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
Ma foi lui promit tout, et rien à Ménélas.
Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée ;
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée :
Je ne connais Priam, Hélène, ni Pâris :
Je voulais votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc : retournez dans votre Thessalie [1].
Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.
Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,

Τιμὴν ἀρνύμενοι Μενελάῳ, σοί τε, κυνῶπα,
Πρὸς Τρώων.

Il., l. I, v. 152-160.

J'emprunterai la traduction de ces vers à un travail encore inédit de M. Littré. Le savant et ingénieux traducteur d'Hippocrate a pensé que la langue et la versification des trouvères, grâce à leur naïveté et à leur souplesse, pouvaient seules reproduire avec fidélité les formes de la poésie homérique, si rebelles à l'alexandrin classique et à la prose académique :

Je certes ci ne vins-je aux Troyens courageux
Guerroyer pour raison qui me fust encontre eux :
Oncques ne me ravirent mes chevaux ne (*ni*) mes bœufs.
Et jamais dans la Phthie, en nos champs plantureux,
Ravage ne porterent, car gisent entre deux
La mer au flot sonore et tant de monts ombreux.
Moult impudent ! nous vinmes pour liesse te faire
Conquerant ès (*sur les*) Troyens honneur à Ménélas
Et à toi, vis (*visage*) de chien !

1 C'est encore Homère qui inspire ici Racine :

« *Φεῦγε μάλ', εἴ τοι θυμὸς ἐπέσσυται· οὐδέ σ' ἔγωγε*

Se couvrir des lauriers qui vous furent promis ;
Et, par d'heureux exploits forçant la destinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris, et juge, à vos discours,
Combien j'achèterais vos superbes secours.
De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre :
Ses rois, à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre.
Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois.
Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense :
Je veux moins de valeur et plus d'obéissance [1].
Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux ;
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE.

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère :
D'Iphigénie encor je respecte le père.
Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de rois
M'aurait osé braver pour la dernière fois [2].
Je ne dis plus qu'un mot ; c'est à vous de m'entendre [3] :
J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre :
Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.

Λίσσομαι εἵνεκ' ἐμεῖο μένειν· παρ' ἔμοιγε καὶ ἄλλοι
Οἵ κέ με τιμήσουσι· μάλιστα δὲ μητίετα Ζεύς.
Ἔχθιστος δέ μοί ἐσσι Διοτρεφέων βασιλήων.
Αἰεὶ γάρ τοι ἔρις τε φίλη, πόλεμοί τε, μάχαι τε.
Εἰ μάλα καρτερός ἐσσι, θεός που σοὶ τόγ' ἔδωκεν.
Οἴκαδ' ἰών, σὺν νηυσί τε σῇς, καὶ σοῖς ἑτάροισι,
Μυρμιδόνεσσιν ἄνασσε· σέθεν δ' ἐγὼ οὐκ ἀλεγίζω,
Οὐδ' ὄθομαι κοτέοντος.

Ch. I, v. 173-180.

M. Littré me fournira encore le calque de ce passage :

Fui donc s'ainsi t'agrée, je rester ne te prie :
Ne faudra (*manquera*) qui m'honore en ce besoin d'aïe (*aide*).
Et surtout Jupiter qui droit conseil octrie (*octroie*).
Des rois issus des dieux, tu m'es le plus haïs :
Noise, guerre, bataille, à ce te plais tous dis (*jours*),
Se tant es fort vassal (*brave*), d'un dieu c'est la merci.
Retournant au manoir o (*avec*) vaisseaux et maisnie (*compagnons*)
Va loin des bords troyens régner en Thessalie ;
T' (*ton*) ire (*colère*) me touche peu, de toi ne me soucie.

1 Un peu moins de respect et plus d'obéissance.

Britannicus, act. I, sc. 1.

2 *Δημοβόρος βασιλεύς, ἐπεὶ οὐτιδανοῖσιν ἀνάσσεις,*
Ἦ γὰρ ἄν, Ἀτρείδη, νῦν ὕστατα λωβήσαιο.

Il., ch. I, v. 231-2.

« Roi, tyran des peuples, parce que tu commandes à des lâches ! sans cela, fils d'Atrée, aujourd'hui tu m'aurais outragé pour la dernière fois. »

3 *Ἄλλο δέ τοι ἐρέω· σὺ δ' ἐνὶ φρεσὶ βάλλεο σῇσι.*

Ch. I, v. 297.

« Je te dis encore une chose et grave-la dans ton esprit. »

SCÈNE VII.

AGAMEMNON.

Et voilà ce qui rend sa perte inévitable.
Ma fille toute seule était plus redoutable.
Ton insolent amour, qui croit m'épouvanter,
Vient de hâter le coup que tu veux arrêter.
Ne délibérons plus. Bravons sa violence :
Ma gloire intéressée emporte la balance.
Achille menaçant détermine mon cœur :
Ma pitié semblerait un effet de ma peur.
Holà! Gardes, à moi!

SCENE VIII.

AGAMEMNON, EURYBATE, GARDES.

EURYBATE.
Seigneur.

AGAMEMNON.
Que vais-je faire?
Puis-je leur prononcer cet ordre sanguinaire?
Cruel! à quel combat faut-il te préparer!
Quel est cet ennemi que tu leur vas livrer?
Une mère m'attend; une mère intrépide
Qui défendra son sang contre un père homicide :
Je verrai mes soldats, moins barbares que moi,
Respecter dans ses bras la fille de leur roi.
Achille nous menace, Achille nous méprise;
Mais ma fille en est-elle à mes lois moins soumise?
Ma fille, de l'autel cherchant à s'échapper,
Gémit-elle du coup dont je la veux frapper?
Que dis-je? Que prétend mon sacrilége zèle?
Quels vœux, en l'immolant, formerai-je sur elle?
Quelques prix glorieux qui me soient proposés,
Quels lauriers me plairont, de son sang arrosés?
Je veux fléchir des dieux la puissance suprême :
Ah! quels dieux me seraient plus cruels que moi-même?
Non, je ne puis. Cédons au sang, à l'amitié,
Et ne rougissons plus d'une juste pitié :
Qu'elle vive. Mais quoi! peu jaloux de ma gloire,
Dois-je au superbe Achille accorder la victoire?
Son téméraire orgueil, que je vais redoubler,
Croira que je lui cède, et qu'il m'a fait trembler...

De quel frivole soin mon esprit s'embarrasse
Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace?
Que ma fille à ses yeux soit un sujet d'ennui[1] :
Il l'aime : elle vivra pour un autre que lui.
Eurybate, appelez la princesse, la reine :
Qu'elles ne craignent point.

SCÈNE IX.

AGAMEMNON, GARDES.

AGAMEMNON.

Grands dieux ! si votre haine
Persévère à vouloir l'arracher de mes mains,
Que peuvent devant vous tous les faibles humains !
Loin de la secourir, mon amitié l'opprime,
Je le sais ; mais, grands dieux, une telle victime
Vaut bien que, confirmant vos rigoureuses lois,
Vous me la demandiez une seconde fois !

SCÈNE X.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, EURYBATE, DORIS, GARDES.

AGAMEMNON.

Allez, madame, allez, prenez soin de sa vie :
Je vous rends votre fille, et je vous la confie.
Loin de ces lieux cruels précipitez ses pas ;
Mes gardes vous suivront, commandés par \
Je veux bien excuser son heureuse imprude
Tout dépend du secret et de la diligence :
Ulysse ni Calchas n'ont point encor parlé ;
Gardez que ce départ ne leur soit révélé.
Cachez bien votre fille ; et que tout le camp croie[2]
Que je la retiens seule, et que je vous renvoie :
Fuyez. Puissent les dieux, de mes larmes contents,
A mes tristes regards ne l'offrir de longtemps !
Gardes, suivez la reine.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! seigneur !

1 Nous avons déjà remarqué combien le sens de ce mot s'est affaibli.
2 Dur hémistiche.
Fuyez des mauvais sons le concours odieux. (Boileau.

IPHIGÉNIE.

Ah ! mon père !

AGAMEMNON.

Prévenez de Calchas l'empressement sévère [1].
Fuyez, vous dis-je. Et moi, pour vous favoriser,
Par de feintes raisons je m'en vais l'abuser.
Je vais faire suspendre une pompe funeste,
Et de ce jour, au moins, lui demander le reste.

SCÈNE XI.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Suis-moi : ce n'est pas là, Doris, notre chemin.

DORIS.

Vous ne les suivez pas?

ÉRIPHILE.

Ah ! je succombe enfin.
Je reconnais l'effet des tendresses d'Achille.
Je n'emporterai point une rage inutile.
Plus de raisons : il faut ou la perdre ou périr.
Viens, te dis-je. A Calchas je vais tout découvrir.

1 *Sévère* était l'équivalent de *cruel*. Nous avons vu dans *Bajazet*: *en ce moment sévère*.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

IPHIGÉNIE, ÆGINE.

IPHIGÉNIE.

Cesse de m'arrêter. Va, retourne à ma mère,
Ægine ; il faut des dieux apaiser la colère.
Pour ce sang malheureux qu'on veut leur dérober,
Regarde quel orage est tout prêt à tomber :
Considère l'état où la reine est réduite ;
Vois comme tout le camp s'oppose à notre fuite :
Avec quelle insolence ils ont, de toutes parts,
Fait briller à nos yeux la pointe de leurs dards :
Nos gardes repoussés, la reine évanouie...
Ah ! c'est trop l'exposer : souffre que je la fuie ;
Et, sans attendre ici ses secours impuissants [1],
Laisse-moi profiter du trouble de ses sens.
Mon père même, hélas ! puisqu'il faut te le dire,
Mon père, en me sauvant, ordonne que j'expire.

ÆGINE.

Lui, madame ! Quoi donc ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

IPHIGÉNIE.

Achille, trop ardent, l'a peut-être offensé :
Mais le roi, qui le hait, veut que je le haïsse ;
Il ordonne à mon cœur cet affreux sacrifice :
Il m'a fait par Arcas expliquer ses souhaits ;
Ægine, il me défend de lui parler jamais.

ÆGINE.

Ah, madame !

IPHIGÉNIE.

Ah, sentence ! ah, rigueur inouïe !
Dieux plus doux, vous n'avez demandé que ma vie [2] !
Mourons, obéissons. Mais qu'est-ce que je voi ?
Dieux ! Achille ?

1 La reine, évanouie, a besoin de secours, et le moment paraît mal choisi pour la quitter. Iphigénie veut profiter du trouble des sens de sa mère, et elle donne au poëte le moyen de lui ménager une entrevue avec Achille. L'artifice serait plus habile, si on ne le devinait pas.

2 Le critique Geoffroy, qui n'est pas tendre, trouve romanesque le sentiment exprimé par ce vers, que nous avons la faiblesse d'admirer.

SCÈNE II.

ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILLE.

Venez, madame, suivez-moi :
Ne craignez ni les cris ni la foule impuissante
D'un peuple qui se presse autour de cette tente.
Paraissez ; et bientôt, sans attendre mes coups,
Ces flots tumultueux s'ouvriront devant vous.
Patrocle et quelques chefs qui marchent à ma suite,
De mes Thessaliens vous amènent l'élite :
Tout le reste, assemblé près de mon étendard,
Vous offre de ses rangs l'invincible rempart.
A vos persécuteurs opposons cet asile :
Qu'ils viennent vous chercher sous les tentes d'Achille.
Quoi ! madame ! est-ce ainsi que vous me secondez ?
Ce n'est que par des pleurs que vous me répondez !
Vous fiez-vous encore à de si faibles armes ?
Hâtons-nous : votre père a déjà vu vos larmes.

IPHIGÉNIE.

Je le sais bien, seigneur ; aussi tout mon espoir
N'est plus qu'au coup mortel que je vais recevoir.

ACHILLE.

Vous, mourir ? Ah ! cessez de tenir ce langage.
Songez-vous quel serment vous et moi nous engage ?
Songez-vous, pour trancher[1] d'inutiles discours,
Que le bonheur d'Achille est fondé sur vos jours ?

IPHIGÉNIE.

Le ciel n'a point aux jours de cette infortunée
Attaché le bonheur de votre destinée.
Notre amour nous trompait ; et les arrêts du sort
Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.
Songez, seigneur, songez à ces moissons de gloire
Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire :
Ce champ si glorieux où vous aspirez tous,
Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous.
Telle est la loi des dieux à mon père dictée :
En vain, sourd à Calchas[2], il l'avait rejetée ;

1 *Trancher* est ici pour *retrancher, supprimer* ; on tranche une question, une difficulté, et non des discours. Des paroles peuvent être tranchantes, mais elles ne se tranchent pas.

2 « On dit *sourd à la voix de quelqu'un*, mais on ne dit pas *sourd à quelqu'un. Sourd à Calchas* est donc une ellipse hardie. » (*Geoffroy.*) Cette hardiesse est si naturelle, que le critique ne l'a pas remarquée, dans la scène II de l'acte II, à ce vers que prononce Agamemnon :

Les dieux depuis longtemps me sont cruels et sourds.

Par la bouche des Grecs contre moi conjurés
Leurs ordres éternels se sont trop déclarés.
Partez; à vos honneurs j'apporte trop d'obstacles
Vous-même dégagez la foi de vos oracles;
Signalez ce héros à la Grèce promis;
Tournez votre douleur contre ses ennemis.
Déjà Priam pâlit; déjà Troie en alarmes
Redoute mon bûcher, et frémit de vos larmes.
Allez; et dans ses murs, vides de citoyens,
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.
Je meurs dans cet espoir satisfaite et tranquille.
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'espère que du moins un heureux avenir
A vos faits immortels joindra mon souvenir;
Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire
Ouvrira le récit d'une si belle histoire.
Adieu, prince; vivez, digne race des dieux.

ACHILLE.

Non, je ne reçois point vos funestes adieux.
En vain, par ce discours, votre cruelle adresse
Veut servir votre père, et tromper ma tendresse.
En vain vous prétendez, obstinée à mourir,
Intéresser ma gloire à vous laisser périr:
Ces moissons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes,
Ma main, en vous servant, les trouve toutes prêtes.
Et qui de ma faveur se voudrait honorer,
Si mon hymen prochain ne peut vous assurer [1]?
Ma gloire, mon amour, vous ordonnent de vivre:
Venez, madame, il faut les en croire, et me suivre.

IPHIGÉNIE.

Qui? moi? que, contre un père osant me révolter,
Je mérite la mort que j'irais éviter?
Où serait le respect? Et ce devoir suprême...

ACHILLE.

Vous suivrez un époux avoué par lui-même.
C'est un titre qu'en vain il prétend me voler [2].
Ne fait-il des serments que pour les violer?
Vous-même, que retient un devoir si sévère,
Quand il vous donne à moi, n'est-il point votre père?
Suivez-vous seulement ses ordres absolus
Quand il cesse de l'être et ne vous connaît plus?

1 *Assurer*, mettre en sûreté. Ces vers rappellent un passage du discours de Junon, *Æn.*, l. I, v. 52:

« Et quisquam numen Junonis adoret
Præterea, aut supplex aris imponat honorem? »

« Qui voudra désormais adorer la puissance de Junon, et venir en suppliant honorer ses autels? »

2 Racine a déjà dit:

Si quelque ravisseur lui volait sa conquête.

Ici le mot est plus dur, en présence d'une fille, pour qualifier la conduite de son père.

Enfin c'est trop tarder, ma princesse, et ma crainte..

IPHIGÉNIE.

Quoi, seigneur, vous iriez jusques à la contrainte?
D'un coupable transport écoutant la chaleur,
Vous pourriez ajouter ce comble à mon malheur?
Ma gloire vous serait moins chère que ma vie?
Ah, seigneur! épargnez la triste Iphigénie.
Asservie à des lois que j'ai dû respecter,
C'est déjà trop pour moi que de vous écouter;
Ne portez pas plus loin votre injuste victoire,
Ou, par mes propres mains immolée à ma gloire,
Je saurai m'affranchir, dans ces extrémités,
Du secours dangereux que vous me présentez.

ACHILLE.

Hé bien, n'en parlons plus. Obéissez, cruelle,
Et cherchez une mort qui vous semble si belle :
Portez à votre père un cœur où j'entrevoi
Moins de respect pour lui que de haine pour moi.
Une juste fureur s'empare de mon âme :
Vous allez à l'autel, et moi, j'y cours, madame.
Si de sang et de morts le ciel est affamé,
Jamais de plus de sang ses autels n'ont fumé [1].
A mon aveugle amour tout sera légitime :
Le prêtre deviendra la première victime [2];
Le bûcher, par mes soins détruit et renversé,
Dans le sang des bourreaux nagera dispersé;
Et si, dans les horreurs de ce désordre extrême,
Votre père, frappé, tombe et périt lui-même [3],
Alors, de vos respects voyant les tristes fruits,
Reconnaissez les coups que vous aurez conduits.

IPHIGÉNIE.

Ah, seigneur! Ah, cruel!... Mais il fuit, il m'échappe.
O toi qui veux ma mort, me voilà seule, frappe;
Termine, juste ciel, ma vie et mon effroi,
Et lance ici des traits qui n'accablent que moi [4]!

1 La colère d'Achille devance le temps. Les autels fument déjà du sang qu'il va verser.

2 Rotrou a dit, act. V, sc VI, de son *Iphigénie* :

J'immolerais le prêtre aux yeux de la victime,

vers qu'on retrouve, avec une légère variante, dans l'*Iphigénie* faite en commun par Leclerc et son ami Coras, act. IV, sc. IV :

J'immolerais le prêtre aux pieds de la victime.

3 Virgile a exprimé la même frénésie de vengeance et de colère par une accumulation semblable (*Æn.*, liv. IV, v. 605) :

« Quid metui moritura? Faces in castra tulissem,
Implessemque foros flammis, natumque patremque
Cum genere exstinxem, memet super ipsa dedissem. »

4 Atalide, *Bajazet*, act. I, scène dernière, tient à peu près le même langage :

O ciel! si notre amour est condamné de toi,
Je suis la plus coupable : épuise tout sur moi.

SCÈNE III.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, EURYBATE, ÆGINE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Oui, je la défendrai contre toute l'armée.
Lâches, vous trahissez votre reine opprimée!

EURYBATE.

Non, madame, il suffit que vous me commandiez:
Vous nous verrez combattre et mourir à vos pieds.
Mais de nos faibles mains que pouvez-vous attendre?
Contre tant d'ennemis qui vous pourra défendre?
Ce n'est plus un vain peuple en désordre assemblé,
C'est d'un zèle fatal tout le camp aveuglé [1].
Plus de pitié. Calchas seul règne, seul commande:
La piété sévère exige son offrande.
Le roi de son pouvoir se voit déposséder,
Et lui-même au torrent nous contraint de céder.
Achille, à qui tout cède [2], Achille à cet orage
Voudrait lui-même en vain opposer son courage:
Que fera-t-il, madame? et qui peut dissiper
Tous les flots d'ennemis prêts à l'envelopper?

CLYTEMNESTRE.

Qu'ils viennent donc sur moi prouver leur zèle impie,
Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie!
La mort seule, la mort pourra rompre les nœuds
Dont mes bras nous vont joindre et lier toutes deux:
Mon corps sera plutôt séparé de mon âme,
Que je souffre jamais... Ah, ma fille!

IPHIGÉNIE.

Ah, madame!
Sous quel astre cruel avez-vous mis au jour
Le malheureux objet d'une si tendre amour!
Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous sommes [3]?

1 Racine jettera dans le moule d'où ces deux vers sont sortis une pensée plus poétique:

> Ce n'est plus une ardeur en mes veines cachée.
> C'est Vénus tout entière à sa proie attachée. (*Phèd.*, act. I, sc. IV.)

2 Sur un champ de bataille, peut-être, mais ailleurs, nous venons précisément de voir Agamemnon et Iphigénie lui résister.

3 Au risque de faire tort à Racine, il faut placer ici la réponse de l'Iphigénie grecque, lorsque, décidée à mourir, elle donne les motifs de sa résolution:

« Écoutez mes paroles: Je vois, ma mère, que tu t'irrites en vain contre ton époux. Ne tentons pas l'impossible. Il est juste de louer la générosité d'Achille; mais il faut penser aussi à ne pas

Vous avez à combattre et les dieux et les hommes.
Contre un peuple en fureur vous exposerez-vous?
N'allez point, dans un camp rebelle à votre époux,
Seule à me retenir vainement obstinée,
Par des soldats peut-être indignement traînée,
Présenter, pour tout fruit d'un déplorable effort,
Un spectacle à mes yeux plus cruel que la mort.
Allez : laissez aux Grecs achever leur ouvrage,
Et quittez pour jamais un malheureux rivage;
Du bûcher qui m'attend, trop voisin de ces lieux,
La flamme de trop près viendrait frapper vos yeux.
Surtout, si vous m'aimez, par cet amour de mère,
Ne reprochez jamais mon trépas à mon père [1].

CLYTEMNESTRE.

Lui! par qui votre cœur à Calchas présenté...

IPHIGÉNIE.

Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point tenté?

soulever l'animosité de l'armée contre toi sans aucun résultat, et à ne pas jeter notre défenseur dans la peine. Mais écoute, ma mère, ce que j'ai conçu après une réflexion sérieuse. J'ai résolu de mourir; mais je veux rendre ma mort glorieuse et la subir sans regrets. Considère avec moi, ma mère, combien ce parti est convenable : la Grèce tout entière a maintenant les yeux sur moi; de moi seule dépend le départ de la flotte et la ruine de Troie; de moi il dépend d'empêcher à l'avenir les barbares de ravir les nobles femmes de la Grèce, en vengeant sur eux le déshonneur d'Hélène, enlevée par Pâris. Je les sauverai toutes en mourant; libératrice de la Grèce, ma gloire sera digne d'envie. Dois-je, après tout, tenir tant à la vie? Tu me l'as donnée dans l'intérêt des Grecs, et non pour toi seule. Une foule de guerriers armés, une foule de rameurs, pour venger les injures de la patrie, oseront combattre et mourir pour elle, et ma vie seule serait un obstacle à tant de biens? Y a-t-il justice? aurions-nous un mot à répondre? Enfin, pour dernière raison, faut-il que ce héros en vienne aux mains avec tous les Grecs, et affronte la mort pour une femme? La vie d'un seul homme est plus précieuse que celle de mille femmes. Et si Diane veut prendre mon sang, moi, faible mortelle, pourrai-je résister à la déesse? ce serait impossible. Je me dévoue donc à la Grèce. Immolez-moi, et allez renverser Ilion. Ses ruines seront les monuments éternels de mon sacrifice, ce seront mes enfants, mon hymen et ma gloire. Il est dans l'ordre que les Grecs commandent aux barbares, et non les barbares aux Grecs : ceux-là sont nés pour l'esclavage, ceux-ci pour la liberté. » (Eurip., v. 1350-84, trad. de M. Artaud.)

1 A propos de ce vers, qui fait pressentir le sort d'Agamemnon, et du suivant sur Oreste :

Puisse-t-il être, hélas! moins funeste à sa mère,

qui fait allusion à la mort de Clytemnestre, quelques critiques ont loué l'adresse du poëte. Ils auraient pu remarquer que le dénoûment imaginé par Racine supprime la cause principale de ce double forfait, et convertir leur éloge en blâme. Corneille a également renfermé un présage de mort dans le vers que prononce le jeune Horace, acte II, sc. III :

Ne me reprochez pas le sort de votre amant

En effet, c'est pour ce motif qu'Horace tue sa sœur Camille.

CLYTEMNESTRE.

Par quelle trahison le cruel m'a déçue !

IPHIGÉNIE.

Il me cédait aux dieux, dont il m'avait reçue.
Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux[1] :
De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds.
Vos yeux me reverront dans Oreste mon frère.
Puisse-t-il être, hélas ! moins funeste à sa mère !
D'un peuple impatient vous entendez la voix.
Daignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois,
Madame; et rappelant votre vertu sublime...
Eurybate, à l'autel conduisez la victime[2].

SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! vous n'irez pas seule; et je ne prétends pas...
Mais on se jette en foule au-devant de mes pas.
Perfides ! contentez votre soif sanguinaire.

ÆGINE.

Où courez-vous, madame ? et que voulez-vous faire ?

CLYTEMNESTRE.

Hélas ! je me consume en impuissants efforts,
Et rentre au trouble affreux dont à peine je sors[3].
Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie ?

ÆGINE.

Ah ! savez-vous le crime, et qui vous a trahie,
Madame ? Savez-vous quel serpent inhumain
Iphigénie avait retiré dans son sein ?
Ériphile, en ces lieux par vous-même conduite,
A seule à tous les Grecs révélé votre fuite.

CLYTEMNESTRE.

O monstre que Mégère en ses flancs a porté !
Monstre que dans nos bras les enfers ont jeté !
Quoi ! tu ne mourras point ! Quoi ! pour punir son crime...
Mais où va ma douleur chercher une victime ?
Quoi ! pour noyer les Grecs et leurs mille vaisseaux,
Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux ?

1 *N'emporte pas*. Racine a déjà employé cette expression dans un vers, qui est le moule de celui-ci :

> Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine.
> (*Britannicus*, act. III, sc. III.)

2 « Conduisez-moi comme une victime victorieuse d'Ilion et fatale aux Phrygiens. » (Eurip., v. 1455.)

3 *Rentrer au trouble*, pour *dans le trouble*, est une preuve nouvelle de l'usage varié de la préposition *à*.

Quoi! lorsque, les chassant du port qui les recèle,
L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle,
Les vents, les mêmes vents, si longtemps accusés,
Ne te couvriront pas de ses vaisseaux brisés?
Et toi, soleil, et toi qui dans cette contrée
Reconnais l'héritier et le vrai fils d'Atrée,
Toi, qui n'osas du père éclairer le festin,
Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin[1].
Mais, cependant, ô ciel! ô mère infortunée!
De festons odieux ma fille couronnée
Tend la gorge aux couteaux par son père apprêtés!
Calchas va dans son sang... Barbares! arrêtez :
C'est le pur sang du dieu qui lance le tonnerre...
J'entends gronder la foudre, et sens trembler la terre :
Un dieu vengeur, un dieu fait retentir ces coups.

SCÈNE V.

CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÆGINE, GARDES.

ARCAS.

N'en doutez point, madame, un dieu combat pour vous.
Achille, en ce moment, exauce vos prières;
Il a brisé des Grecs les trop faibles barrières :
Achille est à l'autel. Calchas est éperdu :
Le fatal sacrifice est encor suspendu.
On se menace, on court, l'air gémit, le fer brille.
Achille fait ranger autour de votre fille
Tous ses amis, pour lui prêts à se dévouer.
Le triste Agamemnon, qui n'ose l'avouer,
Pour détourner ses yeux des meurtres qu'il présage,
Ou pour cacher ses pleurs, s'est voilé le visage[2].

1 Malherbe, dans son ode sur l'attentat commis en la personne du roi, le 19 décembre 1605, avait exprimé poétiquement la même idée. La strophe mérite d'être citée :

O soleil! ô grand luminaire!
Si jadis l'horreur d'un festin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matin,
Et d'un émerveillable change
Te couchas aux rives du Gange,
D'où vient que ta sévérité
Moindre qu'en la faute d'Atrée
Ne punit point cette contrée
D'une éternelle obscurité?

2 « Agamemnon, voyant Iphigénie traverser le bois pour aller à la mort, gémit et détourne la tête, couvrant son visage de son manteau (ὀμμάτων πέπλον προθείς), pour cacher ses larmes. » (Euripide, v. 1527.) Euripide, antérieur au peintre Timanthe d'une cinquantaine d'années, peut réclamer les éloges qu'on a donnés à cet ar-

Venez, puisqu'il se tait, venez, par vos discours,
De votre défenseur appuyer le secours.
Lui-même de sa main, de sang toute fumante,
Il veut entre vos bras remettre son amante;
Lui-même il m'a chargé de conduire vos pas :
Ne craignez rien.

CLYTEMNESTRE.

Moi, craindre! Ah! courons, cher Arcas.
Le plus affreux péril n'a rien dont je pâlisse.
J'irai partout... Mais, dieux! ne vois-je pas Ulysse?
C'est lui : ma fille est morte! Arcas, il n'est plus temps!

SCÈNE VI.

ULYSSE, CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÆGINE, GARDES.

ULYSSE.

Non, votre fille vit, et les dieux sont contents.
Rassurez-vous : le ciel a voulu vous la rendre.

CLYTEMNESTRE.

Elle vit! et c'est vous qui venez me l'apprendre [1]!

ULYSSE.

Oui, c'est moi qui longtemps, contre elle et contre vous,
Ai cru devoir, madame, affermir votre époux :
Moi qui, jaloux tantôt de l'honneur de nos armes,
Par d'austères conseils ai fait couler vos larmes :
Et qui viens, puisque enfin le ciel est apaisé,
Réparer tout l'ennui que je vous ai causé.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille! Ah, prince! O ciel! je demeure éperdue.
Quel miracle, seigneur, quel dieu me l'a rendue?

ULYSSE.

Vous m'en voyez moi-même, en cet heureux moment,

tiste pour avoir voilé le visage d'Agamemnon, dans son tableau du sacrifice d'Iphigénie. Racine, en transportant ce trait dans sa tragédie, a été moins heureux, car le chef des Grecs doit avoir une autre contenance quand un combat va s'engager.

1 La surprise de Clytemnestre est naturelle, mais le poëte a été bien inspiré en chargeant Ulysse de ce message. Il en a tiré ce trait pathétique : « C'est lui, ma fille est morte ! » Et le plaisir est plus vif par la surprise qui s'y mêle. D'ailleurs Achille et Agamemnon ne pouvaient plus reparaître sur la scène, où ils viennent d'échanger tant de menaces et d'injures. Peut-être aussi Racine a-t-il eu quelque scrupule de faire reparaître Iphigénie, que les récits antiques, même les plus favorables, dérobent pour toujours. Racine respecte encore l'histoire et la fable, même lorsqu'il les contredit. C'est pour cela qu'il laisse entrevoir Diane autour de ce bûcher, où, selon Euripide, elle a substitué une biche à la fille d'Agamemnon.

Saisi d'horreur, de joie, et de ravissement [1].
Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.
Déjà de tout le camp la discorde maîtresse
Avait sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.

1 « Quand nous fûmes arrivés, en conduisant ta fille, au bois sacré de Diane et au pré fleuri où l'armée était rassemblée, aussitôt la foule des Grecs accourut. Lorsque le roi Agamemnon vit la jeune fille s'avancer dans le bois pour le sacrifice, il gémit, et, détournant la tête, il versa des larmes en se voilant le visage; mais elle s'approche et lui dit : « Me voici prête, ô mon père! je donne vo-« lontiers ma vie pour ma patrie et pour toute la Grèce : conduisez-« moi à l'autel, immolez-moi, puisque l'oracle le veut ainsi. En ce « qui dépend de moi, soyez heureux; prenez ce gage de la victoire, « et revenez triomphants dans votre patrie. Au reste, que personne « ne porte ses mains sur moi; je présenterai mon sein en silence « et avec courage. » Elle dit, et tous sont frappés d'étonnement en voyant le grand cœur et le courage de la jeune vierge. Debout au milieu de l'assemblée, Talthybius, chargé de ce soin, commande un religieux silence et d'heureux présages. Le devin Calchas, replace dans un coffret garni en or le glaive tranchant, qu'il en avai. tiré tout enfermé dans son fourreau, et il couronne la jeune fille. Le fils de Pélée prenant à la fois le coffret et l'eau lustrale, court autour de l'autel, et dit : « O Diane, toi qui te plais à tuer les bêtes « sauvages et qui promènes dans la nuit ta brillante lumière, reçois « cette victime que te présente l'armée des Grecs et le roi Aga-« memnon; c'est le sang pur d'une beauté virginale : accorde à nos « vœux une heureuse navigation, et la prise de Troie par nos « armes. » Les Atrides et toute l'armée se tenaient les yeux fixés vers la terre. Le prêtre prend le glaive, invoque les dieux, et regarde la gorge pour marquer l'endroit où il doit frapper. Une angoisse cruelle serrait mon cœur, et je restais les yeux baissés. Mais un prodige soudain se manifeste : Calchas frappe, tous entendent le coup; mais la victime disparaît, sans qu'on voie aucune trace de sa retraite. Le prêtre pousse un cri, toute l'armée y répond par ses acclamations, à la vue de ce prodige, envoyé sans doute par quelque divinité; on le voyait, et l'on n'en croyait pas ses yeux. Une biche d'une taille extraordinaire et d'une rare beauté gisait palpitante sur la terre, l'autel de la déesse était arrosé de son sang. Alors avec quelle joie Calchas s'écrie : « Chefs de l'armée des « Grecs, voyez-vous cette victime que la déesse a substituée sur « l'autel? voyez-vous cette biche des montagnes? Diane la préfère « à la jeune vierge, elle ne veut pas qu'un sang si précieux souille « son autel. La déesse exauce nos vœux, elle nous accorde une « heureuse navigation, et la prise de Troie. Que chaque matelot « prenne donc courage et coure à ses vaisseaux; ce jour même il « faut quitter les étroites retraites de l'Aulide, et traverser la mer « Égée. » Après que la victime fut consumée tout entière dans les flammes de Vulcain, Calchas fit une prière pour l'heureux retour de l'armée.

« Cependant Agamemnon m'envoie vers toi pour te faire ce récit, et te dire à quelles hautes destinées les dieux l'élèvent, et quelle gloire immortelle il a dans la Grèce. Moi qui assistais au sacrifice, et qui ai tout vu, je te le dis, ta fille, on n'en peut douter, s'est envolée au séjour des dieux. Calme ta douleur, et pardonne à ton époux. Les volontés des dieux surprennent les mortels, ils sauvent ceux qu'ils aiment : le même jour a vu mourir et revivre ta fille. » (Eurip., v. 1520-92, trad. de M. Artaud.)

De ce spectacle affreux votre fille alarmée
Voyait pour elle Achille, et contre elle l'armée;
Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux
Épouvantait l'armée, et partageait les dieux.
Déjà de traits en l'air s'élevait un nuage;
Déjà coulait le sang, prémices du carnage:
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé,
Terrible, et plein du dieu qui l'agitait sans doute:
« Vous, Achille, a-t-il dit, et vous, Grecs, qu'on m'écoute
Le dieu qui maintenant vous parle par ma voix
M'explique son oracle, et m'instruit de son choix.
Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie
Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.
Thésée avec Hélène uni secrètement
Fit succéder l'hymen à son enlèvement:
Une fille en sortit, que sa mère a celée;
Du nom d'Iphigénie elle fut appelée.
Je vis moi-même alors le fruit de leurs amours:
D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.
Sous un nom emprunté sa noire destinée
Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
Elle me voit, m'entend, elle est devant vos yeux:
Et c'est elle, en un mot, que demandent les dieux. »
Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur, et regarde Ériphile.
Elle était à l'autel; et peut-être en son cœur
Du fatal sacrifice accusait la lenteur.
Elle-même tantôt, d'une course subite,
Était venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en secret sa naissance et son sort.
Mais puisque Troie enfin est le prix de sa mort,
L'armée à haute voix se déclare contre elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déjà pour la saisir Calchas lève le bras:
« Arrête, a-t-elle dit, et ne m'approche pas.
Le sang de ces héros dont tu me fais descendre
Sans tes profanes mains saura bien se répandre. »
Furieuse, elle vole, et, sur l'autel prochain,
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre;
Les vents agitent l'air d'heureux frémissements,
Et la mer leur répond par des mugissements;
La rive au loin gémit blanchissante d'écume:
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume;
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.

1 Ce beau vers revient presque entièrement à Corneille, qui fait dire à Viriate (*Sertorius*, act. II, sc. 1):

Balance les destins et partage les dieux.

Le soldat, étonné, dit que dans une nue
Jusque sur le bûcher Diane est descendue;
Et croit que, s'élevant au travers de ses feux,
Elle portait au ciel notre encens et nos vœux.
Tout s'empresse, tout part. La seule Iphigénie
Dans ce commun bonheur pleure son ennemie.
Des mains d'Agamemnon venez la recevoir;
Venez : Achille et lui, brûlant de vous revoir,
Madame, et désormais tous deux d'intelligence,
Sont prêts à confirmer leur auguste alliance[1].

CLYTEMNESTRE.

Par quel prix, quel encens, ô ciel, puis-je jamais
Récompenser Achille, et payer tes bienfaits!

1 Ce récit est, sans contredit le chef-d'œuvre du genre. Il échappe aux objections qui atteignent le récit de Théramène. Celui qui le fait, celle qui l'écoute, doivent se complaire également à tous les détails d'un tableau qui les charme et qui les émeut. Il n'y a donc qu'à admirer cette noble et religieuse poésie. Cette admiration même a fait naître plus tard une étrange idée. En 1769, un M. de La Dixmerie s'imagina que cette scène, si belle dans un récit, gagnerait encore à être mise en action. Saint-Foix, l'auteur des *Essais de Paris*, s'empressa de réaliser ce beau projet, et il eut le crédit d'entraîner les acteurs, qui substituèrent aux vers de Racine tous les détails de la scène héroïque qu'ils décrivent. Ils furent sifflés. Ni le poil hérissé de Calchas, ni la pantomime menaçante d'Achille, ni le feu du bûcher, ni le roulement de la foudre, ne purent attendrir le parterre, qui fut impitoyable.

FIN.

PHÈDRE

TRAGÉDIE

1677

PRÉFACE.

Voici encore une tragédie dont le sujet est pris dans Euripide. Quoique j'aie suivi une route un peu différente de celle de cet auteur pour la conduite de l'action, je n'ai pas laissé d'enrichir ma pièce de tout ce qui m'a paru le plus éclatant dans la sienne. Quand je ne lui devrais que la seule idée du caractère de Phèdre, je pourrais dire que je lui dois ce que j'ai peut-être mis de plus raisonnable sur le théâtre. Je ne suis point étonné que ce caractère ait eu un succès si heureux du temps d'Euripide, et qu'il ait encore si bien réussi dans notre siècle, puisqu'il a toutes les qualités qu'Aristote demande dans le héros de la tragédie, et qui sont propres à exciter la compassion et la terreur. En effet, Phèdre n'est ni tout à fait coupable, ni tout à fait innocente : elle est engagée, par sa destinée et par la colère des dieux, dans une passion illégitime dont elle a horreur toute la première : elle fait tous ses efforts pour la surmonter : elle aime mieux se laisser mourir que de la déclarer à personne ; et lorsqu'elle est forcée de la découvrir, elle en parle avec une confusion qui fait bien voir que son crime est plutôt une punition des dieux qu'un mouvement de sa volonté.

J'ai même pris soin de la rendre un peu moins odieuse qu'elle n'est dans les tragédies des anciens, où elle se résout d'elle-même à accuser Hippolyte. J'ai cru que la calomnie avait quelque chose de trop bas et de trop noir pour la mettre dans la bouche d'une princesse qui a d'ailleurs des sentiments si nobles et si vertueux. Cette bassesse m'a paru plus convenable à une nourrice, qui pouvait avoir des inclinations plus serviles, et qui néanmoins n'entreprend cette fausse accusation que pour sauver la vie et l'hon-

neur de sa maîtresse. Phèdre n'y donne les mains que parce qu'elle est dans une agitation d'esprit qui la met hors d'elle-même ; et elle vient un moment après dans le dessein de justifier l'innocence, et de déclarer la vérité.

Hippolyte est accusé, dans Euripide et dans Sénèque, d'avoir en effet violé sa belle-mère : *vim corpus tulit*. Mais il n'est ici accusé que d'en avoir eu le dessein. J'ai voulu épargner à Thésée une confusion qui l'aurait pu rendre moins agréable aux spectateurs.

Pour ce qui est du personnage d'Hippolyte, j'avais remarqué dans les anciens qu'on reprochait à Euripide de l'avoir représenté comme un philosophe exempt de toute imperfection : ce qui faisait que la mort de ce jeune prince causait beaucoup plus d'indignation que de pitié. J'ai cru lui devoir donner quelque faiblesse qui le rendrait un peu coupable envers son père, sans pourtant lui rien ôter de cette grandeur d'âme avec laquelle il épargne l'honneur de Phèdre, et se laisse opprimer sans l'accuser. J'appelle faiblesse la passion qu'il ressent malgré lui pour Aricie, qui est la fille et la sœur des ennemis mortels de son père.

Cette Aricie n'est point un personnage de mon invention. Virgile dit qu'Hippolyte l'épousa, et en eut un fils, après qu'Esculape l'eut ressuscité. Et j'ai lu encore dans quelques auteurs qu'Hippolyte avait épousé et emmené en Italie une jeune Athénienne de grande naissance, qui s'appelait Aricie, et qui avait donné son nom à une petite ville d'Italie.

Je rapporte ces autorités, parce que je me suis très-scrupuleusement attaché à suivre la fable. J'ai même suivi l'histoire de Thésée, telle qu'elle est dans Plutarque. C'est dans cet historien que j'ai trouvé que ce qui avait donné occasion de croire que Thésée fût descendu dans les enfers pour enlever Proserpine, était un voyage que ce prince avait fait en Épire vers la source de l'Achéron, chez un roi dont Pirithoüs voulait enlever la femme, et qui arrêta Thésée prisonnier, après avoir fait mourir Pirithoüs. Ainsi, j'ai tâché de conserver la vraisemblance de l'histoire, sans rien perdre des ornements de la fable, qui fournit extrê-

mement à la poésie, et le bruit de la mort de Thésée, fondé sur ce voyage fabuleux, donne lieu à Phèdre de faire une déclaration d'amour qui devient une des principales causes de son malheur, et qu'elle n'aurait jamais osé faire tant qu'elle aurait cru que son mari était vivant.

Au reste, je n'ose encore assurer que cette pièce soit en effet la meilleure de mes tragédies. Je laisse et aux lecteurs et au temps à décider de son véritable prix. Ce que je puis assurer, c'est que je n'en ai point fait où la vertu soit plus mise en jour que dans celle-ci : les moindres fautes y sont sévèrement punies : la seule pensée du crime y est regardée avec autant d'horreur que le crime même ; les faiblesses de l'amour y passent pour de vraies faiblesses ; les passions n'y sont présentées aux yeux que pour montrer tout le désordre dont elles sont cause ; et le vice y est peint partout avec des couleurs qui en font connaître et haïr la difformité. C'est là proprement le but que tout homme qui travaille pour le public doit se proposer ; et c'est ce que les premiers poëtes tragiques avaient en vue sur toute chose. Leur théâtre était une école où la vertu n'était pas moins bien enseignée que dans les écoles des philosophes. Aussi Aristote a bien voulu donner des règles du poëme dramatique ; et Socrate, le plus sage des philosophes, ne dédaignait pas de mettre la main aux tragédies d'Euripide. Il serait à souhaiter que nos ouvrages fussent aussi solides et aussi pleins d'utiles instructions que ceux de ces poëtes. Ce serait peut-être un moyen de réconcilier la tragédie avec quantité de personnes célèbres par leur piété et par leur doctrine, qui l'ont condamnée dans ces derniers temps, et qui en jugeraient sans doute plus favorablement, si les auteurs songeaient autant à instruire leurs spectateurs qu'à les divertir, et s'ils suivaient en cela la véritable intention de la tragédie.

PERSONNAGES.

THÉSÉE, fils d'Égée, roi d'Athènes.
PHÈDRE, femme de Thésée, fille de Minos et de Pasiphaé.
HIPPOLYTE, fils de Thésée et d'Antiope, reine des Amazones.
ARICIE, princesse du sang royal d'Athènes.
THÉRAMÈNE, gouverneur d'Hippolyte.
ŒNONE, nourrice et confidente de Phèdre.
ISMÈNE, confidente d'Aricie.
PANOPE, femme de la suite de Phèdre.
GARDES.

La scène est à Trézène ville du Péloponèse.

PHÈDRE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

HIPPOLYTE.

Le dessein en est pris : je pars, cher Théramène,
Et quitte le séjour de l'aimable Trézène[1].
Dans le doute mortel dont je suis agité,
Je commence à rougir de mon oisiveté.
Depuis plus de six mois éloigné de mon père,
J'ignore le destin d'une tête si chère[2];
J'ignore jusqu'aux lieux qui le peuvent cacher.

THÉRAMÈNE.

Et dans quels lieux, seigneur, l'allez-vous donc chercher?
Déjà, pour satisfaire à votre juste crainte,
J'ai couru les deux mers que sépare Corinthe;
J'ai demandé Thésée aux peuples de ces bords
Où l'on voit l'Achéron se perdre chez les morts;
J'ai visité l'Élide, et, laissant le Ténare,
Passé jusqu'à la mer qui vit tomber Icare.
Sur quel espoir nouveau, dans quels heureux climats
Croyez-vous découvrir la trace de ses pas?
Qui sait même, qui sait si le roi votre père
Veut que de son absence on sache le mystère?
Et si, lorsque avec vous nous tremblons pour ses jours,
Tranquille, et nous cachant de nouvelles amours,
Ce héros n'attend point qu'une amante abusée...

HIPPOLYTE.

Cher Théramène, arrête et respecte Thésée.

1 *Aimable*, épithète dans le goût d'Homère : *ἐρατεινή*. Ainsi, *Il.*, l. II, v. 532 : *Αὐγειὰς ἐρατεινάς*, et, même chant, v. 571 : *Ἀραιθυρέην τ' ἐρατεινήν*.

2 La *tête* pour la personne. Métonymie que les Grecs ont transmise aux Latins, et qui paraît ici un souvenir de ces vers d'Horace (l. I, od. XXIV) :

« Quis desiderio sit pudor, aut modus
Tam cari capitis? »

De ses jeunes erreurs désormais revenu,
Par un indigne obstacle il n'est point retenu ;
Et, fixant de ses vœux l'inconstance fatale,
Phèdre depuis longtemps ne craint plus de rivale.
Enfin, en le cherchant je suivrai mon devoir,
Et je fuirai ces lieux, que je n'ose plus voir.

THÉRAMÈNE.

Hé ! depuis quand, seigneur, craignez-vous la présence[1]
De ces paisibles lieux si chers à votre enfance,
Et dont je vous ai vu préférer le séjour
Au tumulte pompeux d'Athène et de la cour ?
Quel péril, ou plutôt quel chagrin vous en chasse ?

HIPPOLYTE.

Cet heureux temps n'est plus. Tout a changé de face,
Depuis que sur ces bords les dieux ont envoyé
La fille de Minos et de Pasiphaé[2].

THÉRAMÈNE.

J'entends : de vos douleurs la cause m'est connue :
Phèdre ici vous chagrine, et blesse votre vue.
Dangereuse marâtre, à peine elle vous vit,
Que votre exil d'abord signala son crédit.
Mais sa haine sur vous autrefois attachée,
Ou s'est évanouie, ou s'est bien relâchée.
Et d'ailleurs, quels périls vous peut faire courir
Une femme mourante, et qui cherche à mourir ?
Phèdre, atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire[3],
Lasse enfin d'elle-même et du jour qui l'éclaire,
Peut-elle contre vous former quelque dessein

HIPPOLYTE.

Sa vaine inimitié n'est pas ce que je crains.
Hippolyte en partant fuit une autre ennemie :
Je fuis, je l'avouerai, cette jeune Aricie,
Reste d'un sang fatal conjuré contre nous.

THÉRAMÈNE.

Quoi ! vous-même, seigneur, la persécutez-vous ?
Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides[4]
Trempa-t-elle aux complots de ses frères perfides ?

1 *Présence*, qui se dit des personnes, anime les lieux dont Hippolyte redoute l'aspect.

2 La périphrase n'est pas ici une simple ressource de style. le poëte amène à dessein le nom de Pasiphaé. Qu'attendre, en effet, de la fille d'une telle mère ?

3 ... Νιν κλύω...
Κρυπτῷ γε πένθει θανάτου θέλουσαν
Κέλσαι ποτὶ τέρμα δύστανον.

« Atteinte d'un mal caché, elle veut, dit-on, se hâter vers le terme fatal. » (Eurip., *Ph.*, v. 139.)

4 Les fils de Pallante, frère d'Égée, avaient tenté d'enlever à Thésée l'héritage de son père. Thésée, après avoir déjoué leur complot, les avait tous mis à mort.

Et devez-vous haïr ses innocents appas [1] ?

HIPPOLYTE.

Si je la haïssais, je ne la fuirais pas.

THÉRAMÈNE.

Seigneur, m'est-il permis d'expliquer votre fuite ?
Pourriez-vous n'être plus ce superbe Hippolyte
Implacable ennemi des amoureuses lois,
Et d'un joug que Thésée a subi tant de fois ?
Vénus, par votre orgueil si longtemps méprisée,
Voudrait-elle à la fin justifier Thésée ?
Et, vous mettant au rang du reste des mortels,
Vous a-t-elle forcé d'encenser ses autels ?
Aimeriez-vous, seigneur [2] ?

HIPPOLYTE.

Ami, qu'oses-tu dire ?
Toi qui connais mon cœur depuis que je respire,
Des sentiments d'un cœur si fier, si dédaigneux,
Peux-tu me demander le désaveu honteux ?
C'est peu qu'avec son lait une mère amazone [3]
M'ait fait sucer encor cet orgueil qui t'étonne ;
Dans un âge plus mûr moi-même parvenu,
Je me suis applaudi quand je me suis connu.
Attaché près de moi par un zèle sincère,
Tu me contais alors l'histoire de mon père.
Tu sais combien mon âme, attentive à ta voix [4],

1 Expression fade, suivie d'un madrigal plus pastoral que tragique. Ce vers :

Si je la haïssais, je ne la fuirais pas,

cité comme un modèle de finesse, serait mieux placé ailleurs. Au reste Corneille en a fourni la matière et presque le texte ; d'abord dans *la Toison d'or*, acte II, sc. II :

Je te haïrais peu, si je ne t'aimais pas.

Et dans *Attila* (acte II, sc. I) :

Peut-être il ne la fuit que de peur de se rendre.

Boursault a dit à son tour (*Mercure galant*, acte IV, sc. IV) :

Si je vous haïssais je ne me tairais pas.

2 Le doute de Théramène après l'aveu si transparent d'Hippolyte n'a d'autre objet que de donner la parole à ce jeune prince, dont les réticences peuvent aussi nous surprendre.

3 Plutarque donne à cette mère le nom d'Antiope, adopté par Racine, et Athénée celui d'Hippolyte.

4 Le docteur Piccolos, dont la complaisance est inépuisable comme l'érudition, me signale un passage de Quintus de Smyrne qui paraît avoir inspiré ces vers de Racine. Ce passage est tiré des *Posthomerica*. Ulysse et Diomède, qui emmènent Néoptolème au siége de Troie, lui racontent pendant la traversée les exploits de son père :

« Ces princes, assis à ses côtés, charmaient le fils d'Achille en lui racontant les exploits de son père, ce qu'il avait fait pendant la traversée, sa lutte sur terre contre Télèphe, les Troyens accablés autour de la ville de Priam, et les Grecs comblés de gloire. Et lui, ravi de ces discours, se promettait d'égaler le courage et la gloire

S'échauffait au récit de ses nobles exploits,
Quand tu me dépeignais ce héros intrépide
Consolant les mortels de l'absence d'Alcide,
Les monstres étouffés et les brigands punis [1],
Procuste, Cercyon, et Sciron, et Sinis,
Et les os dispersés du géant d'Épidaure,
Et la Crète fumant du sang du Minotaure.
Mais, quand tu récitais des faits moins glorieux·
Sa foi partout offerte et reçue en cent lieux;
Hélène à ses parents dans Sparte dérobée;
Salamine témoin des pleurs de Péribée;
Tant d'autres dont les noms lui sont même échappés,
Trop crédules esprits que sa flamme a trompés;
Ariane aux rochers contant ses injustices [2];
Phèdre enlevée enfin sous de meilleurs auspices;
Tu sais comme à regret écoutant ce discours,
Je te pressais souvent d'en abréger le cours [3].

de son invincible père. » On peut encore rapprocher de ce passage les vers que Racine a mis dans la bouche d'Iphigénie:

Hélas! avec plaisir je me faisais conter
Tous les noms des pays que vous allies dompter (Acte IV, sc. IV.)

Et Virgile, *Æn.*, l. III, v. 342 :

« In antiquam virtutem animosque viriles
Et pater Æneas et avunculus excitat Hector »

1 Ovide a compté aussi les exploits de Thésée avec la prolixité qui lui est habituelle : le goût de Racine y a mis plus de sobriété :

« Te, maxime Theseu,
Mirata est Marathon Cretei sanguine tauri;
Quodque suis securus arat Cromyona colonus,
Munus opusque tuum. Tellus Epidauria per te
Clavigeram vidit Vulcani occumbere prolem,
Vidit et immitem Cephisias ora Procusten;
Cercyonis letum vidit Cerealis Eleusis.
Occidit ille Sinis, magnis male viribus usus,
Qui poterat curvare trabes, et agebat ab alto
Ad terram late sparsuras corpora pinus.
Tutus ad Alcathoen, Lelegeïa mœnia, limes,
Composito Scirone, patet : sparsisque latronis
Terra negat sedem, sedem negat ossibus unda. »
Metam., l. VII, v. 433-41.

« Illustre Thésée, Marathon t'admira lorsque tu revins couvert du sang du taureau crétois. Si le laboureur peut désormais cultiver les champs de Cromyon sans craindre le sanglier qui les ravageait, sa sûreté est ton ouvrage. Par toi la terre d'Épidaure a vu tomber le fils de Vulcain armé d'une massue; le Céphise a vu la chute de l'impitoyable Procuste; par toi encore Éleusis, chère à Cérès, a vu la mort de Cercyon. Il est aussi tombé, ce Sinis, dont la vigueur criminelle pouvait courber le tronc des arbres, et abaissait jusqu'à terre la cime des pins, qui se redressaient pour jeter au loin les membres de ses victimes. La route est ouverte et sûre vers Alcathoé, fondée par Lélex, grâce au trépas de Sciron. Les os dispersés du monstre n'ont point d'asile sur la terre, et la mer les repousse. »

2 Ce vers est un souvenir des plaintes d'Ariane dans Catulle.

3 Hippolyte avait raison alors, et peut-être a-t-il tort de faire maintenant une pareille énumération, surtout lorsqu'il vient de dire :

Cher Théramène, arrête, et respecte Thésée.

Heureux ! si j'avais pu ravir à la mémoire
Cette indigne moitié d'une si belle histoire.
Et moi-même, à mon tour, je me verrais lié[1] ?
Et les dieux jusque-là m'auraient humilié ?
Dans mes lâches soupirs d'autant plus méprisable,
Qu'un long amas d'honneurs rend Thésée excusable,
Qu'aucuns[2] monstres par moi domptés jusque aujourd'hui,
Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui.
Quand même ma fierté pourrait s'être adoucie,
Aurais-je pour vainqueur dû choisir Aricie ?
Ne souviendrait-il plus[3] à mes sens égarés
De l'obstacle éternel qui nous a séparés ?
Mon père la réprouve ; et, par des lois sévères,
Il défend de donner des neveux à ses frères :
D'une tige coupable il craint un rejeton ;
Il veut avec leur sœur ensevelir leur nom ;
Et que, jusqu'au tombeau soumise à sa tutelle,
Jamais les feux d'hymen ne s'allument pour elle.
Dois-je épouser ses droits contre un père irrité ?
Donnerai-je l'exemple à la témérité ?
Et, dans un fol amour ma jeunesse embarquée...

THÉRAMÈNE.

Ah, seigneur ! si votre heure est une fois marquée[4],
Le ciel de nos raisons ne sait point s'informer.
Thésée ouvre vos yeux en voulant les fermer ;
Et sa haine, irritant une flamme rebelle
Prête à son ennemie une grâce nouvelle.
Enfin, d'un chaste amour pourquoi vous effrayer
S'il a quelque douceur, n'osez-vous l'essayer ?
En croirez-vous toujours un farouche scrupule ?
Craint-on de s'égarer sur les traces d'Hercule ?
Quels courages Vénus n'a-t-elle pas domptés ?

1 *Lié* sans complément est bien vague ; mais il n'y a pas de méprise à craindre, comme dans *les Plaideurs* :

Monsieur, je ne veux point être liée... (P. 83.)

2 *Aucuns monstres*. Les grammairiens accusent ici Racine de solécisme, parce qu'ils supposent qu'*aucuns* est négatif et ne peut prendre le pluriel. *Aucuns* est affirmatif, et il a le sens de *quelques*, « aliquot. »

3 *Ne souviendrait-il plus*. M. Génin (*Variations du Langage français*, p. 427-8) remarque judicieusement que : *Il me souvient*, « subvenit mihi, » est la seule forme logique du verbe *souvenir*, qui devrait être unipersonnel. L'usage en a décidé autrement, et Racine a pu dire dans cette même tragédie :

Je ne me souviens plus des leçons de Neptune.

Et La Fontaine (*Philomèle et Progné*) :

Je ne me souviens pas que vous soyez venue
Depuis le temps de Thrace...

4 Théramène n'est pas dans son rôle de gouverneur, et il est surprenant qu'avec un tel Mentor, Hippolyte soit resté si longtemps insensible. Alléguer, comme il le fait, *les traces* d'Hercule, en amour, c'est faire un mauvais raisonnement, et donner un détestable conseil.

Vous-même où seriez-vous, vous qui la combattez [1],
Si toujours Antiope, à ses lois opposée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée ?
Mais que sert d'affecter un superbe discours ?
Avouez-le, tout change : et, depuis quelques jours,
On vous voit moins souvent, orgueilleux et sauvage,
Tantôt faire voler un char sur le rivage,
Tantôt, savant dans l'art par Neptune inventé,
Rendre docile au frein un coursier indompté ;
Les forêts de nos cris moins souvent retentissent ;
Chargés d'un feu secret, vos yeux s'appesantissent ;
Il n'en faut point douter : vous aimez, vous brûlez ;
Vous périssez d'un mal que vous dissimulez.
La charmante Aricie a-t-elle su vous plaire ?

HIPPOLYTE.

Théramène, je pars, et vais chercher mon père.

THÉRAMÈNE.

Ne verrez-vous point Phèdre avant que de partir,
Seigneur ?

HIPPOLYTE.

C'est mon dessein : tu peux l'en avertir.
Voyons-la, puisque ainsi mon devoir me l'ordonne.
Mais quel nouveau malheur trouble sa chère Œnone ?

SCÈNE II.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE, ŒNONE.

ŒNONE.

Hélas, seigneur ! quel trouble au mien peut être égal ?
La reine touche presque à son terme fatal.
En vain à l'observer jour et nuit je m'attache ;
Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache.
Un désordre éternel règne dans son esprit ;
Son chagrin inquiet l'arrache de son lit :
Elle veut voir le jour ; et sa douleur profonde
M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde...
Elle vient.

HIPPOLYTE.

Il suffit : je la laisse en ces lieux,
Et ne lui montre point un visage odieux.

1 Le grave gouverneur cotoie ici la comédie, et même il y tombe: au langage près, n'est-ce pas le raisonnement d'Henriette disant à sa sœur (*Femmes savantes*, act. I, sc. I) :

> Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez,
> Si ma mère n'eût eu que de ces beaux côtés,
> Et bien vous prend, ma sœur, que son noble génie
> N'ait pas vaqué toujours à la philosophie.

L'abbé Geoffroy ajoute à ce rapprochement si naturel une remarque non moins judicieuse sur la *pudique ardeur* d'Antiope.

SCÈNE III.

PHÈDRE, ŒNONE.

PHÈDRE.

N'allons point plus avant, demeurons, chère Œnone.
Je ne me soutiens plus; ma force m'abandonne[1];
Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi,
Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi.
Hélas! *(Elle s'assied.)*

ŒNONE.

Dieux tout-puissants, que nos pleurs vous apaisent!

PHÈDRE.

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent[2]!
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux?
Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire.

ŒNONE.

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire[3]!
Vous-même, condamnant vos injustes desseins,
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains;
Vous-même, rappelant votre force première,
Vous vouliez vous montrer et revoir la lumière.
Vous la voyez, madame; et, prête à vous cacher,
Vous haïssez le jour que vous veniez chercher[4]?

PHÈDRE.

Noble et brillant auteur d'une triste famille,
Toi, dont ma mère osait se vanter d'être fille,
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
Soleil, je te viens voir pour la dernière fois[5]!

1 Αἴρετέ μου δέμας· ὀρθοῦτε κάρα.
Λέλυμαι μελέων ξύνδεσμα, φίλαι.

« Soulevez mon corps, relevez ma tête : la force qui lie mes membres entre eux m'échappe, ô mes amies! » (Eurip., v. 198.)

2 Βαρύ μοι κεφαλῆς ἐπίκρανον ἔχειν.

« Que cette parure pèse à ma tête! » (V. 201.)

3 Ταχὺ γὰρ σφάλλει, κοὐδενὶ χαίρεις,
Οὐδέ τ' ἀρέσκει τὸ παρόν, τόδ' ἀπὸν
Φίλτερον ἡγεῖ.

« Tu changes sans cesse; rien ne te charme; ce que tu vois te déplaît; et tu préfères ce qui n'est pas sous tes yeux. » (Eurip., v. 183.)

4 « Quæsivit cœlo lucem ingemuitque reperta, »
Virg. Æn., l. IV, v. 692

5 Sophocle (*Œdipe roi*, v. 1169) :

Ὦ φῶς τελευταῖόν σε προσβλέψαιμι νῦν.

ŒNONE.

Quoi ! vous ne perdrez point cette cruelle envie ?
~~Vous verrai-je toujours, renonçant à la vie~~,
Faire de votre mort les funestes apprêts ?

PHÈDRE.

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts[1] !
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière[2] ?

ŒNONE.

Quoi, madame ?

PHÈDRE.

Insensée ! où suis-je ? et qu'ai-je dit ?
Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit ?
Je l'ai perdu : les dieux m'en ont ravi l'usage[3].
Œnone, la rougeur me couvre le visage :
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs ;
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs.

ŒNONE.

Ah ! s'il vous faut rougir, rougissez d'un silence
Qui de vos maux encore aigrit la violence.
Rebelle à tous nos soins, sourde à tous nos discours
Voulez-vous, sans pitié, laisser finir vos jours ?
Quelle fureur les borne au milieu de leur course ?
Quel charme ou quel poison en a tari la source ?
Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux ;
Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure

1 « ...O qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat et ingenti ramorum protegat umbra ! »
Virg. *Georg.*, l. II, v. 488-9.

Αἶ ! αἶ !
Πῶς ἂν δροσερᾶς ἀπὸ κρηνῖδος,
Καθαρῶν ὑδάτων πῶμ' ἀρυσαίμην ;
Ὑπό τ' αἰγείροις ἔν τε κομήτῃ
Λειμῶνι κλιθεῖσ' ἀναπαυσαίμαν ;

« Hélas, hélas ! que ne puis-je, au bord d'une source limpide, puiser une onde pure qui me désaltère ! que ne puis-je, couchée à l'ombre des peupliers, me reposer sur une verte prairie ! » (Eur., v. 208.)

2 Δεσποιν' ἁλίας, Ἄρτεμι, Λίμνας
Καὶ γυμνασίων τῶν ἱπποκρότων,
Εἴθε γενοίμαν ἐν σοῖς δαπέδοις,
Πώλους Ἐνέτας δαμαλιζομένα !

« Diane, souveraine de Limnè sur le bord de la mer, toi qui diriges les jeux bruyants des coursiers, que ne suis-je dans ton domaine occupée à dompter de jeunes chevaux venètes ! » (Eur., v. 229.)

3 Δύστανος ἐγώ, τί ποτ' εἰργασάμαν ;
Ποῖ παρεπλάγχθην γνώμας ἀγαθᾶς ;
Ἐμάνην, ἔπεσον δαίμονος ἄτᾳ.

« Malheureuse, qu'ai-je fait ? où laissai-je égarer ma raison ? Je l'ai perdue. Je suis tombée par la vengeance d'un dieu. » (Eur., v. 240.)

Depuis que votre corps languit sans nourriture [1].
A quel affreux dessein vous laissez-vous tenter ?
De quel droit sur vous-même osez-vous attenter ?
Vous offensez les dieux auteurs de votre vie ;
Vous trahissez l'époux à qui la foi vous lie ;
Vous trahissez enfin vos enfants malheureux,
Que vous précipitez sous un joug rigoureux.
Songez qu'un même jour leur ravira leur mère,
Et rendra l'espérance au fils de l'étrangère,
A ce fier ennemi de vous, de votre sang,
Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc,
Cet Hippolyte...

PHÈDRE.

Ah dieux !

ŒNONE.

Ce reproche vous touche [2].

PHÈDRE.

Malheureuse ! quel nom est sorti de ta bouche [3] !...

ŒNONE.

Hé bien ! votre colère éclate avec raison :
J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom [4].
Vivez donc : que l'amour, le devoir, vous excite ;
Vivez, ne souffrez pas que le fils d'une Scythe,

1 Τριτάταν δέ νιν κλύω
Τάνδε κατ' ἀμβροσίου
Στόματος ἁμέραν
Δάματρος ἀκτᾶς δέμας ἁγνὸν ἴσχειν.

« Voilà, dit-on, le troisième jour depuis qu'elle écarte de sa bouche délicate les doux présents de Cérès. » (Eur., v. 135.)

2 Ἀλλ' ἴσθι μέντοι (πρὸς τάδ' αὐθαδεστέρα
Γίγνου θαλάσσης) εἰ θανεῖ, προδοῦσα σοὺς
Παῖδας, πατρῴων μὴ μεθέξοντας δόμων,
Μὰ τὴν ἄνασσαν ἱππίαν Ἀμάζονα,
Ἣ σοῖς τέκνοισι δεσπότην ἐγείνατο
Νόθον, φρονοῦσα γνήσι', (οἶσθά νιν καλῶς)
Ἱππόλυτον. ΦΑ. Οἴ μοι ! ΤΡ. Θιγγάνει σέθεν τόδε.

« Mais, sache-le bien, dussent mes paroles te rendre plus courroucée que la mer, si tu meurs, tu trahis tes enfants, tu les prives de l'héritage de leur père ; j'en jure par cette Amazone belliqueuse qui a mis au monde, pour les asservir, un bâtard plein d'une noble fierté ; tu le connais bien, c'est Hippolyte ! — PH. . Hélas ! — LA NOUR. : Ces reproches te touchent. » (Eur., v. 305.)

3 Ἀπώλεσάς με, μαῖα, καί σε, πρὸς θεῶν,
Τοῦδ' ἀνδρὸς αὖθις λίσσομαι σιγᾶν πέρι.

« PH. : Tu me fais mourrir, ô nourrice ! Au nom des dieux, je t'en supplie, ne prononce jamais le nom de cet homme. » (Eur., v. 312.)

4 Ὁρᾷς ; φρονεῖς μὲν εὖ, φρονοῦσα δ' οὐ θέλεις
Παῖδάς τ' ὀνῆσαι καὶ σὸν ἐκσῶσαι βίον.

« LA NOUR. : Vois-tu ? ta haine est juste, et pourtant tu refuses de sauver tes fils, et de prendre soin de tes jours. » (Eur., v. 313.)

Accablant vos enfants d'un empire odieux,
Commande au plus beau sang de la Grèce et des dieux.
Mais ne différez point : chaque moment vous tue ;
Réparez promptement votre force abattue,
Tandis que de vos jours, prêts à se consumer,
Le flambeau dure encore, et peut se rallumer.

PHÈDRE.

J'en ai trop prolongé la coupable durée.

ŒNONE.

Quoi ! de quelques remords êtes-vous déchirée ?
Quel crime a pu produire un trouble si pressant ?
Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent[1] ?

PHÈDRE.

Grâces au ciel, mes mains ne sont point criminelles.
Plût aux dieux que mon cœur fût innocent comme elles !

ŒNONE.

Et quel affreux projet avez-vous enfanté
Dont votre cœur encor doive être épouvanté ?

PHÈDRE.

Je t'en ai dit assez : épargne-moi le reste.
Je meurs, pour ne point faire un aveu si funeste.

ŒNONE.

Mourez donc, et gardez un silence inhumain ;
Mais pour fermer vos yeux cherchez une autre main.
Quoiqu'il vous reste à peine une faible lumière,
Mon âme chez les morts descendra la première ;
Mille chemins ouverts y conduisent toujours,
Et ma juste douleur choisira les plus courts.
Cruelle ! quand ma foi vous a-t-elle déçue ?
Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue ?
Mon pays, mes enfants, pour vous j'ai tout quitté.
Réserviez-vous ce prix à ma fidélité[2] ?

PHÈDRE.

Quel fruit espères-tu de tant de violence ?
Tu frémiras d'horreur si je romps le silence.

ŒNONE.

Et que me direz-vous qui ne cède, grands dieux,
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux ?

PHÈDRE.

Quand tu sauras mon crime, et le sort qui m'accable,
Je n'en mourrai pas moins : j'en mourrai plus coupable.

ŒNONE.

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,
Par vos faibles genoux, que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

1 TP. Ἁγνὰς μέν, ὦ παῖ, χεῖρας αἵματος φέρεις.
ΦΑ. Χεῖρες μὲν ἁγναί, φρὴν δ' ἔχει μίασμά τι.

« LA NOUR. : Ma fille, tes mains sont pures de sang. — PH. : Mes mains sont pures, mais mon cœur est souillé. » (Eur., v. 316.)

2 « Tu me refuses le prix de ma fidélité. » (Eur., v. 335.)

PHÈDRE.

Tu le veux : lève-toi.

ŒNONE.

Parlez : je vous écoute.

PHÈDRE.

Ciel ! que lui vais-je dire ? et par où commencer ?

ŒNONE.

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

PHÈDRE.

O haine de Vénus ! O fatale colère !
Dans quels égarements l'amour jeta ma mère [1] !

ŒNONE.

Oublions-les, madame ; et qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir.

PHÈDRE.

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !

ŒNONE.

Que faites-vous, madame ? et quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui ?

PHÈDRE.

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je péris la dernière et la plus misérable.

ŒNONE.

Aimez-vous [2] ?

1 ΦΑ. Ὦ τλῆμον, οἷον, μῆτερ, ἠράσθης ἔρον !
ΤΡ. Ὃν ἔσχε ταύρου, τέκνον ; Ἢ τί φὰς τόδε ;
ΦΑ. Σύ τ', ὦ τάλαιν' ὅμαιμε, Διονύσου δάμαρ !
ΤΡ. Τέκνον, τί πάσχεις ; ξυγγόνους κακοῤῥοθεῖς.
ΦΑ. Τριτάτη δ' ἐγὼ δύστηνος ὡς ἀπόλλυμαι !

« PH. : De quel amour tu fus éprise, ô mère infortunée ! — LA NOUR. : Tu parles du taureau. Pourquoi rappeler ce souvenir ? — PH. : Et toi, sœur malheureuse, épouse de Bacchus ! — LA NOUR. : Enfant, qu'as-tu donc ? tu diffames ta famillle. — PH. : Et moi, troisième victime, comment je péris ! » (Eur., v. 338.)

Le vers de Racine

Je péris la dernière et la plus misérable,

est traduit littéralement de l'*Antigone* de Sophocle (v. 809-92).

Πορεύομαι
Πρὸς τοὺς ἐμαυτῆς, ὧν ἀριθμὸν ἐν νεκροῖς
Πλεῖστον δέδεκται Περσέφασσ' ὀλολότων,
Ὧν λοίσθια 'γὼ καὶ κάκιστα δὴ μακρῷ
Κάτειμι, πρίν μοι μοῖραν ἐξήκειν βίου.

« Je vais retrouver mes proches que Proserpine a déjà reçus en si grand nombre parmi les morts, moi la dernière et la plus misérable, devançant le temps marqué par la destinée. »

2 ΤΡ. Τί φῄς ; ἐρᾷς, ὦ τέκνον, ἀνθρώπων τινός ;
ΦΑ. Ὅστις ποθ' οὗτός ἐσθ' ὁ τῆς Ἀμαζόνος.

PHÈDRE.

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

ŒNONE.

Pour qui?

PHÈDRE.

Tu vas ouïr le comble des horreurs.
J'aime... A ce nom fatal, je tremble, je frissonne.
J'aime...

ŒNONE.

Qui?

PHÈDRE.

Tu connais ce fils de l'Amazone,
Ce prince si longtemps par moi-même opprimé?

ŒNONE.

Hippolyte! Grands dieux!

PHÈDRE.

C'est toi qui l'as nommé!

ŒNONE.

Juste ciel! tout mon sang dans mes veines se glace[1].
O désespoir! ô crime! ô déplorable race!
Voyage infortuné! Rivage malheureux,
Fallait-il approcher de tes bords dangereux?

PHÈDRE.

Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Égée
Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée,
Mon repos, mon bonheur semblait être affermi;
Athènes me montra mon superbe ennemi:
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler[2];

ΤΡ. Ἱππόλυτον αὐδᾷς; ΦΑ. Σοῦ τάδ' οὐκ ἐμοῦ κλύεις

« LA NOUR. : Que dis-tu, ma fille? Aimes-tu quelqu'un les hommes?—PH. : Tel qu'il est, ce fils de l'Amazone.— LA NOUR. : Tu parles d'Hippolyte.— PH. : C'est toi qui l'as nommé. » (Eur., v. 352.)

Σοῦ τάδ' οὐκ ἐμοῦ κλύεις, littéralement : « De toi, non de moi, tu entends cela, » est admirablement rendu par : *c'est toi qui l'as nommé*. C'est cependant un poëte médiocre, Gilbert, résident de la reine Christine à Paris, plagiaire par anticipation de la *Rodogune* de Corneille (V. Viguier, *Anecd. littéraires sur P. Corneille*), qui a eu cette bonne fortune dans ce vers :

Ne m'en accuse point, c'est toi qui l'as nommé.

Ne m'en accuse point est là pour οὐκ ἐμοῦ. Racine l'a judicieusement supprimé.

1 « LA NOUR. : Grands dieux! qu'as-tu dit? Je suis perdue. Mes amies, cela peut-il s'entendre? » (Eur., v. 354.)

2 Ici Racine a pris Sapho pour modèle :

Ὡς γὰρ εἴδω σε, βροχέως με φωνᾶς οὐδὲν ἔτ' εἴκει·
Ἀλλὰ καμμὲν γλῶσσα ἔαγε· λεπτὸν δ'
Αὐτίκα χρῷ πῦρ ὑποδεδρόμακεν·
Ὀππάτεσσιν δ' οὐδὲν ὄρημ', ἐπιρρομβεῦσι δ' ἀκουαί·

Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.
Par des vœux assidus je crus les détourner :
Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner ;
De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée :
D'un incurable amour remèdes impuissants[1] !
En vain sur les autels ma main brûlait l'encens :
Quand ma bouche implorait le nom de la déesse,
J'adorais Hippolyte ; et, ~~le voyant sans~~ cesse,
Même au pied des autels que je faisais fumer,
J'offrais tout à ce dieu que je n'osais nommer.
Je l'évitais partout. O comble de misère !
Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter :
J'excitai mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'ennemi dont j'étais idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre ;
Je pressai son exil ; et mes cris éternels
L'arrachèrent du sein et des bras paternels.
Je respirais, Œnone ; et, depuis son absence,
Mes jours, moins agités, coulaient dans l'innocence :
Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivais les fruits.
Vaines précautions ! Cruelle destinée !
Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné :
Ma blessure trop vive aussitôt a saigné[2].
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée[3] :
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée[4].
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur :
J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur ;
Je voulais en mourant prendre soin de ma gloire[5],

Κὰδ δ' ἴδρως ψυχρὸς χέεται, κ. τ. λ.
Théocrite, dans sa seconde idylle, a imité cette ode de Sapho, que Catulle a traduite. Boileau (*Traité du Sublime*, trad. de Longin) a essayé de lutter contre ce texte, que Racine seul pouvait égaler.

1 « Instauratque diem donis pecudumque reclusis
Pectoribus inhians, spirantia consulit exta.
Heu vatum ignaræ mentes ! quid vota furentem,
Quid delubra juvant ! » (*Æn.*, l. IV, v. 63.)

2 « Agnosco veteris vestigia flammæ. » (Virg., l. IV, v. 23.)

3 « Vulnus alit venis et cæco carpitur igni. (Virg., l. IV, v. 2.)

4 « In me tota ruens Venus
Cyprum deseruit. » (Hor., l. I, od. xix, v. 9.)

5 Euripide a fourni quelques traits à Racine : « Après que l'amour m'eut blessée, je considérai les meilleurs moyens de le supporter. Je commençai donc par taire mon mal et par le cacher... Ensuite je résolus de résister au délire de ma passion, et de la vaincre par la chasteté. Mais enfin, ne pouvant par ces moyens triompher de Vénus, mourir me parut être le meilleur parti. » (Trad. de M. Artaud t. I, p. 296.)

~~Et dérober au jour une flamme si noire~~ :
Je n'ai ~~pu soutenir tes larmes, tes combats~~,
J'ai ~~tout~~ avoué : je ne m'en repens pas,
Pourvu que, de ma mort respectant les approches,
Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches,
Et que tes vains secours cessent de rappeler
Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler.

SCÈNE IV.

PHÈDRE, OENONE, PANOPE.

PANOPE.

Je voudrais vous cacher une triste nouvelle,
Madame : mais il faut que je vous la révèle.
La mort vous a ravi votre invincible époux,
Et ce malheur n'est plus ignoré que de vous.

OENONE.

Panope, que dis-tu ?

PANOPE.

Que la reine, abusée,
En vain demande au ciel le retour de Thésée ;
Et que, par des vaisseaux arrivés dans le port,
Hippolyte, son fils, vient d'apprendre sa mort.

PHÈDRE.

Ciel !

PANOPE.

Pour le choix d'un maître Athènes se partage :
Au prince votre fils l'un donne son suffrage,
Madame ; et de l'État l'autre oubliant les lois,
Au fils de l'étrangère ose donner sa voix.
On dit même qu'au trône une brigue insolente
Veut placer Aricie et le sang de Pallante.
J'ai cru de ce péril vous devoir avertir.
Déjà même Hippolyte est tout prêt à partir ;
Et l'on craint, s'il paraît dans ce nouvel orage,
Qu'il n'entraîne après lui tout un peuple volage.

OENONE.

Panope, c'est assez : la reine, qui t'entend,
Ne négligera point cet avis important.

SCÈNE V.

PHÈDRE, OENONE.

OENONE.

Madame, je cessais de vous presser de vivre[1] ;
Déjà même au tombeau je songeais à vous suivre ;
Pour vous en détourner je n'avais plus de voix ;

Mais ce nouveau malheur vous prescrit d'autres lois.
Votre fortune change et prend une autre face [2] :
Le roi n'est plus, madame ; il faut prendre sa place.
Sa mort vous laisse un fils à qui vous vous devez,
Esclave s'il vous perd, et roi si vous vivez.
Sur qui, dans son malheur, voulez-vous qu'il s'appuie ?
Ses larmes n'auront plus de main qui les essuie ;
Et ses cris innocents, portés jusques aux dieux,
Iront contre sa mère irriter ses aïeux [3].
Vivez ; vous n'avez plus de reproche à vous faire :
Votre flamme devient une flamme ordinaire [4] ;
Thésée en expirant vient de rompre les nœuds
Qui faisaient tout le crime et l'horreur de vos feux.
Hippolyte pour vous devient moins redoutable ;
Et vous pouvez le voir sans vous rendre coupable.
Peut-être, convaincu de votre aversion,
Il va donner un chef à la sédition :
Détrompez son erreur, fléchissez son courage.
Loin de ces bords heureux, Trézène est son partage ;
Mais il sait que les lois donnent à votre fils
Les superbes remparts que Minerve a bâtis [5].
Vous avez l'un et l'autre une juste ennemie :
Unissez-vous tous deux pour combattre Aricie.

PHÈDRE.

Hé bien à tes conseils je me laisse entraîner ;
Vivons, si vers la vie on peut me ramener,
Et si l'amour d'un fils en ce moment funeste
De mes faibles esprits peut ranimer le reste.

1 « O ma maîtresse! tout à l'heure, il est vrai, ton malheur m'a inspiré une soudaine épouvante. Je vois maintenant que je me suis trompée. Une seconde pensée vaut souvent mieux que la première. Ce que tu éprouves n'a rien d'étrange, etc. » (Eurip., v. 435.)

2 Ma fortune va prendre une face nouvelle. (*Androm.*, act. I, sc. I.)

3 Cette idée est d'un poëte chrétien. Aussi est-elle tirée des livres saints : « Ascendet clamor ad Deum ab operibus ejus. » (*Exod.*)

4 Si cela était, il n'y aurait plus de tragédie. La mort de Thésée n'enlève pas à Phèdre son titre de belle-mère. Aussi Hippolyte a-t-il grande raison de lui dire (act. II, sc. V) :

Madame, oubliez-vous
Que Thésée est mon père, et qu'il est votre époux ?

5 Athènes : le nom grec de Minerve est Ἀθήνη.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

ARICIE, ISMÈNE.

ARICIE.

Hippolyte demande à me voir en ce lieu?
Hippolyte me cherche, et veut me dire adieu?
Ismène, dis-tu vrai? N'es-tu point abusée?

ISMÈNE.

C'est le premier effet de la mort de Thésée.
Préparez-vous, madame, à voir de tous côtés
Voler vers vous les cœurs par Thésée écartés.
Aricie, à la fin, de son sort est maîtresse,
Et bientôt à ses pieds verra toute la Grèce.

ARICIE.

Ce n'est donc point, Ismène, un bruit mal affermi?
Je cesse d'être esclave, et n'ai plus d'ennemi?

ISMÈNE.

Non, madame, les dieux ne vous sont plus contraires,
Et Thésée a rejoint les mânes de vos frères.

ARICIE.

Dit-on quelle aventure a terminé ses jours?

ISMÈNE.

On sème de sa mort d'incroyables discours.
On dit que, ravisseur d'une amante nouvelle,
Les flots ont englouti cet époux infidèle.
On dit même, et ce bruit est partout répandu,
Qu'avec Pirithoüs aux enfers descendu,
Il a vu le Cocyte et les rivages sombres,
Et s'est montré vivant aux infernales ombres;
Mais qu'il n'a pu sortir de ce triste séjour,
Et repasser les bords qu'on passe sans retour [1]?

ARICIE.

Croirai-je qu'un mortel, avant sa dernière heure,
Peut pénétrer des morts la profonde demeure?
Quel charme l'attirait sur ces bords redoutés?

ISMÈNE.

Thésée est mort, madame, et vous seule en doutez:
Athènes en gémit; Trézène en est instruite,
Et déjà pour son roi reconnaît Hippolyte;

1 « Irremeabilis unda. » (Virg.)

Phèdre, dans ce palais, tremblante pour son fils,
De ses amis troublés demande les avis.

ARICIE.

Et tu crois que, pour moi plus humain que son père,
Hippolyte rendra ma chaîne plus légère;
Qu'il plaindra mes malheurs?

ISMÈNE.

Madame, je le croi.

ARICIE.

L'insensible Hippolyte est-il connu de toi?
Sur quel frivole espoir penses-tu qu'il me plaigne
Et respecte en moi seule un sexe qu'il dédaigne?
Tu vois depuis quel temps il évite nos pas,
Et cherche tous les lieux où nous ne sommes pas.

ISMÈNE.

Je sais de ses froideurs tout ce que l'on récite;
Mais j'ai vu près de vous ce superbe Hippolyte;
Et même, en le voyant, le bruit de sa fierté
A redoublé pour lui ma curiosité.
Sa présence à ce bruit n'a pas paru répondre:
Dès vos premiers regards je l'ai vu se confondre;
Ses yeux, qui vainement voulaient vous éviter,
Déjà pleins de langueur, ne pouvaient vous quitter.
Le nom d'amant peut-être offense son courage;
Mais il en a les yeux, s'il n'en a le langage [1].

ARICIE.

Que mon cœur, chère Ismène, écoute avidement
Un discours qui peut-être a peu de fondement!
O toi qui me connais, te semblait-il croyable
Que le triste jouet d'un sort impitoyable,
Un cœur toujours nourri d'amertume et de pleurs,
Dût connaître l'amour et ses folles douleurs?
Reste du sang d'un roi noble fils de la Terre,
Je suis seule échappée aux fureurs de la guerre:
J'ai perdu, dans la fleur de leur jeune saison,
Six frères... Quel espoir d'une illustre maison [2]!
Le fer moissonna tout, et la Terre humectée
But à regret le sang des neveux d'Érechthée [3].
Tu sais, depuis leur mort, quelle sévère loi
Défend à tous les Grecs de soupirer pour moi:
On craint que de la sœur les flammes téméraires
Ne raniment un jour la cendre de ses frères.

1 Ismène est bien clairvoyante. Ces vers ont de la grâce, mais la scène n'en est pas moins languissante.

2 *Six frères!* Cela serait peu de chose en comparaison de la progéniture de Priam, dont Virgile, que Racine imite en ce passage, a dit:

« Quinquaginta illi thalami, spes tanta nepotum. »
Virg. *Æn.*, l. II, v. 503.

Mais Plutarque accorde aussi cinquante fils à Pallante.

3 Érecthée était fils de la Terre.

Mais tu sais bien aussi de quel œil dédaigneux
Je regardais ce soin d'un vainqueur soupçonneux :
Tu sais que, de tout temps à l'amour opposée,
Je rendais souvent grâce à l'injuste Thésée,
Dont l'heureuse rigueur secondait mes mépris.
Mes yeux alors, mes yeux n'avaient pas vu son fils.
Non que, par les yeux seuls lâchement enchantée,
J'aime en lui sa beauté, sa grâce tant vantée,
Présents dont la nature a voulu l'honorer,
Qu'il méprise lui-même, et qu'il semble ignorer :
J'aime, je prise en lui de plus nobles richesses,
Les vertus de son père, et non point les faiblesses;
J'aime, je l'avouerai, cet orgueil généreux
Qui jamais n'a fléchi sous le joug amoureux.
Phèdre en vain s'honorait des soupirs de Thésée :
Pour moi, je suis plus fière, et fuis la gloire aisée
D'arracher un hommage à mille autres offert,
Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert.
Mais de faire fléchir un courage inflexible[1],
De porter la douleur dans une âme insensible,
D'enchaîner un captif de ses fers étonné,
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné,
C'est là ce que je veux, c'est là ce qui m'irrite.
Hercule à désarmer coûtait moins qu'Hippolyte :
Et vaincu plus souvent, et plus tôt surmonté,
Préparait moins de gloire aux yeux qui l'ont dompté.
Mais, chère Ismène, hélas! quelle est mon imprudence!
On ne m'opposera que trop de résistance :
Tu m'entendras peut-être, humble dans mon ennui,
Gémir du même orgueil que j'admire aujourd'hui.
Hippolyte aimerait! par quel bonheur extrême
Aurais-je pu fléchir...

ISMÈNE.

Vous l'entendrez lui-même :
Il vient à vous.

SCÈNE II.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMÈNE.

HIPPOLYTE.

Madame, avant que de partir
J'ai cru de votre sort vous devoir avertir.
Mon père ne vit plus. Ma juste défiance

1 Opposition heureuse, comme dans le vers d'*Athalie* :

Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Au reste Corneille avait employé la même figure dans ce vers :

Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible.
(*Le Cid*, act. V, sc. VII.)

Présageait les raisons de sa trop longue absence :
La mort seule, bornant ses travaux éclatants,
Pouvait à l'univers le cacher si longtemps.
Les dieux livrent enfin à la parque homicide
L'ami, le compagnon, le successeur d'Alcide.
Je crois que votre haine, épargnant ses vertus,
Écoute sans regret ces noms qui lui sont dus.
Un espoir adoucit ma tristesse mortelle :
Je puis vous affranchir d'une austère tutelle ;
Je révoque des lois dont j'ai plaint la rigueur.
Vous pouvez disposer de vous, de votre cœur ;
Et dans cette Trézène, aujourd'hui mon partage,
De mon aïeul Pitthée autrefois l'héritage,
Qui m'a sans balancer reconnu pour son roi,
Je vous laisse aussi libre et plus libre que moi [1].

ARICIE.

Modérez des bontés dont l'excès m'embarrasse.
D'un soin si généreux honorer ma disgrâce,
Seigneur, c'est me ranger, plus que vous ne pensez,
Sous ces austères lois dont vous me dispensez.

HIPPOLYTE.

Du choix d'un successeur Athènes incertaine,
Parle de vous, me nomme, et le fils de la reine.

ARICIE.

De moi, seigneur?

HIPPOLYTE.

Je sais, sans vouloir me flatter,
Qu'une superbe loi semble me rejeter [2] :
La Grèce me reproche une mère étrangère.
Mais si pour concurrent je n'avais que mon frère,
Madame, j'ai sur lui de véritables droits,
Que je saurais sauver du caprice des lois.
Un frein plus légitime arrête mon audace :
Je vous cède, ou plutôt je vous rends une place,
Un sceptre que jadis vos aïeux ont reçu
De ce fameux mortel que la terre a conçu [3].
L'adoption le mit entre les mains d'Égée.
Athènes par mon père accrue et protégée,
Reconnut avec joie un roi si généreux,
Et laissa dans l'oubli vos frères malheureux.
Athènes dans ses murs maintenant vous rappelle :
Assez elle a gémi d'une longue querelle ;
Assez dans ses sillons votre sang englouti
A fait fumer le champ dont il était sorti [4].

1 Voilà un commencement de déclaration.
2 *Superbe*. Hippolyte n'ose pas dire : injuste et insolente.
3 Érechthée.
4 Allusion à la naissance des géants, déjà indiquée plus haut par ces vers :

Et la Terre humectée
But à regret le sang des neveux d'Érechthée.

Trézène m'obéit. Les campagnes de Crète
Offrent au fils de Phèdre une riche retraite.
L'Attique est votre bien. Je pars, et vais pour vous
Réunir tous les vœux partagés entre nous.

ARICIE.

De tout ce que j'entends étonnée et confuse,
Je crains presque, je crains qu'un songe ne m'abuse.
Veillé-je? Puis-je croire un semblable dessein?
Quel dieu, seigneur, quel dieu l'a mis dans votre sein!
Qu'à bon droit votre gloire en tous lieux est semée!
Et que la vérité passe la renommée!
Vous-même, en ma faveur, vous voulez vous trahir!
N'était-ce pas assez de ne me point haïr,
Et d'avoir si longtemps pu défendre votre âme
De cette inimitié...

HIPPOLYTE.

Moi, vous haïr, madame!
Avec quelques couleurs qu'on ait peint ma fierté,
Croit-on que dans ses flancs un monstre m'ait porté?
Quelles sauvages mœurs, quelle haine endurcie
Pourrait en vous voyant n'être point adoucie?
Ai-je pu résister au charme décevant...

ARICIE.

Quoi, seigneur!

HIPPOLYTE.

Je me suis engagé trop avant.
Je vois que la raison cède à la violence[1]:
Puisque j'ai commencé de rompre le silence,
Madame, il faut poursuivre; il faut vous informer
D'un secret que mon cœur ne peut plus renfermer.
Vous voyez devant vous un prince déplorable,
D'un téméraire orgueil exemple mémorable.
Moi qui, contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ses captifs ai longtemps insulté;
Qui, des faibles mortels déplorant les naufrages,
Pensais toujours du bord contempler les orages[2];
Asservi maintenant sous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi!
Un moment a vaincu mon audace imprudente:
Cette âme si superbe est enfin dépendante.
Depuis près de six mois, honteux, désespéré,
Portant partout le trait dont je suis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve:
Présente, je vous fuis; absente, je vous trouve;
Dans le fond des forêts votre image me suit;
La lumière du jour, les ombres de la nuit[3],

1 De qui? de quoi? Ce mot de *violence* demandait à être déterminé.

2 « Suave mari magno turbantibus æquor ventis
E terra magnum alterius spectare laborem. » (Lucr.)

3 « Te veniente di[...]e decedente... » (Virg.)

Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite ;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche, et ne me trouve plus[1] ;
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune ;
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune ;
Mes seuls gémissements font retentir les bois,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix[2].
Peut-être le récit d'un amour si sauvage
Vous fait, en m'écoutant, rougir de votre ouvrage.
D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien !
Quel étrange captif pour un si beau lien !
Mais l'offrande à vos yeux en doit être plus chère :
Songez que je vous parle une langue étrangère,
Et ne rejetez pas des vœux mal exprimés
Qu'Hippolyte sans vous n'aurait jamais formés.

SCÈNE III.

HIPPOLYTE, ARICIE, THÉRAMÈNE, ISMÈNE.

THÉRAMÈNE.

Seigneur, la reine vient, et je l'ai devancée :
Elle vous cherche.

HIPPOLYTE.

Moi ?

THÉRAMÈNE.

J'ignore sa pensée.
Mais on vous est venu demander de sa part.
Phèdre veut vous parler avant votre départ.

HIPPOLYTE.

Phèdre ! Que lui dirai-je ? Et que peut-elle attendre...

ARICIE.

Seigneur, vous ne pouvez refuser de l'entendre :
Quoique trop convaincu de son inimitié,
Vous devez à ses pleurs quelque ombre de pitié.

HIPPOLYTE.

Cependant vous sortez. Et je pars : et j'ignore
Si je n'offense point les charmes que j'adore !
J'ignore si ce cœur que je laisse en vos mains[3]...

ARICIE.

Partez, prince, et suivez vos généreux desseins.

1 Il se cherche lui-même et ne se trouve plus.
Poëme de *Judith*, par Mlle de Calage (16[illegible]).

2 On a déjà rapproché ce passage si poétique des vers ridicul où Pradon exprime les mêmes idées :
Depuis que je vous vois, j'abandonne la chasse,
Et quand j'y vais, ce n'est que pour penser à vous.

3 Combien est fade la langue de la galanterie !

Rendez de mon pouvoir Athènes tributaire.
J'accepte tous les dons que vous me voulez faire.
Mais cet empire enfin si grand, si glorieux,
N'est pas de vos présents le plus cher à mes yeux.

SCÈNE IV.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

HIPPOLYTE.

Ami, tout est-il prêt? Mais la reine s'avance.
Va, que pour le départ tout s'arme en diligence.
Fais donner le signal, cours, ordonne; et revien
Me délivrer bientôt d'un fâcheux entretien.

SCÈNE V[1].

PHÈDRE, HIPPOLYTE, ŒNONE.

PHÈDRE, *à Œnone, dans le fond du théâtre.*

Le voici : vers mon cœur tout mon sang se retire.
J'oublie, en le voyant, ce que je viens lui dire.

ŒNONE.

Souvenez-vous d'un fils qui n'espère qu'en vous.

PHÈDRE.

On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous,
Seigneur. A vos douleurs je viens joindre mes larmes,
Je vous viens pour un fils expliquer mes alarmes.
Mon fils n'a plus de père; et le jour n'est pas loin
Qui de ma mort encor doit le rendre témoin.
Déjà mille ennemis attaquent son enfance :
Vous seul pouvez contre eux embrasser sa défense.
Mais un secret remords agite mes esprits :
Je crains d'avoir fermé votre oreille à ses cris.
Je tremble que sur lui votre juste colère
Ne poursuive bientôt une odieuse mère.

HIPPOLYTE.

Madame, je n'ai point des sentiments si bas.

PHÈDRE.

Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrais pas,
Seigneur : vous m'avez vue attachée à vous nuire;
Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire.
A votre inimitié j'ai pris soin de m'offrir.

1 Dans cette scène, Racine ne suit pas Euripide, mais Sénèque.

Aux bords que j'habitais je n'ai pu vous souffrir ;
En public, en secret, contre vous déclarée,
J'ai voulu par des mers en [1] être séparée ;
J'ai même défendu, par une expresse loi,
Qu'on osât prononcer votre nom devant moi.
Si pourtant à l'offense on mesure la peine,
Si la haine peut seule attirer votre haine,
Jamais femme ne fut plus digne de pitié,
Et moins digne, seigneur, de votre inimitié [2].

HIPPOLYTE.

Des droits de ses enfants une mère jalouse
Pardonne rarement au fils d'une autre épouse ;
Madame, je le sais ; les soupçons importuns
Sont d'un second hymen les fruits les plus communs.
Tout autre aurait pour moi pris les mêmes ombrages,
Et j'en aurais peut-être essuyé plus d'outrages.

PHÈDRE.

Ah, seigneur ! que le ciel, j'ose ici l'attester,
De cette loi commune a voulu m'excepter !
Qu'un soin bien différent me trouble et me dévore [3] !

HIPPOLYTE.

Madame, il n'est pas temps de vous troubler encore :
Peut-être votre époux voit encore le jour ;
Le ciel peut à nos pleurs accorder son retour.
Neptune le protége, et ce dieu tutélaire
Ne sera pas en vain imploré par mon père [3].

PHÈDRE.

On ne voit point deux fois le rivage des morts [4],

1 *En*, de vous.

2 *Digne* reçoit dans ces deux vers sa double acception. Au premier, il est pris en bonne part, et en mauvaise dans le second.

3 Qu'un soin bien différent l'agite et le dévore.
(Mlle DE CALAGE, *Judith*.)

4 « Reditusque nullos metuo, non unquam amplius
Convexa tetigit supera, qui mersus semel
Adiit silentem nocte perpetua locum. » (Sénèque.)

« Je ne crains pas de retour ; jamais il n'a touché de nouveau la surface de la terre, celui qui, une fois plongé dans l'abîme, a vu les lieux où règne, avec le silence, une éternelle nuit. » Malherbe :

Mais le destin qui fait nos lois
Est jaloux qu'on passe deux fois
Au deçà du rivage blême. (Liv. II, od. VI.)

Cette sentence : *On ne voit point deux fois le rivage des morts*, est mal placée dans la bouche de Phèdre. W. Schlegel l'a remarqué. « Cependant, dit-il, Hercule l'avait vu de son vivant. Thésée avait imité en cela son frère d'armes. Phèdre dit elle-même l'instant d'après :

Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du dieu des morts déshonorer la couche.

Il est donc prouvé, par l'exemple de Thésée même, qu'on peut voir deux fois le rivage des morts, et que l'avare Achéron lâche sa proie. Faut-il dire encore que le désir de croire son époux mort, fait oublier à Phèdre qu'il est revenu déjà une fois du séjour des

Seigneur : puisque Thésée a vu les sombres bords,
En vain vous espérez qu'un dieu vous le renvoie ;
Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie [1].
Que dis-je ? Il n'est point mort, puisqu'il respire en vous.
Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux :
Je le vois, je lui parle ; et mon cœur... Je m'égare,
Seigneur ; ma folle ardeur malgré moi se déclare.

HIPPOLYTE.

Je vois de votre amour l'effet prodigieux :
Tout mort qu'il est, Thésée est présent à vos yeux ;
Toujours de son amour votre âme est embrasée.

PHÈDRE.

Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée [2] :
Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du dieu des morts déshonorer la couche ;
Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,
Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,
Tel qu'on dépeint nos dieux, ou tel que je vous voi.
Il avait votre port, vos yeux, votre langage [3] ;
Cette noble pudeur colorait son visage

ombres, et qu'ensuite le desir de le déprécier lui fait oublier qu'elle réfute son assertion précédente. » (*Compar. entre la Phèdre de Racine et celle d'Euripide*, p. 25.)

1 « Strepitumque Acherontis avari. » (Virg.)

2 Le motif de cette scène et les admirables vers que Racine met dans la bouche de Phèdre, ont été inspirés par Sénèque. Je suis heureux de pouvoir transcrire ici la belle traduction que M. Patin (*Etudes tragiques*, t. II, p. 364) a donnée de ce passage. « HIP. : C'est votre chaste amour pour Thésée qui produit ces transports. — PHÈD. : Il est vrai, Hippolyte : oui, j'aime les traits de Thésée, ceux qu'il avait aux jours de sa jeunesse, quand un premier duvet décorait ses joues brillantes, quand il vint visiter la sombre et perfide demeure du monstre de Crète, et qu'un fil secourable le guida dans ses longs détours. De quel éclat il brillait alors ! Une bandelette retenait ses blonds cheveux ; une pudeur virginale colorait son visage, et cependant sur ses bras délicats se montraient des muscles vigoureux. Il ressemblait à Phébé, ta déesse, ou à mon aïeul Phébus, ou plutôt à toi-même : oui, c'est comme toi qu'il était, lorsqu'il charma son ennemie. Ainsi se dressait sa tête altière. Mais en toi brille d'un plus vif éclat, une beauté plus négligée ; c'est ton père tout entier, et quelque chose aussi des grâces farouches de ta mère l'Amazone, quelque chose de la r. desse des Scythes avec les traits d'un Grec. Ah ! si avec ton père tu fusses venu dans les mers de Crète, ma sœur plutôt qu'à lui t'eût préparé le fil sauveur. O ma sœur ! en quelque partie du ciel que tu brilles aujourd'hui, je t'appelle à mon aide ; nos causes sont pareilles : toutes deux nous avons trouvé dans une même maison nos ravisseurs : toi le père, moi le fils. Ah ! vois à tes genoux, suppliante, une reine, issue de tant de rois, que jamais ne souilla aucune tache, pure jusque aujourd'hui, qui, pour toi seul, a cessé de l'être. C'est volontairement que je descends à cette humble prière. Ce jour, je l'ai résolu, mettra fin à mon tourment ou à ma vie. Aie pitié d'une amante. »

3 « Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat. » (Virg.)

Lorsque de notre Crète il traversa les flots,
Digne sujet des vœux des filles de Minos.
Que faisiez-vous alors ? Pourquoi, sans Hippolyte
Des héros de la Grèce assembla-t-il l'élite ?
Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
Entrer dans le vaisseau qui le mit sur nos bords ?
Par vous aurait péri le monstre de la Crète,
Malgré tous les détours de sa vaste retraite :
Pour en développer l'embarras incertain,
Ma sœur du fil fatal eût armé votre main [1].
Mais non : dans ce dessein je l'aurais devancée ;
L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée :
C'est moi, prince, c'est moi, dont l'utile secours
Vous eût du labyrinthe enseigné les détours.
Que de soins m'eût coûtés cette tête charmante [2] !
Un fil n'eût point assez rassuré votre amante :
Compagne du péril qu'il vous fallait chercher,
Moi-même devant vous j'aurais voulu marcher ;
Et Phèdre, au labyrinthe avec vous descendue,
Se serait avec vous retrouvée ou perdue.

HIPPOLYTE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? Madame, oubliez-vous
Que Thésée est mon père, et qu'il est votre époux ?

PHÈDRE.

Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire,
Prince ? Aurais-je perdu tout le soin de ma gloire ?

HIPPOLYTE.

Madame, pardonnez : j'avoue, en rougissant,
Que j'accusais à tort un discours innocent.
Ma honte ne peut plus soutenir votre vue ;
Et je vais...

PHÈDRE.

Ah, cruel ! tu m'as trop entendue !
Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.
Hé bien ! connais donc Phèdre et toute sa fureur :
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même ;
Ni que du fol amour qui trouble ma raison
Ma lâche complaisance ait nourri le poison ;
Objet infortuné des vengeances célestes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.
Les dieux m'en sont témoins, ces dieux qui dans mon flanc
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang ;
Ces dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une faible mortelle [3].

1 « Tenuique regens vestigia filo. » (Catulle.)

2 Voy. not. 2, pag. 481.

3 Ces vers, qu'on a déjà rapprochés de Virgile :

« Egregiam laudem et spolia ampla refertis ! »

Toi-même en ton esprit rappelle le passé :
C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé ;
J'ai voulu te paraître odieuse, inhumaine ;
Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.
De quoi m'ont profité mes inutiles soins ?
Tu me haïssais plus, je ne t'aimais pas moins ;
Tes malheurs te prêtaient encor de nouveaux charmes.
J'ai langui, j'ai séché dans les feux, dans les larmes :
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux un moment pouvaient me regarder.
Que dis-je ? Cet aveu que je te viens de faire,
Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire ?
Tremblante pour un fils que je n'osais trahir,
Je te venais prier de ne le point haïr :
Faibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime !
Hélas ! je ne t'ai pu parler que de toi-même !
Venge-toi, punis-moi d'un odieux amour :
Digne fils du héros qui t'a donné le jour,
Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.
La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte !
Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échapper ;
Voilà mon cœur : c'est là que ta main doit frapper.
Impatient déjà d'expier son offense,
Au devant de ton bras je le sens qui s'avance.
Frappe : ou si tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un supplice si doux,
Ou si d'un sang trop vil ta main serait trempée,
Au défaut de ton bras prête-moi ton épée ;
Donne [1].

ŒNONE.

Que faites-vous, madame ? Justes dieux !
Mais on vient : évitez des témoins odieux.
Venez, rentrez ; fuyez une honte certaine.

rappellent encore cette épigramme d'Alcée, de Messène, qui se trouve dans l'*Anthologie* :

Ἐχθαίρω τὸν Ἔρωτα· τί γὰρ βαρὺς οὐκ ἐπὶ θῆρας
Ὄρνυται, ἀλλ' ἐπ' ἐμὴν ἰοβολεῖ κραδίην ;
Τί πλέον εἰ θεὸς ἄνδρα καταφλέγει ; ἢ τί τὸ σεμνὸν
Δῃώσας ἀπ' ἐμῆς ἆθλον ἔχει κεφαλῆς ;

« Je hais l'amour. Pourquoi le cruel, au lieu de poursuivre les bêtes sauvages, lance-t-il ses traits contre mon cœur ? le bel avantage pour un dieu de brûler un mortel, et quelle gloire lui revient-il de ma défaite ? »

La véritable source est dans cet autre passage du quatrième livre de l'*Enéide*, v. 95 :

« Magnum et memorabile nomen,
Una dolo divum si femina victa duorum est ! »

1 Cette épée est de l'invention de Sénèque. Dans le poëte latin, Hippolyte la jette loin de lui, parce que Phèdre l'a souillée en la touchant.

SCÈNE VI.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

THÉRAMÈNE.

Est-ce Phèdre qui fuit, ou plutôt qu'on entraîne?
Pourquoi, seigneur, pourquoi ces marques de douleur?
Je vous vois sans épée, interdit, sans couleur!

HIPPOLYTE.

Théramène, fuyons. Ma surprise est extrême.
Je ne puis sans horreur me regarder moi-même.
Phèdre... Mais non, grands dieux! qu'en un profond oubli
Cet horrible secret demeure enseveli!

THÉRAMÈNE.

Si vous voulez partir, la voile est préparée;
Mais Athènes, seigneur, s'est déjà déclarée;
Ses chefs ont pris les voix de toutes ses tribus :
Votre frère l'emporte, et Phèdre a le dessus.

HIPPOLYTE.

Phèdre?

THÉRAMÈNE.

Un héraut chargé des volontés d'Athènes
De l'État en ses mains vient remettre les rênes.
Son fils est roi, seigneur.

HIPPOLYTE.

Dieux, qui la connaissez,
Est-ce donc sa vertu que vous récompensez?

THÉRAMÈNE.

Cependant un bruit sourd veut que le roi respire :
On prétend que Thésée a paru dans l'Épire.
Mais moi qui l'y cherchai, seigneur, je sais trop bien...

HIPPOLYTE.

N'importe; écoutons tout, et ne négligeons rien.
Examinons ce bruit, remontons à sa source :
S'il ne mérite pas d'interrompre ma course,
Partons; et, quelque prix qu'il en puisse coûter,
Mettons le sceptre aux mains dignes de le porter [1].

1 L'Hippolyte de Racine conduit deux intrigues, l'une politique, l'autre amoureuse. Dans Euripide, il n'adore que Diane; aussi tombe-t-il rayonnant de pureté, sainte victime de la calomnie.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

PHÈDRE, ŒNONE.

PHÈDRE.

Ah ! que l'on porte ailleurs les honneurs qu'on m'envoie :
Importune, peux-tu souhaiter qu'on me voie ?
De quoi viens-tu flatter mon esprit désolé ?
Cache-moi bien plutôt : je n'ai que trop parlé.
Mes fureurs au dehors ont osé se répandre :
J'ai dit ce que jamais on ne devait entendre.
Ciel ! comme il m'écoutait ! Par combien de détours
L'insensible a longtemps éludé mes discours !
Comme il ne respirait qu'une retraite prompte !
Et combien sa rougeur a redoublé ma honte !
Pourquoi détournais-tu mon funeste dessein ?
Hélas ! quand son épée allait chercher mon sein,
A-t-il pâli pour moi ? me l'a-t-il arrachée [1] ?
Il suffit que ma main l'ait une fois touchée,
Je l'ai rendue horrible à ses yeux inhumains ;
Et ce fer malheureux profanerait ses mains.

ŒNONE.

Ainsi, dans vos malheurs ne cherchant qu'à vous plaindre,
Vous nourrissez un feu qu'il vous faudrait éteindre.
Ne vaudrait-il pas mieux, digne sang de Minos,
Dans de plus nobles soins chercher votre repos ;
Contre un ingrat qui plaît recourir à la fuite,
Régner, et de l'État embrasser la conduite ?

PHÈDRE.

Moi, régner ! Moi, ranger un État sous ma loi !
Quand ma faible raison ne règne plus sur moi,
Lorsque j'ai de mes sens abandonné l'empire,
Quand sous un joug honteux à peine je respire,
Quand je me meurs !

ŒNONE.

Fuyez.

1 « Num fletu ingemuit nostro ? num lumina flexit ?
Num lacrymas victus dedit, aut miseratus amantem est ? »
Virg. Æn., l. IV, v. 369-70.

PHÈDRE.

Je ne le puis quitter.

ŒNONE.

Vous l'osâtes bannir, vous n'osez l'éviter [1]?

PHÈDRE.

Il n'est plus temps : il sait mes ardeurs insensées.
De l'austère pudeur les bornes sont passées :
J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainqueur,
Et l'espoir malgré moi s'est glissé dans mon cœur [2].
Toi-même, rappelant ma force défaillante,
Et mon âme déjà sur mes lèvres errante [3],
Par tes conseils flatteurs tu m'as su ranimer :
Tu m'as fait entrevoir que je pouvais l'aimer [4].

ŒNONE.

Hélas! de vos malheurs innocente ou coupable,
De quoi pour vous sauver n'étais-je point capable?
Mais si jamais l'offense irrita vos esprits,
Pouvez-vous d'un superbe oublier les mépris?
Avec quels yeux cruels sa rigueur obstinée
Vous laissait à ses pieds, peu s'en faut, prosternée!
Que son farouche orgueil le rendait odieux!
Que Phèdre en ce moment n'avait-elle mes yeux!

PHÈDRE.

Œnone, il peut quitter cet orgueil qui te blesse;
Nourri dans les forêts, il en a la rudesse.
Hippolyte, endurci par de sauvages lois,
Entend parler d'amour pour la première fois :
Peut-être sa surprise a causé son silence;
Et nos plaintes peut-être ont trop de violence.

ŒNONE.

Songez qu'une barbare en son sein l'a formé [5].

1 Cette opposition est identique à celle qu'on admire dans ce vers de la *Médée* d'Ovide, le seul qui nous soit parvenu :

« Servare potui, perdere an possim rogas? »

2 « Spemque dedit dubiæ menti, solvitque pudorem. »
Virg. *Æn.*, l. IV. v. 55.

3 Quel beau vers! Boileau n'y est-il pour rien, lui qui a dit (*Art poét.*, ch. III, v. 286) :

Et déjà les Césars dans l'Élysée errants.

4 « His dictis incensum animum inflammavit amore. »
Virg. *Æn.*, l. IV, v. 54.

5 Racine s'inspire encore de Sénèque, dans ce passage :

« NUT. Tibi ponet odium, cujus odio forsitan
Persequitur omnes? — PH. Precibus haud vinci potest?
NUT. : Ferus est. — PH. Amore didicimus vinci feros.
NUT. Genus omne profugit. — PH. Pellicis careo metu. »

« LA NOUR. : Renoncera-t-il pour vous à la haine, vous en haine de qui peut-être il déteste toutes les femmes? — PH. : Ne peut-on le vaincre par des prières?— LA NOUR. : Il est farouche. — PH. : Nous savons que les plus farouches se laissent vaincre. — LA NOUR. : Il déteste tout votre sexe. — PH. : Je n'ai point à craindre de rivale. » (*Hipp.*, act. II, sc. II.)

PHÈDRE.

Quoique Scythe et barbare, elle a pourtant aimé.

ŒNONE.

Il a pour tout le sexe une haine fatale.

PHÈDRE.

Je ne me verrai point préférer de rivale.
Enfin tous les conseils ne sont plus de saison :
Sers ma fureur, Œnone, et non point ma raison.
Il oppose à l'amour un cœur inaccessible :
Cherchons pour l'attaquer quelque endroit plus sensible
Les charmes d'un empire ont paru le toucher ;
Athènes l'attirait, il n'a pu s'en cacher ;
Déjà de ses vaisseaux la pointe était tournée,
Et la voile flottait aux vents abandonnée.
Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,
Œnone ; fais briller la couronne à ses yeux :
Qu'il mette sur son front le sacré diadème ;
Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-même.
Cédons-lui ce pouvoir que je ne puis garder.
Il instruira mon fils dans l'art de commander ;
Peut-être il voudra bien lui tenir lieu de père :
Je mets sous son pouvoir et le fils et la mère.
Pour le fléchir enfin tente tous les moyens :
Tes discours trouveront plus d'accès que les miens ;
Presse, pleure, gémis ; peins-lui Phèdre mourante ;
Ne rougis point de prendre une voix suppliante :
Je t'avouerai de tout ; je n'espère qu'en toi [1].
Va : j'attends ton retour pour disposer de moi.

SCÈNE II.

PHÈDRE.

O toi, qui vois la honte où je suis descendue,
Implacable Vénus, suis-je assez confondue !
Tu ne saurais plus loin pousser ta cruauté.
Ton triomphe est parfait ; tous tes traits ont porté.
Cruelle, si tu veux une gloire nouvelle,
Attaque un ennemi qui te soit plus rebelle.
Hippolyte te fuit ; et, bravant ton courroux,
Jamais à tes autels n'a fléchi les genoux ;
Ton nom semble offenser ses superbes oreilles :
Déesse, venge-toi : nos causes sont pareilles [2].

1 Ici Racine retrouve les traces de Virgile (*Æn.*, l. *IV*, v. 422) :

« Sola viri molles aditus et tempora noras.
I soror, atque hostem supplex affare superbum. »

2 « Invoco ad causam parem. » (Sen. *Hipp.*, act. II, v. 664.)

Qu'il aime... Mais déjà tu reviens sur tes pas,
Œnone? On me déteste; on ne t'écoute pas?

SCÈNE III.

PHÈDRE, ŒNONE.

ŒNONE.

Il faut d'un vain amour étouffer la pensée,
Madame; rappelez votre vertu passée:
Le roi, qu'on a cru mort, va paraître à vos yeux;
Thésée est arrivé, Thésée est en ces lieux.
Le peuple pour le voir court et se précipite.
Je sortais par votre ordre, et cherchais Hippolyte,
Lorsque jusques au ciel mille cris élancés...

PHÈDRE.

Mon époux est vivant, Œnone; c'est assez.
J'ai fait l'indigne aveu d'un amour qui l'outrage;
Il vit: je ne veux pas en savoir davantage.

ŒNONE.

Quoi?

PHÈDRE.

Je te l'ai prédit; mais tu n'as pas voulu:
Sur mes justes remords tes pleurs ont prévalu.
Je mourais ce matin digne d'être pleurée;
J'ai suivi tes conseils: je meurs déshonorée[1].

ŒNONE.

Vous mourez?

PHÈDRE.

Juste ciel! qu'ai-je fait aujourd'hui?
Mon époux va paraître, et son fils avec lui.
Je verrai le témoin de ma flamme adultère
Observer de quel front j'ose aborder son père,
Le cœur gros de soupirs qu'il n'a point écoutés,
L'œil humide de pleurs par l'ingrat rebutés.
Penses-tu que, sensible à l'honneur de Thésée,
Il lui cache l'ardeur dont je suis embrasée?
Laissera-t-il trahir et son père et son roi?
Pourra-t-il contenir l'horreur qu'il a pour moi?
Il se tairait en vain: je sais mes perfidies,

1 Οὐκ εἶπον (οὐ σῆς προὐνοησάμην φρενός;)
Σιγᾶν ἐφ' οἷσι νῦν ἐγὼ κακύνομαι;
Σὺ δ' οὐκ ἀνέσχου· τοιγὰρ οὐκ ἔτι εὐκλεεῖς
Θανούμεθα.

« N'avais-je pas prévu ce qui arrive? Ne t'avais-je pas dit d'ensevelir dans le silence ce qui cause aujourd'hui ma honte et ma misère? Tu n'as pu te taire, je meurs déshonorée. » (Eur., v. 683.)

Œnone, et ne suis point de ces femmes hardies
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais[1].
Je connais mes fureurs, je les rappelle toutes :
Il me semble déjà que ces murs, que ces voûtes
Vont prendre la parole, et, prêts à m'accuser,
Attendent mon époux pour le désabuser[2].
Mourons : de tant d'horreurs qu'un trépas me délivre.
Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre[3]?
La mort aux malheureux ne cause point d'effroi :
Je ne crains que le nom que je laisse après moi.
Pour mes tristes enfants quel affreux héritage!
Le sang de Jupiter doit enfler leur courage;
Mais, quelque juste orgueil qu'inspire un sang si beau,
Le crime d'une mère est un pesant fardeau[4].
Je tremble qu'un discours, hélas! trop véritable,
Un jour ne leur reproche une mère coupable.
Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux,
L'un ni l'autre[5] jamais n'osent lever les yeux.

ŒNONE.

Il n'en faut point douter, je les plains l'un et l'autre;
Jamais crainte ne fut plus juste que la vôtre.
Mais à de tels affronts pourquoi les exposer?
Pourquoi contre vous-même allez-vous déposer?
C'en est fait : on dira que Phèdre, trop coupable,
De son époux trahi fuit l'aspect redoutable.
Hippolyte est heureux qu'aux dépens de vos jours

1 « Vultus et rubor quo se contra pudorem muniebat. » (Tac.) Voy. plus haut l'appendice de *Britannicus*.

2 Cette belle prosopopée est indiquée par Euripide, dans la scène entre Thésée et Hippolyte : « O murs de ce palais! que n'élevez-vous la voix pour témoigner si je suis un criminel. »

Ὦ δώματ', εἴθε φθέγμα γηρύσαισθέ μοι,
Καὶ μαρτυρήσαιτ' εἰ κακὸς πέφυκ' ἀνήρ!
V. 1073.

Elle est tout entière dans la bouche de Phèdre elle-même : « De quel front, ô Vénus! osent-elles lever les yeux sur leurs époux? ne redoutent-elles point les ténèbres complices de leurs crimes? Ne craignent-elles pas que les voûtes de leur maison ne prennent la parole pour les accuser? » (Trad. de M. Artaud, t. I, p. 297.)

Αἳ πῶς ποτ', ὦ δέσποινα ποντία Κύπρι,
Βλέπουσιν ἐς πρόσωπα τῶν ξυνευνετῶν;
Οὐδὲ σκότον φρίσσουσι τὸν ξυνεργάτην
Τέρεμνά τ' οἴκων, μή ποτε φθογγὴν ἀφῇ;
V. 417.

3 « Usque adeone mori miserum est? » (Virg., l. XII, v. 646.)

4 Voltaire s'est approprié cet hémistiche :

C'est un pesant fardeau qu'un nom trop tôt fameux.

5 La langue poétique se dispense de la double négation qui serait ici imposée à la prose.

Vous-même en expirant appuyiez ses discours.
A votre accusateur que pourrai-je répondre ?
Je serai devant lui trop facile à confondre :
De son triomphe affreux je le verrai jouir,
Et conter votre honte à qui voudra l'ouïr.
Ah ! que plutôt du ciel la flamme me dévore !
Mais, ne me trompez point, vous est-il cher encore ?
De quel œil voyez-vous ce prince audacieux ?

PHÈDRE.

Je le vois comme un monstre effroyable à mes yeux.

ŒNONE.

Pourquoi donc lui céder une victoire entière ?
Vous le craignez : osez l'accuser la première
Du crime dont il peut vous charger aujourd'hui.
Qui vous démentira [1] ? Tout parle contre lui :
Son épée en vos mains heureusement laissée,
Votre trouble présent, votre douleur passée,
Son père par vos cris dès longtemps prévenu,
Et déjà son exil par vous-même obtenu.

PHÈDRE.

Moi, que j'ose opprimer et noircir l'innocence !

ŒNONE.

Mon zèle n'a besoin que de votre silence.
Tremblante comme vous, j'en sens quelques remords.
Vous me verriez plus prompte affronter mille morts.
Mais puisque je vous perds sans ce triste remède,
Votre vie est pour moi d'un prix à qui tout cède [2] :
Je parlerai. Thésée, aigri par mes avis,
Bornera sa vengeance à l'exil de son fils :
Un père, en punissant, madame, est toujours père [3] ;
Un supplice léger suffit à sa colère.
Mais le sang innocent dût-il être versé,
Que ne demande point votre honneur menacé ?

1 « Regeramus ipsi crimen, atque ultro impiam
Venerem arguamus. . . . .
Secreta quum sit culpa, quis testis sciet ? »

Sen. *Hipp.*, act. II, sc. III.

2 Εἰ μὲν γὰρ ἦν σοι μὴ ἐπὶ συμφοραῖς βίος
Τοιαῖσδε σώφρων δ'οὖσ' ἐτύγχανες γυνή,
Οὐκ ἄν ποτ' εὐνῆς οὕνεχ' ἡδονῆς τε σῆς
Προσῆγον ἄν σε δεῦρο· νῦν δ' ἀγὼν μέγας
Σῶσαι βίον σόν, κοὐκ ἐπίφθονον τόδε.

V. 495.

« Si ta vie n'était pas en danger, si tu possédais ta raison, je ne te pousserais pas à cet acte pour une vaine volupté, mais ta vie, ta précieuse vie est engagée, et dès lors tout devient légitime. » Ces conseils de la nourrice sont moins odieux dans Euripide. C'est une lâche complaisance pour une passion criminelle, et non un encouragement à une calomnie homicide.

Tout père frappe à côté. (La Fontaine, liv. VIII, fab. xx.)

C'est un trésor trop cher pour oser le commettre [1].
Quelque loi qu'il vous dicte, il faut vous y soumettre,
Madame; et, pour sauver votre honneur combattu [2],
Il faut immoler tout, et même la vertu.
On vient; je vois Thésée.

PHÈDRE.

Ah! je vois Hippolyte;
Dans ses yeux insolents je vois ma perte écrite.
Fais ce que tu voudras, je m'abandonne à toi.
Dans le trouble où je suis, je ne puis rien pour moi [3].

SCÈNE IV.

THÉSÉE, PHÈDRE, HIPPOLYTE, ŒNONE, THÉRAMÈNE.

THÉSÉE.

La fortune à mes vœux cesse d'être opposée,
Madame, et dans vos bras met...

PHÈDRE.

Arrêtez, Thésée,
Et ne profanez point des transports si charmants:
Je ne mérite plus ces doux empressements;
Vous êtes offensé. La fortune jalouse
N'a pas en votre absence épargné votre épouse.
Indigne de vous plaire et de vous approcher,
Je ne dois désormais songer qu'à me cacher.

SCÈNE V.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

THÉSÉE.

Quel est l'étrange accueil qu'on fait à votre père,
Mon fils?

HIPPOLYTE.

Phèdre peut seule expliquer ce mystère.

1 *Commettre*, exposer. Racine s'en est déjà servi dans le même sens:

Aux affronts d'un refus craignant de vous commettre.
Iph., act. II, sc. IV.

2 *Combattu* pour *attaqué*, qui ne rimerait pas avec *vertu*.

3 Elle pourra encore beaucoup contre Hippolyte, par la courte et artificieuse réponse que, malgré son trouble, elle fait à Thésée dans la scène suivante.

Mais, si mes vœux ardents vous peuvent émouvoir,
Permettez-moi, seigneur, de ne la plus revoir;
Souffrez que pour jamais le tremblant[1] Hippolyte
Disparaisse des lieux que votre épouse habite.

THÉSÉE.

Vous, mon fils, me quitter?

HIPPOLYTE.

Je ne la cherchais pas;
C'est vous qui sur ces bords conduisîtes ses pas.
Vous daignâtes, seigneur, aux rives de Trézène
Confier en partant Aricie et la reine :
Je fus même chargé du soin de les garder.
Mais quels soins désormais peuvent me retarder?
Assez dans les forêts mon oisive jeunesse
Sur de vils ennemis a montré son adresse :
Ne pourrai-je, en fuyant un indigne repos,
D'un sang plus glorieux teindre mes javelots?
Vous n'aviez pas encore atteint l'âge où je touche,
Déjà plus d'un tyran, plus d'un monstre farouche
Avait de votre bras senti la pesanteur;
Déjà, de l'insolence heureux persécuteur[2],
Vous aviez des deux mers assuré les rivages;
Le libre voyageur ne craignait plus d'outrages;
Hercule, respirant sur le bruit de vos coups,
Déjà de son travail se reposait sur vous.
Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père,
Je suis même encor loin des traces de ma mère[3]!
Souffrez que mon courage ose enfin s'occuper :
Souffrez, si quelque monstre a pu vous échapper,
Que j'apporte à vos pieds sa dépouille honorable,
Ou que d'un beau trépas la mémoire durable[4],
Éternisant des jours si noblement finis,
Prouve à tout l'avenir que j'étais votre fils.

THÉSÉE.

Que vois-je? Quelle horreur dans ces lieux répandue
Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue[5]?

1 Pourquoi trembler? La cause en est à ce malheureux amour secrète plaie d'un chef-d'œuvre.

2 Les critiques disent : on ne *persécute* pas l'insolence. Oui, mais on la *poursuit*, et cela suffit pour autoriser *persécuteur*.

3 L'auteur de la *Métromanie* exprime le même sentiment pour le compte de son héros :

Infortuné! je touche à mon cinquième lustre
Sans avoir publié rien qui me rende illustre;
On m'ignore, et je rampe encore à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étaient déjà fameux!

4 *Honorable* et *durable* paraissent des sacrifices à la mesure et à la rime.

5 Il est vrai que l'accueil fait à Thésée est peu encourageant : c'est qu'il est réellement, comme l'a dit W. Schlegel, un trouble-fête universel. Au reste, ce qu'il va faire ne le réhabilite pas. On l'a dépeint, pendant son absence, comme un coureur d'aventures

Si je reviens si craint et si peu désiré,
O ciel! de ma prison pourquoi m'as-tu tiré?
Je n'avais qu'un ami : son imprudente flamme
Du tyran de l'Épire allait ravir la femme;
Je servais à regret ses desseins amoureux;
Mais le sort irrité nous aveuglait tous deux.
Le tyran m'a surpris sans défense et sans armes.
J'ai vu Pirithoüs, triste objet de mes larmes,
Livré par ce barbare à des monstres cruels
Qu'il nourrissait du sang des malheureux mortels.
Moi-même il m'enferma dans des cavernes sombres,
Lieux profonds et voisins de l'empire des ombres.
Les dieux, après six mois, enfin, m'ont regardé [1] :
J'ai su tromper les yeux par qui j'étais gardé.
D'un perfide ennemi j'ai purgé la nature;
A ses monstres lui-même a servi de pâture.
Et lorsque avec transport je pense m'approcher
De tout ce que les dieux m'ont laissé de plus cher;
Que dis-je? quand mon âme, à soi-même rendue,
Vient se rassasier d'une si chère vue,
Je n'ai pour tout accueil que des frémissements;
Tout fuit, tout se refuse à mes embrassements;
Et moi-même, éprouvant la terreur que j'inspire,
Je voudrais être encor dans les prisons d'Épire.
Parlez. Phèdre se plaint que je suis outragé.
Qui m'a trahi? Pourquoi ne suis-je pas vengé?
La Grèce, à qui mon bras fut tant de fois utile,
A-t-elle au criminel accordé quelque asile?
Vous ne répondez point! Mon fils, mon propre fils,
Est-il d'intelligence avec mes ennemis?
Entrons : c'est trop garder un doute qui m'accable
Connaissons à la fois le crime et le coupable :
Que Phèdre explique enfin le trouble où je la voi [2].

SCÈNE VI.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

HIPPOLYTE.

Où tendait ce discours qui m'a glacé d'effroi?
Phèdre, toujours en proie à sa fureur extrême,
Veut-elle s'accuser et se perdre elle-même?

assez malencontreux, et, à peine arrivé, pris au piége le plus grossier, il va causer, par une crédulité que rien ne justifie, un malheur irréparable.

1 « Libertas quæ sera tamen *respexit* inertem. » (Virg. *Egl.* I, v. 28.)

2 Thésée a une idée judicieuse, et il se garde bien de la suivre Le témoignage d'Œnone lui suffira pour condamner son fils.

Dieu! que dira le roi? Quel funeste poison
L'amour a répandu sur toute sa maison!
Moi-même, plein d'un feu que sa haine réprouve,
Quel il m'a vu jadis, et quel il me retrouve!
De noirs pressentiments viennent m'épouvanter.
Mais l'innocence enfin n'a rien à redouter.
Allons : cherchons ailleurs par quelle heureuse adresse
Je pourrai de mon père émouvoir la tendresse,
Et lui dire un amour qu'il peut vouloir troubler,
Mais que tout son pouvoir ne saurait ébranler[1].

1 Racine, modifiant le plan d'Euripide, a transporté l'intérêt d'Hippolyte à Phèdre. Mais peut-être a-t-il trop complétement sacrifié le jeune héros. Non-seulement Hippolyte n'est plus un symbole de chasteté, puisqu'il est amoureux ; mais son amour est une révolte contre la volonté de son père, et il s'y opiniâtre au point d'oublier, au profit de sa passion, le soin de son innocence.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

THÉSÉE, ŒNONE.

THÉSÉE.

Ah ! qu'est-ce que j'entends? Un traître, un téméraire
Préparait cet outrage à l'honneur de son père?
Avec quelle rigueur, destin, tu me poursuis!
Je ne sais où je vais, je ne sais où je suis.
O tendresse! ô bonté trop mal récompensée!
Projet audacieux! détestable pensée!
Pour parvenir au but de ses noires amours,
L'insolent de la force empruntait le secours!
J'ai reconnu le fer [1], instrument de sa rage,
Ce fer dont je l'armai pour un plus noble usage [2].
Tous les liens du sang n'ont pu le retenir!
Et Phèdre différait à le faire punir!
Le silence de Phèdre épargnait le coupable!

ŒNONE.

Phèdre épargnait plutôt un père déplorable :
Honteuse du dessein d'un amant furieux
Et du feu criminel qu'il a pris dans ses yeux,
Phèdre mourait, seigneur, et sa main meurtrière
Éteignait de ses yeux l'innocente lumière.
J'ai vu lever le bras, j'ai couru la sauver,
Moi seule à votre amour j'ai su la conserver :
Et plaignant à la fois son trouble et vos alarmes,
J'ai servi, malgré moi, d'interprète à ses larmes.

THÉSÉE.

Le perfide! il n'a pu s'empêcher de pâlir :
De crainte, en m'abordant, je l'ai vu tressaillir.
Je me suis étonné de son peu d'allégresse;
Ses froids embrassements ont glacé ma tendresse.
Mais ce coupable amour dont il est dévoré
Dans Athènes déjà s'était-il déclaré?

1 La belle preuve! et que ce pauvre Thésée est facile à convaincre.

2 « Non hos quæsitum munus in usus. » (Virg.)

ŒNONE.

Seigneur, souvenez-vous des plaintes de la reine :
Un amour criminel causa toute sa haine.

THÉSÉE.

Et ce feu dans Trézène a donc recommencé !

ŒNONE.

Je vous ai dit, seigneur, tout ce qui s'est passé.
C'est trop laisser la reine à sa douleur mortelle,
Souffrez que je vous quitte et me range auprès d'elle.

SCÈNE II.

THÉSÉE, HIPPOLYTE.

THÉSÉE.

Ah ! le voici. Grands dieux ! à ce noble maintien
Quel œil ne serait pas trompé comme le mien ?
Faut-il que sur le front d'un profane adultère
Brille de la vertu le sacré caractère ?
Et ne devrait-on pas à des signes certains
Reconnaître le cœur des perfides humains [1] ?

HIPPOLYTE.

Puis-je vous demander quel funeste nuage,
Seigneur, a pu troubler votre auguste visage ?
N'osez-vous confier ce secret à ma foi ?

THÉSÉE.

Perfide ! oses-tu bien te montrer devant moi ?
Monstre, qu'a trop longtemps épargné le tonnerre,
Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre,
Après que le transport d'un amour plein d'horreur
Jusqu'au lit de ton père a porté ta fureur,
Tu m'oses présenter une tête ennemie !
Tu parais dans des lieux pleins de ton infamie !
Et ne vas pas chercher, sous un ciel inconnu,
Des pays où mon nom ne soit point parvenu !
Fuis, traître. Ne viens point braver ici ma haine,
Et tenter un courroux que je retiens à peine :
C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel
D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,
Sans que ta mort encor, honteuse à ma mémoire,
De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.

1 Imité de la *Médée* d'Euripide : « O Jupiter ! pourquoi nous as-tu donné des signes certains pour reconnaître l'or pur de l'or faux, tandis que rien sur les traits de l'homme ne distingue le méchant de l'homme de bien ! » (V. 515.) Thésée dit aussi dans l'*Hippolyte* : « Hélas ! pourquoi le ciel n'a-t-il pas donné aux hommes des signes certains pour distinguer les amis vertueux et fidèles d'avec les hypocrites et les fourbes ! » (V. 924.)

Fuis : et si tu ne veux qu'un châtiment soudain
T'ajoute aux scélérats qu'a punis cette main,
Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.
Fuis, dis-je; et, sans retour précipitant tes pas,
De ton horrible aspect purge tous mes États.
Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage
D'infâmes assassins nettoya ton rivage,
Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux[1].
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle;
Avare du secours que j'attends de tes soins,
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins:
Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux père;
J'abandonne ce traître à toute ta colère;
Étouffe dans son sang ses désirs effrontés :
Thésée à tes fureurs connaîtra tes bontés.

HIPPOLYTE.

D'un amour criminel Phèdre accuse Hippolyte!
Un tel excès d'horreur rend mon âme interdite;
Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,
Qu'ils m'ôtent la parole, et m'étouffent la voix.

THÉSÉE.

Traître, tu prétendais qu'en un lâche silence
Phèdre ensevelirait ta brutale insolence :
Il fallait, en fuyant, ne pas abandonner
Le fer qui dans ses mains aide à te condamner;
Ou plutôt il fallait, comblant ta perfidie,
Lui ravir tout d'un coup la parole et la vie.

1 Pour cette imprécation, Racine a deux modèles qu'il a également surpassés :

Ἀλλ', ὦ πάτερ Πόσειδον, ἃς ἐμοί ποτε
Ἀρὰς ὑπέσχου τρεῖς, μιᾷ κατέργασαι
Τούτων ἐμὸν παῖδ', ἡμέραν δὲ μὴ φύγοι
Τήνδ', εἴπερ ἡμῖν ὤπασας σαφεῖς ἀράς.

Eurip., v. 886.

« O Neptune! ô mon père! des trois vœux que tu m'as promis d'exaucer, accomplis-en un aujourd'hui, et que mon fils ne vive pas au delà de ce jour, si tes promesses ne sont pas vaines. » Sénèque donne plus de développement à sa pensée, qui devient déclamatoire :

« Genitor æquoreus dedit
Ut vota prono trina concipiam deo,
Et invocata munus hoc sanxit Styge :
En perage donum triste, regnator freti,
Non cernat ultra lucidum Hippolytus diem.
Fer abominandam nunc opem nato parens.
Nunquam supremum numinis munus tui
Consumeremus, magna ni premerent mala.
Inter profunda Tartara, et ditem horridum,
Et imminentes regis inferni minas
Voto peperci. Redde nunc pactam fidem,
Genitor. »

HIPPOLYTE.

D'un mensonge si noir justement irrité,
Je devrais faire ici parler la vérité,
Seigneur; mais je supprime un secret qui vous touche.
Approuvez le respect qui me ferme la bouche,
Et sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie, et songez qui je suis.
Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes.
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus sacrés :
Ainsi que la vertu le crime a ses degrés;
Et jamais on n'a vu la timide innocence
Passer subitement à l'extrême licence.
Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux
Un perfide assassin, un lâche incestueux[1].
Élevé dans le sein d'une chaste héroïne,
Je n'ai point de son sang démenti l'origine.
Pitthée, estimé sage entre tous les humains,
Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.
Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage;
Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
Seigneur, je crois surtout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer[2].
C'est par là qu'Hippolyte est connu dans la Grèce.
J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse :
On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur.
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur[3]...
Et l'on veut qu'Hippolyte, épris d'un feu profane....

THÉSÉE.

Oui, c'est ce même orgueil, lâche! qui te condamne.
Je vois de tes froideurs le principe odieux :
Phèdre seule charmait tes impudiques yeux;
Et pour tout autre objet ton âme indifférente
Dédaignait de brûler d'une flamme innocente.

HIPPOLYTE.

Non, mon père, ce cœur, c'est trop vous le celer,
N'a point d'un chaste amour dédaigné de brûler.
Je confesse à vos pieds ma véritable offense :
J'aime; j'aime, il est vrai, malgré votre défense.
Aricie à ses lois tient mes vœux asservis:
La fille de Pallante a vaincu votre fils :
Je l'adore; et mon âme, à vos ordres rebelle,
Ne peut ni soupirer, ni brûler que pour elle.

1 Juvénal (sat. II) exprime la même idée
Nemo repente fuit turpissimus.

2 « S'il est un crime dont je sois innocent, c'est celui dont tu m crois convaincu. » (Eur., v. 1001.)

3 « Tu vois l'astre du jour et la terre : entre tous ceux qu'elle porte, il n'est point, malgré tes accusations, d'homme plus pur que moi.» (Eurip. v. 992.)—On a remarqué l'harmonie de ce vers entièrement composé de monosyllabes.

THÉSÉE.

Tu l'aimes ? ciel ! Mais non, l'artifice est grossier :
Tu te feins criminel pour te justifier.

HIPPOLYTE.

Seigneur, depuis six mois je l'évite et je l'aime :
Je venais, en tremblant, vous le dire à vous-même.
Hé quoi ! de votre erreur rien ne vous peut tirer !
Par quel affreux serment faut-il vous rassurer ?
Que la terre, le ciel, que toute la nature...

THÉSÉE.

Toujours les scélérats ont recours au parjure.
Cesse, cesse, et m'épargne un importun discours,
Si ta fausse vertu n'a point d'autre secours.

HIPPOLYTE.

Elle vous paraît fausse et pleine d'artifice :
Phèdre au fond de son cœur me rend plus de justice.

THÉSÉE.

Ah ! que ton impudence excite mon courroux [1] !

HIPPOLYTE.

Quel temps à mon exil, quel lieu prescrivez-vous ?

THÉSÉE.

Fusses-tu par delà les colonnes d'Alcide,
Je me croirais encor trop voisin d'un perfide.

HIPPOLYTE.

Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez,
Quels amis me plaindront, quand vous m'abandonnez [2] ?

THÉSÉE.

Va chercher des amis dont l'estime funeste
Honore l'adultère, applaudisse à l'inceste ;
Des traîtres, des ingrats sans honneur et sans loi,
Dignes de protéger un méchant tel que toi.

HIPPOLYTE.

Vous me parlez toujours d'inceste et d'adultère :

1 « Ah ! que ta vertu affectée excite mon courroux ! » (Eurip., v. 1063.)

2 « Hipp. : Tu me bannis de ma patrie. — Th. : Et au delà des mers, au delà des bornes atlantiques, si je le pouvais, tant je te hais. — Hipp. : Infortuné ! de quel côté tourner mes pas ? De qui recevrai-je l'hospitalité dans mon exil, chargé d'une telle accusation ? — Th. : De ceux qui se plaisent à accueillir pour hôtes les corrupteurs de femmes, et à vivre avec les méchants. » Le résident de Christine, Gilbert, a imité Euripide et devancé Racine dans les vers qui suivent :

Hipp. : Si je suis exilé pour un crime si noir,
Hélas ! qui des mortels voudra me recevoir ?
Je serai redoutable à toutes les familles,
Aux frères pour leurs sœurs, aux pères pour leurs filles.
Où sera ma retraite en sortant de ces lieux ?
Th. Va chez les scélérats, les ennemis des dieux,
Chez ces monstres cruels, assassins de leurs mères ;
Ceux qui se sont souillés d'incestes, d'adultères,
Ceux-là te recevront.

Je me tais. Cependant Phèdre sort d'une mère,
Phèdre est d'un sang, seigneur, vous le savez trop bien
De toutes ces horreurs plus rempli que le mien.

THÉSÉE.

Quoi! ta rage à mes yeux perd toute retenue?
Pour la dernière fois, ôte-toi de ma vue;
Sors, traître : n'attends pas qu'un père furieux
Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux.

SCÈNE III.

THÉSÉE.

Misérable, tu cours à ta perte infaillible!
Neptune, par le fleuve aux dieux mêmes terrible[1],
M'a donné sa parole, et va l'exécuter.
Un dieu vengeur te suit : tu ne peux l'éviter.
Je t'aimais; et je sens que, malgré ton offense,
Mes entrailles pour toi se troublent par avance.
Mais à te condamner tu m'as trop engagé :
Jamais père, en effet, fut-il plus outragé?
Justes dieux, qui voyez la douleur qui m'accable,
Ai-je pu mettre au jour un enfant si coupable?

SCÈNE IV.

THÉSÉE, PHÈDRE.

PHÈDRE.

Seigneur, je viens à vous, pleine d'un juste effroi
Votre voix redoutable a passé jusqu'à moi[2] :
Je crains qu'un prompt effet n'ait suivi la menace.
S'il en est temps encore, épargnez votre race,

1 « Invocata munus hoc sanxit Styge. » (Sen.)

2 Κραυγῆς ἀκούσας σῆς ἀφικόμην, πάτερ,
Σπουδῇ.

« J'ai entendu les éclats de ta voix, et j'arrive avec empressement, ô mon père! » C'est Hippolyte qui prononce ces paroles dans Euripide. Voltaire s'est à peu près emparé de ces vers de Racine, dans la belle scène entre Œdipe et Jocaste :

Seigneur, dissipez mon effroi :
Vos redoutables cris sont venus jusqu'à moi

Respectez votre sang ; j'ose vous en prier ;
Sauvez-moi de l'horreur de l'entendre crier ;
Ne me préparez point la douleur éternelle
De l'avoir fait répandre à la main paternelle.

THÉSÉE.

Non, madame, en mon sang ma main n'a point trempé ;
Mais l'ingrat toutefois ne m'est point échappé :
Une immortelle main de sa perte est chargée ;
Neptune me la doit ; et vous serez vengée.

PHÈDRE.

Neptune vous la doit ! Quoi ! vos vœux irrités...

THÉSÉE.

Quoi ! craignez-vous déjà qu'ils ne soient écoutés ?
Joignez-vous bien plutôt à mes vœux légitimes :
Dans toute leur noirceur retracez-moi ses crimes ;
Échauffez mes transports trop lents, trop retenus.
Tous ses crimes encor ne vous sont point connus :
Sa fureur contre vous se répand en injures.
Votre bouche, dit-il, est pleine d'impostures.
Il soutient qu'Aricie a son cœur et sa foi,
Qu'il l'aime.

PHÈDRE.

Quoi, seigneur !

THÉSÉE.

Il l'a dit devant moi :
Mais je sais rejeter un frivole artifice.
Espérons de Neptune une prompte justice :
Je vais moi-même encore au pied de ses autels
Le presser d'accomplir ses serments immortels [1].

SCÈNE V.

PHÈDRE.

Il sort. Quelle nouvelle a frappé mon oreille ?
Quel feu mal étouffé dans mon cœur se réveille ?
Quel coup de foudre, ô ciel ! et quel funeste avis !
Je volais tout entière au secours de son fils ;
Et, m'arrachant des bras d'Œnone épouvantée,
Je cédais au remords dont j'étais tourmentée.
Qui sait même où m'allait porter ce repentir ?
Peut-être à m'accuser j'aurais pu consentir ;
Peut-être, si la voix ne m'eût été coupée,

1 Thésée s'obstine, dans son aveuglement, avec une opiniâtreté qui tient de la démence. La démarche de Phèdre, son trouble au nom d'Aricie, rien ne lui donne à penser.

L'affreuse vérité me serait échappée.
Hippolyte est sensible et ne sent rien pour moi!
Aricie a son cœur, Aricie a sa foi[1]!
Ah, dieux! Lorsqu'à mes vœux l'ingrat inexorable
S'armait d'un œil si fier, d'un front si redoutable,
Je pensais qu'à l'amour son cœur toujours fermé
Fût contre tout mon sexe également armé:
Une autre cependant a fléchi son audace;
Devant ses yeux cruels une autre a trouvé grâce.
Peut-être a-t-il un cœur facile à s'attendrir:
Je suis le seul objet qu'il ne saurait souffrir.
Et je me chargerais du soin de le défendre!

SCÈNE VI.

PHÈDRE, ŒNONE.

PHÈDRE.

Chère Œnone, sais-tu ce que je viens d'apprendre?

ŒNONE.

Non; mais je viens tremblante, à ne vous point mentir:
J'ai pâli du dessein qui vous a fait sortir;
J'ai craint une fureur à vous-même fatale.

PHÈDRE.

Œnone, qui l'eût cru? j'avais une rivale!

ŒNONE.

Comment?

PHÈDRE.

Hippolyte aime, et je n'en puis douter.
Ce farouche ennemi qu'on ne pouvait dompter,
Qu'offensait le respect, qu'importunait la plainte,
Ce tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnaît un vainqueur:
Aricie a trouvé le chemin de son cœur.

ŒNONE.

Aricie?

PHÈDRE.

Ah! douleur non encore éprouvée!
A quel nouveau tourment je me suis réservée!
Tout ce que j'ai souffert, mes craintes, mes transports,
La fureur de mes feux, l'horreur de mes remords,
Et d'un cruel refus l'insupportable injure[2],
N'était qu'un faible essai des tourments que j'endure.

1 Ce vers, d'une extrême fadeur, est l'écho des paroles de Thésée: *Il soutient qu'Aricie a son cœur et sa foi.* « Satis una super- « que. »

2 « Spretæque injuria formæ. » (Virg. Æn. l. I. v. 27)

Ils s'aiment! Par quel charme ont-ils trompé mes yeux?
Comment se sont-ils vus? depuis quand? dans quels lieux?
Tu le savais : pourquoi me laissais-tu séduire?
De leur furtive ardeur ne pouvais-tu m'instruire?
Les a-t-on vus souvent se parler, se chercher?
Dans le fond des forêts allaient-ils se cacher?
Hélas! ils se voyaient avec pleine licence :
Le ciel de leurs soupirs approuvait l'innocence;
Ils suivaient sans remords leur penchant amoureux;
Tous les jours se levaient clairs et sereins pour eux!
Et moi, triste rebut de la nature entière,
Je me cachais au jour, je fuyais la lumière;
La mort est le seul dieu que j'osais implorer.
J'attendais le moment où j'allais expirer;
Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée,
Encor dans mon malheur de trop près observée,
Je n'osais dans mes pleurs me noyer à loisir;
Je goûtais en tremblant ce funeste plaisir;
Et, sous un front serein déguisant mes alarmes,
Il fallait bien souvent me priver de mes larmes[1].

ŒNONE.

Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours?
Ils ne se verront plus.

PHÈDRE.

Ils s'aimeront toujours!
Au moment que je parle, ah, mortelle pensée!
Ils bravent la fureur d'une amante insensée!
Malgré ce même exil qui va les écarter,
Ils font mille serments de ne se point quitter.
Non, je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage;
Œnone, prends pitié de ma jalouse rage.
Il faut perdre Aricie; il faut de mon époux
Contre un sang odieux réveiller le courroux :
Qu'il ne se borne pas à des peines légères :
Le crime de la sœur passe celui des frères.
Dans mes jaloux transports je le veux implorer.
Que fais-je? Où ma raison se va-t-elle égarer?
Moi jalouse! et Thésée est celui que j'implore!
Mon époux est vivant, et moi je brûle encore!
Pour qui? Quel est le cœur où prétendent mes vœux?
Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.
Mes crimes désormais ont comblé la mesure :
Je respire à la fois l'inceste et l'imposture;
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable! et je vis! et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue!
J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux;

1 De pareils vers ne sont pas payés trop cher, s'il fallait les acheter au prix des froides amours d'Hippolyte et d'Aricie.

Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux :
Où me cacher [1] ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ? mon père y tient l'urne fatale ;
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains.
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah ! combien frémira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers !
Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible ?
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible ;
Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
Pardonne : un dieu cruel a perdu ta famille ;
Reconnais sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit [2] :
Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie,
Je rends dans les tourments une pénible vie.

ŒNONE.

Hé ! repoussez, madame, une injuste terreur !
Regardez d'un autre œil une excusable erreur.
Vous aimez [3]. On ne peut vaincre sa destinée :
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.
Est-ce donc un prodige inouï parmi nous ?

1 Ce mouvement est imité de la *Médée* d'Euripide : « De quel côté tourner mes pas ? Irai-je dans ma patrie, auprès d'un père que j'ai trahi pour toi ? Demanderai-je un asile aux filles de Pélias ? etc. »

Νῦν ποῖ τράπωμαι ; πότερα πρὸς πατρὸς δόμους,
Οὓς σοὶ προδοῦσα καὶ πάτραν ἀφικόμην ;
Ἢ πρὸς ταλαίνας Πελιάδας ;

V. 501.

2 « Le cri le plus énergique que la passion ait jamais fait entendre, dit M. de Châteaubriand, est peut-être celui-ci. Il y a là-dedans un mélange des sens et de l'âme, de désespoir et de fureur amoureuse, qui passe toute expression. » Le germe de ces beaux vers est dans une pièce de la jeunesse de Corneille, aujourd'hui complètement oubliée (*Clitandre*, act. II, sc. VII) :

Il ne m'est pas permis de jouir de mon crime,
Dans l'état pitoyable où le sort m'a réduit,
J'en mérite la peine et n'en ai pas le fruit.

3 Ἐρᾷ (τί τοῦτο θαῦμα ;) σὺν πολλοῖς βροτῶν.
Κἄπειτ' ἔρωτος οὕνεκα ψυχὴν ὀλεῖς ;

V. 441.

« Tu aimes, quoi d'étonnant ? C'est la destinée commune des mortels. Faut-il pour cela renoncer à la vie ? etc. » La nourrice, après ce début, continue de prêcher la même morale, et elle allègue, comme Œnone dans Racine, l'exemple des dieux. Mais ces détestables conseils précèdent chez Euripide les dédains d'Hippolyte et le retour de Thésée

L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous ?
La faiblesse aux humains n'est que trop naturelle :
Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.
Vous vous plaignez d'un joug imposé dès longtemps :
Les dieux mêmes, les dieux de l'Olympe habitants,
Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

PHÈDRE.

Qu'entends-je ? Quels conseils ose-t-on me donner ?
Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner,
Malheureuse ! voilà comment tu m'as perdue ;
Au jour que je fuyais c'est toi qui m'as rendue[1].
Tes prières m'ont fait oublier mon devoir ;
J'évitais Hippolyte, et tu me l'as fait voir.
De quoi te chargeais-tu ? Pourquoi ta bouche impie
A-t-elle, en l'accusant, osé noircir sa vie ?
Il en mourra peut-être, et d'un père insensé
Le sacrilége vœu peut-être est exaucé.
Je ne t'écoute plus. Va-t'en, monstre exécrable ;
Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.
Puisse le juste ciel dignement te payer[2] !
Et puisse ton supplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses,
Des princes malheureux nourrissent les faiblesses,
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime aplanir le chemin[3] !
Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste[4] !

ŒNONE, *seule*.

Ah, dieux ! pour la servir, j'ai tout fait, tout quitté ;
Et j'en reçois ce prix ! Je l'ai bien mérité.

1 Tu lacrymis evicta meis, tu prima furentem,
His, germana, malis oneras atque objicis hosti.
Virgile, *Enéide*, l. IV, v, 548.

2 Ὄλοιο καὶ σὺ χὤστις ἄκοντας φίλους
Πρόθυμός ἐστι μὴ καλῶς εὐεργετεῖν. Eur., v. 691.

« Périsse et toi et tout autre qui s'empresse de rendre, sans être invité, de honteux services. »

3 Ciel, faut-il voir ainsi les maîtres des humains
Du crime à leurs sujets aplanir les chemins. (Volt. *Henr.* ch. II.)

4 Τοῦτ' ἔσθ' ὃ θνητῶν εὖ πόλεις οἰκουμένας
Δόμους τ' ἀπόλλυσ', οἱ καλοὶ λίαν λόγοι. Eur., v. 487.

« Voilà ce qui a perdu tant de villes et de familles florissantes parmi les hommes, des discours flatteurs ! » *Pessimum inimicorum genus laudantes*, dit Tacite, *Agricola*, ch. XLI. Citons encore Massillon : « On aurait dû, dit-il, établir les mêmes peines pour l'adulation que pour la révolte. »

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMÈNE.

ARICIE.

Quoi! vous pouvez vous taire en ce péril extrême [1]?
Vous laissez dans l'erreur un père qui vous aime?
Cruel, si, de mes pleurs méprisant le pouvoir,
Vous consentez sans peine à ne me plus revoir,
Partez; séparez-vous de la triste Aricie;
Mais du moins en partant assurez votre vie,
Défendez votre honneur d'un reproche honteux,
Et forcez votre père à révoquer ses vœux :
Il en est temps encor. Pourquoi, par quel caprice,
Laissez-vous le champ libre à votre accusatrice?
Éclaircissez Thésée.

HIPPOLYTE.

Hé! que n'ai-je point dit?
Ai-je dû mettre au jour l'opprobre de son lit [2]?
Devais-je, en lui faisant un récit trop sincère,
D'une indigne rougeur couvrir le front d'un père?
Vous seule avez percé ce mystère odieux.
Mon cœur pour s'épancher n'a que vous et les dieux.
Je n'ai pu vous cacher, jugez si je vous aime,
Tout ce que je voulais me cacher à moi-même.
Mais songez sous quel sceau je vous l'ai révélé :
Oubliez, s'il se peut, que je vous ai parlé,
Madame; et que jamais une bouche si pure
Ne s'ouvre pour conter cette horrible aventure.
Sur l'équité des dieux osons nous confier;
Ils ont trop d'intérêt à me justifier :
Et Phèdre, tôt ou tard de son crime punie,
N'en saurait éviter la juste ignominie.
C'est l'unique respect que j'exige de vous.

1 On s'étonne qu'Hippolyte, si rudement congédié, ne soit pas encore parti, et qu'il se donne du bon temps pour une conversation amoureuse. Si Thésée laisse ainsi dormir son courroux, comment ne profite-t-il pas de ce loisir pour s'éclairer?

2 Hippolyte ne dit pas, mais on le voit sans qu'il le dise, que s'il prend si stoïquement le parti de se taire, c'est qu'il trouve une compensation dans le mariage et le complot politique qu'il médite.

Je permets tout le reste à mon libre courroux ?
Sortez de l'esclavage où vous êtes réduite ;
Osez me suivre, osez accompagner ma fuite ;
Arrachez-vous d'un lieu funeste et profané
Où la vertu respire un air empoisonné ;
Profitez, pour cacher votre prompte retraite,
De la confusion que ma disgrâce y jette.
Je vous puis de la fuite assurer les moyens :
Vous n'avez jusqu'ici de gardes que les miens ;
De puissants défenseurs prendront notre querelle ;
Argos nous tend les bras, et Sparte nous appelle :
A nos amis communs portons nos justes cris ;
Ne souffrons pas que Phèdre, assemblant nos débris,
Du trône paternel nous chasse l'un et l'autre,
Et promette à son fils ma dépouille et la vôtre.
L'occasion est belle, il la faut embrasser...
Quelle peur vous retient ? Vous semblez balancer ?
Votre seul intérêt m'inspire cette audace :
Quand je suis tout de feu, d'où vous vient cette glace[1] ?
Sur les pas d'un banni craignez-vous de marcher ?

ARICIE.

Hélas ! qu'un tel exil, seigneur, me serait cher !
Dans quels ravissements, à votre sort liée,
Du reste des mortels je vivrais oubliée !
Mais, n'étant point unis par un lien si doux,
Me puis-je avec honneur dérober avec vous[2] ?
Je sais que, sans blesser l'honneur le plus sévère,
Je me puis affranchir des mains de votre père :
Ce n'est point m'arracher du sein de mes parents ;
Et la fuite est permise à qui fuit ses tyrans.
Mais vous m'aimez, seigneur ; et ma gloire alarmée...

HIPPOLYTE.

Non, non, j'ai trop de soin de votre renommée.
Un plus noble dessein m'amène devant vous :
Fuyez vos ennemis, et suivez votre époux.
Libres dans nos malheurs, puisque le ciel l'ordonne,
Le don de notre foi ne dépend de personne.
L'hymen n'est point toujours entouré de flambeaux.
Aux portes de Trézène, et parmi ces tombeaux,
Des princes de ma race antiques sépultures,
Est un temple sacré formidable aux parjures.
C'est là que les mortels n'osent jurer en vain :
Le perfide y reçoit un châtiment soudain[3] ;

1 Cette antithèse de feu et de glace, surtout quand le feu d'Hippolyte a si peu de chaleur, est bien voisine du ridicule. Les vers suivants nous présentent la mauvaise rime de *cher* et de *marcher*.

2 *Dérober* n'a pas ici de complément indirect, et n'en est que plus poétique.

3 On a justement remarqué que le voisinage de ce temple si véridique donnait à Thésée un moyen facile de sortir d'embarras. Ni

Et, craignant d'y trouver la mort inévitable,
Le mensonge n'a point de frein plus redoutable.
Là, si vous m'en croyez, d'un amour éternel
Nous irons confirmer le serment solennel[1];
Nous prendrons à témoin le dieu qu'on y révère :
Nous le prierons tous deux de nous servir de père.
Des dieux les plus sacrés j'attesterai le nom,
Et la chaste Diane, et l'auguste Junon,
Et tous les dieux enfin, témoins de mes tendresses,
Garantiront la foi de mes saintes promesses.

ARICIE.

Le roi vient : fuyez, prince, et partez promptement,
Pour cacher mon départ je demeure un moment.
Allez ; et laissez-moi quelque fidèle guide
Qui conduise vers vous ma démarche timide.

SCÈNE II.

THÉSÉE, ARICIE, ISMÈNE.

THÉSÉE.

Dieux ! éclairez mon trouble, et daignez à mes yeux
Montrer la vérité que je cherche en ces lieux[2] !

ARICIE.

Songe à tout, chère Ismène, et sois prête à la fuite.

SCÈNE III.

THÉSÉE, ARICIE.

THÉSÉE.

Vous changez de couleur, et semblez interdite,
Madame : que faisait Hippolyte en ce lieu?

ARICIE.

Seigneur, il me disait un éternel adieu.

Thésée ni Phèdre n'y ont songé, et Hippolyte n'y pense qu'au profit de son amour.

1 « Tua si mihi certa voluntas,
Connubio jungam stabili propriamque dicabo.
Hic hymenæus erit. » (*Æn.*, l. IV, v. 125.)

« Tellus et pronuba Juno
Dant signum, fulsere ignes, et conscius æther
Connubiis. » (*Æn.*, l. IV, v. 166.)

2 Thésée n'avait d'excuse qu'un complet aveuglement. Mais s'il doute, pourquoi chercher la vérité *en ces lieux* qui n'ont rien à lui dire, et non auprès de Phèdre, d'Hippolyte ou d'Œnone ?

THÉSÉE.

Vos yeux ont su dompter ce rebelle courage;
Et ses premiers soupirs sont votre heureux ouvrage[1].

ARICIE.

Seigneur, je ne vous puis nier la vérité :
De votre injuste haine il n'a pas hérité;
Il ne me traitait point comme une criminelle.

THÉSÉE.

J'entends : il vous jurait une amour éternelle.
Ne vous assurez point sur ce cœur inconstant;
Car à d'autres que vous il en jurait autant.

ARICIE.

Lui, seigneur?

THÉSÉE.

Vous deviez le rendre moins volage,
Comment souffriez-vous cet horrible partage?

ARICIE.

Et comment souffrez-vous que d'horribles discours
D'une si belle vie osent noircir le cours?
Avez-vous de son cœur si peu de connaissance?
Discernez-vous si mal le crime et l'innocence?
Faut-il qu'à vos yeux seuls un nuage odieux
Dérobe sa vertu, qui brille à tous les yeux?
Ah! c'est trop le livrer à des langues perfides.
Cessez : repentez-vous de vos vœux homicides;
Craignez, seigneur, craignez que le ciel rigoureux
Ne vous haïsse assez pour exaucer vos vœux.
Souvent dans sa colère il reçoit nos victimes;
Ses présents sont souvent la peine de nos crimes[2].

THÉSÉE.

Non, vous voulez en vain couvrir son attentat :
Votre amour vous aveugle en faveur de l'ingrat.
Mais j'en crois des témoins certains, irréprochables :
J'ai vu, j'ai vu couler des larmes véritables.

ARICIE.

Prenez garde, seigneur : vos invincibles mains
Ont de monstres sans nombre affranchi les humains;
Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre
Un... Votre fils, seigneur, me défend de poursuivre.
Instruite du respect qu'il veut vous conserver,
Je l'affligerais trop si j'osais achever.
J'imite sa pudeur, et fuis votre présence
Pour n'être pas forcée à rompre le silence[3].

1 Le moment est mal choisi pour ce compliment ironique. Tout devient faux dans une situation fausse.

2 « Quid tam dextro pede concipis ut te
Conatus non pœniteat votique peracti?
Evertere domos totas optantibus ipsis
Di faciles. » (Juv. *Sat.*, x, v. 7.)

3 Aricie veut aussi aller se marier, sans quoi elle profiterait de la belle occasion qui lui est offerte pour justifier Hippolyte.

SCÈNE IV.

THÉSÉE.

Quelle est donc sa pensée, et que cache un discours
Commencé tant de fois, interrompu toujours?
Veulent-ils m'éblouir par une feinte vaine?
Sont-ils d'accord tous deux pour me mettre à la gêne?
Mais moi-même, malgré ma sévère rigueur,
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur?
Une pitié secrète et m'afflige et m'étonne.
Une seconde fois interrogeons Œnone :
Je veux de tout le crime être mieux éclairci.
Gardes, qu'Œnone sorte, et vienne seule ici [1].

SCÈNE V.

THÉSÉE, PANOPE.

PANOPE.

J'ignore le projet que la reine médite,
Seigneur; mais je crains tout du transport qui l'agite.
Un mortel désespoir sur son visage est peint;
La pâleur de la mort est déjà sur son teint.
Déjà de sa présence avec honte chassée,
Dans la profonde mer Œnone s'est lancée [2].
On ne sait point d'où part ce dessein furieux;
Et les flots pour jamais l'ont ravie à nos yeux.

THÉSÉE.

Qu'entends-je?

PANOPE.

Son trépas n'a point calmé la reine;
Le trouble semble croître en son âme incertaine.
Quelquefois, pour flatter ses secrètes douleurs,
Elle prend ses enfants et les baigne de pleurs;
Et soudain, renonçant à l'amour maternelle,

1 Thésée commence par OEnone l'appel des morts. A la scène suivante, quand il demandera Hippolyte, il recevra même réponse, et personne ne sera tenté de le plaindre, tant il a fait abus de crédulité et de fureur :

Et j'en reçois le prix : je l'ai bien mérité!

2 Gilbert, à qui appartient l'idée du suicide d'Œnone, l'annonce par ce vers :

Dans les flots de la mer elle a fini ses jours.

Sa main avec horreur les repousse loin d'elle;
Elle porte au hasard ses pas irrésolus;
Son œil tout égaré ne nous reconnaît plus;
Elle a trois fois écrit; et, changeant de pensée,
Trois fois elle a rompu sa lettre commencée [1].
Daignez la voir, seigneur; daignez la secourir.

THÉSÉE.

O ciel! Œnone est morte, et Phèdre veut mourir?
Qu'on rappelle mon fils, qu'il vienne se défendre;
Qu'il vienne me parler, je suis prêt de l'entendre.
(*Seul.*)
Ne précipite point tes funestes bienfaits,
Neptune; j'aime mieux n'être exaucé jamais.
J'ai peut-être trop cru des témoins peu fidèles,
Et j'ai trop tôt vers toi levé mes mains cruelles.
Ah! de quel désespoir mes vœux seraient suivis!

SCÈNE VI.

THÉSÉE, THÉRAMÈNE.

THÉSÉE.

Théramène, est-ce toi? Qu'as-tu fait de mon fils?
Je te l'ai confié dès l'âge le plus tendre.
Mais d'où naissent les pleurs que je te vois répandre?
Que fait mon fils?

THÉRAMÈNE.

O soins tardifs et superflus!
Inutile tendresse! Hippolyte n'est plus.

THÉSÉE.

Dieux!

THÉRAMÈNE.

J'ai vu des mortels périr le plus aimable,
Et j'ose dire encor, seigneur, le moins coupable [2].

THÉSÉE.

Mon fils n'est plus? Hé quoi! quand je lui tends les bras
Les dieux impatients ont hâté son trépas?

1 Ovide avait peint le même trouble, les mêmes incertitudes (*Met.*, l. IX, v. 521.):

« Dextra tenet ferrum, vacuam tenet altera ceram.
Incipit et dubitat, scribit damnatque tabellas;
Et notat, et delet; mutat, culpatque, probatque,
Inque vicem sumptas ponit, positasque resumit. »

2 Le messager qui raconte dans Euripide la catastrophe d'Hippolyte, atteste son innocence par une hyperbole qui est en même temps une piquante épigramme contre les femmes: « Je ne pourrai jamais croire que ton fils est un méchant. Non, quand toutes les femmes se pendraient, quand des pins du mont Ida on ferait autant de tablettes accusatrices, je resterais convaincu de son innocence. »

Quel coup me l'a ravi? quelle foudre soudaine?

THÉRAMÈNE.

A peine nous sortions des portes de Trézène [1] :
Il était sur son char; ses gardes affligés
Imitaient son silence autour de lui rangés [2];
Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes;
Sa main sur ses chevaux laissait flotter les rênes [3];
Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos;
Et, du sein de la terre, une voix formidable
Répond en gémissant à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé [4].
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide;
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux [5].
Son front large est armé de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes;
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage;

1 Voilà ce récit si admiré et si critiqué. Il ne convient ni à la douleur de Théramène, ni à la confusion de Thésée, mais c'est un chef-d'œuvre de narration épique. Racine a eu sous les yeux Euripide, Ovide et Sénèque. Ces trois récits sont trop étendus pour trouver place ici. Il faut les lire et comparer. Celui d'Euripide est de tout point irréprochable. Lorsque Thésée l'écoute, il croit encore au crime de son fils. Dans Ovide, Hippolyte, ressuscité par Esculape, sous le nom de Virbius, raconte lui-même son aventure poétiquement, et, ce qu'il faut remarquer dans Ovide, sans prolixité ni bel esprit. Sénèque est emphatique et diffus : il prend plaisir à prolonger le supplice de Thésée.

2 Nous autres cependant autour d'elle rangées,
Stupides ainsi qu'elle, ainsi qu'elle affligées.
Corneille, *Œdipe*, act. V, sc. X.

3 Voltaire a dérobé cet hémistiche pour le placer dans ces vers de la *Henriade*, ch. I :

Valois régnait encore, et ses mains incertaines
De l'État ébranlé *laissait flotter les rênes*.

4 Racine ne recherche pas l'harmonie imitative, ce qui est un soin puéril, mais il en tire dans l'occasion d'heureux effets.

5 M. Patin (t. II, p. 367) a rapproché de ce passage deux vers du vieux poëte Garnier : « Le mouvement des vers, si bien groupés, dans lesquels Racine a peint *vomi* par la vague qui *se brise*, *le monstre* envoyé par Neptune, est comme pressenti dans ceux-ci :

Elle bout, elle escume et suit en mugissant
Ce monstre qui se va sur le bord eslançant. »

La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté [1].
Tout fuit; et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre
Il lui fait dans le flanc une large blessure [2].
De rage et de douleur le monstre bondissant,
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte; et, sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix;
En efforts impuissants leur maître se consume.
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leurs flancs poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite;
L'essieu crie et se rompt [3] : l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé [4].
Excusez ma douleur : cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie;
Ils courent : tout son corps n'est bientôt qu'une plaie [5].
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit :
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit :
De son généreux sang la trace nous conduit;

1 « Refluitque exterritus amnis. » (Virg. *Æn.*, l. VIII, v. 240.)

2 Racine, en écrivant ces vers, avait-il présent à la pensée ce passage du *Rhésus* d'Euripide (v. 794) :

Παίει παραστὰς νείατην πλευρὰν ξίφει
Ἀνὴρ ἀχμάζων· φασγάνου γὰρ ἠσθόμην
Πληγῆς, βαθεῖαν ἄλοκα τραύματος λαβών.

« Je reçois dans le flanc un coup d'épée frappé d'une main vigoureuse; j'ai senti le fer, qui a laissé le sillon d'une profonde blessure. »

3 Ἴαχε δὲ φήγινος ἄξων.
(Homère.)

4 Sophocle, dans le récit de la mort supposée d'Oreste aux jeux delphiques, offre un tableau semblable : « L'essieu se rompt, lui-même est renversé et s'embarrasse dans les rênes : après sa chute, ses chevaux courent çà et là, etc. »

5 « Unumque erat omnia vulnus. » (Ov. *Met.*, l. XV, v. 528.)

Les rochers en sont teints ; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes [1].
J'arrive, je l'appelle ; et me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant, qu'il referme soudain :
« Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
Prends soin après ma mort de la triste Aricie.
Cher ami, si mon père, un jour désabusé,
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive ;
Qu'il lui rende... » A ce mot, ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré :
Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père [2].

THÉSÉE.

O mon fils ! cher espoir que je me suis ravi !
Inexorables dieux qui m'avez trop servi !
A quels mortels regrets ma vie est réservée !

THÉRAMÈNE.

La timide Aricie est alors arrivée [3] :

1 M. B. Julien, auteur estimé d'une *Histoire de la Poésie sous l'empire*, a cité, dans une spirituelle étude critique publiée sous le titre des *Deux Phèdres* (*L'Investigateur*, mars 1847), un passage du récit de Pradon, qu'on ne lira pas sans intérêt à côté des admirables vers de Racine. Le contraste est piquant et révoltant :

Ils emportent le char, prennent le frein aux dents.
La crainte les maîtrise et les rend plus ardents ;
Tous blanchissent d'écume, ils s'élancent, de rage,
A travers les rochers qui sont près du rivage.
Hippolyte alors tombe, et d'un trait malheureux
S'embarrasse en tombant d'indissolubles nœuds ;
Par les rênes traîné, dont le nœud se resserre,
Sa tête qui bondit ensanglante la terre ;
Sur les rochers pointus qui lui percent le flanc,
Il trace avec horreur des vestiges de sang.

2 M. Piccolos signale dans ces deux vers une double imitation. Sophocle a dit : *Électre*, vers 755 :

Ἔχυσαν αἱματηρὸν ὥστε μηδένα
Γνῶναι φίλων ἰδόντ' ἂν ἄθλιον δέμας.

« Ils dégagent son corps sanglant, défiguré et méconnaissable à l'œil même de ses amis. »

Euripide, *Médée*, v. 1195 :

Πίπτει δ' εἰς οὖδας ξυμφορᾷ νικωμένη,
Πλὴν τῷ τεκόντι κάρτα δυσμαθὴς ἰδεῖν.

« Vaincue par le malheur, elle tombe sur le seuil, méconnaissable à tous les yeux, si ce n'est à ceux d'un père. » Racine va plus loin qu'Euripide ; avec plus d'énergie, sa pensée est aussi naturelle et vraie.

3 Cet appendice, habilement détaché du récit par l'exclamation de Thésée, se rattache à l'amour épisodique d'Aricie, et il en reproduit les inconvénients. Nous surprenons encore ici en flagrant délit d'imitation et d'infériorité, Voltaire, *Henr.*, ch. VIII, v. 273 :

Du héros expirant la jeune et tendre amante

Elle venait, seigneur, fuyant votre courroux,
A la face des dieux l'accepter pour époux.
Elle approche : elle voit l'herbe rouge et fumante;
Elle voit (quel objet pour les yeux d'une amante!)
Hippolyte étendu, sans forme et sans couleur.
Elle veut quelque temps douter de son malheur;
Et, ne connaissant plus ce héros qu'elle adore,
Elle voit Hippolyte et le demande encore.
Mais, trop sûre à la fin qu'il est devant ses yeux,
Par un triste regard elle accuse les dieux;
Et froide, gémissante, et presque inanimée,
Aux pieds de son amant elle tombe pâmée.
Ismène est auprès d'elle; Ismène tout en pleurs,
La rappelle à la vie, ou plutôt aux douleurs.
Et moi, je suis venu, détestant la lumière [1],
Vous dire d'un héros la volonté dernière,
Et m'acquitter, seigneur, du malheureux emploi
Dont son cœur expirant s'est reposé sur moi.
Mais j'aperçois venir sa mortelle ennemie.

SCÈNE VII.

THÉSÉE, PHÈDRE, THÉRAMÈNE, PANOPE, GARDES.

THÉSÉE.

Hé bien! vous triomphez, et mon fils est sans vie!
Ah! que j'ai lieu de craindre! et qu'un cruel soupçon,
L'excusant dans mon cœur, m'alarme avec raison!
Mais, madame, il est mort, prenez votre victime;
Jouissez de sa perte injuste ou légitime :
Je consens que mes yeux soient toujours abusés.
Je le crois criminel, puisque vous l'accusez.
Son trépas à mes pleurs offre assez de matières
Sans que j'aille chercher d'odieuses lumières,
Qui, ne pouvant le rendre à ma juste douleur,
Peut-être ne feraient qu'accroître mon malheur.
Laissez-moi, loin de vous, et loin de ce rivage,

Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit son époux; elle tombe éperdue;
Le voile de la mort se répand sur sa vue :
« Est-ce toi, cher amant? » Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne sont point entendus;
Elle rouvre les yeux; sa bouche presse encore
Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore.
Elle tient dans ses bras ce corps pâle et sanglant,
Le regarde, soupire, et meurt en l'embrassant.

1 « Lucemque perosi. » (Virg., l. VI.)

De mon fils déchiré fuir la sanglante image.
Confus, persécuté d'un mortel souvenir,
De l'univers entier je voudrais me bannir.
Tout semble s'élever contre mon injustice ;
L'éclat de mon nom même augmente mon supplice :
Moins connu des mortels, je me cacherais mieux.
Je hais jusques aux soins dont m'honorent les dieux.
Et je m'en vais pleurer leurs faveurs meurtrières,
Sans plus les fatiguer d'inutiles prières.
Quoi qu'ils fissent pour moi, leur funeste bonté
Ne me saurait payer de ce qu'ils m'ont ôté.

PHÈDRE.

Non, Thésée, il faut rompre un injuste silence ;
Il faut à votre fils rendre son innocence :
Il n'était point coupable.

THÉSÉE.

Ah! père infortuné!
Et c'est sur votre foi que je l'ai condamné!
Cruelle! pensez-vous être assez excusée...

PHÈDRE.

Les moments me sont chers; écoutez-moi, Thésée :
C'est moi qui, sur ce fils chaste et respectueux,
Osai jeter un œil profane, incestueux.
Le ciel mit dans mon sein une flamme funeste :
La détestable Œnone a conduit tout le reste[1].
Elle a craint qu'Hippolyte, instruit de ma fureur,
Ne découvrît un feu qui lui faisait horreur :
La perfide, abusant de ma faiblesse extrême,
S'est hâtée à vos yeux de l'accuser lui-même.
Elle s'en est punie, et, fuyant mon courroux,
A cherché dans les flots un supplice trop doux.
Le fer aurait déjà tranché ma destinée ;
Mais je laissais gémir la vertu soupçonnée :
J'ai voulu, devant vous exposant mes remords,
Par un chemin plus lent descendre chez les morts.
J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un poison que Médée apporta dans Athènes.
Déjà jusqu'à mon cœur le venin parvenu
Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu ;
Déjà je ne vois plus qu'à travers un nuage
Et le ciel et l'époux que ma présence outrage ;
Et la mort, à mes yeux dérobant la clarté,
Rend au jour qu'ils souillaient toute sa pureté.

1 « Elle a combattu sa funeste passion, et n'a cédé qu'aux artifices de sa nourrice. » (Eurip., v. 1295.) C'est Diane qui parle ainsi après la mort de Phèdre, et elle rend justice à la victime de Vénus. Ici Phèdre n'est pas sincère en accusant de tout OEnone, quand elle a fait elle-même l'aveu de sa passion à Hippolyte, et qu'après le retour de Thésée, elle a dit à sa confidente :

Fais ce que tu voudras, je m'abandonne à toi.

PANOPE.

Elle expire, seigneur !

THÉSÉE.

D'une action si noire
Que ne peut avec elle expirer la mémoire !
Allons, de mon erreur, hélas ! trop éclaircis,
Mêler nos pleurs au sang de mon malheureux fils !
Allons de ce cher fils embrasser ce qui reste,
Expier la fureur d'un vœu que je déteste :
Rendons-lui les honneurs qu'il a trop mérités ;
Et pour mieux apaiser ses mânes irrités,
Que, malgré les complots d'une injuste famille,
Son amante aujourd'hui me tienne lieu de fille !

FIN.

ESTHER

TRAGÉDIE

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE

1689

PRÉFACE.

La célèbre maison de Saint-Cyr ayant été principalement établie pour élever dans la piété un fort grand nombre de jeunes demoiselles rassemblées de tous les endroits du royaume, on n'y a rien oublié de tout ce qui pouvait contribuer à les rendre capables de servir Dieu dans les différents états où il lui plaira de les appeler. Mais en leur montrant les choses essentielles et nécessaires, on ne néglige pas de leur apprendre celles qui peuvent servir à leur polir l'esprit et à leur former le jugement. On a imaginé pour cela plusieurs moyens, qui, sans les détourner de leur travail et de leurs exercices ordinaires, les instruisent en les divertissant; on leur met, pour ainsi dire, à profit leurs heures de récréation : on leur fait faire entre elles, sur leurs principaux devoirs, des conversations ingénieuses qu'on leur a composées exprès, ou qu'elles-mêmes composent sur-le-champ ; on les fait parler sur les histoires qu'on leur a lues, ou sur les importantes vérités qu'on leur a enseignées : on leur fait réciter par cœur et déclamer les plus beaux endroits des meilleurs poëtes : et cela leur sert surtout à les défaire de quantité de mauvaises prononciations qu'elles pourraient avoir apportées de leurs provinces; on a soin aussi de faire apprendre à chanter à celles qui ont de la voix, et on ne leur laisse pas perdre un talent qui les peut

amuser innocemment, et qu'elles peuvent employer un jour à chanter les louanges de Dieu.

Mais la plupart des plus excellents vers de notre langue ayant été composés sur des matières fort profanes, et nos plus beaux airs étant sur des paroles extrêmement molles et efféminées, capables de faire des impressions dangereuses sur de jeunes esprits, les personnes illustres qui ont bien voulu prendre la principale direction de cette maison ont souhaité qu'il y eût quelque ouvrage qui, sans avoir tous ces défauts, pût produire une partie de ces bons effets. Elles me firent l'honneur de me communiquer leur dessein, et même de me demander si je ne pourrais pas faire, sur quelque sujet de piété et de morale, une espèce de poëme où le chant fût mêlé avec le récit, le tout lié par une action qui rendît la chose plus vive et moins capable d'ennuyer.

Je leur proposai le sujet d'Esther, qui les frappa d'abord, cette histoire leur paraissant pleine de grandes leçons d'amour de Dieu, et de détachement du monde au milieu du monde même. Et je crus de mon côté que je trouverais assez de facilité à traiter ce sujet : d'autant plus qu'il me sembla que, sans altérer aucune des circonstances tant soit peu considérables de l'Écriture sainte, ce qui serait, à mon avis, une espèce de sacrilége, je pourrais remplir toute mon action avec les seules scènes que Dieu lui-même, pour ainsi dire, a préparées.

J'entrepris donc la chose : et je m'aperçus qu'en travaillant sur le plan qu'on m'avait donné, j'exécutais en quelque sorte un dessein qui m'avait souvent passé dans l'esprit, qui était de lier, comme dans les anciennes tragédies grecques, le chœur et le chan

avec l'action, et d'employer à chanter les louanges du vrai Dieu cette partie du chœur que les païens employaient à chanter les louanges de leurs fausses divinités.

A dire vrai, je ne pensais guère que la chose dût être aussi publique qu'elle l'a été. Mais les grandes vérités de l'Écriture, et la manière sublime dont elles y sont énoncées, pour peu qu'on les présente, même imparfaitement, aux yeux des hommes, sont si propres à les frapper, et d'ailleurs ces jeunes demoiselles ont déclamé et chanté cet ouvrage avec tant de grâce, tant de modestie et tant de piété, qu'il n'a pas été possible qu'il demeurât renfermé dans le secret de leur maison : de sorte qu'un divertissement d'enfants est devenu le sujet de l'empressement de toute la cour; le roi lui-même, qui en avait été touché, n'ayant pu refuser à tout ce qu'il y a de plus grands seigneurs de les y mener, et ayant eu la satisfaction de voir, par le plaisir qu'ils y ont pris, qu'on se peut aussi bien divertir aux choses de piété qu'à tous les spectacles profanes.

Au reste, quoique j'aie évité soigneusement de mêler le profane avec le sacré, j'ai cru néanmoins que je pouvais emprunter deux ou trois traits d'Hérodote, pour mieux peindre Assuérus : car j'ai suivi le sentiment de plusieurs savants interprètes de l'Écriture, qui tiennent que ce roi est le même que le fameux Darius, fils d'Hystaspe, dont parle cet historien. En effet, ils en rapportent quantité de preuves, dont quelques-unes me paraissent des démonstrations. Mais je n'ai pas jugé à propos de croire ce même Hérodote sur sa parole, lorqu'il dit que les Perses n'élevaient ni temples, ni autels, ni statues à leurs dieux, et qu'ils ne

se servaient point de libations dans leurs sacrifices. Son témoignage est expressément détruit par l'Écriture, aussi bien que par Xénophon, beaucoup mieux instruit que lui des mœurs et des affaires de la Perse, et enfin par Quinte Curce.

On peut dire que l'unité de lieu est observée dans cette pièce, en ce que toute l'action se passe dans le palais d'Assuérus. Cependant, comme on voulait rendre ce divertissement plus agréable à des enfants, en jetant quelque variété dans les décorations, cela a été cause que je n'ai pas gardé cette unité avec la même rigueur que j'ai fait autrefois dans mes tragédies.

Je crois qu'il est bon d'avertir ici que, bien qu'il y ait dans *Esther* des personnages d'hommes, ces personnages n'ont pas laissé d'être représentés par des filles avec toute la bienséance de leur sexe. La chose leur a été d'autant plus aisée, qu'anciennement les habits des Persans et des Juifs étaient de longues robes qui tombaient jusqu'à terre.

Je ne puis me résoudre à finir cette préface sans rendre à celui qui a fait la musique la justice qui lui est due, et sans confesser franchement que ses chants ont fait un des plus grands agréments de la pièce. Tous les connaisseurs demeurent d'accord que depuis longtemps on n'a point entendu d'airs plus touchants ni plus convenables aux paroles. Quelques personnes ont trouvé la musique du dernier chœur un peu longue, quoique très-belle. Mais qu'aurait-on dit de ces jeunes Israélites qui avaient tant fait de vœux à Dieu pour être délivrées de l'horrible péril où elles étaient, si, ce péril étant passé, elles lui en avaient rendu de médiocres actions de grâces ! Elles auraient directement pé-

ché contre la louable coutume de leur nation, où l'on ne recevait de Dieu aucun bienfait signalé, qu'on ne l'en remerciât sur-le-champ par de fort longs cantiques: témoins ceux de Marie, sœur de Moïse, de Débora, et de Judith, et tant d'autres dont l'Écriture est pleine. On dit même que les Juifs, encore aujourd'hui, célèbrent par de grandes actions de grâces le jour où leurs ancêtres furent délivrés par Esther de la cruauté d'Aman.

PERSONNAGES.

ASSUÉRUS, roi de Perse.
ESTHER, reine de Perse.
MARDOCHÉE, oncle d'Esther.
AMAN, favori d'Assuérus.
ZARÈS, femme d'Aman.
HYDASPE, officier du palais intérieur d'Assuérus.
ASAPH, autre officier d'Assuérus.
ÉLISE, confidente d'Esther.
THAMAR, Israélite de la suite d'Esther.
GARDES DU ROI ASSUÉRUS.
CHŒUR DE JEUNES FILLES ISRAÉLITES.

La scène est à Suse, dans le palais d'Assuérus.

LA PIÉTÉ fait le Prologue.

PROLOGUE.

LA PIÉTÉ.

Du séjour bienheureux de la Divinité,
Je descends dans ce lieu[1] par la Grâce[2] habité;
L'Innocence s'y plaît, ma compagne éternelle,
Et n'a point sous les cieux d'asile plus fidèle.
Ici, loin du tumulte, aux devoirs les plus saints
Tout un peuple naissant est formé par mes mains ;
Je nourris dans mon cœur la semence féconde
Des vertus dont[3] il doit sanctifier le monde.
Un roi qui me protége, un roi victorieux,
A commis à mes soins ce dépôt précieux.
C'est lui qui rassembla ces colombes timides,
Eparses en cent lieux, sans secours et sans guides :
Pour elles, à sa porte, élevant ce palais,
Il leur y fit trouver l'abondance et la paix.
   Grand Dieu, que cet ouvrage ait place en ta mémoire!
Que tous les soins qu'il prend pour soutenir ta gloire
Soient gravés de ta main au livre où sont écrits
Les noms prédestinés des rois que tu chéris!
Tu m'écoutes ; ma voix ne t'est point étrangère :
Je suis la Piété, cette fille si chère,
Qui t'offre de ce roi les plus tendres soupirs :
Du feu de ton amour j'allume ses désirs.
Du zèle qui pour toi l'enflamme et le dévore
La chaleur se répand du couchant à l'aurore[4].
Tu le vois tous les jours devant toi prosterné,
Humilier ce front de splendeur couronné ;
Et, confondant l'orgueil par d'augustes exemples,
Baiser avec respect le pavé de tes temples.
De ta gloire animé, lui seul, de tant de rois,

1 Saint-Cyr, fondé par madame de Maintenon.

2 *Grâce* est pris ici dans le sens théologique. C'est le don gratuit de la faveur de Dieu.

3 *Dont*, par lesquelles. La préposition *de* a souvent, dans le langage poétique, la force de *par* ou *d'avec*. Ainsi nous lisons quelques vers plus bas :

Du feu de ton amour j'allume ses désirs.

4 Louis XIV encourageait les missions étrangères.

S'arme pour ta querelle, et combat pour tes droits.
Le perfide intérêt, l'aveugle jalousie,
S'unissent contre toi pour l'affreuse hérésie;
La discorde en fureur frémit de toutes parts;
Tout semble abandonner tes sacrés étendards:
Et l'enfer, couvrant tout de ses vapeurs funèbres[1],
Sur les yeux les plus saints a jeté ses ténèbres.
Lui seul, invariable et fondé sur la foi,
Ne cherche, ne regarde, et n'écoute que toi;
Et, bravant du démon l'impuissant artifice,
De la religion soutient tout l'édifice [1].
Grand Dieu, juge ta cause, et déploie aujourd'hui
Ce bras, ce même bras qui combattait pour lui,
Lorsque des nations à sa perte animées
Le Rhin vit tant de fois disperser les armées.
Des mêmes ennemis je reconnais l'orgueil;
Ils viennent se briser contre le même écueil:
Déjà, rompant partout leurs plus fermes barrières,
Du débris de leurs forts ils couvrent ses frontières.
Tu lui donnes un fils prompt à le seconder,
Qui sait combattre, plaire, obéir, commander;
Un fils qui, comme lui, suivi de la victoire,
Semble à gagner son cœur borner toute sa gloire;
Un fils à tous ses vœux avec amour soumis,
L'éternel désespoir de tous ses ennemis:
Pareil à ces esprits que ta justice envoie,
Quand son roi lui dit: Pars, il s'élance avec joie
Du tonnerre vengeur s'en va tout embraser,
Et, tranquille, à ses pieds, revient le déposer [2].
  Mais, tandis qu'un grand roi venge ainsi mes injures,
Vous qui goûtez ici des délices si pures,
S'il permet à son cœur un moment de repos,
A vos jeux innocents appelez ce héros;
Retracez-lui d'Esther l'histoire glorieuse,
Et sur l'impiété la foi victorieuse.
  Et vous, qui vous plaisez aux folles passions
Qu'allument dans vos cœurs les vaines fictions,
Profanes amateurs de spectacles frivoles,
Dont l'oreille s'ennuie au son de mes paroles,
Fuyez de mes plaisirs la sainte austérité:
Tout respire ici Dieu, la paix, la vérité.

1 Le zèle du roi l'avait poussé jusqu'à révoquer l'édit de Nantes, monument de la sagesse de son aïeul Henri IV.

2 Le grand Dauphin, élève de Bossuet, avait plus de docilité que d'héroïsme. Toutefois il avait réussi à la tête des armées dans la campagne de 1688, à laquelle le poëte fait ici allusion.

FIN DU PROLOGUE.

ESTHER.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la chambre d'Esther.

SCÈNE I.

ESTHER, ÉLISE.

ESTHER.

Est-ce toi, chère Élise ? O jour trois fois heureux !
Que béni soit le ciel qui te rend à mes vœux,
Toi qui, de Benjamin comme moi descendue,
Fus de mes premiers ans la compagne assidue,
Et qui d'un même joug souffrant l'oppression,
M'aidais à soupirer les malheurs de Sion !
Combien ce temps encore est cher à ma mémoire !
Mais toi, de ton Esther ignorais-tu la gloire ?
Depuis plus de six mois que je te fais chercher,
Quel climat, quel désert a donc pu te cacher ?

ÉLISE.

Au bruit de votre mort justement éplorée,
Du reste des humains je vivais séparée,
Et de mes tristes jours n'attendais que la fin,
Quand tout à coup, madame, un prophète divin :
« C'est pleurer trop longtemps une mort qui t'abuse,
Lève-toi, m'a-t-il dit, prends ton chemin vers Suse [1] :
Là tu verras d'Esther la pompe et les honneurs,
Et sur le trône assis le sujet de tes pleurs [2].
Rassure, ajouta-t-il, tes tribus alarmées,
Sion : le jour approche où le dieu des armées
Va de son bras puissant faire éclater l'appui ;

1 Suse était une des capitales des rois de Perse, qui avaient encore pour résidences royales Babylone et Echatane.
2 On a dit que, dans ce vers, *sujet* tenait la place d'*objet*. Cette critique n'est pas fondée : Esther morte était un *sujet* de pleurs et un *objet* de regrets.

Et le cri de son peuple est monté jusqu'à lui [1].
Il dit : et moi, de joie et d'horreur pénétrée,
Je cours. De ce palais j'ai su trouver l'entrée.
O spectacle! O triomphe admirable à mes yeux,
Digne en effet du bras qui sauva nos aïeux!
Le fier Assuérus couronne sa captive,
Et le Persan superbe est aux pieds d'une Juive!
Par quels secrets ressorts, par quel enchaînement
Le ciel a-t-il conduit ce grand événement [2]?

ESTHER.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthi, dont j'occupe la place [3],
Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône ainsi que de son lit.
Mais il ne put sitôt en bannir la pensée :
Vasthi régna longtemps dans son âme offensée.
Dans ses nombreux États il fallut donc chercher [4]
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent ;
Les filles de l'Égypte à Suse comparurent ;
Celles même du Parthe et du Scythe indompté
Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.
On m'élevait alors, solitaire et cachée,
Sous les yeux vigilants du sage Mardochée [5] :
Tu sais combien je dois à ses heureux secours.
La mort m'avait ravi les auteurs de mes jours ;
Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
Me tint lieu, chère Élise, et de père et de mère [6].

1 « Ascenditque clamor eorum ad Deum ab operibus. » (*Ex.* ch. II, verset 23.) Le vers de Racine se retrouve chez Voltaire :

Et les cris des Thébains sont montés vers son trône.

2 Voltaire, au début de sa carrière poétique, empruntait cavalièrement les vers de Racine. Cette scène nous en fournit des preuves nombreuses : ainsi, dans la *Henriade*, ch. I, Elisabeth

Veut savoir quels ressorts et quel enchaînement
Ont produit dans Paris un si grand changement.

3 La malignité des contemporains goûtait dans *Esther* beaucoup d'allusions à des faits récents. Ici on reconnaissait dans l'altière Vasthi madame de Montespan, qu'avait supplantée la modeste Esther, ou madame de Maintenon, veuve du poëte Scarron.

4 « Postquam regis Assueri indignatio deferbuerat, recordatus est Vasthi, et quæ fecisset, vel quæ passa esset. Dixeruntque pueri regis ac ministri ejus : « Quærantur regi puellæ virgines ac spe« ciosæ...., et quæcunque inter omnes oculis regis placuerit, ipsa « regnet pro Vasthi.... » Placuit sermo regi. » (*Esther*, cap. II.)

5 « Erat vir Judæus in Juda civitate, vocabulo Mardochæus.... Filia fratris Edissa, quæ altero nomine vocabatur Esther, et utrumque parentem amiserat, pulchra nimis et decora facie. Mortuisque patre ejus ac matre, Mardochæus sibi eam adoptavit in filiam. » (*Esther*, cap. II.)

6 Condé, qui vit en moi le seul fils de son frère,
M'adopta, me servit et de maître et de père.
Voltaire, *Henriade*, chant II.

Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
Il me tira du sein de mon obscurité;
Et, sur mes faibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
A ses desseins secrets, tremblante, j'obéis:
Je vins [1]; mais je cachai ma race et mon pays [2].
Qui pourrait cependant t'exprimer les cabales
Que formait en ces lieux ce peuple de rivales,
Qui toutes, disputant un si grand intérêt,
Des yeux d'Assuérus attendaient leur arrêt?
Chacune avait sa brigue et de puissants suffrages [3]:
L'une d'un sang fameux vantait les avantages;
L'autre, pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntait le secours;
Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,
De mes larmes au ciel j'offrais le sacrifice.
Enfin, on m'annonça l'ordre d'Assuérus.
Devant ce fier monarque, Elise, je parus.
Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes [4];
Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes faibles attraits le roi parut frappé [5]:
Il m'observa longtemps dans un sombre silence;
Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
Dans ce temps-là, sans doute, agissait sur son cœur.
Enfin, avec des yeux où régnait la douceur:
« Soyez reine, » dit-il; et, dès ce moment même,
De sa main sur mon front posa son diadème [6].
Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
Il combla de présents tous les grands de sa cour;

1 « Esther quoque inter cæteras puellas tradita est Egeo eunucho, ut servaretur in numero feminarum. » (*Esther*, cap. II.)

2 « Quæ noluit indicare ei populum et patriam suam; Mardochæus enim præceperat ei ut de hac re omnino reticeret. » (Ibid., cap. II.)

3 Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,
Qui de ses affranchis mendièrent les voix, etc.
Britannicus, act. IV, sc. II.

4 « Cor regis in manu Domini : quocunque voluerit, inclinabit illud. » (*Prov.*, cap. XXI.)

5 « Quæ non quæsivit muliebrem cultum.... Erat enim formosa valde, et incredibili pulchritudine; omnium oculis gratiosa et amabilis videbatur. » (*Esther*, cap. II.) Voltaire n'a pas dédaigné ces beaux vers :

L'éternel en ses mains tient seul nos destinées;
Il sait, quand il lui plaît, veiller sur nos années,
Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé.
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé. (*Henr.*, chant II.)

6 « Posuit diadema in capite ejus, fecitque eam regnare in loco « Vasthi. » (Ibid., c. II.)—*Posa* peut se passer et se passe ici en effet du pronom *il*, déjà exprimé dans *dit-il*; l'inversion ne l'empêche pas, poétiquement du moins, de servir au second verbe.

Et même ses bienfaits dans toutes ses provinces
Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes [1].
Hélas! durant ces jours de joie et de festins,
Quelle était en secret ma honte et mes chagrins [2]!
Esther, disais-je, Esther dans la pourpre est assise,
La moitié de la terre à son sceptre est soumise,
Et de Jérusalem l'herbe cache les murs!
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de son temple saint les pierres dispersées,
Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées [3]!

ÉLISE.

N'avez-vous point au roi confié vos ennuis?

ESTHER.

Le roi, jusqu'à ce jour, ignore qui je suis :
Celui par qui le ciel règle ma destinée
Sur ce secret encor tient ma langue enchaînée [4].

ÉLISE.

Mardochée? Hé! peut-il approcher de ces lieux?

ESTHER.

Son amitié pour moi le rend ingénieux.
Absent je le consulte, et ses réponses sages
Pour venir jusqu'à moi trouvent mille passages :
Un père a moins de soin du salut de son fils.
Déjà même, déjà par ses secrets avis,
J'ai découvert au roi les sanglantes pratiques
Que formaient contre lui deux ingrats domestiques [5].
Cependant mon amour pour notre nation
A rempli ce palais de filles de Sion,
Jeunes et tendres fleurs par le sort agitées,

1 *Leurs princes*. Les grammairiens accordent *leur*, parce que *peuple* est un nom collectif; ils font plus de difficulté sur le pluriel, qui n'en est pas moins légitime, car Assuérus ne se marie pas seul, et le roi et la reine sont *les princes* du peuple.

2 L'ellipse de *quels étaient* est ici une beauté de syntaxe, et non une irrégularité.

3 On lit dans un commentaire que *cesser* étant un verbe neutre, il fallait *ont cessé* et non *sont cessées*. Je remarque 1° que *cesser* n'est pas absolument neutre, puisqu'il prend un régime direct: *cessez vos plaintes*; 2° qu'un verbe neutre se construit avec être : *ces femmes sont venues*. Il y a peut-être une nuance entre *ont cessé* et *sont cessées*; mais les deux locutions sont régulières. *Ont cessé* se rapporterait au moment où les fêtes ont été suspendues, et *sont cessées* fixe la pensée sur le présent.

4 « Necdum Esther prodiderat patriam et populum suum, juxta mandatum Mardochæi. » (*Esther*, cap. II.)

5 Ces *pratiques* et ces *domestiques*, ennoblis par l'art de Racine, avaient déjà appris à rimer ensemble, grâce à Corneille :

On voit naître de là mille sourdes pratiques
Dans le gros de son peuple et dans ses domestiques.
Nicomède, act. II, sc. I.

N'appréhendez-vous point que tous vos domestiques
Ne soient déjà gagnés par mes sourdes pratiques?
Nicomède, act. V sc. VI

Sous un ciel étranger comme moi transplantées.
Dans un lieu séparé de profanes témoins,
Je mets à les former mon étude et mes soins;
Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadème,
Lasse de vains honneurs, et me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Eternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier[2].
Mais à tous les Persans je cache leurs familles.
Il faut les appeler. Venez, venez, mes filles,
Compagnes autrefois de ma captivité,
De l'antique Jacob jeune postérité[3].

SCÈNE II.

ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

UNE ISRAÉLITE, *chantant derrière le théâtre.*

Ma sœur, quelle voix nous appelle?

UNE AUTRE.

J'en reconnais les agréables sons:
C'est la reine.

TOUTES DEUX.

Courons, mes sœurs, obéissons.
La reine nous appelle:
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

TOUT LE CHŒUR, *entrant sur la scène par plusieurs endroits différents.*

La reine nous appelle:
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

ÉLISE.

Ciel! quel nombreux essaim d'innocentes beautés
S'offre à mes yeux en foule, et sort de tous côtés!
Quelle aimable pudeur sur leur visage est peinte!
Prospérez, cher espoir d'une nation sainte.
Puissent jusques au ciel vos soupirs innocents
Monter comme l'odeur d'un agréable encens[4]!

1 Fuyant le bruit des cours et se cherchant lui-même,
Il avait déposé l'orgueil du diadème. (Volt. *Henr.*, chant I.)

2 Ces soins donnés à l'éducation de jeunes filles, et cette fuite de la cour vers une pieuse retraite, désignaient madame de Maintenon.

3 C'est textuellement le premier vers de l'*OEdipe Roi*:

Ὦ τέκνα Κάδμου τοῦ πάλαι νέα τροφή,

que M.-J. Chénier traduit ainsi:

Enfants, du vieux Cadmus postérité nouvelle.

4 « Ascendit fumus incensorum de orationibus sanctorum de manu angeli, coram Deo. » (*Apocalyp.*, cap. VIII.)

Que Dieu jette sur vous des regards pacifiques!

ESTHER.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques[1]
Où vos voix si souvent se mêlant à mes pleurs
De la triste Sion célèbrent les malheurs.

UNE ISRAÉLITE *chante seule.*

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire?
Tout l'univers admirait ta splendeur :
Tu n'es plus que poussière; et de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.
Sion, jusques au ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,
Puissé-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée[2]!

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain! ô champs aimés des cieux!
Sacrés monts, fertiles vallées
Par cent miracles signalées!
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Quand verrai-je, ô Sion! relever tes remparts,
Et de tes tours les magnifiques faîtes?
Quand verrai-je de toutes parts
Tes peuples en chantant accourir à tes fêtes?

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain! ô champs aimés des cieux!
Sacrés monts, fertiles vallées
Par cent miracles signalées!
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?

1 « Et qui abduxerunt nos : « Hymnum cantate nobis de canticis « Sion. » (Psal. CXXXVI.)

2 « Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui, « si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ. » (Psal. CXXXVI). — Guillaume du Vair, à la fin du XVIe siècle, a paraphrasé le psaume *Super flumina Babylonis.* On remarque dans sa paraphrase le passage suivant, que M. A. C. Sapey (*Essai sur du Vair,* p. 117) a rapproché des vers de Racine :

O Sion ! si jamais tellement je t'oublie,
Que puissé-je aussitôt moi-même m'oublier,
Et mes doigts engourdis ne puissent de ma vie
Le doux son de mon luth à ma voix allier !
Ma langue à mon palais tienne toute séchée
Sans pouvoir désormais un seul mot prononcer,
Si jamais d'aucun soin on la trouve empeschée
Que de louer ton nom et partout l'annoncer.

Racine fait pâlir son devancier. Ces chœurs d'*Esther,* par lesquels il réalise le projet, depuis longtemps conçu, d'introduire dans la tragédie des morceaux lyriques, ces chœurs sont de véritables chefs-d'œuvre. La poésie sacrée, déjà si noble dans Malherbe, mais affaiblie par Desportes, Racan et Godeau, reprend ici toute sa majesté.

SCÈNE III.

ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE, LE CHOEUR.

ESTHER.

Quel profane en ce lieu s'ose avancer vers nous?
Que vois-je? Mardochée! O mon père, est-ce vous?
Un ange du Seigneur, sous son aile sacrée,
A donc conduit vos pas, et caché votre entrée?
Mais d'où vient cet air sombre, et ce cilice affreux,
Et cette cendre enfin qui couvre vos cheveux [1]?
Que nous annoncez-vous?

MARDOCHÉE.

O reine infortunée!
O d'un peuple innocent barbare destinée!
Lisez, lisez l'arrêt détestable, cruel...
Nous sommes tous perdus! et c'est fait d'Israël!

ESTHER.

Juste ciel! tout mon sang dans mes veines se glace.

MARDOCHÉE.

On doit de tous les Juifs exterminer la race.
Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrés;
Les glaives, les couteaux sont déjà préparés [2];
Toute la nation à la fois est proscrite.
Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite,
A, pour ce coup funeste, armé tout son crédit;
Et le roi, trop crédule, a signé cet édit.
Prévenu contre nous par cette bouche impure,
Il nous croit en horreur à toute la nature.
Ses ordres sont donnés; et, dans tous ses États,
Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats.
Cieux, éclairerez-vous cet horrible carnage!
Le fer ne connaîtra ni le sexe ni l'âge;
Tout doit servir de proie aux tigres, aux vautours;
Et ce jour effroyable arrive dans dix jours [3].

ESTHER.

O Dieu, qui vois former des desseins si funestes,
As-tu donc de Jacob abandonné les restes?

1 « Quæ quum audisset Mardochæus, scidit vestimenta sua, et indutus est sacco, spargens cinerem capiti. » (*Esther*, cap. IV.)

2 Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête.
Iphigénie, act. III, sc. V, p. 443.

3 « Jussimus ut quoscunque Aman, qui omnibus provinciis præpositus est, et secundus a rege et quem patris loco colimus, monstraverit, cum conjugibus ac liberis deleantur ab inimicis suis, nullusque eorum misereatur, quarta decima die duodecimi mensis Adar anni præsentis. » (*Esther*, cap. XIII.)

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Ciel, qui nous défendra, si tu ne nous défends

MARDOCHÉE.

Laissez les pleurs, Esther, à ces jeunes enfants.
En vous est tout l'espoir de vos malheureux frères :
Il faut les secourir; mais les heures sont chères;
Le temps vole, et bientôt amènera le jour
Où le nom des Hébreux doit périr sans retour[1].
Toute pleine du feu de tant de saints prophètes,
Allez, osez au roi déclarer qui vous êtes.

ESTHER.

Hélas! ignorez-vous quelles sévères lois
Aux timides mortels cachent ici les rois?
Au fond de leurs palais leur majesté terrible
Affecte à leurs sujets de se rendre invisible;
Et la mort est le prix de tout audacieux[2]
Qui, sans être appelé, se présente à leurs yeux,
Si le roi dans l'instant, pour sauver le coupable,
Ne lui donne à baiser son sceptre redoutable.
Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal,
Ni le rang, ni le sexe, et le crime est égal.
Moi-même, sur son trône, à ses côtés assise,
Je suis à cette loi, comme une autre, soumise :
Et, sans le prévenir, il faut, pour lui parler,
Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse appeler.

MARDOCHÉE.

Quoi! lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie!
Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux!
Que dis-je? votre vie, Esther, est-elle à vous?
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue?
N'est-elle pas à Dieu, dont vous l'avez reçue?
Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas[3]?
Songez-y bien : ce Dieu ne vous a pas choisie
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains :
Pour un plus noble usage il réserve ses saints.
S'immoler pour son nom et pour son héritage,
D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage :
Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours!
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours?

1 « Venit summa dies et ineluctabile tempus
Dardaniæ. » *Æn.*, l. II, v. 324.

2 « Omnes servi regis et cunctæ quæ sub ditione ejus sunt norum provinciæ, quod, sive vir, sive mulier, non vocatus, interius atrum intraverit, absque ulla cunctatione statim interficiatur, nisi forte rex auream virgam ad eum tetenderit pro signo clementiæ. » (*Esther*, cap. IV.)

3 « Et quis novit utrum idcirco ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris ? » (*Esther*, cap. IV.)

Que peuvent contre lui tous les rois de la terre?
En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre :
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer;
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble;
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble;
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas [1].
S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
Sans doute qu'il voulait éprouver votre zèle.
C'est lui qui, m'excitant à vous oser chercher,
Devant moi, chère Esther, a bien voulu marcher;
Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,
Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.
Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers
Par la plus faible main qui soit dans l'univers;
Et vous, qui n'aurez point accepté cette grâce,
Vous périrez peut-être et toute votre race [2].

ESTHER.

Allez : que tous les Juifs dans Suse répandus,
A prier avec vous jour et nuit assidus,
Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,
Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère [3].
Déjà la sombre nuit a commencé son tour :
Demain, quand le soleil rallumera le jour,
Contente de périr, s'il faut que je périsse,
J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.
Qu'on s'éloigne un moment.

(*Le chœur se retire vers le fond du théâtre.*)

SCÈNE IV.

ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

ESTHER.

O mon souverain roi [4],
Me voici donc tremblante et seule devant toi!
Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,

1 « Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo. » (Isaïe, cap. XL.)
2 « Si enim nunc silueris, per aliam occasionem liberabuntur Judæi; et tu et domus patris tui peribitis. » (*Esther*, cap. IV.)
3 « Vade et congrega omnes Judæos quos in Susam repereris et orate pro me. Non comedatis et non bibatis tribus diebus et tribus noctibus. » (*Esther*, cap. IV.)
4 Cette belle prière est tirée presque littéralement du livre d'*Esther*, cap. XIV.

Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plut à ton amour de choisir nos aïeux :
Même tu leur promis de ta bouche sacrée
Une postérité d'éternelle durée.
Hélas! ce peuple ingrat a méprisé ta loi;
La nation chérie a violé sa foi;
Elle a répudié son époux et son père,
Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère :
Maintenant elle sert sous un maître étranger.
Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger :
Nos superbes vainqueurs, insultant à nos larmes,
Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
Abolisse ton nom, ton peuple et ton autel.
Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,
Pourrait anéantir la foi de tes oracles,
Ravirait aux mortels le plus cher de tes dons,
Le saint que tu promets et que nous attendons?
Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches,
Ivres de notre sang, ferment les seules bouches
Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits;
Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais.
Pour moi que tu retiens parmi ces infidèles,
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,
Et que je mets au rang des profanations
Leurs tables, leurs festins, et leurs libations;
Que même cette pompe où je suis condamnée [1],
Ce bandeau dont il faut que je paraisse ornée
Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,
Seule et dans le secret, je le foule à mes pieds;
Qu'à ces vains ornements je préfère la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
J'attendais le moment marqué dans ton arrêt,
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt.
Ce moment est venu! ma prompte obéissance
Va d'un roi redoutable affronter la présence.
C'est pour toi que je marche : accompagne mes pas
Devant ce fier lion qui ne te connaît pas;
Commande en me voyant que son courroux s'apaise,
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise :
Les orages, les vents, les cieux te sont soumis;
Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

1 *Où*, à laquelle. C'est ainsi qu'Iphigénie a dit, acte III, scène v.

Et voilà donc l'hymen où j'étais destinée!

On consultera avec fruit, sur les divers emplois du mot *où*, le *Lexique comparé de la langue de Molière*, par M. Génin. Ce sont les vestiges précieux de notre ancienne langue qui reparaîtraient avec avantage. Ronsard a pu dire :

Est-ce là le profit et le fruit que tu fais,
En prêchant l'Evangile *où* tu ne crus jamais?

SCÈNE V.

(*Toute cette scène est chantée.*)

LE CHOEUR.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*
Pleurons et gémissons, mes fidèles compagnes ;
A nos sanglots donnons un libre cours ;
Levons les yeux vers les saintes montagnes
D'où l'innocence attend tout son secours.
O mortelles alarmes!
Tout Israël périt. Pleurez, mes tristes yeux [1] :
Il ne fut jamais sous les cieux
Un si juste sujet de larmes.

TOUT LE CHOEUR.
O mortelles alarmes !

UNE AUTRE ISRAÉLITE.
N'était-ce pas assez qu'un vainqueur odieux
De l'auguste Sion eût détruit tous les charmes,
Et traîné ses enfants captifs en mille lieux?

TOUT LE CHOEUR.
O mortelles alarmes!

LA MÊME ISRAÉLITE.
Faibles agneaux livrés à des loups furieux,
Nos soupirs sont nos seules armes.

TOUT LE CHOEUR.
O mortelles alarmes!

UNE ISRAÉLITE.
Arrachons, déchirons tous ces vains ornements
Qui parent notre tête.

UNE AUTRE.
Revêtons-nous d'habillements
Conformes à l'horrible fête
Que l'impie Aman nous apprête.

TOUT LE CHOEUR.
Arrachons, déchirons tous ces vains ornements
Qui parent notre tête.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*
Quel carnage de toutes parts !
On égorge à la fois les enfants, les vieillards,
Et la sœur, et le frère,
Et la fille, et la mère,

[1] Pleurez, pleurez mes yeux et fondez-vous en eau.
Corneille, *le Cid*, act. III, sc. III.

Le fils dans les bras de son père[1]!
Que de corps entassés! Que de membres épars,
Privés de sépulture!
Grand Dieu! tes saints sont la pâture
Des tigres et des léopards.

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?
Ma vie à peine a commencé d'éclore:
Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une aurore[2].
Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?

UNE AUTRE.

Des offenses d'autrui malheureuses victimes,
Que nous servent, hélas! ces regrets superflus?
Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes[3].

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats:
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Hé quoi! dirait l'impiété,
Où donc est-il ce Dieu si redouté
Dont Israël nous vantait la puissance?

UNE AUTRE.

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Frémissez, peuples de la terre,
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Est le seul qui commande aux cieux:
Ni les éclairs ni le tonnerre
N'obéissent point à vos dieux.

UNE AUTRE.

Il renverse l'audacieux.

UNE AUTRE.

Il prend l'humble sous sa défense.

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats:
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

1 Voltaire paraît avoir imité ce passage (*Henriade*, chant II, vers 26):

Le fils assassiné sur le corps de son père,
Le frère avec la sœur, la fille avec la mère,
Les époux expirants sous leurs toits embrasés,
Les enfants a berceau sur la pierre écrasés.

2 « Purpureus veluti quum flos, succisus aratro,
Languescit moriens. » (Virg. *Æn*, l. IX, v. 435.)

3 « Delicta majorum immeritus lues. » (Hor., l. III, od. VI, v. 1.)

DEUX ISRAÉLITES.

O Dieu, que la gloire couronne,
Dieu, que la lumière environne,
Qui voles sur l'aile des vents,
Et dont le trône est porté par les anges [1],

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES.

Dieu qui veux bien que de simples enfants
Avec eux chantent tes louanges;

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressants dangers:
Donne à ton nom la victoire;
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Arme-toi, viens nous défendre.
Descends tel qu'autrefois la mer te vit descendre;
Que les méchants apprennent aujourd'hui
A craindre ta colère:
Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère
Que le vent chasse devant lui [2].

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressants dangers:
Donne à ton nom la victoire;
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

1 « Amictus lumine sicut vestimento... qui ambulas super pennas ventorum. » (Psal. CIII.) « Et ascendit super cherubim, et volavit, et lapsus est super pennas venti. » (*IIe liv. des Rois*, chap. XXII.)

2 « Fiant tanquam pulvis ante faciem venti. » « Et sicut stipulam ante faciem venti. » (Psal. XXXIV).

Le poëte Racan a présenté la même image non moins poétiquement:

La gloire qui les suit, après tant de travaux,
Se passe en moins de temps que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente la chambre où est le trône d'Assuérus.

SCÈNE I.

AMAN, HYDASPE.

AMAN.

Hé quoi ! lorsque le jour ne commence qu'à luire,
Dans ce lieu redoutable oses-tu m'introduire?

HYDASPE.

Vous savez qu'on s'en peut reposer sur ma foi;
Que ces portes, seigneur, n'obéissent qu'à moi:
Venez. Partout ailleurs on pourrait nous entendre.

AMAN.

Quel est donc le secret que tu me veux apprendre?

HYDASPE.

Seigneur, de vos bienfaits mille fois honoré,
Je me souviens toujours que je vous ai juré
D'exposer à vos yeux, par des avis sincères,
Tout ce que ce palais renferme de mystères [1].
Le roi d'un noir chagrin paraît enveloppé :
Quelque songe effrayant cette nuit l'a frappé.
Pendant que tout gardait un silence paisible,
Sa voix s'est fait entendre avec un cri terrible :
J'ai couru. Le désordre était dans ses discours ;
Il s'est plaint d'un péril qui menaçait ses jours:
Il parlait d'ennemi, de ravisseur farouche;
Même le nom d'Esther est sorti de sa bouche;
Il a dans ces horreurs passé toute la nuit.
Enfin, las d'appeler un sommeil qui le fuit [2],
Pour écarter de lui ces images funèbres,
Il s'est fait apporter ces annales célèbres
Où les faits de son règne avec soin amassés,
Par de fidèles mains chaque jour sont tracés [3];

1 Après cet aveu, il n'y a pas d'équivoque sur le rôle d'Hydas auprès d'Assuérus.

2 On a excusé ce présent comme une hardiesse poétique. Toutefois, c'est le seul temps qui convienne, puisque le sommeil n'est pas encore venu.

3 Cet usage des rois de Perse est attesté par Hérodote et Thucydide; c'était aussi celui des rois de France, et Racine, historio-

On y conserve écrits le service et l'offense,
Monuments éternels d'amour et de vengeance.
Le roi, que j'ai laissé plus calme dans son lit,
D'une oreille attentive écoute ce récit.

AMAN.

De quel temps de sa vie a-t-il choisi l'histoire?

HYDASPE.

Il avoit tous ces temps si remplis de sa gloire,
Depuis le fameux jour qu'au trône de Cyrus
Le choix du sort plaça l'heureux Assuérus[1].

AMAN.

Ce songe, Hydaspe, est donc sorti de son idée?

HYDASPE.

Entre tous les devins fameux dans la Chaldée,
Il a fait assembler ceux qui savent le mieux
Lire en un songe obscur les volontés des cieux...
Mais quel trouble vous-même aujourd'hui vous agite?
Votre âme en m'écoutant paraît tout interdite[2]:
L'heureux Aman a-t-il quelques secrets ennuis?

AMAN.

Peux-tu le demander dans la place où je suis?
Haï, craint, envié, souvent plus misérable
Que tous les malheureux que mon pouvoir accable!

HYDASPE.

Hé! qui jamais du ciel eut des regards plus doux?
Vous voyez l'univers prosterné devant vous.

AMAN.

L'univers! Tous les jours un homme... un vil esclave
D'un front audacieux me dédaigne et me brave.

HYDASPE.

Quel est cet ennemi de l'État et du roi?

AMAN.

Le nom de Mardochée est-il connu de toi?

HYDASPE.

Qui? ce chef d'une race abominable, impie?

AMAN.

Oui, lui-même.

HYDASPE.

Hé, seigneur! d'une si belle vie
Un si faible ennemi peut-il troubler la paix?

graphe du roi, a dû, en écrivant ces vers, faire, je ne dis pas avec remords, mais au moins avec modestie, un retour sur lui-même et sur son collègue Boileau.

1 Racine suit l'opinion de don Calmet, qui voit dans l'Assuérus de la Bible, Darius fils d'Hystaspe.

2 Ces deux vers paraissent une imitation de Sophocle, *Œdipe Roi*, v. 911 :

Οἷόν μ' ἀκούσαντ' ἀρτίως ἔχει, γύναι,
Ψυχῆς πλάνημα, κἀνακίνησις φρενῶν!

passage que M. A. Boyer traduit ainsi : « Je ne sais quel trouble soudain rend, quand je vous écoute, mon âme interdite et tremblante. »

AMAN.

L'insolent devant moi ne se courba jamais [1].
En vain de la faveur du plus grand des monarques
Tout révère à genoux les glorieuses marques;
Lorsque d'un saint respect tous les Persans touchés
N'osent lever leurs fronts à la terre attachés;
Lui, fièrement assis et la tête immobile,
Traite tous ces honneurs d'impiété servile,
Présente à mes regards un front séditieux,
Et ne daignerait pas au moins baisser les yeux!
Du palais cependant il assiége la porte :
A quelque heure que j'entre, Hydaspe, ou que je sorte,
Son visage odieux m'afflige et me poursuit,
Et mon esprit troublé le voit encor la nuit.
Ce matin j'ai voulu devancer la lumière :
Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussière,
Revêtu de lambeaux, tout pâle; mais son œil
Conservait sous la cendre encor le même orgueil.
D'où lui vient, cher ami, cette impudente audace?
Toi, qui dans ce palais vois tout ce qui se passe,
Crois-tu que quelque voix ose parler pour lui?
Sur quel roseau fragile a-t-il mis son appui?

HYDASPE.

Seigneur, vous le savez, son avis salutaire
Découvrit de Tharès le complot sanguinaire.
Le roi promit alors de le récompenser.
Le roi, depuis ce temps, paraît n'y plus penser.

AMAN.

Non, il faut à tes yeux dépouiller l'artifice.
J'ai su de mon destin corriger l'injustice :
Dans les mains des Persans jeune enfant apporté,
Je gouverne l'empire où je fus acheté ;
Mes richesses des rois égalent l'opulence ;
Environné d'enfants soutiens de ma puissance,
Il ne manque à mon front que le bandeau royal.
Cependant (des mortels aveuglement fatal!)
De cet amas d'honneurs la douceur passagère
Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère
Mais Mardochée assis aux portes du palais
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits
Et toute ma grandeur me devient insipide
Tandis que le soleil éclaire ce perfide [2].

1 « Solus Mardochæus non flectebat genu, neque adorabat eum. »

Quand je vois les sujets qui vivent sous mon roi
Pleins d'un humble respect se courber devant moi,
Un Juif, un circoncis, un faquin, un esclave
Foule ma gloire aux pieds et sans cesse me brave.
Montchrétien, *Aman*, tragédie.

2 « Quum hæc omnia habeam, nihil me habere puto, quandiu videro Mardochæum Judæum sedentem ante fores regias. » (*Est.* ch. v)

HYDASPE.

Vous serez de sa vue affranchi dans dix jours
La nation entière est promise aux vautours.

AMAN.

Ah ! que ce temps est long à mon impatience !
C'est lui, je te veux bien confier ma vengeance,
C'est lui qui, devant moi refusant de ployer,
Les a livrés au bras qui les va foudroyer.
C'était trop peu pour moi d'une telle victime :
La vengeance trop faible attire un second crime.
Un homme tel qu'Aman, lorsqu'on l'ose irriter,
Dans sa juste fureur ne peut trop éclater.
Il faut des châtiments dont l'univers frémisse ;
Qu'on tremble en comparant l'offense et le supplice ;
Que les peuples entiers dans le sang soient noyés.
Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés :
« Il fut des Juifs, il fut une insolente race ;
Répandus sur la terre, ils en couvraient la face ;
Un seul osa d'Aman attirer le courroux :
Aussitôt de la terre ils disparurent tous[1]. »

HYDASPE.

Ce n'est donc pas, seigneur, le sang amalécite
Dont la voix à les perdre en secret vous excite ?

AMAN.

Je sais que, descendu de ce sang malheureux,
Une éternelle haine a dû m'armer contre eux ;
Qu'ils firent d'Amalec un indigne carnage ;
Que jusqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur rage ;
Qu'un déplorable reste à peine fut sauvé ;
Mais, crois-moi, dans le rang où je suis élevé,
Mon âme, à ma grandeur tout entière attachée,
Des intérêts du sang est faiblement touchée.
Mardochée est coupable ; et que faut-il de plus ?
Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus,
J'inventai des couleurs [2], j'armai la calomnie,
J'intéressai sa gloire ; il trembla pour sa vie.
Je les peignis puissants, riches, séditieux ;
Leur Dieu même ennemi de tous les autres dieux.
« Jusqu'à quand souffre-t-on que ce peuple respire,
Et d'un culte profane infecte votre empire ?
Étrangers dans la Perse, à nos lois opposés,
Du reste des humains ils semblent divisés [3],
N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,

1 « Et pro nihilo duxit in unum Mardochæum mittere manus suas, audierat enim quod esset gentis Judææ, magisque voluit omnium Judeorum qui erant in regno Assueri perdere nationem. » (*Esth.*, c. III.)

2 Ce mot, dans le sens de prétexte, est devenu d'une extrême familiarité.

3 Souvenir de Virgile, *Églog.*, I, v. 67 :

Et penitus toto divisos orbe Britannos.

Et, détestés partout, détestent tous les hommes.
Prévenez, punissez leurs insolents efforts;
De leur dépouille enfin grossissez vos trésors[1]. »
Je dis, et l'on me crut. Le roi, dès l'heure même,
Mit dans ma main le sceau de son pouvoir suprême :
« Assure, me dit-il, le repos de ton roi;
Va, perds ces malheureux : leur dépouille est à toi[2]. »
Toute la nation fut ainsi condamnée.
Du carnage avec lui je réglai la journée.
Mais de ce traître enfin le trépas différé
Fait trop souffrir mon cœur, de son sang altéré.
Un je ne sais quel trouble empoisonne ma joie.
Pourquoi dix jours encor faut-il que je le voie?

HYDASPE.

Et ne pouvez-vous pas d'un mot l'exterminer?
Dites au roi, seigneur, de vous l'abandonner.

AMAN.

Je viens pour épier le moment favorable.
Tu connais, comme moi, ce prince inexorable
Tu sais combien, terrible en ses soudains transports,
De nos desseins souvent il rompt tous les ressorts.
Mais à me tourmenter ma crainte est trop subtile :
Mardochée à ses yeux est une âme trop vile.

HYDASPE.

Que tardez-vous? Allez, et faites promptement
Élever de sa mort le honteux instrument[3].

AMAN.

J'entends du bruit; je sors. Toi, si le roi m'appelle...

HYDASPE.

Il suffit.

SCÈNE II.

ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH, SUITE D'ASSUÉRUS.

ASSUÉRUS.

Ainsi donc, sans cet avis fidèle,
Deux traîtres dans son lit assassinaient leur roi?
Qu'on me laisse, et qu'Asaph seul demeure avec moi.

1 « Dixitque Aman regi Assuero : « Est populus per omnes pro-« vincias regni tui dispersus, et a se mutuo separatus, novis utens « legibus et cæremoniis, insuper et regis scita contemnens, et optime « nosti quod non expediat regno tuo ut insolescat per licentiam. » (*Esther*, cap. III.)

2 « Dixitque ad eum : « Argentum quod tu polliceris, tuum sit; de « populo age quod tibi placet. » (*Esther*, cap. III.)

3 « Responderuntque ei Zares, uxor ejus, et cæteri amicii : « Jube « parari excelsam trabem, habentem altitudinis quinquaginta cu-« bitos, et dic mane regi, ut appendatur super eam Mardochæus. » (*Esther*, cap. V.)

SCÈNE III

ASSUÉRUS, ASAPH

ASSUÉRUS, *assis sur son trône.*

Je veux bien l'avouer : de ce couple perfide
J'avais presque oublié l'attentat parricide
Et j'ai pâli deux fois au terrible récit
Qui vient d'en retracer l'image à mon esprit.
Je vois de quel succès[1] leur fureur fut suivie,
Et que dans les tourments ils laissèrent la vie
Mais ce sujet zélé qui, d'un œil si subtil,
Sut de leur noir complot développer le fil,
Qui me montra sur moi leur main déjà levée,
Enfin par qui la Perse avec moi fut sauvée,
Quel honneur pour sa foi, quel prix a-t-il reçu

ASAPH.

On lui promit beaucoup : c'est tout ce que j'ai su[2]

ASSUÉRUS.

O d'un si grand service oubli trop condamnable
Des embarras du trône effet inévitable !
De soins tumultueux un prince environné
Vers de nouveaux objets est sans cesse entraîné ;
L'avenir l'inquiète, et le présent le frappe ;
Mais, plus prompt que l'éclair, le passé nous échappe ;
Et de tant de mortels à toute heure empressés
À nous faire valoir leurs soins intéressés,
Il ne s'en trouve point qui, touchés d'un vrai zèle,
Prennent à notre gloire un intérêt fidèle,
Du mérite oublié nous fassent souvenir,
Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir.
Ah ! que plutôt l'injure échappe à ma vengeance,
Qu'un si rare bienfait à ma reconnaissance !
Et qui voudrait jamais s'exposer pour son roi ?
Ce mortel qui montra tant de zèle pour moi,
Vit-il encore ?

ASAPH.

Il voit l'astre qui vous éclaire.

ASSUÉRUS.

Et que n'a-t-il plus tôt demandé son salaire ?
Quel pays reculé le cache à mes bienfaits ?

ASAPH.

Assis le plus souvent aux portes du palais,

1 *Succès* n'a pas ici le sens de réussite, mais il signifie simplement issue, résultat.

2 « Quod quum audisset rex, ait : « Quid pro hac fide honoris ac

Sans se plaindre de vous ni de sa destinée,
Il y traîne, seigneur, sa vie infortunée[1].

ASSUÉRUS.

Et je dois d'autant moins oublier la vertu,
Qu'elle-même s'oublie. Il se nomme, dis-tu?

ASAPH.

Mardochée est le nom que je viens de vous lire.

ASSUÉRUS.

Et son pays?

ASAPH.

Seigneur, puisqu'il faut vous le dire,
C'est un de ces captifs à périr destinés,
Des rives du Jourdain sur l'Euphrate amenés.

ASSUÉRUS.

Il est donc Juif? O ciel, sur le point que la vie[2]
Par mes propres sujets m'allait être ravie,
Un Juif rend par ses soins leurs efforts impuissants!
Un Juif m'a préservé du glaive des Persans!
Mais, puisqu'il m'a sauvé, quel qu'il soit, il n'importe.
Holà, quelqu'un!

SCÈNE IV.

ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH.

HYDASPE.

Seigneur?

ASSUÉRUS.

Regarde à cette porte;
Vois s'il s'offre à tes yeux quelque grand de ma cour.

HYDASPE.

Aman à votre porte a devancé le jour[3].

ASSUÉRUS.

Qu'il entre. Ses avis m'éclaireront peut-être.

« præmii Mardochæus consecutus est? » Dixerunt ei servi illius ac ministri : « Nihil omnino mercedis accepit. » (*Esther*, cap. VI.)

1 « Afflictus vitam in tenebris luctuque trahebam. »
Virg. *Æn.*, l. II, v. 92

2 *Que* après *sur le point* est parfaitement régulier; c'est le *quo* des Latins. On peut le remplacer par *où*. Racine dit plus volontiers : dans le temps *que*, quoiqu'il dise aussi : le temps *où*. Nous avons vu au début du troisième acte de *Mithridate* :

Enfin l'heure est venue
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue.

3 « Statimque rex : « Quis est, inquit, in atrio? » Aman quippe interius atrium regiæ intraverat.... Responderunt pueri : « Aman stat « in atrio; » dixitque rex : « Ingrediatur. » (*Esther*, cap. VI.)

SCÈNE V.

ASSUÉRUS, AMAN, HYDASPE, ASAPH.

ASSUÉRUS.

Approche, heureux appui du trône de ton maître,
Ame de mes conseils, et qui seul tant de fois
Du sceptre dans ma main as soulagé le poids[1].
Un reproche secret embarrasse mon âme.
Je sais combien est pur le zèle qui t'enflamme :
Le mensonge jamais n'entra dans tes discours,
Et mon intérêt seul est le but où tu cours.
Dis-moi donc : que doit faire un prince magnanime
Qui veut combler d'honneurs un sujet qu'il estime[2]?
Par quel gage éclatant, et digne d'un grand roi,
Puis-je récompenser le mérite et la foi ?
Ne donne point de borne à ma reconnaissance.
Mesure tes conseils sur ma vaste puissance.

AMAN, *tout bas.*

C'est pour toi-même[3], Aman, que tu vas prononcer;
Et quel autre que toi peut-on récompenser[4]?

ASSUÉRUS.

Que penses-tu?

AMAN.

Seigneur, je cherche, j'envisage
Des monarques persans la conduite et l'usage :
Mais à mes yeux en vain je les rappelle tous ;
Pour vous régler sur eux, que sont-ils près de vous?

1 Ne peut-on pas reconnaître dans ces vers une réminiscence de deux passages d'Horace :

« O et præsidium et dulce decus meum ! » (Liv. I, od. I, v. 2.)

« Quum tot sustineas et tanta negotia solus. »
Ep., l. II, ep. I, v. 1.

2 « Quumque esset ingressus, ait illi : « Quid debet fieri viro « quem rex honorare desiderat? » (*Esther*, cap. VI.)

3 « Cogitans autem in corde suo Aman et reputans quod nullum alium, nisi se, rex vellet honorare.... » (*Esther*, cap. VI.)

4 Duryer, auteur de *Scévole*, et contemporain de Corneille, a traité le sujet d'Esther dans une tragédie en cinq actes, froide et languissante, gâtée surtout par la plus fade galanterie. Racine ne se rencontre avec son devancier que dans cette scène entre Assuérus et Aman. Remarquons que Duryer avait habilement préparé la méprise d'Aman par ces paroles d'Assuérus :

Aman, j'aime un sujet généreux et fidèle
De qui les grands effets m'ont témoigné le zèle,
Je l'estime, je l'aime et lui dois tant de biens,
Que c'est trop peu pour lui du haut rang que tu tiens.

Votre règne aux neveux[1] doit servir de modèle.
Vous voulez d'un sujet reconnaître le zèle;
L'honneur seul peut flatter un esprit généreux :
Je voudrais donc, seigneur, que ce mortel heureux,
De la pourpre aujourd'hui paré comme vous-même,
Et portant sur le front le sacré diadème,
Sur un de vos coursiers pompeusement orné,
Aux yeux de vos sujets dans Suse fût mené;
Que, pour comble de gloire et de magnificence,
Un seigneur éminent en richesse, en puissance,
Enfin de votre empire après vous le premier,
Par la bride guidât son superbe coursier;
Et lui-même marchant en habits magnifiques
Criât à haute voix dans les places publiques :
« Mortels, prosternez-vous : c'est ainsi que le roi
Honore le mérite et couronne la foi[2]. »

ASSUÉRUS.

Je vois que la sagesse elle-même t'inspire.
Avec mes volontés ton sentiment conspire.
Va, ne perds point de temps : ce que tu m'as dicté,
Je veux de point en point qu'il soit exécuté.
La vertu dans l'oubli ne sera plus cachée.
Aux portes du palais prends le Juif Mardochée :
C'est lui que je prétends honorer aujourd'hui;
Ordonne son triomphe, et marche devant lui;
Que Suse par ta voix de son nom retentisse,
Et fais à son aspect que tout genou fléchisse[3].

1 *Aux neveux*, aux descendants, à la postérité; c'est du pur latin. Virgile a dit dans ce sens :

« Seris factura nepotibus umbram. »

La Fontaine étonne moins lorsqu'il fait dire à son octogénaire:

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.

En dépit des Latins et de l'heureuse hardiesse de La Fontaine, les *neveux* pris absolument pour descendance ou postérité n'ont pas cours, et restent à la charge de Racine.

2 Les vers par lesquels Duryer exprime la même idée peuvent tre cités :

Si donc de vos faveurs la splendeur immortelle
Doit luire abondamment sur un sujet fidèle,
Si vous lui destinez des honneurs sans égaux,
Faites-le revêtir des ornements royaux;
Faites dessus son front briller le diadème;
Faites-le voir au peuple en ce degré suprême,
Et que quelqu'un des grands publie à haute voix
Qu'ainsi sont honorés ceux qu'honorent les rois.

Les deux poëtes ont suivi le texte des livres saints
« Debet indui vestibus regiis, et imponi super equum qui de sella regis est, et accipere regium diadema super caput suum; et primus de regiis principibus ac tyrannis teneat equum ejus, et per plateam civitatis incedens, clamet et dicat : « Sic honorabitur quemcunque « voluerit rex honorare. » (*Esther*, cap. VI.)

3 « Dixitque ei rex : « Festina, et sumta stola et equo, fac ut lo-

Sortez tous.

AMAN.

Dieux!

SCÈNE VI.

ASSUÉRUS.

Le prix est sans doute inouï :
Jamais d'un tel honneur un sujet n'a joui ;
Mais plus la récompense est grande et glorieuse
Plus même de ce Juif la race est odieuse,
Plus j'assure ma vie, et montre avec éclat
Combien Assuérus redoute d'être ingrat.
On verra l'innocent discerné du coupable ;
Je n'en perdrai pas moins ce peuple abominable ;
Leurs crimes...

SCÈNE VII.

ASSUÉRUS, ESTHER, ÉLISE, THAMAR, PARTIE DU CHŒUR.

(*Esther entre s'appuyant sur Élise; quatre Israélites soutiennent sa robe.*)

ASSUÉRUS.

Sans mon ordre on porte ici ses pas!
Quel mortel insolent vient chercher le trépas?
Gardes... C'est vous, Esther? Quoi! sans être attendue?

ESTHER.

Mes filles, soutenez votre reine éperdue :
Je me meurs.

(*Elle tombe évanouie.*)

ASSUÉRUS.

Dieux puissants! quelle étrange pâleur
De son teint tout à coup efface la couleur!
Esther, que craignez-vous? suis-je pas votre frère?
Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si sévère?
Vivez : le sceptre d'or que vous tend cette main,
Pour vous de ma clémence est un gage certain [1].

« cutus es, Mardochæo Judæo, qui sedet ante fores palatii. Cave ne « quidquam de quibus locutus es prætermittas. » (*Esther*, cap. VI.)

1 « Quid habes, Esther? Ego sum frater tuus : noli metuere. Non morieris; non enim pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est. Accede igitur, et tange sceptrum. » (*Esther*, cap. XV.)

ESTHER.

Quelle voix salutaire ordonne que je vive,
Et rappelle en mon sein mon âme fugitive?

ASSUÉRUS.

Ne connaissez-vous pas la voix de votre époux?
Encore un coup, vivez, et revenez à vous.

ESTHER.

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte
L'auguste majesté sur votre front empreinte;
Jugez combien ce front irrité contre moi
Dans mon âme troublée a dû jeter d'effroi[1]:
Sur ce trône sacré qu'environne la foudre,
J'ai cru vous voir tout prêt à me réduire en poudre.
Hélas! sans frissonner, quel cœur audacieux
Soutiendrait les éclairs qui partaient de vos yeux?
Ainsi du Dieu vivant la colère étincelle[2]...

ASSUÉRUS.

O soleil! ô flambeau de lumière immortelle!
Je me trouble moi-même et sans frémissement
Je ne puis voir sa peine et son saisissement.
Calmez, reine, calmez la frayeur qui vous presse.
Du cœur d'Assuérus souveraine maîtresse,
Éprouvez seulement son ardente amitié.
Faut-il de mes États vous donner la moitié?

ESTHER.

Eh! se peut-il qu'un roi craint de la terre entière,
Devant qui tout fléchit et baise la poussière,
Jette sur son esclave un regard si serein,
Et m'offre sur son cœur un pouvoir souverain?

ASSUÉRUS.

Croyez-moi, chère Esther, ce sceptre, cet empire,
Et ces profonds respects que la terreur inspire,
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,
Et fatiguent souvent leur triste possesseur[3].
Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce

1 « Quæ respondit : « Vidi te, domine, quasi angelum Dei, et « conturbatum est cor meum præ timore gloriæ tuæ. » (*Esther*, cap. xv.) — Louis XIV n'était pas fâché qu'on lui fît l'application de ces vers. Son *auguste majesté* savait bon gré à ceux qu'elle intimidait.

2 « Exardescit sicut ignis ira tua. » (Psal. LXXXVIII.) Virgile a employé la même expression, *Enéide*, liv. IX, v. 66 :

« Ignescunt iræ; durus dolor ossibus ardet. »

3 On peut voir ici un souvenir du passage suivant de l'*Œdipe Roi* :

Ὦ Πλοῦτε, καὶ τυραννί, καὶ τέχνη τέχνης
Ὑπερφέρουσα τῷ πολυζήλῳ βίῳ,
Ὅσος παρ' ὑμῖν ὁ φθόνος φυλάσσεται!

« O richesse, ô royauté, ô sagesse, qui nous élèves au-dessus du vulgaire! Combien dans cette vie, où s'agitent tant d'ambitions, est grande l'envie qui veille autour de nous! »

Qui me charme toujours et jamais ne me lasse [1].
De l'aimable vertu doux et puissants attraits!
Tout respire en Esther l'innocence et la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres;
Que dis-je? sur ce trône assis auprès de vous,
Des astres ennemis j'en crains moins le courroux,
Et crois que votre front prête à mon diadème
Un éclat qui le rend respectable aux dieux même.
Osez donc me répondre, et ne me cachez pas
Quel sujet important conduit ici vos pas.
Quel intérêt, quels soins vous agitent, vous pressent [2]?
Je vois qu'en m'écoutant vos yeux au ciel s'adressent,
Parlez : de vos désirs le succès est certain,
Si ce succès dépend d'une mortelle main [3].

ESTHER.

O bonté qui m'assure [4] autant qu'elle m'honore!
Un intérêt pressant veut que je vous implore :
J'attends ou mon malheur ou ma félicité;
Et tout dépend, seigneur, de votre volonté.
Un mot de votre bouche, en terminant mes peines,
Peut rendre Esther heureuse entre toutes les reines.

ASSUÉRUS.

Ah! que vous enflammez mon désir curieux!

ESTHER.

Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux,
Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable,
Permettez, avant tout, qu'Esther puisse à sa table
Recevoir aujourd'hui son souverain seigneur,
Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur.
J'oserai devant lui rompre ce grand silence;
Et j'ai pour m'expliquer besoin de sa présence [5].

ASSUÉRUS.

Dans quelle inquiétude, Esther, vous me jetez!
Toutefois qu'il soit fait comme vous souhaitez.

1 Ces vers ont été justement appliqués à la poésie de Racine.

2 « Dixitque ad eam rex : « Quid vis, Esther regina? Quæ est « petitio tua? » (*Esther*, cap. v.)

3 Convient-il de rappeler ici le mot du ministre-courtisan de Calonne à la reine : « Si c'est possible, c'est fait; si c'est impossible, cela se fera. »

4 L'emploi d'*assurer* dans le sens de donner de la confiance est fréquent chez Racine. On a eu tort d'y renoncer, car le mot *rassurer* n'est pas toujours un équivalent.

5 « Si inveni in conspectu regis gratiam, et si regi placet ut det mihi quod postulo, et meam impleat petitionem, veniat rex et Aman ad convivium quod paravi eis, et cras aperiam regi voluntatem meam. » (*Esther*, cap. v.)

(*A ceux de sa suite.*)
Vous, que l'on cherche Aman ; et qu'on lui fasse entendre
Qu'invité chez la reine, il ait soin de s'y rendre [1].

SCÈNE VIII.

ASSUÉRUS, ESTHER, ÉLISE, THAMAR, HYDASPE,
PARTIE DU CHOEUR.

HYDASPE.

Les savants Chaldéens, par votre ordre appelés,
Dans cet appartement, seigneur, sont assemblés.

ASSUÉRUS.

Princesse, un songe étrange occupe ma pensée :
Vous-même en leur réponse êtes intéressée.
Venez, derrière un voile écoutant leurs discours,
De vos propres clartés [2] me prêter le secours.
Je crains pour vous, pour moi, quelque ennemi perfide.

ESTHER.

Suis-moi, Thamar. Et vous, troupe jeune et timide,
Sans craindre ici les yeux d'une profane cour,
A l'abri de ce trône attendez mon retour.

SCÈNE IX.

(*Cette scène est partie déclamée, et partie chantée.*)

ÉLISE, PARTIE DU CHOEUR.

ÉLISE.

Que vous semble, mes sœurs, de l'état où nous sommes?
D'Esther, d'Aman, qui le doit emporter ?
Est-ce Dieu, sont-ce les hommes,
Dont les œuvres vont éclater?

1 « Statimque rex : « Vocate, inquit, cito Aman, ut Esther obe-
« diat voluntati. » (*Esther*, cap. v.)

2 *Clartés*, lumières de l'esprit. Il faut relever ce mot de la désuétude où il est tombé dans ce sens. Nous avons pour cela, outre l'autorité de Racine, celle de Molière :

Aspirez aux *clartés* qui sont dans la famille.
Femmes sav., ac. I, sc. I

Je consens qu'une femme ait des *clartés* de tout.
Ibid., sc. III.

Voyez Génin, *Lexique de Molière*, p. 68.

Vous avez vu quelle ardente colère
Allumait de ce roi le visage sévère.

UNE DES ISRAÉLITES.

Des éclairs de ses yeux l'œil était ébloui.

UNE AUTRE.

Et sa voix m'a paru comme un tonnerre horrible.

ÉLISE.

Comment ce courroux si terrible
En un moment s'est-il évanoui?

UNE DES ISRAÉLITES *chante.*

Un moment a changé ce courage inflexible[1]:
Le lion rugissant est un agneau paisible.
Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.

LE CŒUR *chante.*

Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.

LA MÊME ISRAÉLITE *chante.*

Tel qu'un ruisseau docile
Obéit à la main qui détourne son cours,
Et, laissant de ses eaux partager le secours,
Va rendre tout un champ fertile,
Dieu, de nos volontés arbitre souverain,
Le cœur des rois est ainsi dans ta main[2].

ÉLISE.

Ah! que je crains, mes sœurs, les funestes nuages
Qui de ce prince obscurcissent les yeux!
Comme il est aveuglé du culte de ses dieux!

UNE ISRAÉLITE.

Il n'atteste jamais que leurs noms odieux.

UNE AUTRE.

Aux feux inanimés dont se parent les cieux[3]
Il rend de profanes hommages.

UNE AUTRE.

Tout son palais est plein de leurs images.

LE CHŒUR *chante.*

Malheureux! vous quittez le maître des humains,
Pour adorer l'ouvrage de vos mains[4]!

UNE ISRAÉLITE *chante.*

Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre:

1 « Convertitque Deus spiritum regis in mansuetudinem. » (*Esther*, cap. XV.)

2 « Sicut divisiones aquarum, ita cor regis in manu Domini. » (*Proverb.*, cap. XXI.)

3 Racine le fils a repris comme un bien de famille cette belle expression (*Religion*, chant III):

Aux feux inanimés qui roulent sur nos têtes.

Fils respectueux, il a laissé voir la supériorité paternelle, en substituant *qui roulent sur nos têtes*, à *dont se parent les cieux*. Jean Racine n'aurait pas parlé de « feux roulants. »

4 « Contundantur omnes qui adorant sculptilia, et qui gloriantur in simulacris suis. » (Psal. XCVI.)

Des larmes de tes saints quand seras-tu touché?
Quand sera le voile arraché
Qui sur tout l'univers jette une nuit si sombre?
Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre :
Jusqu'à quand seras-tu caché?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Parlons plus bas, mes sœurs. Ciel! si quelque infidèle,
Écoutant nos discours, nous allait déceler!

ÉLISE.

Quoi! fille d'Abraham une crainte mortelle
Semble déjà vous faire chanceler?
Hé! si l'impie Aman, dans sa main homicide,
Faisant luire à vos yeux un glaive menaçant,
A blasphémer le nom du Tout-Puissant
Voulait forcer votre bouche timide?

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Peut-être Assuérus, frémissant de courroux,
Si nous ne courbons les genoux
Devant une muette idole,
Commandera qu'on nous immole.
Chère sœur, que choisirez-vous?

LA JEUNE ISRAÉLITE.

Moi! je pourrais trahir le Dieu que j'aime?
J'adorerais un dieu sans force et sans vertu,
Reste d'un tronc par les vents abattu [1],
Qui ne peut se sauver lui-même?

LE CHŒUR *chante.*

Dieux impuissants, dieux sourds [2], tous ceux qui vous implorent
Ne seront jamais entendus.
Que les démons, et ceux qui les adorent,
Soient à jamais détruits et confondus!

UNE ISRAÉLITE *chante.*

Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.
Dans les craintes, dans les ennuis,
En ses bontés mon âme se confie.
Veut-il par mon trépas que je le glorifie?
Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

ÉLISE.

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Au bonheur du méchant qu'une autre porte envie.

ÉLISE.

Tous ses jours paraissent charmants;
L'or éclate en ses vêtements;

1 Corneille exprime la même pensée, *Polyeucte*, acte II, sc. VI :

Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule.

2 « Aures habent, et non audient » (*Ps.*)

Son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse;
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissements;
Il s'endort, il s'éveille au son des instruments;
Son cœur nage dans la mollesse[1].

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Pour comble de prospérité,
Il espère revivre en sa postérité;
Et d'enfants à sa table une riante troupe[2]
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe[3].

(*Tout le reste est chanté.*)

LE CHŒUR.

Heureux, dit-on, le peuple florissant
Sur qui ces biens coulent en abondance!
Plus heureux le peuple innocent
Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance!

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Pour contenter ses frivoles désirs,
L'homme insensé vainement se consume:
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaisirs.

UNE AUTRE, *seule.*

Le bonheur de l'impie est toujours agité;
Il erre à la merci de sa propre inconstance.
Ne cherchons la félicité
Que dans la paix de l'innocence.

LA MÊME, *avec une autre.*

O douce paix!
O lumière éternelle!
Beauté toujours nouvelle!
Heureux le cœur épris de tes attraits!
O douce paix!
O lumière éternelle!
Heureux le cœur qui ne te perd jamais[4]!

1 « Væ qui consurgitis mane ad ebrietatem sectandam et potandum usque ad vesperam, ut vino æstuetis. Cithara, et lyra, et tympanum, et tibia, et vinum, in conviviis vestris; et opus Domini non respicitis, nec opera manuum ejus consideratis. » (Isaiæ c. v.)

2 Racan a pour cette idée une image admirable dans ce beau vers des *Bergeries* :

Je voyais mon foyer couronné de ma race.

3 « Longumque bibebat amorem. » (Virg. *Æn.*, l. I, v. 749.)

Racine, dans une langue moins hardie, adoucit la métaphore par le mot *semble*, et la justifie en ajoutant *à pleine coupe*. Les Latins font boire même l'oreille : *bibit aure melos.* J.-B. Rousseau, qui pousse souvent le culte de Racine jusqu'au larcin, a dit (Cantate de *Bacchus*):

La céleste troupe
Dans ce jus vanté,
Boit à pleine coupe
L'immortalité.

4 « Beatum dixerunt populum cui hæc sunt : beatus populus cujus Dominus Deus ejus. » (Psal. CXLIII.)

LE CHŒUR.

O douce paix!
O lumière éternelle!
Beauté toujours nouvelle!
O douce paix!
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

LA MÊME, *seule.*

Nulle paix pour l'impie : il la cherche, elle fuit;
Et le calme en son cœur ne trouve point de place [1] :
Le glaive au dehors le poursuit;
Le remords au dedans le glace.

UNE AUTRE.

La gloire des méchants en un moment s'éteint;
L'affreux tombeau pour jamais les dévore [2].
Il n'en est pas ainsi pour celui qui te craint:
Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore.

LE CHŒUR.

O douce paix!
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

ÉLISE, *sans chanter.*

Mes sœurs, j'entends du bruit dans la chambre prochaine.
On nous appelle : allons rejoindre notre reine.

1 « Impii autem quasi mare fervens quod quiescere non potest, non est pax impiis. » (Isaiæ cap. LVII.)

2 Le vieux Malherbe avait pris les devants pour cette idée, et personne, pas même Racine, ne pouvait songer à lutter contre cette strophe, où tout est poétique, style et images :

Ont-ils rendu l'esprit? ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonne l'univers;
Et dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont rongés des vers.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente les jardins d'Esther, et un des côtés du salon où se fait le festin.

SCÈNE I.

AMAN, ZARÈS.

ZARÈS.

C'est donc ici d'Esther le superbe jardin,
Et ce salon pompeux est le lieu du festin.
Mais, tandis que la porte en est encor fermée,
Écoutez les conseils d'une épouse alarmée.
Au nom du sacré nœud qui me lie avec vous,
Dissimulez, seigneur, cet aveugle courroux;
Éclaircissez ce front où la tristesse est peinte [1]:
Les rois craignent surtout le reproche et la plainte.
Seul entre tous les grands par la reine invité,
Ressentez donc aussi cette félicité.
Si le mal vous aigrit, que le bienfait vous touche.
Je l'ai cent fois appris de votre propre bouche :
Quiconque ne sait pas dévorer un affront,
Ni de fausses couleurs se déguiser le front,
Loin de l'aspect des rois qu'il s'écarte, qu'il fuie,
Il est des contre-temps qu'il faut qu'un sage essuie :
Souvent avec prudence un outrage enduré
Aux honneurs les plus hauts a servi de degré [2].

AMAN.

O douleur ! ô supplice affreux à la pensée !
O honte qui jamais ne peut être effacée !
Un exécrable Juif, l'opprobre des humains,
S'est donc vu de la pourpre habillé par mes mains !
C'est peu qu'il ait sur moi remporté la victoire,
Malheureux ! j'ai servi de héraut à sa gloire.
Le traître, il insultait à ma confusion ;
Et tout le peuple même, avec dérision
Observant la rougeur qui couvrait mon visage,

1 N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?
Iphigénie, act. II, sc. II.

2 Racine connaissait bien les mœurs de la cour. Ces deux vers sont la devise et le guide de bien des ambitieux.

De ma chute certaine en tirait le présage.
Roi cruel ! ce sont là les jeux où tu te plais.
Tu ne m'as prodigué tes perfides bienfaits
Que pour me faire mieux sentir ta tyrannie,
Et m'accabler enfin de plus d'ignominie [1].

ZARÈS.

Pourquoi juger si mal de son intention ?
Il croit récompenser une bonne action.
Ne faut-il pas, seigneur, s'étonner au contraire
Qu'il en ait si longtemps différé le salaire ?
Du reste, il n'a rien fait que par votre conseil.
Vous-même avez dicté tout ce triste appareil :
Vous êtes après lui le premier de l'empire [2].
Sait-il toute l'horreur que ce Juif vous inspire ?

AMAN.

Il sait qu'il me doit tout, et que, pour sa grandeur [3],
J'ai foulé sous les pieds remords, crainte, pudeur ;
Qu'avec un cœur d'airain exerçant sa puissance,
J'ai fait taire les lois et gémir l'innocence ;
Que pour lui, des Persans bravant l'aversion,
J'ai chéri, j'ai cherché la malédiction,
Et, pour prix de ma vie à leur haine exposée,
Le barbare aujourd'hui m'expose à leur risée !

ZARÈS.

Seigneur, nous sommes seuls. Que sert de se flatter [4] ?
Ce zèle que pour lui vous fîtes éclater,
Ce soin d'immoler tout à son pouvoir suprême,
Entre nous, avaient-ils d'autre objet que vous-même ?
Et, sans chercher plus loin, tous ces Juifs désolés,
N'est-ce pas à vous seul que vous les immolez ?
Et ne craignez-vous point que quelque avis funeste...
Enfin la cour nous hait, le peuple nous déteste.
Ce Juif même, il le faut confesser malgré moi,
Ce Juif, comblé d'honneurs, me cause quelque effroi.
Les malheurs sont souvent enchaînés l'un à l'autre,
Et sa race toujours fut fatale à la vôtre [5].

1 « Tolluntur in altum
Ut lapsu graviore ruant. » (Claudien.)

2 Aman est puni par où il a pêché. Pourquoi disait-il maladroitement :

Qu'enfin de votre empire après vous le premier
Par la bride guidât son superbe coursier. (Act. II, sc. v.)

3 Ces mots, dit L. Racine, avaient été arrachés au dépit de Louvois, qui avait cessé alors d'être en faveur.

4 Le personnage de Zarès était donné à Racine par la Bible; mais il l'a transformé. Dans le livre d'*Esther*, Zarès est du parti de l'ambition et de la cruauté; ici c'est une épouse prudente, une mère dévouée, qui forme avec Aman un contraste naturel et dramatique. Cette figure n'est qu'une esquisse, mais l'esquisse d'un maître.

5 « Cui responderunt sapientes quos habebat in consilio et uxor

De ce léger affront songez à profiter.
Peut-être la fortune est prête à vous quitter ;
Aux plus affreux excès son inconstance passe :
Prévenez son caprice avant qu'elle se lasse.
Où tendez-vous plus haut ? Je frémis quand je voi
Les abîmes profonds qui s'offrent devant moi :
La chute désormais ne peut être qu'horrible.
Osez chercher ailleurs un destin plus paisible :
Regagnez l'Hellespont et ces bords écartés
Où vos aïeux errants jadis furent jetés,
Lorsque des Juifs contre eux la vengeance allumée
Chassa tout Amalec de la triste Idumée.
Aux malices du sort enfin dérobez-vous.
Nos plus riches trésors marcheront devant nous.
Vous pouvez du départ me laisser la conduite :
Surtout de vos enfants j'assurerai la fuite.
N'ayez soin cependant que de dissimuler.
Contente, sur vos pas vous me verrez voler :
La mer la plus terrible et la plus orageuse
Est plus sûre pour nous que cette cour trompeuse[1].
Mais à grands pas vers vous je vois quelqu'un marcher[2] :
C'est Hydaspe.

SCÈNE II.

AMAN, ZARÈS, HYDASPE.

HYDASPE, *à Aman.*

Seigneur, je courais vous chercher.
Votre absence en ces lieux suspend toute la joie ;
Et pour vous y conduire Assuérus m'envoie.

AMAN.

Et Mardochée est-il aussi de ce festin ?

HYDASPE.

A la table d'Esther portez-vous ce chagrin ?
Quoi ! toujours de ce Juif l'image vous désole ?
Laissez-le s'applaudir d'un triomphe frivole.
Croit-il d'Assuérus éviter la rigueur ?
Ne possédez-vous pas son oreille et son cœur ?

ejus : « Si de semine Judæorum est Mardochæus, ante quem cadere « cœpisti, non poteris ei resistere, sed cades in conspectu ejus. » (*Esther*, cap. V.)

1 « Improbo iracundior Adria. » (Hor., l. III, od. IX.)
« Fretis acrior Adriæ
Curvantis Calabros sinus. (Id., l. I, od. XXXIII.)

2 « Adhuc illis loquentibus venerunt eunuchi regis, et cito eum ad convivium quod regina paraverat pergere compulerunt. » (*Esther*, cap. VI.)

On a payé le zèle, on punira le crime;
Et l'on vous a, seigneur, orné votre victime.
Je me trompe, ou vos vœux par Esther secondés
Obtiendront plus encor que vous ne demandez.

AMAN.

Croirai-je le bonheur que ta bouche m'annonce?

HYDASPE.

J'ai des savants devins entendu la réponse :
Ils disent que la main d'un perfide étranger
Dans le sang de la reine est prête à se plonger.
Et le roi, qui ne sait où trouver le coupable,
N'impute qu'aux seuls Juifs ce projet détestable.

AMAN.

Oui, ce sont, cher ami, des monstres furieux :
Il faut craindre surtout leur chef audacieux.
La terre avec horreur dès longtemps les endure;
Et l'on n'en peut trop tôt délivrer la nature.
Ah! je respire enfin. Chère Zarès, adieu.

HYDASPE.

Les compagnes d'Esther s'avancent vers ce lieu :
Sans doute leur concert va commencer la fête.
Entrez et recevez l'honneur qu'on vous apprête.

SCÈNE III.

ÉLISE, LE CHŒUR.

(*Ceci se récite sans chant.*)

UNE DES ISRAÉLITES.

C'est Aman.

UNE AUTRE.

C'est lui-même, et j'en frémis, ma sœur.

LA PREMIÈRE.

Mon cœur de crainte et d'horreur se resserre.

L'AUTRE.

C'est d'Israël le superbe oppresseur.

LA PREMIÈRE.

C'est celui qui trouble la terre [1].

ÉLISE.

Peut-on en le voyant ne le connaître pas?
L'orgueil et le dédain sont peints sur son visage.

UNE ISRAÉLITE.

On lit dans ses regards sa fureur et sa rage.

1 C'est la réponse du grand-prêtre Héli à Achab. *Liv. des Rois*, ch. XVIII : « C'est vous qui troublez Israël. »

UNE AUTRE.

Je croyais voir marcher la mort devant ses pas.

UNE DES PLUS JEUNES.

Je ne sais si ce tigre a reconnu sa proie :
Mais, en nous regardant, mes sœurs, il m'a semblé
Qu'il avait dans les yeux une barbare joie
Dont tout mon sang est encore troublé.

ÉLISE.

Que ce nouvel honneur va croître [1] son audace !
Je le vois, mes sœurs, je le voi :
A la table d'Esther l'insolent près du roi
A déjà pris sa place.

UNE DES ISRAÉLITES.

Ministres du festin, de grâce, dites-nous,
Quels mets à ce cruel, quel vin préparez-vous ?

UNE AUTRE.

Le sang de l'orphelin,

UNE TROISIÈME.

Les pleurs des misérables

LA SECONDE.

Sont ses mets les plus agréables ;

LA TROISIÈME.

C'est son breuvage le plus doux.

ÉLISE.

Chères sœurs, suspendez la douleur qui vous presse.
Chantons, on nous l'ordonne, et que puissent nos chants
Du cœur d'Assuérus adoucir la rudesse,
Comme autrefois David, par ses accords touchants,
Calmait d'un roi jaloux la sauvage tristesse [2] !

(*Tout le reste de cette scène est chanté.*)

UNE ISRAÉLITE.

Que le peuple est heureux,
Lorsqu'un roi généreux,
Craint dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime !
Heureux le peuple ! heureux le roi lui-même !

TOUT LE CHŒUR.

O repos ! ô tranquillité !
O d'un parfait bonheur assurance éternelle,
Quand la suprême autorité
Dans ses conseils a toujours auprès d'elle
La justice et la vérité !

1 Nouvel exemple de *croître* pris au sens actif.

2 « Quandocunque spiritus malus arripiebat Saul, David tollebat citharam, et percutiebat manu sua, et refocillabatur Saul, et levius habebat; recedebat enim ab eo spiritus malus. » (*Reg* cap. XVI.)

(Ces quatre stances sont chantées alternativement par une voix seule et par tout le chœur.)

UNE ISRAÉLITE.

Rois, chassez la calomnie :
Ses criminels attentats
Des plus paisibles États
Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur, de sang avide,
Poursuit partout l'innocent.
Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur :
La vengeance est dans son cœur,
Et la pitié dans sa bouche.

La fraude adroite et subtile
Sème de fleurs son chemin ;
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile[1].

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

D'un souffle l'aquilon écarte les nuages,
Et chasse au loin la foudre et les orages.
Un roi sage, ennemi du langage menteur,
Écarte d'un regard le perfide imposteur.

UNE AUTRE.

J'admire un roi victorieux,
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux ;
Mais un roi sage et qui hait l'injustice,
Qui sous la loi du riche impérieux
Ne souffre point que le pauvre gémisse,
Est le plus beau présent des cieux.

UNE AUTRE.

La veuve en sa défense espère.

UNE AUTRE.

De l'orphelin il est le père.

TOUTES ENSEMBLE.

Et les larmes du juste implorant son appui
Sont précieuses devant lui[2].

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.
Il est temps que tu t'éveilles :

1 Racine se félicitait d'avoir donné dans ces strophes d'utiles conseils aux rois.

2 J.-B. Rousseau, après ces vers de Racine, n'a pas eu grand effort à faire pour dire (liv. I, ode VI) :

Et les larmes de l'innocence
Sont précieuses devant lui

Dans le sang innocent ta main va se plonger
Pendant que tu sommeilles.
Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.

UNE AUTRE.

Ainsi[1] puisse sous toi trembler la terre entière !
Ainsi puisse à jamais contre tes ennemis
Le bruit de ta valeur te servir de barrière !
S'ils t'attaquent, qu'ils soient en un moment soumis ;
Que de ton bras la force les renverse ;
Que de ton nom la terreur les disperse ;
Que tout leur camp nombreux soit devant tes soldats
Comme d'enfants une troupe inutile ;
Et si par un chemin il entre en tes États,
Qu'il en sorte par plus de mille.

SCÈNE IV.

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS, *à Esther.*

Oui, vos moindres discours ont des grâces secrètes :
Une noble pudeur à tout ce que vous faites
Donne un prix que n'ont point ni la pourpre ni l'or.
Quel climat renfermait un si rare trésor ?
Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance,
Et quelle main si sage éleva votre enfance ?
Mais dites promptement ce que vous demandez :
Tous vos désirs, Esther, vous seront accordés[2] ;
Dussiez-vous, je l'ai dit, et veux bien le redire,
Demander la moitié de ce puissant empire[3].

ESTHER.

Je ne m'égare point dans ces vastes désirs.
Mais puisqu'il faut enfin expliquer mes soupirs,
Puisque mon roi lui-même à parler me convie,
(*Elle se jette aux pieds du roi.*)
J'ose vous implorer, et pour ma propre vie
Et pour les tristes jours d'un peuple infortuné
Qu'à périr avez moi vous avez condamné.

ASSUÉRUS, *la relevant.*

A périr ! Vous ! Quel peuple ? Et quel est ce mystère ?

AMAN, *tout bas.*

Je tremble.

1 « *Sic te diva potens.* » (Hor.)

2 On ne dit pas habituellement *accorder des désirs*, mais on peut le dire en prenant le mot *désir* dans le sens d'objet désiré, par une extension légitime et poétique.

3 « Quid petis ut detur tibi, et pro qua re postulas? Etiamsi dimidiam partem regni mei petieris, impetrabis. » (*Esther*, cap. v.)

ESTHER.

Esther, seigneur, eut un Juif pour son père :
De vos ordres sanglants vous savez la rigueur.

AMAN, *à part.*

Ah dieux !

ASSUÉRUS.

Ah ! de quel coup me percez-vous le cœur !
Vous la fille d'un Juif ? Hé quoi ! tout ce que j'aime,
Cette Esther, l'innocence et la sagesse même,
Que je croyais du ciel les plus chères amours,
Dans cette source impure aurait puisé ses jours ?
Malheureux !

ESTHER.

Vous pourrez rejeter ma prière :
Mais je demande au moins que, pour grâce dernière,
Jusqu'à la fin, seigneur, vous m'entendiez parler,
Et que surtout Aman n'ose point me troubler.

ASSUÉRUS.

Parlez.

ESTHER.

O Dieu, confonds l'audace et l'imposture !
Ces Juifs, dont vous voulez délivrer la nature,
Que vous croyez, seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contrée autrefois souverains,
Pendant qu'ils n'adoraient que le Dieu de leurs pères,
Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères [1].
Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux [2] :
L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage ;
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage [3],
Juge tous les mortels avec d'égales lois,

1 Ménage ne savait pas pourquoi les puristes de son temps faisaient difficulté de se servir du mot *prospère*. On a bien voulu le permettre à la poésie, sans doute par égard pour Racine et pour Malherbe, qui a dit :

> O que nos fortunes prospères
> Ont un change bien apparent ! (L. I, od. IV.)

Les prosateurs ne pourraient-ils pas s'enhardir à la suite des poëtes, et donner à ce mot noble droit de bourgeoisie ?

2 Les chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de tout,
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout.
(Corn., *Polyeucte*, act IV, sc. VI.)

Il entend vos paroles ;
Et ce n'est pas un Dieu, comme vos dieux frivoles,
Insensibles et sourds, impuissants, mutilés,
De bois, de marbre ou d'or, comme vous le voulez :
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre,
Et la terre et le ciel n'en connaissent point d'autre.
Ibid., sc. III.

3 Ce vers est un trait d'exquise sensibilité. C'est le pieux gémissement d'une âme délicate souvent froissée par l'orgueil et la dureté des grands.

Et du haut de son trône interroge les rois[1].
Des plus fermes États la chute épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
Les Juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser :
Roi, peuples, en un jour tout se vit disperser :
Sous les Assyriens leur triste servitude
Devint le juste prix de leur ingratitude.
Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus avant qu'il vît le jour,
L'appela par son nom, le promit à la terre[2],
Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre,
Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,
Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
De son temple détruit vengea sur eux l'injure :
Babylone paya nos pleurs avec usure.
Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits,
Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
Nous rendit et nos lois et nos fêtes divines,
Et le temple sortait déjà de ses ruines.
Mais, de ce roi si sage héritier insensé,
Son fils[3] interrompit l'ouvrage commencé,
Fut sourd à nos douleurs : Dieu rejeta sa race,
Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place.
Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux !
Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
Disions-nous : un roi règne, ami de l'innocence.
Partout du nouveau prince on vantait la clémence :
Les Juifs partout de joie en poussèrent des cris.
Ciel ! verra-t-on toujours par de cruels esprits
Des princes les plus doux l'oreille environnée,
Et du bonheur public la source empoisonnée ?
Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté
Est venu dans ces lieux souffler la cruauté ;
Un ministre ennemi de votre propre gloire...

AMAN.

De votre gloire ! Moi ? Ciel ! Le pourriez-vous croire ?
Moi, qui n'ai d'autre objet ni d'autre dieu...

ASSUÉRUS.

Tais-toi[4].
Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton roi ?

1 C'est à la lecture de ces vers que Voltaire s'écriait : « On a honte de faire des vers quand on en lit de pareils. » Malheureusement on les lit peu, ou la honte est courte.

2 « Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro : « Vocavi te nomine « tuo. » (Isaiæ cap. XLV.)

3 Cambyse.

4 Cinna, tu tiens mal ta promesse,

dit Auguste à Cinna, enchaîné comme Aman par l'ordre de se taire. Assuérus parle d'un autre ton, mais aussi n'est-il pas en humeur de faire grâce.

ESTHER.

Notre ennemi cruel devant vous se déclare :
C'est lui [1], c'est ce ministre infidèle et barbare
Qui, d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arma votre vertu.
Et quel autre, grand Dieu! qu'un Scythe impitoyable
Aurait de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable!
Partout l'affreux signal en même temps donné
De meurtres remplira l'univers étonné :
On verra, sous le nom du plus juste des princes,
Un perfide étranger désoler vos provinces;
Et dans ce palais même, en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous [2].
Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée?
Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis?
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que votre main, sur eux appesantie,
A leurs persécuteurs les livrait sans secours,
Ils conjuraient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchants les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes [3].
N'en doutez point, seigneur, il fut votre soutien :
Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,
Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vastes limites;
Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
Hélas! ce Juif jadis m'adopta pour sa fille.

ASSUÉRUS.

Mardochée?

ESTHER.

Il restait seul de notre famille,

1 « Dixitque Esther : « Hostis et inimicus noster pessimus iste « est Aman. » (*Esther*, cap. VIII.)

2 « Traditi enim sumus ego et populus meus, ut conteramur, jugulemur, pereamus.... Hostis noster est cujus crudelitas redundat in regem. » (*Esther*, cap. VI)

3 Ils font des vœux pour nous qui les persécutons :
Et depuis tant de temps que nous les tourmentons
Les a-t-on vus mutins? les a-t-on vus rebelles?
Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles?
Corn., *Polyeucte*, act. IV. sc. VI.

A propos du premier de ces vers, auquel correspondent cinq vers de Racine, Voltaire fait, avec un goût exquis, la remarque suivante : « Sévère, qui parle en homme d'Etat, ne dit qu'un mot, et ce mot est plein d'énergie : Esther, qui veut toucher Assuérus, étend davantage cette idée. Sévère ne fait qu'une réflexion; Esther fait une prière. Ainsi l'un doit être concis, et l'autre déployer une éloquence attendrissante. Ce sont des beautés différentes, et toutes deux à leur place. »

Mon père était son frère. Il descend comme moi
Du sang infortuné de notre premier roi[1].
Plein d'une juste horreur pour un Amalécite,
Race que notre Dieu de sa bouche a maudite,
Il n'a devant Aman pu fléchir les genoux,
Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.
De là contre les Juifs et contre Mardochée
Cette haine, seigneur, sous d'autres noms cachée.
En vain de vos bienfaits Mardochée est paré :
A la porte d'Aman est déjà préparé
D'un infâme trépas l'instrument exécrable ;
Dans une heure au plus tard ce vieillard vénérable,
Des portes du palais par son ordre arraché,
Couvert de votre pourpre y doit être attaché.

ASSUÉRUS.

Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon âme!
Tout mon sang de colère et de honte s'enflamme.
J'étais donc le jouet... Ciel, daigne m'éclairer!
Un moment sans témoins cherchons à respirer[2].
Appelez Mardochée : il faut aussi l'entendre.

(Le roi s'éloigne.)

UNE ISRAÉLITE.

Vérité que j'implore, achève de descendre!

SCÈNE V.

ESTHER, AMAN, ÉLISE, LE CHOEUR.

AMAN.

D'un juste étonnement je demeure frappé[3].
Les ennemis des Juifs m'ont trahi, m'ont trompé :
J'en atteste du ciel la puissance suprême,
Et les perdant j'ai cru vous assurer vous-même.
Princesse, en leur faveur employez mon crédit :
Le roi, vous le voyez, flotte encore interdit.
Je sais par quels ressorts on le pousse, on l'arrête;
Et fais, comme il me plaît, le calme et la tempête.
Les intérêts des Juifs déjà me sont sacrés.
Parlez : vos ennemis aussitôt massacrés,
Victimes de la foi que ma bouche vous jure,
De ma fatale erreur répareront l'injure.
Quel sang demandez-vous?

1 Cis, de la tribu de Benjamin, était père de Saül, et l'un des aïeux de Mardochée.

2 « Rex autem iratus surrexit, et de loco convivii intravit in hortum arboribus consitum. » (*Esther*, cap. VII.)

3 « Aman quoque surrexit ut rogaret Esther reginam pro anima sua; intellexit enim a rege sibi paratum malum. » (*Esther*, cap. VII.)

ESTHER.

Va, traître, laisse-moi.
Les Juifs n'attendent rien d'un méchant tel que toi.
Misérable, le Dieu vengeur de l'innocence,
Tout prêt à te juger, tient déjà sa balance!
Bientôt ton juste arrêt te sera prononcé.
Tremble : son jour approche, et ton règne est passé.

AMAN.

Oui, ce Dieu, je l'avoue, est un Dieu redoutable.
Mais veut-il que l'on garde une haine implacable?
C'en est fait : mon orgueil est forcé de plier;
L'inexorable Aman est réduit à prier.
(*Il se jette à ses pieds.*)
Par le salut des Juifs, par ces pieds que j'embrasse,
Par ce sage vieillard, l'honneur de votre race,
Daignez d'un roi terrible apaiser le courroux;
Sauvez Aman, qui tremble à vos sacrés genoux.

SCÈNE VI.

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE, LE CHŒUR, GARDES.

ASSUÉRUS.

Quoi! le traître sur vous porte ses mains hardies[1]?
Ah! dans ses yeux confus je lis ses perfidies;
Et son trouble, appuyant la foi de vos discours,
De tous ses attentats me rappelle le cours.
Qu'à ce monstre à l'instant l'âme soit arrachée;
Et que devant sa porte, au lieu de Mardochée,
Apaisant par sa mort et la terre et les cieux,
De mes peuples vengés il repaisse les yeux.
(*Aman est emmené par les gardes.*)

SCÈNE VII.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE LE CHŒUR.

ASSUÉRUS *continue en s'adressant à Mardochée.*

Mortel chéri du ciel, mon salut et ma joie,
Aux conseils des méchants ton roi n'est plus en proie;
Mes yeux sont dessillés, le crime est confondu :
Viens briller près de moi dans le rang qui t'est dû.
Je te donne d'Aman les biens et la puissance :

1 Voyez pour cette scène, le livre d'*Esther*, c. VII.

Possède justement son injuste opulence.
Je romps le joug funeste où les Juifs sont soumis;
Je leur livre le sang de tous leurs ennemis;
A l'égal des Persans je veux qu'on les honore,
Et que tout tremble au nom du Dieu qu'Esther adore.
Rebâtissez son temple, et peuplez vos cités;
Que vos heureux enfants dans leurs solennités
Consacrent de ce jour le triomphe et la gloire,
Et qu'à jamais mon nom vive dans leur mémoire[1].

SCÈNE VIII.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ASAPH, ÉLISE, LE CHOEUR.

ASSUÉRUS.

Que veut Asaph?

ASAPH.

Seigneur, le traître est expiré,
Par le peuple en fureur à moitié déchiré.
On traîne, on va donner en spectacle funeste
De son corps tout sanglant le misérable reste.

MARDOCHÉE.

Roi, qu'à jamais le ciel prenne soin de vos jours!
Le péril des Juifs presse, et veut un prompt secours.

ASSUÉRUS.

Oui, je t'entends. Allons, par des ordres contraires,
Révoquer d'un méchant les ordres sanguinaires.

ESTHER.

O Dieu, par quelle route inconnue aux mortels
Ta sagesse conduit ses desseins éternels[2]!

SCÈNE IX.

LE CHOEUR.

TOUT LE CHOEUR.

Dieu fait triompher l'innocence :
Chantons, célébrons sa puissance.

UNE ISRAÉLITE.

Il a vu contre nous les méchants s'assembler,
Et notre sang prêt à couler.

1 Les Juifs célèbrent encore cette fête, qu'ils appellent *phur* ou *sort*, parce qu'Aman fit tirer au sort le mois et le jour auxquels les Hébreux seraient exterminés.

2 Cinq tragédies d'Euripide, *Médée*, *Alceste*, *Andromaque*, *Hélène* et les *Bacchantes*, ont pour conclusion la même moralité.

Comme l'eau sur la terre ils allaient le répandre [1];
Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre:
L'homme superbe est renversé,
Ses propres flèches l'ont percé.

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre;
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus;
Je n'ai fait que passer : il n'était déjà plus [2].

UNE AUTRE.

On peut des plus grands rois surprendre la justice.
Incapables de tromper,
Ils ont peine à s'échapper
Des piéges de l'artifice.
Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui
La bassesse et la malice
Qu'il ne sent point en lui.

UNE AUTRE.

Comment s'est calmé l'orage?

UNE AUTRE.

Quelle main salutaire a chassé le nuage?

TOUT LE CHŒUR.

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

UNE ISRAÉLITE *seule*.

De l'amour de son Dieu son cœur s'est embrasé;
Au péril d'une mort funeste
Son zèle ardent s'est exposé;
Elle a parlé: le ciel a fait le reste.

DEUX ISRAÉLITES.

Esther a triomphé des filles des Persans:
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

L'UNE DES DEUX.

Tout ressent de ses yeux les charmes innocents.
Jamais tant de beauté fut-elle couronnée!

L'AUTRE.

Les charmes de son cœur sont encor plus puissants.
Jamais tant de vertu fut-elle couronnée!

1 « Effuderunt sanguinem eorum tanquam aquam. » (Ps. LXXVIII.)

2 « Vidi impium superexaltatum et elevatum sicut cedros Libani; et transivi, et ecce non erat. » (Psal. XXXVI.) — La paraphrase de Racine, toute sublime qu'elle est, ne peint pas toute la rapidité de la chute de l'impie. Racine le fils a essayé à son tour de lutter contre son père et contre la Bible:

Dans ton cœur tu disais : « A Dieu même pareil
J'établirai mon trône au-dessus du soleil.
Et près de l'aquilon, sur la montagne sainte
J'irai m'asseoir sans crainte;
A mes pieds trembleront les humains éperdus! »
Tu le disais, et tu n'es plus.

TOUTES DEUX *ensemble.*

Esther a triomphé des filles des Persans :
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

UNE SEULE.

Ton Dieu n'est plus irrité :
Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière[1],
Quitte les vêtements de ta captivité,
Et reprends ta splendeur première.
Les chemins de Sion à la fin sont ouverts[2]
Rompez vos fers,
Tribus captives ;
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers ;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

TOUT LE CHŒUR.

Rompez vos fers,
Tribus captives ;
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers ;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Je reverrai ces campagnes si chères.

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

TOUT LE CHŒUR.

Repassez les monts et les mers ;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers,

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Relevez, relevez les superbes portiques
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré ;
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques ;
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.

UNE AUTRE.

Dieu descend et revient habiter parmi nous :
Terre, frémis d'allégresse et de crainte.
Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous[3] !

1 Voilà un prélude à la sublime prophétie de Joad. (*Athalie*, acte III, sc. VII.)

Lève, Jérusalem, lève ta tête altière !

2 « Consurge, consurge ; induere fortitudine tua, Sion ; induere vestimentis gloriæ tuæ ; excutere de pulvere, consurge ; sede, Jerusalem ; solve vincula colli tui, captiva filia Sion ! » (Isaiæ cap. LXII.)

3 Cette image est tirée de l'Écriture : *Inclina cælos tuos, et descende.* (Ps. CLIII.) J.-B. Rousseau s'en est emparé (ode VIII) :

UNE AUTRE.

Que le Seigneur est bon, que son joug est aimable!
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur!
Jeune peuple, courez à ce maître adorable:
Les biens les plus charmants n'ont rien de comparable
Aux torrents de plaisirs qu'il répand dans un cœur.
Que le Seigneur est bon, que son joug est aimable!
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur!

UNE AUTRE.

Il s'apaise, il pardonne;
Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour;
Il excuse notre faiblesse;
A nous chercher même il s'empresse.
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour
Une mère a moins de tendresse.
Ah! qui peut avec lui partager notre amour?

TROIS ISRAÉLITES.

Il nous fait remporter une illustre victoire.

L'UNE DES TROIS.

Il nous a révélé sa gloire.

TOUTES TROIS *ensemble.*

Ah! qui peut avec lui partager notre amour?

TOUT LE CHŒUR.

Que son nom soit béni; que son nom soit chanté;
Que l'on célèbre ses ouvrages
Au delà des temps et des âges,
Au delà de l'éternité [2]!

Grand Dieu! c'est toi que je réclame!
Lève ton bras, lance la flamme,
Des cieux abaisse la hauteur.

Voltaire après lui (*Henriade*, chant v):

Viens, des cieux enflammés abaisse la hauteur.

2 *Au delà de l'éternité* est au moins hyperbolique. Le poëte a pour lui l'autorité de l'*Exode*, ch. xv: « Dominus regnabit in æternum et ultra. »

FIN.

ATHALIE

TRAGÉDIE

1691

PRÉFACE.

Tout le monde sait que le royaume de Juda était composé des deux tribus de Juda et de Benjamin, et que les dix autres tribus qui se révoltèrent contre Roboam composaient le royaume d'Israël. Comme les rois de Juda étaient de la maison de David, et qu'ils avaient dans leur partage la ville et le temple de Jérusalem, tout ce qu'il y avait de prêtres et de lévites se retirèrent auprès d'eux, et leur demeurèrent toujours attachés; car, depuis que le temple de Salomon fut bâti, il n'était plus permis de sacrifier ailleurs; et tous ces autres autels qu'on élevait à Dieu sur des montagnes, appelées par cette raison dans l'Écriture les hauts lieux, ne lui étaient point agréables. Ainsi le culte légitime ne subsistait plus que dans Juda. Les dix tribus, excepté un très-petit nombre de personnes, étaient ou idolâtres ou schismatiques.

Au reste, ces prêtres et ces lévites faisaient eux-mêmes une tribu fort nombreuse. Ils furent partagés en diverses classes pour servir tour à tour dans le temple, d'un jour de sabbat à l'autre. Les prêtres étaient de la famille d'Aaron; et il n'y avait que ceux de cette famille lesquels pussent exercer la sacrificature. Les lévites leur étaient subordonnés, et avaient soin, entre autres choses, du chant, de la préparation

des victimes, et de la garde du temple. Ce nom de lévite ne laisse pas d'être donné quelquefois indifféremment à tous ceux de la tribu. Ceux qui étaient en semaine avaient, ainsi que le grand prêtre, leur logement dans les portiques ou galeries dont le temple était environné, et qui faisaient partie du temple même. Tout l'édifice s'appelait en général le lieu saint, mais on appelait plus particulièrement de ce nom cette partie du temple intérieur où étaient le chandelier d'or, l'autel des parfums, et les tables des pains de proposition; et cette partie était encore distinguée du Saint des saints, où était l'arche, et où le grand prêtre seul avait droit d'entrer une fois l'année. C'était une tradition assez constante que la montagne sur laquelle le temple fut bâti était la même montagne où Abraham avait autrefois offert en sacrifice son fils Isaac.

J'ai cru devoir expliquer ici ces particularités, afin que ceux à qui l'histoire de l'Ancien Testament ne sera pas assez présente n'en soient point arrêtés en lisant cette tragédie. Elle a pour sujet Joas reconnu et mis sur le trône; et j'aurais dû, dans les règles, l'intituler *Joas;* mais la plupart du monde n'en ayant entendu parler que sous le nom d'*Athalie,* je n'ai pas jugé à propos de la leur présenter sous un autre titre, puisque d'ailleurs Athalie y joue un personnage si considérable, et que c'est sa mort qui termine la pièce. Voici une partie des principaux événements qui devancèrent cette grande action.

Joram, roi de Juda, fils de Josaphat, et le septième roi de la race de David, épousa Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, qui régnaient en Israël, fameux l'un et l'autre, mais principalement Jézabel, par leurs san-

glantes persécutions contre les prophètes. Athalie, non moins impie que sa mère, entraîna bientôt le roi son mari dans l'idolâtrie, et fit même construire dans Jérusalem un temple à Baal, qui était le dieu du pays de Tyr et de Sidon, où Jézabel avait pris naissance. Joram, après avoir vu périr par les mains des Arabes et des Philistins tous les princes ses enfants, à la réserve d'Ochozias, mourut lui-même misérablement d'une longue maladie qui lui consuma les entrailles. Sa mort funeste n'empêcha pas Ochozias d'imiter son impiété et celle d'Athalie sa mère. Mais ce prince, après avoir régné seulement un an, étant allé rendre visite au roi d'Israël, frère d'Athalie, fut enveloppé dans la ruine de la maison d'Achab, et tué par l'ordre de Jéhu, que Dieu avait fait sacrer par ses prophètes pour régner sur Israël, et pour être le ministre de ses vengeances. Jéhu extermina toute la postérité d'Achab, et fit jeter par les fenêtres Jézabel, qui, selon la prédiction d'Élie, fut mangée des chiens dans la vigne de ce même Naboth qu'elle avait fait mourir autrefois pour s'emparer de son héritage. Athalie, ayant appris à Jérusalem tous ces massacres, entreprit de son côté d'éteindre entièrement la race royale de David, en faisant mourir tous les enfants d'Ochozias, ses petits-fils. Mais heureusement Josabeth, sœur d'Ochozias et fille de Joram, mais d'une autre mère qu'Athalie, étant arrivée lorsqu'on égorgeait les princes ses neveux, elle trouva moyen de dérober du milieu des morts le petit Joas encore à la mamelle, et le confia avec sa nourrice au grand prêtre son mari, qui les cacha tous deux dans le temple, où l'enfant fut élevé secrètement jusqu'au jour qu'il fut proclamé roi de Juda. L'histoire

des rois dit que ce fut la septième année d'après. Mais le texte grec des *Paralipomènes*, que Sévère Sulpice [1] a suivi, dit que ce fut la huitième. C'est ce qui m'a autorisé à donner à ce prince neuf à dix ans, pour le mettre déjà en état de répondre aux questions qu'on lui fait.

Je crois ne lui avoir rien fait dire qui soit au-dessus de la portée d'un enfant de cet âge qui a de l'esprit et de la mémoire. Mais quand j'aurais été un peu au delà, il faut considérer que c'est ici un enfant tout extraordinaire, élevé dans le temple par un grand prêtre qui, le regardant comme l'unique espérance de sa nation, l'avait instruit de bonne heure dans tous les devoirs de la religion et de la royauté. Il n'en était pas de même des enfants des Juifs que de la plupart des nôtres : on leur apprenait les saintes lettres, non-seulement dès qu'ils avaient atteint l'usage de la raison, mais, pour me servir de l'expression de saint Paul, dès la mamelle. Chaque Juif était obligé d'écrire une fois en sa vie, de sa propre main, le volume de la loi tout entier. Les rois étaient même obligés de l'écrire deux fois [2], et il leur était enjoint de l'avoir continuellement devant les yeux. Je puis dire ici que la France voit, en la personne d'un prince de huit ans et demi [3], qui fait aujourd'hui ses plus chères délices, un exemple illustre de ce que peut dans un enfant un heureux naturel aidé

1 « Hinc ab avia præreptum imperium, post *octo* fere annos, per sacerdotem et populum, depulsa avia, redditum. » (Sulp. Sev., l. II, c. LXXX.)

2 Cette double assertion est erronée. L'éducation des enfants du peuple chez les juifs était fort négligée. L'obligation de transcrire le livre de la loi ne leur était pas imposée ; et, quant aux rois, ils n'étaient tenus d'écrire ou de faire écrire qu'une seule fois, non pas le livre saint tout entier, mais le *Deutéronome*.

3 Le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, élève de Fénelon, né le 6 août 1682, mort en 1712.

d'une excellente éducation ; et que si j'avais donné au petit Joas la même vivacité et le même discernement qui brillent dans les reparties de ce jeune prince, on m'aurait accusé avec raison d'avoir péché contre les règles de la vraisemblance.

L'âge de Zacharie, fils du grand prêtre, n'étant point marqué, on peut lui supposer, si l'on veut, deux ou trois ans de plus qu'à Joas.

J'ai suivi l'explication de plusieurs commentateurs fort habiles, qui prouvent, par le texte même de l'Écriture, que tous ces soldats à qui Joïda ou Joad, comme il est appelé dans Josèphe, fit prendre les armes consacrées à Dieu par David, étaient autant de prêtres et de lévites, aussi bien que les cinq centeniers qui les commandaient. En effet, disent ces interprètes, tout devait être saint dans une sainte action, et aucun profane n'y devait être employé. Il s'y agissait non-seulement de conserver le sceptre dans la maison de David, mais encore de conserver à ce grand roi cette suite de descendants dont devait naître le Messie : « Car ce Messie, tant de fois promis comme fils d'Abraham, devait être aussi le fils de David et de tous les rois de Juda. » De là vient que l'illustre et savant prélat[1] de qui j'ai emprunté ces paroles appelle Joas le précieux reste de la maison de David. Josèphe en parle dans les mêmes termes; et l'Écriture dit expressément que Dieu n'extermina pas toute la famille de Joram, voulant conserver à David la lampe qu'il lui avait promise[2]. Or,

1 Bossuet, alors évêque de Meaux. (*Histoire univ.*, XXI[e] partie sect. IV.)

2 « Noluit autem Dominus disperdere Judam, propter David, servum suum, sicut promiserat ei, ut daret ei lucernam et filiis ejus cunctis diebus. » (*IV[e] liv. des Rois*, c. VIII, v. 19.)

cette lampe, qu'était-ce autre chose que la lumière qui devait être un jour révélée aux nations?

L'histoire ne spécifie point le jour où Joas fut proclamé. Quelques interprètes veulent que ce fût un jour de fête. J'ai choisi celle de la Pentecôte, qui était l'une des trois grandes fêtes des Juifs. On y célébrait la mémoire de la publication de la loi sur le mont de Sinaï, et on y offrait aussi à Dieu les premiers pains de la nouvelle moisson; ce qui faisait qu'on la nommait encore la fête des prémices. J'ai songé que ces circonstances me fourniraient quelque variété pour les chants du chœur.

Ce chœur est composé de jeunes filles de la tribu de Lévi, et je mets à leur tête une fille que je donne pour sœur à Zacharie. C'est elle qui introduit le chœur chez sa mère. Elle chante avec lui, porte la parole pour lui, et fait enfin les fonctions de ce personnage des anciens chœurs qu'on appelait le coryphée. J'ai aussi essayé d'imiter des anciens cette continuité d'action qui fait que leur théâtre ne demeure jamais vide, les intervalles des actes n'étant marqués que par des hymnes et par des moralités du chœur, qui ont rapport à ce qui se passe.

On me trouvera peut-être un peu hardi d'avoir osé mettre sur la scène un prophète inspiré de Dieu, et qui prédit l'avenir. Mais j'ai eu la précaution de ne mettre dans sa bouche que des expressions tirées des prophètes mêmes. Quoique l'Écriture ne dise pas en termes exprès que Joïda ait eu l'esprit de prophétie, comme elle le dit de son fils, elle le représente comme un homme tout plein de l'esprit de Dieu. Et d'ailleurs ne paraît-il pas, par l'Évangile, qu'il a pu prophétiser

en qualité de souverain pontife? Je suppose donc qu'il voit en esprit le funeste changement de Joas, qui, après trente ans d'un règne fort pieux, s'abandonna aux mauvais conseils des flatteurs, et se souilla du meurtre de Zacharie, fils et successeur de ce grand prêtre. Ce meurtre, commis dans le temple, fut une des principales causes de la colère de Dieu contre les Juifs, et de tous les malheurs qui leur arrivèrent dans la suite. On prétend que depuis ce jour-là les réponses de Dieu cessèrent entièrement dans le sanctuaire. C'est ce qui m'a donné lieu de faire prédire de suite à Joad et la destruction du temple et la ruine de Jérusalem. Mais comme les prophètes joignent d'ordinaire les consolations aux menaces, et que d'ailleurs il s'agit de mettre sur le trône un des ancêtres du Messie, j'ai pris occasion de faire entrevoir la venue de ce consolateur, après lequel tous les anciens justes soupiraient. Cette scène, qui est une espèce d'épisode, amène très-naturellement la musique, par la coutume qu'avaient plusieurs prophètes d'entrer dans leurs saints transports au son des instruments : témoin cette troupe de prophètes qui vinrent au devant de Saül avec des harpes et des lyres qu'on portait devant eux ; et témoin Élysée lui-même, qui, étant consulté sur l'avenir par le roi de Juda et par le roi d'Israël, dit, comme fait ici Joad : *Adducite mihi psaltem*[1]. Ajoutez à cela que cette prophétie sert beaucoup à augmenter le trouble dans la pièce, par la consternation et par les différents mouvements où elle jette le chœur et les principaux acteurs.

1 *IVe liv. des Rois*, c III, v. 15.

PERSONNAGES.

JOAS, roi de Juda, fils d'Ochozias.
ATHALIE, veuve de Joram, aïeule de Joas.
JOAD, autrement JOÏADA, grand prêtre.
JOSABETH, tante de Joas, femme du grand prêtre.
ZACHARIE, fils de Joas et de Josabeth.
SALOMITH, sœur de Zacharie.
ABNER, l'un des principaux officiers des rois de Juda.
AZARIAS, ISMAEL, ET LES TROIS AUTRES CHEFS DES PRÊTRES ET DES LÉVITES.
MATHAN, prêtre apostat, sacrificateur de Baal.
NABAL, confident de Mathan.
AGAR, femme de la suite d'Athalie.
TROUPE DE PRÊTRES ET DE LÉVITES.
SUITE D'ATHALIE.
LA NOURRICE DE JOAS.
CHŒUR DE JEUNES FILLES DE LA TRIBU DE LÉVI.

La scène est dans le temple de Jérusalem, dans un vestibule de l'appartement du grand-prêtre.

ATHALIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

JOAD, ABNER.

ABNER.

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel ;
Je viens, selon l'usage antique et solennel[1],
Célébrer avec vous la fameuse journée
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.
Que les temps sont changés ! Sitôt que de ce jour
La trompette sacrée annonçait le retour,
Du temple, orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondait les portiques[2],
Et tous, devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits,
Au Dieu de l'univers consacraient ces prémices :
Les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices.
L'audace d'une femme, arrêtant ce concours,
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours[3].
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre :
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal ;
Ou même, s'empressant aux autels de Baal[4],

1 *Antique et solennel* ne font pas double emploi comme l'a prétendu certain Zoïle du style de Racine. *Solennel* signifie qui revient tous les ans. Or, une fête peut être ancienne sans retour périodique, et celles qui sont annuelles n'ont pas toujours été antiques.

2 Mane salutantum totis vomit ædibus undam. (Virg.)

3 Le vers d'*Esther*, act. II, sc. VII :

Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres,

présente l'image opposée à celle que nous trouvons ici.

4 Baal, idole des Phéniciens et des Chaldéens, adoptée par les habitants du royaume d'Israël, qui mêlaient au culte de cette fausse divinité des cérémonies infâmes.

Se fait initier à ses honteux mystères,
Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs pères [1].
Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
Vous-même de l'autel vous faisant arracher,
N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes,
Et d'un respect forcé ne dépouille [2] les restes.

JOAD.

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment?

ABNER.

Pensez-vous être saint et juste impunément?
Dès longtemps elle hait cette fermeté rare
Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare;
Dès longtemps votre amour pour la religion
Est traité de révolte et de sédition.
Du mérite éclatant cette reine jalouse
Hait surtout Josabeth, votre fidèle épouse.
Si du grand prêtre Aaron Joad est successeur,
De notre dernier roi Josabeth est la sœur [3].
Mathan, d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilége,
Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiége;
Mathan, de nos autels infâme déserteur,
Et de toute vertu zélé persécuteur.
C'est peu que, le front ceint d'une mitre étrangère,
Ce lévite à Baal prête son ministère;
Ce temple l'importune, et son impiété
Voudrait anéantir le dieu qu'il a quitté.
Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il n'invente [4];
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante;
Il affecte pour vous une fausse douceur;
Et, par là de son fiel colorant la noirceur,
Tantôt à cette reine il vous peint redoutable,
Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,
Il lui feint [5] qu'en un lieu que vous seul connaissez,
Vous cachez des trésors par David amassés.
Enfin, depuis deux jours, la superbe Athalie

1 *Leurs* se rapporte ici à *reste*, qui est un nom collectif; mais il faut remarquer que le verbe est au singulier. Ainsi, dans la même phrase, nous trouvons l'accord de mot et l'accord d'idée. Il ne faut être ni timide ni maladroit pour rendre cela régulier.

2 Latinisme.

Exue mentem. (Virg., *Æn.*, l. IV, v. 319.)

3 Josabeth était fille de Joram et sœur d'Ochozias.

4 « On lisait dans la première édition de 1691 :

Pour vous perdre il n'est pas de ressorts qu'il ne joue
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous loue.

Les amis de Racine lui représentèrent qu'on ne dit point *jouer*, mais *faire jouer des ressorts*. L'auteur changea ce vers dans la seconde édition, faite peu de temps après la première. » (*L. Racine*.)

5 Cette expression, inusitée avant et après Racine, est un latinisme : « Regina fingit loco tibi uni cognito te condere thesauros, etc. »

Dans un sombre chagrin paraît ensevelie.
Je l'observais hier, et je voyais ses yeux
Lancer sur le lieu saint des regards furieux;
Comme si, dans le fond de ce vaste édifice,
Dieu cachait un vengeur armé pour son supplice.
Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter
Que sur vous son courroux ne soit près d'éclater,
Et que de Jézabel la fille sanguinaire
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire [1].

JOAD.

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte [2].

1 « L'art de l'exposition, dit Geoffroy, ne peut aller plus loin. Nous ne sommes pas encore à la moitié de la première scène, et déjà non-seulement le lieu de la scène est marqué avec précision, le jour de l'action indiqué, mais les principaux caractères sont tracés. »

2 « Tout ce qu'il peut y avoir de sublime paraît rassemblé dans ces quatre vers : la grandeur de la pensée, la noblesse du sentiment, la magnificence des paroles, et l'harmonie de l'expression, si heureusement terminée par ce dernier vers : *Je crains Dieu, cher Abner, etc.* D'où je conclus que c'est avec très-peu de fondement que les admirateurs outrés de Corneille veulent insinuer que monsieur Racine lui est beaucoup inférieur pour le sublime, puisque, sans apporter ici quantité d'autres preuves que je pourrais donner du contraire, il ne me paraît pas que toute cette grandeur de vertu romaine tant vantée, que ce premier a si bien exprimée dans plusieurs de ses pièces, et qui a fait son excessive réputation, soit au-dessus de l'intrépidité plus qu'héroïque, et de la parfaite confiance en Dieu de ce véritablement pieux, grand, sage et courageux Israélite. » (Boileau, *Réflexions critiques*, XII.)

Dans une tragédie de R.-J. Nérée, intitulée *le Triomphe de la Ligue*, et imprimée en 1607, on lit les vers suivants :

Je ne crains que mon Dieu, lui tout seul je redoute...
Celui n'est délaissé qui a Dieu pour son père.
Il ouvre à tous la main ; il nourrit les corbeaux ;
Il donne la viande aux petits passereaux,
Aux bêtes des forêts, des prés et des montagnes :
Tout vit de sa bonté. (Act. II, sc. I.)

Voltaire attribue, à tort, ces vers qu'il a cités, en les modifiant un peu, à l'historiographe Pierre Matthieu, détestable auteur de la *Guisiade*; mais il ajoute judicieusement que cette rencontre n'enlève rien à l'originalité et à la beauté des vers de Racine. Notre poëte n'a pas eu besoin de consulter Nérée pour dire :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Il a pu également écrire (act. II, sc. VII) :

Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,

sans avoir rencontré chez un rimeur obscur :

Il donne la viande aux petits passereaux.

Voici maintenant un passage du Tristan, de Chrestien de Troyes, qui nous est communiqué par le savant M. Chabaille, et qui peut

Cependant je rends grâce au zèle officieux
Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
Que vous avez encor le cœur israélite.
Le ciel en soit béni ! Mais ce secret courroux,
Cette oisive vertu, vous en contentez-vous?
La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?
Huit ans déjà passés, une impie étrangère [1]
Du sceptre de David usurpe tous les droits,
Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
Des enfants de son fils détestable homicide,
Et même contre Dieu lève son bras perfide ;
Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant État,
Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,
Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,
Qui rassurâtes seul nos villes alarmées [2],
Lorsque d'Ochozias le trépas imprévu
Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu :
« Je crains Dieu, dites-vous ; sa vérité me touche ! »
Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche :
« Du zèle de ma loi que sert de vous parer ?
Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer ?
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?
Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses !
Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété ;
Du milieu de mon peuple exterminez les crimes [3];
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes [4]. »

être rapproché de l'admirable vers de Racine : *Je crains Dieu, cher Abner, etc.* A peine échappé au supplice, Tristan est rejoint par Governal, et lui dit :

« Beau mestre, n'ai point de m'espée.
— Si as, que je l'ai aportée. »
Dist Tristan : « Maistre dont est bien,
Ore ne criens, fors Deu, mais rien. .

Scudery a dit (*Alaric*, l. X), en parlant de la reine Christine,

Elle craindra le ciel et ne craindra plus rien.

1 Racine emprunte ce tour heureux à Malherbe :

Trois ans déjà passés, théâtre de la guerre,
J'exerce de deux chefs les funestes combats.
(L. II, VIII, *Prosopopée d'Ostende*)

2 Nous lisons dans Sophocle, *OEdipe Roi*, v. 51 :

Ἀλλ' ἀσφαλείᾳ τήνδ' ἀνόρθωσον πόλιν.

Vers qu'on peut traduire ainsi : « Mais rassure cette ville alarmée. »

3 Ἐλαύνειν μίασμα χώρας.

Sophocle, *OEdipe Roi*, v. 97.

4 « Quo mihi multitudinem victimarum vestrarum? dicit Dominus. Plenus sum. Holocausta arietum, et adipem pinguium, et sanguinem vitulorum et agnorum et hircorum nolui. Quum veniretis ante conspectum meum, quis quæsivit hæc de manibus vestris, ut ambularetis in atriis meis? Ne offeratis ultra sacrificium frustra.... Discite benefacere, quærite judicium, subvenite op-

ABNER.

Hé ! que puis-je au milieu de ce peuple abattu ?
Benjamin est sans force, et Juda sans vertu :
Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race
Éteignit tout le feu de leur antique audace [1].
Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous :
De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée ;
Et sa miséricorde à la fin s'est lassée :
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
De merveilles sans nombre effrayer les humains ;
L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles [2].

JOAD.

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles ?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir ?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat ? Quoi ! toujours les plus grandes merveilles
Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles [3] ?
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours ?
Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces [4],
Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces ;
L'impie Achab détruit, et de son sang trempé
Le champ que par le meurtre il avait usurpé [5] ;
Près de ce champ fatal Jézabel immolée,
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée [6],

presso, judicate pupillo, defendite viduam. » (Isaïe, ch. I, v. 11, 12, 13 et 17.) « Nunquid manducabo carnes taurorum, aut sanguinem hircorum potabo? » (Psal. XLIX, v. 13.) J.-B. Rousseau a traduit aussi ce verset (liv. I, ode IV) :

Que m'importent vos sacrifices,
Vos offrandes et vos troupeaux ?
Dieu boit-il le sang des génisses ?
Mange-t-il la chair des taureaux ?

1 Il y a quelque analogie de tour et de pensée entre ces deux vers et les suivants, que Boileau a traduits d'Homère :

Le premier jour qui met un homme libre aux fers
Lui ravit la moitié de sa vertu première.

2 « Signa nostra non vidimus, jam non est propheta, et nos non cognoscet amplius. » (Psal. LXXIII, v. 9.)

3 « Qui vides multa, nonne custodies? Qui apertas habes aures, nonne audies? » (Isaïe, ch. XLII, v. 20.)

4 Pour ce vers et les treize suivants, voyez les ch. IX, XI, XIV XVII, XX, XXI, XXII et XXIII du *livre III des Rois*, et les ch. IV et IX du *livre IV*.

5 Le champ dont il s'agit est la vigne de Naboth, que Jézabel, femme d'Achab, usurpa par le meurtre du propriétaire; et ce fut dans ce champ qu'elle fut dévorée par les chiens. (Voyez le *IIIe livre des Rois*, ch. XXI.)

6 « At ille dixit eis : « Præcipitate eam deorsum, » et præcipitaverunt eam; aspersusque est sanguine paries; et equorum ungulæ conculcaverunt eam. » (*IVe livre des Rois*, ch. IX, v. 33.)

Dans son sang inhumain les chiens désaltérés[1],
Et de son corps hideux les membres déchirés;
Des prophètes menteurs la troupe confondue,
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue[2];
Élie aux éléments parlant en souverain,
Les cieux par lui fermés[3] et devenus d'airain,
Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée,
Les morts se ranimant à la voix d'Élisée?
Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatants,
Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps:
Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire;
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

ABNER.

Mais où sont ces honneurs à David tant promis,
Et prédits même encore à Salomon son fils[4]?
Hélas! nous espérions que de leur race heureuse
Devait sortir de rois une suite nombreuse,
Que sur toute tribu, sur toute nation,
L'un d'eux établirait sa domination,
Ferait cesser partout la discorde et la guerre,
Et verrait à ses pieds tous les rois de la terre[5].

JOAD.

Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous?

ABNER.

Ce roi fils de David, où le chercherons-nous?
Le ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre séché jusque dans ses racines[6]?
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau[7]?
Ah! si dans sa fureur elle s'était trompée;

1 « In agro Jezrahel comedent canes carnes Jezabel. » (Ibid., ch. IX, v. 36.)

2 Les prophètes de Baal s'étaient flattés de faire descendre le feu du ciel sur la victime; ils ne purent y réussir; mais, à la voix des prophètes du Seigneur, la flamme descendit sur l'autel, et dévora la victime et les faux prophètes. (Voyez le *IIIe livre des Rois*, ch. XVII.)

3 *Les cieux fermés*. Expression empruntée de l'Écriture : *Dominus claudat cœlum*. (*Deutéronome*, ch. XI, v. 17.)

4 « Ubi sunt misericordiæ tuæ antiquæ, Domine, sicut jurasti David in veritate tua? » (Psal. LXXXVIII, v. 50.)

5 Ces prophéties sont souvent répétées dans l'Écriture sainte, et particulièrement dans les psaumes : « Dabo tibi gentes here « ditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ. » (Psaume II, v. 8.) « Orietur in diebus ejus justitia, et abundantia pacis. Et adorabunt eum omnes reges terræ; omnes gentes servient ei. » (Psal. LXXI, v. 11 et 17.)

6 Un faible rejeton sort entre les ruines
De cet arbre fécond coupé dans ses racines.
Voltaire, *Henriade*, chant VII.

7 Guimond de La Touche. (*Iphig. en Taur.*) fait dire à Oreste furieux :

Tous les morts aujourd'hui sortent-ils du tombeau?

Si du sang de nos rois quelque goutte échappée...

JOAD.

Hé bien ! que feriez-vous ?

ABNER.

O jour heureux pour moi!
De quelle ardeur j'irais reconnaître mon roi !
Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées...
Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées?
Déplorable héritier de ces rois triomphants,
Ochozias restait seul avec ses enfants ;
Par les traits de Jéhu je vis percer le père ;
Vous avez vu les fils massacrés par la mère.

JOAD.

Je ne m'explique point ; mais quand l'astre du jour
Aura sur l'horizon fait le tiers de son tour,
Lorsque la troisième [1] heure aux prières rappelle,
Retrouvez-vous au temple, avec ce même zèle.
Dieu pourra vous montrer, par d'importants bienfaits,
Que sa parole est stable, et ne trompe jamais.
Allez : pour ce grand jour il faut que je m'apprête,
Et du temple déjà l'aube blanchit le faite [2].

ABNER.

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas ?
L'illustre Josabeth [3] porte vers vous ses pas :
Je sors, et vais me joindre à la troupe fidèle
Qu'attire de ce jour la pompe solennelle.

SCÈNE II.

JOAD, JOSABETH.

JOAD.

Les temps sont accomplis, princesse : il faut parler,
Et votre heureux larcin ne se peut plus céler.
Des ennemis de Dieu la coupable insolence,
Abusant contre lui de ce profond silence,
Accuse trop longtemps ses promesses d'erreur.

1 La troisième heure répond, suivant notre manière de distribuer le temps, à neuf heures du matin. C'était l'heure où l'on offrait le sacrifice du matin.

2 Racine, après dix ans, n'a pas oublié son grec, car il reproduit ici une expression d'Euripide, *Iphigénie en Aulide*, v. 156 :

Λευκαίνει
Τόδε φῶς ἤδη λάμπουσ' Ἠώς.

« L'aube brillante *blanchit* déjà ce flambeau. » Il regrettait sans doute de ne lui avoir pas donné place dans *Iphigénie* (act. I, sc. 1), où il dit seulement :

Déjà le jour plus grand nous frappe et nous éclaire.

3 Athalie était la belle-mère de Josabeth, fille de Joram.

Que dis-je ? Le succès, animant leur fureur,
Jusque sur notre autel votre injuste marâtre
Veut offrir à Baal un encens idolâtre.
Montrons ce jeune roi que vos mains ont sauvé,
Sous l'aile du Seigneur dans le temple élevé.
De nos princes hébreux il aura le courage,
Et déjà son esprit a devancé son âge.
Avant que son destin s'explique [1] par ma voix,
Je vais l'offrir au Dieu par qui règnent les rois :
Aussitôt rassemblant nos lévites, nos prêtres,
Je leur déclarerai l'héritier de leurs maîtres.

JOSABETH.

Sait-il déjà son nom et son noble destin ?

JOAD.

Il ne répond encor qu'au nom d'Éliacin,
Et se croit quelque enfant rejeté par sa mère,
A qui j'ai par pitié daigné servir de père.

JOSABETH.

Hélas ! de quel péril je l'avais su tirer !
Dans quel péril encore il est près de rentrer !

JOAD.

Quoi ! déjà votre foi s'affaiblit et s'étonne ?

JOSABETH.

A vos sages conseils, seigneur, je m'abandonne.
Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,
Je remis en vos mains tout le soin de son sort ;
Même, de mon amour craignant la violence,
Autant que je le puis j'évite sa présence,
De peur qu'en le voyant, quelque trouble indiscret
Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret.
Surtout j'ai cru devoir aux larmes, aux prières,
Consacrer ces trois jours et ces trois nuits entières.
Cependant aujourd'hui puis-je vous demander
Quels amis vous avez prêts à vous seconder ?
Abner, le brave Abner viendra-t-il nous défendre ?
A-t-il près de son roi fait serment de se rendre ?

JOAD.

Abner, quoiqu'on se pût assurer sur sa foi,
Ne sait pas même encor si nous avons un roi.

JOSABETH.

Mais à qui de Joas confiez-vous la garde ?
Est-ce Obed, est-ce Ammon que cet honneur regarde ?
De mon père sur eux les bienfaits répandus...

JOAD.

A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

JOSABETH.

Qui donc opposez-vous contre ces satellites [2] ?

1 Soit expliqué, dévoilé.
2 Opposer *contre* pour opposer *à* est un de ces latinismes familiers à Racine.

JOAD.

Ne vous l'ai-je pas dit? Nos prêtres, nos lévites.

JOSABETH.

Je sais que, près de vous en secret assemblé [1],
Par vos soins prévoyants leur nombre est redoublé;
Que, pleins d'amour pour vous, d'horreur pour Athalie,
Un serment solennel par avance les lie
A ce fils de David qu'on leur doit révéler.
Mais, quelque noble ardeur dont ils puissent brûler,
Peuvent-ils de leurs rois venger seuls la querelle?
Pour un si grand ouvrage est-ce assez de leur zèle?
Doutez-vous qu'Athalie, au premier bruit semé
Qu'un fils d'Ochosias est ici renfermé,
De ses fiers étrangers assemblant les cohortes,
N'environne le temple, et n'en brise les portes?
Suffira-t-il contre eux de vos ministres saints,
Qui, levant au Seigneur leurs innocentes mains,
Ne savent que gémir et prier pour nos crimes,
Et n'ont jamais versé que le sang des victimes?
Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups...

JOAD.

Et comptez-vous pour rien Dieu, qui combat pour nous?
Dieu, qui de l'orphelin protége l'innocence,
Et fait dans la faiblesse éclater sa puissance;
Dieu, qui hait les tyrans, et qui dans Jezraël
Jura d'exterminer Achab et Jézabel;
Dieu, qui frappant Joram, le mari de leur fille,
A jusque sur son fils poursuivi leur famille;
Dieu, dont le bras vengeur, pour un temps suspendu,
Sur cette race impie est toujours étendu?

JOSABETH.

Et c'est sur tous ces rois sa justice sévère
Que je crains pour le fils de mon malheureux frère.
Qui sait si cet enfant, par leur crime entraîné,
Avec eux en naissant ne fut pas condamné?
Si Dieu, le séparant d'une odieuse race,
En faveur de David voudra lui faire grâce?
Hélas! l'état horrible où le ciel me l'offrit
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De princes égorgés la chambre était remplie;
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animait ses barbares soldats [2],

1 On lit dans la première édition :

Je sais que près de vous en secret rassemblé.

2 Nevers, Gondi, Tavanne, *un poignard à la main*,
Échauffent les transports de leur zèle inhumain.
Volt., *Henr.*, chant II.

Racine a reproduit cette image dans cette même tragédie, act V, sc. I, v. 29 :

Cependant Athalie, un poignard à la main,

Et poursuivait le cours de ses assassinats.
Joas laissé pour mort frappa soudain ma vue :
Je me figure encor sa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'était jetée en vain,
Et, faible, le tenait renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant. En baignant son visage,
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage.
Et, soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocents je me sentis presser [1].
Grand Dieu ! que mon amour ne lui soit point funeste!
Du fidèle David c'est le précieux reste [2];
Nourri dans ta maison, en l'amour de ta loi,
Il ne connaît encor d'autre père que toi.
Sur le point d'attaquer une reine homicide,
A l'aspect du péril si ma foi s'intimide,
Si la chair et le sang, se troublant aujourd'hui,
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui,
Conserve l'héritier de tes saintes promesses,
Et ne punis que moi de toutes mes faiblesses !

JOAD.

Vos larmes, Josabeth, n'ont rien de criminel;
Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paterne..
Il ne recherche point, aveugle en sa colère,
Sur le fils qui le craint l'impiété du père [3].
Tout ce qui reste encor de fidèles Hébreux
Lui viendront aujourd'hui renouveler leurs vœux :
Autant que de David la race est respectée,
Autant de Jézabel la fille est détestée.
Joas les touchera par sa noble pudeur,
Où semble de son sang reluire la splendeur;
Et Dieu, par sa voix même appuyant notre exemple,
De plus près à leur cœur parlera dans son temple.
Deux infidèles rois tour à tour l'ont bravé :
Il faut que sur le trône un roi soit élevé,
Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres
Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres,

Rit des faibles remparts de nos portes d'airain.

Là encore nous retrouverons Voltaire sur les traces de notre poëte: « Vestigia semper adora. »

1 Cette touchante image des caresses d'un enfant ne serait-elle pas un souvenir éloigné et détourné de cette strophe si gracieuse de Catulle :

Torquatus volo parvulus
Matris e gremio suæ
Porrigens teneras manus
Dulce rideat ad patrum
Semihiante labello.

2 Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste. (*And.*)
Le sang des Ottomans dont vous faites le reste. (*Baj.*, act. II, sc. III.)

3 « Filius non portabit iniquitatem patris. » (Ezéchiel, ch. XVIII, v. 20.)

L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau,
Et de David éteint rallumé le flambeau [1].
Grand Dieu! si tu prévois qu'indigne de sa race,
Il doive de David abandonner la trace,
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché!
Mais si ce même enfant, à tes ordres docile,
Doit être à tes desseins un instrument utile,
Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis;
Livre en mes faibles mains ses puissants ennemis;
Confonds dans ses conseils une reine cruelle:
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur [2]!
L'heure me presse: adieu. Des plus saintes familles
Votre fils et sa sœur vous amènent les filles.

SCÈNE III.

JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABETH.

Cher Zacharie, allez, ne vous arrêtez pas.
De votre auguste père accompagnez les pas.
O filles de Lévi, troupe jeune et fidèle,
Que déjà le Seigneur embrase de son zèle,
Qui venez si souvent partager mes soupirs,
Enfants, ma seule joie en mes longs déplaisirs,
Ces festons dans vos mains, et ces fleurs sur vos têtes [3],
Autrefois convenaient à nos pompeuses fêtes:
Mais, hélas! en ce temps d'opprobre et de douleurs,
Quelle offrande sied mieux que celle de nos pleurs!
J'entends déjà, j'entends la trompette sacrée,
Et du temple bientôt on permettra l'entrée.
Tandis que je me vais préparer à marcher,
Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.

1 *Le flambeau de David*. Cette expression est plusieurs fois employée dans la Bible, par exemple dans le *III[e] livre des Rois*, ch. XI, v. 36: « Ut remaneat lucerna David servo meo. » Massillon, dans une brillante apostrophe, applique cette même figure biblique au jeune roi Louis XV: « Vous qu'il a rallumé comme une étincelle précieuse dans le sein même des ombres de la mort où il venait d'éteindre toute votre auguste race, et où vous étiez sur le point de vous éteindre vous-même....» (*Petit Carême, sermon pour la fête de la Purification.*)

2 « Infatua, quæso, Domine, consilium Achitophel. » (*II[e] livre des Rois*, ch. XV, v. 31.)

3 Et des fleurs dans ses mains et des fleurs sur sa tête.
(A. Chénier.)

SCÈNE IV.

LE CHOEUR.

TOUT LE CHOEUR *chante.*

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Qu'on l'adore, ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais!
Son empire a des temps précédé la naissance;
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX, *seule.*

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposerait silence,
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance[1];
Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Chantons, publions ses bienfaits.

TOUT LE CHOEUR *répète.*

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX, *seule.*

Il donne aux fleurs leur aimable peinture[2];
Il fait naître et mûrir les fruits :
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits;
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains;
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinaï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé

1 « Dies diei eructat verbum. » (Psal. XVIII, v. 2.) J.-B. Rousseau (liv. I, ode II) a traduit le même passage :

Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.

2 *Peinture*, les couleurs dont elles sont peintes. Cette expression doit être restituée à Régnier le satirique :

Sachez qui donne aux fleurs cette aimable peinture.
Sat. IX, *à Rapin.*

3 Cette strophe encore paraît avoir été inspirée par le psaume cité plus haut : « In sole posuit tabernaculum suum.... Lex Domini immaculata, convertens animas. » (Psal. XVIII, v. 6 et 8.)

Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Dis-nous, pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrents de fumée, et ce bruit dans les airs
Ces trompettes et ce tonnerre?
Venait-il renverser l'ordre des éléments?
Sur ses antiques fondements
Venait-il ébranler la terre[1]?

UNE AUTRE.

Il venait révéler aux enfants des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle;
Il venait à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

TOUT LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi!
O justice, ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi[2]!

UNE VOIX, *seule.*

D'un joug cruel il sauva nos aïeux,
Les nourrit au désert d'un pain délicieux[3]:
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même:
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR.

O justice, ô bonté suprême!

LA MÊME VOIX.

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux;
D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux;
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même[4]:
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

UNE AUTRE VOIX, *seule.*

Vous qui ne connaissez qu'une crainte servile,

1 « Admirons la magnificence et la sublimité de cette strophe pleine d'un enthousiasme divin. J.-B. Rousseau est sans doute un grand lyrique; mais il a, si on peut parler ainsi, une monotonie de pompe, de grandeur et d'éclat qui fatigue insensiblement l'esprit, et l'accable d'un amas de beautés uniformes. Il n'y a pas assez de variété, assez de contrastes dans ses tableaux; il ignore l'art de passer heureusement d'un ton à un autre; et ce sont ces transitions qui donnent à tous les genres de poésie et d'éloquence le mouvement et la vie. » (*Geoffroy.*)

2 Le même sentiment est exprimé avec effusion par le psalmiste, à la suite des passages déjà imités par Racine : « Desiderabilia « super aurum et lapidem pretiosum multum, et dulciora super mel « et favum. » (Psal. XVIII, v. 11.)

3 La manne.

4 Cette pensée est moins d'un juif que d'un chrétien.

Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
Et si pénible de l'aimer?
L'esclave craint le tyran qui l'outrage;
Mais des enfants l'amour est le partage.
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais [1]!

TOUT LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi!
O justice, ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

1 Ces deux vers ont été ajoutés par Racine dans les éditions postérieures à celles de 1691 et 1692.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

JOSABETH, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABETH.

Mes filles, c'est assez; suspendez vos cantiques :
Il est temps de nous joindre aux prières publiques.
Voici notre heure : allons célébrer ce grand jour,
Et devant le Seigneur paraître à notre tour.

SCÈNE II.

JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABETH.

Mais que vois-je? Mon fils, quel sujet vous ramène?
Où courez-vous ainsi tout pâle et hors d'haleine?

ZACHARIE.

O ma mère!

JOSABETH.

Hé bien! quoi?

ZACHARIE.

Le temple est profané!

JOSABETH.

Comment?

ZACHARIE.

Et du Seigneur l'autel abandonné.

JOSABETH.

Je tremble. Hâtez-vous d'éclaircir votre mère.

ZACHARIE.

Déjà, selon la loi, le grand prêtre mon père,
Après avoir au Dieu qui nourrit les humains
De la moisson nouvelle offert les premiers pains,
Lui présentait encore entre ses mains sanglantes
Des victimes de paix les entrailles fumantes;
Debout à ses côtés le jeune Éliacin
Comme moi le servait en long habit de lin;
Et cependant du sang de la chair immolée

Les prêtres arrosaient l'autel et l'assemblée[1] :
Un bruit confus s'élève, et du peuple surpris
Détourne tout à coup les yeux et les esprits,
Une femme... Peut-on la nommer sans blasphème?
Une femme... C'était Athalie elle-même[2].

JOSABETH.

Ciel!

ZACHARIE.

Dans un des parvis aux hommes réservé,
Cette femme superbe entre, le front levé,
Et se préparait même à passer les limites
De l'enceinte sacrée ouverte aux seuls lévites.
Le peuple s'épouvante, et fuit de toutes parts.
Mon père... Ah! quel courroux animait ses regards[3]!
Moïse à Pharaon parut moins formidable :
« Reine, sors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable,
D'où te bannit ton sexe et ton impiété.
Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté? »
La reine alors, sur lui jetant un œil farouche,
Pour blasphémer sans doute ouvrait déjà la bouche :
J'ignore si de Dieu l'ange se dévoilant
Est venu lui montrer un glaive étincelant;
Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée,
Et toute son audace a paru terrassée;
Ses yeux, comme effrayés, n'osaient se détourner;
Surtout, Éliacin paraissait l'étonner[4].

JOSABETH.

Quoi donc? Éliacin a paru devant elle?

ZACHARIE.

Nous regardions tous deux cette reine cruelle,
Et d'une égale horreur nos cœurs étaient frappés.

1 « Racine s'est trompé ici sur les rites. On n'arrosait point l'assemblée du sang de la victime. Le prêtre trempait simplement un doigt dans le sang, et en faisait sept aspersions devant le voile du sanctuaire ; il en frottait les cornes de l'autel, et répandait le reste au pied du même autel. (Voyez le *Lévitique*, ch. IV, v. 6 et 7.) L'auteur a confondu avec le rite judaïque ce qu'il avait lu dans le ch. XXIV de l'*Exode* (v. 8), où il est dit que Moïse fit l'aspersion du sang de la victime sur le peuple assemblé; mais il n'y avait point encore de rite ni de cérémonies légales. » (*Académie.*)

2 Voltaire a imité, dans la *Henriade*, cette double figure de la suspension et de la répétition :

> Une femme... grand Dieu! faut-il à la mémoire
> Conserver le récit de cette horrible histoire!
> Une femme...
>
> Sa mère... ah! que l'amour inspire de courage!
>
> Volt., *Mérope*, act. V, sc. VI.

4 Cette ressemblance entre Joas et l'enfant qu'Athalie a vu en songe, est, comme le dit La Harpe, un des ressorts les mieux conçus qu'on ait jamais employés. Josèphe (*Antiq. jud.*, liv. XI, ch. VIII) raconte qu'Alexandre le Grand, arrivant à Jérusalem, reconnut lui même le grand prêtre Jaddus pour l'avoir vu en songe.

Mais les prêtres bientôt nous ont enveloppés :
On nous a fait sortir. J'ignore tout le reste,
Et venais vous conter ce désordre funeste.

JOSABETH.

Ah ! de nos bras sans doute elle vient l'arracher [1] ;
Et c'est lui qu'à l'autel sa fureur vient chercher.
Peut-être en ce moment l'objet de tant de larmes....
Souviens-toi de David, Dieu qui vois mes alarmes !

SALOMITH.

Quel est-il cet objet des pleurs que vous versez ?

ZACHARIE.

Les jours d'Éliacin seraient-ils menacés ?

SALOMITH.

Aurait-il de la reine attiré la colère ?

ZACHARIE.

Que craint-on d'un enfant sans support et sans père ?

JOSABETH.

Ah ! la voici. Sortons : il la faut éviter.

SCÈNE III.

ATHALIE, ABNER, AGAR, SUITE D'ATHALIE.

AGAR.

Madame, dans ces lieux pourquoi vous arrêter ?
Ici tous les objets vous blessent, vous irritent.
Abandonnez ce temple aux prêtres qui l'habitent ;
Fuyez tout ce tumulte, et dans votre palais
A vos sens agités venez rendre la paix.

ATHALIE.

Non, je ne puis : tu vois mon trouble et ma faiblesse.
Va, fais dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse :
Heureuse si je puis trouver par son secours
Cette paix que je cherche, et qui me fuit toujours !
(*Elle s'assied.*)

SCÈNE IV.

ATHALIE, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

ABNER.

Madame, pardonnez si j'ose le défendre :
Le zèle de Joad n'a point dû vous surprendre.
Du Dieu que nous servons tel est l'ordre éternel ;
Lui-même il nous traça [2] son temple et son autel,

1 De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher. (*Iph.*, act. IV, sc. IV.)
2 Expression elliptique. Il traça *le plan de* son temple, etc.

Aux seuls enfants d'Aaron commit ses sacrifices,
Aux lévites marqua leur place et leurs offices,
Et surtout défendit à leur postérité
Avec tout autre dieu toute société.
Hé quoi ! vous de nos rois et la fille et la mère,
Êtes-vous à ce point parmi nous étrangère ?
Ignorez-vous nos lois ? et faut-il qu'aujourd'hui...
Voici votre Mathan : je vous laisse avec lui.

ATHALIE.

Votre présence, Abner, est ici nécessaire.
Laissons là de Joad l'audace téméraire,
Et tout ce vain amas de superstitions
Qui ferment votre temple aux autres nations [1] :
Un sujet plus pressant excite mes alarmes.
Je sais que, dès l'enfance élevé dans les armes,
Abner a le cœur noble, et qu'il rend à la fois
Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses rois [2]
Demeurez.

SCÈNE V.

ATHALIE, ABNER, MATHAN, SUITE D'ATHALIE.

MATHAN.

Grande reine, est-ce ici votre place ?
Quel trouble vous agite, et quel effroi vous glace ?
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher ?
De ce temple profane osez-vous approcher ?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive...

ATHALIE.

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé :
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire :
Quoi que son insolence ait osé publier,
Le ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclatants succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie :
Par moi Jérusalem goûte un calme profond ;
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,

1 Et d'un antique amas de superstitions
Ont rempli dès longtemps toutes les nations. (Volt., *Henr.*, ch. V.)

Comment Voltaire, imitant et rappelant Racine, ose-t-il écrire *remplir d'un amas ?* Quel jargon !

2 C'est le principe évangélique : « Rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu, et à César ce qui appartient à César. » Le tour que donne Racine à cette pensée est remarquable en ce qu'il emploie *rendre* sans régime indirect.

Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,
Comme au temps de vos rois, désoler ses rivages;
Le Syrien [1] me traite et de reine et de sœur;
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
Qui devait jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jéhu, le fier Jéhu, tremble dans Samarie;
De toutes parts pressé par un puissant voisin
Que j'ai su soulever contre cet assassin,
Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
Je jouissais en paix du fruit de ma sagesse;
Mais un trouble importun vient, depuis quelques jours,
De mes prospérités interrompre le cours.
Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe!)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge:
Je l'évite partout, partout il me poursuit.
C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit [2];
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée;
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage [3]:
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi:
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser;
Et moi je lui tendais les mains pour l'embrasser;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris, et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux [4].

1 *Le Syrien*, pour *le roi de Syrie*. Achab, père d'Athalie, avait été tué dans un combat contre ce prince. (Voy. le *III*e *livre des Rois*, ch. XXII.)

2 « Ce songe est un morceau achevé : jamais on n'a su narrer et peindre une foule d'objets différents avec des traits plus vrais, plus variés, plus énergiques; et ces traits expriment non-seulement les choses, mais le caractère du personnage. C'est peu de tant de perfection : ce songe a un mérite unique, que Voltaire le premier a relevé il y a longtemps. Tous les autres songes qui se rencontrent dans nos tragédies ne sont que des hors-d'œuvre plus ou moins brillants; celui d'Athalie seul est le principal mobile de l'action. Il motive la venue d'Athalie dans le temple, le désir qu'elle a de voir Joas, et les frayeurs qui l'engagent ensuite à demander cet enfant. Il amène cette discussion où la bassesse féroce de Mathan est mise en opposition avec la bonté courageuse et compatissante d'Abner. Enfin il donne lieu à cette scène aussi neuve que touchante où Athalie interroge Joas. » (*La Harpe*.)

3 « Venitque Jehu in Jezrahel. Porro Jezabel, introitu ejus audito, depinxit oculos suos stibio, et ornavit caput suum. » (*IV*e *livre des Rois*, ch. IX, v. 30.)

4 « Cumque issent ut sepelirent eam, non invenerunt nisi cal-

ABNER.

Grand Dieu !

ATHALIE.

Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tels qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus [1].
Sa vue a ranimé mes esprits abattus ;
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage :
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois en dormant revu la même idée [2] ;
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer [3]
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels :
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels [4] !
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée ;
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre : le peuple fuit, le sacrifice cesse,
Le grand prêtre vers moi s'avance avec fureur :
Pendant qu'il me parlait, ô surprise ! ô terreur !

variam, et pedes et summas manus ; reversique nuntiaverunt ei (Jehu). Et ait Jehu : « Sermo Domini est, quem locutus est per servum suum Eliam Thesbiten, dicens : « In agro Jezrahel comedent « canes carnes Jezabel, et erunt carnes Jezabel sicut stercus super « faciem terræ in agro Jezrahel, ita ut prætereuntes dicant : « Hæc « cine est illa Jezabel ? » (Ibid., ch. IX, v. 35-37.)

1 *Tels que* est d'une grande hardiesse, car la conjonction établit une comparaison avec la *robe* pendant que l'adjectif se rattache à *Hébreux*. Cet accord est dans le génie de la langue latine, qui mettrait ici *quales* sans difficulté. *Tels on voit* serait une forme épique, et *revêtus* deviendrait une expression impropre.

2 *Idée* dans le sens du grec εἶδος, « image. » C'est ainsi que Corneille a dit (*le Menteur*, act. IV, sc. I) :

> Et de sa chère idée
> Mon âme à cet aspect sera mieux possédée.

3 Cet infinitif est dans les habitudes du style de Racine. C'est ainsi qu'il a dit, *Britannicus*, act. IV, sc. II :

> J'ai vu *favoriser* de votre confiance
> Othon, Sénécion, etc.

4
> « Quid non mortalia pectora cogis
> Auri sacra fames ? » (Virg., Æn., l. III, v. 56.)

J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu : son même air [1], son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin :
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand prêtre ;
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.
Que présage, Mathan, ce prodige incroyable ?

MATHAN.

Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable.

ATHALIE.

Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu :
Quel est-il ? de quel sang, et de quelle tribu ?

ABNER.

Deux enfants à l'autel prêtaient leur ministère :
L'un est fils de Joad, Josabeth est sa mère ;
L'autre m'est inconnu.

MATHAN.

Pourquoi délibérer ?
De tous les deux, madame, il se faut assurer.
Vous savez pour Joad mes égards, mes mesures [2] ;
Que je ne cherche point à venger mes injures ;
Que la seule équité règne en tous mes avis ;
Mais lui-même, après tout, fût-ce son propre fils [3],
Voudrait-il un moment laisser vivre un coupable ?

ABNER.

De quel crime un enfant peut-il être capable ?

MATHAN.

Le ciel nous le fait voir un poignard à la main :
Le ciel est juste et sage, et ne fait rien en vain.
Que cherchez-vous de plus ?

ABNER.

Mais, sur la foi d'un songe,
Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge ?
Vous ne savez encor de quel père il est né,
Quel il est.

MATHAN.

On le craint : tout est examiné.
A d'illustres parents s'il doit son origine,
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine ;
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé ?

1 *Son* et *même* font pléonasme pour mieux exprimer l'identité.

2 Ma modération.

3 Nous trouvons la même idée dans Turold, *Chanson de Roland*, v. 42 :

Envoions y les fils de nos molliers (*épouses*),
Par nom d'occire y enverrai le mien.

Est-ce aux rois à garder cette lente justice [1] ?
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant :
Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent [2].

ABNER.

Hé quoi, Mathan ! d'un prêtre est-ce là le langage ?
Moi, nourri dans la guerre, aux horreurs du carnage
Des vengeances des rois ministre rigoureux,
C'est moi qui prête ici ma voix au malheureux !
Et vous, qui lui devez des entrailles de père,
Vous, ministre de paix dans les temps de colère,
Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,
Le sang à votre gré coule trop lentement !
Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,
Madame : quel est donc ce grand sujet de crainte ?
Un songe, un faible enfant que votre œil prévenu
Peut-être sans raison croit avoir reconnu.

ATHALIE.

Je le veux croire, Abner ; je puis m'être trompée :
Peut être un songe vain m'a trop préoccupée.
Hé bien ! il faut revoir cet enfant de plus près ;
Il en faut à loisir examiner les traits.
Qu'on les fasse tous deux paraître en ma présence.

ABNER.

Je crains...

ATHALIE.

Manquerait-on pour moi de complaisance ?
De ce refus bizarre où seraient les raisons ?
Il pourrait me jeter en d'étranges soupçons.
Que Josabeth, vous dis-je, ou Joad les amène.
Je puis, quand je voudrai, parler en souveraine.
Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,
Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.
Je sais sur ma conduite et contre ma puissance
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence
Ils vivent cependant, et leur temple est debout.
Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout.
Que Joad mette un frein à son zèle sauvage,
Et ne m'irrite point par un second outrage.
Allez.

1 Photin, dans *Pompée*, act. I, sc. I, exprime les mêmes sentiments :

La justice n'est pas une vertu d'État.
Le choix des actions ou mauvaises ou bonnes,
Ne fait qu'anéantir la force des couronnes ;
Le droit des rois consiste à ne rien épargner.
La timide équité détruit l'art de régner :
Quand on craint d'être injuste on a toujours à craindre,
Et qui veut tout pouvoir doit oser tout enfreindre,
Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,
Et voler sans scrupule au crime qui le sert.

2 Ducis a enchéri sur ce vers dans *Othello*, en parlant du gouvernement de Venise :

Et les bourreaux sont prêts quand le soupçon commence.

SCÈNE VI.

ATHALIE, MATHAN, SUITE D'ATHALIE.

MATHAN.

Enfin je puis parler en liberté ;
Je puis dans tout son jour mettre la vérité.
Quelque monstre naissant dans ce temple s'élève,
Reine : n'attendez pas que le nuage crève.
Abner chez le grand prêtre a devancé le jour :
Pour le sang de ses rois vous savez son amour.
Et qui sait si Joad ne veut point en leur place
Substituer l'enfant dont le ciel vous menace,
Soit son fils, soit quelque autre.

ATHALIE.

Oui, vous m'ouvrez les yeux,
Je commence à voir clair dans cet avis des cieux.
Mais je veux de mon doute être débarrassée :
Un enfant est peu propre à trahir sa pensée ;
Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger [1].
Laissez-moi, cher Mathan, le voir, l'interroger.
Vous cependant, allez ; et, sans jeter d'alarmes,
A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

SCÈNE VII [2].

JOAS, ATHALIE, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, ABNER, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR, SUITE D'ATHALIE.

JOSABETH, *aux deux lévites.*

O vous! sur ces enfants si chers, si précieux,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

ABNER, *à Josabeth.*

Princesse, assurez-vous, je les prends sous ma garde.

ATHALIE.

O ciel! plus j'examine, et plus je le regarde...

1 « Ce vers prépare et justifie tout ce qu'il y aura d'étonnant dans les réponses de Joas, suivant ce mot de l'Écriture (psal. VIII v. 3) : « Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem. » (*La Harpe.*)

2 Cette scène, que rien n'égale au théâtre, offre quelques rapports avec l'entrevue de Créuse et d'Ion dans Euripide. Le héros du poëte grec est, comme Joas, un enfant qui ne connaît point ses parents, élevé dans un temple sous la garde et au service du dieu. Créuse, mère d'Ion, interroge son fils, qu'elle ne connaît pas, et qu'elle croit mort. L'analogie de la situation amène dans les réponses d'Ion et de Joas quelques ressemblances que nous noterons au passage.

C'est lui ! D'horreur encor tous mes sens sont saisis.
(*Montrant Joas.*)
Épouse de Joad, est-ce là votre fils ?

JOSABETH.

Qui ? lui ? madame.

ATHALIE.

Lui.

JOSABETH

Je ne suis point sa mère.
(*Montrant Zacharie.*)
Voilà mon fils.

ATHALIE, *à Joas.*

Et vous, quel est donc votre père ?
Jeune enfant, répondez.

JOSABETH.

Le ciel jusque aujourd'hui...

ATHALIE.

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui ?
C'est à lui de parler.

JOSABETH.

Dans un âge si tendre
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre ?

ATHALIE.

Cet âge est innocent : son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABETH, *tout bas.*

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche !

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous ?

JOAS.

J'ai nom Éliacin.

ATHALIE.

Votre père ?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance[1].

ATHALIE.

Vous êtes sans parents ?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment ? et depuis quand ?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre ?

1 « ION. Tout ce que je sais, c'est que j'appartiens à Apollon » (Eurip., v. 315.)

JOAS.

Ce temple est mon pays; je n'en connais point d'autre[1].

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple ?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin ?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin[2] ?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture[3],
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque; et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel[4].

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse ?
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder... Je serais sensible à la pitié ?

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible ?
De vos songes menteurs l'imposture est visible,
A moins que la pitié qui semble vous troubler
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler.

ATHALIE, *à Joas et à Josabeth.*

Vous sortez ?

JOSABETH.

Vous avez entendu sa fortune :
Sa présence à la fin pourrait être importune.

1 « ION. Ma maison est celle du dieu, partout où m'y surprend le sommeil. » (Eurip., v. 319.)

2 Racine avait-il lu Ronsard, ou s'est-il rencontré avec lui pour ce vers ? Le héros de la Pleïade a écrit quelque part :

Car Dieu ne laisse point ses amis au danger.
Remontrance au peuple de France.

Nous avons vu plus haut, p. 611, not. 2, que le vers suivant :

Aux petits des oiseaux il donne leur pâture

a été rapproché d'un passage du *Triomphe de la Ligue*, par R. J. Nérée. N'est-il pas piquant d'avoir à évoquer, coup sur coup, à propos de deux beaux vers, un poëte déchu et un poëte inconnu ?

3 « Qui dat jumentis escam ipsorum, et pullis corvorum invocantibus eum. » (Psal. CXLVI, v. 9.)

4 « CRÉUSE. Qui pourvoit à vos besoins ?—ION. Ces autels qui me nourrissent, les dons des étrangers, jusqu'à ce jour. » (Eurip., v. 326-7.)

ATHALIE.
(*A Joas.*)
Non : revenez. Quel est tous les jours votre emploi ?
JOAS.
J'adore le Seigneur ; on m'explique sa loi ;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire ;
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.
ATHALIE.
Que vous dit cette loi ?
JOAS.
Que Dieu veut être aimé ;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé ;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide ;
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.
ATHALIE.
J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il ?
JOAS.
Il loue, il bénit Dieu.
ATHALIE.
Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ?
JOAS.
Tout profane exercice est banni de son temple.
ATHALIE.
Quels sont donc vos plaisirs ?
JOAS.
Quelquefois à l'autel
Je présente au grand prêtre ou l'encens ou le sel [1] ;
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies ;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.
ATHALIE.
Hé quoi ! vous n'avez point de passe-temps plus doux ?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire [2].
JOAS.
Moi ! des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire ?
ATHALIE.
Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.
JOAS.
Vous ne le priez point.
ATHALIE.
Vous le pourrez prier.
JOAS.
Je verrais cependant en invoquer un autre.

1 « Quidquid obtuleris sacrificii, sale condies, nec auferes sal fœderis Dei tui de sacrificio tuo. In omni oblatione tua offeres sal. » (*Lévitique,* ch. II, v. 13.) « Fundens supra oleum, et thus impones, quia oblatio Domini est. » (Ibid., v. 15.)

2 N'y a-t-il pas une secrète analogie entre ces vers et ceux-ci, de La Fontaine :

Le désert est-il fait pour des talents si beaux ?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles. (L. III. fable IV.)

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers : vous servirez le vôtre :
Ce sont deux puissants dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien :
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchants, qui sont-ils ?

JOSABETH.

Hé, madame ! excusez
Un enfant...

ATHALIE, *à Josabeth.*

J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire ;
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier :
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier ;
Je veux vous faire part de toutes mes richesses ;
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.
A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils[1].

JOAS.

Comme votre fils ?

ATHALIE.

Oui... Vous vous taisez ?

JOAS.

Quel père
Je quitterais! et pour...

ATHALIE.

Hé bien ?

JOAS.

Pour quelle mère

ATHALIE, *à Josabeth.*

Sa mémoire est fidèle ; et, dans tout ce qu'il dit
De vous et de Joad je reconnais l'esprit.

1 « Voltaire, dit La Harpe, prétend que Joad et Josabeth « n'ont « autre chose à faire qu'à prendre Athalie au mot; qu'il est naturel « qu'une vieille femme aime son petit-fils quand elle n'a point « d'autre héritier; qu'il est naturel qu'Athalie s'attache à Joas, et lui « laisse son petit royaume, etc. » Mais qui jamais, à moins de vouloir qu'il n'y ait point de pièce, aurait imaginé qu'Éliacin et Joas sont la même chose pour Athalie? La réponse est dans la scène même que Voltaire veut changer d'une façon si étrange, et la voici :

Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux maisons rompit toute alliance.
David m'est en horreur, et les fils de ce roi,
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi. »

Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.
Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur;
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

JOSABETH.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire?
Tout l'univers les sait; vous-même en faites gloire.

ATHALIE.

Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité[1],
A vengé mes parents sur ma postérité[2].
J'aurais vu massacrer et mon père et mon frère,
Du haut de son palais précipiter ma mère,
Et dans un même jour égorger à la fois
(Quel spectacle d'horreur!) quatre-vingts fils de rois[3];
Et pourquoi? pour venger je ne sais quels prophètes
Dont elle avait puni les fureurs indiscrètes:
Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié,
Esclave d'une lâche et frivole pitié,
Je n'aurais pas du moins à cette aveugle rage
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,
Et de votre David traité tous les neveux
Comme on traitait d'Achab les restes malheureux!
Où serais-je aujourd'hui si, domptant ma faiblesse,
Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse;
Si de mon propre sang ma main versant des flots
N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots?
Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux maisons rompit toute alliance:
David m'est en horreur; et les fils de ce roi,
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

JOSABETH.

Tout vous a réussi. Que Dieu voie, et nous juge.

ATHALIE.

Ce Dieu, depuis longtemps votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses prédictions?
Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,
Cet enfant de David, votre espoir, votre attente...
Mais nous nous reverrons. Adieu, je sors contente:
J'ai voulu voir; j'ai vu.

ABNER, *à Josabeth.*

Je vous l'avais promis:
e vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

1 *Faire vanité,* pour *se vanter,* est dans Molière :

Ce style figuré dont on fait vanité....

2 « Athalia vero, mater Ochoziæ, videns mortuum filium suum, surrexit et interfecit omne semen regium. » (*IVe livre des Rois,* ch. XI, v. 1.)

3 « Porro filii regis (Achab), septuaginta viri, apud optimates civitatis (Samariæ) nutriebantur. Quumque venissent litteræ (Jehu) ad eos, tulerunt filios regis, et occiderunt septuaginta viros. » (*IVe livre des Rois,* ch. X, v. 6 et 7.)

SCÈNE VIII.

JOAS, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, JOAD
ABNER, LÉVITES, LE CHŒUR.

JOSABETH, *à Joad.*

Avez-vous entendu cette superbe reine,
Seigneur?

JOAD.

J'entendais tout, et plaignais votre peine.
Ces lévites et moi prêts à vous secourir,
Nous étions avec vous résolus de périr.
(*A Joas, en l'embrassant.*)
Que Dieu veille sur vous, enfant dont le courage
Vient de rendre à son nom ce noble témoignage.
Je reconnais, Abner, ce service important :
Souvenez-vous de l'heure où Joad vous attend.
Et nous, dont cette femme impie et meurtrière
A souillé les regards et troublé la prière,
Rentrons; et qu'un sang pur, par mes mains épanché,
Lave jusques au marbre où ses pas ont touché [1].

SCÈNE IX.

LE CHŒUR.

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Quel astre à nos yeux vient de luire?
Quel sera quelque jour cet enfant merveilleux?
Il brave le faste orgueilleux,
Et ne se laisse point séduire
A tous ses attraits périlleux.

UNE AUTRE.

Pendant que du dieu d'Athalie
Chacun court encenser l'autel,
Un enfant courageux publie
Que Dieu lui seul est éternel,
Et parle comme un autre Élie
Devant cette autre Jézabel.

UNE AUTRE.

Qui nous révélera ta naissance secrète,

1 « Ces beaux vers ont le mérite de peindre exactement les mœurs des Juifs, qui contractaient des souillures par l'attouchement, l'approche, ou même la seule vue d'objets immondes, et qui se purifiaient par des ablutions. » (*Geoffroy.*)

Cher enfant ? Es-tu fils de quelque saint prophète[1] ?

UNE AUTRE.

Ainsi l'on vit l'aimable Samuel
Croître à l'ombre du tabernacle[2] :
Il devint des Hébreux l'espérance et l'oracle.
Puisses-tu, comme lui, consoler Israël !

UNE AUTRE *chante.*

O bienheureux mille fois
L'enfant que le Seigneur aime,
Qui de bonne heure entend sa voix,
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même[3] !
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès son enfance ;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHŒUR.

Heureuse, heureuse l'enfance
Que le Seigneur instruit et prend sous sa défense

LA MÊME VOIX, *seule.*

Tel en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît, à l'abri de l'aquilon,
Un jeune lis, l'amour de la nature[4].
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance ;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

1 Τίς σε, τέκνον, τίς σ' ἔτικτε
Τῶν μακραιώνων ; Ἆρα
Πανὸς ὀρεσσιβάτα τις
Προσπελασθεῖσ', ἤ σέ γέ
Τις θυγάτηρ Λοξίου ;

Soph., *OEd. Roi*, v. 1097.

« Quelle divinité, ô enfant, quelle divinité t'a mis au jour? Es-tu fils de quelque nymphe des montagnes surprise par le dieu Pan, ou d'une fille d'Apollon ? »

2 « Puer autem Samuel proficiebat, atque crescebat, atque placebat tam Domino quam hominibus. » (*Ier livre des Rois*, ch. II, v. 26.)

3 « Beatus homo quem tu erudieris, Domine, et de lege tua docueris eum. » (Psal. XCIII, v. 12.)

4 Le souvenir de Catulle, poëte très-profane, n'a pas nui à la beauté de ces vers de Racine :

« Ut flos in septis secretus nascitur hortis,
Ignotus pecori, nullo contusus aratro :
Quem mulcent auræ, firmat sol, educat imber,
Multi illum pueri, multæ optavere puellæ. » (*Carmen nuptiale.*)

Ce dernier trait n'est-il pas aussi pour quelque chose dans ce vers de *Phèdre*, acte II, sc. V :

Digne sujet des vœux des filles de Minos.

TOUT LE CHŒUR.

Heureux, heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur rend docile à ses lois!

UNE VOIX, *seule.*

Mon Dieu, qu'une vertu naissante
Parmi tant de périls marche à pas incertains!
Qu'une âme qui te cherche et veut être innocente
Trouve d'obstacle à ses desseins!
Que d'ennemis lui font la guerre!
Où se peuvent cacher tes saints?
Les pécheurs couvrent la terre.

UNE AUTRE.

O palais de David, et sa chère cité,
Mont fameux, que Dieu même a longtemps habité,
Comment as-tu du ciel attiré la colère?
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas! au trône de tes rois?

TOUT LE CHŒUR.

Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas! au trône de tes rois?

LA MÊME VOIX *continue.*

Au lieu des cantiques charmants
Où David t'exprimait ses saints ravissements,
Et bénissait son Dieu, son seigneur et son père;
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Louer le Dieu de l'impie étrangère,
Et blasphémer le nom qu'ont adoré tes rois?

UNE VOIX, *seule.*

Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever?
Jusque dans ton saint temple ils viennent te braver:
Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.
Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever[1]?

UNE AUTRE.

Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage?
De tant de plaisirs si doux
Pourquoi fuyez-vous l'usage?
Votre Dieu ne fait rien pour vous[2].

UNE AUTRE.

Rions, chantons, dit cette troupe impie;
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs,
Promenons nos désirs.

« Usquequo peccatores, Domine, usquequo peccatores gloriabuntur; effabuntur, et loquentur iniquitatem; loquentur omnes qui operantur iniquitatem? Populum tuum, Domine, humiliaverunt, et vexaverunt hereditatem tuam. » (Psal. CXIII, v. 3, 4 et 5.)

2 « Nequando dicant gentes : « Ubi est Deus eorum? » (Psal. CXIII, v. 10.)

Sur l'avenir insensé qui se fie.
De nos ans passagers le nombre est incertain :
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie ;
Qui sait si nous serons demain [1] ?

TOUT LE CHOEUR.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu ! qu'ils frémissent de crainte,
Ces malheureux, qui de ta cité sainte
Ne verront point l'éternelle splendeur [2].
C'est à nous de chanter, nous à qui tu révèles
Tes clartés immortelles ;
C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.

UNE VOIX, *seule.*

De tous ces vains plaisirs où leur âme se plonge,
Que leur restera-t-il ? Ce qui reste d'un songe
Dont on a reconnu l'erreur [3].
A leur réveil, ô réveil plein d'horreur !
Pendant que le pauvre à ta table
Goûtera de ta paix la douceur ineffable,
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable [4],
Que tu présenteras, au jour de ta fureur,
A toute la race coupable.

TOUT LE CHOEUR.

O réveil plein d'horreur
O songe peu durable !
O dangereuse erreur !

1 « Comedamus et bibamus ; cras enim moriemur. » (Isaïe, ch. XXII, v. 13.) « Venite ergo, et fruamur bonis quæ sunt, et utamur creatura tanquam in juventute celeriter. Vino pretioso et unguentis nos impleamus ; et non prætereat nos flos temporis. Coronemus nos rosis, antequam marcescant : nullum pratum sit quod non pertranseat luxuria nostra. » (*Sagesse*, ch. II, v. 6, 7 et 8.)
C'est un lieu commun de morale épicurienne :

Carpe diem, minimum credula postero. (Hor.)

Gagnons ce jour icy, trompons notre trépas,
Peut-être que demain nous ne reboirons pas.
S'attendre au lendemain n'est pas chose trop preste. (Ronsard.)
Vives, si m'en croyes, n'attendes à demain :
Cueilles dès aujourd'huy les roses de la vie. (*Id.*)
Cueilles, cueilles votre jeunesse. (*Id.*)

2 « Beatus ero si fuerint reliquiæ seminis mei ad videndam claritatem Jerusalem. » (Tobie, ch. XIII, v. 20.)
3 « Dormierunt somnum suum, et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis. » (Psal. LXXV, v. 6.)
4 « Calix in manu Domini vini meri plenus misto.... Fæx ejus non est exinanita : bibent omnes peccatores terræ. » (Psal. LXXIV, v. 9.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MATHAN, NABAL, LE CHOEUR.

MATHAN.

Jeunes filles, allez : qu'on dise à Josabeth
Que Mathan veut ici lui parler en secret.

UNE DES FILLES DU CHOEUR.

Mathan ! O Dieu du ciel, puisses-tu le confondre !

NABAL.

Hé quoi ! tout se disperse, et fuit sans vous répondre ?

MATHAN.

Approchons.

SCÈNE II.

ZACHARIE, MATHAN, NABAL.

ZACHARIE.

Téméraire, où voulez-vous passer ?
Au delà de ce lieu gardez-vous d'avancer :
C'est des ministres saints la demeure sacrée ;
Les lois à tout profane en défendent l'entrée.
Qui cherchez-vous ? Mon père, en ce jour solennel
De l'idolâtre impur fuit l'aspect criminel ;
Et devant le Seigneur maintenant prosternée,
Ma mère en ce devoir craint d'être détournée.

MATHAN.

Mon fils, nous attendrons ; cessez de vous troubler.
C'est votre illustre mère à qui je veux parler :
Je viens ici chargé d'un ordre de la reine.

SCÈNE III.

MATHAN, NABAL.

NABAL.

Leurs enfants ont déjà leur audace hautaine.
Mais que veut Athalie en cette occasion ?
D'où naît dans ses conseils cette confusion ?

Par l'insolent Joad ce matin offensée,
Et d'un enfant fatal en songe menacée,
Elle allait immoler Joad à son courroux,
Et dans ce temple enfin placer Baal et vous.
Vous m'en aviez déjà confié votre joie ;
Et j'espérais ma part d'une si riche proie.
Qui fait changer ainsi ses vœux irrésolus ?

MATHAN.

Ami, depuis deux jours je ne la connais plus.
Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,
Élevée au-dessus de son sexe timide,
Qui d'abord accablait ses ennemis surpris,
Et d'un instant perdu connaissait tout le prix[1] :
La peur d'un vain remords trouble cette grande âme ;
Elle flotte, elle hésite ; en un mot, elle est femme[2].
J'avais tantôt rempli d'amertume et de fiel
Son cœur, déjà saisi des menaces du ciel ;
Elle-même, à mes soins confiant sa vengeance,
M'avait dit d'assembler sa garde en diligence ;
Mais, soit que cet enfant devant elle amené,
De ses parents, dit-on, rebut infortuné,
Eût d'un songe effrayant diminué l'alarme,
Soit qu'elle eût même en lui vu je ne sais quel charme,
J'ai trouvé son courroux chancelant, incertain,
Et déjà remettant sa vengeance à demain.
Tous ses projets semblaient l'un l'autre se détruire :
« Du sort de cet enfant je me suis fait instruire,
Ai-je dit : on commence à vanter ses aïeux ;
Joad de temps en temps le montre aux factieux,
Le fait attendre aux Juifs comme un autre Moïse,
Et d'oracles menteurs s'appuie et s'autorise. »
Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front.
Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt.
« Est-ce à moi de languir dans cette incertitude ?
Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquiétude.
Vous-même à Josabeth prononcez cet arrêt :
Les feux vont s'allumer, et le fer et tout prêt ;
Rien ne peut de leur temple empêcher le ravage,
Si je n'ai de leur foi cet enfant pour otage. »

NABAL.

Hé bien ! pour un enfant qu'ils ne connaissent pas,
Que le hasard peut-être a jeté dans leurs bras,
Voudront-ils que leur temple, enseveli sous l'herbe...

1 Des moments dans la guerre, il connaît tout le prix.
Volt., *Henr.*, ch IV.

2 On peut rapprocher cette peinture du trouble d'Athalie d'un passage de l'*Œdipe Roi* : « Œdipe laisse trop facilement emporter son âme au vent de toutes les douleurs. Je ne vois point en lui cet esprit de prudence et de force qui affronte le présent avec les lumières du passé ; il est le jouet de tous les vains discours qui lui prédisent des malheurs. » (Trad. de A. L. Boyer, *Soph.*, v. 899.)

MATHAN.

Ah! de tous les mortels connais le plus superbe.
Plutôt que dans mes mains par Joad soit livré
Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré,
Tu lui verras subir la mort la plus terrible.
D'ailleurs pour cet enfant leur attache[1] est visible.
Si j'ai bien de la reine entendu le récit,
Joad sur sa naissance en sait plus qu'il ne dit.
Quel qu'il soit, je prévois qu'il leur sera funeste;
Ils le refuseront : je prends sur moi le reste;
Et j'espère qu'enfin de ce temple odieux
Et la flamme et le fer vont délivrer mes yeux.

NABAL.

Qui peut vous inspirer une haine si forte?
Est-ce que de Baal le zèle vous transporte?
Pour moi, vous le savez, descendu d'Ismaël,
Je ne sers ni Baal, ni le Dieu d'Israël.

MATHAN.

Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole
Je me laisse aveugler pour une vaine idole,
Pour un fragile bois, que malgré mon secours
Les vers sur son autel consument tous les jours[2]?
Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,
Peut-être que Mathan le servirait encore,
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander,
Avec son joug étroit pouvaient s'accommoder.
Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
De Joad et de moi la fameuse querelle,
Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir;
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir?
Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,
Et mon âme à la cour s'attacha tout entière.
J'approchai par degrés de l'oreille des rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices;
Je leur semai de fleurs les bords des précipices;
Près de leurs passions rien ne me fut sacré;
De mesure et de poids je changeais à leur gré[3].
Autant que de Joad l'inflexible rudesse
De leur superbe oreille offensait la mollesse,
Autant je les charmais par ma dextérité[4]:

1 *Attache* pour *attachement* est élégant et poétique.

2 Ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule.
Corn., *Polyeucte.*

3 On a voulu voir dans cette opposition de Mathan et de Joad une allusion aux jésuites et à A. Arnauld. Racine, qui était janséniste a pu avoir cette arrière-pensée.

4 Ces flatteurs mercenaires
De qui la complaisance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachait la vérité. (Volt., *Henr.*, ch. VII.)

Dérobant à leurs yeux la triste vérité,
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue surtout du sang des misérables [1].
Enfin, au dieu nouveau qu'elle avait introduit,
Par les mains d'Athalie un temple fut construit.
Jérusalem pleura de se voir profanée;
Des enfants de Lévi la troupe consternée
En poussa vers le ciel des hurlements affreux [2].
Moi seul, donnant l'exemple aux timides Hébreux,
Déserteur de leur loi, j'approuvai l'entreprise,
Et par là de Baal méritai la prêtrise;
Par là je me rendis terrible à mon rival,
Je ceignis la tiare, et marchai son égal [3].
Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire,
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon âme un reste de terreur:
Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur [4].
Heureux si, sur son temple achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,
Et parmi le débris, le ravage et les morts,
A force d'attentats perdre tous mes remords!
Mais voici Josabeth.

SCÈNE IV.

JOSABETH, MATHAN, NABAL.

MATHAN.

Envoyé par la reine,
Pour rétablir le calme et dissiper la haine
Princesse, en qui le ciel mit un esprit si doux,
Ne vous étonnez pas si je m'adresse à vous.
Un bruit, que j'ai pourtant soupçonné de mensonge
Appuyant les avis qu'elle a reçus en songe,
Sur Joad, accusé de dangereux complots,
Allait de sa colère attirer tous les flots.
Je ne veux point ici vous vanter mes services:
De Joad contre moi je sais les injustices;

1 C'est la morale de Narcisse, *Brit.*, act. II, scène VII:

Et, pour nous rendre heureux, perdons les misérables.

2 « Ce mot *hurlement* est du style de l'Écriture sainte. Les prophètes, pour dire *gémissez*, disent souvent *ululate*; et les historiens profanes expriment par le même mot le deuil des Orientaux: *Lugubris clamor, barbaro ululatu.* » (*L. Racine.*)

3 Cet emploi du verbe *marcher* rappelle le vers de Virgile:

« Ast ego quæ divum *incedo* regina... » (*Æn.*, l. I, v. 50.)

4 Pensée profonde. La violence suppose la peur, et on ne fait pas régner la terreur sans l'éprouver.

Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits.
Enfin, je viens chargé de paroles de paix.
Vivez, solennisez vos fêtes sans ombrage.
De votre obéissance elle ne veut qu'un gage :
C'est (pour l'en détourner j'ai fait ce que j'ai pu)
Cet enfant sans parents qu'elle dit qu'elle a vu.

JOSABETH.

Éliacin?

MATHAN.

J'en ai pour elle quelque honte :
D'un vain songe peut-être elle fait trop de compte.
Mais vous vous déclarez ses mortels ennemis,
Si cet enfant sur l'heure en mes mains n'est remis.
La reine, impatiente, attend votre réponse.

JOSABETH.

Et voilà de sa part la paix qu'on nous annonce!

MATHAN.

Pourriez-vous un moment douter[1] de l'accepter?
D'un peu de complaisance est-ce trop l'acheter?

JOSABETH.

J'admirais[2] si Mathan, dépouillant l'artifice,
Avait pu de son cœur surmonter l'injustice,
Et si de tant de maux le funeste inventeur
De quelque ombre de bien pouvait être l'auteur.

MATHAN.

De quoi vous plaignez-vous? Vient-on avec furie
Arracher de vos bras votre fils Zacharie?
Quel est cet autre enfant si cher à votre amour?
Ce grand attachement me surprend à mon tour.
Est-ce un trésor pour vous si précieux, si rare?
Est-ce un libérateur que le ciel vous prépare?
Songez-y : vos refus pourraient me confirmer
Un bruit sourd que déjà l'on commence à semer.

JOSABETH.

Quel bruit?

MATHAN.

Que cet enfant vient d'illustre origine;
Qu'à[3] quelque grand projet votre époux le destine.

JOSABETH.

Et Mathan, par ce bruit qui flatte sa fureur...

MATHAN.

Princesse, c'est à vous à me tirer d'erreur.
Je sais que, du mensonge implacable ennemie,

1 *Douter de* est ici pour *hésiter à*. *Douter* a eu longtemps le sens de *craindre*, et cette ancienne acception nous explique l'emploi que Racine fait ici de ce verbe.

2 *J'admirais* équivaut à *j'aurais été surprise*, sens qui amène naturellement *si Mathan* et *si l'inventeur, etc.*

3 *A* ; on ne destine pas *à* un projet, mais on tient en réserve *pour* un projet; *à* est pris ici dans le sens de *pour* ou *ad* des Latins.

Josabeth livrerait même sa propre vie,
S'il fallait que sa vie à sa sincérité
Coûtât le moindre mot contre la vérité.
Du sort de cet enfant on n'a donc nulle trace?
Une profonde nuit enveloppe sa race?
Et vous-même ignorez de quels parents issu,
De quelles mains Joad en ses bras l'a reçu[1]?
Parlez ; je vous écoute, et suis prêt à vous croire :
Au Dieu que vous servez, princesse, rendez gloire.

JOSABETH.

Méchant, c'est bien à vous d'oser ainsi nommer
Un Dieu que votre bouche enseigne à blasphémer!
Sa vérité par vous peut-elle être attestée,
Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée[2]
Où le mensonge règne et répand son poison;
Vous, nourri dans la fourbe et dans la trahison?

SCÈNE V.

JOAD, JOSABETH, MATHAN, NABAL.

JOAD.

Où suis-je? De Baal ne vois-je pas le prêtre?
Quoi! fille de David, vous parlez à ce traître!
Vous souffrez qu'il vous parle! Et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent[3]?
Que veut-il? De quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu?

MATHAN.

On reconnaît Joad à cette violence.
Toutefois il devrait montrer plus de prudence,
Respecter une reine, et ne pas outrager
Celui que de son ordre elle a daigné charger.

1 Cette construction hardie et cependant régulière ne laisse pas d'être obscure, parce que rien n'annonce d'abord que *de tels parents issu* est le régime de *reçu*. En latin, grâce à l'emploi des cas, rien ne serait plus clair : « Num ignoras quibus ortum parentibus, cujus e manibus illum Joad accepit? »

2 « Et in cathedra pestilentiæ non sedit. » (Psal. I, v. 1.) Nous avons eu récemment, pour le mot *cathedra pestilentiæ*, une traduction moins noble peut-être, mais plus littérale. On a dit sans fausse pudeur : « chaire de pestilence. »

3 Abiron et Dathan se soulevèrent contre Moïse et Aaron : la terre s'entr'ouvrit sous leurs pas et les dévora. (Voyez le *Livre des Nombres*, ch. XVI, v. 31, 32 et 33.) « Aperta est terra et deglutivit Dathan, et operuit super congregationem Abiron. » (Psal. CV, v. 17.)

JOAD.

Hé bien ! que nous fait-elle annoncer de sinistre ?
Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel ministre ?

MATHAN.

J'ai fait à Josabeth savoir sa volonté.

JOAD.

Sors donc de devant moi, monstre d'impiété.
De toutes les horreurs, va, comble la mesure.
Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure,
Abiron et Dathan, Doëg, Achitophel[1] :
Les chiens à qui son bras a livré Jézabel
Attendant que sur toi sa fureur se déploie,
Déjà sont à ta porte, et demandent leur proie.

MATHAN. (*Il se trouble.*)

Avant la fin du jour... on verra qui de nous...
Doit... Mais sortons, Nabal.

NABAL.

Où vous égarez-vous ?
De vos sens étonnés quel désordre s'empare ?
Voilà votre chemin.

SCÈNE VI.

JOAD, JOSABETH.

JOSABETH.

L'orage se déclare :
Athalie en fureur demande Éliacin.
Déjà de sa naissance et de votre dessein
On commence, seigneur, à percer le mystère :
Peu s'en faut que Mathan ne m'ait nommé son père.

JOAD.

Au perfide Mathan qui l'aurait révélé ?
Votre trouble à Mathan n'a-t-il point trop parlé ?

JOSABETH.

J'ai fait ce que j'ai pu pour m'en rendre maîtresse.
Cependant, croyez-moi, seigneur, le péril presse.
Réservons cet enfant pour un temps plus heureux.
Tandis que les méchants délibèrent entre eux,
Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'arrache,
Une seconde fois souffrez que je le cache :

1 Doëg, l'Iduméen, accusa, auprès de Saül, Achimélech d'avoir secouru David. Chargé de la vengeance de Saül, il massacra Achimélech, et quatre-vingt-cinq prêtres de la ville de Nobé, tous revêtus de leurs ornements pontificaux. (*Ier livre des Rois*, ch. XXII.) Achitophel prit le parti d'Absalon contre David son père, et se pendit de désespoir de ce que ce jeune prince ne suivait pas ses conseils. (*IIe livre des Rois*, ch. XVII.)

Les portes, les chemins lui sont encore ouverts.
Faut-il le transporter aux plus affreux déserts ?
Je suis prête : je sais une secrète issue
Par où, sans qu'on le voie, et sans être aperçue,
De Cédron avec lui traversant le torrent,
J'irai dans le désert où jadis en pleurant,
Et cherchant comme nous son salut dans la fuite,
David d'un fils rebelle évita la poursuite.
Je craindrai moins pour lui les lions et les ours...
Mais pourquoi de Jéhu refuser le secours ?
Je vous ouvre peut-être un avis salutaire.
Faisons de ce trésor Jéhu dépositaire.
On peut dans ses États le conduire aujourd'hui,
Et le chemin est court qui mène jusqu'à lui.
Jéhu n'a point un cœur farouche, inexorable ;
De David à ses yeux le nom est favorable.
Hélas ! est-il un roi si dur et si cruel,
A moins qu'il n'eût pour mère une autre Jézabel,
Qui d'un tel suppliant ne plaignît l'infortune[1] ?
Sa cause à tous les rois n'est-elle pas commune ?

JOAD.

Quels timides conseils m'osez-vous suggérer[2] ?
En l'appui de Jéhu pourriez-vous espérer ?

JOSABETH.

Dieu défend-il tout soin et toute prévoyance ?
Ne l'offense-t-on point par trop de confiance ?
A ses desseins sacrés employant les humains,
N'a-t-il pas de Jéhu lui-même armé les mains ?

JOAD.

Jéhu, qu'avait choisi sa sagesse profonde,
Jéhu, sur qui je vois que votre espoir se fonde,
D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits :
Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix,
Suit des rois d'Israël les profanes exemples,
Du vil dieu de l'Égypte a conservé les temples ;
Jéhu, sur les hauts lieux enfin osant offrir
Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir[3],
N'a pour servir sa cause et venger ses injures
Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.
Non, non : c'est à Dieu seul qu'il faut nous attacher.
Montrons Éliacin ; et, loin de le cacher,
Que du bandeau royal sa tête soit ornée :
Je veux même avancer l'heure déterminée,
Avant que de Mathan le complot soit formé.

1 « Quis talia fando
Temperet a lacrymis ? » (Virg., Æn., l. II, v. 6.)

2 Les timides conseils qu'on ose vous donner.
(*Iphig.*, act. I, sc. II.)

3 Depuis la construction du temple, il était expressément défendu par Dieu même de sacrifier sur les hauts lieux, et de célébrer aucune des cérémonies de la religion ailleurs que dans l'enceinte sacrée.

SCÈNE VII.

JOAD, JOSABETH, AZARIAS, *suivi du chœur et de plusieurs lévites.*

JOAD.

Hé bien, Azarias, le temple est-il fermé?

AZARIAS.

J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.

JOAD.

N'y reste-t-il que vous et vos saintes cohortes?

AZARIAS.

De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour.
Tout a fui, tous se sont séparés sans retour,
Misérable troupeau qu'a dispersé la crainte ;
Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte.
Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé,
Une égale terreur ne l'avait point frappé.

JOAD.

Peuple lâche, en effet, et né pour l'esclavage[1],
Hardi contre Dieu seul! Poursuivons notre ouvrage.
Mais qui retient encor ces enfants parmi nous?

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Hé! pourrions-nous, seigneur, nous séparer de vous?
Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères?
Vous avez près de vous nos pères et nos frères.

UNE AUTRE.

Hélas! si pour venger l'opprobre d'Israël,
Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel[2],
Des ennemis de Dieu percer la tête impie,
Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.
Quand vos bras combattront pour son temple attaqué,
Par nos larmes du moins il peut être invoqué.

JOAD.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle[3],
Des prêtres, des enfants, ô Sagesse éternelle!
Mais, si tu les soutiens, qui les peut ébranler?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler;

1 « O homines ad servitutem paratos! » (Tacite.)

2 Jabel, femme d'Haber, tua Sisara, général des Chananéens, endormi sous sa tente où il s'était réfugié.

3 « Il est temps que d'autres mains s'arment pour sa querelle. (Pascal, lett. II).

3 Ἀλλ', ὦ κρατύνων Οἰδίπους χώρας ἐμῆς,
Ὁρᾷς μὲν ἡμᾶς, ἡλίκοι προσήμεθα
Βωμοῖσι τοῖς σοῖς· οἱ μὲν οὐδέπω μακρὰν

Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites[1].
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes serments jurés au plus saint de leurs rois,
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?
C'est lui-même; il m'échauffe, il parle : mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ses mouvements secondez les transports.

LE CHOEUR *chante au son de toute la symphonie des instruments.*

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est, au printemps, la fraicheur du matin[2].

JOAD.

Cieux, écoutez ma voix; terre, prête l'oreille[3].
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille!
Pécheurs, disparaissez : le Seigneur se réveille[4].

(*Ici recommence la symphonie, et Joad aussitôt reprend la parole.*)

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé[5]?

Πτέσθαι σθένοντες, οἱ δὲ σὺν γήρᾳ βαρεῖς
Ἱερῆς, ἐγὼ μὲν Ζηνός.

Soph., *Œdipe Roi*, v. 14.

« Puissant Œdipe, tu vois quels suppliants sont courbés devant tes autels : des enfants qui ne peuvent prendre leur essor, des prêtres appesantis par l'âge, et moi, prêtre de Jupiter. » « Ici encore, dit M. Patin, reparaît la trace de la savante mémoire, de la délicate imitation de Racine, quand Joad s'écrie, découragé et suppliant :

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle!
Des prêtres! des enfants!

N'y a-t-il pas dans ce tour, dans ce mouvement, un souvenir et comme un écho des vers par lesquels débute le Vieillard? » (*Etudes sur les Tragiques grecs*, t. II, p. 60.)

1 « Tu flagellas et salvas, deducis ad inferos et reducis. » (*Tobie*, ch. XIII, v. 2.)

2 « Fluat ut ros eloquium meum, quasi imber super herbam. » (*Deutéronome*, ch. XXXII, v. 2.)

3 « Audite, cœli, quæ loquor; audiat terra verba oris mei. » (*Deutéronome*, ch. XXXII, v. 1.)

4 « Exsurgat Deus, et dissipentur inimici ejus, et fugiant qui oderunt eum a facie ejus. » (Psal. LXVII, v. 1.) « Et excitatus est tanquam dormiens Dominus. » (Psal. LXXVII, v. 65.)

5 « Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus? » (Jérémie, *Lamentations*, ch. IV, v. 1.)

Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé[1]?
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide[2]:
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé[3].
Où menez-vous ces enfants et ces femmes[4]?
Le Seigneur a détruit la reine des cités :
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés[5];
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités[6]:
Temple, renverse-toi, cèdres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur[7]?

AZARIAS.

O saint temple!

JOSABETH.

O David!

LE CHŒUR.

Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

(*La symphonie recommence encore; et Joad, un moment après, l'interrompt.*)

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert, brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle[8]?

1 « Zacharie. » (*Note de Racine.*)—Voyez le *IIe livre des Paralipomènes,* ch. XXIV, v. 20-22. C'est là une première allusion, enveloppée, il est vrai, de toute l'obscurité des prophètes, au meurtre du fils de Joad par Joas. Le poëte y revient plus loin (act. IV, sc. IV), lorsque le grand prêtre, voyant Joas embrasser Zacharie, s'écrie :

Enfants, ainsi toujours puissiez-vous être unis!

2 « Jerusalem, Jerusalem, quæ occidis prophetas.... » (Saint Matthieu, ch. XXIII, v. 37.) Deux versets plus haut, dans le même chapitre de saint Matthieu, est rappelé le meurtre de Zacharie, que prédit Joad :

Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé?

3 « Incensum abominatio est mihi. » (Isaïe, ch. I, v. 13.)

4 « Captivité de Babylone. » (*Note de Racine.*)

5 « Facta est quasi vidua domina gentium, princeps provincia rum facta est sub tributo. » (Jérémie, *Lamentations*, ch. I, v. 1.

6 « Calendas vestras et solemnitates vestras odivit anima mea : facta sunt mihi molesta, laboravi sustinens. » (Isaïe, ch. I, v. 14.)

7 « Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem lacrymarum? et plorabo die ac nocte interfectos filiæ populi mei. » (Jérémie, *Prophétie*, ch. IX, v. 1.)

8 « L'Église. » (*Note de Racine.*) « Quæ est ista quæ ascendit per

Peuples de la terre, chantez :
Jérusalem renaît plus brillante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés[1]?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés[2];
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière[3].
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée!
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur[4]!

JOSABETH.

Hélas! d'où nous viendra cette insigne faveur,
Si les rois de qui doit descendre ce sauveur...

JOAD.

Préparez, Josabeth, le riche diadème
Que sur son front sacré David porta lui-même.
(*Aux lévites.*)
Et vous, pour vous armer, suivez-moi dans ces lieux
Où se garde caché, loin des profanes yeux,
Ce formidable amas de lances et d'épées
Qui du sang philistin jadis furent trempées,
Et que David vainqueur, d'ans et d'honneurs chargé,
Fit consacrer au Dieu qui l'avait protégé.
Peut-on les employer pour un plus noble usage[5]?
Venez, je veux moi-même en faire le partage.

desertum sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ, et thuris, et universi pulveris pigmentarii?» (*Cantique des Cantiques*, ch. III, v. 6.)

1 « Les Gentils. » (*Note de Racine.*) « Et dices in corde tuo : « Quis « genuit mihi istos? ego sterilis et non pariens.... Et istos quis enu- « trivit? ego destituta et sola; et isti ubi erant? » (Isaïe, ch. XLIX, v. 21.)

2 « Surge, illuminare, Jerusalem, quia venit lumen tuum et gloria Domini super te orta est. » (Isaïe, ch. LX, v. 1.) « Leva in circuitu oculos tuos, et vide : omnes isti congregati sunt, venerunt tibi. » (Isaïe, ch. XLIX, v. 18.)

3 « Et erunt reges nutricii tui, et reginæ nutrices tuæ; vultu in terram demisso, adorabunt te, et pulverem pedum tuorum lingent.» (Isaïe, ch. XLIX, v. 23.) « Et ambulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendore ortus tui. » (Isaïe, ch. LX, v. 3.)

4 « Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant justum; aperiatur terra, et germinet Salvatorem. » (Isaïe, ch. XLV, v. 8.) « Toute cette prophétie, composée de passages de l'Écriture très-bien liés ensemble, est peut-être le plus beau morceau de poésie lyrique qu'il y ait en notre langue. Il a, de plus, l'avantage d'être dramatique et très-utile à l'action : il sert à remplir les lévites d'un enthousiasme divin; il en fait des soldats invincibles, prêts à braver tous les dangers pour la défense de Joas et du temple. » (*Geoffroy.*)

5 « (Joiada) dedit eis hastas et arma regis David, quæ erant in domo Domini. » (*IVe livre des Rois*, ch. XI, v. 10.)

SCÈNE VIII.

SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

Que de crainte, mes sœurs, que de troubles mortels !
Dieu tout-puissant, sont-ce là les prémices,
Les parfums et les sacrifices
Qu'on devait en ce jour offrir sur tes autels ?

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Quel spectacle à nos yeux timides !
Qui l'eût cru qu'on dût voir jamais
Les glaives meurtriers, les lances homicides
Briller dans la maison de paix ?

UNE AUTRE.

D'où vient que pour son Dieu, pleine d'indifférence [1],
Jérusalem se tait en ce pressant danger ?
D'où vient, mes sœurs, que, pour nous protéger,
Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence ?

SALOMITH.

Hélas ! dans une cour où l'on n'a d'autres lois
Que la force et la violence,
Où les honneurs et les emplois
Sont le prix d'une aveugle et basse obéissance,
Ma sœur, pour la triste innocence
Qui voudrait élever la voix ?

UNE AUTRE.

Dans ce péril, dans ce désordre extrême,
Pour qui prépare-t-on le sacré diadème ?

SALOMITH.

Le Seigneur a daigné parler ;
Mais ce qu'à son prophète il vient de révéler,
Qui pourra nous le faire entendre ?
S'arme-t-il pour nous défendre ?
S'arme-t-il pour nous accabler ?

TOUT LE CHŒUR *chante*.

O promesse ! ô menace ! ô ténébreux mystère !
Que de maux, que de biens sont prédits tour à tour !
Comment peut-on avec tant de colère
Accorder tant d'amour ?

UNE VOIX, *seule*.

Sion ne sera plus : une flamme cruelle

1 Cette strophe et la suivante ne se trouvent point dans les premières éditions d'*Athalie*. Elles furent ajoutées par Racine, dans l'édition de 1697. La Harpe dit que cette strophe et la suivante furent retranchées par égard pour les oreilles du roi et des courtisans. Racine ne les retrancha point : il les ajouta, et personne n'en fut offensé.

Détruira tous ses ornements.

UNE AUTRE VOIX.

Dieu protége Sion : elle a pour fondements
Sa parole éternelle.

LA PREMIÈRE.

Je vois tout son éclat disparaître à mes yeux.

LA SECONDE.

Je vois de toutes parts sa clarté répandue.

LA PREMIÈRE.

Dans un gouffre profond Sion est descendue.

LA SECONDE.

Sion a son front dans les cieux [1].

LA PREMIÈRE.

Quel triste abaissement!

LA SECONDE.

Quelle immortelle gloire!

LA PREMIÈRE.

Que de cris de douleur!

LA SECONDE.

Que de chants de victoire [2]!

UNE TROISIÈME.

Cessons de nous troubler : notre Dieu, quelque jour,
Dévoilera ce grand mystère.

TOUTES TROIS.

Révérons sa colère;
Espérons en son amour.

UNE AUTRE.

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix ?
Il cherche en tout ta volonté suprême,
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même,
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime ?

1 « Sublimi feriam sidera vertice. » (Horace)

2 « N'est-il pas admirable que Racine ait trouvé le secret de reproduire, dans un simple chœur, les plus grandes beautés du dialogue de Polyeucte et de Pauline? » (*Geoffroy.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

JOAS, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, UN LÉVITE, LE CHŒUR.

SALOMITH.

D'un pas majestueux, à côté de ma mère
Le jeune Éliacin s'avance avec mon frère.
Dans ces voiles, mes sœurs, que portent-ils tous deux?
Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux[1]?

JOSABETH, *à Zacharie.*

Mon fils, avec respect posez sur cette table
De notre sainte loi le livre redoutable.
Et vous aussi, posez, aimable Éliacin,
Cet auguste bandeau près du livre divin.
Lévite, il faut placer, Joad ainsi l'ordonne,
Le glaive de David auprès de sa couronne.

JOAS.

Princesse, quel est donc ce spectacle nouveau?
Pourquoi ce livre saint, ce glaive, ce bandeau?
Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son temple,
D'un semblable appareil je n'ai point vu d'exemple.

JOSABETH.

Tous vos doutes, mon fils, bientôt s'éclairciront.

JOAS.

Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front?
Ah! princesse, gardez d'en profaner la gloire:
Du roi qui l'a porté respectez la mémoire.
Un malheureux enfant aux ours abandonné...

JOSABETH, *lui essayant le diadème.*

Laissez, mon fils: je fais ce qui m'est ordonné.

JOAS.

Mais j'entends les sanglots sortir de votre bouche!
Princesse, vous pleurez! Quelle pitié vous touche?
Est-ce qu'en holocauste aujourd'hui présenté,
Je dois, comme autrefois la fille de Jephté[2],
Du Seigneur par ma mort apaiser la colère?

1 « Comme le glaive était porté en cérémonie, l'expression *qui marche* est aussi juste que poétique. » (*L. Racine.*) « Le *glaive qui marche* est une de ces expressions neuves trouvées par Racine, et dont l'audace est si naturelle et si heureuse, qu'elles ressemblent moins à des métaphores qu'au mot propre. » (*Geoffroy.*)
2 Voyez le chapitre XI du *Livre des Juges.*

Hélas ! un fils n'a rien qui ne soit à son père.

JOSABETH.

Voici qui vous dira les volontés des cieux.
Ne craignez rien. Et nous, sortons tous de ces lieux.

SCÈNE II.

JOAS, JOAD.

JOAS, *courant dans les bras du grand prêtre.*

Mon père !

JOAD.

Hé bien, mon fils ?

JOAS.

Qu'est-ce donc qu'on prépare ?

JOAD.

Il est juste, mon fils, que je vous le déclare.
Il faut que vous soyez instruit, même avant tous,
Des grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous.
Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle [1] :
Il est temps de montrer cette ardeur et ce zèle
Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés,
Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.
Sentez-vous cette noble et généreuse envie ?

JOAS.

Je me sens prêt, s'il veut, de lui donner ma vie.

JOAD.

On vous a lu souvent l'histoire de nos rois :
Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites lois
Doit s'imposer un roi digne du diadème ?

JOAS.

Un roi sage, ainsi Dieu l'a prononcé lui-même,
Sur la richesse et l'or ne met point son appui,
Craint le Seigneur son Dieu, sans cesse a devant lui
Ses préceptes, ses lois, ses jugements sévères,
Et d'injustes fardeaux n'accable point ses frères [2].

JOAD.

Mais sur l'un de ces rois s'il fallait vous régler,

1 L'épithète que la pensée rapporte aux deux substantifs ne s'accorde, dans l'expression, qu'avec le dernier. La poésie offre de fréquents exemples de ce genre de syllepse.

2 *Deutéronome*, ch. XVII. (*Note de Racine.*) « Quumque fueri. constitutus (rex), non multiplicabit sibi equos.... Non habebit... argenti et auri immensa pondera. Postquam autem sederit in solio regni sui, describet sibi *Deuteronomium* legis hujus in volumine.... et habebit secum legetque illud omnibus diebus vitæ suæ, ut discat timere Dominum Deum suum, et custodire verba et cæremonias ejus, quæ in lege præcepta sunt. Nec elevetur cor ejus in superbiam super fratres suos. » (v. 16-20.)

A qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler?

JOAS.

David, pour le Seigneur plein d'un amour fidèle,
Me paraît des grands rois le plus parfait modèle.

JOAD.

Ainsi dans leurs excès vous n'imiteriez pas
L'infidèle Joram, l'impie Ochosias[1]?

JOAS.

O mon père!

JOAD.

Achevez, dites : que vous en semble?

JOAS.

Puisse périr comme eux quiconque leur ressemble!
(*Joad se prosterne à ses pieds.*)
Mon père, en quel état vous vois-je devant moi!

JOAD.

Je vous rends le respect que je dois à mon roi.
De votre aïeul David, Joas, rendez-vous digne.

JOAS.

Joas! moi?

JOAD, *se relevant.*

Vous saurez par quelle grâce insigne,
D'une mère en fureur Dieu trompant le dessein,
Quand déjà son poignard était dans votre sein,
Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage.
Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage :
Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
Perdre en vous le dernier des enfants de son fils,
A vous faire périr sa cruauté s'attache,
Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache.
Mais sous vos étendards j'ai déjà su ranger
Un peuple obéissant et prêt à vous venger.
Entrez, généreux chefs des familles sacrées,
Du ministère saint tour à tour honorées.

SCÈNE III

JOAS, JOAD, AZARIAS, ISMAEL, ET LES TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES.

JOAD *continue.*

Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis[2].
Prêtres, voilà le roi que je vous ai promis[3].

1 Voyez le *IVe livre des Rois*, ch. VIII et IX.

2 « Anno autem septimo misit Joiada, et assumens centuriones et milites, introduxit ad se in templum Domini, pepigitque cum eis fœdus; et adjurans eos in domo Domini, ostendit eis filium regis. » (*IVe livre des Rois*, ch. XI, v. 4.)

3 « Ecce filius regis regnabit, sicut locutus est Dominus super filios David. » (*Paralipomènes*, liv. II, ch. XXIII, v. 3.)

AZARIAS.

Quoi ! c'est Éliacin ?

ISMAEL.

Quoi ! cet enfant aimable...

JOAD.

Est des rois de Juda l'héritier véritable,
Dernier né des enfants du triste Ochosias,
Nourri, vous le savez, sous le nom de Joas.
De cette fleur si tendre et sitôt moissonnée,
Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée,
Avec ses frères morts le crut enveloppé.
Du perfide couteau comme eux il fut frappé ;
Mais Dieu du coup mortel sut détourner l'atteinte,
Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte,
Permit que, des bourreaux trompant l'œil vigilant,
Josabeth dans son sein l'emportât tout sanglant,
Et, n'ayant de son vol que moi seul pour complice,
Dans le temple cachât l'enfant et la nourrice.

JOAS.

Hélas ! de tant d'amour et de tant de bienfaits,
Mon père, quel moyen de m'acquitter jamais ?

JOAD.

Gardez pour d'autres temps cette reconnaissance.
Voilà donc votre roi, votre unique espérance.
J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver :
Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.
Bientôt de Jézabel la fille meurtrière,
Instruite que Joas voit encor la lumière,
Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger :
Déjà, sans le connaître, elle veut l'égorger.
Prêtres saints, c'est à vous de prévenir sa rage ;
Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,
Venger vos princes morts, relever votre loi,
Et faire aux deux tribus reconnaître leur roi.
L'entreprise, sans doute, est grande et périlleuse :
J'attaque sur son trône une reine orgueilleuse,
Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux
De hardis étrangers, d'infidèles Hébreux ;
Mais ma force est au Dieu [1] dont l'intérêt me guide.
Songez qu'en cet enfant tout Israël réside.
Déjà ce Dieu vengeur commence à la [2] troubler.
Déjà, trompant ses soins, j'ai su vous rassembler :
Elle nous croit ici sans armes, sans défense.
Couronnons, proclamons Joas en diligence :
De là, du nouveau prince intrépides soldats,
Marchons, en invoquant l'arbitre des combats ;
Et réveillant la foi dans les cœurs endormie,
Jusque dans son palais cherchons notre ennemie.

1 *Au Dieu*, dans le Dieu.
2 La pensée rattache sans difficulté le pronom *la* à Athalie, malgré le voisinage de *force* et l'éloignement du nom qu'il remplace.

Et quels cœurs si plongés dans un lâch
Nous voyant avancer dans ce saint appar
Ne s'empresseront pas à suivre notre ex
Un roi, que Dieu lui-même a nourri da
Le successeur d'Aaron de ses prêtres s
Conduisant au combat les enfants de L
Et, dans ces mêmes mains des peupl
Les armes au Seigneur par David co
Dieu sur ses ennemis répandra sa te
Dans l'infidèle sang baignez-vous sans
Frappez et Tyriens, et même Israélites.
Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites
Qui, lorsqu'au dieu du Nil le volage Israël
Rendit dans le désert un culte criminel,
De leurs plus chers parents saintement homicides,
Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides,
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être seuls employés aux autels du Seigneur [2] ?
Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre [3] ?
Jurez donc, avant tout, sur cet auguste livre,
A ce roi que le ciel vous redonne aujourd'hui,
De vivre, de combattre, et de mourir pour lui.

AZARIAS.

Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos frères,
De rétablir Joas au trône de ses pères,
De ne poser le fer entre nos mains remis,
Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.
Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengeresse;
Qu'avec lui ses enfants, de ton partage exclus,
Soient au rang de ces morts que tu ne connais plus [4] !

JOAD.

Et vous, à cette loi, votre règle éternelle,
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidèle ?

JOAS.

Pourrais-je à cette loi ne me pas conformer ?

1 « Congregatique sunt ad eum omnes filii Levi, quibus ait : « Hæc dicit Dominus, Deus Israël : « Ponat vir gladium super femur « suum.... et occidat unusquisque fratrem, et amicum, et proxi- « mum suum. » Feceruntque filii Levi juxta sermonem Moysis. » (*Exode*, ch. XXXII, v. 26, 27 et 28.)

2 Ce passage a été imité par Voltaire :

> Songez que de Lévi la famille sacrée,
> Du ministère saint par Dieu même honorée,
> Mérita cet honneur en portant à l'autel
> Des mains teintes du sang des enfants d'Israël.
>
> Volt., *Henr.*, ch IV, v. 336.

3 Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur.
Brit., act. IV, sc. III.

4 « Sicut vulnerati dormientes in sepulcris, quorum non es memor amplius. » (Psal. LXXXVII, v. 6.)

JOAD.

Ô mon fils, de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur;
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois [1];
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime:
Ainsi de piége en piége, et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage [2].
Promettez sur ce livre et devant ces témoins,
Que Dieu fera toujours le premier de vos soins;
Que, sévère aux méchants, et des bons le refuge,
Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge;
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin [3].

JOAS.

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne.
Mon Dieu, punissez-moi si je vous abandonne.

JOAD.

Venez: de l'huile sainte il faut vous consacrer.
Paraissez, Josabeth: vous pouvez vous montrer.

SCÈNE IV.

JOAS, JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL, LES TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES, LE CHŒUR.

JOSABETH, *embrassant Joas.*

O roi, fils de David!

JOAS.

O mon unique mère!

1 Et leur voix fanatique,
Maîtresse d'un vil peuple, est redoutable aux rois.
Volt., *Henr.*, ch. X, v. 409.

2 Salomon.

3 Quand tu seras le maître des autres hommes, souviens-toi que tu as été faible, pauvre et souffrant comme eux. » (Fénelon, *Télémaque*, liv. II.) Moïse (*Lévitique*, ch. XIX) avait dit: « L'étranger sera parmi vous comme l'un des vôtres, vous souvenant que vous

Venez, cher Zacharie, embrasser votre frère.

JOSABETH, *à Zacharie.*

Aux pieds de votre roi prosternez-vous, mon fils.

(*Zacharie se jette aux pieds de Joas.*)

JOAD, *pendant qu'ils s'embrassent.*

Enfants, ainsi toujours puissiez-vous être unis[1] !

JOSABETH, *à Joas.*

Vous savez donc quel sang vous a donné la vie !

JOAS.

Et je sais quelles mains sans vous me l'eût ravie.

JOSABETH.

De votre nom, Joas, je puis donc vous nommer.

JOAS.

Joas ne cessera jamais de vous aimer.

LE CHOEUR.

Quoi ! c'est là...

JOSABETH.

C'est Joas.

JOAD.

Écoutons ce lévite.

SCÈNE V.

JOAS, JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL, LES TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES, UN LÉVITE, LE CHOEUR.

UN LÉVITE.

J'ignore contre Dieu quel projet on médite[2] ;
Mais l'airain[3] menaçant frémit de toutes parts ;
On voit luire des feux parmi des étendards,
Et sans doute Athalie assemble son armée :
Déjà même au secours toute voie est fermée ;
Déjà le sacré mont[4], où le temple est bâti,
D'insolents Tyriens est partout investi ;

aussi vous avez été étrangers sur la terre d'Égypte. » — *Comme eu* se rapportant à *le pauvre* est une syllepse souvent citée.

1 Cette allusion au meurtre futur de Zacharie, devenu grand prêtre, par Joas devenu roi, n'a pas échappé à la critique de d'Alembert. « On s'intéresse peu, dit-il, à Joas, que Racine a eu la maladresse de faire entrevoir en deux endroits comme un *méchant garnement* futur. » Cette remarque, pour être grossièrement exprimée, ne manque pas tout à fait de justesse.

2 J'ignore le projet que la reine médite. (*Phèd.*, act. V, sc. v.)

3 *L'airain*, grâce à la métonymie, a plus d'un sens. Il se prend pour les cloches, les canons, les statues, les clairons et trompettes. Ici il paraît désigner la musique guerrière des soldats d'Athalie.

4 Le Moriah, colline dans l'enceinte de la ville, ainsi que Sion, où s'élevait le palais de David.

L'un d'eux, en blasphémant, vient de nous faire entendre
Qu'Abner est dans les fers, et ne peut nous défendre.

JOSABETH, *à Joas.*

Cher enfant, que le ciel en vain m'avait rendu,
Hélas ! pour vous sauver j'ai fait ce que j'ai pu :
Dieu ne se souvient plus de David votre père !

JOAD, *à Josabeth.*

Quoi ! vous ne craignez pas d'attirer sa colère
Sur vous et sur ce roi si cher à votre amour ?
Et quand Dieu, de vos bras l'arrachant sans retour,
Voudrait que de David la maison fût éteinte,
N'êtes-vous pas ici sur la montagne sainte
Où le père des Juifs[1] sur son fils innocent
Leva sans murmurer un bras obéissant,
Et mit sur un bûcher ce fruit de sa vieillesse,
Laissant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,
Et lui sacrifiant, avec ce fils aimé,
Tout l'espoir de sa race, en lui seul renfermé ?
Amis, partageons-nous : qu'Ismaël en sa garde
Prenne tout le côté que l'orient regarde ;
Vous, le côté de l'ourse ; et vous, de l'occident ;
Vous, le midi. Qu'aucun, par un zèle imprudent,
Découvrant mes desseins, soit prêtre, soit lévite,
Ne sorte avant le temps, et ne se précipite ;
Et que chacun enfin, d'un même esprit poussé,
Garde en mourant le poste où je l'aurai placé[2].
L'ennemi nous regarde, en son aveugle rage,
Comme de vils troupeaux réservés au carnage,
Et croit ne rencontrer que désordre et qu'effroi.
Qu'Azarias partout accompagne le roi.
(*A Joas.*)
Venez, cher rejeton d'une vaillante race,
Remplir vos défenseurs d'une nouvelle audace ;
Venez du diadème à leurs yeux vous couvrir,
Et périssez du moins en roi, s'il faut périr[3].

1 « Abraham. » (*Note de Racine.*) Voyez le ch. XXII de la *Genèse*. Voltaire a imité ce passage dans son *Mahomet*, acte III, sc. VI :

Savez-vous en quels lieux
Ma voix vous a chargé des volontés des cieux ?
Si la Mecque est sacrée en savez-vous la cause ?
Ibrahim y naquit et sa cendre y repose ;
Ibrahim dont le bras, docile à l'Eternel,
Traîna son fils unique aux marches de l'autel,
Etouffant pour son Dieu les cris de la nature.

2 « Quem quisque pugnando locum ceperat, eum, amissa anima, corpore tegebat. » (Salluste, *Catil.*, ch. LXI.)

3 Chapelain, que Racine n'imite guère, a pu inspirer ce vers par une fort belle comparaison, qui se termine ainsi :

Reconnaissant pour lui la mort inévitable,
Il dévoue à la mort son courage indomptable :
Il y va sans faiblesse, il y va sans effroi,
Et, devant la souffrir, veut la souffrir en roi.

(*A un lévite.*)
Suivez-le, Josabeth. Vous, donnez-moi ces armes.
(*Au chœur.*)
Enfants, offrez à Dieu vos innocentes larmes.

SCÈNE VI.

SALOMITH, LE CHOEUR.

TOUT LE CHOEUR *chante.*

Partez, enfants d'Aaron, partez :
Jamais plus illustre querelle
De vos aïeux n'arma le zèle.
Partez, enfants d'Aaron, partez :
C'est votre roi, c'est Dieu pour qui vous combattez.

UNE VOIX, *seule.*

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux ?
N'es-tu plus le Dieu jaloux ?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances[1] ?

UNE AUTRE.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?
Dans l'horreur qui nous environne,
N'entends-tu que la voix de nos iniquités ?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

TOUT LE CHOEUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?

UNE VOIX, *seule.*

C'est à toi que dans cette guerre
Les flèches des méchants prétendent s'adresser.
« Faisons, disent-ils, cesser
Les fêtes de Dieu sur la terre ;
De son joug importun délivrons les mortels
Massacrons tous ses saints ; renversons ses autels :
Que de son nom, que de sa gloire
Il ne reste plus de mémoire ;
Que ni lui ni son Christ ne règnent plus sur nous.

TOUT LE CHOEUR.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux ?
N'es-tu plus le Dieu jaloux ?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?

UNE VOIX, *seule.*

Triste reste de nos rois,

1 « Ego sum Dominus Deus tuus, fortis, zelotes. » (*Exode*, ch. XX, v. 5.) « Dominus zelotes nomen ejus, Deus est æmulator. » (Ibid., c. XXXIV, v. 14.)
« Deus ultionum Dominus. » (Psal. XCIII, v. 1.)

Chère et dernière fleur d'une tige si belle,
Hélas! sous le couteau d'une mère cruelle
Te verrons-nous tomber une seconde fois?
Prince aimable, dis-nous si quelque ange, au berceau
Contre tes assassins prit soin de te défendre;
Ou si dans la nuit du tombeau
La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre?

UNE AUTRE.

D'un père et d'un aïeul contre toi révoltés,
Grand Dieu, les attentats lui sont-ils imputés[1]?
Est-ce que sans retour ta pitié l'abandonne?

LE CHŒUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne?

UNE DES FILLES DU CHŒUR, *sans chanter.*

Chères sœurs, n'entendez-vous pas
Des cruels Tyriens la trompette qui sonne?

SALOMITH.

J'entends même les cris des barbares soldats,
Et d'horreur j'en frissonne,
Courons, fuyons, retirons-nous
A l'ombre salutaire
Du redoutable sanctuaire.

1 Dieu ne recherche point, aveugle en sa colère,
Sur le fils qui le craint l'impiété du père.
Act. I, sc. II, p. 608.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ZACHARIE, SALOMITH, LE CHOEUR.

SALOMITH.

Cher Zacharie, hé bien! que nous apprenez-vous[1]?

ZACHARIE.

Redoublez au Seigneur votre ardente prière:
Peut-être nous touchons à notre heure dernière;
Pour l'horrible combat, ma sœur, l'ordre est donné.

SALOMITH.

Que fait Joas?

ZACHARIE.

Joas vient d'être couronné:
Le grand prêtre a sur lui répandu l'huile sainte.
O ciel! dans tous les yeux quelle joie était peinte
A l'aspect de ce roi racheté du tombeau!
Ma sœur, on voit encor la marque du couteau;
On voit paraître aussi sa fidèle nourrice,
Qui, cachée en un coin de ce vaste édifice,
Gardait ce cher dépôt, et n'avait de ses soins
Que les yeux de ma mère et que Dieu pour témoins.
Nos lévites pleuraient de joie et de tendresse.
Et mêlaient leurs sanglots à leurs cris d'allégresse.
Lui, parmi ces transports, affable et sans orgueil[2],
A l'un tendait la main, flattait l'autre de l'œil,
Jurait de se régler par leurs avis sincères,
Et les appelait tous ses pères ou ses frères.

SALOMITH.

Ce secret au dehors est-il aussi semé?

ZACHARIE.

Ce secret dans le temple est encor renfermé.
Des enfants de Lévi la troupe partagée
Dans un profond silence aux portes s'est rangée.

1 « Ce vers, qui ne trouve sa rime que dans le chœur qui termine l'acte précédent, indique qu'il n'y a jamais d'entr'acte dans cette pièce, quand on la joue avec les chœurs, que la scène n'y est jamais vide, et que Salomith doit aller au-devant de Zacharie à l'instant même où les filles du chœur se retirent dans l'enceinte intérieure. » (*La Harpe.*)

2 Le mot *affable* était alors nouveau. Il fut condamné par Patru; mais Racine le consacra par l'heureux emploi qu'il en fit.

Tous doivent à la fois précipiter leurs pas,
Et crier pour signal : Vive le roi Joas!
Mais mon père défend que le roi se hasarde,
Et veut qu'Azarias demeure pour sa garde.
Cependant Athalie, un poignard à la main,
Rit des faibles remparts de nos portes d'airain [1].
Pour les rompre, elle attend les fatales machines
Et ne respire enfin que sang et que ruines.
Quelques prêtres, ma sœur, ont d'abord proposé
Qu'en un lieu souterrain, par nos pères creusé,
On renfermât du moins notre arche précieuse.
« O crainte, a dit mon père, indigne, injurieuse!
L'arche qui fit tomber tant de superbes tours,
Et força le Jourdain de rebrousser son cours,
Des dieux des nations tant de fois triomphante,
Fuirait donc à l'aspect d'une femme insolente! »
Ma mère, auprès du roi, dans un trouble mortel,
L'œil tantôt sur ce prince et tantôt vers l'autel,
Muette, et succombant sous le poids des alarmes,
Aux yeux les plus cruels arracherait des larmes.
Le roi de temps en temps la presse entre ses bras,
La flatte... Chères sœurs, suivez toutes mes pas;
Et, s'il faut aujourd'hui que notre roi périsse,
Allons, qu'un même sort avec lui nous unisse.

SALOMITH.

Quelle insolente main frappe à coups redoublés?
Qui fait courir ainsi ces lévites troublés?
Quelle précaution leur fait cacher leurs armes?
Le temple est-il forcé?

ZACHARIE.

Dissipez vos alarmes :
Dieu nous envoie Abner.

SCÈNE II.

JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, ABNER.
ISMAEL, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR.

JOAD.

En croirai-je mes yeux,
Cher Abner? Quel chemin a pu jusqu'en ces lieux
Vous conduire au travers d'un camp qui nous assiége?

1 Vauban sur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.
Volt., *Henr.*, ch. VII, v. 291.

Le double tort de ces vers est d'être un plagiat et de paraître une parodie. Voltaire les avait sacrifiés en les regrettant, et il les a rétablis.

On disait que d'Achab la fille sacrilége
Avait, pour assurer ses projets inhumains,
Chargé d'indignes fers vos généreuses mains.

ABNER.

Oui, seigneur, elle a craint mon zèle et mon courage;
Mais c'est le moindre prix que me gardait sa rage.
Dans l'horreur d'un cachot, par son ordre enfermé,
J'attendais que, le temple en cendre consumé,
De tant de flots de sang non encore assouvie,
Elle vînt m'affranchir d'une importune vie,
Et retrancher des jours qu'aurait dû mille fois
Terminer la douleur de survivre à mes rois.

JOAD.

Par quel miracle a-t-on obtenu votre grâce?

ABNER.

Dieu dans ce cœur cruel sait seul ce qui se passe.
Elle m'a fait venir; et d'un air égaré :
« Tu vois de mes soldats tout ce temple entouré,
Dit-elle; un fer vengeur va le réduire en cendre,
Et ton Dieu contre moi ne le saurait défendre.
Ses prêtres toutefois, mais il faut se hâter,
A deux conditions peuvent se racheter :
Qu'avec Eliacin on mette en ma puissance
Un trésor dont je sais qu'ils ont la connaissance,
Par votre roi David autrefois amassé,
Sous le sceau du secret au grand prêtre laissé.
Va, dis-leur qu'à ce prix je leur permets de vivre. »

JOAD.

Quel conseil, cher Abner, croyez-vous qu'on doit suivre?

ABNER.

Et tout l'or de David, s'il est vrai qu'en effet
Vous gardiez de David quelque trésor secret,
Et tout ce que des mains de cette reine avare
Vous avez pu sauver et de riche et de rare,
Donnez-le. Voulez-vous que d'impurs assassins
Viennent briser l'autel, brûler les chérubins[2],
Et, portant sur notre arche une main téméraire,
De votre propre sang souiller le sanctuaire?

JOAD.

Mais siérait-il, Abner, à des cœurs généreux
De livrer au supplice un enfant malheureux,
Un enfant que Dieu même à ma garde confie,

1 Ce tour familier *et tout* est ici d'une énergie et d'une propriété admirables. Quoi de plus simple, de plus noble, de plus expressif? Comment mieux faire entendre, avant même de s'être expliqué, qu'il faut *tout* donner?

2 *D'impurs assassins*. Les Tyriens qui composaient l'armée d'Athalie (voyez la fin du IVe acte). Tous les incirconcis étaient impurs. — *Brûler les chérubins*. « Et fecit (Salomon) in oraculo duos cherubim de lignis olivarum, decem cubitorum altitudinis. » (*IIIe livre des Rois*, ch. VI, v. 23.)

Et de nous racheter aux dépens de sa vie ?

ABNER.

Hélas ! Dieu voit mon cœur. Plût à ce Dieu puissant
Qu'Athalie oubliât un enfant innocent,
Et que du sang d'Abner sa cruauté contente
Crût calmer par ma mort le ciel qui la tourmente !
Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins ?
Quand vous péririez tous, en périra-t-il moins ?
Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible ?
Pour obéir aux lois d'un tyran inflexible,
Moïse, par sa mère au Nil abandonné,
Se vit, presque en naissant, à périr condamné ;
Mais Dieu, le conservant contre toute espérance,
Fit par le tyran même élever son enfance.
Qui sait ce qu'il réserve à votre Eliacin ;
Et si, lui préparant un semblable destin,
Il n'a point de pitié déjà rendu capable
De nos malheureux rois l'homicide implacable [1] ?
Du moins, et Josabeth comme moi l'a pu voir,
Tantôt à son aspect je l'ai vu s'émouvoir ;
J'ai vu de son courroux tomber la violence.
Princesse, en ce péril vous gardez le silence !
Hé quoi ! pour un enfant qui vous est étranger
Souffrez-vous que sans fruit Joad laisse égorger
Vous, son fils, tout ce peuple, et que le feu dévore
Le seul lieu sur la terre où Dieu veut qu'on l'adore ?
Que feriez-vous de plus, si des rois vos aïeux
Ce jeune enfant était un reste précieux ?

JOSABETH, *tout bas à Joad.*

Pour le sang de ses rois vous voyez sa tendresse :
Que ne lui parlez-vous ?

JOAD.

Il n'est pas temps, princesse.

ABNER.

Le temps est cher, seigneur, plus que vous ne pensez.
Tandis qu'à me répondre ici vous balancez,
Mathan, près d'Athalie, étincelant de rage,
Demande le signal et presse le carnage.
Faut-il que je me mette à vos sacrés genoux ?
Au nom du lieu si saint qui n'est ouvert qu'à vous,
Lieu terrible où de Dieu la majesté repose,
Quelque dure que soit la loi qu'on vous impose,
De ce coup imprévu songeons à nous parer [2].
Donnez-moi seulement le temps de respirer.
Demain, dès cette nuit, je prendrai des mesures

1 Il y a ici un moment d'incertitude, *homicide* étant ou substantif ou adjectif ; l'esprit n'est complétement éclairé que par le mot qui suit.

2 *Parer* a eu d'abord le sens de garantir, et n'a pris que par extension le sens d'orner. Dans ce dernier sens, *se parer*, c'est se couvrir de beaux vêtements.

Pour assurer le temple et venger ses injures.
Mais je vois que mes pleurs et que mes vains discours
Pour vous persuader sont un faible secours;
Votre austère vertu n'en peut être frappée :
Hé bien! trouvez-moi donc quelque arme, quelque épée,
Et qu'aux portes du temple, où l'ennemi m'attend,
Abner puisse du moins mourir en combattant.

JOAD.

Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'embrasse :
De tant de maux, Abner, détournons la menace.
Il est vrai, de David un trésor est resté [1],
La garde en fut commise à ma fidélité;
C'était des tristes Juifs l'espérance dernière,
Que mes soins vigilants cachaient à la lumière.
Mais puisqu'à votre reine il le faut découvrir,
Je vais la contenter, nos portes vont s'ouvrir.
De ses plus braves chefs qu'elle entre accompagnée;
Mais de nos saints autels qu'elle tienne éloignée
D'un ramas d'étrangers l'indiscrète fureur :
Du pillage du temple épargnez-moi l'horreur.
Des prêtres, des enfants lui feraient-ils quelque ombre?
De sa suite avec vous qu'elle règle le nombre.
Et quant à cet enfant si craint, si redouté,
De votre cœur, Abner, je connais l'équité,
Je vous veux devant elle expliquer sa naissance
Vous verrez s'il le faut remettre en sa puissance;
Et je vous ferai juge entre Athalie et lui.

ABNER.

Ah! je le prends déjà, seigneur, sous mon appui.
Ne craignez rien. Je cours vers celle qui m'envoie.

1 Parmi les manuscrits de Racine, conservés à la Bibliothèque royale, on trouve le recueil des matériaux qu'il avait amassés pour construire le plan et motiver les incidents de cette tragédie. Voici une partie de la note relative *au trésor de David* : « Pour justifier l'équivoque du grand prêtre, si on l'attaque : 1° « Solvite templum hoc, et in tribus diebus excitabo illud*. » (S. Joan. cap. II, vers. 19.) 2° Martyre de saint Laurent, à qui le juge demanda les trésors de l'église : « A quo quum quærerentur thesauri ecclesiæ « promisit se demonstraturum. Sequenti die pauperes duxit. Interro- « gatus ubi essent thesauri quos promiserat, ostendit pauperes, « dicens : « Hi sunt thesauri ecclesiæ.... » (S. Ambros., *de Offic.*, lib. II, cap. XXVIII.) Saint Augustin même, si ennemi du mensonge, loue ce mot de saint Laurent : « Hæ sunt divitiæ ecclesiæ. » (Serm. CCCIII.) Dieu a trompé exprès Pharaon. Dieu dit à Moïse : « Dites à Pharaon : « Dimitte populum meum ut sacrificet mihi in deserto (*Exode*, ch. V, v. 1); » et ch. VIII, v. 28, Pharaon répond : « Ego « dimittam vos ut sacrificetis Domino Deo vestro in deserto; verum- « tamen longius ne abeatis. » Donc Dieu voulait faire sortir le peuple tout à fait, et Pharaon ne l'entendait pas ainsi. »

* Jésus-Christ parlait de sa mort et de sa résurrection d'une manière figurée; les Juifs prirent ces paroles au sens propre, et l'accusèrent devant Pilate d'avoir dit qu'il pouvait détruire le temple de Dieu.

SCÈNE III.

JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, ISMAEL, DEUX LÉVITES, LE CHOEUR.

JOAD.

Grand Dieu! voici ton heure, on t'amène ta proie!
Ismaël, écoutez.
(*Il lui parle à l'oreille.*)

JOSABETH.

Puissant maître des cieux,
Remets-lui le bandeau dont tu couvris ses yeux,
Lorsque, lui dérobant tout le fruit de son crime,
Tu cachas dans mon sein cette tendre victime.

JOAD.

Allez, sage Ismaël, ne perdez point de temps;
Suivez de point en point ces ordres importants;
Surtout qu'à son entrée, et que sur son passage
Tout d'un calme profond lui présente l'image;
Vous, enfants, préparez un trône pour Joas;
Qu'il s'avance suivi de nos sacrés soldats.
Faites venir aussi sa fidèle nourrice,
Princesse, et de vos pleurs que la source tarisse.
(*A un lévite.*)
Vous, dès que cette reine, ivre d'un fol orgueil,
De la porte du temple aura passé le seuil,
Qu'elle ne pourra plus retourner en arrière,
Prenez soin qu'à l'instant la trompette guerrière
Dans le camp ennemi jette un subit effroi:
Appelez tout le peuple au secours de son roi;
Et faites retentir jusques à son oreille
De Joas conservé l'étonnante merveille.
Il vient.

SCÈNE IV.

JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, JOAS, AZARIAS, TROUPE DE PRÊTRES ET DE LÉVITES, LE CHOEUR

JOAD *continue.*

Lévites saints, prêtres de notre Dieu,
Partout sans vous montrer environnez ce lieu[1];

1 « Levitæ autem circumdent regem habentes singuli arma sua. » (*Paralipomènes*. liv. II, ch. XXIII, v. 7)

Et, laissant à mes soins gouverner votre zèle[1],
Pour paraître attendez que ma voix vous appelle.
(Ils se cachent tous.)
Roi, je crois qu'à vos vœux cet espoir est permis,
Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.
Celle dont la fureur poursuivit votre enfance
Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance :
Mais ne la craignez point : songez qu'autour de vous
L'ange exterminateur est debout avec nous.
Montez sur votre trône, et... Mais la porte s'ouvre :
Permettez un moment que ce voile vous couvre.
(Il tire un rideau.)
Vous changez de couleur, princesse !

JOSABETH.

Ah ! sans pâlir,
Puis-je voir d'assassins le temple se remplir ?
Quoi ! ne voyez-vous pas quelle nombreuse escorte...

JOAD.

Je vois que du saint temple on referme la porte ;
Tout est en sûreté.

SCÈNE V.

JOAS, ATHALIE, JOAD, JOSABETH, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

(Joas est caché derrière le rideau.)

ATHALIE, *à Joad.*

Te voilà, séducteur,
De ligues, de complots, pernicieux auteur,
Qui dans le trouble seul as mis tes espérances,
Éternel ennemi des suprêmes puissances !
En l'appui de ton Dieu tu t'étais reposé :
De ton espoir frivole es-tu désabusé ?
Il laisse en mon pouvoir et ton temple et ta vie.
Je devrais sur l'autel où ta main sacrifie
Te[2]... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.

1 Ce vers peut être rapproché des deux suivants :

Je me laissai conduire à cet aimable guide.
Iphig., act. II, sc. I.

Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir sa victoire.

Dans ces vers, la préposition *à* n'est pas amenée par le verbe *laisser*, mais elle équivaut à *par*, et elle dépend d'un autre verbe. Ici c'est gouverner *à mes soins* ou *par mes soins*. (Voy. ci-dessus, p. 428, note 1.)

2 Suspension un peu dure, qu'on rapproche volontiers d'un vers de Virgile, qui garde sa supériorité :

« Quos ego... Sed motos præstat componere fluctus. »
Virg. *Æn.*, l. I, v. 135.

Ce que tu m'as promis, songe à l'exécuter :
Cet enfant, ce trésor qu'il faut qu'on me remette,
Où sont-ils?

JOAD.

Sur-le-champ tu seras satisfaite :
Je te les vais montrer l'un et l'autre à la fois.

(*Le rideau se tire*[1]. *On voit Joas sur son trône; sa nourrice est à genoux à sa droite; Azarias, l'épée à la main, est debout à sa gauche; et près de lui, Zacharie et Salomith sont à genoux sur les degrés du trône; plusieurs lévites, l'épée à la main, sont rangés sur les côtés.*)

Paraissez, cher enfant, digne sang de nos rois[2].
Connais-tu l'héritier du plus saint des monarques,
Reine? De ton poignard connais du moins ces marques.
Voilà ton roi, ton fils, le fils d'Ochosias.
Peuples, et vous, Abner, reconnaissez Joas.

ABNER.

Ciel!

ATHALIE, *à Joad.*

Perfide!

JOAD.

Vois-tu cette Juive fidèle
Dont tu sais bien qu'alors il suçait la mamelle?
Il fut par Josabeth à ta rage enlevé :
Ce temple le reçut, et Dieu l'a conservé.
Des trésors de David voilà ce qui me reste.

ATHALIE.

Ta fourbe, à cet enfant, traître, sera funeste.
D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi.

JOAD.

Soldats du Dieu vivant défendez votre roi.

ATHALIE.

(*Le fond du théâtre s'ouvre : on voit le dedans du temple; et les lévites armés entrent de tous côtés sur la scène.*)

Où suis-je? O trahison! ô reine infortunée!

1 Dans les éditions faites du vivant de Racine, et dans les premières qui ont paru après sa mort, on ne trouve que ces mots : *Le rideau se tire.* Les indications qui suivent ont sans doute été ajoutées, dans la suite, pour faciliter la mise en scène d'*Athalie.*

2 « Je ne connais point de plus grand coup de théâtre. Voltaire a dit que le dernier tableau de *Rodogune* était *plus fort*. Oui, de terreur et d'horreur; mais celui-ci réunit la terreur, l'attendrissement, la pompe et la majesté. Cette pièce me semble, sous *tous les* rapports, le chef-d'œuvre de l'esprit humain. » (*La Harpe.*)

Dans le *Dictionnaire philosophique,* Voltaire dit, en parlant du dénoûment d'*Athalie* : « C'est là que la catastrophe est admirablement en action; c'est là que se fait la reconnaissance la plus intéressante : chaque acteur y joue un grand rôle. On ne tue point Athalie sur le théâtre; le fils des rois est sauvé et est reconnu roi : tout ce spectacle transporte les spectateurs. »

D'armes et d'ennemis je suis environnée [1] !

JOAD.

Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper,
Et Dieu de toutes parts a su t'envelopper.
Ce Dieu que tu bravais en nos mains t'a livrée :
Rends-lui compte du sang dont tu t'es enivrée.

ATHALIE.

Quoi! la peur a glacé mes indignes soldats!
Lâche Abner, dans quel piége as-tu conduit mes pas?

ABNER.

Reine, Dieu m'est témoin...

ATHALIE.

Laisse-là ton Dieu, traître
Et venge-moi.

ABNER, *se jetant aux pieds de Joas.*

Sur qui? sur Joas! sur mon maître!

ATHALIE.

Lui Joas! lui ton roi! Songez, méchants, songez
Que mes armes encor vous tiennent assiégés.
J'entends à haute voix tout mon camp qui m'appelle.
On vient à mon secours : tremblez, troupe rebelle!

SCÈNE VI.

JOAS, ATHALIE, JOAD, ISMAEL, ET TOUS LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

ISMAEL, *à Joad.*

Seigneur, le temple est libre, et n'a plus d'ennemis :
L'étranger est en fuite, et le Juif est soumis.
Comme le vent dans l'air dissipe la fumée,
La voix du Tout-Puissant a chassé cette armée.
Nos lévites, du haut de nos sacrés parvis,
D'Ochosias au peuple ont annoncé le fils,
Ont conté son enfance au glaive dérobée,
Et la fille d'Achab dans le piége tombée.
Partout en même temps la trompette a sonné :
Et ses sons et leurs cris dans son camp étonné
Ont répandu le trouble et la terreur subite
Dont Gédéon frappa le fier Madianite.
Les Tyriens, jetant armes et boucliers,
Ont, par divers chemins, disparu les premiers;

1 « Audivit autem Athalia vocem populi currentis ; et ingressa ad turbas in templum Domini, vidit regem stantem super tribunal juxta morem, et cantores et tubas prope eum, omnemque populum terræ lætantem, et canentem tubis, et scidit vestimenta sua, clamavitque : « Conjuratio! conjuratio! » (*IVe livre des Rois*, ch. XI, v. 13 et 14.)

Quelques Juifs éperdus ont aussi pris la fuite[1];
Mais, de Dieu sur Joas admirant la conduite,
Le reste à haute voix s'est pour lui déclaré.
Enfin, d'un même esprit tout le peuple inspiré,
Femmes, vieillards, enfants, s'embrassant avec joie,
Bénissent le Seigneur et celui qu'il envoie[2].
Tous chantent de David le fils ressuscité.
Baal est en horreur dans la sainte cité;
De son temple profane on a brisé les portes:
Mathan est égorgé[3].

ATHALIE.

Dieu des Juifs, tu l'emportes[4]!
Oui, c'est Joas; je cherche en vain à me tromper:
Je reconnais l'endroit où je le fis frapper;
Je vois d'Ochosias et le port et le geste[5];
Tout me retrace enfin un sang que je déteste.
David, David triomphe; Achab seul est détruit.
Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit!
C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée,
M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée:
Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors,
Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.
Qu'il règne donc, ce fils, ton soin et ton ouvrage;
Et que, pour signaler son empire nouveau,
On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau!
Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère:
Que dis-je, souhaiter! je me flatte, j'espère
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
Fidèle au sang d'Achab, qu'il a reçu de moi,
Conforme à son aïeul, à son père semblable,
On verra de David l'héritier détestable[6]
Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
Et venger Athalie, Achab et Jézabel.

(*Athalie sort, les lévites la suivent.*)

1 « Dans cette belle peinture de la joie publique, le poëte n'oublie pas de faire remarquer que quelques Juifs éperdus ont pris la fuite. Il a été dit, au commencement de la pièce, que plusieurs étaient du parti d'Athalie, et adoraient Baal. Plus on examine cette pièce plus on remarque l'ordre dans lequel tout se suit. » (*L. Racine.*)

2 « Lætatusque est omnis populus terræ, et civitas conquievit. » (*IVe livre des Rois*, ch. XI, v. 20.)

3 « Ingressusque est omnis populus terræ templum Baal, et destruxerunt aras ejus, et imagines contriverunt valide; Mathan quoque sacerdotem Baal occiderunt coram altari. » (*IVe livre des Rois*, ch. XI, v. 18.)

4 Cette exclamation rappelle la parole que quelques auteurs prêtent à Julien mourant: « Tu as vaincu, Galiléen! »

5 « Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat. »
Virg., *Æn.*, III, v. [illegible]

6 Voy. la note 1, acte IV, p. 661.

JOAD.

Qu'à l'instant hors du temple elle soit emmenée
Et que la sainteté n'en soit pas profanée.
Allez, sacrés vengeurs de vos princes meurtris
De leur sang par sa mort faire cesser les cris.
Si quelque audacieux embrasse sa querelle,
Qu'à la fureur du glaive[3] on le livre avec elle.

SCÈNE VII.

JOAS, JOAD, JOSABETH, ABNER, ET TOUS LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

JOAS, *descendu de son trône.*

Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction,
Détournez loin de moi sa malédiction,
Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie :
Faites que Joas meure avant qu'il vous oublie.

JOAD, *aux lévites.*

Appelez tout le peuple, et montrons-lui son roi :
Qu'il lui vienne en ses mains renouveler sa foi[4].
Roi, prêtres, peuples, allons, pleins de reconnaissance,
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance,
Et, saintement confus de nos égarements,
Nous rengager à lui par de nouveaux serments.
Abner, auprès du roi reprenez votre place.

1 « Præcepit autem Joiada centurionibus qui erant super exercitum, et ait eis : « Educite eam extra septa templi ; et quicun« que eam secutus fuerit, feriatur gladio. » Dixerat enim sacerdos : « Non occidatur in templo Domini. » Imposueruntque ei manus, et impegerunt eam per viam introitus equorum, juxta palatium ; et interfecta est ibi. » (*IVe livre des Rois*, ch. XI, v. 15 et 16.)

2 *Meurtris*, mis à mort ; c'est le sens primitif de ce mot, qui subsiste dans *meurtre* et *meurtrier*. C'est ainsi que Racine rajeunit les mots en les ramenant à leur source, et qu'il enrichit la langue sans rien forger.

3 « Je croirais volontiers, dit M. Patin (*Études sur les Tragiques grecs*, t. III, p. 182), que Racine s'est souvenu d'une fort belle expression de Sénèque : *gladii libido* (*Troad.*, v. 285), lorsqu'il a dit si hardiment :

Si quelque audacieux embrasse sa querelle,
Qu'à la *fureur du glaive* on le livre avec elle. »

4 *Foi*, métonymie, pour *serment de fidélité*.

SCÈNE VIII.

JOAS, JOAD, UN LÉVITE, ET TOUS LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

JOAD, *au lévite.*

Hé bien ! de cette impie a-t-on puni l'audace ?

LE LÉVITE.

Le fer a de sa vie expié les horreurs.
Jérusalem, longtemps en proie à ses fureurs,
De son joug odieux à la fin soulagée,
Avec joie en son sang la regarde plongée.

JOAD.

Par cette fin terrible, et due à ses forfaits,
Apprenez [1], roi des Juifs, et n'oubliez jamais
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père [2].

1 « Discite justitiam moniti et non temnere divos. »
Virg. *Æn.*, l. VI, v. 620.

2 Voltaire, qui ne se fait pas faute, nous l'avons vu, d'imiter Racine, termine sa *Sémiramis* par une moralité semblable :

Par ce terrible exemple, apprenez tous, du moins,
Que les crimes secrets ont les dieux pour témoins.
Plus le coupable est grand, plus grand est le supplice :
Rois, tremblez sur le trône et craignez leur justice.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

COULOMMIERS
Imprimerie PAUL BRODARD.


YB 50050